
COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE
1000478598



DE

PARIS A AGEN

PAR VIERZON, CHATEAUROUX

LIMOGES ET PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

COLLECTION DES GUIDES-JOANNE

DE

PARIS A AGEN

PAR VIERZON, CHATEAUROUX
LIMOGES ET PÉRIGUEUX

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

PAR

CÉLESTIN PORT

Archiviste du département de Maine-et-Loire

ILLUSTRÉ DE 66 VIGNETTES
PAR HUBERT CLERGET ET THORIGNY

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

TABLE MÉTHODIQUE.

PREMIÈRE SECTION.

DE PARIS A ORLÉANS[1].

DEUXIÈME SECTION.

D'ORLÉANS A LIMOGES.

1. Les trois dernières sections de cet itinéraire : *d'Orléans à Limoges*, *de Limoges à Périgueux* et *de Périgueux à Agen*, sont l'œuvre personnelle de M. Célestin Port. Le savant archiviste du département de Maine-et-Loire les a rédigées, à la suite de plusieurs voyages, d'après ses propres notes et les ouvrages les plus récents et les plus justement estimés dont ces régions de la France, encore peu connues, ont été le sujet. Quant à la 1re section *de Paris à Orléans*, elle est empruntée textuellement à la 3e édition de l'*Itinéraire de Paris à Bordeaux*, qui vient de paraître et qui porte mon nom. Il est donc juste que j'en assume seul la responsabilité.
ADOLPHE JOANNE.

TROISIÈME SECTION.

DE LIMOGES A PÉRIGUEUX.

QUATRIÈME SECTION.

DE PÉRIGUEUX A AGEN.

LISTE DES GRAVURES.

CARTES.

CHEMIN DE FER D'ORLÉAN

Itinéraire de la France par A. JOANNE.

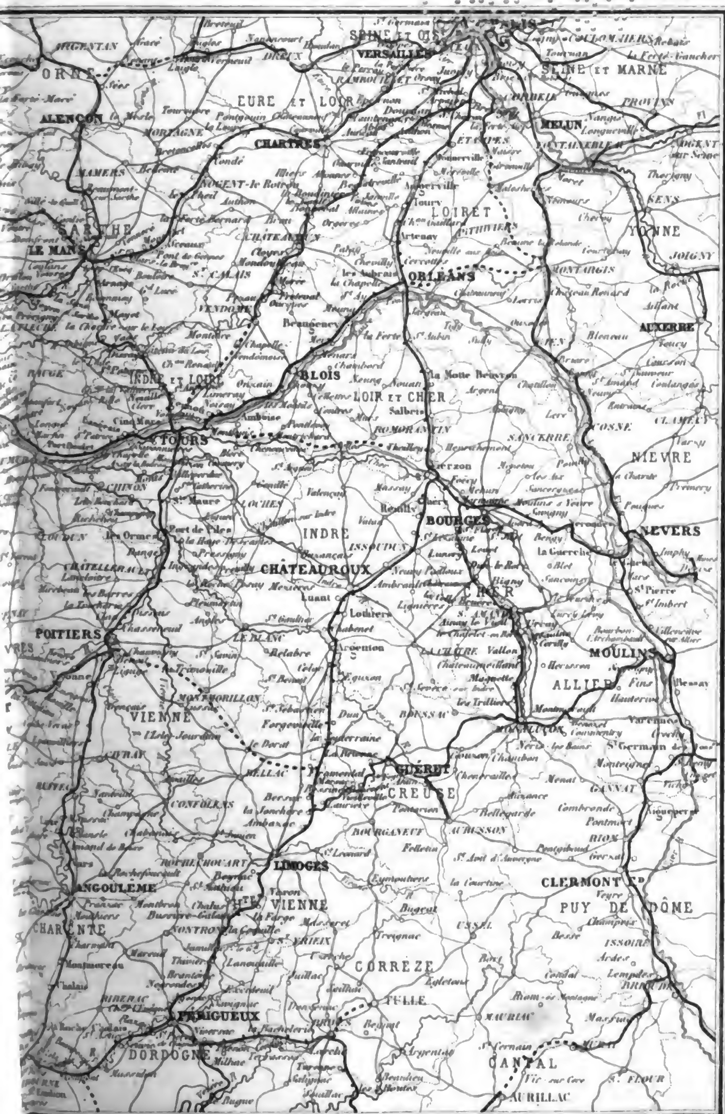


Dressé par A. H. Dufour sous la Dir.on d'Ad. Joanne.

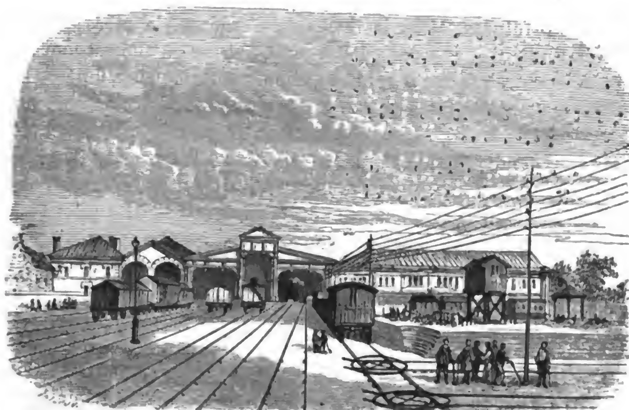
Kilom

S ET SES PROLONGEMENTS.

L. HACHETTE et Cie – Paris.



Gravé par Primaut-Rousset



Chemin de fer d'Orléans. — Gare de Paris (vue intérieure).

PREMIÈRE SECTION.

DE PARIS A ORLÉANS.

Avant de sortir des fortifications, le chemin de fer d'Orléans traverse les *ateliers d'Ivry* et croise le *chemin de ceinture*, qui va franchir à g. la Seine à peu de distance, sur un beau pont, pour se relier au chemin de fer de Lyon, situé le long de la rive opposée du fleuve.

Les fortifications dépassées, on voit s'étendre dans la plaine et sur la colline, à la dr. du chemin de fer, presque en face de Charenton, le village d'*Ivry*, qui compte actuellement 7000 hab. Des fabriques, des filatures, des raffineries y ont remplacé la plupart de ses anciennes villas. Parny y a pourtant composé quelques-unes de ses agréables poésies à Éléonore. Mlle Contat aimait à s'y reposer de ses triomphes passés en s'y préparant à ses

victoires futures. Mme la duchesse d'Orléans, la mère du roi Louis-Philippe, qui y possédait le *petit château* où elle est morte, s'y est montrée si bienfaisante qu'elle n'y sera jamais oubliée. On découvre encore une belle vue sur la terrasse de l'ancien château qu'avait fait bâtir, au commencement du XVIIe siècle, le prévôt des marchands, Claude Bosc Dubois, et dont il ne reste plus, depuis la Révolution, qu'un pavillon et de beaux jardins qui ont conservé leurs charmilles. Enfin le docteur Esquirol a fondé à Ivry une maison d'aliénés, qui jouit d'une réputation méritée.

Au delà d'Ivry, on voit sur la dr. les vastes bâtiments destinés aux incurables (hommes).

1re STATION. — VITRY.

6 kil. de Paris. — 115 kil. d'Orléans.

Vitry, village de 3095 hab., qui compte autant de pépinières que de jardins, apparaît bientôt du même côté, au delà du *fort d'Ivry*. Son clocher blanc domine une église du XIIIe siècle reconstruite au XVe.

Près du village de *Thiais* (1268 hab.), qui se montre à droite sur la hauteur, se trouve, au delà de la *Belle-Épine*, le village de *Rungis* (263 hab.), dont la belle source fournit aux quartiers élevés de Paris l'eau limpide que leur apporte l'aqueduc d'Arcueil.

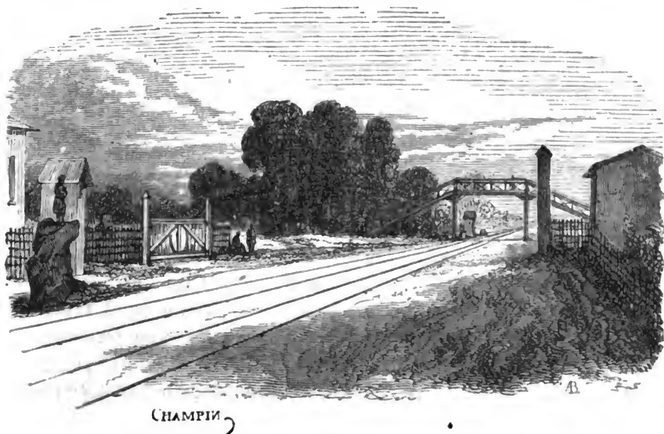
On commence à apercevoir et à longer la Seine en deçà de la station de Choisy-le-Roi.

2e STATION. — CHOISY-LE-ROI.

4 kil. de Vitry. — 10 kil. de Paris. — 111 kil. d'Orléans.

Choisy, simple hameau dépendant du village de Thiais, au commencement du XIIIe siècle, se composait d'une vingtaine de cabanes que des pêcheurs et des bateliers avaient bâties sur le bord de la Seine, et d'une chapelle dédiée par les mariniers à leur patron saint Nicolas. La prospérité du hameau s'accrut rapidement ; en moins de vingt années, la chapelle devint église paroissiale. Il n'en reste plus de traces aujourd'hui. Léglise actuelle ne date que du XVIIIe siècle. Sous Louis XIV, Mademoiselle de Montpensier, la petite-fille d'Henri IV, la fille de Gaston, duc d'Orléans, la nièce de Louis XIV, se fit construire un château à

Choisy, sur les bords de la Seine. Ce fut dans ce château, où elle avait tant de fois pleuré l'absence de Lauzun, détenu à Pignerol, qu'elle donna au jeune duc du Maine son duché d'Aumale, son comté d'Eu et sa principauté de Dombes, en échange de la grâce de son amant, grâce qui avait été obtenue à ces conditions et que lui apportait elle-même Mme de Montespan, la mère du duc du Maine. Mais le chagrin l'avait tellement changée que Lauzun n'eut pas assez de reconnaissance pour lui rester fidèle. De l'abandon il osa même en venir à l'outrage.



Entre Choisy et Ablon.

A la mort de la grande Mademoiselle, comme l'appelait Bossuet, le château de Choisy devint successivement la propriété du grand dauphin, de Mme de Louvois, de la princesse de Conti, du duc de la Vallière, et enfin de Louis XV, qui le fit démolir pour en construire un autre plus agréable, destiné à lui servir de *petite maison*. *Choisy-Mademoiselle* s'appela dès lors *Choisy-le-Roi*. Dans cette résidence favorite, pour laquelle il dépensa des sommes énormes, Louis XV venait souvent oublier sa royauté et la faire tristement oublier aux autres. Aussi l'auteur de l'*Art d'aimer*,

Gentil Bernard, fut-il pourvu d'une véritable sinécure, lorsqu'on lui confia la bibliothèque de ce séjour du plaisir.

Le château a été détruit; des fabriques l'ont remplacé. Choisy n'y a point perdu; l'industrie et le commerce y sont florissants, surtout depuis l'établissement du chemin de fer, aussi la population, qui ne dépassait point 3000 âmes il y a une vingtaine d'années, dépasse-t-elle aujourd'hui le chiffre de 5000.

Choisy-le-Roi communique avec la rive droite de la Seine par un pont construit en 1810. Sa belle verrerie fondée en 1820 n'existe plus; mais il possède encore une manufacture de faïence (dans les ruines du château), des fabriques de maroquin, de soude, de produits chimiques, de toiles cirées, etc.

Le cimetière renferme le tombeau de Rouget de Lisle, l'auteur de *la Marseillaise*, né à Lons-le-Saulnier en 1760 et mort à Choisy-le-Roi le 27 juin 1836.

On a aperçu un instant la Seine, près de Choisy-le-Roi, mais elle disparaît bientôt pour ne se remontrer qu'aux environs d'Ablon. On laisse ensuite sur la droite le hameau de *Grignon*, puis *Orly*, village de 659 hab., toujours fier de la belle résistance qu'opposèrent, en 1360, deux cents de ses habitants à l'armée anglaise, et enfin *Villeneuve-le-Roi*, v. de 403 hab. (menhir de Pierre-Frite; fontaine de Saintot alimentée par un canal souterrain de 100 mètres; découverte de huttes gauloises souterraines; portail d'une abbaye du XIII[e] siècle; église de plusieurs époques et surtout de la fin du XIII[e] siècle, renfermant de belles boiseries du XVII[e] siècle et des tableaux en relief sur bois; château — il n'en reste qu'un pavillon — bâti en 1697 par le ministre Claude le Pelletier). Sur la rive opposée de la Seine on voit de loin le joli bourg de *Villeneuve-Saint-Georges* (169 hab.), côtoyé par le chemin de fer de Lyon.

Entre Orly et Villeneuve-le-Roi, on est sorti du département de la Seine pour entrer dans le département de Seine-et-Oise.

3[e] STATION. — ABLON.

5 kil. de Choisy-le-Roi. — 15 kil. de Paris. — 106 kil. d'Orléans.

Ablon n'est qu'un hameau de 344 habitants. Il possède des caves renommées et de jolies maisons de campagne. L'édit de

Nantes lui avait accordé un temple protestant, où Sully et ses coreligionnaires parisiens venaient assister au service divin.

4e STATION. — ATHIS-MONS.

2 kil. d'Ablon. — 17 kil. de Paris. — 104 kil. d'Orléans.

Athis et **Mons** sont situés près de l'embouchure de l'Orge dans la Seine, sur une colline parsemée de jolies maisons de campagne. Leur population réunie s'élève à 780 hab. Ils sont très-anciens ; car, lorsque les Normands menacèrent Paris, on y transporta la châsse de sainte Geneviève pour l'y mettre en sûreté dans l'église dont certaines parties, notamment le chœur et la tour, sont du XIIIe siècle ; la nef, qui contient des boiseries du XVe siècle, a été bâtie au XVIIe. Le duc de Roquelaure, auquel on a prêté tant de bons mots et tant de mauvaises plaisanteries dont il n'était pas l'auteur, se retira à Athis de 1718 à 1738, dans le château d'Oysonville. Mlle de Scudéri y composa chez son ami Conrart un grand nombre de ses romans. On remarque à Athis, outre de belles maisons de campagne, l'ancien château, « noble maison, dit M. Cousin (la *Société française au* XVIIe *siècle*), encore debout et bien conservée, » avec une grille seigneuriale et un très-beau parc. Ce château, qui a appartenu à Mlle de la Charolais, a été acquis en 1865 par les pères jésuites qui en font un lieu de promenade et de récréation pour eux-mêmes et pour leurs nombreux élèves de Vaugirard et de la rue des Postes.

A Mons, Mme Filhon, sœur de l'ancien préfet de Seine-et-Oise M. Aubernon, a fait construire un joli pavillon dans le style Louis XIII.

On laisse à droite le château de *Chaige*, avant de s'arrêter à Juvisy.

5e STATION. — JUVISY.

3 kil. d'Athis-Mons. — 20 kil. de Paris. — 101 kil. d'Orléans.

Juvisy, village de 510 hab., s'étend, à droite de la station, sur la rive gauche de l'Orge, au pied d'une gracieuse colline qu'embellissent son château, restauré par M. de Montessuy de 1857 à 1859, et son parc planté par Lenôtre (belles pièces d'eau et curieuses grottes de rocailles). A côté du château est un pavillon

construit au XVIIe siècle pour recevoir Louis XIV, qui y présida plusieurs fêtes et y coucha une nuit. La façade est décorée de bustes antiques. Un escalier à double rampe conduit à un vaste salon dont le plafond offre une fresque (les *noces de l'Amour et de Psyché*) peinte par des Italiens. Dans les appartements, parmi plusieurs toiles estimées on remarque des tableaux de Coypel. La cour est décorée d'une belle reproduction en bronze du Mercure de Jean de Bologne. Juvisy possède une église du XIIIe siècle et de jolies maisons de campagne. Sur la rive opposée de la Seine se montre le beau château de Draveil.

Au-dessus de Juvisy, sur l'ancienne route de terre de Paris à Fontainebleau, se trouve, près de la *Cour de France*, le hameau de *Fromenteau*. Ce fut dans la maison de poste de ce hameau que, le 30 mars 1814, au matin, l'empereur Napoléon, qui se rendait aux Tuileries, reçut la dépêche par laquelle le duc de Vicence lui apprenait la capitulation définitive de Paris; il retourna à Fontainebleau, où, le 20 avril suivant, partant pour l'île d'Elbe, il fit ses célèbres adieux aux aigles et à la garde impériale.

A Juvisy le chemin de fer se bifurque. L'embranchement de dr., qui remonte la vallée de l'Orge, conduit à Orléans; celui de g., qui longe en la remontant la rive gauche de la Seine, mène à Corbeil.

En quittant la gare de Juvisy, le chemin de fer d'Orléans remonte la vallée de l'Orge et passe sous la route de terre de Paris à Lyon par Fontainebleau. L'Orge coule à droite au-dessous de deux ponts superposés appelés le *Pont des Belles-Fontaines*, parce qu'au milieu du pont supérieur sont, en face l'une de l'autre, deux fontaines ornées de génies et de trophées. Ce monument est décoré d'inscriptions latines. L'une de ces inscriptions résume ainsi les travaux exécutés en ce lieu :

Ludovicus XV, rex christianissimus,
Viam hanc difficilem, arduam ac pene inviam,
Scissis disjectisque rupibus,
Explanato colle, ponte et aggeribus constructis, planam,
Rotabilem et amœnam fieri curavit, 1728.

« Louis XV, roi très-chrétien, en faisant fendre et briser des rochers,

aplanir la colline, construire un pont et des chaussées, a transformé cette voie difficile, escarpée et presque impraticable, en une route unie, carrossable et agréable, 1728. »

La vallée de l'Orge est plus étroite et plus variée d'aspects que celle de la Seine. Du chemin de fer, construit à mi-côte, on découvre presque sans interruption de charmants paysages : à droite,



Pont des Belles-Fontaines.

ce sont des coteaux plantés de vignes; à gauche, des prairies au milieu desquelles serpente l'Orge que l'on vient de traverser et dont les rives sont bordées de peupliers.

6e STATION. — SAVIGNY.

2 kil. de Juvisy. — 22 kil. de Paris. — 99 kil. d'Orléans.

A **Savigny-sur-Orge**, village de 1260 habitants, on traverse l'avenue d'un beau château entouré de fossés pleins d'eau vive,

et flanqué de quatre tours. Ce château princier fut restauré et fortifié, en 1480, par Étienne de Vèze, chambellan de Charles VIII, mais gâté en 1735 par des additions malheureuses. Agnès Sorel y avait reçu plus d'une fois la visite de Charles VII. Les Ligueurs y soutinrent un siége en 1592. Plus tard, il fut habité par trois sœurs, qui devinrent, l'une après l'autre, les maîtresses de Louis XV : Mme de Mailly, Mme de Vintimille et Mme la duchesse



Château de Savigny-sur-Orge.

de Châteauroux. Enfin il abrita les derniers jours d'un des plus illustres généraux de l'Empire, le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl. Il appartient maintenant à Mme la princesse d'Eckmühl. Il contient une curieuse collection de tableaux par Bidault et Thilault reproduisant les maisons de plaisance des souverains de France et d'Allemagne. Les figures sont de Vernet. — L'église date du XVIIIe siècle, à l'exception de quelques parties du côté droit remontant au XIVe.

M. de Chateaubriand, qui a habité Savigny pendant six mois, y a terminé son *Génie du christianisme.*

Sur la pente d'une colline, au milieu d'un hameau qui dépend de Savigny, et qu'on nomme *Grand-Vaux*, s'élève sur la droite le château de M. Vigier. On en longe le parc. A peine a-t-on eu le temps d'y jeter un regard que l'on franchit l'*Yvette* sur un viaduc dont les trois arches, élevées de 14 mètres au-dessus du niveau de la rivière, ont chacune 8 mètres d'ouverture. L'Yvette, qui descend de la belle vallée de Chevreuse, se jette dans l'Orge, à peu de distance d'Épinay, entre *Morsang* (520 hab.) et



Château de Grand-Vaux.

Villemoisson (271 hab.) qui attirent les regards sur la rive droite de la rivière.

7e STATION. — ÉPINAY.

2 kil. de Savigny. — 24 kil. de Paris. — 97 kil. d'Orléans.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Longjumeau*, 5 kil., 40 c.

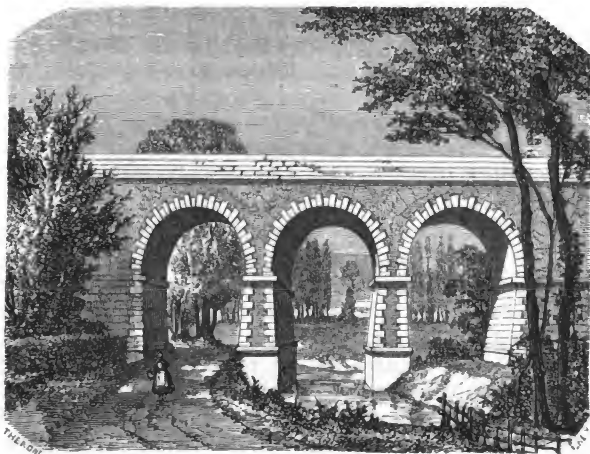
Épinay-sur-Orge, village de 587 habitants, situé à la droite de la station, n'a de remarquable que son château, dont le parc a été planté par Lenôtre, et celui de *Vaucluse*, ancien fief de la *Gilquinière*, relevant du domaine de *Villebousin* (*V.* Longpont). M. le Bailly de Crussol d'Uzès obtint du comte de Provence

(Louis XVIII) l'autorisation de changer son nom. Le comte de Provence lui donna, à cause de ses belles eaux, celui de Vaucluse, qu'il a conservé. Un autre château, celui de Charaintru, a été récemment rebâti dans de grandes proportions et entouré d'un beau parc. On remarque au bas de la colline, du côté qui regarde Longjumeau, une charmante maison de campagne à laquelle ont été adaptés, d'une manière très-heureuse, divers ornements provenant de l'église de Notre-Dame de Corbeil. L'église d'Épinay, dont quelques parties datent du XIIIe siècle, est ornée d'un *saint Jean-Baptiste*, attribué par quelques amateurs au Guide, par d'autres à Murillo, et d'une belle verrière du XIVe siècle représentant l'arbre de Jessé.

Au sortir de la station d'Épinay, on traverse l'Orge sur un viaduc de cinq arches ayant 8 mèt. d'ouverture et 15 mèt. de hauteur. — A gauche s'étend la forêt de *Sainte-Geneviève* ou de *Seguigny*, qui rappelle un souvenir historique. Un jour que Louis XIV y chassait, le vent emporta la coiffure d'une fille d'honneur de Madame, Marie de Fontanges, qui était, au dire de l'abbé de Choisy, « belle comme un ange, mais sotte comme un panier. » Cependant la sotte eut l'esprit de remplacer aussitôt sa coiffure par un nœud de ruban si joli, si gracieux, faisant si bien ressortir sa beauté, que Mme de Montespan, alors maîtresse en titre de Louis XIV, eut bientôt une rivale. « Quelque étrange que fût ce doublet, dit Saint-Simon, il n'était pas nouveau : on l'avait vu de Mme de la Vallière et de Mme de Montespan, à qui celle-ci ne fit que rendre ce qu'elle avait prêté à l'autre. Mais Mlle de Fontanges ne fut pas si heureuse ni pour le vice, ni pour la fortune, ni pour la pénitence. Sa beauté la soutint un temps, mais son esprit n'y répondit en rien. Il en fallait au roi pour l'amuser et le tenir. Avec cela il n'eut pas le loisir de s'en dégoûter tout à fait. » En effet la nouvelle favorite ne jouit pas longtemps de son triomphe; elle mourut à vingt ans, moins heureuse que sa coiffure, dont la vogue, durable en France, s'étendit dans toute l'Europe.

Berthier de Sauvigny, intendant de Paris en 1789, voulut remplacer par un château moderne celui qu'avaient habité, à Sainte-Geneviève, Louis XIII et Louis XIV ; mais il n'eut le temps d'en faire construire qu'un pavillon. On y arrive par une magnifique avenue.

En face de la forêt de Seguigny, sur l'autre rive de l'Orge, est le petit village de *Villiers-sur-Orge* (201 hab.), dont la seigneurie appartint à la fameuse marquise de Brinvilliers, et plus loin, au delà des bâtiments destinés à servir de succursale à la Salpêtrière, et près du château de *Villebousin*, se montre *Longpont* (625 hab.), ainsi nommé parce qu'on y arrive par une longue chaussée percée de plusieurs arches. Une vieille chapelle attirait jadis de nombreux pèlerins à Longpont. En 1061, Guy de Montlhéry fonda



Viaduc de l'Yvette.

dans son voisinage un monastère qui devint plus tard un prieuré célèbre. De ce monastère il ne reste qu'une maison de campagne et l'église, — une des plus anciennes des environs de Paris, car elle date de l'an 1000. — Fondée par Hodiernes, comtesse de Montlhéry, dont le corps repose sous une simple dalle au milieu du chœur, elle était encore entière et surmontée d'une flèche en 1822; à cette époque « appelée de la *restauration*, » m'écrivait, en 1866, M. le curé de Longpont, on jugea à propos, pour éviter quelques frais de réparations, d'abattre le *chœur*, le

transsept et la *flèche*. La nef et le portail n'obtinrent grâce que sur les réclamations les plus vives du général Barrois, habitant de la paroisse. Remarquable surtout pour les sculptures de son portail qui représentent, en trois grands bas-reliefs, les scènes principales de la vie de la sainte Vierge, cette église a été classée en 1852 au rang des monuments historiques, mais elle menace toujours ruine. Il serait temps que l'administration supérieure se décidât à la consolider. La statue de la Vierge, qui orne le pilier du milieu dans le portail, a été restaurée en 1858. On lui a remis une tête, un bras et un enfant Jésus. Dans la chapelle *Notre-Dame de Bonne-Garde* ou *du Trésor*, on conserve une vieille image de la sainte Vierge, qui attire un grand concours de pèlerins le 8 septembre, et une croix en vermeil de forme byzantine, contenant des fragments considérables de la vraie croix.

Le château de Villebousin est entouré de fossés remplis d'eau vive. C'était autrefois la résidence des seigneurs de Longpont. Il appartient à M. Baudoin.

Le château de *Lormoy* que l'on aperçoit un peu plus loin, avec ses belles futaies, était la maison de plaisance des abbés commendataires de Longpont, qui le vendirent au comte de Flamarens. M. Paturle, qui l'acheta du duc de Mailli, le fit reconstruire dans le style italien par l'architecte Charpentier. Son possesseur actuel, M. Constant Say, l'a restauré et agrandi dans le style de Mansart. On vante surtout le vestibule, le grand escalier et une charmante chapelle construite dans le style du XVe siècle.

Au sortir de la longue tranchée que l'on traverse avant de s'arrêter à Saint-Michel, on découvre sur la droite un vaste et beau paysage, au milieu duquel la tour de Montlhéry attire les regards sur la colline haute de 104 mètres qu'elle domine.

8e STATION. — SAINT-MICHEL.

5 kil. d'Épinay. — 29 kil. de Paris. — 92 kil. d'Orléans.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : — *Marcoussis*, 6 kil., 50 c. ; — *Montlhéry*, 3 kil., 30 c.

Saint-Michel n'a rien d'intéressant ; mais de ce village de 611 habitants, où la compagnie d'Orléans a établi de vastes ateliers,

on peut aller visiter la *tour de Montlhéry*, dont les murs, qui ne se dérobent pas à la vue, quoi qu'en ait dit Boileau :

Sur la cime d'un mont s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui les fuit semblent suivre les yeux.

Après avoir franchi l'Orge au *moulin de Groteau*, on monte en 30 minutes environ à Montlhéry, en laissant à droite le beau



Tour de Montlhéry.

château de *Lormoy*, dont les grands arbres excitent l'admiration des promeneurs.

Montlhéry est une petite ville de 1902 habitants environ avec *Linas*, située sur la route de terre de Paris à Orléans, entre Longjumeau et Arpajon, et sur les pentes de la colline que couronne le vieux château auquel elle doit sa célébrité. « Est-ce Montlhéry qu'il faut dire ou Mont-le-Héry? se demandait la Fontaine en 1663. C'est Montlhéry quand le vers est trop long, et Mont-le-Héry quand il est trop court. » Quelle qu'ait été son origine, la seigneurie de Montlhéry fut donnée, en 991, par Hugues Capet, à Théobald ou Thibaud, surnommé File-Étoupe, qui bâtit

sur cette colline une forteresse redoutable. Cette forteresse n'avait pas moins de cinq enceintes et de trois terrasses élevées l'une au-dessus de l'autre. On n'y arrivait qu'après avoir ouvert cinq portes. Aussi, sous un successeur de File-Étoupe, devint-elle un vrai repaire de brigands. Le plus fameux de ces bandits, Guy de Trousselle, s'était même rendu si redoutable que, pour tirer Montlhéry de ses mains et en faire une propriété royale, le roi de France, Philippe Ier, n'hésita point à contracter une alliance avec lui, en lui donnant pour gendre son fils naturel Philippe. Ce fut alors que, confiant à Louis, son fils légitime, la garde d'un château si chèrement payé, Philippe Ier prononça ces paroles rapportées par Suger :

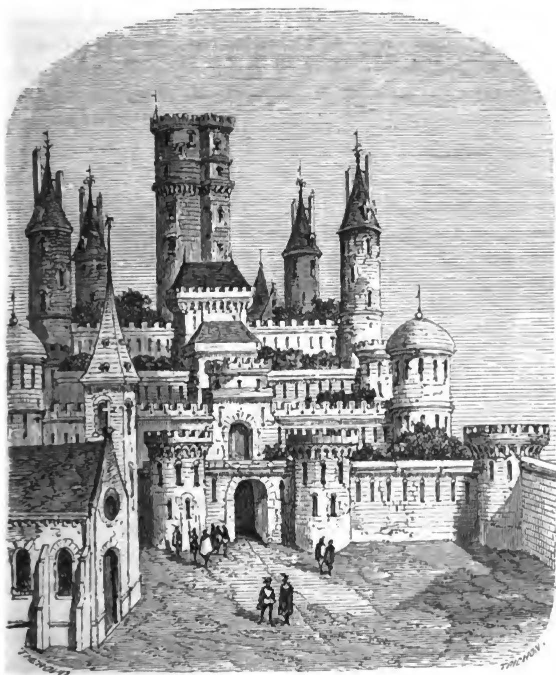
« Mon fils, garde bien cette tour qui m'a causé tant de peines et de tourments; car, par la perfidie et la méchanceté de son seigneur, j'ai passé ma vie entière à me défendre contre lui, et je suis arrivé à un état de vieillesse sans avoir pu obtenir de lui ni paix ni repos. »

Ce sacrifice devait être inutile : Philippe de Mantes, le bâtard de Philippe Ier, disputa la possession de Montlhéry à son frère légitime Louis le Gros. Une guerre éclata, et le roi finit par se dessaisir de Montlhéry en faveur de Milon de Braie, vicomte de Troyes. Celui-ci avait pour cousin Hugues de Crécy, qui affichait aussi des prétentions sur cette seigneurie et les soutenait les armes à la main. Hugues surprend Milon dans une embuscade, le saisit, le fait garrotter, le conduit prisonnier de château en château jusqu'à Montlhéry, dont il s'empare ; et là, pendant une nuit, il le précipite par une fenêtre, après l'avoir étranglé de ses propres mains.

Le bruit de ce forfait se répand et soulève partout la plus vive indignation. Hugues est cité devant la cour de son suzerain, Amaury de Montfort, pour répondre de sa conduite et se purger par le combat de Dieu de l'accusation portée contre lui. Il se présente au jour dit : le roi de France, le roi d'Angleterre, une foule de barons et de chevaliers siégent autour du champ clos. Hugues s'est avancé d'abord avec assurance ; mais tout à coup il se trouble, pâlit, déclare qu'il ne peut accepter le combat ; puis il fait l'aveu de son crime, abandonne au roi de France la

forteresse de Montlhéry, et va dans un monastère cacher sous une robe de moine sa honte et ses remords.

Devenus définitivement maîtres de cette importante seigneurie, les rois de France s'occupèrent d'ajouter de nouvelles fortifica-



L'ancien château de Montlhéry.

tions au château et de fonder dans la ville des établissements utiles ou religieux. Saint Louis et sa mère, fuyant devant une insurrection des principaux seigneurs du royaume, se réfugièrent dans le château et s'y tinrent renfermés jusqu'à leur délivrance par le comte Thibaut de Champagne, qui avait été d'abord au

nombre des révoltés. En 1360, le roi d'Angleterre s'y établit pendant que ses troupes tenaient la campagne presque jusqu'aux portes de Paris. Sous Charles VI, il fut occupé tantôt par les Armagnacs, tantôt par les troupes du Dauphin, qui pillèrent ou rançonnèrent également les malheureux habitants du bourg. Enfin, dans les premières années du règne de Louis XI, il donna son nom à l'une des plus étranges batailles dont l'histoire ait gardé le souvenir.

La noblesse féodale venait de s'insurger contre la royauté qui s'apprêtait à la détruire ou du moins à diminuer son pouvoir. Les principaux seigneurs du royaume, ayant formé la *ligue du bien public*, marchaient sur Paris. Louis XI dévoila publiquement leurs véritables projets. « Si j'avais voulu, dit-il, augmenter leurs pensions et leur permettre de fouler leurs vassaux comme par le passé, ils n'auraient jamais pensé au bien public ; » puis il prit avec autant d'activité que de sagesse toutes les mesures nécessaires pour les empêcher de réussir. Heureusement pour lui il y eut peu d'ensemble dans l'attaque des confédérés. Les princes de Bourbon et d'Armagnac furent forcés de conclure une trêve ; le comte de Charolais, — ce fils du duc de Bourgogne qui devint plus tard si célèbre sous le nom de Charles le Téméraire, — ne put s'emparer de Paris ni par ruse, ni par trahison, ni par force. Le roi s'était d'abord avancé dans le Berry contre le duc de Bourbon ; il revint à marches forcées au secours de sa bonne ville qui se trouvait menacée. Le comte de Charolais marcha de son côté à sa rencontre, espérant d'ailleurs se joindre au duc de Bretagne qui se faisait attendre. Les deux armées se rencontrèrent près de Montlhéry. Ni le roi ni le comte ne voulaient risquer une bataille ; mais le sénéchal de Brézé, qui commandait l'avant-garde de l'armée royale, et qui se vantait d'avoir donné sa parole aux seigneurs et son corps au roi, dit : « Je les mettrai aujourd'hui si près l'un de l'autre, qu'il sera bien habile qui pourra les démêler. » En effet, il engagea le combat malgré l'ordre formel du roi, et il fut tué un des premiers sans qu'on sût pour qui il se battait. Le mouvement donné, il fallut suivre ; le roi et le comte de Charolais chargèrent ; mais ils restèrent bientôt presque seuls sur le champ de bataille. Les deux armées s'en-

fuirent. « Du costé du roy, dit Philippe de Commines, fut un homme d'Estat qui s'enfuit jusques à Lusignan, sans repaistre, et, du costé du comte, un autre homme de bien, jusqu'au Quesnoy-le-Comte. Ces deux n'avaient garde de se mordre l'un l'autre. » Qui avait vaincu? on n'eût pu le dire. Louis XI se retira sur Corbeil, et le comte de Charolais occupa le champ de bataille. Peu de temps après, Louis XI, pour dissoudre la ligue, conclut le traité de Conflans, le plus humiliant que jamais roi de France eût souscrit avec ses sujets, et « par lequel, dit Commines, les princes butinèrent le monarque et le mirent au pillage; chacun emporta sa pièce. » Le roi accorda aux confédérés toutes leurs demandes, bien résolu, à l'avance, de ne pas exécuter le traité. Jamais, a dit avec raison un historien, la féodalité n'avait remporté une si grande victoire ; elle se trouvait, pour ainsi dire, reconstituée, et Louis XI n'était plus, comme Louis VI, que le suzerain de ses vassaux.

Détruit en partie par les guerres de religion, le château de Montlhéry devint peu à peu une carrière où les habitants de la ville voisine venaient chercher les pierres dont ils avaient besoin. Le 15 septembre 1603, un sieur de Bellejambe obtint des lettres patentes qui l'autorisaient à exploiter les murs du château, pour en tirer des pierres et les employer à la construction de sa maison de Bellejambe, située à l'ouest et à une demi-lieue de Montlhéry, « sans qu'il puisse toucher à la tour du donjon. »

Les ruines de Montlhéry offrent encore un aspect imposant. Elles se composent de la tour du donjon, qui a 32 mètres d'élévation, d'une tourelle accolée qui renferme un escalier de 132 marches, de quelques pans de murs et d'une autre tour, moins bien conservée, qui ne s'élève pas à plus de 10 mètres au-dessus du sol. Quelques travaux ont été faits pour empêcher une plus grande dégradation de ces intéressants débris, et permettre aux curieux de les visiter sans danger. Un gardien y guette du matin au soir les étrangers afin de les faire descendre dans les caveaux et monter au haut de la tour, d'où l'on découvre un vaste et beau panorama (pourboire). Du reste, on jouit déjà d'une vue magnifique en se promenant dans les jardins nouvellement plantés qui entourent ces ruines pittoresques.

Entre la tour de Montlhéry et la route de Saint-Michel est un *tumulus* gaulois appelé la *Motte de Montlhéry*.

Pour entrer dans la ville, après avoir visité la vieille forteresse féodale, on peut passer par une porte, la *porte Baudry*, sur laquelle se lit l'inscription suivante : « Cette porte, bâtie dès l'an 1015, par Thibaud File-Étoupe, fut rebâtie en 1589, sous Henri III, et restaurée sous le consulat de Bonaparte, l'an VIII de la République, par Goudron du Tilloy, maire. » En sortant, au contraire, de Montlhéry par cette porte, on descend à *Linas*, village de 1183 habitants, dont les maisons se confondent avec celles de Montlhéry.

Montlhéry est une petite ville bien bâtie, mais triste. On y remarque seulement les vieilles sculptures qui ornent la porte de son hospice civil. Son église ne vaut pas une visite.

Quand on a quitté la station de Saint-Michel, on découvre encore, à droite, une jolie vue sur la vallée de l'Orge, dont on ne tarde pas à s'éloigner pour monter sur le plateau qui la sépare de la vallée de la Juine.

9e STATION. — BRETIGNY.

2 kil. de Saint-Michel. — 31 kil. de Paris. — 90 kil. d'Orléans.

Bretigny, village de 943 habitants, est situé à l'extrémité du plateau, dans un petit vallon arrosé par plusieurs ruisseaux tributaires de l'Orge. L'église, qui couronne une hauteur, se nomme le *Guet Saint-Pierre*. — Un beau parc entoure le château *de la Fontaine*. — Le vin de Bretigny *fait danser les chèvres*, à en croire un proverbe bien connu. Le traité si humiliant pour la France, qui suivit la bataille de Poitiers, fut signé dans un village du même nom situé près de Chartres.

Au sortir de Bretigny, on laisse à droite l'embranchement de Tours par Vendôme.

10e STATION. — MAROLLES.

6 kil. de Bretigny. — 37 kil. de Paris. — 84 kil. d'Orléans.

Voitures de correspondance pour : — *Arpajon* (4 kil.), 50 c. ; — *Saint-Chérou* (9 kil.), 2 fr. ; — *Dourdan*, 2 fr.

Marolles, village de 457 habitants environ, est situé sur le point le plus élevé du plateau auquel il donne son nom ; car le chemin de fer, qui a monté de 52 mètres 36 cent. depuis Juvisy, y est à 90 mètres 50 cent. au-dessus de la mer.

Arpajon ne mérite pas une visite; mais la vallée de l'Orge, dans laquelle sont situés *Saint-Chéron* et *Dourdan*, est une des plus belles et des plus intéressantes vallées des environs de Paris. On en trouvera la description détaillée dans l'*Itinéraire de la France*, *la Loire et le centre de la France*, par Adolphe Joanne.

C'est à la station de Marolles que l'on doit s'arrêter si l'on veut visiter la *poudrerie du Bouchet*. Cette poudrerie, qui existait depuis le commencement du XVIIe siècle à Essonnes, a été transférée en 1824 au Bouchet, hameau de 72 hab., situé à 5 kilomètres de Marolles, ou à 6 kilomètres de la station de ce nom. On y fabrique les diverses espèces de poudre dont l'usage est autorisé en France, savoir : la poudre à canon, la poudre à fusil, la poudre de chasse, la poudre de mine et la poudre pour le commerce extérieur. On y emploie concurremment tous les procédés de fabrication en usage dans les autres poudreries. Les usines marchent au moyen de trois chutes d'eau successives fournies par la petite rivière de Juine, qui se jette dans l'Essonne à quelques pas au-dessous de l'établissement.

La quantité de poudre que peut produire le Bouchet en une année peut être évaluée en moyenne à 700 000 kilogrammes.

Bien que l'entrée des poudreries soit généralement interdite aux étrangers par mesure de précaution contre les accidents auxquels sont exposés ces établissements, ils peuvent être admis à les visiter lorsque le commissaire des poudres qui dirige la fabrication le juge convenable.

Près du Bouchet, et dans la vallée de l'Essonne, s'exploitent d'immenses *tourbières*, dont les produits, réduits de volume au moyen de la presse hydraulique, sont expédiés sur Paris où ils sont employés de diverses manières, et notamment au chauffage des fourneaux dans lesquels on fond l'asphalte avant de l'étendre sur les trottoirs.

Après avoir laissé, à droite, le village de *Cheptainville* (486 hab.), on décrit une forte courbe en deçà de la station de Bouray.

11e STATION. — BOURAY.

3 kil. de Marolles. — 40 kil. de Paris. — 81 kil. d'Orléans.

Voitures de correspondance pour : — *la Ferté-Alais* (8 kil.), 1 fr. 25 c. et 1 fr. ; — *Malesherbes*, par Vayres, Maisse, Gironville et Boigneville, (34 kil.), 3 fr. 10 c. et 2 fr. 35 c.

Bouray, qui compte une population de 692 habitants, se trouve situé à plus d'un kil. de la station, sur la rive dr. de la Juine, près de laquelle on remarque le château pittoresque de *Frémigny*, propriété de M. Léon Rolland.

Au delà de la station de Bouray, on traverse le beau parc du *château de Mesnil-Voisin*, dont on aperçoit, sur la gauche, une aile et un bastion. Le château, qui appartient actuellement à la famille de Polignac, est sur la rive droite de la Juine. Une avenue qui aboutit à sa façade remonte le versant boisé de la vallée que domine, à cent vingt-quatre mètres, une tour moderne. Rien de plus charmant que cette partie du trajet.

12e STATION. — LARDY.

3 kil. de Bouray. — 43 kil. de Paris. — 78 kil. d'Orléans.

Lardy — 669 habitants — rappelle tout à la fois Marguerite de Valois, qui s'y était fait construire une charmante retraite et qui y composa, dit-on, quelques-unes de ses poésies, le marquis de Dangeau, qui y naquit en 1638, et le dernier seigneur, le maréchal duc de Broglie, qui termina une vie glorieuse de combats et de victoires, dans l'exil, à Münster, en 1804. On vit longtemps, sur la porte du château de Lardy, les quatre canons dont le roi avait fait présent au brave maréchal en souvenir de ses batailles.

Lardy dépassé, on aperçoit, dans la jolie vallée de la Juine, le château de *Gillevoisin*, dominé par le bois d'Auvers.

13e STATION. — CHAMARANDE.

3 kil. de Lardy. — 46 kil. de Paris. — 75 kil. d'Orléans.

Chamarande compte 359 habitants. — L'église, sous l'invocation de saint Quentin, date de la fin du XIIe s. ou du commencement du XIIIe Elle fut détruite en partie pendant les guerres

de religion, et le style de la nouvelle nef n'est nullement en rapport avec le chœur qui a été conservé et qui est assez remarquable. On aperçoit, à gauche, à l'extrémité d'une avenue que le chemin de fer a coupée, le *château de Chamarande*, construit au XVIIe siècle par Mansart pour Pierre Mérault, secrétaire de Louis XIII, et appartenant aujourd'hui à M. de Persigny. Les murs sont en grès d'Étrechy et en briques. L'eau vive de la



Le château de Chamarande avant la coupe de ses futaies.

Juine circule dans les fossés qui l'entourent. Une magnifique futaie décorait autrefois le parc planté par Lenôtre, qui a semé tant de chefs-d'œuvre dans toute cette partie du département de Seine-et-Oise; elle fut abattue par les spéculateurs qui avaient acquis cette belle propriété à la mort du marquis de Talaru. Quelques-uns des chênes séculaires qu'elle renfermait ont rapporté, dit-on, plus de 1000 francs pièce. Enfin, le château

de *Gravelles* se montre sur la rive droite de la Juine, au-dessous du village d'*Auvers-Saint-Georges*.

14ᵉ STATION. — ÉTRECHY.

3 kil. de Chamarande. — 49 kil. de Paris. — 72 kil. d'Orléans.

Étrechy — 1201 habitants environ — doit sa prospérité à l'exploitation des rochers de grès qui l'entourent et à son commerce de chevaux. Il s'appelait autrefois Étrechy le Larron, et l'auteur des *Antiquités des villes de France*, André Duchesne, ajoutait que c'était un « lieu duquel un long bois de hestres et futeaux s'estendoit jusques en cette vallée de Tourfour (Torfou), vraye retraite de voleurs et recommandable à si longues années par les pilleries et les meurtres qui s'y sont faits aux siècles passés. »

Sur la droite, au fond d'un vallon sauvage et au milieu d'un bois pittoresque, se voient encore des ruines d'un ancien château fort jadis flanqué de tours et environné de fossés profonds; c'est le *château de Roussay*, construit, dit-on, par les Templiers.

Le convoi, en sortant d'Étrechy, traverse la grande route de Paris à Orléans sur un pont en biais, élevé de 7 mèt. et demi, et long de 20 mèt. Près de la butte Saint-Martin, il n'est plus qu'à 77 mèt. 50 au-dessus du niveau de la mer, mais il ne tarde pas à remonter, car il s'élève de 13 mèt. 50 pour venir passer sur les coteaux qui bordent au nord et à l'ouest la ville d'Étampes. Avant d'entrer dans les tranchées qui précèdent la gare d'Étampes, on a encore le temps de jeter un coup d'œil à g. sur la vallée de la Juine. Le *moulin de Pierre Brou* attire d'abord l'attention, près du *moulin de Vaux*, par l'originalité de sa construction. On laisse ensuite à g. le *château de Jeurre*, entouré de canaux où court une eau vive. Près de ce château est le village de *Champigny*, dans lequel Diane de Poitiers s'était fait bâtir un château aujourd'hui détruit entièrement. Ce fut là que, déchue de son pouvoir, elle alla, résignée, chercher dans l'ombre l'oubli de sa grandeur et de sa disgrâce. Henri n'avait pas encore rendu le dernier soupir, lorsque Catherine de Médicis lui envoya l'ordre de restituer les pierreries de la couronne et de s'éloigner de la cour. « Le roi est-il mort? demanda-t-elle au messager de la reine. — Non, madame; mais il ne passera pas la journée. — Eh bien, je n'ai

donc point encore de maître, et je veux que mes ennemis sachent que, quand ce prince ne sera plus, je ne les crains point. Si j'ai le malheur de lui survivre longtemps, mon cœur sera trop occupé de la douleur de sa perte pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner. »

Plus loin, enfin, sur la rive gauche de la Juine, un beau massif d'arbres, au-dessus duquel s'élève la tour de l'église de *Morigny* (934 hab.), reste d'une ancienne abbaye de Bénédictins fondée au xe siècle, cache le château *Brunehaut*, une des plus agréables promenades des habitants d'Étampes. On s'enfonce dans les tranchées au sortir desquelles on aperçoit la ville d'Étampes entourée d'arbres et dominée par la tour Guinette.

15e STATION. — ÉTAMPES.

7 kil. d'Étrechy. — 56 kil. de Paris. — 65 kil. d'Orléans. — 178 kil. de Tours. 371 kil. de Nantes. — 522 kil. de Bordeaux.

Buffet à la gare. — Hôtels : du *Grand-Courrier* et du *Bois de Vincennes*, de la *Ville de Rouen;* du *Grand-Monarque.*

Voitures de correspondance pour : — *Auneau* (32 kil.), 1 fr. 25 c.; — *Authon* (16 kil.), 1 fr. 25 c.; — *Boutervillier* (8 kil.), 55 c.; — *Dourdan* (17 kil.), 1 fr.; — *Orsonville* (26 kil.), 1 fr. 25 c.; — *Pithiviers* (28 kil.), 3 dép. par jour, 2 fr. 75 c.; — *Saclas* (9 kil.), 60 c.; — *Sermaises* (18 kil.), 1 fr. 50 c.

Étampes — en latin *Stampa* — ne doit pas son nom et son origine à des Troyens fugitifs qui l'auraient appelée *Tempé* en souvenir de la célèbre vallée de la Thessalie. Clément Marot adopte cette opinion dans les vers qu'il adressait à la duchesse d'Étampes, Anne de Pisseleu.

Ce plaisant val que l'on nommoit Tempé
(Dont mainte histoire est encore embellie),
Arrousé d'eaux, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie :
Jupiter roi, qui les cœurs gaigne et lie,
L'ha de Thessale en France remué,
Et quelque peu son nom propre mué,
Car pour Tempé veut qu'Estampes s'appelle.
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

L'époque de la fondation d'Étampes et l'étymologie de son nom sont inconnues. On sait seulement qu'elle existait déjà au VI[e] siècle, et qu'en 604 le roi Thierry y remporta une victoire complète sur son oncle Clotaire, dont il fit prisonnier le fils Mérovée. 30 000 hommes restèrent sur le champ de bataille. On appelle encore *champ des morts* le terrain dans lequel ils furent ensevelis.

En 911, Étampes fut prise, pillée et saccagée par les Normands, sous la conduite de leur roi Rollon.

Plusieurs conciles se tinrent à Étampes aux XI[e] et XII[e] siècles. Dans celui de 1130, appelé à se prononcer entre les papes Anaclet II et Innocent II, saint Bernard fit triompher la cause d'Innocent II. Dix-sept années plus tard (1147), les principaux seigneurs du royaume, convoqués à Étampes par Louis le Jeune, qui se préparait à partir pour la terre sainte, y décidèrent que, pendant l'absence du roi, le pouvoir serait confié aux mains habiles de l'abbé Suger.

Le château des *quatre tours*, bâti au XI[e] siècle, à Étampes, par Constance, épouse en secondes noces du roi Robert, et habité par plusieurs rois de France, servit de prison, de 1200 à 1212, à la reine Ingeburge, sœur du roi de Danemark, pour laquelle Philippe Auguste conçut le jour même de son couronnement (1193) une antipathie si étrange et si invincible que les contemporains l'attribuèrent à un maléfice. On sait les conséquences que cet inexplicable divorce eut pour la France. Trois ans après avoir répudié la reine, qu'il avait confinée d'abord dans un couvent du Tournaisis, à Cisoing, où il n'eut pas même l'humanité de pourvoir convenablement à ses besoins, Philippe, en dépit des menaces du souverain pontife, Célestin III, épousa Agnès de Méranie. Le successeur de Célestin, Innocent III, le somma d'abord vainement de rentrer dans le devoir et de renvoyer sa concubine; en 1200 il l'excommunia et il interdit l'exercice du culte dans tout le royaume. Philippe lutta longtemps contre le souverain pontife, mais il dut lui céder. Il se sépara d'Agnès de Méranie, reconnut la nullité de leur union, et reprit provisoirement Ingeburge. Agnès mourut bientôt de douleur, et Philippe, désespéré de sa mort, renvoya une seconde fois Ingeburge à Étampes, où il l'em-

prisonna pendant onze années. Enfin, en 1212, comme il ne pouvait pas la forcer à prendre le voile, ni obtenir du pape l'annulation de son mariage, il la reprit dans un moment où de graves intérêts politiques lui rendaient nécessaire l'appui de Rome; mais elle ne fut jamais heureuse avec lui. Elle lui survécut plusieurs années. Sa prison devint, après sa mise en liberté, une prison d'État.

Philippe Auguste fut le dernier roi de la troisième race qui



Étampes.

posséda Étampes en toute propriété. Elle appartint tour à tour à Blanche de Castille, mère de saint Louis, au frère de Philippe le Bel, à Charles d'Évreux, en faveur duquel Charles le Bel l'érigea en comté (1325), au duc de Berry (1355), qui la céda au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. Pendant les sanglantes rivalités des Bourguignons et des Armagnacs, elle fut souvent envahie, rançonnée, pillée par le parti d'Orléans. En 1411, le Dauphin, qui faisait alors ses premières armes, vint l'assiéger avec les ducs de Bourgogne, les comtes de Nevers, de la Marche, de Penthièvre, etc. Elle s'empressa de lui ouvrir ses portes, mais le sire de Boisrodon

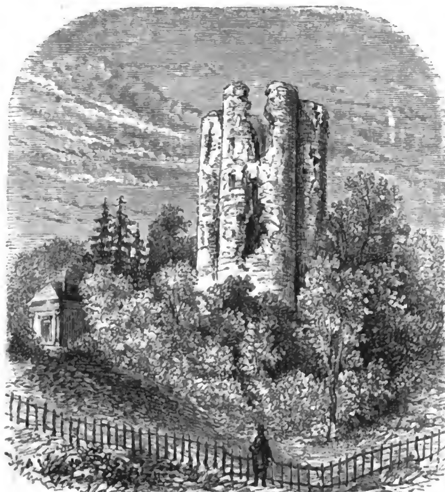
s'enferma dans la forteresse, où il soutint un siége si long que le Dauphin allait le lever, lorsqu'un bourgeois de Paris, nommé Roussel, fit construire au pied d'une haute tour, dernier refuge des assiégés, une sorte de toit incliné, à l'abri duquel des ouvriers pratiquèrent une brèche. Boisrodon fut forcé de capituler. On rendit à leurs familles les dames et demoiselles de sa compagnie, qui, « pendant le siége, avaient, au dire de la chronique, tendu leurs tabliers aux assiégeants en signe de bravade, comme pour y recevoir les pierres qu'on leur lançait et qui ne pouvaient les atteindre. » Boisrodon obtint la vie sauve, mais ses soldats, pour lesquels il n'avait rien stipulé, furent massacrés, à l'exception de trente, emmenés garrottés à Paris. Du reste, il eut une fin tragique. La reine Isabeau de Bavière le prit pour amant, et Charles VI, las de son insolence croissante, le fit jeter à la Seine, enfermé dans un sac sur lequel on lisait cette terrible inscription : « Laissez passer la justice du roi. »

Louis XI s'était emparé du comté d'Étampes : il le donna à Jean de Foix, comte de Narbonne. Après la mort de Gaston de Foix, tué à Ravennes, Anne de Bretagne hérita de ce comté qu'elle transmit à sa fille Claude de France, femme de François Ier. Au commencement du XVIe siècle, François Ier en fit un duché en faveur de Jean de Brosses, qu'il maria avec Anne de Pisseleu, sa maîtresse. Vaincue, sous Henri II, par Diane de Poitiers, Anne se retira dans un cloître, cédant à sa rivale l'amour du roi et le titre de duchesse d'Étampes.

A demi ruinée par le séjour de six semaines que les troupes allemandes y firent en 1562, pendant les guerres de religion, prise d'assaut en 1567 par le capitaine Saint-Jean, frère du comte de Montgommery ; rendez-vous des troupes de la Ligue en 1589 ; tombée enfin au pouvoir d'Henri IV dans la même année, la ville d'Étampes vit, en 1590, ses fortifications rasées par ordre d'Henri IV, sur la demande de ses habitants.

Pendant les troubles de la Fronde (1652), Turenne vint assiéger à Étampes l'armée du prince de Condé, que commandait le comte de Tavannes. Louis XIV, encore enfant, amené à ce siége par Mazarin, y eut, dit-on, le courage de passer d'un quartier à l'autre sous le feu d'une canonnade assez vive. Comme il demandait, le

soir, à Laporte, son valet de chambre, si le canon lui avait fait peur, celui-ci, qui était ce jour-là créancier du roi et qui aurait bien voulu cesser de l'être, répondit : « Ordinairement on n'a point peur, quand on n'a point d'argent. » Laporte ajoute dans ses *Mémoires* : « Il m'entendit et se prit à sourire ; mais personne n'en devina la cause. Le roi voyait quantité de malades et estropiés qui couraient après lui, demandant de quoi soulager leur misère, sans qu'il eût un seul douzain à leur donner : de quoi tout le



Tour Guinette, à Étampes.

monde s'étonnait fort. » En effet, le cardinal Mazarin venait d'enlever au jeune roi les cent louis d'or que lui avait comptés le surintendant des finances pour qu'il en fît une distribution aux soldats blessés.

Après deux semaines de bombardements et d'assauts inutiles, qui avaient été très-meurtriers, Turenne dut lever le siége d'Étampes pour aller attaquer l'armée du prince de Lorraine, campée près de Paris. Mais la ville était à moitié détruite, et la peste en

décima bientôt les habitants ruinés. Vincent de Paul accourut à leur secours. Il soigna les malades, enterra les morts, pourvut au sort des orphelins, enfin releva complétement le moral de cette population abattue par tant de fléaux. Mais en 1663, la Fontaine, allant dans le Limousin, faisait encore d'Étampes la description suivante : « Nous regardâmes avec pitié ses faubourgs. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous côtés ; il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la Grande. »

Le 3 mars 1792, le marché d'Étampes fut envahi par une bande d'imbéciles et de forcenés, armés de sabres et de fusils, qui taxèrent de force le prix du pain. Le maire, Henri Simonneau, les menaça de faire exécuter la loi martiale. Blessé par l'un de ces misérables, il leur dit avec fermeté : « Ma vie est à vous, vous pouvez me tuer, mais je ne manquerai pas à mon devoir. » Deux coups de feu l'étendirent mort. L'Assemblée nationale décréta en son honneur l'érection d'un monument qui n'a jamais été commencé. On se contenta de célébrer une fête que le même vote avait instituée.

Étampes a réparé, par son industrie et par son commerce, tous les désastres des siècles passés. Elle est aujourd'hui une sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, et elle a une population de 8058 habitants, parmi lesquels on compte de riches propriétaires. Elle doit sa prospérité actuelle à ses beaux moulins, au commerce des graines et des farines, à ses lavages de laine, etc. Trente usines établies sur les nombreux cours d'eau voisins recueillent et réduisent en farine les blés de la Beauce et du Gâtinais ; il ne se fait pas moins de 300 000 francs d'affaires, sur le blé *en poche*, au marché qui se tient tous les samedis à Étampes.

La gare du chemin de fer, située à mi-côte, dans la partie supérieure de la ville, est dominée par les ruines gigantesques et étrangement crevassées de la **tour Guinette**, seul reste de ce château formidable si souvent assiégé, pris et repris, et qui avait aussi, dit-on, été construit par le fils de Hugues Capet. Quelques étymologistes font venir son nom du vieux mot fran-

çais *guigner*, voir de loin, observer, parce qu'en effet sa situation et sa hauteur la rendaient singulièrement propre à cet usage. A ce donjon, classé parmi les monuments historiques, on ne saurait assigner, suivant M. Viollet-le-Duc, une date antérieure à 1150,



Église Notre-Dame d'Étampes.

ni postérieure à 1170. Quoique fort ruiné, il possède encore plus de trois étages (27 mèt. environ). Il a la forme de quatre tours rondes engagées, dont les murs mesurent 4 mètres d'épaisseur, et renferment intérieurement les escaliers qui font communi-

quer les différents étages. Les voûtes du rez-de-chaussée et le plancher du premier étage, remplacé au XIIIe siècle par une voûte, reposaient sur une grosse colonne centrale. Les pieds droits des fenêtres, les arcs, les piles et les angles sont en pierre de taille; le reste de la maçonnerie est en moellon, réuni par un excellent mortier.

La tour Guinette appartient depuis 1849 à la ville d'Étampes, qui en a fait l'acquisition pour 7500 fr. Si l'on veut la visiter, il faut s'adresser au gardien. Autrefois on montait jusqu'au haut de la tour; mais les escaliers ou plutôt les échelles qui y conduisaient ayant été en partie détruites, les amateurs sont obligés de renoncer à cette ascension. En s'élevant sur les terrains vagues ou dans les champs qui avoisinent cette tour, habitée par les corbeaux, on découvre un joli point de vue.

Si l'on descend la rue qui aboutit à l'embarcadère, on se trouve en face de l'*église Saint-Basile*, dont la fondation remonte au roi Robert. On y remarque une suite de colonnettes et de chapiteaux exécutés avec élégance. Assez récemment, sous un enduit de plâtre, a été découverte une peinture représentant le *Jugement dernier*, que l'on croit être du XIe siècle. Des deux portails de cette église, l'un est roman, l'autre de la Renaissance. Le clocher roman est recouvert d'un toit en ardoise du style de la Renaissance; les baies en sont coupées par d'affreux petits auvents. Du reste, Saint-Basile est restée inachevée, car on voit à la façade extérieure du chœur un médaillon au milieu duquel sont gravés ces mots: *Faxit Deus perficiar. Anno* 1569. La restauration en a été commencée sous la direction de M. Lenoir, secrétaire archiviste de la ville.

A peu de distance de Saint-Basile, à peu près au centre de la partie de la ville qu'on appelait autrefois Étampes-le-Châtel, s'élève l'**église de Notre-Dame**, bâtie par Robert le Pieux pour un collége de chanoines. Elle ne fut terminée que vers l'an 1025. Elle possède une crypte à trois nefs qui paraît plus ancienne que le reste de l'édifice. A l'extérieur, cette église se fait remarquer par la singularité de son architecture. Ses murs sont, en grande partie, couronnés d'un rang de créneaux, comme ceux d'une forteresse. Aussi a-t-on pensé qu'elle complétait un système

de fortifications déjà composé du palais et du château. La tour du clocher, d'une forme élégante, est surmontée d'une flèche octogone qu'entourent à sa base quatre clochetons percés à jour; elle a été restaurée dans ces dernières années. Sa hauteur totale est de 62 mètres. Le portail latéral, qui s'ouvre sur la place du Marché et qui est construit dans le style ogival, était orné de curieuses sculptures malheureusement mutilées, représentant des scènes du Nouveau Testament, l'Annonciation, la Naissance du Christ, la Fuite en Égypte, etc. Il date du XIII[e] siècle.

L'intérieur de Notre-Dame ne ressemble à celui d'aucune autre église. C'est un mélange de constructions de toutes les époques et de tous les styles, sans aucune régularité de forme dans l'ensemble; mais les belles clefs de voûte en sont très-remarquables. L'une de ces clefs est décorée, à la rencontre des arcs ogives, de figures de rois représentés à mi-corps; deux autres présentent huit figures d'anges assis, quatre sur les arêtiers, les ailes abaissées, et quatre dans les angles des arcs, les ailes déployées. De chaque côté du chœur, terminé par un mur plat, sont deux chapelles qui n'ont ni la même longueur ni la même largeur. Dans une de ces chapelles, à gauche du chœur, on remarque deux statues en pierre du XII[e] siècle; à gauche, en regardant le chœur, s'ouvre dans le transsept la chapelle du sépulcre, qui contient quelques sculptures, mais qui, fermée par une affreuse porte en bois derrière laquelle pend un rideau malpropre, paraît fort négligée. Du côté opposé à l'entrée du chœur, a été placée une jolie petite statue, signée Robert, 1846, et qui représente un enfant Jésus contemplant une couronne d'épines.

Notre-Dame possède une cloche magnifique et fort ancienne, qui peut être considérée comme une curiosité; elle a 465 ans, et porte l'inscription suivante en caractère gothique fleuronné : *Marie ay nom la grousse, engroissie et nômée par Jehan, duc de Berry, d'Étampes la vallé Comte, l'an mil CCCC et ung fu coulée pour Dieu céans louer et sa mère honorér : .m̈. poise* — (je pèse 4000).

L'*église Saint-Gilles* est une construction du X[e] ou du XI[e] siècle; la tour centrale appartient à différentes époques.

L'*église Saint-Martin*, située à l'extrémité supérieure de la

ville, mérite la visite des archéologues, mais elle plaira médiocrement aux simples curieux. Elle est d'ailleurs en si mauvais état qu'elle menace ruine. On remarque surtout ses trois chapelles construites derrière le chœur, et sa tour isolée, qui, bâtie au XVe siècle, masque l'ancien portail. Cette tour repose sur un terrain bourbeux qui a fléchi. Elle penche d'un côté ainsi que la façade de l'église, dont l'inclinaison est encore plus forte que celle de la tour. Saint-Martin, l'église la plus ancienne d'Étampes, fut fondée sous Clovis et rebâtie dans la première moitié du XIIe siècle.



Tour penchée de Saint-Martin, à Étampes.

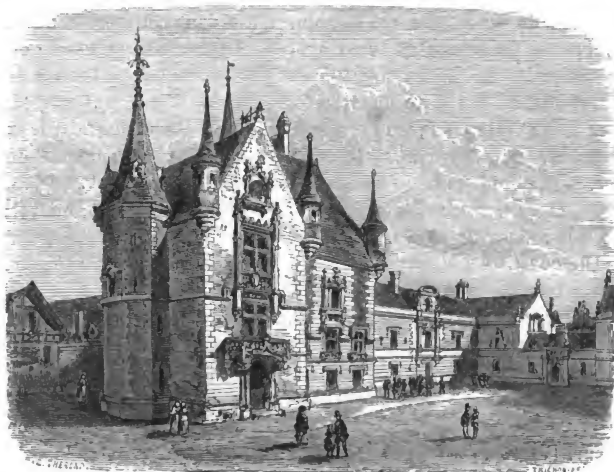
La rue du Pain conduit à l'*hôtel de ville*, ancienne construction à tourelles récemment agrandie et restaurée, et en face de laquelle a été construite une *caisse d'épargne*. Le grand salon de réception de l'hôtel de ville a été décoré avec goût dans le style de la Renaissance. On peut s'adresser au concierge pour le visiter.

Le *tribunal*, bâti sur l'emplacement du palais des Quatre-Tours, n'a d'autre mérite que d'être voisin de la prison, et flanqué de deux maisons destinées à loger la gendarmerie.

Dans la rue Sainte-Croix, les regards sont attirés par une maison qui, malgré les divers outrages qu'elle a subis, a conservé son caractère du XVIe siècle. C'est la *maison de Diane de Poitiers*. La cour intérieure mérite surtout la visite des amateurs. Ils y

admireront une jolie porte et deux charmantes fenêtres surmontées de deux louvres et ornées de sculptures (1554).

A l'angle de la rue Sainte-Croix et de la rue du Pain, une maison à tourelles, badigeonnée d'une assez vilaine couleur, passe pour avoir été l'*hôtel d'Anne de Pisseleu.* On remarque dans la cour, à droite, une porte basse surmontée d'un médaillon mutilé de François Ier, et un ravissant bas-relief au-dessus de la porte principale. Près du buste de François Ier, se lit la date de 1538.



Hôtel de ville d'Étampes.

Sur la place du Théâtre, une statue en marbre d'*Étienne Geoffroy Saint-Hilaire*, par M. Élias Robert, a été élevée au moyen d'une souscription nationale. La ville a aussi érigé récemment un buste à Mme Rose Chéri.

La vallée dans laquelle Étampes se trouve située est arrosée par trois cours d'eau qui fécondent de nombreuses prairies et font tourner, à Étampes seulement, les roues de près de trente usines ; ces trois cours d'eau sont la *Juine*, la *Chalouette* et la *Louette.* Ils se réunissent pour former la rivière d'Étampes. On y pêche

d'excellentes écrevisses. Leurs bords offrent d'agréables promenades On appelle *promenade des prés* le boulevard qui longe la ville parallèlement au chemin de fer, mais du côté opposé. Cette promenade aboutit près de l'église Saint-Martin aux *Portereaux*, où l'on remarque des débris d'anciennes fortifications. La *promenade du Port*, située près de la porte de Paris, doit son nom à un port établi vers la fin du xve siècle et destiné à l'embarquement des blés de la Beauce, qu'un canal transportait à la Seine. Il n'existe plus aucun vestige de ce canal ni de ce port, mais la promenade en a conservé le nom. C'est dans cette promenade, ombragée de grands et beaux arbres, et près de laquelle on voit à droite les anciennes murailles d'Étampes, que se tient à la Saint-Michel une foire importante, instituée, il y a sept siècles, par Louis VII, en faveur d'une ancienne maladrerie. Les deux terrasses plantées d'arbres, entre lesquelles passe le chemin de fer, s'appellent, celle du bas, la *promenade d'Henri IV*, et celle du haut, la *promenade du Chemin de fer*. De cette dernière, on voit bien la ville et la vallée.

Un quartier d'Étampes porte le nom bizarre d'*Ecce homo*, parce qu'au milieu de la place de ce quartier s'élevait jadis une image du Christ couronné d'épines. Un jour on vit un homme aiguiser un poignard sur la pierre qui supportait cette statue. «Que faites-vous là? lui demanda un des spectateurs. — J'aiguise un poignard qui fera longtemps parler de moi, » répondit-il. Cet homme était Ravaillac; ce poignard, celui avec lequel il tua Henri IV.

Si l'on doit en croire Philippe de Commines, les *fusées* auraient été inventées à Étampes, en 1465, par Jean Boutefeu ou des Serpents. Enfin, Étampes est la patrie de Geoffroy Saint-Hilaire.

Les environs d'Étampes offrent d'agréables promenades : nous recommanderons surtout le beau parc du *château Brunehaut*, situé à 25 ou 30 minutes de la ville, sur la route de Paris. On suit d'abord cette route jusqu'au delà du hameau de *Saint-Michel*; puis, on laisse à droite le chemin de Morigny, et bientôt on trouve la grille du parc complaisamment ouverte aux visiteurs. Le château doit son nom à un ancien manoir qui passait pour avoir été habité par la reine Brunehaut, et dont il ne reste aucun vestige.

De construction toute moderne, il n'a en lui-même rien de remarquable; mais le parc, traversé par la Juine qui y forme une pièce d'eau, est aussi bien dessiné que bien entretenu ; il renferme, outre de magnifiques pelouses, de très-beaux arbres et une colonne élevée en l'an IX de la République française, par Charles Viart, à la Concorde civile. Sur cette colonne on lit : « La jeunesse, apprenant les fautes de ses pères, saura que nous avons tourné les armes contre nous-mêmes. » Si l'on ne veut pas revenir à Etampes par le même chemin, on sort du parc à son extrémité su-



Les Portereaux.

périeure, près du moulin, et, traversant la Juine, on va visiter, à *Morigny*, situé sur la rive droite de la rivière, le beau parc de Mme la baronne de Venancourt et la tour gothique de l'église de l'ancienne abbaye, dont la partie postérieure est seule conservée. De Morigny on gagne Étampes en vingt ou vingt-cinq minutes, en suivant les rives de la Juine et en longeant le château de *Vaudouleurs*.

Quand on s'éloigne de la gare d'Étampes, on passe entre les deux promenades qui dominent la voie à des hauteurs inégales, et que des ponts de bois font communiquer entre elles ; on traverse

ensuite une profonde tranchée, au sortir de laquelle on aperçoit, à gauche, le faubourg et l'église Saint-Martin, puis on franchit sur deux beaux viaducs les deux ruisseaux la Louette et la Chalouette, qui, descendus de deux vallons opposés, arrivent à Étampes parallèlement dans la même vallée. Alors, suivant la vallée de l'Héméry, on monte sur le plateau de la Beauce par une rampe de 8 millimètres par mètre, et de 6300 mètres de longueur. C'est au sommet de cette rampe que le chemin de fer de Paris à Orléans atteint son maximum de hauteur, qui est de 145^{m}, 81 au-dessus de la mer, et de 101^{m},16 au-dessus de Paris ; il s'est par conséquent élevé de 54^{m},81 de la station d'Étampes à ce point culminant d'où il descend de 28^{m},21 jusqu'à Orléans. La différence du niveau entre les deux points extrêmes, c'est-à-dire entre Paris et Orléans, est donc de 81^{m},95.

Avant même de parvenir sur le plateau, on a remarqué un changement complet dans le paysage ; plus de villages, de hameaux, de châteaux, de villas, de forêts, de parcs ni de jardins, mais de vastes plaines de blé ou de chanvre, selon la saison, sur lesquelles l'œil, fatigué de leur aspect monotone, cherche en vain des habitations ou des arbres. Ces plaines, personne ne l'ignore, produisent une énorme quantité d'excellentes céréales ; mais, à les voir si désertes, on est toujours tenté de se demander où se cache la population qui vit de leur culture et de leur exploitation : c'est la *Beauce*.

La Beauce était appelée autrefois *Belsia*, *Belsa*, *Bella*. Belsia, dit un poëte du VIe siècle, Fortunat Venance, évêque de Poitiers,

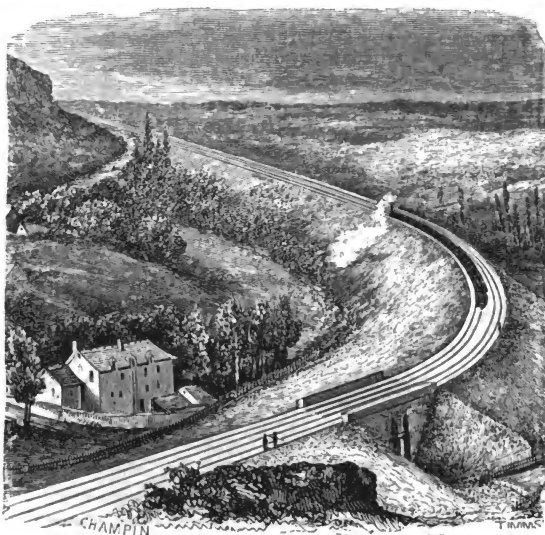
> Belsia, triste solum, cui desunt bis tria solum :
> Fontes, prata, nemus, lapides, arbusta, racemus....

« Beauce, triste pays, auquel il ne manque que six choses : des sources, des prés, des bois, des pierres, des arbres à fruits et des vignes.... »

Sous la domination romaine, cette contrée était occupée par les Carnutes ; elle comprend à présent une partie des départements de Seine-et-Oise, du Loiret, de Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir. On la divise en haute Beauce, basse Beauce et Beauce pouilleuse. C'est la haute Beauce que traverse le chemin de fer.

La Beauce pourrait produire des arbres, car, du temps des Druides, elle était couverte de forêts; mais le paysan beauceron, qui, du reste, trouve ses plaines magnifiques, n'en plante pas parce que le blé lui rapporte plus que le bois ne lui rapporterait, et parce que l'ombre des arbres pourrait diminuer le *rendement* de sa récolte. Le paysan beauceron, qui pourrait l'en blâmer? est plus calculateur qu'artiste.

Dans la relation d'un voyage de Paris en Limousin en 1663



Grande rampe d'Étampes.

(*Lettres à Mme de La Fontaine*), La Fontaine raconte ainsi, d'après une vieille tradition, l'origine de la Beauce :

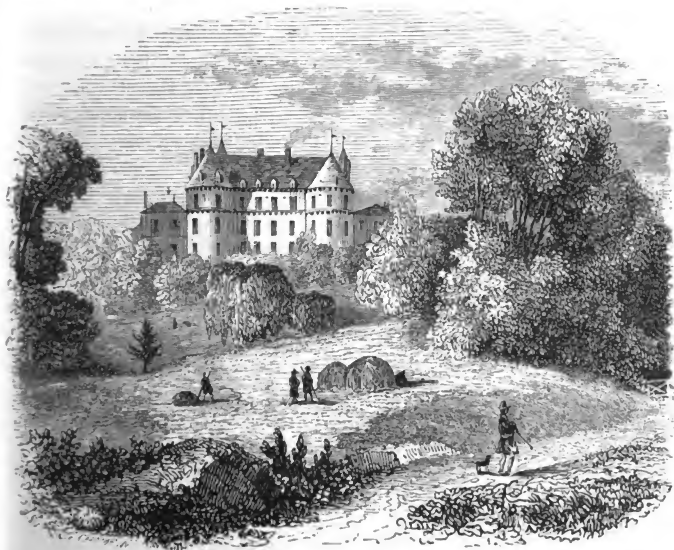
La Beauce avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,
Qui voulaient marcher à leur aise,

Se plaignit et fit la mauvaise;
Et messieurs les Orléanois
Dirent au Sort, tout d'une voix,
Une fois, deux fois et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre et rèmonter encor.
« Quoi! toujours mont et jamais plaine!
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
— Oh, oh ! leur répartit le Sort,
Vous faites les mutins, et dans toutes lès Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez!
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules. »
Lors la Beauce de s'aplanir,
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace,
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens :
Si bien que la troupe céleste,
Ne sachant que faire du reste,
S'en allait les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : « Épargnons la Touraine,
Et le Blaisois; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin.
Mettons-les dans le Limousin. »

« Ceux de Blois, ajoutait La Fontaine, comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de leur charge. Les uns et les autres doivent encore avoir ici une génération de bossus, et puis c'en est fait; vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. »

La Fontaine n'est pas d'accord avec Rabelais. Dans le chapitre XVI du livre Ier de *Gargantua*, Rabelais raconte comment l'énorme jument qui porta Gargantua à Paris défit les mouches bovines de la forêt d'Orléans : « Car soubdain quilz feurent entrez en ladicte forest et que les freslons luy eurent liuré lassault, elle desguayna sa queue, et si bien, sescarmouchant, les escarmoucha,

quelle en abbatit tout le boys; a tordz, a trauers, de cza, de la, par cy, par la, de long, de large, dessus, dessoubs, abbatoyt boys comme ung fauscheur faict dherbes. En sorte que, depuys, ny eut ne boys ne freslons; mais feut tout le pays reduyct en campaigne. » Rabelais ajoute que quand Gargantua vit cela, il y prit un grand plaisir et dit à ses gens « *beau ce.* » Et depuis ce pays fut appelé la *Beauce.*



Château de Méréville.

16e STATION. — MONNERVILLE.

14 kil. d'Étampes. — 70 kil. de Paris. — 51 kil. d'Orléans.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour *Méréville*, 6 kil., 50 c.

Monnerville est un village insignifiant de 354 habitants environ, situé à la gauche du chemin de fer; mais, à *Méréville* (6 kil.), village de 1667 hab., on remarque un des plus beaux châteaux des environs de Paris, dont le parc célèbre mérite sa réputation.

La famille de la Tour du Pin fit bâtir ce *château* sous le règne de Louis XIV. Le banquier de Laborde l'acheta sous Louis XVI, et dépensa, dit-on, pour l'embellir, plus de 14 millions. Construit sur les dessins du célèbre architecte Bellanger, il est situé à mi-côte sur le versant gauche de la Juine et flanqué de quatre tourelles. Au-dessous d'une vaste terrasse s'étendent des salles immenses où ont été disposés la chapelle, l'office et les cuisines. Le grand salon renferme de beaux tableaux peints par Robert. Le parc, dont l'étendue est de 100 arpents, a été dessiné par Robert et par Joseph Vernet; la Juine y serpente à travers les gazons et les massifs, elle y forme des îles, elle y épanche en cascades ses eaux qui vont ensuite se perdre sous des grottes où conduisent des ponts rustiques. On y remarque: une belle colonne rostrale érigée en mémoire de deux des fils de M. de Laborde, qui partagèrent le sort de l'infortuné La Peyrouse, un sarcophage dédié au capitaine Cook, et, au milieu de la forêt, une superbe colonne trajane, au sommet de laquelle on monte par un escalier de quatre-vingt-dix-neuf marches. Le château de Méréville appartient aujourd'hui à M. le comte de Saint-Roman.

17e STATION. — ANGERVILLE.

5 kil. de Monnerville. — 75 kil. de Paris. — 46 kil. d'Orléans.

Voitures de correspondance pour : — *Chartres*, 44 kil., 4 fr. 50 c. et 4 fr. ; — *Francourville*, 29 kil., 3 fr. 25 c. et 3 fr.; — *Gouillon*, 13 kil., 1 fr. 75 c. et 1 fr. 50 c.; — *Ouarville*, 19 kil., 2 fr. et 1 fr. 75 c.; — *Santeuil*, 24 kil., 2 fr. 25 c. et 2 fr.; — *Sours*, 34 kil., 3 fr. 75 c. et 3 fr. 50 c.; — *Voise*, 28 kil., 1 fr. 50 c. et 2 fr. 25 c.

Angerville — 1545 habitants — appartient au département de Seine-et-Oise. Avant d'y arriver on a traversé une des extrémités du département d'Eure-et-Loir. Peu de temps après l'avoir quitté, on entre dans ce dernier département, mais de distance en distance on passe sur le territoire de celui du Loiret, qu'on ne quitte plus d'Artenay à Orléans. La route de terre, que l'on a croisée près de la station, reste constamment à la droite du chemin de fer. Ce fut à Angerville que, le 18 juillet 1815, se tint le grand conseil de guerre, présidé par le prince d'Eckmühl, dans lequel il fut résolu que l'armée de la Loire, ne voulant pas allumer la guerre

civile en France, consentait à déposer les armes et à reconnaître le gouvernement de Louis XVIII. Au delà d'Angerville, on aperçoit, à gauche, *Boisseaux* (494 hab.) et *Outarville* (560 hab.), dans le département d'Eure et-Loir, et, à droite, *Barmainville* (200 hab.), *Champilory* et quelques autres villages aussi peu intéressants, dans le département du Loiret.

18e STATION. — TOURY.

14 kil. d'Angerville. — 89 kil. de Paris. — 32 kil. d'Orléans.

Voitures de correspondance pour : — *Allainville*, 11 kil., 1 fr. ; — *Armeville*, 15 kil., 1 fr. 30 c. ; — *Bazoches*, 9 kil., 50 c. ; — *Charmont*, 14 kil., 1 fr. 25 c. ;— *Chartres*, 53 kil., 4 fr. 50 c. ; — *Châtillon-le-Roi*, 14 kil., 75 c. ; — *Janville*, 5 kil., 50 c. ; — *Le Puiset*, 7 kil., 50 c. ; — *Pithiviers*, 27 kil., 2 fr. ; — *Villiers-le-Lez*, 5 kil., 50 c. ; — *Ymonville*, 19 kil., 2 fr.

Toury, bourg de 1374 habitants, situé dans le département d'Eure-et-Loir, rappelle deux de nos vieux poëtes français. Philippe Desportes se plut à l'habiter. Bien que les revenus de ses bénéfices s'élevassent à 12 000 écus, il ne voulut pas quitter son cher Toury pour d'autres demeures plus somptueuses. Il refusa même l'archevêché de Bordeaux, afin de ne pas changer d'habitudes. Du reste, sa simplicité allait jusqu'à la négligence. Un jour, Henri III lui dit : « Je double votre pension, afin que vous ne vous présentiez point devant moi que vous ne soyez plus propre. » Mathurin Régnier, le neveu de Desportes, s'essaya plus d'une fois à la satire dans les jardins où son oncle l'abbé traduisait des psaumes en vers français, pour se faire pardonner ses rimes galantes. Comme son oncle, il eut des bénéfices et des pensions ; mais, moins sage, il usa sa vie dans le plaisir, et, déjà vieux à trente ans, il mourut de décrépitude à quarante. Il s'était fait cette épitaphe :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoy
La mort daigna songer à moy,
Qui ne songeai jamais en elle.

A quelque distance de Toury, dans un gros bourg nommé *Janville*, naquit un autre poëte, Colardeau, dont le nom serait aujourd'hui oublié, s'il n'avait, dans un moment d'inspiration, rimé l'épître d'Héloïse à Abeilard.

On peut visiter à Toury un dolmen et des débris d'un château du XIIe siècle. Dans l'église, précédée d'un porche du XIIIe siècle, on remarque des arcades ogivales, coupées par des colonnes reposant sur des pleins cintres géminés. Ce bel édifice a été malheureusement mutilé par l'administration municipale qui en a converti une partie en magasin à fourrages.

Pithiviers (*V.* plus haut, voit. de corresp.; hôtels : de *l'Écu*, de *la Poste*) est une ville de 4778 habitants, située dans le département du Loiret et chef-lieu de l'arrondissement de son nom. Il s'y fabrique beaucoup de *gâteaux d'amandes* et de *pâtés d'alouettes* recherchés des gourmands. Son safran, dont des lettres patentes de Louis XIV, en date du 1er août 1698, autorisèrent la culture, et son miel, sont aussi très-estimés. Elle se trouve située sur la grande route d'Orléans à Fontainebleau, à 42 kil. d'Orléans, à 46 kil. de Fontainebleau et à 33 kil. d'Étampes. Ses maisons occupent les pentes et le sommet d'une colline au pied de laquelle l'Œuf coule dans un lit profond. Son château, où les comtes de Champagne vinrent souvent tenir leur cour au milieu des quarante-huit vassaux nobles qui relevaient de cette importante châtellenie, résista, en 1251, aux Pastoureaux, en 1360, aux Anglais; mais la ville, prise et pillée dans ces deux siéges, se vit encore obligée de se rendre, en 1428, aux Anglais, en 1561 et en 1567, à l'armée de Condé, en 1568, aux reîtres, en 1574, à Condé, en 1589, à Henri IV, qui démolit une partie de ses murs. En 1814, les Russes s'en emparèrent et la livrèrent pendant plusieurs heures au pillage, car l'un de ses habitants avait tué l'officier que l'hetman des Cosaques, Platow, y avait envoyé en parlementaire. Pithiviers possède encore des restes de son château fort du moyen âge et quelques débris de ses anciennes fortifications au pied desquelles a été établie une belle promenade d'où l'on découvre une jolie vue sur le ravin de l'Œuf. L'*église de Saint-Salomon* offre des parties considérables de la Renaissance; d'autres parties, notamment la tour, appartiennent au

style de transition. Enfin, le 15 juin 1851, Pithiviers a inauguré sur sa place du Martroy une statue modelée par M. Deligand, fondue par Chamot : *A Poisson, Siméon-Denis, mathématicien, né à Pithiviers en* 1781, *mort à Paris en* 1840.

Près de Pithiviers se trouve la fontaine minérale de *Segrais*, dont les propriétés furent découvertes en 1560 par M. Rosset, *chirurgien-barbier très-expert en son art.*



Artenay.

19e STATION. — CHATEAU-GAILLARD.

6 kil. de Toury. — 95 kil. de Paris.

Château-Gaillard est un petit hameau qui, vers la fin de l'année 1855 a obtenu une station de la compagnie d'Orléans.

20e STATION. — ARTENAY.

7 kil. de Château-Gaillard. — 102 kil. de Paris.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : *Les Bordes*, 8 kil., 60 c. ; — *Loigny*, 20 kil., 1 fr. 50 c. ; — *Lumeau*, 10 kil., 1 fr.; — *Neuville-aux-*

Bois, 15 kil., 1 fr. 20 c.; — *Orgères*, 24 kil., 1 fr. 75 c.; — *Patay*, 16 kil., 1 fr. 25 c.; — *Poupry*, 5 kil., 50 c.; — *Rouvray-Saint-Cyr*, 12 kil., 75 c.; — *Sougy*, 8 kil., 60 c.; — *Trinay*, 6 kil., 60 c.; — *Villereau*, 9 kil., 1 fr.

Artenay est un chef-lieu de canton de 1130 habitants; on a souvent trouvé dans ses environs des antiquités romaines et gallo-romaines. Il possédait un télégraphe avant l'invention de la télégraphie électrique. Le chemin de fer se rapproche de plus en plus de la route de terre, qui traverse la Croix-Briquet, entre Artenay et Chevilly.

21e STATION. — CHEVILLY.

6 kil. d'Artenay. — 108 kil. de Paris.

Chevilly, modeste village de 1424 habitants, est situé sur la lisière de la célèbre forêt d'Orléans, de sinistre mémoire, et sur les confins de la Beauce. Au delà, commencent les plaines sablonneuses de l'Orléanais.

22e STATION. — CERCOTTES.

5 kil. de Chevilly. — 113 kil. de Paris.

Cercottes, hameau de 437 habitants, occupe à peu près le milieu d'une clairière de la forêt. Il se divise en *vieux* et *nouveau Cercottes*. Ses habitants exercent presque tous la profession de bûcherons. Après l'avoir dépassé, on rentre dans la forêt, qui porte aussi quelquefois le nom de Cercottes, et, quand on en sort, on aperçoit, à droite, la tuilerie de *Saran*. Le paysage devient plus varié. Aux champs de la Beauce ont succédé des vignobles et des vergers. Les villages sont plus nombreux. On passe devant les châteaux des *Quatre-Cheminées* et de la *Vallée;* on aperçoit, à l'horizon, les tours de la cathédrale d'Orléans, et bientôt commence, sur la dr., le faubourg Bannier, long de 3 kil.

Les trains express pour Blois, Tours, Bordeaux, Nantes, Bourges, Auch, s'arrêtent maintenant *aux Aubrais* (buffet), où la compagnie doit construire une gare définitive « afin de faire cesser toute cause de retard et d'embarras dans le service des voyageurs, et de faciliter le service des marchandises. »

Les voyageurs qui se rendent à Orléans par un *train express*

doivent donc descendre *aux Aubrais* — la gare des Aubrais est à 1640 mètres de la gare d'Orléans — et monter dans les voitures d'un petit train spécial, chargé de les conduire à Orléans. Les *trains omnibus*, au contraire, ne s'arrêtent pas aux Aubrais; ils vont directement à la gare d'Orléans, gare couverte, partagée en trois nefs et construite avec moins de luxe que les gares plus modernes. Elle date de 1843. Longue de 215 mèt., elle a 26 m. 50 de largeur, et 14 m. 50 de hauteur. A droite (en venant de Paris), s'ouvrent les salles d'attente, qui ont leur entrée sur une vaste cour fermée d'une grille; et, à gauche, les voyageurs qui arrivent sortent dans une cour non moins grande, où stationnent les diligences de correspondance, les omnibus et les fiacres.

23e STATION. — ORLÉANS.

8 kil. de Cercottes. — 121 kil. de Paris. — 57 kil. de Blois. — 113 kil. de Tours. 218 kil. d'Angers. — 306 kil. de Nantes. — 457 kil. de Bordeaux.

Renseignements généraux.

OMNIBUS pour la ville : un voyageur sans bagages, 30 c.; avec un colis, 60 c.; avec deux colis, 90 c. — Omnibus pour Olivet, Saint-Denis-en-Val, Ingré, Ormes, Chécy, etc.

FIACRES. 1 fr. 50 c. la course et 2 fr. l'heure.

VOITURES DE CORRESPONDANCE pour : *Beaune-la-Rolande*, 54 kil., 3 fr. 50 c.; — *Briare*, par Sully et Gien, 75 kil., 8 fr. 50 c. et 7 fr.; — *Cosne*, 106 kil., 11 fr. et 9 fr. 50 c.; — *Montargis*, par Châteauneuf et Lorris, 64 kil., 7 fr. et 6 fr.; — *Sancerre*, 116 kil., 12 fr. et 10 fr.

HÔTELS : d'*Orléans*, 118, rue Bannier; — du *Loiret* et des *Trois Empereurs*, rue Bannier, 18 et 20; — de la *Boule-d'Or*, rue d'Iliers.

LIBRAIRES. *Alphonse Gatineau*, rues Royale et Jeanne-d'Arc. On trouvera chez M. Gatineau un grand nombre d'ouvrages historiques, d'annuaires, de plans, de gravures, d'albums, de lithographies et de portraits destinés à faire connaître les paysages, les monuments, les antiquités et les grands hommes d'Orléans, du Loiret et des bords de la Loire. M. Gatineau a publié surtout de charmants albums de lithographies par MM. Benoist, Delton, Deroy, Champin, Chapuy, Mansson, Martens, Muller, Pensée, Salmon, Vogel, etc. — *Herluison*, rue Jeanne-d'Arc, éditeur de nombreux ouvrages concernant l'Orléanais et son histoire, et les hommes illustres que cette province a produits. — *Vandecraine*, rue Sainte-Anne.

En sortant de la gare d'Orléans, on se trouve sur une vaste *esplanade* plantée d'arbres qui, en 1848, a remplacé le *Grand Mail*, boulevard

ombragé d'ormes séculaires que les Orléanais ont peut-être raison de regretter. Si l'on tourne à droite sur cette esplanade, on atteint en quelques pas celle de ses extrémités où vient aboutir, à droite, le *faubourg Bannier*, et où commence, à gauche, la ville d'Orléans proprement dite. La *rue Bannier*, à l'entrée de laquelle s'élève, à gauche, l'*église* insignifiante de *Saint-Paterne*, et qui contient les deux meilleurs hôtels de la ville, l'*hôtel d'Orléans* et l'*hôtel du Loiret*, conduit à la *place du Martroy*, sur laquelle une statue équestre a été érigée à Jeanne d'Arc. Au delà de cette place, elle prend le nom de *rue Royale* qu'elle conserve jusqu'au *pont* de la Loire. La rue Bannier, la place du Martroy et la rue Royale, partagent Orléans en deux parties à peu près égales. La partie gauche (en allant à la Loire), ou Est, est la plus intéressante. Elle renferme, en effet, la cathédrale, située à l'extrémité de la rue Jeanne-d'Arc qui s'ouvre dans la rue Royale, l'hôtel de ville, le musée, Saint-Aignan, Sainte-Euverte, la préfecture, le lycée, la maison de Diane de Poitiers, etc. Dans la partie droite, ou Ouest, se trouvent l'hôpital, la maison de Jeanne d'Arc, la maison de François Ier, celle d'Agnès Sorel, etc.

Ces indications générales suffisent aux étrangers pour commencer leur première exploration d'Orléans.

Situation et aspect général.

Orléans est bâtie sur la rive droite de la Loire, où elle occupe un terrain légèrement incliné. Un *pont de pierre* la réunit au *faubourg Saint-Marceau*, situé sur la rive gauche du fleuve. Ce pont, commencé en 1751 par les ingénieurs Hupeau et Peyronnet, fut achevé en 1761. Il se compose de neuf arches inégales, dont la plus large a 33 mètres d'ouverture, et la plus petite 30 mètres 50 centimètres; sa longueur totale est de 333 mètres, et sa largeur de 15 mètres 50 centimètres; il est bordé de deux trottoirs, et terminé sur la rive gauche par une grille en fer, entre deux pavillons. A droite et à gauche du pont s'étendent, du côté de la ville, deux beaux quais qui aboutissent à des promenades plantées d'arbres.

Ville plus commerçante qu'industrielle, Orléans manque d'animation les jours qui ne sont pas consacrés à un marché ou à une foire. Elle peut plaire également aux classiques et aux romantiques, pour nous servir d'expressions un peu surannées. En effet, elle a des rues droites, tirées au cordeau, larges, bordées de maisons modernes sans style, garnies de trottoirs et bien pavées, et des ruelles étroites, sombres, tortueuses, dans lesquelles on

a de la peine à marcher sans se blesser les pieds, mais où l'on trouve encore des maisons qui attirent et fixent l'attention par leur architecture et par leur caractère. La population y est, dit-on, nettement partagée en trois classes qui se mêlent rarement : la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. Les étrangers, si l'on doit en croire certains écrivains, auraient de la peine à se faire admettre dans les familles orléanaises, mais, à moins qu'ils ne viennent y tenter des études de mœurs, ils n'ont point à s'inquiéter de ces sauvageries inhospitalières. D'ailleurs, une ou deux journées doivent leur suffire pour visiter ce qu'on peut appeler les curiosités de la ville, c'est-à-dire ses monuments, ses collections et ses environs.

Histoire.

Avant la conquête romaine, Orléans était une ville des Carnutes. On l'appelait *Cenabum* ou *Genabum*. L'an 52 avant Jésus-Christ, César s'en empara et la détruisit, pour la punir de s'être révoltée contre Rome. Elle se releva peu à peu de ses ruines, mais les Barbares la saccagèrent lors de leur première invasion. Fut-elle rebâtie en 161 par Marc Aurèle ou en 274 par Aurélien? On l'ignore; car l'un et l'autre de ces empereurs peut lui avoir donné son nom (*Aurelianum*, *Auréliens*, *Orliens*, *Orléans*). Quoi qu'il en soit, elle avait déjà une certaine importance, et elle s'était convertie au christianisme dès le IVe siècle.

En 451, Orléans avait pour évêque saint Aignan, lorsqu'elle opposa au roi des Huns, Attila, une résistance si vigoureuse, qu'elle donna le temps au général romain Aetius de venir la délivrer. Vingt années plus tard, elle repoussa, assurent quelques historiens, les attaques d'Odoacre, duc des Saxons; mais en 498 elle tomba sous la domination de Clovis Ier, qui la réunit au royaume des Francs, et qui, au mois de juillet 511, y présida le premier concile tenu en France. Dans ce concile, auquel assistèrent trente-sept évêques, la royauté et l'Église se firent des concessions mutuelles. L'Église obtint un droit d'asile illimité pour ses sanctuaires et pour la maison de ses évêques; elle généralisa la solennité des rogations et des processions, fondée 40 ans auparavant par saint Mamert. De son côté, la royauté posa pour la

première fois le principe du *droit de régale*, qui donnait aux rois de France la jouissance du revenu des évêchés pendant les vacances des siéges et leur conférait le pouvoir de nommer à tous les bénéfices qui en dépendaient.

Le royaume d'Orléans, fondé à la mort de Clovis par l'un de ses fils, Clodomir, fut réuni en 613, par Clotaire II, à celui de Paris. Il avait duré 105 ans. Pendant cette période, dont les vicissitudes, trop compliquées d'ailleurs, n'offrent qu'un médiocre intérêt, il avait souvent changé de maître et il avait été gouverné par des comtes héréditaires, qui prenaient aussi le titre de ducs, et qui remettaient l'administration entre les mains de vicomtes révocables à leur volonté.

A dater de sa réunion définitive à la couronne de France, Orléans joue un rôle important. De nombreux conciles s'y réunissent; Louis le Débonnaire y convoque les États en 832, dans l'espoir de mettre fin à la rébellion de ses fils; Charles le Chauve s'y fait sacrer en 841, dans l'église Sainte-Croix. Malheureusement, en 855 et en 865, les Normands la prennent et la dévastent.

Hugues Capet, lorsqu'il parvint au trône et lorsqu'il fonda la troisième dynastie, était *comte et marquis d'Orléans;* c'est dans cette ville que, pour affermir son usurpation, il fit couronner son fils Robert et enfermer Charles de Lorraine, héritier du roi légitime, dans la tour appelée tour Blanche (rue de la Tour-Neuve). Robert le Pieux, qui y était né et qui l'aimait, l'habita souvent. Philippe Ier y tint son parlement en 1077. Louis le Gros s'y fit sacrer en 1109, par l'archevêque de Sens. En 1130, Louis le Gros régnant encore, le pape Innocent II s'y rencontra avec le roi d'Angleterre, Henri Ier. En 1153, Louis le Jeune y épousa Constance, fille d'Alphonse VIII, roi de Castille. Ingeburge, l'épouse répudiée de Philippe Auguste, à laquelle elle avait été donnée comme douaire, y mourut en 1226. En 1309, Philippe le Bel accorda le titre et le rang d'*université* à ses *écoles*, qui jouissaient d'une réputation méritée. Enfin, en 1344, Philippe de Valois, la séparant de la couronne, l'érigea en duché avec sa seigneurie, augmentée de dix châtellenies voisines, et il en apanagea son second fils Philippe, en échange du Dauphiné, donné au fils aîné du roi avec le titre de dauphin.

« Orléans, a dit un de ses historiens, était regardée par les rois de France comme la première cité de leur royaume après Paris, comme la cité royale par excellence. C'est à Orléans, selon Odéramus, que se frappait, sous le roi Robert, la monnaie royale ayant seule cours dans tout le royaume, et les milices orléanaises marchaient de pair avec les milices parisiennes dans l'armée du roi. »

Trois fois déjà, en 1356, en 1359, en 1370, les Anglais avaient paru sous les murs d'Orléans, lorsqu'en 1375 Charles V résolut de rattacher cette place importante à la couronne. Il ordonna que le duché d'Orléans, laissé vacant par la mort de Philippe Ier, serait de nouveau réuni au domaine royal, avec cette clause expresse qu'il ne pourrait jamais en être séparé, et que les rois ses successeurs jureraient à leur sacre l'exécution de cette promesse sur le saint livre des Évangiles et sur leur parole royale. Mais, dix-sept ans après (1392), malgré cet ordre formel, malgré son serment, Charles VI fit don du duché d'Orléans à son frère Louis auparavant duc de Lorraine. Les Orléanais voulurent d'abord protester contre ce démembrement, puis ils s'y soumirent; ils témoignèrent même un dévouement extraordinaire à ce duc que leur avait imposé leur roi; et, quand Jean sans Peur l'eut fait assassiner, ils ne songèrent qu'à le venger. En prenant le parti des Armagnacs et en secondant les entreprises du dauphin, ils s'exposaient pourtant aux représailles des Anglais et des Bourguignons. Aussi, dès l'année 1425, mirent-ils leur ville en bon état de défense.

L'histoire du siége d'Orléans et de la délivrance de cette ville par Jeanne d'Arc est trop connue pour que nous croyions devoir la raconter à notre tour dans ce résumé. La *Bibliothèque des chemins de fer* a déjà publié d'ailleurs une *Jeanne d'Arc*, par M. Michelet (1 fr.) et une *Histoire particulière du siége d'Orléans et des honneurs rendus à la Pucelle*, par M. Jules Quicherat (50 c.). Nous ne pourrions que reproduire ici les intéressants récits de ces deux savants écrivains. Nous nous bornerons donc à rappeler, sur les lieux mêmes où ils se sont passés, les faits principaux de ce mémorable épisode de notre histoire.

Ce fut le 29 avril 1429, à huit heures du soir, que Jeanne d'Arc

fit son entrée à Orléans. La ville était assiégée, depuis le mois d'octobre de l'année précédente, par les Anglais, qui l'avaient entourée d'une ceinture de bastilles et qui étaient maîtres du fort des Tourelles, situé, sur la rive gauche de la Loire, à la tête d'un pont qui n'existe plus aujourd'hui, et dont une arche avait été rompue pour intercepter toute communication entre les deux rives. Elle se défendait héroïquement; mais, épuisée par un long siége, elle allait succomber, lorsque Dieu lui envoya, pour la sauver, la vierge de Domremy. La foule était grande dans les rues à son arrivée. C'était à qui toucherait au moins son cheval. Ils la regardaient, dit un chroniqueur, « comme s'ils veissent Dieu. » Tout en parlant doucement au peuple, elle alla jusqu'à Sainte-Croix remercier Dieu (entrée par la porte de Bourgogne [1], elle avait suivi les rues de Bourgogne et de l'Écrevinerie). Au sortir de l'église on la conduisit près de la porte Renard à la maison de Bouchier, trésorier du duc d'Orléans, dont la femme et les filles la reçurent, et elle partagea le lit de Charlotte, l'une des filles.

Le lendemain et les jours suivants elle somma les bastilles du midi de se rendre. Les Anglais l'insultèrent, mais ils en avaient peur. Ils la regardaient comme une sorcière, et, pour rompre le charme, ils voulurent brûler son héraut d'armes, dont ils s'étaient emparés. « Elle chevauchait autour des murs, et le peuple la suivait sans crainte, dit M. Michelet; elle alla visiter de près les bastilles anglaises; toute la foule, hommes, femmes et enfants, allait aussi regarder ces fameuses bastilles où rien ne remuait. Elle ramena la foule après elle à Sainte-Croix pour l'heure des vêpres. Elle pleurait aux offices et tout le monde pleurait. Le peuple était hors de lui : il n'avait plus peur de rien; il était ivre de religion et de guerre. »

Le 4 mai, l'armée de Blois, que les capitaines avaient voulu attendre, malgré l'opposition de Jeanne, arriva conduite par Dunois. Jeanne alla au-devant d'elle avec le peuple et les prêtres

1. Elle entra par la porte de Bourgogne parce que ses conducteurs lui firent prendre, sans qu'elle s'en doutât, la rive gauche de la Loire, tandis qu'elle croyait suivre la rive droite. Cette observation est nécessaire pour expliquer comment, venant de Blois, elle entra par la porte de l'est au lieu d'entrer par la porte de l'ouest.

qui chantaient des hymnes; cette procession passa devant les bastilles anglaises, qui ne firent aucune démonstration hostile.

Le lendemain, Jeanne dormait encore quand les capitaines, qui étaient jaloux d'elle, partirent pour l'assaut sans la prévenir. Tout à coup elle s'éveille : « Ah! mon Dieu! s'écrie-t-elle, le sang de nos gens coule par terre.... c'est mal fait.... Pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée...? vite mes armes, mon cheval. » A peine armée, elle saute en selle, saisit son étendard et court au grand galop dans le plus épais de la mêlée. Quelques instants après, la bastille Saint-Loup, qui avait été attaquée la première, était emportée. C'était la première victoire de Jeanne; c'était le premier sang qu'elle voyait couler. « Jamais, avait-elle dit en rencontrant un blessé sur son chemin, je n'ai vu sang de Français que mes cheveux ne levassent. » Le soir elle pleura beaucoup; elle voulut se confesser, elle et les siens, et déclara que le lendemain, jour de l'Ascension, elle communierait et passerait le jour en prières.

Il faut lire dans les deux ouvrages que nous avons indiqués [1] la relation détaillée des intrigues ourdies par les capitaines jaloux de la Pucelle, pour rendre son dévouement inutile. Elle déjoua, qui l'ignore? tous les complots tramés contre elle. Le 5, elle parvint à chasser les Anglais des Augustins; le 7, malgré la décision du conseil de guerre, et, bien que son hôte eût essayé de la retenir, elle força le sire de Gaucourt à lui ouvrir la porte de Bourgogne qu'il tenait fermée, et elle conduisit une foule d'hommes d'armes et de bourgeois à l'attaque des Tourelles, sur la rive gauche de la Loire, qu'elle avait traversée en bateau. Avant de partir, elle avait annoncé qu'elle serait blessée au-dessus du sein, et qu'elle reviendrait à Orléans par le pont. En effet, à peine l'attaque est-elle commencée que, voyant les assaillants faiblir, elle prend une échelle, l'applique au mur et se dispose à l'escalader : un trait la frappe entre le cou et l'épaule. Les Anglais sortent pour la prendre, mais on l'emporte. D'abord, à la vue de son sang, elle s'effraye et verse des larmes; puis, quand elle est pansée, quand elle s'est confessée, elle se relève,

1. Librairie L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et dans toutes les gares de chemins de fer.

car ses saintes lui ont apparu; elle retourne à l'assaut; la queue de son étendard touche contre le boulevard; elle électrise les Français; elle terrifie les Anglais; elle décide la victoire. Les Anglais, qui s'étaient vaillamment défendus, périrent presque tous, et le soir, selon sa prophétie du matin, Jeanne d'Arc blessée rentra à Orléans par le pont, dont on avait rétabli à la hâte l'arche rompue.

Orléans était délivrée, la France sauvée. Il ne restait pas un Anglais au midi de la Loire. Le lendemain, l'armée de la rive droite abandonnait ses bastilles, son artillerie, ses prisonniers, ses malades. Pendant sa retraite, Jeanne fit dire deux messes dans la plaine. On voulait la poursuivre : « Laissez-les aller, s'écria-t-elle, il ne plaît pas à Messire qu'on les combatte aujourd'hui : vous les aurez une autre fois. »

Orléans, qui, au XIVe siècle, s'était annexé le bourg voisin d'*Avenum*, s'agrandit encore sous les règnes de Louis XI, de Charles VIII, de Louis XII. Un mur, commencé sous Charles VIII et fini pendant les dernières années du règne d'Henri II, réunit l'extrémité de l'enceinte de Louis XI à celle d'*Avenum*, et donna à la ville la forme d'un arc dont la Loire est la corde. Seize portes furent alors ouvertes dans cette enceinte qui existe encore aujourd'hui, mais qui était alors trop grande pour le nombre de ses habitants. En 1508, Louis XII, voulant augmenter la population, défendit de bâtir aucune maison à une lieue de l'enceinte.

Le règne de François Ier ne rappelle que des impôts aux Orléanais. Ils durent payer pour la rançon du roi (1526), pour la conservation de leurs privilèges, qui cependant n'étaient pas considérables (1538), pour la réception de Charles-Quint (1539). Sous Henri II de nouvelles contributions extraordinaires leur furent imposées. Ils eurent, de plus, à subir une épidémie et des inondations. Enfin, on commençait à y brûler vifs des protestants. Ils se permirent de murmurer hautement. A la nouvelle de leur mécontentement, Henri II se rend dans leur ville avec la reine et Diane de Poitiers, sa maitresse (1551); mais Diane de Poitiers s'y casse la jambe en tombant de cheval, et la population se félicite sans retenue de cette chute comme d'une ven-

geance divine. La présence du roi ne put pas calmer l'exaspération populaire, qui ne fit que s'accroître; aussi, quand, après la conjuration d'Amboise, les Guises et Catherine de Médicis amenèrent à Orléans le jeune roi François II pour y tenir les États (1560), ils firent désarmer à l'avance les habitants, et garnirent la ville de huit ou dix mille hommes qu'ils logèrent « dans les maisons suspectes de la nouvelle opinion. »

Mandés à Orléans, le prince de Condé et le roi de Navarre hésitèrent d'abord à obéir; ils s'y rendirent cependant, mais, à peine y étaient-ils arrivés qu'ils furent arrêtés avec le bailli Groslot. Le prince de Condé, condamné à mort, allait être exécuté lorsque François II mourut. Catherine de Médicis, qui ne voulait pas céder le pouvoir aux Guises devenus trop puissants, s'allia alors avec les princes Bourbons. Condé fut remis en liberté, le roi de Navarre nommé lieutenant général du royaume, et les États purent s'ouvrir. L'*ordonnance d'Orléans*, rendue à la clôture de cette assemblée sur sa demande, essaya une véritable réforme dans l'administration du royaume et dans la discipline de l'Église gallicane.

Deux ans après, la guerre civile avait éclaté, et Condé, qui avait tenté vainement de s'emparer du roi à Paris et à Fontainebleau, entrait sans coup férir à Orléans, devenue le quartier général, la capitale des protestants. Les églises furent pillées et même détruites. Plusieurs fois les catholiques essayèrent de reprendre cette place importante. Enfin, en 1563, Guise vint l'investir avec 20 000 hommes, menant à sa suite Condé, qu'il avait fait prisonnier à Dreux. Le 18 février, au moment même où, déjà maître de la tête du pont, il espérait y entrer en triomphateur, il fut assassiné par Poltrot de Méré, et six jours après il rendait le dernier soupir.

La pacification d'Amboise, qui suivit l'assassinat du duc de Guise, n'avait satisfait aucun des deux partis. La guerre ne tarda pas à éclater de nouveau. Le 28 septembre 1567, le capitaine Lanoue reprenait Orléans qu'il saccageait encore, et que l'édit de pacification de 1568 le forçait d'abandonner. Les protestants étaient restés nombreux et puissants dans la ville, malgré cette reddition, aussi la Saint-Barthélemy y fut-elle effroya-

ble. Armand Sorbin, prédicateur et confesseur de Charles IX, avait organisé les massacres, qui durèrent une semaine. On tua plus de 1200 hommes, 150 femmes et un grand nombre d'enfants. Le parti protestant anéanti ou réduit à l'impuissance, Orléans se donna à la Ligue. Guise la prit à Henri III comme place de sûreté ; il en partit pour aller se faire assassiner à Blois. Henri III en retira, pour les installer à Beaugency, l'Université et le présidial, seuls corps qui lui fussent restés fidèles; toutefois l'ordonnance qu'il rendit ne fut pas exécutée. Les habitants, en revanche, ouvrirent leurs portes aux Ligueurs chassés de Chartres ; mais, au mois de février 1594, elle se soumit à Henri IV qui était venu l'assiéger, et qui reconstruisit sa cathédrale.

Louis XII avait, en montant sur le trône, réuni le duché d'Orléans à la couronne. Louis XIII l'en détacha de nouveau en 1626, pour le donner à son frère Gaston, qui mourut sans laisser d'héritier mâle. Il passa alors au frère de Louis XIV, Philippe, dont le cinquième descendant, Louis-Philippe, devenu roi des Français en 1830, laissa le titre de duc d'Orléans à son fils aîné, Ferdinand, jusqu'alors duc de Chartres, qui se tua si malheureusement, le 13 juillet 1842, en sautant de sa voiture dont les chevaux s'étaient emportés. Depuis la Révolution, ce titre était purement honorifique.

Sous la Fronde, bien qu'elle sympathisât avec les Frondeurs, Orléans avait décidé qu'elle resterait neutre. Mlle de Montpensier, envoyée par le duc d'Orléans, son frère, se présenta vainement à la porte de Bourgogne, puis à la porte Bannier; elle arriva enfin à la porte Brûlée. Le gouverneur et le maire lui refusèrent l'entrée ; alors, sur un signal qu'elle donna, des mariniers, qui l'escortaient, levèrent leurs haches, en frappèrent la porte, firent voler deux planches en éclats, et par cette brèche un valet de pied introduisit la princesse, au bruit des tambours qui battirent aux champs et des acclamations du peuple qui la porta en triomphe.

Sous Louis XIV, malgré la révocation de l'édit de Nantes, un certain nombre de protestants étaient restés à Orléans, et cette ville allait être livrée comme tant d'autres aux *dragons*, lorsque son digne évêque, Mgr de Coislin, la préserva de ce malheur en

distribuant de l'argent aux soldats, dont il hébergea les officiers dans son propre palais.

A dater de cette époque, l'histoire d'Orléans ne présente plus aucun fait digne d'une mention particulière. Nous parlerons plus loin de la haute cour nationale et des monuments de Jeanne d'Arc. Constatons seulement, en terminant ce résumé, que si, en 1814, les Cosaques inquiétèrent Orléans, ils n'y entrèrent point; et que, lorsque l'armée française, battue à Waterloo, se replia sur la Loire, Orléans, occupée par les troupes prussiennes, faillit devenir un champ de bataille. En effet, le prince d'Eckmülh, dont le quartier général était au château de la Source, avait bordé la rive gauche de la Loire de cent vingt canons braqués sur la ville. A la moindre démonstration hostile des Prussiens qui en étaient maîtres, il l'eût foudroyée. Le pont était miné. Mais la retraite des Prussiens vers Blois et vers Tours ne tarda pas à dissiper les appréhensions des habitants.

L'ancienne capitale de l'Orléanais est aujourd'hui le chef-lieu du département du Loiret, le siége d'un évêché suffragant de Paris, depuis 1826, et d'une cour impériale qui comprend dans son ressort, outre le Loiret, les deux départements de Loir-et-Cher et d'Indre-et-Loire. Elle possède aussi un lycée, une école normale primaire, une société archéologique, une société littéraire, une société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, et une société d'horticulture, etc. Sa population actuelle s'élève à 50 798 âmes. Comme nous l'avons déjà dit, elle est plus commerçante qu'industrielle. Elle a vu naître *Pothier*, le père *Petau*, l'historien *Amelot de La Houssaye*, le musicien *Antoine Févin*, le peintre *Michel Corneille* et l'architecte *Ducerceau* que se disputent aussi Tours et Paris.

L'ancienne province de l'Orléanais forme le département de Loir-et-Cher, presque tout le département d'Eure-et-Loir et la plus grande partie de celui du Loiret.

Édifices religieux.

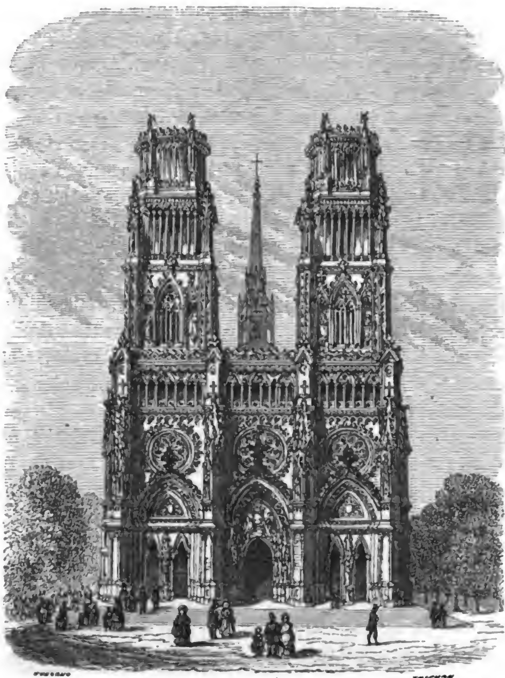
La Cathédrale d'Orléans, ou l'*église de Sainte-Croix*, monument historique, s'élève à l'extrémité de la belle rue Jeanne-d'Arc, qui a été ouverte il y a peu d'années dans la rue Royale, près de la

place du Martroy. Cette église a eu pour fondateur saint Euverte, un des premiers évêques d'Orléans. Il la fit commencer au IVe siècle, vers la fin du règne de Constantin. Saint Aignan termina et augmenta l'œuvre de saint Euverte, qui ne fut pas, comme on l'a dit à tort, pillée et brûlée par les Normands, mais détruite en 999 par un vaste incendie qui dévora presque toute la ville. Réédifiée par l'évêque Arnould, enrichie, augmentée, conservée par les successeurs de ce prélat, Sainte-Croix devait subir une troisième dévastation. En 1568, les calvinistes étaient maîtres de la ville; rebelles à l'ordre de Condé, leur chef, des soldats s'introduisirent dans la cathédrale par les fenêtres, au milieu de la nuit, creusèrent des mines sous les piliers du clocher et y mirent le feu; l'édifice s'écroula; il ne resta debout que les anciennes tours, le portail, le chœur, onze chapelles et quelques piliers de la nef. Les premières réparations furent ordonnées par Charles IX et Catherine de Médicis, en 1580, mais on ne s'occupa qu'en 1601 d'une reconstruction générale des parties détruites; une inscription placée sous le portique nous apprend que, le 18 avril 1601, Henri IV vint avec la reine poser la première pierre de l'église à partir du transsept (le reste est moderne); il remplissait ainsi l'obligation que lui avait imposée le pape Clément VIII pour l'absoudre de l'excommunication lancée contre lui. Cette reconstruction, poursuivie par Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, s'est prolongée jusqu'à nos jours. Les architectes Barbet, Mansart, Decoste, Gabriel, Trouard, Legrand et Pâris, en ont successivement dirigé les travaux. Gabriel fit abattre en 1726 les vieilles tours, qu'il remplaça par celles qui existent aujourd'hui; Trouard, intendant des bâtiments du roi, termina le portail en 1766. En 1829, on achevait la première voûte des tours, et l'ouverture des grandes portes était inaugurée, le 8 mai, par la procession commémorative de la délivrance d'Orléans.

Sainte-Croix a été trop vantée ou trop critiquée. Son architecture manque certainement de pureté. Le style grec et le style gothique y présentent des alliances qui répugnent à un goût sévère; mais, vu à distance, l'ensemble est satisfaisant; il a de la majesté et de la grâce. En cherchant bien d'ailleurs, on trouve çà et là quelques détails heureux, et s'il ne faut pas, à la vue

de Sainte-Croix, s'écrier avec Chateaubriand : « Dieu ! quel beau monument ! » on ne doit point non plus partager l'indignation exagérée de certains architectes, qui ne daignent pas même lui jeter un regard insultant.

A l'extérieur de Sainte-Croix, on remarque, outre la *façade*, le



Cathedrale d'Orléans.

chevet et la *porte de l'Évêque*, ornée de sculptures qui datent du XIIIe siècle et restaurée sous la direction de M. Delton. Le *portail* principal, percé de cinq portes donnant accès sur un triple vestibule, a 51 mètres de largeur. Les *tours*, commencées par l'ar-

chitecte Gabriel, en 1723, ne furent terminées que peu de temps avant la Révolution. Leur hauteur, y compris les anges, est de 87 mètres. La flèche, reconstruite en 1859 dans le style du XIIIe siècle, par M. Bœswilwald, dépasse de 15 mètres la hauteur des tours. La longueur totale de l'édifice est de 148m,30 hors œuvre; sa plus grande largeur, de 73m,82.

L'intérieur est divisé en cinq nefs par quatre rangs de piliers; la nef principale, haute de 33 mètres, a d'assez belles proportions ; les nefs latérales sont étroites et basses. Autour du chœur, que l'on désirerait plus grand, sont disposées des chapelles restaurées pendant ces dernières années. C'est dans l'une de ces chapelles que se lit l'épitaphe de Pothier, dont les restes ont été transportés à Sainte-Croix en 1823. On remarque à l'intérieur de la cathédrale une *Mater dolorosa* de Michel Bourdin, un *Christ* de Tuby et un beau tableau de Jouvenet.

L'*évêché*, construit en 1631 derrière la cathédrale, n'a rien de remarquable à l'extérieur; mais la distribution intérieure en est très-belle. Le *séminaire* voisin date de 1670. La chapelle est ornée de boiseries exécutées par Dugoullon, sur les dessins de Lebrun, et on peut y visiter une crypte dite *crypte de Saint-Avit* (monument historique), découverte en 1852 et qui, selon certains archéologues, remonte au Ve ou au VIe siècle.

On trouvera dans le tome II des *Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais* une *Dissertation* de M. Nouel de Buzonnière sur la crypte de Saint-Avit d'Orléans et une *Histoire de l'église et du chapitre de Saint-Avit*, par M. l'abbé de Torquat. Orientée de l'est à l'ouest, ayant une longueur totale de 7 mètres 50 centimètres sur 6 mètres de largeur, cette crypte se compose d'une *confession* ou *martyrium*, et d'une *chapelle* ou *abside circulaire* séparée de la confession par un mur dans lequel s'ouvrent deux portes et deux fenêtres. La confession était intacte; elle présentait deux rangs de trois voûtes d'arêtes retombant sur les murs et sur deux colonnes isolées, dont la hauteur est de 2 mètres; ces colonnes ont 40 centimètres de diamètre. La chapelle est formée de trois nefs de trois travées chacune, autrefois éclairées par trois jours fort étroits à leur orifice extérieur et très-évasés au dedans ; les voûtes s'appuyaient sur six pilastres enga-

gés dans le pourtour et sur quatre piliers isolés. Ces voûtes n'existaient plus, et la crypte a été retrouvée dans l'état où furent découvertes les maisons de Pompéi, lors des premières fouilles.

Les travaux du Grand Séminaire ont été conduits de manière à respecter la crypte de Saint-Avit, qui se trouve sous le bâtiment nouveau. On a fait plus, et, grâce à un crédit du ministre d'État, on a rétabli les voûtes détruites et rendu ainsi à ce curieux monument son aspect primitif. On se propose, tout en lui conservant son caractère de simplicité, de faire à l'intérieur les dispositions nécessaires pour la célébration du culte; mais on peut en considérer la restauration comme achevée.



Église Saint-Aignan.

Saint-Aignan (entre la rue de Bourgogne et le quai, presque à l'extrémité de la ville), l'église la plus intéressante d'Orléans après la cathédrale, s'appelait *Saint-Pierre aux Bœufs*. Fondée, dit-on, sous le règne des fils de Constantin, elle fut rebâtie tour à tour par Clovis, par Charlemagne (à la suite d'un incendie), par Charles le Chauve (à la suite de l'incendie de 999), par Robert le Pieux (1029). En 1370 et en 1428, on la rasa, dans la crainte que les Anglais, qui menaçaient la ville, ne s'y retranchassent. Charles V et Charles VI l'avaient reconstruite après sa première démolition. Louis XI, Charles VIII et Louis XII la rebâtirent à leur tour. L'édifice qu'ils élevèrent est l'édifice actuel; seulement, les protestants l'ont indignement mutilé dans les guerres

de religion, et la tour en a été démolie de 1797 à 1804. Vendue, pendant la Révolution, à un architecte qui y commit d'aussi graves dégâts que les protestants, elle a servi tour à tour d'atelier, de salle de club, de temple de la Reconnaissance et des Victoires. En 1802 on l'érigea en église paroissiale de première classe; depuis, elle a été classée au rang des monuments historiques, et récemment restaurée sur les plans de M. Clouet, architecte du département.

L'entrée principale de Saint-Aignan est le *portail* septentrional, plus mutilé malheureusement que ne le représente notre dessin. Ses sculptures du XVe siècle étaient, dit-on, fort remarquables. En général, l'extérieur de l'église offre un aspect désolé. Les aiguilles, les pinacles, les arcatures des piliers battants sont tombés pour la plupart. L'intérieur, qui peut être majestueux comme le prétendent ses admirateurs, mais qui semble lourd et nu, vient d'être remis à neuf. Toutefois la décoration intérieure, — c'est-à-dire les autels, la chaire, les confessionnaux, — ne répond nullement au style de l'architecture. Des anciennes verrières, il n'en reste qu'une seule qui soit complète; elle représente une croix vide, sur laquelle se lisent ces mots : *Jesus Maria*. Marie, saint Jean et la Madeleine sont groupés autour. Les architectes et les artistes admirent les clefs de voûte des transsepts et de la grande nef, les culs-de-lampe des stalles, et le lavabo qui orne l'extrémité de la sacristie; les fidèles viennent surtout visiter des reliques de saint Laurent, de saint Vincent, de saint Nicolas, de saint Victor, et la châsse de saint Aignan, qui a été de tout temps l'objet d'une vénération toute particulière.

La partie la plus ancienne de l'église de Saint-Aignan est sa *crypte*, qui présente dans son ensemble un chœur à abside circulaire, une galerie collatérale qui l'enveloppe, et cinq chapelles rayonnantes autour du rond-point. Cette crypte date de l'église de Robert le Pieux.

Saint-Euverte (la rue Saint-Euverte, qui s'ouvre derrière l'évêché, y conduit), dont la façade est écrasée par une affreuse tour comparativement moderne, et qui a servi longtemps de magasin, a été rendue au culte le 22 février 1857, après des travaux de restauration considérables. Des archéologues en vantent le

porche, « où les meilleures traditions du gothique flamboyant s'allient heureusement aux premières inspirations de la Renaissance, » et l'intérieur, du XIIIe siècle, dans lequel ils retrouvent quelques vestiges du siècle précédent et même d'époques antérieures. Saint-Euverte s'appelait dans l'origine *Notre-Dame du Mont*. Elle changea de nom lorsqu'elle reçut la dépouille mortelle de saint Euverte. Fondée au IVe siècle, incendiée en 999, rebâtie peu de temps après, elle fut rasée pendant le siége de 1428; mais les parties basses furent conservées, et, après la délivrance de la ville, les nouvelles constructions furent assises sur les restes des anciennes. Ainsi s'explique la différence des styles qui se fait voir à l'intérieur. On a découvert récemment, autour de cette église, un ancien cimetière dont les trois couches de sépultures, superposées, appartiennent aux époques gallo-romaine, mérovingienne et des temps modernes. Les travaux de restauration exécutés dans la nef principale ont également fait découvrir un caveau où, d'après une opinion généralement admise, saint Euverte fut inhumé.

Notre-Dame de Recouvrance, située dans la rue de ce nom, qui aboutit sur le quai au-dessous du pont, a été inaugurée en 1519. « Construite en trente ans, a dit l'auteur du *Vieil Orléans*, elle semble avoir été le champ clos de la lutte ouverte au XVIe siècle entre l'ogive défaillante et le plein-cintre renaissant. » Elle possède une belle verrière.

L'église **Saint-Pierre le Puellier**, située derrière la préfecture, à l'extrémité de la rue de l'Université et à peu de distance du quai, est la plus ancienne des églises d'Orléans. Supprimée en 1793, elle a été rétablie en 1816, et elle vient d'être restaurée avec beaucoup de goût. A l'intérieur, dénué de sculpture, on remarque un bas-relief en bois représentant la Passion.

A l'extrémité sud-ouest de la place du Martroy, s'ouvre la rue d'Illiers. Si l'on s'avance de quelques pas dans cette rue, on aperçoit une église rendue récemment au culte. Cette église était la chapelle **des Minimes**, dont les bâtiments, situés dans une seconde cour, sont aujourd'hui affectés à un pensionnat. Elle rappelle un triste souvenir historique. En 1792, la haute conr nationale créée par la Constitution de 1791 y siégea, et les prin-

cipaux accusés qu'elle avait condamnés et qui y étaient détenus, MM. de Brissac, de Lessard, de Montmorin, en partirent pour Versailles, où ils furent massacrés le 3 septembre 1793.

Édifices civils. — Musées. — Collections. — Maisons particulières.

L'hôtel de ville d'Orléans, que les Orléanais appellent l'*hôtel de la Mairie*, situé sur la place de l'Étape, à peu de distance de la cathédrale, est sans contredit une des principales curiosités de la ville. La légende commémorative ci-jointe, écrite en lettres d'or sur une plaque de marbre noir et placée à la façade de l'aile méridionale, nous dispenserait, à la rigueur, de toute autre explication :

Cet hôtel, bâti en l'an 1530, des deniers de Jacques Groslot, seigneur de l'Isle, chancelier d'Alençon, bailli d'Orléans, qui en fit sa demeure ; habité après lui par F. de Balzac, seigneur d'Entraigues, et de la Chastre, maréchal de France, F. d'Orléans Longueville, comte de Saint-Pol, gouverneur de l'Orléanais ;

Logis accoutumé des rois François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, des reines Catherine de Médicis, Marie Stuart, Louise de Lorraine et Marie de Médicis ;

Résidence de Louis Ier, prince de Condé, maître de la ville pour le parti protestant, en l'an 1562, devenu l'hôtel de ville en 1790 ;

A été restauré sur le vote et par les soins du conseil municipal ; MM. Dubessey et Boselly, préfets du Loiret ; M. L. Lacave, maire d'Orléans ; MM. Rousseau-Dehais, Cotelle, adjoints.

M. Albert Delton, architecte. 1850-1854.

L'hôtel de la Mairie ressemble peu à l'ancien hôtel Groslot. Il a été tellement modifié, augmenté, diminué, transformé, que son ancien propriétaire, qui lui a laissé son nom, aurait quelque peine à le reconnaître, s'il pouvait lui être permis d'y revenir. M. Eugène Bimbenet l'a décrit dans une *Monographie* [1] tel qu'il était autrefois et tel qu'il est aujourd'hui.

Il se compose d'un corps de logis principal, flanqué de deux ailes qui se déploient en retour sur la place, et qui forment une cour fermée par une grille. Notre dessin en représente la jolie façade, dont les briques rouges, entremêlées de briques vitrifiées,

1. Un vol. in-18, chez Gatineau.

les pignons et les fenêtres, rappellent les constructions flamandes de l'époque à laquelle elle fut élevée. Les balcons qui surmontent les deux portes latérales sont supportés par des cariatides que la tradition orléanaise attribue à Jean Goujon, et qui ont souvent été peintes et vernies. Les statuettes placées dans les niches représentent : au milieu du tympan du fond, l'architecte *Ducerceau*, mort en 1532 ; la première, dans l'aile nord, le savant *Petau* (1583-1652) ; la seconde, *Jousse*, l'élève de Pothier (1704-1781) ; la première de l'aile sud, *Bongars* (1554-1612) ;



Hôtel de ville d'Orléans.

la seconde, le médecin *Petit*, mort en 1793. Dans l'aile gauche de l'hôtel, on a placé la statue de *saint Aignan*, et dans l'aile droite, celle de *Pothier* (1699-1772). Au-dessous du perron et entre ses deux rampes, se voit une statue de Jeanne d'Arc, reproduction du chef-d'œuvre en marbre de la princesse Marie d'Orléans, déposé au musée de Versailles.

L'intérieur de l'hôtel de la Mairie est plus curieux que l'extérieur. Pour le visiter, il suffit de s'adresser au concierge, qui en fait les honneurs avec beaucoup de complaisance, moyennant

un pourboire. Le rez-de-chaussée étant consacré tout entier aux bureaux, c'est au premier étage que les étrangers sont conduits. On le leur montre généralement dans l'ordre suivant : 1° *Antichambre;* 2° *Petit cabinet*, dans lequel se voient un portrait de Jeanne d'Arc qui date de 1581, mais qui a été restauré, et une vue d'Orléans; 3° un *escalier latéral* peint à fresques; 4° la *chambre du Commerce;* 5° la *salle des mariages*, dont la belle cheminée, surmontée d'une fresque qui personnifie la ville, est l'imitation de celle qui se trouve dans la maison d'Agnès Sorel, et dont le beau plafond représente les produits du Loiret; c'est dans cette salle que siége le conseil municipal; 6° deux salles donnant sur le jardin et qui servaient autrefois d'appartement particulier aux maires d'Orléans; 7° la *salle* où Marie Stuart reçut le dernier soupir de son époux, François II; 8° enfin le *grand salon* de réception, qui donne, d'un côté, sur la cour, de l'autre, sur le jardin. Dans ce grand salon, richement décoré dans le style du temps, comme toutes les autres pièces qui viennent d'être mentionnées, on remarque : — une *statuette* en bronze de *Jeanne d'Arc*, par la princesse Marie. La reine Amélie avait déjà donné à la société archéologique de l'Orléanais, le 13 avril 1853, *un modèle en plâtre* de cette statuette trop peu connue. Le bronze a été envoyé à la ville d'Orléans, quelques jours avant la fête du 8 mai 1855. Du vivant de la princesse Marie, cette statuette n'était pas sortie de son atelier, où quelques privilégiés avaient seuls été admis à la voir. Après sa mort, elle n'a été exposée nulle part; elle n'a pas été exécutée en marbre; il n'en existe qu'un très-petit nombre d'épreuves en plâtre et en bronze. Jeanne d'Arc, montée sur un cheval caparaçonné, porte le costume des chevaliers au XVe siècle. De la main droite, elle tient son épée abaissée; son regard s'arrête sur un Anglais blessé mortellement et renversé sous les pieds de son cheval. A cet aspect, Jeanne éprouve une émotion qui se trahit sur son visage et dans son attitude; elle s'effraye, elle s'attriste, et cependant, à la voir, on sent qu'elle ne renoncera pas à sa mission, qu'elle est prête à l'accomplir; — les *quatre portes* surmontées d'une porniche en bois, à plusieurs étages, qui s'appuie sur des colonnettes à chapiteaux et ornements dorés, et garnies de belles portières;

les 31 *médaillons* dans lesquels sont peints l'armorial et les noms des principaux maires d'Orléans, depuis 1569 jusqu'en 1842; les *cartouches* des travées, et surtout la grande *cheminée* bâtie dans le style de la Renaissance, et ornée de trois portiques



Musée d'Orléans.

contenant trois sujets sculptés en pierre, par MM. Jouffroy et Vallette, et empruntés à la vie de Jeanne d'Arc : *Domremy*, *Orléans*, *Reims*.

Après l'hôtel de la mairie, c'est l'ancien *hôtel de ville* qu'il faut

visiter (la rue Sainte-Catherine et la rue des Petits-Souliers, qui s'ouvrent à droite, dans la rue Jeanne-d'Arc, en allant à la cathédrale, y conduisent). Ce fut en 1422 que les échevins d'Orléans, chassés, par le duc d'Orléans, du Châtelet qu'ils occupaient, se firent construire un hôtel de ville, près de l'église de Sainte-Catherine, actuellement détruite, sur l'emplacement de l'ancienne église des Carnaux ou Créneaux. Ils utilisèrent seulement, dans la cour, la base d'une tour de la première enceinte, qui devint le donjon du beffroi municipal. Cet hôtel, commencé sous Charles VII, fut achevé sous Charles VIII (1498). La façade principale, qui donne sur la rue Sainte-Catherine et qui est un curieux monument de la Renaissance, fait le plus grand honneur à l'architecte Viart. Abandonné en 1790 par le corps municipal, l'hôtel de ville servit tour à tour au conseil du district et au tribunal de première instance. Enfin, il a été rendu à la ville pour y établir ses musées de peinture et de sculpture (1825), dans des salles qui manquent malheureusement, pour la plupart, d'air et de lumière. Il est question, depuis quelques années déjà de l'agrandir et de le restaurer.

Le **Musée** d'Orléans ne date que de 1825. Il doit sa fondation à M. Gaspard de Bizemont, son premier directeur, qui, après avoir émigré, parvint, lorsqu'il fut de retour en France, à réaliser le rêve favori de toute sa vie. Formé d'abord d'un très-petit nombre de tableaux et d'objets d'art possédés à cette époque par la ville et par le département, il s'est accru chaque année, dit le catalogue, des dons nombreux des Orléanais et d'acquisitions obtenues à l'aide du fonds annuel d'entretien. Ce catalogue, qui se vend 1 franc 25 centimes, avec le supplément, et qui est daté de 1851, manque malheureusement de méthode. Il se divise en trois parties, les tableaux, les dessins, les statues et antiquités; mais, dans chaque division, les objets sont classés au hasard, suivant l'ordre de leur entrée. Les auteurs ont suppléé à cet énorme inconvénient, qu'ils reconnaissent et qu'ils déplorent, à l'aide de tables qui renvoient aux numéros d'ordre de leur travail. Du reste, le directeur du musée, M. de Langallerie, dont on loue tout à la fois l'activité, le goût et l'érudition, s'occupe de la réimpression d'un

catalogue, dont le classement méthodique et nouveau facilitera l'étude et la connaissance des maîtres. D'après ce catalogue le musée d'Orléans possède actuellement :

1° Tableaux [1]	592
2° Dessins	192
3° Statues et objets sculptés	96
4° Estampes	8 000
Total	8 880

Ce n'est pas seulement par le nombre de ses objets d'art que le musée d'Orléans est supérieur à la plupart de nos musées provinciaux, c'est aussi par leur valeur réelle ou par leur intérêt historique. Les peintres et les antiquaires surtout aimeront à y revenir après en avoir exploré les richesses; les simples amateurs ne devront pas manquer de le visiter. Pour faciliter leurs recherches, je leur indique ici, suivant l'ordre ou plutôt le désordre de l'ancien catalogue, c'est-à-dire en suivant ses numéros, les tableaux et dessins qui ont été généralement, à quelque titre que ce soit, jugés les plus dignes de leur attention.

Le musée d'Orléans (galerie de tableaux et autres salles) est ouvert au public les dimanches et jeudis, de midi à quatre heures, excepté les jours de Pâques, de la Pentecôte, de la Toussaint et de Noël, et pendant les mois de septembre et d'octobre. Les étrangers y sont admis tous les jours de dix heures à quatre heures, sur la présentation de leur passe-port.

1° **Tableaux.** 12, 13, 14, 15. *Claude Deruet*, de Nancy. Le Feu, l'Air, l'Eau et la Terre. Ces tableaux ont été faits pour le château de Richelieu, où ils étaient placés dans le cabinet de la reine. La Fontaine en parle ainsi : « Ces quatre tableaux sont de Rembrandt; le concierge nous le dit, si je ne me trompe; et quand je me tromperais, ce n'en seraient pas moins les quatre éléments. On y voit des feux d'artifice, des courses de bagues, des carrousels, des divertissements de traîneau et autres gentillesses semblables. Si vous me demandez ce que tout cela signifie, je vous répondrai que je n'en sais rien. » Ces tableaux, curieux surtout par

1. Plusieurs tableaux sont placés dans les deux étages de la tour du beffroi, le musée étant trop petit pour contenir toute la collection.

les costumes et les portraits qui y sont peints, représentent : — *Le feu:* Un carrousel, éclairé par une brillante illumination et un feu d'artifice; fête donnée par le cardinal de Richelieu au roi, à la reine et à ses enfants; — *L'air :* Madame de Lorraine et les dames de sa cour, prenant le plaisir de la chasse à l'oiseau; — *L'eau :* Fête triomphale sur la mer et sur la glace. La reine, tenant dans ses bras Philippe de France, est assise au-dessous du dauphin, depuis Louis XIV. Ils naviguent dans une riche gondole conduite par Pallas et par Louis XIII et dirigée par les dieux de la mer, au pied des rochers, sur lesquels est le temple de la Victoire, d'où sort le cardinal qui vient à sa rencontre; — *La terre :* Le triomphe de Louis XIII. — 17. Copie d'un portrait de Louis XI, conservé depuis longtemps à Cléry. — 18. *Fragonard*, Jeanne d'Arc faisant son entrée à Orléans. Salon de 1822. — 25, 26. *Kraus* (Georges-Melchior), 1727-1806. Une jeune fille tenant un oiseau sur le doigt; une jeune fille ayant une chaufferette sur ses genoux. — 33. *Poëlenburg*. Loth et ses deux filles. — 35. *Drouais* (Hubert), 1699-1775. Mme de Pompadour. — 38. *Boullongne* (Louis). Loth et ses deux filles, copie d'après le Guide. — 44. *Santerre* (J. B.), 1651-1717. La peinture. — 45. *Le même*. La Jardinière. — 51. *Romyn* (Jean Van), paysage orné de figures et d'animaux. — 54, 55. *Patel*, 1654-1703. Paysages. — 58. *Rokes* (Henri-Martin), surnommé Zorg. La Consultation aux urines. — 73. *Goyen* (Jean Van). Des patineurs. — 75. *Diest* (Jacques). Bivac hollandais. — 78. *Eykens* (Pierre). Diane et Apollon et de petits enfants que fait danser l'Amour. — 92. *Lacroix*. Marine.

101, 102. *Donato Tempestino*. Le passage de la mer Rouge; les envoyés de Joseph retrouvent sa coupe dans le sac de Benjamin. Ces deux tableaux sont peints sur agate. — 106. *Inconnu*. Anne d'Autriche. — 114. *Largillière* (Nicolas de). Son portrait. — 115. *Vanloo*. Marie Leczinska, femme de Louis XV. — 119, 120. *Roos* (Joseph-Henri). Deux lions, deux ours. — 127. *Inconnu*. Rabelais. — 138. *Corneille* (Michel). Ésaü et Jacob. — 142. *Jean Van Haagen*. Entrée d'une forêt. — 144. *Sacchi* (Andrea). La résurrection de Lazare, un des plus beaux tableaux du musée. — 150. *Diepenbeck* (Abraham). Le Christ mort soutenu par la Vierge et par saint Jean. — 153. Attribué à *Peters Snayers*. Attaque d'une ville par les Impériaux. — 160. *Huet* (Jean-Baptiste). Un berger et son chien. — 163. *A. Watteau*. Le singe sculpteur. — 180. *Santerre* (Jean-Baptiste). La curiosité. Voy. les nos 44 et 45. — 186, 187. *Aubry* (XVIIIe s.). Louis XV et le Régent. Ces deux portraits, qui viennent d'être retouchés, ont été attribués à Vanloo. — 195. Attribué à *Peruzze* Une perspective.

207. *Tournières* (Robert), 1676-1752. Portrait d'homme. — 205. *Vernet* (Joseph). Cascatelles; environs de Tivoli. — 213. *Drolling* (Martin). Intérieur de cuisine. — 214. *Drolling*. Scène d'intérieur (1798). —

215. *De Lafosse* (Charles). Scène biblique. — 218. *Houet* (Gérard). Un joueur de flûte. — 226. *Demarne* (Jean-Louis). Boutique de marchande de friture en plein vent. — 227. *Bol* (Ferdinand). Portrait d'une femme âgée. Excellente peinture. — 234. *Natoire* (Charles). Entrée à Orléans de l'évêque Paris (esquisse).—238. *Inconnu.* (École espagnole ou napolitaine.) Saint François aux Stigmates; ce tableau provient du château de Richelieu. — 240. *Inconnu.* (École espagnole.) Un apôtre.—244. Attribué à *Van der Plas.* Une tête de vieillard. — 273. *Champaigne* (Philippe de). Saint Charles Borromée à genoux devant un autel. — 274 (Ce tableau porte le n° 272). *Teniers* (David), le jeune. L'Écureuse et le Jardinier. — 275. *Lucatelli* (Pietro). Cabaret italien. — 283. Attribué à *Devriendt*, dit Frank-Floris. La prison de saint Pierre au moment de sa délivrance par l'ange. — 289. *Decker* (Conrad). Un paysage.

307. *Inconnu.* Beau portrait d'homme. — 312. *Inconnu.* Un rabbin dans son cabinet. — 314. *Giordano* (Luca). La charité romaine.

438. Attribué à *Schalken.* Jeune homme cachant avec sa main une bougie allumée. — 475. *Cambiasi* (dit le Cangiage). Les Israélites aux pieds du serpent d'airain. Ce remarquable tableau faisait partie d'une série de quatre tableaux du même maître et de la même grandeur; les trois autres, représentant l'Adoration du veau d'or, le miracle des cailles et Moïse frappant le rocher sont en la possession de la famille Luzarche, à Tours. —483. *Bassan.* L'enlèvement des Sabines. Ce tableau provient du château de Richelieu. — 498. *Pignerolles.* Pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Salon de 1848. — 499. Belle copie plus grande que l'original (il est au Louvre) de la Fête de village, par *Rubens.*

503. *Gérard* (le baron François). Jésus descendant sur la terre et dissipant les ténèbres. Ce tableau, commencé par Gérard qui y a travaillé le 6 janvier 1831, cinq jours avant sa mort, a été achevé par Mlle Godefroy, son élève. — 504. *Antigna* (Alexandre), d'Orléans. Après le bain. Salon de 1849. Ce tableau, dans lequel on remarque surtout de belles études de femmes nues, avait été acheté par le ministre de l'Intérieur et donné au musée d'Orléans. Depuis 1852, il a été retiré du musée; il est aujourd'hui déposé dans la salle de la Tour où l'on peut le voir et le copier. — 511. *Flers.* Paysage. — 516. *Inconnu.* Paysage. —517. *Pompeo Battoni.* Vulcain. —526. *Fragonard* (Nicolas). Offrande à l'Amour. — 533. *Carle Maratte.* Copie des plafonds de la Farnesine d'après Raphaël. — 552. *Dietrich.* Martyre de Saint-Étienne. — 562. *Lenoir.* Portrait de Jousse, esquisse superbe.

On a réuni, dans une salle attenante à la tour du Beffroi, tout ce qui concerne Jeanne d'Arc.

2° **Dessins.** La collection des dessins est beaucoup moins nombreuse, et surtout moins intéressante, que celle des tableaux.

Elle se compose principalement d'œuvres modernes. Parmi les maîtres anciens qui y sont représentés, on peut mentionner :

8 et 23. *Le Guerchin.* — 10. *J. Jordaens.* — 32. *Biscaino.* — 54. *Van der Meulen.* — 65. *Carle Vanloo.* — 87. *Bronckhorst.* — 88. *Jean Quellinus.* — 108. *Géricault.* — 110. *Callot.* — 145. *Girodet-Trioson.* — 146. Le *Bourguignon.*

3° **Statues et sculptures.** — *Saint François* portant les instruments de la Passion. — *Jésus* montant au Calvaire. — *Bas-relief* en marbre de Carrare, représentant la *Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean.* — *Bacchante* portant sur son épaule un jeune faune qui mange du raisin. Statuette en terre cuite par *Claudion.* — *Vénus* surprise au bain, par Pradier. — *Statue* en bronze *de la République*, donnée par le ministre de l'Intérieur, d'après le vœu de l'artiste. Cette statue est de Louis Roguet, d'Orléans, mort à Rome en 1851. Il avait obtenu, en 1846, le grand prix de sculpture. Ses heureux débuts promettaient un grand artiste à sa ville natale et à la France; sa fin prématurée a mérité des regrets universels. — Louis Roguet. *Statue* en plâtre de *Philoctète* quittant l'île de Lemnos. — *Statues* en marbre de Pradier, de Moldnech et de Villain. — Statuettes en bronze.

4° **Estampes.** — Une très-belle collection d'estampes a été réunie au deuxième étage de la tour du Beffroi. La moitié de ces estampes provient de l'ancien dépôt de la bibliothèque de la ville, l'autre moitié du cabinet de feu M. Leber. Ce dernier a classé sa collection de façon à présenter une histoire complète de l'art de la gravure, ce qui en double l'intérêt.

Musée d'histoire naturelle. Les salles de ce musée, qui ne peut guère intéresser les étrangers, renferment quelques animaux bien conservés, et de beaux échantillons de minéralogie.

Un **musée historique** a été récemment établi dans la maison de Diane de Poitiers (rues Neuve et aux Ours) qui a été restaurée; il comprend de nombreuses antiquités, autrefois déposées dans les salles basses de l'ancien hôtel de ville. On y remarque surtout des inscriptions romaines; des sculptures et des meubles du moyen âge; deux beaux vitraux; les bustes de Laurent de Médicis et d'une femme de la même famille, d'après Michel-Ange.

Parmi les objets les plus intéressants réunis dans ce musée, nous mentionnerons :

Deux *colonnettes* en pierre de liais, provenant d'une cheminée d'une

ancienne maison d'Orléans. — *Calvaire* dont toutes les figures sont en ambre jaune et en ivoire. — *Armoire* du temps d'Henri III. — *Buste* colossal en plâtre de Jeanne d'Arc, tel qu'il existe sur le monument de Domremi. — *Cheminée* en pierre, provenant de la rue Pierre-Percée, à Orléans : le plus bel ornement du musée. — Très-beau *meuble* du temps d'Henri IV. — Un *cabinet* à trois compartiments revêtus d'émaux. — *Statue* de la Vierge, en marbre blanc. Cette statue, ouvrage du XIVe s., provient de l'ancien monastère de la Cour-Dieu ; la main gauche, la couronne, le nez de la Vierge, le bras et le nez de l'enfant, qui avaient été mutilés, ont été restaurés par M. Dantan aîné.

L'adoration des Mages, grand *bas-relief* en marbre de Carrara : XVIe s. Toutes les têtes ont été mutilées. — 109. *Meule* entière de moulin à bras, en usage chez les Romains, trouvée à 17^m^,60 de profondeur, lors des fouilles faites dans l'ancien grand cimetière d'Orléans, pour la construction des Halles. — *Inscription romaine*, trouvée dans les fouilles de la fontaine de l'Étuvée. — *Antiquité romaine* (bas-relief représentant un luperque ou prêtre du dieu Pan, selon quelques antiquaires, monument d'un conducteur de voitures, d'après d'autres), trouvée près de la Loire dans les murailles de l'enceinte romaine d'Orléans. — *Meuble* du XVIe s. — Deux *burettes*, bien conservées, par Bernard de Palissy. — Deux *bahuts*. Ils ont 2 mèt. de longueur, 64 cent. de largeur et 66 cent. de hauteur. Le bas-relief du premier, qui décorait la sacristie de l'église de Saint-Aignan et qui date du règne de Louis XI, représente le sacre de ce roi. Celui du second, qui provient de Gien et qui a été fabriqué au XVe s., en Allemagne, est divisé en cinq compartiments où sont représentés le jugement de Salomon, David et Bethsabée, et la mort d'Absalon. — L'un des *feuillets* d'un *diptyque* dont l'origine est inconnue. — *Bas-relief* en ivoire du XVe s. — Jésus prêchant au milieu des docteurs, *relief en nacre de perle*, par Gaulette de Dieppe.

Admirable *bas-relief en bois* représentant une bataille, par Burgmayr d'Augsbourg. — *Statue en bois* de la sainte Vierge. Cette statue, peinte et dorée, était placée dans une niche au-dessus de l'ancienne porte Bannier, construite en 1486 et détruite en 1754. — *Soucoupe* attribuée à Pierre Raymond, de Limoges.

Cheminée en bois. Elle provient de l'ancien couvent des Bénédictins; les supports ont été pris dans une maison de la rue Neuve, actuellement démolie. — *Bénitier* (ou brasero) du XIIIe s. — *Bénitier* en pierre de l'abbaye de Saint-Mesmin. — *Cabinet gothique* dans la tour. Boiseries provenant d'une maison située rue Pierre-Percée, à Orléans. — La *croisée*. — Grand *coffre* à hardes. — *Belle table* du XVIe s. — *Cheminée* en pierre du temps de Louis XII, provenant d'une maison d'Orléans.

Petit *monument à fronton* en pierre, provenant de la sacristie de

l'ancienne église de l'Hôtel-Dieu. — *Porte en bois.* — Deux beaux *vitraux* du XVe s., représentant deux têtes d'empereurs romains, Vespasien et Titus. Ils sont placés à la croisée du cabinet de la tour. — *Bustes* de Laurent de Médicis et d'une Médicis, d'après Michel-Ange.

Portes extérieures provenant de l'ancien Hôtel-Dieu d'Orléans. — Miniature sur vélin. Une descente de croix, tirée d'un *livre* de chant espagnol du XVe s.

La **Bibliothèque publique** est située rue Pavée, près de la place de l'Étape et à quelques pas de la cathédrale. Le bâtiment qu'elle occupait était, avant la Révolution, une maison de refuge pour les filles repenties. En 1807, on y réunit les 6000 volumes donnés, en 1714, par Guillaume Prousteau, docteur régent de l'Université d'Orléans, et confiés aux Bénédictins, un grand nombre d'ouvrages dus à la générosité de quelques particuliers, parmi lesquels figure le célèbre Pothier, et 20 000 volumes accordés par l'État à la ville d'Orléans. La bibliothèque possède plusieurs manuscrits précieux sur vélin, ornés de miniatures et de lettres capitales coloriées et rehaussées d'or, et des manuscrits des VIIe, VIIIe, X^{e}, XIe, XIIe, XIIIe et XVe siècles, provenant pour la plupart de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Elle compte aujourd'hui près de 43 000 volumes et a pour directeur un érudit, M. Loiseleur, connu par d'intéressants travaux historiques[1].

Le **Jardin botanique**, créé, vers 1640, sous le nom de Jardin des apothicaires, enrichi, en 1818, par l'acquisition des plantes que possédait Mlle Raucourt dans les serres de son château de la Chapelle, est situé au delà du pont, dans le faubourg Saint-Marceau.

La **Préfecture** (entre la cathédrale et le quai) occupe les vastes bâtiments d'un ancien couvent de Bénédictins construit sur l'emplacement d'un palais ou d'un temple romain. « En 1741, dit l'auteur du *Vieil Orléans*, M. Paul Huot, on y a découvert, à une certaine profondeur au-dessous du sol, des colonnes cannelées, des chapiteaux ornés de têtes grossièrement sculptées, un Bacchus portant

1. *Les Résidences royales de la Loire.* Paris, Dentu, in-18. — *Les crimes et les peines dans l'antiquité et dans les temps modernes.* Paris, Hachette, in-18.

pour chevelure des pampres et des grappes de raisin, un Apollon avec sa lyre, des faunes, des satyres, et un bas-relief représentant l'enlèvement d'Europe. Le lecteur se demande peut-être déjà avec sollicitude ce que sont devenus ces précieux vestiges de l'antique *Aurelianum;* déjà peut-être il accuse le vandalisme des XVIIe et XVIIIe siècles de les avoir détruits.... Qu'il se rassure : ils ne sont pas tout à fait perdus; on les a religieusement remis à leur place, et on a bâti par-dessus, sans doute pour ne pas priver nos petits-neveux du plaisir de les découvrir à leur tour, lorsqu'ils auront la bonne pensée de jeter par terre la préfecture actuelle pour en construire une plus digne d'un département aussi important que celui du Loiret. » Cet hôtel a été, en 1864 et 1865, restauré, agrandi et orné d'une façade nouvelle, précédée d'une vaste grille qui lui donne un aspect monumental. Les armes des principales villes de l'Orléanais sont sculptées tant sur cette façade que sur celles des bâtiments latéraux.

Le **Lycée**, situé dans la plus belle rue, la rue Jeanne-d'Arc, présente une façade monumentale ; les statues qui naguère décoraient la porte principale ornent aujourd'hui l'entrée de la bibliothèque. A la place de cet édifice moderne, il y eut autrefois une abbaye d'hommes fondée par le roi Gontran ; cette abbaye devint, en 930, une collégiale; en 1617, les jésuites y établirent un collége qui fut bientôt très-florissant ; puis aux jésuites succédèrent en 1762 des prêtres séculiers, et la maison prit alors le nom de collége royal.

Le **Théâtre**, établi dans le local d'une ancienne église, vis-à-vis de l'hôtel de la mairie, est à l'intérieur élégamment décoré.

Vers le milieu de la rue de la Bretonnerie, qui tire son nom d'un hôtel longtemps habité par des Bretons, s'élève le **Palais de Justice**, construit, de 1821 à 1824, par M. Pagot, architecte. Près du palais sont la *gendarmerie* et la *prison*, regardée comme une des plus sûres et des plus saines de France. Ces trois constructions sont situées sur l'emplacement qu'occupaient autrefois la *maison de l'Oratoire*, où l'on conservait un chapeau de velours bleu, brodé en or, qui avait appartenu à Jeanne d'Arc, et la *maison des Ursulines*, fondée en 1621 pour l'éducation gratuite de jeunes filles.

La **Bourse** est située sur la place du Martroy, dans un bâtiment récemment terminé et qui fait le pendant de celui de la chancellerie. Le premier étage est occupé par une vaste salle décorée de fresques et de peintures copiées sur celles de Pompéi.

L'**Hôpital général**, situé à l'extrémité sud-ouest de la ville, réunit aujourd'hui dans la même enceinte l'hospice des vieillards, l'hospice des orphelins, l'hospice des aliénés, l'hôpital, la maternité, l'école des sages-femmes et l'école préparatoire de médecine et de pharmacie. Cet établissement, dont on admire les préaux, les salles et les galeries, et qui a coûté plusieurs millions, est regardé avec raison comme l'un des plus beaux de ce genre que possède la France.

La **Halle au blé**, située rue Pavée, près de la bibliothèque, a été bâtie en 1826 sur un ancien cimetière, dont il reste un fronton décoré de quelques sculptures intéressantes. Pothier avait été inhumé dans ce cimetière.

Dans la *rue des Africains*, rue qui s'ouvre derrière Saint-Aignan et qui traverse presque à son angle sud-est la muraille gallo-romaine, on voit encore une tour appelée la **Tour blanche**. Cette tour est le dernier échantillon actuellement subsistant des tours qu'a illustrées le siége de 1429.

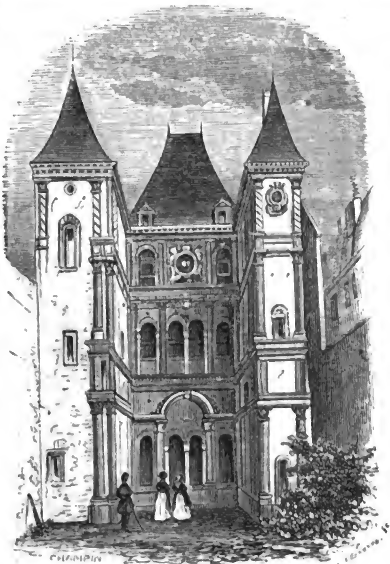
Les anciennes rues d'Orléans offrent encore aux archéologues un certain nombre de maisons curieuses par leur architecture ou par les souvenirs historiques qu'elles rappellent. Malheureusement la plupart de ces maisons sont déjà à demi ruinées et menacent de disparaître bientôt tout à fait. Les amateurs devront surtout visiter :

Rue *Neuve* (la première à droite dans la rue Jeanne-d'Arc en allant à la cathédrale), au coin de la ruelle des *Albanais*, la **maison de Diane de Poitiers**, récemment restaurée, et où a été installé le musée historique (*V.* ci-dessus). Qu'elle ait été ou non habitée par la maîtresse de François Ier et d'Henri II, car le fait est plus que douteux, cette maison qui porte son nom passe avec raison pour une des plus charmantes constructions de la Renaissance. C'est la façade de la cour, la seule qui soit vraiment intéressante, que représente notre dessin ;

Rue du *Tabourg*, n° 15 (la seconde rue à droite dans la rue

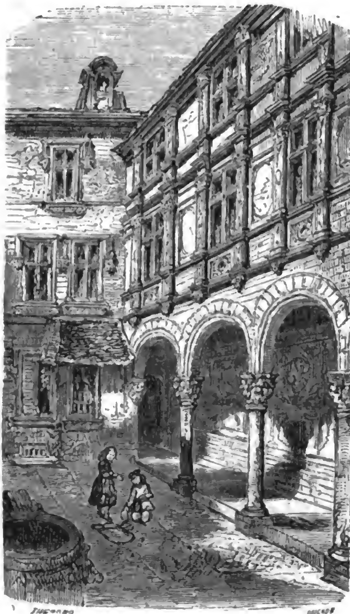
Royale, en allant au pont), la **maison** dite **d'Agnès Sorel**, quoique son architecture, également postérieure au xve siècle, semble démontrer suffisamment qu'elle n'a pu être habitée par la belle maîtresse de Charles VII. Il n'en faut pas moins admirer l'encadrement des fenêtres, le relief presque plein de la porte d'entrée, les colonnes et le plafond de la galerie, et l'escalier de pierre en spirale (dans la cour). A gauche, au fond de la cour, dans une salle occupée par un artisan, s'élève une belle cheminée;

Rue du *Tabourg*, n° 45, à l'angle du marché Porte-Renard, la **maison de Jeanne d'Arc**. Connue de temps immémorial sous le nom de l'*Annonciade*, parce qu'autrefois sa porte était surmontée d'une *Annonciation*, cette maison devint l'hôtel de Jacques Bouchier, trésorier du duc d'Orléans. A son arrivée dans la ville assiégée, Jeanne d'Arc y reçut l'hospitalité, et y partagea la chambre de la femme et de la fille du trésorier. On y logea ses pages, son écuyer, son aumônier, son frère et deux hérauts d'armes. Les appartements n'y sont malheureusement plus ce qu'ils étaient à cette époque; de nouvelles constructions les ont remplacés; mais ces constructions, du plus pur style de la Renaissance, méritent toute l'attention des visiteurs. Nous signalerons surtout le petit bâtiment où se trouve un oratoire dont les ornements et les arabesques sont du caractère le plus délicat.



Maison de Diane de Poitiers.

Rue de *Recouvrance* (la continuation de la rue *Macheclou*, la rue qui descend du marché Porte-Renard au quai de la Loire), à l'angle de la rue de la *Chèvre qui danse*, la **maison** dite **de François Ier**. Cette maison fut construite de 1536 à 1550 pour Guillaume Toutain, valet de chambre du dauphin, mais décorée à l'aide des deniers du roi, qui exempta en outre Toutain, pour toute sa vie, des rentes et du cens dont elle pourrait être grevée. Elle servit d'habitation à la nièce de l'évêque d'Orléans, Mlle de Neilly, qui prit plus tard le titre de duchesse d'Étampes. On admire, à l'intérieur de la cour, une galerie à colonnes surmontées de chapiteaux variés, qui supportent une autre galerie dont le plafond est orné de médaillons et d'arabesques, un puits à margelle sculptée, et la tourelle, qui offre au milieu de ses ornements la Salamandre de François Ier;

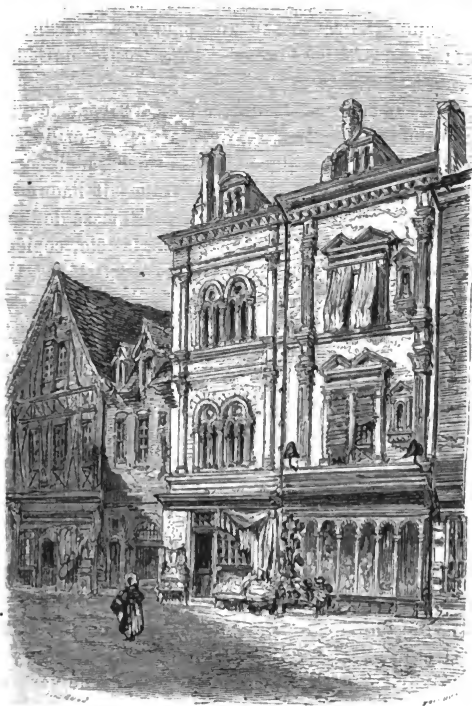


Maison d'Agnès Sorel.

Deux *maisons*, l'une au nº 62 de la rue des *Hôtelleries*, l'autre, au nº 15 de la rue *Sainte-Anne*, bâtie par l'architecte orléanais, Jacques Androuet-Ducerceau, qui commença le pont Neuf, à Paris, et qui travailla à la galerie du Louvre;

Deux *maisons* de la rue *Pierre-Percée*, citées pour l'élégance de leurs façades et pour leurs ornements à l'intérieur; — le nº 34 de la rue de l'*Aiguillerie*, qui reçut saint François de Paul quand il alla visiter Louis XI à Tours; — le nº 1 de la rue de l'*Ormerie*; —

les nos 13 et 19 de la rue de l'*Huis-de-Fer;* — les nos 13 et 16 de la rue de l'*Empereur;*— les maisons de la place du *Vieux-Marché*, presque toutes remarquables par l'ancienneté de leur architecture et par la beauté de leurs ornements ; — l'*hôtel de la Vieille-*



Maison de Jeanne d'Arc.

Intendance, rue de la Bretonnerie, en briques, avec deux pavillons à haute toiture, qui fut une maison royale avant de servir d'habitation aux intendants de la province ; — le bel *hôtel de la rue de Gourville;* — les nos 9 et 13 de la rue de la *Vieille-Poterie*, qui appartinrent à Marie Touchet, la maîtresse de Charles IX.

La *maison royale*, bâtie par Louis XI, près de Saint-Aignan, et la *maison de Coligny*, qui n'en est pas éloignée, ont tout à fait perdu leur caractère ancien. Elles ne méritent plus qu'une simple mention. — La *maison de Pothier*, rue Pothier, reconstruite à diverses époques, ne se distingue que par la brève inscription qui suit et qui est gravée sur une plaque de marbre placée à l'extérieur : *Robert-Joseph Pothier habitait cette maison; il y est mort le* 2 *mars* 1772.

Une statue de bronze a été érigée en 1859, par la ville d'Orléans à ce célèbre jurisconsulte. La **statue de Pothier** est l'œuvre de M. Vital Dubray; élevée sur la place plantée d'arbres, qui s'étend au nord de la cathédrale, elle fait l'admiration des connaisseurs par ses justes proportions, la finesse de l'exécution, la vérité de la pose et la ressemblance de la tête, copiée sur des portraits authentiques de Pothier, conservés à Orléans. Une copie en plâtre de cette statue se voit dans la salle des Pas-Perdus du palais de justice, et l'on remarque aussi dans ce palais un beau portrait du même jurisconsulte placé dans la salle où siége la cour impériale.

M. Vergnaud Romagnési, auteur de nombreux ouvrages justement estimés sur la ville d'Orléans et sur ses environs, possède un **cabinet de curiosités** très-intéressant. On remarque dans cette curieuse collection une bannière qui fut, du moins, au dire de son propriétaire actuel, donnée par François Ier vers 1519 à la ville d'Orléans; elle représente d'un côté, sur le premier plan, les échevins et l'université d'Orléans à genoux devant le fort des Tourelles, témoin des exploits de Jeanne d'Arc, et, dans le lointain, la ville telle qu'elle était au XVIe siècle ; de l'autre côté, Charles VII et la Pucelle agenouillés devant la Vierge ; l'Enfant Jésus, placé sur les genoux de sa mère, se penche vers le roi et lui met au doigt un anneau en signe d'alliance ; derrière la Vierge, sont saint Denis, patron de la France, et saint Aignan, patron d'Orléans. M. Vergnaud Romagnési possède en outre : un beau choix de verrières; le siége de justice de la célèbre abbaye de Saint-Mesmin; un cabinet remarquablement sculpté, ayant appartenu au cardinal Briçonnet; de belles armes; un bas-relief venant de Sully et représentant la bataille de Saint-Aubin du Cormier.

D'autres amateurs d'Orléans possèdent aussi des collections remarquables : entre autres, M. Jarry, une collection de numismatique et de documents, livres et tableaux relatifs à l'histoire d'Orléans, et M. l'abbé Desnoyers un cabinet très-riche de numismatique et de céramique.

La fête et les monuments de Jeanne d'Arc.

Quand Jeanne d'Arc eut forcé les Anglais à lever le siége d'Orléans, l'enthousiasme populaire improvisa une cérémonie en l'honneur de saint Aignan et de saint Euverte. Les soldats, les capitaines, les dignitaires de la ville, le peuple, le clergé et la Pucelle se réunirent, par un mouvement spontané, à la cathédrale, et de là se rendirent à Saint-Paul en procession et en chantant des hymnes sacrées. Ainsi prit naissance la fête du 8 mai, qui reçut plus tard l'approbation de divers légats apostoliques, et devint pour l'église d'Orléans une solennité de premier ordre. Cette cérémonie, interrompue pendant les troubles religieux du XVIe siècle et de 1792 à 1804, a réuni presque toujours les ordres ecclésiastique, civil et militaire. En 1792 et de 1830 à 1840 elle se borna à une simple promenade militaire. Au XVIe siècle un divertissement populaire s'était fondé à côté de la fête religieuse. D'abord on avait représenté devant les Tourelles le siége d'Orléans, puis la milice avait promené en triomphe un jeune homme vêtu de satin jaune et rouge, chaussé de drap rouge, coiffé d'une toque rouge ornée d'un panache blanc, et chargé d'y porter un trophée des vêtements et de l'étendard de la Pucelle. On donnait à ce jeune homme le nom de *Puceau*. L'étendard était d'étoffe blanche semée de fleurs de lis. Sur un côté on lisait cette inscription : *Jhesus Maria*. Sur l'autre, on voyait, entre deux anges en adoration, le Sauveur assis sur un tribunal, au milieu des nuées. Le clergé, pour pallier autant que possible l'indécence d'une telle parade, admit le puceau dans ses rangs en 1725, et l'y maintint jusqu'en 1790. La Révolution le supprima ; la Restauration le rétablit ; le gouvernement de juillet le supprima de nouveau. En 1848 eut lieu une grande fête où le clergé ne figura point ; en 1852 et en 1853, le clergé fit une procession avec la troupe de ligne ; enfin, le 8 mai 1855, a été inaugurée avec une

pompe extraordinaire, grâce à la loterie dite de Jeanne d'Arc, due à l'initiative de M. Loiseleur, bibliothécaire de la ville, la *statue équestre de Jeanne d'Arc*, par M. Foyatier. Les fêtes, commencées le 6, ne se terminèrent que le 10, jour du dernier tirage de la loterie.

La première statue de Jeanne d'Arc date du XVe siècle. En 1458, les femmes d'Orléans ouvrirent une souscription pour faire couler une statue en bronze de la Pucelle, qu'elles placèrent sur le pont. Dans ce monument, composé de quatre personnages, Jeanne d'Arc fut représentée agenouillée sous ses armes, la tête nue et dans l'attitude de la prière, avec Charles VII, devant la Vierge, qui se tenait debout au pied d'une croix sur laquelle était le Christ. Cette statue, mutilée par les calvinistes au XVIIe siècle, restaurée ensuite, transférée à l'hôtel de ville en 1745, quand le vieux pont fut démoli, avait été, en 1775, déposée dans un réduit dépendant de l'hôtel de ville ; seize ans après on la replaça au carrefour de la rue Royale et de la rue de la Vieille-Poterie. En 1792, des fanatiques exigèrent qu'on en fît des canons dont l'un reçut le nom de la *Pucelle d'Orléans*.

Une seconde statue de Jeanne d'Arc fut inaugurée à Orléans en 1804. Cette statue en bronze, exécutée par M. Gois fils, était trop petite pour la place du Martroy, sur laquelle on l'avait placée. D'ailleurs elle ne satisfaisait pas les connaisseurs. Jeanne d'Arc, vêtue en amazone cuirassée, coiffée d'une toque que dominent des plumes, tient d'une main un immense drapeau et de l'autre un glaive nu. La pose est exagérée, mais il y a du mouvement et de la vie dans cette espèce de folle assez ridiculement accoutrée. Napoléon trouva belle l'œuvre de M. Gois, qui resta exposée sur la place du Martroy à l'admiration ou à la critique, jusqu'au mois d'avril 1855. On l'a transférée en avant du pont sur la rive gauche de la Loire, où elle fait face à la rue Dauphine. Les bas-reliefs du piédestal représentent : le premier, Jeanne d'Arc recevant son épée des mains de Charles VII ; le second, l'assaut des Tourelles ; le troisième, le sacre du roi ; le quatrième, le supplice de l'héroïne.

La statue de M. Gois a été remplacée, sur la place du Martroy, par la *statue équestre* de Foyatier, que représente notre dessin.

Cette troisième statue, coulée en bronze avec neuf canons, n'a pas répondu complétement, il faut avoir le courage de l'avouer, aux espérances qu'avait fait concevoir le talent de son auteur. Foyatier n'avait pas été, comme M. Gois, limité par un programme. Libre



Statue de Jeanne d'Arc, par Foyatier.

de choisir son sujet, il a essayé de représenter Jeanne d'Arc rendant grâces à Dieu du succès de ses armes. Son héroïne, assez mal assise, d'ailleurs, sur un cheval trop massif, n'a pas la physionomie que l'imagination se plaît à lui prêter; son visage ne trahit aucune

émotion ; sa pose a besoin d'une explication ; enfin son gros cheval normand semble retenu au bord d'un précipice par une main vigoureuse, et cependant les rênes ne sont pas même tendues.

La statue a 4 mèt. 33, le piédestal 4 mèt. 66. La hauteur totale du monument est donc de 9 mèt. La statue a été payée 60 000 francs ; 16 bas-reliefs, dus au talent de M. Dubray, ornent le piédestal et son soubassement qui sont en granit fin. Ils représentent les principaux épisodes de la vie de Jeanne d'Arc.

Sur l'emplacement de l'église d'un ancien couvent des Augustins, près de la rue Dauphine et du pont, s'élève, depuis 1817, une *colonne* au soubassement en pierre, au fût en mauvais marbre, au chapiteau bizarre, surmonté d'une plus misérable croix. La « *croix des tourelles*, voilà, dit l'auteur de *Quatre jours à Orléans*, tout ce qui orne le théâtre de la gloire de notre héroïne. Sur le marbre on lit :

En mémoire de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle, pieuse héroïne, qui, le 8 mai 1429, dans ce même lieu, sauva par sa valeur la ville, la France et son Roi; le 8 mai 1817, cette croix a été élevée par les soins de M. Drouin de Rocheplatte, maire, MM. Le Nouri, vicomte de Grémion, Hubert-Crignon, adjoints.

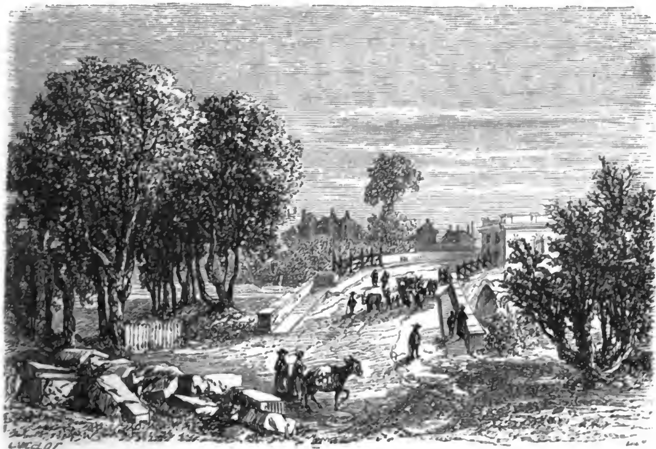
Là, chaque année, le 8 mai, on vient en procession réciter une prière d'actions de grâces au Dieu des batailles. »

Promenades et Environs.

Orléans n'a pas de promenade proprement dite, mais elle est entourée de *boulevards* intérieurs et extérieurs qui en tiennent lieu ; en été, la route de Toulouse, qui commence à l'extrémité du pont dans le faubourg Saint-Marceau, et qu'on appelle la *rue Dauphine*, est surtout fréquentée par les Orléanais ; mais, si l'on excepte le boulevard du chemin de fer, toutes ces allées d'arbres n'offrent aucun intérêt, aucun agrément à des étrangers. Les touristes qui s'arrêtent à Orléans ne devront pas manquer, au contraire, d'aller visiter la *Source du Loiret*. C'est une excursion qui ne prend pas plus de trois heures. On trouve à l'*hôtel d'Orléans* et dans les autres hôtels des voitures à un cheval, pour quatre personnes, qui coûtent 6 fr. aller et retour, et 8 fr. si l'on va aussi

au château de la Fontaine. La distance d'Orléans à la source du Loiret est de 8 kilomètres environ. On peut aussi aller à pied ou en voiture jusqu'au pont d'Olivet (4 kilomètres), et là, louer un bateau pour remonter presque jusqu'à sa source le Loiret, dont les deux rives sont embellies par d'agréables maisons de campagne. On remonte jusqu'au pont dit *Pont de la source*. Pour aller plus loin, il faut avoir la permission du propriétaire de la Source.

Le **Loiret**, dont le cours n'est que de 12 kilomètres, sort de terre près du château auquel il a donné le nom de la *Source*. Il



Pont d'Olivet.

a deux sources bien distinctes, séparées par un espace d'environ 30 mètres : la *grande source* ou l'*Abîme*, et la *petite source* ou le *Bouillon*. La grande source se trouve vis-à-vis des cuisines du château ; la petite jaillit à l'est et a la forme d'un entonnoir profond de 3 mètres ; c'est là que commence le cours du Loiret. On remarque, en outre, le long des jardins potagers, un bassin semi-circulaire appelé le *Gouffre* ou la *Gèvre*. La profondeur du *Gouffre*, qui, selon d'anciennes traditions, était insondable, ne dépasse pas 13 ou 14 mètres. Sa forme est demi-sphérique; au centre

s'ouvre une sorte de bouche où les eaux du D'Huis se perdent en partie. Un petit canal conduit du Gouffre au Loiret où les eaux du Dhuis viennent se mêler en conservant toutefois leur couleur brune pendant un assez long parcours. Dans certaines saisons, quand le Loiret coule à pleins bords, ses eaux remontent le petit canal dont il vient d'être parlé, et vont rejoindre le Dhuis. On suppose que le Loiret correspond par des canaux souterrains avec la Loire, car leurs crues se suivent à un ou deux jours d'intervalle.

Le *château de la Source* n'a rien d'intéressant au point de vue architectural ; mais ses beaux jardins offrent d'agréables promenades aux visiteurs. Il a été reconstruit en 1632. Lord Bolingbroke s'y retira en 1720 ; en 1722 il y reçut Voltaire, qui lui lut sa *Henriade*. L'ancien ministre de la reine Anne avait fait graver, au-dessus de la porte du château, cet hémistiche de Virgile : *Regum æquamus opes animis* (je possède en esprit l'opulence des rois). En 1815, le prince d'Eckmühl s'installa à la Source avec son état-major, lorsque, après les désastres de Waterloo, l'armée française se porta sur la rive gauche de la Loire, séparée seulement des Prussiens par une barrière placée au milieu du pont d'Orléans. Ce fut là qu'il signa le licenciement de son armée, qui avait été décidé dans le conseil tenu à Angerville. Ce château appartient à la veuve, aujourd'hui remariée, d'un membre de la famille de Polignac.

Les sources du Loiret donnent 41 à 43 mètres cubes d'eau par minute. Leur température ne s'élève pas au-dessus de 12° Réaumur, mais elles ne gèlent jamais : aussi de nombreux moulins se sont-ils établis sur les bords de cette rivière, qui se jette à 12 kilomètres de sa source dans le fleuve d'où elle sort. On y pêche, en outre, d'excellents poissons. Ces eaux viennent d'être menées à Orléans pour l'alimentation et l'arrosement de la ville. C'est une entreprise considérable qui fait le plus grand honneur au maire actuel, M. Vignat. Malgré leur éloignement, les eaux du Loiret ont été préférées à celles de la Loire à cause de leur constante limpidité.

Parmi les nombreux châteaux qui embellissent les bords du Loiret (voir l'*Album des bords du Loiret*, 32 vues, publié par M. Gatineau), les promeneurs visitent principalement le *Rondon*

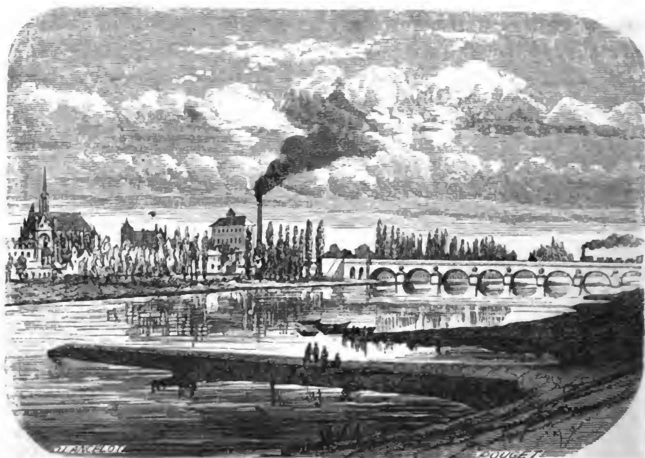
et le *château de la Fontaine*. Le parc de ce dernier château, dont M. d'Illiers est propriétaire, est surtout remarquable par ses plantations d'arbres exotiques. On y admire de charmants points



Source du Loiret.

de vue. Les étrangers y sont admis sous la conduite d'un jardinier. Le château de la Fontaine est situé à 4 kil. d'Orléans; on s'y rend par la route de Saint-Mesmin.





Viaduc d'Orléans.

DEUXIÈME SECTION.

D'ORLÉANS A LIMOGES.

La voie ferrée quitte Orléans, comme elle y est entrée, par le nord, pour se recourber brusquement vers l'est et traverser le faubourg de Bourgogne dans une longue tranchée, bordée de maisonnettes et de jardins, qui passe sous cinq ponts et s'aplanit par deux fois en laissant entrevoir sur la droite la cathédrale. Tout le parcours entre les faubourgs Saint-Marc et Bourgogne a fourni au musée départemental une quantité considérable de médailles, de camées, de fibules, d'anneaux, de briques à rebord, de fragments antiques de toute sorte, débris d'édifices ruinés par l'incendie. Un *viaduc*, long de 453 mètres et formé de 15 arches de 11 mètres 50 de haut, dont chaque pile est percée d'évidements circulaires, franchit la Loire en entamant la pointe de l'*île Char-*

lemagne. Du haut de cet ouvrage d'art, commencé en avril 1843, sous la direction de l'ingénieur Floucauld, on domine la vallée et le cours de la Loire, tantôt grève aride et desséchée, parsemée à peine de ruisselets et de flaques d'eau, tantôt torrent jauni et comme à l'étroit dans ses larges rives; — en amont, les coteaux de *Saint-Loup* et de *Saint-Jean de Braye*, dont le clocher pointe au-dessus des luisettes et des peupliers de l'île Charlemagne tout avoisinée d'îlots; — en aval, à droite, la ville tout entière, ses huit églises, la tour de l'ancien hôtel de ville et la préfecture; à gauche, le faubourg Saint-Marceau; entre les deux, le pont de pierre, qui relie la ville au faubourg. On se trouve, au sortir du viaduc, sur la commune de *Saint-Jean-le-Blanc* (995 hab.), dont on laisse à droite le clocher et que l'on quitte, en franchissant, entre les septième et huitième poteaux kilométriques, deux débouchés supplémentaires du ruisseau de Bras-de-Bou, offrant passage aux inondations, le premier par 14, le second par 11 travées de 4 mètres chacune d'ouverture. Des divers cours d'eau que l'on rencontre, le plus important, le Dhuis venant de *Vienne-en-Val*, va se perdre à quelques pas de là dans *la Gèvre*, gouffre de 13 mètres de profondeur (voir ci-dessus p. 83). Des deux côtés s'étendent des champs plats et uniformes, semés d'usines et de villas. A droite l'horizon est borné par un bois dont les arbres forment un beau parc, au milieu duquel s'entrevoit le *château de la Source*, trop tôt caché par les haies touffues qui bordent le chemin. On sort d'une tranchée au milieu d'un semis de pins dont les beaux groupes ouvrent au regard de larges échappées jusque par delà la Loire.

24e STATION. — SAINT-CYR-EN-VAL.

11 kil. d'Orléans. — 132 kil. de Paris. — 238 kil. de Limoges.

Le gracieux village de **Saint-Cyr-en-Val** (1088 hab.) domine, à 1500 mètres environ au nord de la station, un coteau que longe le Dhuis et que couronnent les jolies villas de la bourgeoisie orléanaise.

L'*église*, qui date à peine de 1861, est un édifice de style indécis, formé d'une nef à double collatéral sans transsept, dont

les voûtes d'arêtes, avec arcs doubleaux en tores, reposent sur des consoles ou figurines en porte-à-faux. L'abside, à trois pans coupés, est éclairée de trois grandes baies en tiers-point munies de verrières modernes. Une vieille tour mutilée, du xv° siècle, dont une lanterne en charpente revêtue d'ardoises remplace depuis plus de vingt ans le troisième étage, se termine par une flèche légère. Elle descend jusque dans œuvre en grande partie à l'entrée du collatéral de gauche et a nécessité pour la symétrie la construction d'un mur plein qui lui fait face et qui abrite une chapelle.

A vingt pas de là, à l'est, sur une sorte de motte, nivelée il y a vingt ans, existait la *chapelle de Saint-Sulpice*, encombrée pendant deux siècles des béquilles d'infirmes miraculeusement guéris par l'intercession du saint.

Entre le chemin de fer et le village s'élève un *tumulus* réputé celtique et qui a récemment été exploré, et, tout près de là, à droite, un bouquet de bois entoure le triste *château de la Jonchère* envahi par la ruine et l'abandon. Des boiseries précieuses ornent pourtant encore la grande salle du rez-de-chaussée dite *salle des Gardes*, et dans les caissons du plafond du salon se retrouvent quelques traces de peintures vraiment remarquables. Les plus beaux lambris décorent aujourd'hui le cabinet de travail des propriétaires dans leur maison de la Bédinière, près de Bionne; — mais il reste encore à découvrir le mystérieux trésor qu'une tradition y prétend caché et que n'ont cessé de se réserver les vendeurs à chaque transmission du château.

Plus loin, à l'est et sur l'autre bord du Dhuis, à peine indique-t-on encore l'emplacement du *château de Cornay*, une des magnificences disparues de l'art de la Renaissance. Il avait été élevé en 1512, sur les ruines d'un vieux manoir féodal, par Anne Compaing, femme de Pierre Briçonnet, parent du fameux cardinal de ce nom, et tombait déjà d'abandon, quand il fut acquis, aux approches de la Révolution, par M. de Montaudoin. Les événements sans doute ne laissèrent pas au propriétaire le temps de le réparer. Les démolisseurs y ont mis la dernière main en 1805.

Le *château de la Source*, où naît le Loiret (*V.* ci-dessus, p. 84),

se trouve au sud et à 1500 mètres de la station. On s'y rend ordinairement par Olivet. L'accès en est moins facile depuis que Mme Bigot de Morogues l'a vendu à Mme Naen, veuve de Polignac. Le bois qui en faisait l'ornement entre la Source et le Bouillon a été en partie coupé par ses nouveaux propriétaires, peu soucieux des ombrages aimés de lord Bolingbroke.

A peine quitte-t-on Saint-Cyr, dont le clocher s'entrevoit au-dessus des arbres, qu'il faut gravir les premières pentes d'un triste plateau, couvert de landes, de bois, d'étangs et de mares désolées qui s'étanchent en eau verdâtre le long du chemin. A 3 kilomètres de Saint-Cyr, presque vis-à-vis de l'*étang de Lanoue*, la voie laisse à droite (14 kil. d'Orléans) le *château de Cormes*, construit au commencement du XVI[e] siècle, près de l'emplacement d'une ancienne forteresse dont il reste encore des vestiges, et récemment restauré avec autant de savoir que de goût par son propriétaire, le comte de Tristan. Elle entame un peu plus loin l'*étang Pinet*, en face du *château de Gautray*, et s'enfonce pendant trois kilomètres dans le *bois Saint-Père*, pour arriver, en croisant la route de Paris à Limoges, dans la haute vallée du Cosson, aux rives plates et basses, que l'on franchit sur une arche de 10 mètres d'ouverture, à 500 mètres de la gare.

25[e] STATION. — LA FERTÉ-SAINT-AUBIN.

13 kil. de Saint-Cyr. — 143 kil. de Paris. — 257 kil. de Limoges.

La **Ferté-Saint-Aubin** (2305 hab.) est le chef-lieu d'un canton qui comprend sept communes seulement et 6993 habitants. Le Cosson naît près de là, dans le canton même, à Vannes, reçoit le Bourillon et le Dardé, baigne dans le Loir-et-Cher la Ferté-Saint-Aignan, traverse le parc de Chambord et se jette dans la Loire, près de Candé, après un cours de 100 kilomètres, un peu en amont du confluent du Beuvron. Le bourg, situé sur la rive gauche, un peu en deçà et à 500 mètres au nord de la station, couvre les deux bords de la route impériale d'un double rang de jolies maisonnettes mi-partie de briques rouges ou noires, que domine l'église au toit noir et pointu. C'est aujourd'hui un centre assez considérable, animé par cinq foires, et dont une voie et un camp romains attestent l'importance antique. Son château, dans

la première période du moyen âge, faisait partie intégrante d'un groupe de domaines, défendu par des forts ou *fertés*, que les vicissitudes des temps et la ruine des familles firent bientôt subdiviser. Le fief était complet encore dans la main de Pierre de Mornay, bailli d'Orléans sous Charles VII; mais son créancier, Jean d'Étampes, eut pour lot (1485) la Ferté, qui devint Ferté-Senneterre, en passant par le mariage de sa fille (1522) à un chevalier de ce nom. La terre fut érigée en marquisat en faveur d'Henri de Senneterre, dont le fils fut créé maréchal en 1651. Des lettres patentes du 5 novembre 1665 en firent un duché-pairie. — Il appartenait, en 1750, à Ulric-Frédéric-Woldemar de Lowendal, l'ami du maréchal de Saxe, et, comme lui, illustré au service de la France.

Louis XV, avec le bâton de maréchal, avait par lettres patentes du 25 novembre 1747 donné au vainqueur de Berg-op-Zoom deux pièces de canon qui furent placées devant la porte de son château. Elles y restèrent jusqu'au jour où la garde nationale d'Orléans vint les y chercher (1791). La terre appartenait alors au marquis Valentin de Coué, neveu de Nicolas Bertrand, ancien armateur de Nantes, qui l'avait acquise en 1758 de la veuve de Lowendal. Sa fille épousa plus tard le baron de Talleyrand. En 1815 le château fut quelque temps la résidence du général Milhaud et de l'état-major des 3e et 4e corps de cavalerie de l'armée de la Loire. Quelques mois après, il fut acquis par le fils de Masséna, le jeune duc d'Essling, dont la bibliothèque et les précieuses collections d'histoire naturelle sont restées célèbres. Ce fut un des rares propriétaires du pays qui prirent à cœur de payer d'exemple par l'importation des pratiques agricoles nouvelles et l'application intelligente des enseignements de la science. Le vicomte G. Reille, un des gendres de Masséna, a vendu la terre à un ancien négociant (1864). Une partie du domaine a été adjugée par lots. Le *château*, entouré de fossés que couronnent d'élégantes balustrades, est un grand corps de logis en briques et pierres de taille, flanqué de deux pavillons inégaux, celui de gauche formant saillie sur le jardin. Il comprend deux parties distinctes, dont l'une remonte au XIIIe siècle; l'autre a été construite de 1635 à 1650 environ sur les dessins

de Mansard, ainsi que l'attestent les titres du domaine déposés aux archives du Loiret par M. Reille. C'est sous Louis XV que furent élevés les pavillons des communs, surmontés de greniers, qui bordent à droite et à gauche la principale entrée. L'ancienne chapelle, en briques, a été détruite en mai 1864. Elle renfermait 33 cariatides de grandeur naturelle en bois sculpté et 23 stalles ou panneaux ornés de scènes de chasse, le tout provenant du *château de Chevaux*, le principal fief de la Ferté. Ces boiseries ont été



Château de la Ferté-Saint-Aubin.

mises en vente chez des brocanteurs de Paris. La rivière sépare l'orangerie des jardins attenants au château et le chemin de fer traverse, un peu avant la station, les fourrés de l'ancienne faisanderie.

L'*église Saint-Michel*, située dans le bourg même, avec une entrée particulière sur le parc, offre des restes assez bien conservés du XIIIe siècle. La porte d'entrée, au pignon occidental, a été reconstruite dans le style de cette époque, vers 1845, sur les dessins de l'architecte Carteron.

L'ancienne paroisse était à *Saint-Aubin*, gros village situé à un kilomètre plus loin, vers l'ouest, sur la route de Paris à Limoges, et dont, de la gare même, on aperçoit sur la gauche l'église et son haut clocher carré (XV[e] siècle), contre-buté aux angles de doubles contre-forts. Le mur occidental de cet édifice conserve encore des restes de constructions du XII[e] siècle. La construction générale, plusieurs fois reprise et même sur des fondements nouveaux du côté nord et dans un axe différent de celui du premier plan, offre dans tout son ensemble un aspect d'irrégularité singulière. La sacristie, au nord du chœur, qui fait suite à un collatéral écourté, est, comme cette partie de l'œuvre, du XV[e] siècle. Dans l'église on remarque un tabernacle en bois sculpté d'un beau travail. Le *prieuré-cure* de Saint-Aubin, qu'une simple ruelle sépare de l'église, dépendait de l'abbaye de Micy-Saint-Mesmin. C'est en apparence le bâtiment d'une modeste ferme.

Le village de Saint-Aubin est le centre de sept ou huit briqueteries, dont cinq de construction très-récente, qui consomment en moyenne 1200 bourrées de sapin acquises des propriétaires de la localité ou des environs, à charge par eux, d'après les marchés, de prendre un tiers du payement en produits des usines.

Au sortir de *la Ferté*, le chemin de fer, décrivant une grande courbe vers le nord-ouest, court de nouveau, le long d'un plateau dévasté, à travers les landes, les bois, les étangs, les mares. On est alors et depuis quelque temps déjà en pleine **Sologne**, contrée dont le nom seul réveille l'idée de misère et d'abandon. La région ainsi désignée est formée inégalement aux dépens des départements du Loiret, du Loir-et-Cher et du Cher, entre le Cher au sud et la Loire au nord, et embrasse environ 110 communes sur une étendue de 46 000 hectares dont plus de la moitié dépend du département de Loir-et-Cher. Le tracé même du chemin de fer suit d'assez près la ligne de partage qui divise le pays en haute et basse Sologne, dont les points culminants dépassent de 200 mètres le niveau de la mer. Le sol de toute cette vaste contrée n'est qu'une mince couche de sable, de gravier ou de cailloux, reposant sur un lit tenace d'argile imperméable, où s'arrêtent les eaux pluviales pour s'y réunir deçà et delà en innombrables étangs, ou, qui pis est, en marécages

pestilentiels. La couche végétale varie dans les vallées de 2 à 6 centimètres; elle est moindre encore sur les plateaux. C'est le déboisement par les guerres et le libre pacage qui, ruinant ce pays, autrefois verdoyant, ont livré la terre aux bruyères, aux genêts, aux grandes fétuques rouges et aux ajoncs. La cupidité des anciens seigneurs féodaux, nobles ou abbés, trouva longtemps aussi tout profit à couper le sol d'étangs, sources de droits et de revenus inépuisables, qui ne coûtaient aucune culture.



Une ferme en Sologne.

De loin en loin apparaissent de rares maisons assises sur un sol humide, basses, mal closes, gîtes de fiévreux; quelques granges en terre dont l'aspect rappelait, il y a un siècle, à l'Anglais Young les masures du pays de Suffolk. Pourtant une population y vit et s'y renouvelle, en proportion même supérieure à celle du reste de la France. Le pays est vaste et giboyeux; la place n'y manque guère encore. Un coin de terre, quelques maigres volailles, le poisson des étangs, l'aubaine du braconnage, c'est tout ce qu'il faut pour y vivre en l'absence de tout commerce et de toute

industrie. Les trois quarts de la contrée appartiennent à la grande culture, qui ne se prête guère aux améliorations. Elles s'imposent pourtant, et dans un délai prochain sans doute auront tout renouvelé. Chargé, en 1850, par M. Dumon, ministre de l'agriculture, d'étudier les mesures à prendre pour la régénération de la Sologne, M. Brongniart proposait de cultiver 300 000 hectares en bois de diverses essences, 100 000 hectares en terres arables et prairies artificielles, 40 000 hectares en prairies naturelles, le surplus (20 000 hectares) représentant les routes et les chemins, les landes, les étangs. L'acquisition, en 1849, des domaines de la *Motte-Beuvron* et de *la Grillière* par l'empereur actuel, alors président de la république, a ouvert carrière aux projets et hâté les décisions, en même temps qu'elle payait d'exemple. Dès 1848, comme beaucoup d'autres travaux repris plus tard, *un canal* de dérivation de la Sauldre, partant de Blancafort, avait été entrepris par les ateliers nationaux. Il avait pour objet d'étancher les plateaux, d'irriguer les terrains qu'il domine et aussi de répandre sur tout son parcours les importants gisements de marne, situés à son point de départ. Une première section a été livrée à la navigation en 1857; une seconde, essayée en 1860, allait en 1862 jusqu'au Coudray, à 4 kilomètres de la limite du Loir-et-Cher, et devait aboutir près de la Motte-Beuvron, pour communiquer plus tard, par la canalisation du Beuvron, avec la Loire. Un contrat spécial passé par l'État avec la Compagnie d'Orléans assure d'autre part le transport des marnes à prix réduit par l'intermédiaire d'un entrepreneur subventionné, qui est tenu d'approvisionner onze dépôts entre la Ferté-Saint-Aubin et Theillay. En même temps les études sont terminées pour l'établissement d'un chemin de fer agricole de Gien à Montrichard, sur une étendue de 135 kilomètres, et qui desservirait Coullons, Argent, Aubigny, Salbris, Romorantin, Contres et Montrichard, toute la vallée de la Sauldre et une vingtaine de gares. Le projet n'attend pour se réaliser que la soumission des compagnies, qui n'ont pas manqué, mais dont les conditions proposées jusqu'à ce jour n'ont pas été jugées suffisamment économiques. Enfin un décret du 15 octobre 1861 a ordonné l'établissement de routes intérieures, ayant pour but spécial de desservir le réseau des canaux et des

chemins de fer. Elles doivent comprendre un développement total de 512 kilomètres et donner libre accès à toutes les importations, aussi bien qu'un débouché plus facile à la vente et au transport des bois, seule richesse que puisse échanger encore ce triste pays.

A 3 kilomètres de la Ferté le chemin de fer coupe un étang, franchit, à 1 kilomètre plus loin, sur une arche de 6 mètres, le ruisseau de la Canne, et, laissant à gauche, au milieu des bois, le *château des Muids*, maison moderne, pénètre dans le département de Loir-et-Cher et longe presque parallèlement la route de Limoges pour ne plus la quitter jusqu'à Vierzon. A 3 kilomètres de là, sur la droite et tout près de la voie, un petit étang donne naissance à la Tharonne, qui va se perdre à Neung dans le Beuvron. La tranchée monotone, où l'on vient d'entrer, se prolonge pendant près de 4000 mètres, étagée des deux côtés contre les éboulements et l'infiltration des sources. Le chemin de fer passe ainsi, sans l'apercevoir, sous les fenêtres du *château de Trégy* et par une pente assez rapide descend au Beuvron, petite rivière née dans le Loiret, et qui, après avoir traversé la partie la plus infertile du Loir-et-Cher et reçu la Tharonne, la Bonne-Heure, la Bièvre, va se perdre dans la Loire au-dessus de Candé, après un parcours de 125 kilomètres. Au moment même où l'on s'engage sur un pont de trois arches, de 5 mètres 60 d'ouverture chacune, on a sur la droite le parc et le *château de la Motte*, que l'on distingue entre deux massifs; et tout le village, avec son église neuve et ses fraîches maisons où respire un air d'aisance et de renouveau défile à gauche le long de la voie. La station, placée à l'autre extrémité et un peu en dehors, vers l'est, débouche sur la route même de Paris.

26e STATION. —.LA MOTTE-BEUVRON.

16 kil. de La Ferté. — 159 kil. de Paris. — 241 kil. de Limoges.

Il faut remonter à gauche près de 500 mètres sur la route pour gagner le village de **la Motte-Beuvron** (1312 hab.), qui s'encadre le long d'une courbe formant la corde de l'angle décrit par la réunion du Beuvron et de son affluent le Vivier. Au centre de l'agglomération, et sur la gauche de la route, la

mairie en briques rouges, flanquée de deux faux-semblants de tours carrées, dont le couronnement imite un cordon de mâchicoulis, porte à son fronton central l'N napoléonienne, symbole de l'influence contagieuse qui a partout semé la vie et rajeuni l'aspect du pays.

Vis-à-vis, séparée par une place, mais faisant face au château, s'élève *l'église*, avec son clocher hexagonal pointu, en briques rouges, cantonné de quatre petits tourillons. L'architecte est M. de la Morandière. La nef, terminée par une chapelle en forme d'abside, dont le style rappelle les chefs-d'œuvre connus de l'art roman, est accostée de deux bas côtés, voûtés en berceau, supportés par de grosses colonnes nues, et que termine, dans chaque travée, une chapelle. L'autel de droite a conservé l'inscription suivante, gravée en lettres d'or sur marbre noir: *Icy est enfermé le cœur de haut et très-puissant seigneur Mgr Henry premier de Durfort, duc de Duras, brigadier des armées du Roy et mestre de camp de cavalerie, décédé au camp de Soignies en Flandre le lundi* 16 *septembre* 1697; — et, plus bas, l'épitaphe de Marguerite-Félix de Lévy de Ventadour, veuve de Jacques-Henry de Durfort-Duras, morte le 10 septembre 1717. — Le *presbytère*, qui se voit à gauche, en regardant l'église, conserve aussi le portrait d'un Duras, et surtout une remarquable *sainte Cécile*.

En face de l'église, s'ouvre une avenue dont la courbe conduit au *château impérial.* Sans traverser le village, on y parvient directement en franchissant, au sortir de la station, la voie ferrée par un passage à niveau, et en prenant à droite le premier sentier, qui mène au domaine entre les pelouses et les taillis. Un bel édifice moderne a succédé aux ruines d'un vieux manoir féodal successivement possédé par les maisons de Graçay, Guichard Dauphin (1366-1414), Lévi Ventadour (1531), Durfort de Duras, Louis Grammont, comte de Lesparre, de Laage de Meux (1767), Petit, conseiller à la cour royale de Paris et le vicomte d'Hervilly. Il a été acquis en 1849 par le prince Louis Napoléon, qui en fit un domaine d'expériences d'où devaient se répandre, par l'exemple, toutes les améliorations pratiques. Mais la routine des agriculteurs solonais accepte lentement les leçons, et de façon, paraît-il, à décourager un peu. Déjà, vers 1810, un agro-

nome du pays, M. Mostowski, avait établi à la Motte-Beuvron, mais sans grands résultats qui lui aient survécu, un troupeau de 40 vaches, importées directement de Suisse avec leur berger. Aujourd'hui du moins les moyens se prêtent mieux à la bonne volonté. Autour de la maison d'habitation sont groupées les dépendances de la ferme, les granges, les écuries, les étables. Du domaine dépendent la *Saunerie*, le *Mont d'Aulnay*, *les Muids*, en tout douze fermes affermées, trois tuileries, dont deux affermées, et trois réserves, *la Motte*, *la Grillère* et *Misabran*. *La Grillère*, successivement possédée par François de Beauharnais,



Château de la Motte-Beuvron.

Jean-Louis Phélipeaux, comte de Montlhéry, et le comte Auguste de Choiseul-Gouffier, forme un domaine particulier, d'où relèvent six fermes et un nombre de maisons suffisant à composer un petit village. Le château, autour duquel elles se groupent, est un vieil édifice construit au XVI[e] siècle, sur pilotis, d'intérieur tout délabré, mais que précède une assez belle grille du style Louis XIII.

Les deux domaines réunis comprenaient 3382 hectares, dont, au moment de l'acquisition, 1266 hectares en bois, 990 en terres cultivées, 900 en landes, le reste en étangs ou en prairies. Les améliorations ont surtout consisté dans le reboisement des fonds

épuisés, le renouvellement des prairies, les essais de blés, de maïs, de sorgho, et un plus large assolement de racines ou de fourrages verts pour suffire au développement de la vacherie modèle et de la bergerie. Le tout dépend, ainsi que l'immense étang de Chicandin qu'ont un peu resserré des travaux récents, de la commune de *Vouzon* (7 kil.), centre d'une exploitation considérable de bois de sapin et d'importantes fabriques de tuiles, de briques et de tuyaux de drainage.

On sort de la Motte par une courte tranchée, à travers un pays nu, coupé de bruyères ou de champs de blé noir. A un kilomètre de la station, à droite, sur la Guide, affluent du Beuvron, au fond d'une maigre prairie, la vue embrasse au passage le *château de Cerçay*, large façade en briques rouges encadrée aux angles d'un double faisceau de toits noirs et pointus, qui date à peine de trente ans. Le beau parc qui l'entoure renferme nombre d'arbres rares et de belle venue; et une terre en dépend, de 600 hectares, dont 200 plantés en bois. On traverse une tranchée, pour atteindre, en franchissant le Bouillon, le Néant et autres petits ruisseaux perdus dans cette solitude, la station de *Nouan-le-Fuzelier*.

27e STATION. — NOUAN-LE-FUZELIER.

6 kil. de la Motte Beuvron. — 165 kil. de Paris. — 235 kil. de Limoges.

Dans l'opinion de plusieurs antiquaires, et notamment de M. Amédée Thierry, **Nouan** serait le *Noviodunum* des Bituriges, que des études plus récentes prétendent retrouver plus loin à Pierrefitte-sur-Sauldre. Le château, au moyen âge, faisait partie de la seigneurie de Vierzon, et, après en avoir subi les diverses destinées, il entra avec elle au XVe siècle, par une donation du duc de Berry, dans le domaine de la Sainte-Chapelle de Bourges.

Les habitants de Nouan se livrent à l'éducation des abeilles, et, à l'époque de la floraison du sarrasin et de la bruyère, on compte dans la commune 2000 à 3000 ruches, dont quelques-unes rapportent cent pour cent.

Les maisons du village (1156 hab.) se groupent, noires et d'aspect triste, autour d'une pauvre église au clocher carré, gros,

court, écrasé, sans cachet ni intérêt d'art. Quelques écarts et des bois se continuent au nord jusqu'au *château de Moléon*. Tout à l'entour et surtout vers le sud, des étangs entremêlés de quelques touffes de bois et de verdure couvrent le pays et lui donnent un certain aspect de fertilité et de richesse relatives. Les pentes des coteaux lointains portent même des vignobles qui produisent un gros vin noir, d'ordinaire employé en coupage.

De Nouan à Salbris on suit presque parallèlement la route de Limoges, à une distance de 2 ou 300 mètres à peine. A 2 kilomètres, et tout près de la voie, à droite, se rencontrent l'étang, puis, plus près encore, mais caché par une tranchée, le *château de Montevray*, habité par M. de Buzonnière, agronome zélé, archéologue érudit, auteur estimé d'une *Histoire architecturale d'Orléans*, possesseur d'une riche bibliothèque orléanaise. Le parc, que l'on traverse, se confond, au sud, avec celui du *château de Mazères*. On franchit ensuite, à deux pas de sa source, le ruisseau du Méan, qui va se perdre, au-dessus de Celles-Saint-Denis, dans la Sauldre, et enfin la Sauldre elle-même, sur un viaduc de 5 arches, ayant 7 mètres chacune d'ouverture.

28e STATION. — SALBRIS.

12 kil. de Nouan. — 177 kil. de Paris.— 223 kil. de Limoges.

Tout près de la gare, s'élève l'hôtel de la *Promenade*, où l'on trouve des voitures à volonté.

Salbris (1703 hab.) forme une assez forte agglomération située tout entière à gauche de la voie, au-dessous d'un étang, que traverse le ruisseau du Coussin, et au débouché d'un pont de pierre de 3 arches sur lequel la route de Limoges franchit la grande Sauldre. Cette rivière, qui a pris sa source dans le Cher, près de Humbligny, entre, grossie de l'Yonne, de l'Oisonnette et de la Nère, dans le Loir-et-Cher, au-dessous de Brinon, croise à Salbris la route impériale et le chemin de fer, reçoit le Naon, le Méan, la Rère, la Beauve, arrose Romorantin et se jette dans le Cher entre Celles et Châtillon. La vallée, très-resserrée au nord par de hautes collines, à l'est, par les montagnes du Sancerrois, s'élargit en descendant vers le sud et coupe par quelque verdure vive la monotonie de ces régions désolées. Le canton de

Salbris, qui comprend neuf communes de l'arrondissement de Romorantin et 9603 habitants, est un des plus pauvres de la Sologne ; les villages y sont rares ; sur ses plaines arides, on ne voit guères que des bruyères parsemées d'habitations pétries de terre glaise et de foin, dans lesquelles vit de seigle et de sarrasin une population chétive ; partout une terre sans valeur, sauf le long de la Sauldre où les prairies valent douze fois la terre des landes ou celle des champs.

Il se fait pourtant dans le bourg un certain commerce de grains, de fourrages, de bois et des laines fines et estimées du pays; et il y a quelques années, un peu au-dessous du chemin de fer, vers le sud, existait, sur une chute d'eau, une forge assez importante, qui a dû interrompre son travail. D'ailleurs, la position de Salbris sur le bord d'un cours d'eau considérable, où se déversent de nombreux ruisseaux, lui a valu de tout temps une réelle importance. C'était un des principaux points de l'occupation romaine en Sologne, sur la route d'*Avaricum* à *Genabum*, qui y franchissait la Sauldre, comme le nom même l'atteste encore (*Saldobrivæ*, pont sur Sauldre, Salbris). Son histoire se borne pourtant aux vicissitudes ordinaires de la vie féodale, qu'elle partagea avec Nouan et Vierzon. Le *château*, placé au faîte d'une vallée, à peu de distance du bourg, a été acquis en 1857 par M. de Gomigny, riche propriétaire des environs de Maubeuge, qui trouve là, sur une terre de 1500 hectares, à occuper ses loisirs intelligents et sa passion pour la silviculture.

L'espace qui sépare le bourg de la station est occupé en partie par le champ de foire. Dès l'entrée, vers l'angle de droite, une très-gracieuse et coquette maison, construite, comme le sont les plus riches et les plus pauvres du pays, en briques rouges, porte à son fronton : *Asile de Coince*. On l'aperçoit de la gare. C'est une fondation faite par la commune avec une somme de 100 000 francs donnée par le vieillard dont elle porte le nom.

L'*église*, entourée d'arbres, n'a qu'une nef voûtée en arcs d'ogive à peine indiqués. Un transsept la sépare du chœur, dont la voûte est particulièrement remarquable par son exhaussement, de beaucoup supérieur à celui du reste de l'église, et forme quatre compartiments dont un seulement de chaque côté est percé dans

toute sa hauteur d'une baie ogivale. L'autel, qui occupe le fond du chœur, est orné de statues et de colonnes d'ordre dorique. Une inscription de la corniche atteste que cette décoration a été exécutée en 1684. Son principal ornement est une *Pieta* en marbre blanc, provenant de l'église des Bénédictins de Bourges, œuvre distinguée mais entachée de mauvais goût. Le groupe saint repose sous un ciel de lit à franges d'or que soulèvent deux angelots bouffis; au-dessus plane, dans une sorte d'œil de bœuf, le Père éternel. Des deux côtés du chœur s'ouvre une galerie basse terminée par un autel. Mais on ne trouve nulle trace, dans l'église, des verrières antiques qu'y signalent tous les livres.

Au sud du village, sur un préau un peu écarté, s'élève un vieil édifice, reste sans doute d'un ancien prieuré, qui n'a d'autre nom dans le pays que *la Chapelle*. Un petit clocher, étroit et noir, qui s'enfonce dans un large toît en dos d'âne, lui donne à l'extérieur un aspect singulier. Quelques fenêtres ogivales à meneaux brisés et des écussons effacés, qui surmontent les portes, aident à peine à le distinguer des granges voisines. L'intérieur est nu et absolument abandonné, sauf l'autel, où, une fois l'an, se dit la messe. Il est décoré d'une vieille toile sans valeur, donnée en 1827 par le curé Bézard, dont la tombe est au pied et forme un des degrés.

On voit très-distinctement cette chapelle sur la gauche de la voie, au sortir de Salbris; puis à quelques pas de là on traverse le Coussin, plus loin, à 2 kilomètres, le Naon, la source des Lacs Plats, et enfin, sur une arche de 16 mètres d'ouverture, la Rère, affluent, comme tous les ruisseaux voisins, de la Grande-Sauldre, sans autre aspect que des landes et des étangs. Un moment pourtant la vue s'agrandit et découvre un lointain horizon de coteaux bleuâtres; mais la route reprend à travers le sol blanc et crayeux, que recouvrent de loin en loin des gîtes de boue.

29e STATION. — THEILLAY-LE-PAILLEUX.

13 kil de Salbris. — 190 kil. de Paris. — 210 kil. de Limoges.

Theillay-le-Pailleux (1362 hab.) est un chétif petit village aux maisons en bois ou en pierre blanche, couvertes de tuiles rouges

ou noires, toutes parsemées à droite de la voie et sur les bords d'un petit ruisseau qui va tout près de là se perdre dans la Rère. Cette station sert surtout d'entrepôt de marnes pour les cultivateurs du pays. L'*église* possède une verrière où, parmi les personnages, se remarque un seigneur de Rère avec ses armoiries.

A 2 kilomètres à peine de Theillay le chemin de fer gravit, par une longue tranchée, une rampe de 5 millimètres de pente. Le sommet atteint, on sort du département du Loir-et-Cher, pour entrer dans le département du Cher. Tout aussitôt, la voie descend, sur une pente de 6 millimètres, dans le *tunnel de l'Alouette*, œuvre remarquable de l'ingénieur Richomme. La tranchée se continuait primitivement à ciel ouvert; mais la rencontre d'un banc d'argile, que les pluies détrempaient sans cesse, nécessita, à la suite d'éboulements nombreux, la construction d'arcs-boutants solides, puis d'une voûte, qu'on eut même grand'peine encore à construire au prix de nombreux sacrifices pécuniaires. Après 1234 mètres de parcours souterrain, qu'éclairent de distance en distance d'une lumière fantastique 21 puits d'aération, on sort au milieu de la forêt de Vierzon, qui couvre plus de 5000 hectares. Mais la tranchée, qui se continue, en cache encore quelque temps l'aspect. Aussitôt que la vue devient libre, on aperçoit sur le bord de la voie, à gauche, le château de *Faye*, ancienne gentilhommière à tour carrée, qu'ombrage un groupe de sapins. A ce moment on plane, du faîte d'un remblai de sable haut de 16 mètres, sur toute la vallée, dont la verdure et la richesse causent une impression d'autant plus vive qu'elle est plus inattendue.

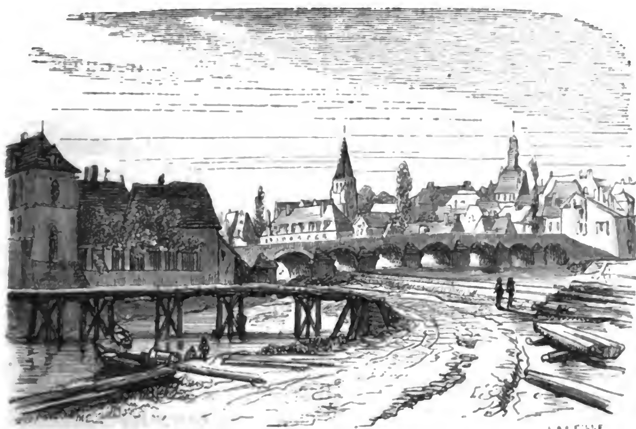
30e STATION. — VIERZON.

10 kil. de Theillay. — 79 kil. d'Orléans. — 200 kil. de Paris. 200 kil. de Limoges.

HOTELS : — *du Bœuf; — des Messageries.*
POSTE AUX LETTRES, rue Neuve, près la gare. — Bureau télégraphique.

Vierzon (7740 hab.), chef-lieu de canton du département du Cher comprenant dix communes de l'arrondissement de Bourges,

s'élève au confluent de l'Yèvre et du Cher, partie en plaine, partie sur une colline, qui domine le canal du Berry dont une longue ligne de peupliers indique de loin le tracé. De la station, on découvre à droite, la vallée du Cher, grasse et riche prairie bordée par une chaîne de collines qui s'étend jusque par delà Lignières; à gauche, les derniers arbres de la forêt, qui couvre une partie des communes voisines de Saint-Laurent, de



Vierzon.

Vignoux et de Vouzeron; devant soi, la ville neuve, échelonnée sur son riant coteau, couvert de vignes et de vergers :

> Virzio, villa virens, aliunde pauca requirens,
> Silvis ornata, vineis, pratis decorata.

C'est bien toujours « la ville verdoyante, qui tire du dehors bien peu de chose, ornée qu'elle est de forêts, parée de vignes et de prairies, » ainsi que s'en vantait à tout venant cette inscription latine inscrite autrefois aux vitraux de son église.

Les chroniqueurs attribuent à Vierzon (*Virzio*, *Virizio*) une origine gauloise et la comptent, sans autre preuve, parmi les

cités incendiées dans la guerre de l'indépendance par le dévouement des patriotes. On y a rencontré les débris d'un temple de Mercure, des urnes cinéraires, des monnaies, des restes de constructions, attestant au moins que l'occupation romaine y établit un centre d'activité desservi par la route de Bourges à Tours dont on a reconnu les vestiges. Son histoire écrite ne date que du IXe siècle. A cette époque, son petit château était possédé par deux seigneurs, Centuple et Ambran, dont les libéralités constatent la richesse et la dévotion. Dès avant les premières années du siècle suivant, la seigneurie était passée dans la maison de Blois, qui l'avait donnée en fief à un comte Humbert le Tort, venu de Belesme, quand les moines de l'abbaye de Dêvre, fondée sur les bords du Cher entre Vierzon et Saint-Georges-la-Prée, déposèrent leurs reliques dans son château et s'y établirent si bien, que dès lors l'histoire des seigneurs se confond avec celle des abbés, tour à tour moines ou laïques, prêts aux pratiques de la vie dévote ou aux grands faits de guerre. L'un d'eux, Guillaume, eut maille à partir avec Richard Cœur de Lion, qui trouva moyen de s'emparer par ruse de la ville et la livra au pillage (1196). Guillaume le Breton, qui servait alors auprès du seigneur en qualité de précepteur de son fils, déplore la ruine de ce château « où abondaient tous les biens qui font l'honneur de la vie, et qui dans la riche province du Berry avait à peine son égal pour la fertilité et la beauté de ses domaines, entre les plaines fécondes de la Sologne (ainsi parlait-on au XIIe siècle) et les prés verdoyants du Cher. » Il fallut au moins huit ou dix ans à la ville pour se remettre de cette terrible épreuve; et le souvenir de la prospérité passée y avait si bien péri qu'on célébra comme une nouveauté la venue du premier navire à voiles qui remonta dix ans plus tard (1205) chercher les laines ou les draps du pays.

Un mariage amena les terres de Vierzon, de Rochecorbon, de Mazières, de Nouan-le-Fuzelier dans la maison de Brabant (1280-1302), un autre dans celle de Juliers. Pendant l'absence de ces seigneurs lointains, le prince Noir se présenta devant Vierzon avec une armée, l'attaqua sur trois points, emporta le château et pilla. C'était à la veille de la bataille de Poitiers. Les Anglais restèrent installés dans leur prise durant qua-

torze ans, jusqu'à la venue de Duguesclin qui y rétablit de vive force le drapeau de la France.

A la suite de démêlés divers de féodalité, le roi demeura maître



Église de Vierzon.

de Vierzon, qui, un moment engagé aux mains de l'archevêque de Rheims (1445), passa successivement à différents seigneurs pour faire de nouveau retour à la couronne. Charles VIII en fit don à

Mme de Beaujeu, sa sœur (1480), et François Ier en dota définitivement le domaine par la confiscation des biens du connétable de Bourbon.

Charles IX visita Vierzon en 1585. A quelques années de là, la ville prenait hautement parti pour la Ligue et repoussait furieusement une attaque de royalistes commandés par le capitaine de Ganaches (1589).

C'est à peu près toute l'histoire de Vierzon, où de nos jours est né Félix Pyat. La ville se divise en deux parties, comme presque toutes les villes du moyen âge, la ville haute et la ville basse. La première, échelonnée le long de la rive droite de l'Yèvre et du canal, sur la croupe et les pentes de deux petits coteaux que sépare un étroit vallon, se présente toute ouverte et renouvelée par de larges rues, où débouche la gare, où s'alignent la poste, les hôtels et les entrepôts des fabriques; mais, à mesure qu'on y pénètre, et sur l'autre bord du coteau au delà d'un petit mail, les pentes escarpées s'entrelacent de rues étroites et montueuses, quartiers aimés du commerce et de la petite industrie. Une porte ogivale, jadis munie d'une herse, mais trop souvent remaniée et aujourd'hui sans caractère, sert, vers le nord, d'entrée de ville et de prison, surmontée d'une espèce de beffroi moderne et d'une horloge. Avec quelques pans d'un mur qui l'avoisine, c'est tout ce qui reste de l'ancienne enceinte élevée par Philippe Auguste, que couronnaient autrefois vingt-deux grosses tours, et où donnaient accès les quatre portes de Notre-Dame, de Saint-Jean, de Saint-Roch et de Sainte-Perpétue.

Tout à côté, mais un peu plus loin, à droite, à l'extrémité et presque en dehors de la ville haute, s'élève l'*église*, sur une terrasse où l'on parvient, des rues inférieures qui longent la rivière, par un escalier, à double palier, de trente-six marches. La porte romane s'encadre dans un vaste porche gothique, sur lequel repose un clocher carré, soutenu de contre-forts et percé sur chaque face, dans sa partie supérieure seulement, de doubles fenêtres à peine aiguisées en ogive. La nef s'ouvre par de larges arcs ogivaux sur ses deux bas côtés subdivisés en trois travées, à chacune desquelles correspond extérieurement une division du toit, qui se hérisse par trois fois en pignon aigu. Le chœur est

percé de fenêtres ogivales, que partage un double meneau couronné d'enroulements de pierre, avec triples verrières d'un bel effet. On peut remarquer encore à l'entrée de l'église, à droite, un bénitier, regardé comme antique, et dans la nef, sur la face intérieure du dernier pilier, un tableau sur bois, de Boucher, représentant *saint Jean au désert*.

A quelques pas, au sortir de l'église, si l'on va passer sous l'ancienne porte de ville, on se trouve sur la voûte du tunnel, disposée avec banquettes ogivales en pierre servant de siéges. A droite, un sentier de chèvre mène au sommet d'un monticule verdoyant d'où la vue s'étend en liberté sur la vallée et le long du canal du Cher.

L'*hôtel de ville* est au bas de la côte, au-dessous de l'église, et tout au bord de l'Yèvre. C'est un ancien couvent de Bénédictins bâti en 1628 et qui, souvent remanié depuis, n'a pas perdu son air sombre et déplaisant. — Tout à côté, un *pont* de huit arches sur le canal relie à la ville haute la ville basse, composée presque tout entière du *faubourg des Ponts*, assis dans une île. De l'autre bord l'œil embrasse d'un regard le pittoresque amphithéâtre des maisons de Vierzon, surplombées par le noir clocher et le lourd beffroi, tandis que, dans le bas, bruit et bouillonne l'Yèvre sous les roues d'une usine à porcelaine. Deux autres ponts, séparés par un petit îlot dont la pointe forme un joli préau planté d'arbres mais déplorablement entretenu, traversent le Cher et se rattachent à Saint-Léonard et au Bourgneuf.

Mais la source véritable de vie pour tout le pays, c'est le **canal du Berry**, le long duquel s'ouvrent de gracieuses promenades. Projeté depuis le xve siècle, discuté aux États de Blois de 1484, décrété par Sully et par Colbert, et de nouveau étudié par l'Assemblée provinciale de 1788, le tracé n'en fut sérieusement suivi sur le terrain qu'en 1807 et seulement déterminé par la loi du 14 août 1822. Il se compose d'une partie principale, joignant la haute et la basse Loire et d'un embranchement qui part de Fontblisse, près de Rhimbé, commune de Bonnegon, pour aboutir à Montluçon. Il est alimenté par le Cher, la Queune, l'Auron, l'Yèvre, et en outre par les réservoirs de Marmande et de Valigny-le-Monial, dont la contenance réunie est de plus de 7 500 000

mètres cubes d'eau et qui communiquent par une rigole de 7700 mètres de long. La pente totale du parcours est de 245 mètres 69 centimètres, rachetée par 115 écluses, dont 92 avec ponts, 71 aqueducs, 5 ponts canaux, 108 ponts isolés, dont 66 mobiles, formant un ensemble de travaux qui a coûté plus de 18 000 000 fr., et dont l'entretien annuel s'élève à 260 000 francs. La troisième branche de la partie principale, qui s'avance vers le nord-ouest du département, est celle qui arrive à Vierzon, en suivant la rive gauche de l'Yèvre, qu'elle y traverse pour longer dès lors, souvent à mi-côte, et sur un terrain en pente, la rive droite du Cher, dans lequel elle débouche, à 2 kilomètres au-dessus de Saint-Aignan, dans le département de Loir-et-Cher.

Un des principaux éléments d'avenir pour Vierzon est dans le développement, par cette voie, de la navigation, qui ne cesse d'y progresser, à mesure que s'y développent et s'accroissent les moyens d'alimentation du canal. Placée à la jonction des trois chemins de fer de Paris, de Limoges, de Lyon et bientôt d'un embranchement de Tours et Nantes, dont les travaux doivent être achevés en 1867, la ville voit de jour en jour sa population se multiplier et son industrie grandir. Deux fabriques importantes de porcelaine, — dont une dite *de Bel air*, placée tout au débouché de la gare, date de 1816, — des tanneries, des parcheminéries, une brasserie, une vinaigrerie, une scierie mécanique de bois de charpente, une verrerie, occupent une partie des bras, sans compter les fabriques de serges, de bonneteries et d'habillements confectionnés.

Vierzon-village, que le ruisseau de Grossou sépare à peine de *Vierzon-ville*, forme une commune de 4852 habitants et une paroisse distincte, quoique dépourvue d'église et obligée de venir en ville pour les offices. Là étaient situés, il y a peu de temps encore, les établissements industriels les plus considérables du pays, hauts fourneaux et forges créés en 1775 par les intendants du comte d'Artois pour l'exploitation des forêts de Vierzon, du Rein-du-Bois et d'Allogny. L'Yèvre mettait à leur service une force de 120 chevaux pendant neuf à dix mois de l'année; le canal de Berry, la houille et le minerai, pendant que le Cher et les voies de fer en répandaient au loin les produits.

Ces puissants ateliers d'une fabrication célèbre sont aujourd'hui silencieux. Une partie seulement est transformée en une fabrique de pointes et en une tréfilerie; mais les balanciers, l'outillage, les grandes machines y sont conservés et excitent encore l'admiration.

On sort de Vierzon en passant sous la route de Toulouse, puis dans une profonde tranchée qui contourne la ville et aboutit à un *tunnel* de 222 mètres, dont l'entrée et l'issue, construites en



Tunnel de Vierzon.

manière de fortins, sont couronnées de mâchicoulis. A trois kilomètres de la ville, vis-à-vis du *Briou*, centre d'exploitation qui alimente de terre à porcelaine les manufactures de la ville, on traverse presqu'à la fois la route impériale, l'Yèvre et le canal du Berry, à l'embranchement même de la voie de Bourges. Au loin, à droite, sur la pente de la colline, au delà du Cher, on aperçoit le *château de Chaillot*, qui appartenait aux Bénédictins d'Issoudun et près duquel on va passer. A perte de vue, et des

deux bords du chemin, on plane sur d'admirables prairies entrecoupées d'arbres et de rouges maisons; les lignes de peupliers, se resserrant à mesure que l'on s'éloigne, bordent le paysage et forment à l'horizon des massifs lointains de toute magnificence. Une courbe rapide conduit au Cher, que franchit un viaduc de 143 mètres de long sur neuf arches dont sept de 13 mètres d'ouverture. Au sortir d'un petit bois, une profonde tranchée coupe et gravit le plateau qui sépare le Cher de l'Arnon. La vue, dès qu'elle se dégage, plonge au loin, bientôt bornée à gauche, mais dominant à droite, au-dessus des fermes et des maisons bourgeoises, toute la vallée marécageuse, *la Noue* et son château féodal rebâti au XVIIe siècle, le *manoir* bien conservé d'*Autry*, *Méreau* (713 hab.) et sa petite église, perdus, comme en pleine Sologne, sur un sol entremêlé de cailloux et de gravier, le *château de Chevilly*, en avant d'un pauvre village, à quelques mètres de l'Arnon, qui, né dans la Creuse, près de Boussac, après avoir traversé un coin de l'Allier, reçu la Joyeuse, le Portefeuille, la Simare, devient navigable à Charost et se jette dans le Cher à 4 kilomètres en aval de Vierzon. On traverse l'Arnon sur un pont de cinq arches, au-dessous d'un petit étang, aux abords mêmes de la station de Chéry.

31e STATION. — CHÉRY.

15 kil. de Vierzon. — 215 kil. de Paris. — 185 kil. de Limoges.

Chéry est un assez gros village (381 hab.) bâti sur la rive gauche de l'Arnon, derrière la gare, partie en plaine, partie sur la pente d'un petit coteau. L'*église* s'élève sur le bord d'un ruisseau qu'il faut franchir, ainsi que l'Arnon et un autre de ses affluents, pour gagner (1 kil.) le chef-lieu de la commune, *Lury*, que traverse la route impériale de Limoges. Le chemin qui s'ouvre au débarcadère y conduit d'ailleurs en droite ligne.

Lury (784 hab.), aujourd'hui simple chef-lieu de canton, est une petite ville très-ancienne, jadis défendue par de profonds fossés et une enceinte, où l'on pénétrait par deux portes dont une reste presque entière. Dès le XIIe siècle (1196), son château eut maille à partir avec Richard Cœur de Lion, qui le ruina. Il appartenait alors aux seigneurs de Vierzon, qui ne trouvèrent

rien de mieux pour ramener les habitants que de leur concéder, comme à leurs voisins de Menetou-sur-Cher, une charte de commune (1213), qui a été conservée. Elle remettait au jugement d'un jury de bourgeois la justice de toutes forfaitures autres que l'homicide, la trahison, le vol et le rapt. Quiconque voulait quitter le pays avait trois jours pour transporter librement son mobi-



Ruines de Lury.

lier, à charge de payer auparavant toutes ses dettes, et de ne pouvoir vendre ses immeubles, chétive conquête de liberté, payée chèrement sans doute et qui par ces temps-là suffisait à faire envie. Un mariage porta la châtellenie de Lury dans la maison de Brabant, puis dans celle de Juliers (XIVe siècle). Jean le Bon la confisqua sur le margrave Guillaume IV, et le duc de

Berry en fit don (1365) au chapitre Saint-Étienne de Bourges, à charge de quatre services annuels pour le repos des âmes du roi Jean, de Bonne de Bohême, du roi Charles VI et de Catherine de France. Elle eut fort à souffrir des guerres anglaises et surtout, au XVIe siècle, des guerres de religion, qui la saccagèrent au point de lui enlever toute importance. Sur le viaduc même de l'Arnon on distingue très-bien encore au passage, parmi les maisons du bourg, qui défile tout entier sous les yeux, la haute tour carrée de son donjon démantelé. Le village a conservé un commerce assez actif qu'alimentent les huiles excellentes et surtout les vins du pays. Le *vin* blanc des coteaux de *Quincy* (8 kil.) se laisse boire, mais le reste est pure piquette, qui perd après la vente jusqu'à son nom.

On longe à gauche l'Arnon et des prairies la plupart du temps inondées, à droite le pied du coteau, tout le long des vignes ou des peupliers. A mi-chemin (2 kil. 1/2), la voie quitte un instant le Cher pour aborder dans le département de l'Indre la station de Reuilly.

32e STATION. — REUILLY.

4 kil. de Chéry. — 99 kil. d'Orléans. — 219 kil. de Paris.
181 kil. de Limoges.

Reuilly est un gros bourg (2568 hab.) du canton Nord et de l'arrondissement d'Issoudun (17 kil.) où huit foires importantes trouvent à s'approvisionner des foins, des laines, surtout des vins blancs d'alentour. A voir ses maisons régulièrement alignées sur le penchant de la colline toute verdoyante, on dirait une colonie de fraîches villas installée dans un verger. L'*église*, dont la crypte passe pour mérovingienne, semble comme étouffée entre les maisons qui l'enserrent. A 5 kilomètres du village, l'*Ormeteau* n'est plus qu'un petit hameau, où toute trace a disparu de sa célèbre commanderie.

Le bourg même de Reuilly doit son origine à un prieuré que Dagobert donna avec vingt-deux villages à l'abbaye de Saint-Denis et autour duquel vinrent se grouper les habitations. Les Normands le pillèrent en 902, puis les Anglais au XIVe siècle, qui n'en furent chassés qu'en 1370 par Duguesclin. En 1473, le car-

dinal de Jouffroy, évêque d'Alby, s'y arrêta pour mourir. — Ce n'était plus au XVIIIe siècle qu'un modeste bénéfice ecclésiastique annexé au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, dont les supérieurs avaient les droits de seigneurs de la paroisse. Dans le bourg même on visitera avec intérêt un grand édifice en pierre, du style de la Renaissance, appelé vulgairement *la Grand-maison*, sans autre tradition qui permette d'en soupçonner la destination. La façade nue, terminée par un pignon que surmonte une croix sculptée, est éclairée de trois étroites fenêtres



La Ferté-Reuilly.

superposées dont la première surtout est remarquable pour la délicatesse de son ornementation.

Le **château de la Ferté-Reuilly** est à 2 kilomètres de Reuilly et sur la commune de *Lazenay* (904 hab.), vis-à-vis du point même où la voie de fer pénètre à nouveau dans le département du Cher, dont il domine l'extrême confin. La terre de la Ferté, passée par alliance de la maison de la Châtre dans celle du duc de Vitry, avait été acquise en 1656 par Jacques de Lafond, qui, en 1659, confia à Mansard la reconstruction de sa demeure seigneuriale. Le corps principal du bâtiment, très-simple d'aspect

et d'un seul étage, est flanqué de deux ailes en retour, que terminent, à l'angle gauche, deux tours rondes, à droite, des dépendances et une tour plus petite surmontée, comme les précédentes, de clochetons. Une grille donne accès dans la cour d'honneur, que précède un pont de pierre de deux arches. De vastes terrasses couronnent de larges fossés qu'une haie de beaux peupliers borde à l'extérieur. Ils sont à plein baignés par les eaux de la Théols, qui, née près Saint-Christophe-en-Boucherie sous le nom de la grande Thonaise, va, à un kilomètre de la Ferté-Reuilly, se jeter dans l'Arnon, après 68 kilomètres de parcours. Le château a été acheté en 1866 par Mme de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie.

La voie laisse à droite le château de la Ferté, à gauche le parc, une vieille ferme, et un peu plus loin, une papeterie, puis se développe à travers les prairies, les champs ensemencés, les vignobles. A 4 kilomètres 1/2 de Reuilly, on quitte définitivement le département du Cher, qui n'a été entamé que sur un parcours de 5337 mètres, et l'on rentre dans l'Indre vis-à-vis de *Diou* (454 hab.), petit village dont l'église se dresse à droite et sur l'autre bord de la Théols, et que l'histoire ne mentionne guère qu'à l'occasion du massacre de treize jeunes protestants inoffensifs par les paysans soulevés au son des cloches (8 mai 1562). En passant sous le *bois de la Mouche*, qui couronne la crête à gauche, une tranchée aboutit à un coude de la Théols, que l'on traverse deux fois. Dans l'angle se montre en bas le petit village de *Chambon*. Une seconde et très-courte tranchée débouche devant l'*Echardon*, espèce de ferme d'apparence singulière, qui borde la voie à droite, un peu en avant de Sainte-Lizaigne que l'on dépasse pour sortir de la vallée trop souvent inondée.

33e STATION. — SAINTE-LIZAIGNE.

10 kil. de Reuilly. — 108 kil. d'Orléans. — 229 kil. de Paris.
171 kil. de Limoges.

Sainte-Lizaigne (1155 hab.) fait face à la station, sur la rive gauche et dans la vallée de la Théols. Son *église* avait été donnée, dès le VIIe siècle, par une pieuse dame, au monastère Moyen

ou Moutermoyen de Bourges, qu'elle venait de fonder. La Théols y dessert une papeterie et l'importante *forge de Boissy*, tout à côté du hameau. A 8 kilomètres vers le nord se trouve la petite ville de **Charost** (1562 hab.), sur un coteau, au bord de l'Arnon, qui coupe la commune du nord-est au sud-ouest en offrant sur tout son parcours de gracieux paysages. On l'y traverse sur un pont de pierre. Charost était au moyen âge ville forte, et au midi, tout près de l'église, s'élevait un *château* entouré autrefois de profonds fossés et d'épaisses et hautes murailles, dont il reste encore de larges pans brisés et une grosse tour massive. Il dépendait primitivement de la seigneurie d'Issoudun et passa, en 1217, dans la suzeraineté directe de la couronne. En 1589, la ville soutint un siége contre le ligueur la Châtre. Le château fut escaladé par les assaillants, le chef de la garnison, Marsault, pendu, le reste rançonné et la ville pillée à merci. La terre, acquise en 1608 de la maison Chabot de Mirebault par Philippe de Béthune, devint, en 1672, un duché-pairie en faveur du comte Louis de Béthune, dont la famille l'a possédée jusqu'au dernier siècle.

La voie ferrée, coupant de légères ondulations de terrain, continue, le long des saules et des peupliers, à remonter la Théols, qui se multiplie en innombrables ruisselets, chargés d'usines et de moulins; on laisse à droite la *forge de Boissy*, à gauche la *ferme de Nohant*, tout sur le bord du chemin, un moulin à drap, des maisons bourgeoises et des jardins, le *moulin d'Autry*, et plus loin celui de *Saint-Laire*, dans l'angle formé par la voie et la route impériale, à l'entrée du faubourg de la Croix-Rouge et des premières rues d'Issoudun.

34e STATION. — ISSOUDUN.

7 kil. de Sainte-Lizaigne. — 36 kil. de Vierzon. — 115 kil. d'Orléans.
236 kil. de Paris. — 164 kil. de Limoges.

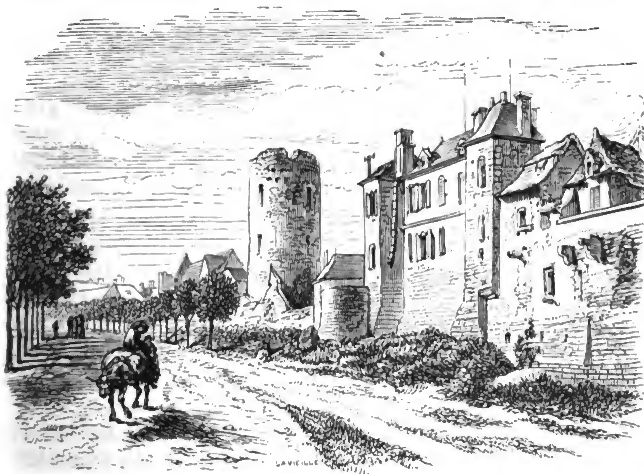
Hôtels : — de *France*, — des *Trois-Rois*. — Bureau télégraphique, près la mairie. — Librairies : — *L'homme*, — *Ferrand*. — Bains chauds, au premier pont, à droite près la gare.

Issoudun (14 282 hab.), chef-lieu d'un arrondissement et de deux cantons du département de l'Indre, est la plus jolie ville de

tout le Berry. Sa situation seule, un peu excentrique, lui a fait perdre toute chance de devenir le chef-lieu du département, quoiqu'à plusieurs titres elle y pût prétendre et qu'elle en soit encore, sous divers rapports, la ville la plus importante. La gare, placée entre deux cours d'eau, débouche sur un boulevard qui fait en partie le tour de la ville, où pénètrent des rues à pente rapide. A gauche, une route neuve et large s'ouvre au travers des quartiers neufs ou renouvelés et des promenades, jusqu'à la grande place et à la partie haute, d'aspect moderne et presque élégant; à droite, de vieilles rues, aux angles brusques et enchevêtrés, donnent accès dans les quartiers de la basse ville, autrefois séparée par des murailles des hauts quartiers et même du château, qui renfermait l'auditoire royal, le logis des officiers de la maison du roi et l'abbaye Notre-Dame. La ville basse, entourée d'une forte enceinte et de fossés, était surtout la retraite des hommes de commerce et de métier et attend encore que de salutaires percées y laissent pénétrer, comme il faudrait, la libre lumière et le progrès. Les dernières maisons, hôtels, jardins, fabriques, baignent leur pied dans le courant verdâtre de la Théols, toute peuplée de touffes d'herbes et d'ajoncs à fleur d'eau. Tout à côté de la gare, à droite, le pont, où s'adosse un établissement de bains, conduit, en coupant une île, au *faubourg des Alouettes*, formant angle avec la longue rue du *faubourg Saint-Paterne*, qui, longeant en droite ligne l'autre rive, remonte au second pont de pierre, bordé sur la rive droite par le vieil hospice. C'est dans le faubourg Saint-Paterne que subsistaient encore, il y a quinze ans, les ruines charmantes de l'*église* de ce nom, dont le chœur, aux délicates ogives, abritait, sous ses arceaux tremblants, un petit logis de prolétaires. Aujourd'hui le logis s'est agrandi aux dépens de la ruine, et les traces même en ont si bien péri que les anciens du pays n'en reconnaissent plus l'emplacement certain.

Entre les deux ponts, sur la rive droite de la Théols, la *promenade Champion*, long préau à triple rangée d'arbres, mène au pied de hauts jardins et d'une motte escarpée, d'où domine, sur toute la vallée, une tour remarquable (XIIe siècle), seul reste du château, dite la Grosse Tour, ou plus populairement encore, la

Tour Blanche. Des sentiers de chèvre gravissent à pic des deux côtés jusqu'à l'ancienne entrée, aujourd'hui interdite. On n'y pénètre plus que vers le nord et par les cours de la mairie. Circulaire à l'intérieur, le plan, de forme cylindrique à l'extérieur, présente, ainsi qu'au château Gaillard de Normandie, cette singularité, qu'il s'allonge en s'évidant au nord-est, comme pour rappeler dans son profil le symbolique surnom de son fondateur, Richard Cœur de Lion. Les murs, hauts de 27 mètres, sur quatre



Tour Blanche, à Issoudun.

étages, ont à la base 4 mètres d'épaisseur. Un pont-levis, jeté d'une tour voisine, donnait accès aux deux petites portes à plein cintre du second étage, entrée unique de la forteresse, où l'on parvient aujourd'hui par un escalier tournant en bois appliqué contre le mur. Là s'ouvrait la salle principale, dont la voûte en arc d'ogive retombe, d'une hauteur de plus de 8 mètres, sur les colonnettes octogonales des angles. Elle contenait un four, une vaste cheminée, et, entre les deux fenêtres, un puits, où se sont trouvés enfouis des boulets de pierre. Les embrasures profondes

de là fenêtre près de la cheminée portent encore de nombreuses inscriptions, des blasons, dont un avec sa date, 1569, et des noms d'inconnus. C'est sans doute un protestant prisonnier qui a écrit : « 1691. *Le mariage est honorable entre tous et la couche sans macule.* » — Plus loin, parfaitement nets et gravés d'une main assurée dans la pierre, se distinguent des caractères hébreux. Ce sont des vœux de liberté, témoignage, encore entendu, de quelques malheureux juifs persécutés : « Deux frères, disent-ils, sont en prison, Isaac et Hazem. Que Dieu leur soit en aide! Qu'il les fasse passer des ténèbres à la lumière et de la servitude à la liberté! Ils sont venus le 3e jour de la Perracha-Vaïhi, an 64 du petit comput. (1304). » Par terre, dans les angles, gisent, au hasard, divers débris recueillis là en attendant un meilleur gîte : des colonnettes, des chapiteaux antiques, un pan de pierre ornementé de carreaux et d'entrelacs et une tombe d'abbé couché sur le dos et portant la crosse. Dans l'épaisseur de la muraille, un escalier tournant de 97 marches conduit jusqu'au faîte. Dans une seconde chambre octogonale sont déposées trois antiques coulevrines fondues pendant les guerres de religion et fières encore de leur date (1568-1588). Celle de 1568 porte de plus, en son relief, cette légende :

A Issoudun : je fus fette :
Pour tenir : aux ennemis : teste.

Du sommet de la tour, couronnée récemment d'un parapet de pierre, rayonne un immense panorama de 15 ou 20 kilomètres d'horizon, où l'on distingue, tout près du faubourg, vers le sud, le petit *château de Frapesle*, refuge aimé de Balzac, le romancier, et même *Ménétréols*, centre d'une vue plus étendue encore, qui embrasse dans son rayon, comme disait le dicton berrichon, la tour d'Issoudun, la tour de Bourges et la tour de Mehun. Tout l'édifice, livré du reste aux maçons, doit, assure-t-on, recueillir définitivement les collections futures d'un musée local.

Des fouilles, entreprises en 1800 et en 1834, à la base du château, ont mis à jour, dans la motte même du donjon, à 6 mètres du sol, des débris d'abord de constructions informes, puis une enceinte fortifiée renfermant une *petite chapelle*, étroit radier

carré, avec une abside éclairée à l'orient par une fenêtre et précédée d'une petite logette ou cellule. A côté s'ouvre un puits, au fond duquel s'est trouvée une tête de girafe portant encore au cou son collier. Cet oratoire, qui paraît remonter aux IV et Ve siècles, s'appuie sur un soubassement dont la maçonnerie accuse une époque beaucoup plus reculée, et tout au moins une œuvre du Ier siècle chrétien. Ces ruines sont classées à bon droit parmi les monuments historiques. On en a déblayé les alentours et surtout enlevé tous les débris antiques, pour les reporter dans la tour voisine : il ne reste plus qu'à en nettoyer l'intérieur et à le défendre des immondices.

La **mairie**, attenante à ces ruines, est installée dans l'ancien *tribunal*. Sous un hangar de la cour est déposée une coulevrine, sans autre inscription que sa date (1551), et qu'on tire encore de nos jours dans les solennités publiques. La **bibliothèque** municipale occupe une salle du rez-de-chaussée. Des armoires vitrées contiennent les livres, au nombre d'environ 2000, quelques-uns modernes, le plus grand nombre d'apparence antique et telle qu'il convient à de tranquilles in-folios de jurisprudence féodale ou de théologie. Deux vitrines, dans un cabinet, suffisent à renfermer les menus objets d'art ou de curiosité, la crosse de l'abbé dont le tombeau est dans la Tour Blanche, à côté, un parapluie chinois, une momie égyptienne, des boulets de pierre, dons ou trouvailles d'enfants du pays. — Le directeur de la bibliothèque et du musée est M. le docteur Voisin.

Tout au sortir de la mairie s'ouvre une ancienne *porte* de ville en plein cintre, du style de la Renaissance, accostée de deux tours rondes, dont une, ancien beffroi, sert aujourd'hui de *prison*. Elle forme un des angles de la grande place, centre actuel de la ville, sur laquelle s'élève le **palais de justice**, édifice à colonnes et fronton de style grec, supporté par un palier de trente marches, et construit en 1856 sur l'emplacement de l'*abbaye Notre-Dame*, où les fouilles ont découvert la crypte abbatiale et de nombreux tombeaux. Une tradition y plaçait celui de la reine de France, Marie de Luxembourg.

L'**église Saint-Cyr**, qui est à l'entrée de la rue voisine, offre une confusion singulière de parties rapportées ou conservées,

comme on l'a pu, à la suite des incendies et des restaurations qui en ont sans doute changé les dispositions premières. La nef principale est bordée, à gauche, d'une nef latérale divisée par de gros piliers pentagonaux en trois compartiments à larges arcs d'ogive, dont le troisième recouvre un autel. Dans le retrait d'une des deux sombres fenêtres se cache une demi-chapelle, à côté de laquelle une étroite et basse arcade communique avec le fond de l'église. La droite de la nef est bordée de deux arcades seulement, qui forment chapelles sans se prolonger jusqu'au transsept. Quatre énormes piliers massifs, dans lesquels s'encadre à des hauteurs inégales la retombée des arcs, supportent le clocher, en formant un carré central dont les deux côtés de droite et de gauche s'allongent en compartiments à voûte surexhaussée. L'aile de gauche est laissée vide et nue; celle de droite renferme un autel de la Vierge tout surchargé d'enluminures et de puériles coquetteries. Un chœur profond et dont la voûte est de beaucoup supérieure encore à celle de la nef et des deux bras du transsept, se divise en six travées ogivales ouvrant dans une galerie circulaire. Chaque compartiment, orné d'une clef de voûte armoriée, forme une chapelle éclairée par des fenêtres ogivales à meneaux et quelques débris d'anciens vitraux. Le chevet de l'église a conservé sa *verrière* complète du XIVe siècle, classée parmi les monuments historiques. Elle comprend trente tableaux agencés autour d'un crucifiement. L'entrée intérieure du chœur est surmontée d'un buffet d'orgue couronné d'un groupe grotesque d'instruments de musique. Sur les murs pendent quelques vieux tableaux, un *Martyr de saint Cyr*, une *Vierge à la grappe*, une *Mise au tombeau*.

L'église du Sacré-Cœur, qui s'élève à l'autre extrémité de la ville, est un édifice à peine achevé, en style ogival du XIIIe siècle, dont les ordres vont en décroissant, jusqu'à un étroit clocher carré que termine une flèche aiguë surmontée d'un Christ tenant un cœur enflammé dans sa main gauche. Le couronnement de la porte centrale s'allonge en un fleuron sur lequel se dresse une Vierge d'un goût fade et vulgaire portant un enfant Jésus mignard. L'intérieur se compose d'une nef unique, sans transsept ni bas côtés; les sept travées forment autant de com-

partiments distincts, transformables en chapelles et communiquant par d'étroites ouvertures. Des vitraux modernes portent la date de l'œuvre et le nom de l'ouvrier : « L. Lobin de Tours, 1864. » Dans les entre-colonnements supérieurs de la nef, des guirlandes de fleurs artificielles encadrent des dictons de la bienheureuse Marguerite-Marie, que ses plus dévots n'osent appeler de son nom Alacoque. L'autel privilégié forme le chœur. La verrière du fond, à trois pans, dont les meneaux supérieurs s'enroulent en cœur, est d'une couleur harmonieuse, mais rivalise d'affeterie dévote avec l'ensemble de l'église. Au centre, Jésus-Christ apparaît à Marie Alacoque agenouillée : « *Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes.* » — A droite, à de jeunes prêtres tout de noir vêtus : « *Publiez partout la dévotion à mon divin cœur.* » — A gauche : « *Réparez par vos dons les torts que l'on fait à mon divin cœur.* »

Plus loin encore, à l'entrée de la route de Bourges, un beau et vaste parc, appartenant à Mme Duquesne, borde d'un côté une jolie *chapelle* moderne, simple nef gothique, éclairée au chevet par une large verrière. Au-dessous, une belle crypte voûtée en berceau et percée de cinq petites fenêtres doubles, contient l'enfeu de la famille qui l'a fait bâtir : Jean-Julien Cottereau Boisaujeu (1860), Pierre-Marie-Joseph-Abraham Duquesne (1843), etc. — Un autel simplement orné, s'élève au fond du chœur, dont une *Pieta* peinte sur verre décore le compartiment central. — A la chapelle sont attenants les bâtiments d'un orphelinat dirigé par les *sœurs de Saint-Vincent.*

Il faut revenir en ville en passant devant le **collége communal**, qui occupe, rue Saint-Lazare, l'emplacement d'une ancienne abbaye, dont le cloître, du XIIe siècle, et la crypte sont en partie conservés. Le carrefour de *la Croix de Pierre* dépassé, on se trouve sur *les fossés*, jolie promenade ombragée d'arbres, que termine, à gauche, le **théâtre**, construction vulgaire à peine distincte des maisons attenantes, et que borde, à droite, en contre-bas, un vaste préau planté, appelé populairement *Champs-Élysées*, et autrefois, à plus juste titre encore, les *Champs d'Amour*. Un bal public en plein air y convie, dimanches et jeudis, la jeunesse joyeuse d'Issoudun.

La chapelle de l'**Hôtel-Dieu**, bâti à l'entrée du second pont et du faubourg de Saint-Paterne, est une simple chambre lambrissée, en forme de parallélogramme régulier, mais dans les angles de gauche, en entrant, se conservent deux belles sculptures en forme d'*arbre de Jessé*, où s'échelonne en rameaux toute une pittoresque imagerie. Dans l'une, un personnage coiffé du turban et vêtu de la robe longue est couché sur un tertre, dont un des pics, surmonté d'un château fort, domine un moulin à eau. A son côté surgit un chêne qui à chaque nœud porte une image ou quelque portrait. Dans l'autre, le personnage, couché de même à terre, appuie la tête sur sa main droite et contemple ses rejetons. Au centre de l'arbre, la Vierge, debout, porte l'enfant Jésus, et, tandis que, dans le premier arbre, les têtes semblent celles de prophètes ou de saints, ici ce sont des figures de rois ou de chevaliers. L'autel principal est aujourd'hui installé dans une sorte de niche ou retrait à croisée gothique; le vitrail ancien, qui occupe le fond, représente deux saints, dont un est saint Louis, à la robe fleurdelysée. Quelques vieux tableaux sans intérêt couvrent les murs.

On aura à peu près visité toutes les curiosités d'Issoudun, si l'on n'oublie pas d'aller saluer le *Roi des Ribauds* dans la vieille rue de Rome, à quelques pas de l'hôtel des *Trois-Rois*, à droite en se dirigeant vers le collége et le Sacré-Cœur. La tradition populaire et les savants du pays montrent sous ce nom un personnage à mi-corps, sculpté en saillie dans un cadre de pierre entre les deux fenêtres d'une antique maisonnette habitée par des artisans. C'est un gros garçon tout peinturluré, grandeur demi-nature, vêtu d'une ample tunique serrée à la taille par un large ceinturon bouclé, à collet revers d'hermine, à manches courtes et très-évasées. Il tient d'une main un gobelet, de l'autre il se découvre et lève sa toque à plumet. Au-dessous, sur l'encadrement, à peine peut-on lire encore : « **A ta san-té.** » Mais ce bon vivant, d'humeur si belle et si polie, était-ce autre chose que l'enseigne d'un cabaret?

Issoudun, quoique son nom ne soit pas mentionné dans les documents antérieurs au X[e] siècle, est une ville fort ancienne, comme l'attestent assez les débris de sa Tour Blanche. Le pre-

mier connu de ses seigneurs, Emmenon, ne se signale guère, non plus que ses successeurs, autrement que par des donations aux abbayes voisines. Bientôt le fief ne fut qu'un domaine de plus dont s'enrichirent les princes de Déols, suzerains de presque tout le Berry. Au XIIe siècle la possession en est disputée par l'Angleterre et par la France, et, après diverses vicissitudes, Issoudun tombe en dot à Blanche de Castille, fille de Jean sans Terre (1200), mariée au fils aîné de France et mère de saint Louis, à qui elle en fit abandon. Le désastre de Crécy ramena les Anglais autour du château, qu'ils assaillirent « fortement et roidement, » mais qui résista et leur tint tête (1356). Charles VII, « le roi de Bourges, » y trouva quelque temps refuge. Charles VIII affranchit la ville, mais non les faubourgs, de la taille et de la mortaille, lui octroya le droit de commune et la nomination de quatre administrateurs chargés d'attributions spéciales. Un instant César Borgia, le fils du pape Alexandre VI, fut investi de la seigneurie (1498) par Louis XII, en remercîment des lettres de divorce qu'il lui apportait. Il y fit une entrée de prince et fut accueilli avec force témoignages d'honneur et de respect par ses nouveaux sujets.

Les violences des haines religieuses éclatèrent à Issoudun dès les premiers jours des premières guerres. L'année 1562 surtout y fut terrible. Charles de Barbancois, seigneur de Sarzay, nommé par le roi gouverneur, s'y installa, assisté du bourreau en permanence au pied du gibet. Les protestants, jetés pêle-mêle dans une tour haute, y furent si bien entassés, qu'elle s'écroula. Quelques mois après (12 octobre), une proclamation avertissait « tout suspect de religion » d'avoir à vider la ville sous peine de mort. Ceux qui obtinrent de revenir ou de rester, durent se résigner à toutes les misères. Une église pourtant s'y maintint constante et invaincue jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes.

Lors de la ligue, la Châtre, introduit dans la place par surprise et par corruption, ne put s'y maintenir. L'échevin, Jacques Bernard, sieur de Marandé, aidé de quelques amis du dehors, tua Mathefelon qui commandait la garnison et s'empara du logis du roi. En même temps, sur un signal, les portes s'ouvraient aux proscrits, dont la voix ameuta les bourgeois. La lutte engagée,

les soudards furent réduits à se rendre, et les renforts royaux n'arrivèrent que pour prendre possession de la ville affranchie (14 juillet 1589). C'est un anniversaire qui s'y est fêté longtemps.

Sous la Fronde, les habitants, assaillis par un parti de révoltés, se défendaient avec courage, quand un incendie se déclara au cœur de la ville. Ils refusèrent de quitter les remparts où l'on se battait. Près de 1200 maisons, 600 femmes ou enfants y périrent. Louis XIV en personne tint à venir rendre hommage à ce dévouement qui s'oubliait pour lui, et, en entrant en ville, il refusa de recevoir les clefs que lui présentaient les habitants de cœur si fidèle à se bien garder. Il se rendit ensuite à la messe, à cheval, afin d'être mieux vu de ce peuple tout affectionné, et lui fit cet honneur de déjeuner en sa présence. La ville reçut au départ de Sa Majesté la noblesse pour son maire ; mais, dès la seconde élection, le sentiment public fit répudier ce privilége, source de rancunes ou d'exactions. La révocation de l'édit de Nantes amortit bientôt tout ce beau zèle, en expulsant d'Issoudun ses principaux fabricants, les créateurs de sa fortune municipale, qu'il lui fallut songer à transformer. Une de ses principales industries, qui fournissait de tricornes toute l'armée, a été à peu près ruinée par les révolutions des modes militaires. Ses tanneries pourtant sont encore prospères, et ses filatures de laine, la menuiserie, la brosserie, la coutellerie, le commerce du bois flotté entretiennent une animation locale que l'avenir ne peut plus menacer.

Parmi les illustrations d'Issoudun, modestes d'ailleurs comme leur berceau, on a retenu les noms du Père *Contancin*, supérieur général des Missions étrangères sous Louis XIV ; — de *Luneau de Boisgermain* (1732-1801), savant et zélé instituteur, transfuge des jésuites, dont un commentaire sur Racine et des procès contre les libraires-éditeurs de l'Encyclopédie firent quelques jours une célébrité ; — de Jean-Nicolas-Marie *Deguerle* (1766-1824), maître de quartier au collége de Lisieux, jeté par la Révolution parmi les gentillâtres de la Vendée, épargné par les massacreurs de septembre, et qui devint une des illlustrations de l'Université impériale par sa traduction de l'*Énéide* et ses poésies mythologiques ; — de l'excentrique jurisconsulte *Renauldon* (1709-1792), chef des bohémiens en Italie, puis capucin, puis génovéfain, puis soldat,

puis page chez la marquise de Romagnési, en dernier lieu greffier des vivres à Versailles et avocat consultant à Issoudun; — enfin du Père Guillaume-François *Berthier* (1704-1782), continuateur de l'histoire de l'*Église gallicane* du P. Brumoy, rédacteur du journal de Trévoux, mais que ses modestes travaux eussent laissé mourir dans l'oubli, si Voltaire n'eût pris la peine de l'enterrer tout vivant dans une de ses facéties où il a raconté dévotement à sa manière la *Maladie, la confession, la mort et l'apparition du révérend père*. — Le célèbre tragédien *Baron*,

Du Théâtre-Français, l'honneur et la merveille,

tient aussi à Issoudun par son père, tanneur de la ville, qui s'éprit d'une comédienne et se mit de la troupe pour suivre sa belle.

Si la ville offre un air d'aisance et de bien-être, le paysage qui l'entoure et que son coteau domine, s'égaye aussi de la verdure des vignes, des noyers, des peupliers épars le long des ruisseaux; mais bientôt l'aspect change. Un tiers à peine de l'arrondissement d'Issoudun est entrecoupé de ruisselets, de haies, de bois; c'est, comme on dit, le *Bois-Chaud*. Le reste, tout différent de température, de mœurs, de culture, est la triste *Champagne*, pays plat, nu, sans arbres, coupé en grandes exploitations, où se promènent à l'aise les nombreux troupeaux qui fournissent cette laine fine et douce, trésor des fabriques d'Issoudun et de Châteauroux.

A moins d'un kilomètre de la gare, on traverse, sur un pont de 4 arches de 5 mètres 95 de long, le ruisseau de *Saint-Jean-Varenne*, qui donne son nom au village voisin et qu'on longe à gauche jusqu'à sa source. On dépasse successivement divers groupes d'habitations, une usine, le village de *Saint-Jean* sur une petite ondulation de terrain; — et un peu plus loin, toujours à gauche, le gros bourg de *Thizay* (530 h.) avec son église, termine le plateau nu. La voie ferrée se continue à travers la vallée plate et marécageuse, qu'exploitent des maraîchers.

35e STATION. — NEUVY-PAILLOUX.

12 kil. d'Issoudun. — 248 kil. de Paris. — 152 kil. de Limoges.

Neuvy-Pailloux est un village de 1198 habitants (canton sud et arrondissement d'Issoudun) sur la rive gauche de la Vignole,

que le chemin de fer y traverse. On s'arrête presque en face de l'église dont on voit à droite le beau clocher carré de style roman, percé sur chaque face de fenêtres à doubles petits meneaux.

Le seigneur de Neuvy, Guillaume le Bouteiller de Senlis, fut un des otages livrés par le duc d'Orléans aux Anglais, en garantie de la somme qu'il avait promise, pour obtenir leur retraite du pays (1412). Cette captivité le ruina si bien, qu'au retour il n'eut rien de mieux que de vendre presque toutes ses seigneuries du Berry, et en particulier celle de Neuvy, pour 6700 écus d'or viels à Guy de Chauvigny (1444).

En septembre 1844, au village de *Villesaison* (2 kil. au N. O.), près de l'ancien chemin d'Issoudun à Déols, on a découvert un curieux tombeau gallo-romain. C'était une salle carrée de 5 mètres de côté, ornée de fresques formant lambris, avec des panneaux noirs portant au centre des dessins de fruits et d'oiseaux. Le tombeau était enterré à 4 mètres dans le sol et précédé d'un vestibule et d'une allée formée de deux pans de murs. On en retira 57 amphores de près d'un mètre de haut, une meule, des outils, deux masques de fer doublé de cuivre rouge, un vase de cuivre orné d'un médaillon avec le relief d'une femme, assise à demi nue sur un animal fantastique et tenant dans sa droite un serpent enroulé. Le squelette du personnage inhumé conservait encore au doigt un anneau d'or.

A 2 kilomètres à l'est de Neuvy, le village de *Sainte-Fauste* mérite une visite pour la belle verrière de son église. Tout à côté, et presque y attenant, se voit encore le vieux château féodal de *la Ferté*, et, un peu plus haut, celui de *la Tremblaire*, bâtiment du XVII[e] siècle à un seul étage, dont la façade est cantonnée de deux tours rondes à pignons aigus.

On montre aussi sur le territoire de cette commune un tumulus gallo-romain et surtout la *mardelle sainte*. On appelle marges ou mardelles, en Berry, des excavations arrondies en forme de cône tronqué renversé, où les eaux ne séjournent pas, d'une profondeur en général de 2 à 3 mètres sur 5 à 6 de largeur. Aucun vestige matériel n'assigne de date à ces traces étranges où l'on ne peut reconnaître l'indice certain d'habitations, encore

moins de temples, mais que l'on rencontre surtout nombreuses et rapprochées dans le triangle formé par Déols, Issoudun et Saint-Martin d'Ardentes. — Des ravisseurs emportaient les reliques de sainte Fauste dérobées à son église, quand leur attelage s'arrêta frappé d'immobilité. Ils essayent en vain d'enlever le sacré fardeau; les mains, qui le souillent, se tordent dans une douleur inexpiable, et le précieux corps, se relevant à leurs yeux, marche et va s'ensevelir de lui-même dans la sainte mardelle. Depuis ce temps, les paysans, tourmentés de douleurs aiguës, s'y rendent à jeun, le vendredi, pendant trois semaines; — et le jour surtout où se fête la sainte est un rendez-vous du plus dévot pèlerinage.

Sainte-Fauste et son château restent à gauche le long du plateau, derrière une basse et monotone tranchée que gravit la voie au sortir de Neuvy. Au delà d'une petite forêt, on laisse à gauche les manoirs de *Montaboulin* (5 kil.), et de *Nieul* (9 kil.), à droite, les *Loges*, *Montierchaume*, *Cornesac*, la *Fleuranderie;* — et la voie, se poursuivant parallèlement à la route impériale d'Issoudun, franchit sur un pont de deux arches, de 10 mètres chacune d'ouverture, à 2 kilomètres de Chateauroux et presque à la rencontre de la route de Diors et de Vouillon, l'Indre aux bords plats, née dans la Creuse près de Bussières-Saint-Georges, et qui a déjà reçu la Taissonne et le ruisseau des Pattes près de Saint-Sévère, arrosé Briantes, la Châtre, Ardentes. Elle sort de Châteauroux, va rencontrer la Trégonce, passe par Buzançais, Palluau, Chatillon, Fleré, Loches en Indre-et-Loire, Cormery, Montbazon, Azay-le-Rideau, et gagne la Loire au port d'Ablevois, entre Langeais et la Chapelle, après un parcours de 245 kilomètres.

36e STATION. — CHATEAUROUX.

15 kil. de Neuvy-Pailloux. — 142 kil. d'Orléans. — 263 kil. de Paris. — 127 kil. de Limoges.

HÔTELS : — De *France;* — *Sainte-Catherine*; — de la *Promenade.*
OMNIBUS avec bagages, 60 centimes. — Bureau télégraphique à la préfecture.

Châteauroux, chef-lieu du département de l'Indre (16170 h.) s'étale le long de la rive gauche de l'Indre dans une belle et

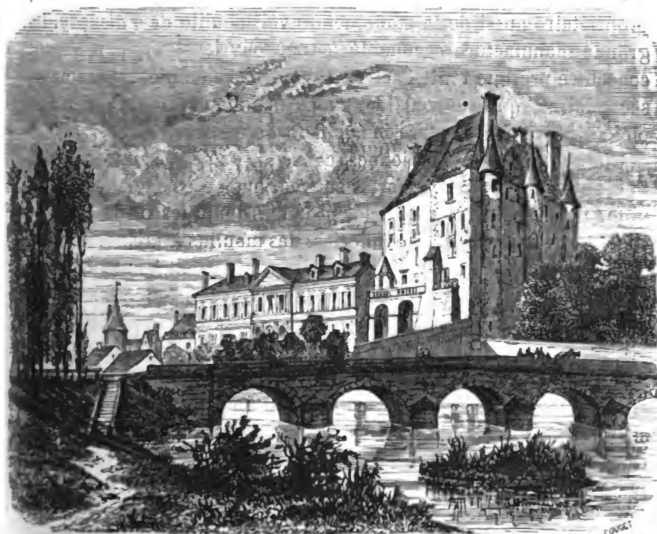
vaste plaine, aux mouvements légèrement onduleux, et tour à tour verdoyante ou sablonneuse, selon que l'on s'écarte de la rivière. La gare a été établie à l'E. dans l'angle formé par les routes de Montluçon et de Guéret, qui longent la ville au nord et au sud, tandis que l'Indre tournoie et circule par vingt ruisselets au travers des prairies de l'occident, entre le faubourg Saint-Christophe et Déols ou Bourg-Dieu qui n'est lui-même qu'un faubourg.

L'aspect de la ville, de ce côté, offre un caractère particulier de grandeur qui trompe et impose, à voir devant soi le vieux château Raoul, la préfecture, au-dessous la vieille ville, encadrée d'eaux et de verdure, et, tout au-dessus, la masse noire du clocher de Saint-Martial.

Châteauroux était, il y a trente ans, comme la plupart des villes berrichonnes, un pêle-mêle de vieux logis et d'échoppes de pierre, de terre ou de bois, où le commerce du bon vieux temps, comme on dit, trouvait ses aises, où l'esprit plus exigeant de la civilisation moderne fait chaque jour une trouée pour laisser pénétrer librement les mœurs et les idées nouvelles. Les rues se sont élargies et éclairées ; de confortables habitations ont pris presque partout la place des vieux ouvroirs délaissés. Quelques curieux logis y ont péri qu'il faisait bon regarder, entre autres cette *maison Adam*, que l'on voyait dans toutes les villes, et qui est ici tombée récemment et des dernières.

La *rue* dite de l'*Indre*, qui borde les prairies et une partie de la ville au couchant, résiste encore à se transformer. Un grand nombre de logis y rappellent le XVIe siècle, et portent la trace d'écussons effacés. Elevée au XIe siècle sur les prés du seigneur, pour le logement des fabricants de draps, elle jouissait du privilége de constituer à elle seule une baronnie et de suivre la coutume du comté de Blois, tandis que la coutume du Berry régnait dans le reste de la cité. Pour rappeler féodalement la concession seigneuriale et tenir lieu des servitudes volontairement abandonnées, une cérémonie, qu'on appelait *le Pot aux Roses*, s'y célébra jusqu'en 1793. La dernière veuve remariée dans la rue devait chaque année, le mardi de la Pentecôte, se présenter à la porte du château, portant sur la tête un pot tout enrubanné et garni de roses. Après les compliments d'usage, le sei-

gneur le brisait sur la tête de l'épousée qu'il embrassait ensuite, s'il y trouvait goût. Cet usage a péri sans laisser sans doute d'autre regret aux tenancières; en revanche les fabriques, les filatures, les tanneries, qui se sont multipliées, animent les rives ombragées du fleuve et toute la campagne avoisinante. La *manufacture* dite *du Parc*, immense groupe de bâtiments installé à l'extrémité nord de la ville, sur le bord de l'Indre, entre les



Châteauroux.

routes de Blois et de Toulouse, est à elle seule un centre qui, sous la direction de M. Muret de Bort, a pris une importance du premier ordre pour la fabrication des draperies communes, tout en fournissant des étoffes de prix qui ont de l'analogie avec celles d'Elbeuf. La fondation en remonte déjà à plus d'un siècle. C'est en 1731 qu'un arrêt du Conseil concéda le château royal du Parc et ses dépendances à un fabricant de Lodève, Jean Vaillé, pour 25 années pendant lesquelles une subvention

annuelle de 3000 livres lui était assurée plus 7500 livres pendant les 8 premières années, sans compter de nombreux priviléges. Il n'en était pas moins ruiné en 1755, quand il abandonna l'entreprise, que reprit un instant louis de La Rue, fabricant d'Elbeuf, et, après lui, en 1765, Leblanc de Marnaval, fermier des forges royales de Clavières, à qui sa concession accordait le château en pleine propriété.

Cet établissement sans rival appartient aujourd'hui à M. Balzan, propriétaire aussi de la *manufacture* voisine dite *de Valençay*. La grande manufacture occupe 14 à 1600 ouvriers; et, peu à peu; concentre presque toute l'activité d'une douzaine d'établissements secondaires, qui se sont longtemps maintenus, mais qui n'emploient plus qu'un nombre insignifiant de métiers.

Une manufacture d'indiennes, concédée en 1757 à une association anglaise, malgré de fortes subventions et les sacrifices de la ville, put à peine supporter les premiers tumultes de la Révolution. Deux brasseries, des tuileries, des moulins à farine, un parc de construction d'équipages militaires contribuent à entretenir un certain foyer d'industrie locale; et le commerce, outre les laines, les grains et des pierres lithographiques estimées, expédie encore plusieurs milliers de moutons à la boucherie parisienne.

Sur la gauche et près de la gare, s'élève la *manufacture impériale de tabacs*, belle construction moderne (1859-1860), où 100 surveillants dirigeaient, en 1866, 1000 ouvriers, dont 800 femmes. Chaque ouvrière, par journée de dix heures, peut fabriquer à la main 1000 cigares de 5 centimes. Le tabac à priser se fait au moyen de machines. Les ateliers sont ouverts tous les jours aux étrangers.

Vis-à-vis, se bâtit lentement la *cathédrale* nouvelle, dont les membres écartelés se hérissent à droite de la voie, tout à l'entrée de la ville, comme un faisceau de tours démantelées. Commencés depuis vingt ans, longtemps délaissés, les travaux attendent, pour être repris, les bénéfices d'une loterie de billets à 25 centimes. L'église **Saint-Martial**, que cette cathédrale inachevée doit remplacer, n'est qu'une simple nef sans chapelles, au-dessus de laquelle s'étage une lourde tour carrée, percée d'une large fenêtre ogivale à colonnettes, que couronnent un toit à pans inclinés et

une girouette. Quelques autels se font place dans les évidements des fenêtres, ornées d'odieuses statues indignes d'étalages forains.

L'église **Saint-Christophe**, dans le faubourg de ce nom, est un édifice gothique moderne (il a été reconstruit en 1846) de conception originale et presque bizarre. Le porche, récemment refait, s'ouvre entre deux murs nus ou à peine décorés que termine une double découpure à angle aigu avec deux fenêtres ogivales. L'intérieur, tout en moellons et en plâtres, offre une étroite nef à voûte gothique très-élancée, mais d'apparence à justifier les appréhensions de la population et le nom de *Craquelin* qu'elle donne à l'église. Des colonnes engagées dans un pilier massif forment un faisceau où se réunit la retombée des voûtes peintes en bleu. Deux galeries latérales plus basses font le tour de l'église et du chœur. Une jolie chapelle absidale avec vitraux, exhaussée de 10 marches, recouvre une crypte dont la porte s'ouvre entre les deux rampes. A droite et à gauche le transsept est indiqué par deux chapelles, dont une contient un Calvaire d'un assez beau style et un tableau. En revanche un Christ inqualifiable s'étale au milieu de la nef.

En tête du vieux pont qu'il faut traverser pour rentrer en ville, une petite *chapelle de Saint-Marc*, élevée au XVe siècle pour une destination inconnue, baigne dans l'eau sa charmante porte à ogive fleurie, dont l'arc en pointe élance ses branches festonnées entre deux jets de pierre épanouis.

L'église des **Cordeliers** ou *Saint-André*, principale paroisse de Châteauroux, n'offre de remarquable qu'un autel en marbre surmonté d'un baldaquin en bois sculpté que soutiennent 6 colonnes torses avec couronnement. Le chœur est éclairé par une verrière en partie moderne.

L'église des **Capucins**, sous le vocable de Notre-Dame, ancienne chapelle du couvent occupé aujourd'hui par une des trois casernes, n'a d'ancien que sa nef basse, couverte en bois, où descend un escalier de cinq marches. Il y a une vingtaine d'années, on y a ajouté une sorte de portail avec deux ailes, plâtre et tuffeau, nu, vide et déjà tout délabré. Une belle *verrière*, de Lobin, de Tours, représente l'apparition de la Vierge à saint Fran-

çois d'Assises rapportant les stigmates. A gauche, des vitres bleuâtres éclairent théâtralement la chapelle de la Vierge. Une copie de Lebrun, une autre de Raphaël ont quelque valeur.

Tout près, s'étale l'architecture excentrique des PP. *Rédemptoristes*. Il est peu de villes en France, croyons-nous, où le mauvais goût néo-catholique s'affiche avec autant de naïveté que dans la capitale du pays berrichon.

L'antique **château Raoul**, qui a donné son nom à Châteauroux, s'élève encore sur une petite colline, au bord de l'Indre; mais, réparé à maintes reprises, il garde à peine quelques vestiges de ses anciennes et hautes murailles et de son solide donjon. L'édifice tel quel ne remonte d'ailleurs qu'au XVe siècle. Les deux ailes en sont reliées par une jolie tourelle à toit pointu, à fenêtres finement ciselées, dont les balcons surtout sont fouillés de découpures d'une exquise délicatesse. La porte, précédée de quelques marches, est une œuvre coquette du style ogival fleuri. C'est dans ce réduit qu'est morte, après vingt-trois ans de captivité, la veuve délaissée du grand Condé, Claire-Clémence de Maillé-Brézé.

Une partie des bâtiments renferme les bureaux de l'administration départementale et les archives. Dans le même enclos de verdure la **préfecture**, construite en 1823, édifice assez vulgaire à un seul étage avec péristyle à balcon et fronton sculpté, fait face d'une part sur une large pelouse entourée d'un beau jardin, de l'autre sur les maisons de la vieille ville, la vallée et les belles forêts de Saint-Marc et de Châteauroux.

A quelques mètres de là une grosse tour, garnie de ses mâchicoulis et d'une élégante girouette, et accostée d'un tourillon, est tout ce qui reste de l'ancien château Balzan du Parc. Cette tour doit être exhaussée.

La mairie est située au centre de la ville. L'intérieur, insuffisant pour les divers services, vient d'être remanié. On y a installé la bibliothèque (6000 volumes), aujourd'hui à peu près inabordable. Dans une des salles, une armoire vitrée contient, entre autres legs de pieux souvenir, le sabre que portait Bonaparte à la bataille d'Aboukir, donné à la ville par le général Bertrand. Dans la cour, des débris antiques, provenant des fouilles de Saint-

Marcel et d'Argenton, un beau chapiteau, une tête à demi brisée, attendent l'installation du musée composé en ce moment d'une modeste collection de médailles, d'un admirable émail de Petitot, représentant Mlle de La Vallière, et d'un unique tableau, *le Mauvais riche*, donné par l'Empereur. Une précieuse collection d'objets algériens s'accroît tous les jours des dons d'un ingénieur, enfant de la ville, qui tient à cœur de n'y être pas oublié.

Le **théâtre** n'est qu'une grande et insignifiante maison à deux étages surmonté d'un fronton nu, sur une place plantée d'arbres, à l'extrémité de laquelle, se trouve à droite la **poste aux lettres**.

On connaîtra, sans désir d'y revenir, tout ce que peut montrer Châteauroux, ville vulgaire et maussade, après le pèlerinage obligé à la *maison du général Bertrand*, bâtiment moderne et sans caractère, dont le centre forme rotonde sur le jardin. Le général est l'orgueil du pays. Né le 28 mars 1773, dans une chambre du château Raoul, il servait comme garde national dans la journée du 10 août 1792 et y défendit le roi. Il entra dans le génie dès les premiers jours de la République et suivit Bonaparte en Égypte, puis se distingua à Austerlitz, à Friedland, dans les campagnes de Wagram et de Russie. De retour à Paris, par ordre, en 1814, il fit la campagne de France, accompagna l'Empereur à l'île d'Elbe, après la défaite et l'abdication, servit comme aide-major de l'armée à Waterloo, et de nouveau repartit avec le vaincu pour Sainte-Hélène, d'où il ne revint que dégagé par la mort de son maître. Après 1830, le département de l'Indre l'envoya à la Chambre des députés, où ses convictions libérales eurent maintes occasions de s'affirmer, en réclamant surtout sans relâche la liberté illimitée de la presse. Il mourut à Châteauroux même, le 31 janvier 1844, laissant une mémoire vénérée et un type véritablement populaire de constance et de loyauté.

La *statue* du général Bertrand par Rude a été inaugurée le 4 juin 1854 au haut d'une petite éminence, d'où l'on découvre le vallon, à l'extrémité de la *place Sainte-Hélène*. Le général est représenté débarquant sur la terre de France et rapportant l'épée et le testament de Napoléon. Tout à côté un promenoir, bordé d'allées ombreuses, attend la reconstruction d'une gracieuse fontaine, dont le modèle y a figuré longtemps. C'est encore

pourtant le rendez-vous préféré, les jours de fête et par les plus chaudes soirées d'été, de la société élégante de Châteauroux.

Châteauroux doit son origine et jusqu'à son nom au seigneur d'une petite bourgade voisine, aujourd'hui simple faubourg, mais depuis les temps les plus anciens et pendant tout le moyen âge centre d'une principauté importante, dont relevaient près de 1700 fiefs. Raoul dit le Large, seigneur de *Déols*, céda, vers le milieu du xe siècle, aux moines de Cluny, le château de ses pères avec les habitants et les terres qui en dépendaient, et se retira sur la rive gauche de l'Indre où venait de s'élever par ses ordres une puissante forteresse, qui de son nom s'appela château Raoul ou Châteauroux. Autour de ce haut manoir féodal, sorte de triangle irrégulier, présentant sur la rivière un front de 120 toises et portant sur une motte élevée, à l'angle occidental, un formidable donjon, vinrent se grouper d'eux-mêmes les hôtes et les maisons, qui vers le xie siècle formaient déjà une ville, mais dont l'histoire reste effacée longtemps par celle de l'abbaye voisine. Eudes l'ancien, fils de Raoul, prit part à la croisade de 1027 en compagnie de Richard, abbé de Déols. En 1088, un premier incendie faillit anéantir la cité nouvelle. La seigneurie, vassale des ducs de Guyenne, devint vassale des rois d'Angleterre, lorsque Éléonore, héritière de ce duché, l'apporta pour dot à Henri II. La rivalité de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion livraient depuis trop longtemps le pays au pillage, quand un traité (1189) remit sans conteste la ville au roi de France, qui la restitua à André de Chauvigny, tige de la maison célèbre, dont le cri de guerre disait : « *Chauvigny ! Chauvigny ! chevaliers pleuvent.* » De Chauvigny, accompagna les deux rois à la croisade de 1190, et ne quitta Richard qu'en Autriche avec ordre d'aller protester auprès du pape contre son emprisonnement et la défection des sujets anglais. C'est Guillaume de Chauvigny, son fils, qui accorda en 1208 à Châteauroux sa charte de commerce, titre perdu, mais dont l'importance est suffisamment attestée par l'opiniâtreté que mirent les bourgeois à l'obtenir comme à le conserver. Il fut plus tard encore le compagnon de saint Louis, dans sa désastreuse expédition d'Afrique.

Pendant la grande guerre anglaise, la population de la ville de

Châteauroux, qui ne pouvait s'y défendre, se réfugia dans le château, et, sourde aux plus terribles menaces, se prépara à l'assaut. Mais le roi Édouard, sans le tenter, leva le camp pour aller chercher le roi Jean à Poitiers, où il devait retrouver encore en face de lui le seigneur de Châteauroux, André et l'élite de ses vassaux, qui se firent fièrement tuer aux côtés du roi de France (1356).

C'est en faveur d'André III, dernier du nom de Chauvigny, que Charles VIII érigea la baronnie en comté (1497). La seigneurie de Châteauroux, par l'héritage de sa tante Henriette, échut à Hardouin de Maillé de Latour-Landry et à Françoise d'Aumont, qui s'en partagèrent la féodalité, et il fallut deux érections nouvelles du titre de comté, l'une par Charles IX en 1573 au profit du maréchal d'Aumont, l'autre par Henri III au profit de François de Maillé. Henri, prince de Condé, acquit l'une et l'autre part de l'antique domaine en 1612 et 1613, moyennant 335 000 livres, et se constitua dès lors cette province presque royale, où dès 1613 il trouvait refuge à sa première rébellion contre la cour, et d'où il allait organiser bientôt une guerre ouverte. Sa soumission lui fit obtenir en 1616 l'érection en duché-pairie du marquisat de Châteauroux, des baronnies de la rue d'Indre, de la Châtre, Saint-Chartier et de Déols, groupe puissant de plus de 2000 fiefs chargés de 50 000 écus de rente. Néanmoins la Fronde n'y put soulever que quelques mouvements sans portée, qu'étouffèrent au premier coup les royalistes campés à Déols.

La terre de Châteauroux fut vendue en 1736 par Charles de Bourbon à Louis XV, qui en gratifia, comme on sait, Marie-Anne de Nesle, son arrogante maîtresse. La mort de la favorite en avait rendu la propriété au domaine, longtemps avant la Révolution.

A 1500 mètres au nord (15 minutes), sur la route d'Issoudun, dans une presqu'île formée par les eaux de l'Indre et de l'Angolin, le petit bourg de **Bourg-Dieu** conserve à peine le nom de l'antique cité de *Déols*, autrefois capitale du bas Berry et de la principauté déoloise. Une magnifique avenue y conduit de Châteauroux, laissant à gauche la statue du général Bertrand, puis, dès l'entrée du chemin, le *lycée*, dont la chapelle en style gothique, mais sans ornement, ouvre sur la route même, — tout à

côté, et presque y attenant, la pompe à feu, qui alimente d'eau les fontaines de la ville, — tout au bout, à droite, une élégante brasserie entourée de pittoresques jardins. Un beau pont de pierre franchit l'Indre un peu en avant du bourg, que précède un joli promenoir planté de marronniers. De là apparaît une partie du cours sinueux des deux rivières, et surtout l'admirable clocher de l'église abbatiale de Déols, qui n'avait d'égale, à cinquante lieues à la ronde, que la cathédrale de Bourges.

Cette magnifique église restait debout presque entière en 1830, quand on en vendit les ruines pour matériaux de construction. Ce qui en subsiste aujourd'hui est de la plus grande beauté, et comprend le collatéral nord, presque intact, un vaste pan de mur, et, dominant le tout, encore parfaitement respectée par le temps et par les démolisseurs, une massive tour carrée du XIe siècle, à deux étages, le premier, entrecoupé de fausses colonnades, le deuxième, d'une série de colonnettes accouplées, évidées seulement d'un seul côté, qui supportent une plate-forme flanquée de quatre clochetons suspendus aux angles d'un clocher pointu. L'intérieur est décoré aussi d'admirables moulures.

Un *orphelinat* avec école et asile, qui occupe une partie des bâtiments de l'abbaye, avait recueilli dans sa cour de précieux fragments des murs détruits, un Christ bénissant entre les attributs consacrés des quatre Évangélistes, des chapiteaux formés d'animaux fantastiques et de sirènes, des voussures à clous et à dents de scie. La meilleure partie de ces débris a été emportée à Châteauroux ou dispersée. Dans un petit jardinet attenant, une belle porte romane abritait une statue et ne conserve aujourd'hui que les traces, plus qu'à demi effacées et à peine reconnaissables, d'une inscription moderne qui relatait l'historique des ruines. La route d'Issoudun passe sur l'emplacement même du chœur, sous lequel une tradition place un vaste prolongement de voûtes souterraines où sourdent des fontaines espacées dans des bassins de pierre. — (Pour visiter l'intérieur du clocher, s'adresser au maire, dans l'épicerie, à gauche, à l'entrée de la rue.)

Près de la *place du Palais*, la petite *église* paroissiale de *Saint-Étienne* n'offre, dans sa construction même, rien d'intéressant. C'est un édifice rectangulaire, du XIIe siècle, voûté en bois, à



Église abbatiale de Déols.

trois nefs, chacune de trois travées ogivales. Une petite chapelle latérale de gauche garde seulement les débris de la statue, réputée miraculeuse, d'une Vierge à face bouffie et grossièrement enluminée. On ne voit que le masque de la Vierge et celui de l'enfant Jésus ; le reste, s'il existe, est caché sous le plus ridicule accoutrement de gaze rose qu'un marguillier puisse imaginer. A côté, sur l'autel, un tableau du XVIIe siècle représente le miracle, origine de ce culte local, et qu'une inscription raconte :

Miles, ut amplexæ videt inter brachia natum
  Virginis effigiem, mox fremit ore furens;
Tumque petit saxo natum itque ex marmore sanguis;
  Nec mora; dum lædit, corruit exanimis.

« Un chevalier, voyant cette image de la Vierge qui tient son enfant dans ses bras, entre en fureur et jette une pierre à l'enfant. Le marbre se met à saigner; — mais l'insulteur tombe mort à ses pieds. »

Mais la véritable curiosité de cette église, c'est sa crypte étroite, où il faut descendre par un petit escalier pratiqué derrière l'autel de la chapelle de droite et que ferme une porte en fer à claire-voie. Les artistes et les archéologues ne manquent pas d'y visiter le *tombeau de saint Ludre*, fils de Léocadius, mort tout enfant dans la robe blanche des néophytes. Grégoire de Tours, son parent, en décrit les magnificences, et saint Germain y vint prier, comme le font encore aux grands jours les pèlerins. C'est aujourd'hui le monument le plus vénérable, par son antiquité, des premiers siècles chrétiens en Berry. La face antérieure seulement est couverte de sculptures. Les bas-reliefs représentent des scènes de chasse. Au centre, un cavalier tient tête à un lion; la bête a terrassé un chien et un serviteur, qui la frappe encore de l'épieu, pendant qu'un autre cavalier l'attaque au sabre; à droite, une chasse au cerf; à gauche, un sanglier, qui s'entrave dans des filets. Le style accuse une main gallo-romaine; c'est l'art païen au service d'un païen. Les sculptures de la frise, brisée en partie, accusent un art très-inférieur, mais relevant d'une inspiration différente et certainement chrétienne. Au centre, deux petits génies ailés portent un cartouche qui est resté vide ; de chaque côté figurent des scènes inexpliquées, souvenirs pro-

bables de miracles. Une large ouverture pratiquée dans le socle du tombeau permet d'en voir l'intérieur et même de s'y introduire, et les fervents, qui le peuvent, n'y manquent guère, dans la conviction de sortir guéris des maladies qui les y ont amenés.

En janvier 1862, des fouilles, exécutées par M. l'abbé Chaignon, ont fait découvrir à l'improviste, sur la gauche du chœur, un second caveau, symétrique avec celui où se voit le tombeau de saint Ludre. On y a trouvé des fragments d'un sarcophage vide en pierre de taille avec des cercueils d'enfants, des encadrements de moulures, un couvercle, une frise sculptée de volutes et de roses alternées. On descendait à cette crypte par un escalier pratiqué dans la paroi gauche des fondations de l'église.— (S'adresser, pour visiter la crypte, à Colin, sacristain et menuisier, à gauche, sur la grande route.)

Il ne reste plus, des anciennes fortifications de Déols, qu'une *porte* dite *de l'Horloge*, à arceau d'ogive couronné de mâchicoulis, entre deux tours rondes et basses à toits aigus, en travers de la principale rue.

Déols (*Vicus Dolensis*), aujourd'hui *Bourg-Dieu*, prétendait tirer son origine de la résidence de Léocade, sénateur romain, dont le palais servit à Bourges de primitive église. C'est Lusorius ou saint Ludre, son fils, qui a son tombeau à Saint-Étienne. Une donation de Charlemagne constitua la puissance de ce fief, et les seigneurs en figurent, dès le IXe siècle, au rang des premiers feudataires du bas Berry. Le 2 septembre 917, dans une assemblée solennelle tenue à Bourges, et où assistaient le duc Guillaume, l'archevêque de Bourges et trois évêques, Ebbon le Noble, prince de Déols, fonda, sur la rive droite de l'Indre, un couvent de moines de Saint-Benoît d'Aniane, dont il institua pour abbé le fameux Bernon, abbé de Cluny et père de presque tous les monastères de l'Aquitaine. Quelque temps après, sa réputation de piété attirait auprès de lui les moines réfugiés de Saint-Gildas de Ruis et de Locmenech. Ebbon les accueillit sur ses terres et leur concéda, dans une forêt qui touchait à Déols, une ancienne église et deux ermitages abandonnés. Ils y installèrent une modeste abbaye avec les reliques et sous l'invocation de saint

Gildas, à l'ombre de leur ambitieuse et toute-puissante voisine (922). Ebbon, vainqueur des Normands à deux reprises, périt en les poursuivant près de Châtillon-sur-Indre (935). Son fils, Raoul, non content d'assurer aux moines de Déols, par ses largesses, une vie de luxe et d'opulence, leur abandonna son propre château, pour aller fonder Châteauroux.

En 968, le pape Jean XIII affranchit l'abbaye de toute dépendance. En 1107, Pascal II s'y arrêta, et, dix ans plus tard (1117), Robert d'Arbrissel, déjà défaillant, y prononçait son dernier sermon. Le pape Alexandre III y passa aussi l'hiver de 1163 et y reçut les humbles hommages du roi d'Angleterre, Henri II.

Déols était alors la capitale du Berry et d'une principauté qui s'étendait des rives du Cher à celles de l'Angolin et de la Gartempe. Son histoire politique participe des misères et des vicissitudes qui assaillent les châteaux voisins et le bas Berry. Incendiée en 1152, elle fut assiégée en 1187 par Philippe Auguste, surprise en 1202 par les Anglais. Sa charte d'affranchissement, datée de 1222, imposait à tout père de famille une redevance annuelle de 20 sous. Mais les richesses et les pratiques plus que mondaines de son abbaye, *la mamelle de Saint-Pierre*, comme on l'appelait, y entretenaient surtout un foyer d'animation et souvent de scandale. En 1469, l'évêque Jacques-Cœur, fils du célèbre financier, ayant prétendu y faire sa visite pastorale, se vit assailli par le frère de l'abbé et nombre de moines et de séculiers armés de bâtons, qui tombèrent à grands coups sur le porteur de la croix épiscopale et la lui enlevèrent. Henri de Bourbon, prince de Condé, devenu seigneur de Châteauroux, s'autorisa du relâchement des mœurs monastiques pour obtenir du pape Grégoire XV une bulle (janvier 1622) qui supprimait l'abbaye et en réunissait au duché les biens et les revenus. Le prince était tenu, comme compensation religieuse, de fonder convenablement un chapitre, et fit honneur tant bien que mal à ses engagements en livrant aux nouveaux chanoines pour résidences les casemates de son château.

DE CHATEAUROUX A LIMOGES.

On sort de Châteauroux par une longue et basse tranchée, qui, lorsqu'elle s'abaisse, laisse entrevoir à droite un village et un charmant vallon. Le monotone plateau sur lequel monte le chemin de fer sépare la tranquille vallée de l'Indre de la vallée si tourmentée et si pittoresque de la Creuse. Au milieu des bouquets de bois dont se couvre la plaine, entre deux éclaircies, apparaît le joli *castel* neuf de *Gireugne*, mi-parti de briques et de pierres blanches. Les étangs se multiplient et des touffes d'arbres clairsemés cachent un peu à l'écart de la voie les *châteaux* de *Laleuf* et de *Grandeffe*.

37e STATION. — LUANT.

12 kil. de Châteauroux. — 275 kil. de Paris. — 125 kil. de Limoges.

Le village (753 hab.) de **Luant**, canton et arrondissement de Châteauroux, est situé à deux kilomètres à l'ouest de la gare. On ne l'aperçoit même pas de la voie ferrée. Les abords, comme tout le pays d'alentour, en sont tristes et dévastés. Il se trouve comme au centre de cette partie du département de l'Indre que l'on désigne spécialement du nom de *la Brenne*, sorte de Sologne, où le sol, formé de glaise ou de marne imperméable, se couvre d'étangs pestilentiels. Comme la Sologne, c'était jadis, dit-on, un pays de forêts ombreuses, de vertes prairies, d'eaux vives et courantes, riche en pâturages, abondant en gibier. Des marais, des étangs, la fièvre et les brouillards le couvrent surtout aujourd'hui. De ces milliers d'hectares d'étangs, sort la Claise, espèce de marécage liquide, dont la boue n'entretient sur ses rives indéterminées que des joncs ou des roseaux, à travers les *lanlus*, qui couvrent la *terre sauvage*.

38e STATION. — LOTHIERS.

5 kil. de Luant. — 280 kil. de Paris. — 120 kil. de Limoges.

Lothiers n'est qu'un petit hameau (109 hab.) de la commune de Luant, placé à un kilomètre et demi au nord-est de la station, au

point où s'embranche, au milieu d'étangs, la route de Poitiers sur celle de Toulouse.

A mesure qu'on s'éloigne de Lothiers l'horizon s'agrandit et le paysage s'égaye. Après une courte traversée de landes et de taillis, dès la descente du plateau, le terrain devient plus accidenté et la contrée se peuple de vieilles fermes où l'aisance reparaît. Plusieurs tranchées se succèdent à travers de petits mamelons, la dernière en plein roc, pour aboutir au *tunnel des petites roches*, long de 1040 mèt., au sortir duquel éclate tout à coup une saisissante perspective sur la riante vallée de la Bouzanne, toute couronnée vers le sud de hautes collines boisées et que l'on domine du faîte d'un magnifique viaduc de 12 arches, qui se termine à la gare même de Chabenet.

39e STATION. — CHABENET.

9 kil. de Lothiers. — 5 kil. d'Argenton. — 289 kil. de Paris.
111 kil. de Limoges.

La station de **Chabenet** (295 hab.), ham. de la commune de *Saint-Marcel*, dessert les nombreux fours à chaux situés tout aux alentours et au pied même du viaduc, et qui alimentent, par un travail de jour et de nuit, les départements de la Vienne et de la Creuse, déshérités sur leur plus grande étendue de marne et de pierre calcaire. Elle doit son nom à un vieux château féodal, autrefois enceint de quatorze tours et de formidables fossés, rebâti au XVe siècle et tout récemment restauré par le propriétaire, M. de Poix. On aperçoit de loin dès l'arrivée, sur la droite, cinq des tours dont une, à l'angle, carrée; — sur l'extrémité opposée vers l'ouest, se détachent du groupe deux autres tours rondes accouplées, sans toits, couronnées d'une blanche ceinture de créneaux et de mâchicoulis, — et derrière, comme un faisceau noir de toits pointus.

A 2 kil. du village, la route d'Argenton à Saint-Gaulthier traverse la Bouzanne, qu'elle suit presque jusqu'à son confluent dans la Creuse. Du pont où s'abrite modestement la charmante et pittoresque *chapelle*, à porte ogivale flamboyante, de *Pont-Chrétien*, ancien prieuré de Saint-Gildas, appartenant, comme Chabenet, à M. de Poix, on aperçoit dans la presqu'île formée par la rencon-

tre de la Bouzanne et de la Creuse, le *château de Bronte* avec les débris de son enceinte et ses quatre tours, dont trois rondes, l'autre carrée, qui dominent la route, — plus loin sur la rive gauche de la Creuse, le *manoir de Conive*, habitation moderne enclavée entre deux vieilles tours rondes, qu'entourent des fermes. — Par delà la route et la Bouzanne, dans l'angle formé par la route de Poitiers, qui s'écarte dans la direction du nord-est, se cachent les *châteaux* du *Saulier* et de *Montusson*, derrière des bois, sur la commune de Chasseneuil. En inclinant à gauche, la route du Pont-au-Cluseau, une des plus pittoresques du pays, conduit en quelques minutes à *Saint-Gaulthier* (3 kil.), où un pont suspendu traverse la Creuse. L'église, curieux spécimen de l'art romano-byzantin, est en plein cintre, à piliers massifs carrés, surmontés d'étranges chapiteaux, avec un lourd clocher carré que termine une flèche aiguë. — (Pour l'excursion des rives de la Bouzanne, voir *Argenton*, p. 149).

Au sortir de la station de Chabenet, on s'engage dans une tranchée perreyée, à l'endroit même où, pour le piéton, une rampe rapide, qui suit la voie de fer, à droite, ouvre sur la vallée une échappée splendide, à peine entrevüe par le train en marche ; une vaste prairie entrecoupée d'eaux vives encadre dans un admirable rayon de verdure, d'une part des bois penchés sur la colline, de l'autre une forêt pressée de peupliers, — des taillis, et par-dessus le tout, la masse imposante et tout en saillie du château avec sa terrasse d'enceinte surplombant sur le vallon ; — au fond, le petit prieuré de Pont-Chrétien, et plus loin, à l'extrême horizon, la flèche de Saint-Gaulthier. Bientôt à droite reparaissent les coteaux et la vallée de la Creuse, le moulin de *Saint Marin*, et, sur une éminence voisine, le castel à tourelle grise de *Palis*. On pénètre de nouveau dans une tranchée calcaire et la voie ferrée décrit une courbe en rasant le pied du coteau et des vignes de Saint-Marcel. C'est la commune dont dépend Chabenet, et un des points les plus intéressants du parcours, que l'on peut également visiter à l'aise, soit de Chabenet qui n'en est distant que de trois kilomètres, soit d'Argenton dont on aperçoit devant soi le clocher blanc et tout dentelé, à l'extrémité du long et droit sillon de la voie ferrée bordée de vignes.

40e STATION. — ARGENTON.

5 kil. de Chabenet. — 10 kil. de Célon. — 294 kil. de Paris. — 106 kil. de Limoges.

HÔTELS : — de la *Promenade;* — du *Périgord.*

Argenton (4765 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Châteauroux, est la ville la plus intéressante sans doute du département de l'Indre, tant par son site et ses souvenirs, que par les gracieux paysages et les débris du passé, semés tout alentour dans ses campagnes.

La ville couvre les deux rives de la Creuse, au milieu d'une fertile vallée bordée de coteaux chargés de vignes et de bois. C'est vers la fin du XIVe siècle que, pour mieux s'étendre à l'aise, elle passa de la rive gauche, où s'échelonnait l'ancienne ville à l'ombre et à la merci du château, sur la rive droite, où le faubourg nouveau devint peu à peu le centre de la cité. En face, sur un étroit plateau, dont une pente se précipite vers la Creuse et que protégeait de l'autre côté un ravin inabordable, gisent les débris à peine reconnaissables d'une formidable forteresse. Un large fossé couvrait encore les approches de ses épaisses murailles, contre-boutées de dix énormes tours dont chacune avait son nom de guerre. Elles formaient une enceinte circulaire dite la Grande-Cour, au milieu de laquelle s'ouvrait un puits de cent cinquante pieds, qui, à une certaine profondeur, cachait un réduit propre à abriter cinquante hommes. Au milieu du château dominaient trois fortes tours dont la plus haute, assise sur le roc, servait au guet, chacune d'ailleurs munie de sa citerne et de ses défenses propres. Ruiné à l'intérieur dès 1564, ce vaste ensemble de forteresses rendait encore la place inabordable. Les habitants de la ville qui, pendant la Ligue, tenaient pour le roi, restaient à la merci de la garnison dévouée à la duchesse de Montpensier et aux Guisards. Les secours royaux arrivèrent pourtant si bien à point, un jour de lutte, à l'heure même où de guerre lasse les bourgeois commençaient à déguerpir de leurs logis, que la garnison, surprise hors du château et pressée entre deux feux, dut mettre bas les armes. Le commandant, resté seul avec quatre hommes dans la place, ne put tenir et la rendit, —



Argenton.

prise « miraculeuse » au dire même du roi de Navarre, qui s'empressait d'en écrire la nouvelle « à son cœur » la duchesse de Grammont (28 mars 1589).

Des lettres patentes de Louis XIII, du 11 juillet 1632, ordonnèrent la démolition du château et une levée de 20 000 livres pour subvenir aux frais. La Fronde ayant encore essayé d'y trouver refuge de 1650 à 1651, Louis XIV y fit mettre la mine et démantela la haute ville, percée jusqu'alors de quatre portes dont une seule communiquait avec la ville basse.

L'enceinte et la plupart des tours ont à peu près disparu dans ces diverses destructions. Au bas et à l'est du château, une tour bâtie sur pilotis, qui gardait le cours de la Creuse, s'écroula d'elle-même en 1782. Deux autres, qui avaient survécu, ont été sacrifiées, il y a une trentaine d'années, à l'ouverture de la route, qui contourne les flancs du plateau, aujourd'hui tout déchiquetés par les carrières et les fours à chaux. — Au-dessus vers l'ouest, à demi couchés comme par un coup de vent, se dressent d'énormes pans de murs en blocage avec revêtements de pierre, qui étayent encore de pauvres maisonnettes habitées. On les aperçoit de la voie, au passage, semblables à un énorme peulvan écroulé. C'est le dernier débris de l'antique *tour d'Héracle*, la plus considérable de ce vaste ensemble de fortifications, et de beaucoup la plus ancienne, si l'on voulait en croire l'opinion populaire, qui la faisait remonter aux temps de l'occupation romaine. Le nom même que la tradition lui assignait a l'intention de rappeler le souvenir du préteur qui commandait à Argenton, quand saint Marcel revenant de Lyon y passa (270-275). Pressé de sacrifier aux idoles, le jeune néophyte épuisa tous les genres de tortures par une série de miracles dont l'épée seule put avoir raison. Le village voisin a gardé son nom. Autrefois, dit-on, sur le fronton de la porte principale de la tour, au-dessous d'un taureau sculpté, se lisait ces mots : *Heraclius veni et vici*.

L'étroit sentier, que bordent ces ruines, conduit au faîte du plateau, en longeant un assez triste pavillon, le plus souvent inhabité, à l'enseigne du *Café de Notre-Dame*. Sur le chemin, l'angle des jardins laisse entrevoir la tombe et l'*enfeu* futur du cafetier. A l'extrémité, sur une étroite esplanade, d'où l'on découvre

la ville tout entière et une partie de la vallée de la Creuse, une modeste *chapelle de Notre-Dame* appartient à la famille Rollineau. Une des fenêtres extérieures porte un écusson qui semble fascé de dents de scie ou de losanges. L'intérieur n'est qu'une salle vide et dépouillée, sauf l'autel, assez bien entretenu. Aux deux côtés deux tableaux représentent, l'un, *la Vision de saint Simon* recevant le scapulaire, l'autre, une *Adoration de l'enfant Jésus.*

Deux ponts relient les deux rives de la Creuse : — le Pont-Neuf, de trois arches surbaissées, en face de la route de Limoges et en contrebas du château; — l'ancien pont, en amont, au cœur de la vieille ville, mais à peu près détruit et n'ayant conservé que d'énormes piles à demi rondes, aiguisées en angle seulement en amont. Les anciennes arches, trop basses, s'opposaient au débit des eaux et ont été remplacées par des tabliers en bois. Sur les deux rives, les maisons s'y rattachent baignant leur pied dans la rivière et toutes étagées de galeries en bois noirci par le temps. Tout près, à droite, se dresse, au-dessus des toits voisins, la vieille *église de Saint-Benoît*, transformée en *halle*, et dont l'abside étale béante sa fenêtre ogivale démantelée. Une jolie porte latérale conserve encore son couronnement à festons fleuris contournés de deux clochetons, avec un écu inscrit sur l'imposte dans un hexagone portant au centre une croix. La nef, envahie par la paille ou les sacs de blé, formait deux travées, dont une un peu plus profonde, comme pour indiquer le transsept, encadrées de colonnes sans chapiteaux, à nervures cannelées, qui supportent la voûte coupée de compartiments multiples d'ogives. La clef de voûte de l'abside montre encore les armes fleurdelisées de Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon.

Près de là, dans la ville haute, une *porte* ogivale de l'ancien *auditoire* s'ouvre aux flancs d'une tourelle transformée en *prison*. Tout le long de la colline et sur les deux bords s'étagent les vieilles maisons, enchevêtrant leurs toits noirs, à dos d'âne, en un pittoresque fouillis, parmi les touffes d'aunes et de peupliers qui baignent leurs racines dans les eaux vertes de la Creuse.

Entre les deux ponts, comme le château, mais sur la rive droite, se dresse, au fond d'une petite place, l'*église paroissiale*,

en partie du xive siècle, en partie reconstruite, en 1861, dans le style gothique flamboyant du xve siècle. Elle comprend une longue nef à trois travées indiquées par des piliers, sur la face desquels s'engage à demi une colonnette qui s'interrompt pour porter une statue de saint, couronnée d'un petit dais, et se continue au-dessus en se confondant avec le groupe des cinq nervures qui divisent les trois compartiments de la voûte. Chaque travée est percée d'une fenêtre coupée par un meneau à quatre feuilles avec des vitraux modernes, signés *Lévêque*, qui représentent la série des patriarches. Au-dessous, trois chapelles ouvertes, sans communication, dans la profondeur du mur, bordent chaque côté de la nef, d'un âge d'ailleurs différent et facile à reconnaître au caractère des baies qui les éclairent. Le transsept n'est indiqué que par la présence de tribunes supérieures. Le chœur, formé d'un autel vide, est surmonté d'un clocheton. Cinq chapelles l'entourent, semblables à celles de la nef et séparées du chœur par un déambulatoire qui laisse un libre passage. Dans une de ces chapelles se remarque une *Pietà* moderne, dont le socle représente la *Présentation au Temple;* dans une autre, des vitraux de Lobin, de Tours (1860).

Le clocher qui précède l'église paroissiale et l'annonce de loin par sa flèche blanche, surchargée de dentelures, forme un porche, surmonté d'une tribune éclairée à l'extérieur par une haute et étroite fenêtre. Un léger meneau divise cette fenêtre en deux compartiments, que remplit une double verrière, de couleur dure et criarde, représentant *Ève tendant la pomme à Adam* et *Eve et Adam se cachant après leur faute.*

Argenton commandait une voie romaine qui, partant de Nantes, conduisait à Bourges et à Néris. La cité fut détruite de fond en comble par Waifer, duc d'Aquitaine, mais relevée immédiatement de ses ruines et constituée plus forte que jamais par Pépin, qui y installa, à résidence fixe, un gouverneur, avec la charge de protéger le pays de Bourges jusqu'au Cher. En 1020, elle tomba aux mains d'Eudes l'Ancien, fils du fondateur de Châteauroux, et subit dès lors les diverses fortunes du Berry et des fiefs d'alentour. Philippe Auguste l'occupa, en 1188, avec Châteauroux, Duzançais, Culan. Le mariage de la veuve d'André de Chauvigny

avec Louis de Bourbon en apporta la seigneurie dans la maison de Bourbon-Montpensier, honneur qui lui coûta cher pendant la Ligue et la Fronde. Elle passa plus tard dans la famille de Bourbon la Roche-sur-Yon et de Bourbon-Vendôme, pour écheoir enfin au duc d'Orléans, qui en fit don à Marie-Louise Lebel de la Boissière-Séry, avec un titre de comté.

Aujourd'hui Argenton est une ville entièrement renouvelée par l'industrie, qui a couvert les deux bords de la Creuse de tanneries, de fabriques de draps, de papeteries, de blanchisseries de toiles, de filatures hydrauliques de laines, etc.; en même temps que d'importantes et nombreuses fabriques de tuiles, de briques, de tuyaux de drainage, de poteries fines exploitent, au grand avantage du pays, les gisements considérables de terre grasse ou d'argile blanche, qui se rencontrent aux alentours.

Argenton, pour un touriste, doit surtout devenir le centre d'attrayantes excursions, — soit à pied, et dans un rayon assez rapproché pour ramener le soir au gîte, — soit en voitures de louage, tenues à sa disposition, comme dit l'enseigne locale « pour tous pays » [à gauche, au débouché du débarcadère, près de l'*hôtel de Périgord*].

Nous recommandons aux amateurs de la belle et grande nature, aux artistes amis des ruines pittoresques, aux archéologues curieux d'œuvres trop inexplorées, les deux courses suivantes, qu'un piéton peut faire sans peine en deux journées ou diviser à son aise pour les reprendre à sa fantaisie, en utilisant les facilités que met à son service, pour le départ et pour le retour, le chemin de fer et ses stations multipliées.

I. — Excursion à Saint-Marcel et sur les rives de la Bouzanne.

La grande rue, en remontant vers le nord, s'incline légèrement à gauche, presque vis-à-vis de la gare, et, par une ligne presque ininterrompue de magasins, de fabriques ou de maisonnettes, conduit jusqu'à *Saint-Étienne* (1 kil.), véritable faubourg d'Argenton, qui borde les deux côtés de la route de Saint-Gaultier à Châteaumeillant. Saint-Étienne faisait jadis partie de l'agglomération gallo-romaine, comme l'attestent surabondamment de nom-

breux débris, les médailles, les pierres sculptées. Il reste même encore des vestiges du pont sur lequel passait la grande voie romaine de Bordeaux à Autun, et, sur la rive gauche de la Creuse, vis-à-vis du village, s'ouvre un chemin, profondément creusé dans le roc, qui aujourd'hui se nomme encore le *chemin de César*. On laisse sur la gauche l'ancienne *église* à peu près abandonnée. Le chœur a été transformé en une chapelle informe où l'on pénètre par une porte latérale moderne; le reste est loué et sert de dépôt d'écorces pour tannin. La façade, soutenue aux angles de quatre contre-forts en éperons, garde un certain caractère. La porte, formée d'un arc d'ogive très-surbaissé, conserve la trace de cinq écussons effacés ou qui n'ont peut-être jamais été remplis.

Au sortir de Saint-Étienne, la côte, que l'on gravit, laisse à gauche la vallée de la Creuse et le *château*, tout récemment restauré, de *Palis*, qu'entourent des taillis. A droite la route est bordée de vignes basses et serrées, soutenues d'échalas à la mode périgourdine. Le chemin de fer franchi sur une arche de pierre, on a devant soi et tout près *Saint-Marcel*, dont on embrasse l'ensemble pittoresque, dominé par son lourd clocher. On trouve dès l'abord, à gauche, le cimetière et les bâtiments du *prieuré de Saint-Gildas*, dont la façade s'appuie sur des contre-forts surajoutés de toutes dates; à droite s'élève une ancienne tour ronde. On pénètre dans le bourg par l'arrachement de l'ancienne muraille, sur l'emplacement d'une antique porte de ville qui renfermait l'auditoire et que la route a détruit.

Le village de **Saint-Marcel** (2356 hab.), canton d'Argenton (2 kil.), faisait partie de la cité d'*Argentomagus*, et, jusqu'au XVIe siècle, resta ville forte, ruinée seulement, en partie, par les Ligueurs en 1591. C'est aujourd'hui la ruine la plus abondante du Berry en antiquités de tous genres.

La découverte de couteaux en silex, trouvés en nombre dans des grottes, ramène son histoire jusque par delà les temps celtiques. Les traces romaines peuplent tous les alentours. La voie de Poitiers, qui s'y bifurquait un peu au-dessous du village, s'en écartait sur Limoges, sur Néris et sur Bourges. Au *Marc-Saint*, au pied des vignes qui couvrent le versant du coteau, la tranchée

même du chemin de fer a fait découvrir des vestiges d'architecture, des débris sculptés, où se reconnaissent encore des enroulements de feuillages et de belles et larges fleurs dont le calice enferme à demi un hibou et des loups; — des monnaies de Néron, de Vespasien, d'Antonin, de Commode, de Constance, de Constantin; — un tronçon de colonne; des amphores; un style d'argent; une petite statue de Mercure; tous les vestiges qui semblent indiquer l'emplacement d'un temple gallo-romain; — non loin de là, *au Virou*, parmi les vignes encore (1848), les ruines d'un *théâtre* que l'on a pu suivre et mesurer et qui offrait une superficie de 94 mètres de longueur sur 78 mètres de largeur. Il n'en reste plus qu'un mur à demi circulaire, en petit appareil, et un puits dans le voisinage duquel on a retrouvé une statue de Pallas et une grosse monnaie d'argent. Un autre, plus grand encore, dominait le vaste *tertre* dit *des Palais*, mais n'a laissé aucun vestige reconnaissable.

L'*église*, qui dépendait d'un prieuré de Saint-Gildas, porte dans toute son œuvre vive la trace de travaux persévérants et presque continus du XIe au XVIe siècle, « église unique en son genre, au moins dans le Berry, dit l'abbé Charon, en la signalant, après de longues études personnelles, à l'attention du Congrès archéologique de 1849, vrai tableau synoptique de toutes les phases ecclésiastiques du moyen âge..., église non-seulement riche d'architecture, mais pleine de vie essentiellement symbolique, exprimant dans ses formes les éléments du dogme, de la morale, du culte, de l'histoire de la religion chrétienne; église complète en elle-même et n'étant cependant par son clocher, ou mieux son hourd ou hourdel, que le donjon central d'une fortification entière qui entoure encore cette ancienne ville. » En rabattant quelque peu de cette mysticité enthousiaste, une longue visite ne regrettera rien du temps consacré à l'examen approfondi d'un édifice véritablement digne d'étude.

Le portail principal, soutenu de quatre contre-forts et dont le pignon supérieur est refait, offre une porte romane (XIe siècle) à double rayon décoré d'originales moulures, dont les claveaux représentent des animaux fantastiques, des entrelacs, des étoiles, des feuillages. Le tore intérieur repose sur une tête sculptée

formant le chapiteau d'une petite colonnette. Au-dessus une large fenêtre, coupée d'un meneau avec quatre feuilles, contient un vitrail moderne de Thévenot. — La nef unique se divise en trois travées dont la seconde et la troisième s'ouvrent de droite et de gauche pour former quatre chapelles d'âge différent et symétrisant diagonalement entre elles. Des chapiteaux à feuilles d'acanthe, flanqués de colonnettes, reçoivent la retombée des lourds arcs doubleaux prismastiques de la voûte, autrefois peinte, comme tout l'édifice. — L'aspect de l'église change entièrement à partir du transsept. Deux énormes piliers, formés d'un faisceau de quatre grosses colonnes séparées par des colonnettes et des angles saillants, dessinent, avec l'extrémité du mur de la nef, un carré qui se ferme en se prolongeant de droite et de gauche, tandis qu'il s'ouvre vers le chœur et y laisse l'emplacement de deux chapelles où l'on monte par cinq marches. Celle de gauche se dédouble intérieurement en une troisième où pouvait tenir un autel et dont la clef de voûte porte encore un écusson marqué, semble-t-il, d'un chevron. Une clôture en bois sculpté à jour sépare le chœur qu'ornent des stalles relativement très-modernes. La chapelle absidale est décorée de sept baies romanes, à double voussure, avec chapiteaux et tores historiés, supportant une demi-coupole. Les quatre baies latérales sont bouchées, les trois autres éclairées par des vitraux de Thévenot, de Clermont (1849). Cinq *oculi*, formant la croix, dont un sur chaque bras du transsept, deux autres sur les première et troisième travées de la nef, le cinquième sur celle du chœur, ce dernier polygonal, les autres ronds, indiquent moins, croyons-nous, la place d'anciens clochers détruits qu'un souvenir et un reste de la pratique du système romano-byzantin à coupole.

Dans le bras droit du transsept, s'ouvre l'entrée d'une **crypte**, divisée en trois travées voûtées en berceau et éclairée par trois baies en plein cintre allongé. On y descend par un escalier de dix-neuf marches.

Dans la nef, la première chapelle de droite contient, incrustée dans le mur, une inscription en lettres gothiques : « *Le* x^e *jour* « *d'août, l'an* 1480, *trespassa messire Jehan Cha*[*ti*]*reau, curé de* « *Saint-Estienne où il gist; fonda cette chapelle à l'honneur de*

« *Dieu et Saint-Anthone et Saint-Sébastien. Dieu ait l'âme.* » La chapelle suivante possède une *sainte Philomène* dont le principal mérite est d'être signée par un peintre de Buzancais, J. B. Villach (1812), comme une *sainte Catherine* qui figure dans la première chapelle de gauche.

Mais où il faut s'arrêter, c'est tout à l'entrée de la nef à gauche, à côté de la porte latérale. Une ancienne fresque très-remarquable, moins encore par l'exécution que par la disposition et le choix des personnages, y représentait le prieur de Saint-Marcel, agenouillé, que saint Louis, son patron sans doute, le sceptre en main, le diadème au front et vêtu du manteau à fleur de lis d'or, recommande à la Vierge assise avec l'enfant Jésus portant la croix. A peine dans l'ombre et sous l'humidité qui l'a presque détruite, peut-on reconnaître encore les principaux traits du groupe glorieux et suivre la trace d'une longue inscription en vers français qui en expliquait aux fidèles le caractère. Les archéologues curieux de retrouver dans toute sa fraîcheur primitive cette imagerie naïve, où figure sans doute un des plus anciens portraits de Louis IX, peuvent aller frapper en toute confiance au presbytère qui fait face extérieurement à l'abside. Le curé Charon, en amoureux de sa vieille église, a pu à temps, alors que les couleurs étaient vives encore et tous les traits reconnaissables, en obtenir une réduction exacte et complète, un véritable fac-simile, qu'il se fait une joie de montrer aux trop rares amateurs de notre archéologie nationale. C'est grâce à sa complaisance qu'il nous est facile de donner au moins l'inscription dont les premiers vers seulement et des lambeaux détachés se retrouvent en cherchant bien sur la muraille. — Le prieur parle à ses paroissiens :

Contre vous félons : despiteux,
Jureurs : maugréeurs : regnyeurs,
Gens : infames : et détestables,
Regardez : cy : comment : vos : jeux,
Despances de dez et de tables :
Vos méchantes : langues : capables :
Ont : par ventre : par : corps : et par chef :
Playés : de parolles : damnables :
Piz : que : faulz : Juifs : de rechef :

Dou : cher : enfant: duquel meschef :
A moy : se : plaint : piteusement,
Disant : du : cas : qui : est : tant grief
Vous : pugnira : villainement :
Au : jour : de : son : grant jugement
Mesire Loys
A : l'ouneur.

Le seul *clocher* qui subsiste, à supposer que l'église, comme on l'a prétendu, en ait jamais possédé d'autres, repose sur la branche gauche du transsept. Il est de forme carrée, soutenu à chaque angle de deux contre-forts et percé au dernier étage, sur la face nord, d'une rose doublement trilobée. Le toit en est surchappé en bois, de manière à former un couronnement de mâchicoulis tout disposés pour la défense.

Les fenêtres de l'abside extérieure sont décorées de fausses arcades, romanes à la chapelle du midi, ogivales à celle du nord, et reposant sur des piliers cylindriques demi-engagés qui descendent jusqu'au niveau du sol intérieur, en se prolongeant même le long de la chapelle de gauche pour encadrer la fenêtre de la crypte. Au-dessus court une ligne de bizarres modillons à figures grimaçantes, crochues ou souriantes, surmontées de constructions déplaisantes, dont doit les débarrasser la restauration générale de l'édifice. Les travaux, confiés à M. Darcy, sont évalués à 75 000 fr.

Sur la place principale, qui borde la façade septentrionale, un des derniers ormes dits de Sully ombrage une antique croix de pierre. Non loin de là une maison particulière a transformé en cave une vaste salle carrée à demi souterraine, dont la destination primitive reste inconnue comme la date de sa construction. Au centre de cette salle, une colonne basse, à chapiteau sculpté, soutient la voûte ogivale, dont les arceaux vont d'autre part retomber sur des groupes de piliers.

Tout le long du bourg, dans la traversée de Saint-Marcel, s'offrent de droite et de gauche, sur la façade des maisons, de curieuses moulures, des accolades, des blasons. Dans un cadre de pierre, une grappe de raisin sculptée porte la date de 1604. Tout au sortir de la principale rue, deux tours presque intactes flanquent encore la porte détruite. A droite, à quelques pas, s'ouvre

à vide une ancienne carrière de sable, et, la côte gravie, on découvre une perspective magnifique sur Saint-Marcel, dont le clocher massif et comme armé en guerre donne bien l'idée du vieux donjon seigneurial, la vallée d'Argenton, le château des Palis, la voie de fer et le gronpe des tours du château de Chabenet. A perte de vue, s'étendent des coteaux onduleux chargés de vignes échalassées, au travers desquels la route passant devant le prieuré de Saint-Martin et de Pont-Chrétien, conduit, en deux heures de marche, à la petite ville de Saint-Gaultier. (*V*. ci-dessus, p. 142).

Si, au contraire, on sort de Saint-Marcel en suivant, la rue qui longe le chevet de l'église, on trouve un chemin de grande communication qui va s'embrancher en droite ligne (2 kil.) sur la route impériale de Toulouse à Paris, et gravit un plateau en partie boisé, pour redescendre brusquement vers la vallée de la Bouzanne. On traverse la rivière à 7 kil. d'Argenton, près de *Tendu* (666 h.), sur un beau pont de 5 arches en pierre, d'où l'on découvre les collines boisées qui bordent les deux rives. Point de ces sites sauvages qui prêtent un caractère si étrange à la vallée voisine de la Creuse; mais des coteaux ombreux, des eaux vives et tout encadrées de verdure et dont les sinuosités infinies embrassent à chaque détour une cime hardie, au sommet de laquelle s'enchevêtrent les débris de quelque vieux château fort. En aval, sur une motte abrupte plantée au faîte d'une roche escarpée, *Rocherolles* groupe, autour d'une étroite enceinte, ses tours inégales, la plus forte munie encore de mâchicoulis, et, à l'un des angles, sa chapelle encore assez bien conservée pour laisser reconnaître, au centre des nervures peintes et rehaussées d'or de sa voûte, les écussons de ses anciens seigneurs. A l'est du pont, sur la rive droite, *Prunget* dresse la masse superbe de son château, domaine au XIIIe siècle d'Hugues de Naillac, sieur de Gargilesse, et plus tard des sieurs de Brillac. Le donjon seul reste debout au milieu des débris d'une enceinte brisée et déchiquetée, dont les pierres ont roulé le long des méandres de la rivière toute parsemée d'îlots. Les murs de cette immense tour carrée (de 14 mètres de côté sur 11), flanqués aux angles supérieurs d'une guérite encorbellée et terminés par des mâchicoulis, sont soutenus jusqu'à mi-hauteur par de puissants contre-forts. Du dehors,

l'édifice semble encore de force à se défendre; mais à l'intérieur la dévastation est complète. Les traces des voûtes et des planchers détruits et les cheminées appliquées à diverses hauteurs sur les côtés indiquent seules le long des murailles dépouillées l'emplacement des quatre étages qui les peuplaient.

A l'orient, de vastes bois couvrent *Prunget;* et tout au bas, dans la vallée qui s'incline et les étreint lentement de ses multiples replis, s'adosse à un amphithéâtre de coteaux la haute *tour de Mazières*, édifice contemporain de sa puissante voisine. Derrière un large fossé et une forte enceinte dont quelques murs et quelques tours ont survécu, surgissait le donjon, à base carrée, sur 12 à 13 mètres de côté, cantonné aux quatre angles supérieurs de guaites en forme de tourillons. On ne pénètre au pramier étage que par une porte extérieure ouverte à 4 ou 5 mètres au-dessus du sol. Cinq autres étages échelonnent leurs voûtes effondrées. Sur un côté, une petite chapelle montre à hauteur de la main des peintures encore vives, où se reconnaissent les portraits en pied de cinq ou six dames du XVIe siècle, ayant en main leur livre d'heures. Des traces certaines attestent l'existence d'une villa romaine antérieure au donjon féodal. Dans les jardins mêmes du château un bassin d'antique construction recevait les eaux d'un aqueduc souterrain qu'on suit à travers les champs. A 1 kilomètre en amont de la rivière, à l'endroit même où il venait puiser, apparaissent les débris informes du *donjon de La Chaise*, rasé à hauteur du premier étage. Dans l'intérieur de ces ruines gît un bloc de pierre que les paysans viennent chaque année couronner de fleurs le jour de saint Éloi.

En continuant à remonter la Bouzanne, on rencontre à gauche, presque au bord de l'eau, le petit *castel de Broutay*, modeste logis du XVIe siècle, transformé à la moderne, avec deux tourelles aux deux coins de sa grande cour, et sur le plateau le *château du Plessis;* à droite, le hameau et le grand *étang de Vauzelles*, et, au-dessus, vers le nord, le village de *Velles*. Les rives s'aplanissent et remontent le long de la lande dévastée et de cimes nues. Un peu plus haut, sous la forêt même de Châteauroux, que la Bouzanne borde au sud, la rivière, qui descend du midi, s'infléchit pour regagner cette direction par une large courbe que

couronnent sur la rive droite les *ruines de Courcenay*, vieille tour à demi rongée par le lierre, à laquelle s'appuie une modeste maison, et les tourelles du *manoir de Beauregard;* sur la rive gauche, le petit *castel de Corbilly* et l'enceinte toute délabrée de *Piémoreau.* A 2 kilomètres de là s'étend, droite et nue, du nord au sud, la route de Châteauroux à Guéret par Aigurande.

II. — Excursion à Gargilesse, à la Prune-au-Pot, à Châteaubrun, et sur les rives de la Creuse.

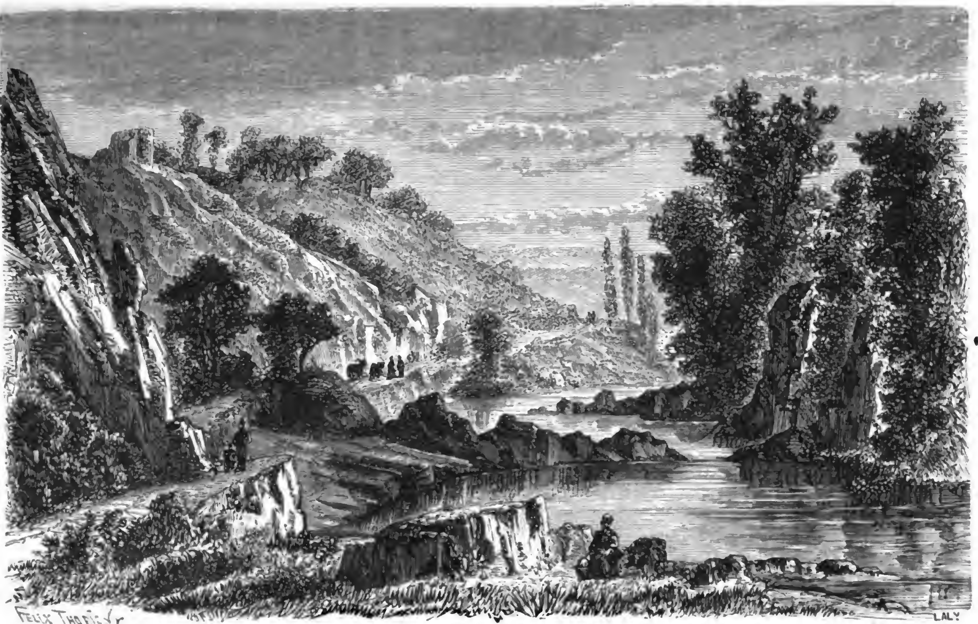
C'est à Argenton qu'il faut revenir pour remonter le cours bien autrement accidenté de cette Creuse « aux belles eaux bleues, rayées de rochers blancs et de remous écumeux, » dont George Sand a peuplé les rives de chers souvenirs, en y promenant ses rêves et les héroïnes de sa fantaisie. *La Fadette*, *Edmée*, *Patience*, *Valentine*, qui les oublierait dans le *Vallée Noire?* Mais c'est à Châteaubrun qu'a vécu et pêché *Monsieur Antoine*, et à Gargilesse que la fée de tant de créations s'est plu à découvrir « son village » et à suspendre un de ses nids le plus aimés. Il faut faire ce pèlerinage à pied, — soit par les plateaux, tantôt à travers une thébaïde sans soleil et sans horizon, tantôt en pleine lumière et par une double pente de molle et fraîche verdure, — soit bien plutôt, en suivant la rive, le long de l'eau murmurante. Ce dernier chemin n'est praticable qu'aux longs jours d'été, quand la Creuse est basse, le lit des ruisseaux desséché et la grève aplanie par un beau temps. Les blocs de roche ou les galets y interrompent plus d'une fois le sentier incertain, qu'envahit le flot, que surplombe le granit immense ; mais dans toute sa splendeur inattendue, dans toute la merveille de sa sauvage beauté, la Creuse est là, comme il la faut voir pour qu'aucune comparaison ne la puisse plus faire oublier.

En longeant l'église, on sort d'Argenton sous un pont biais du chemin de fer, qui se continue tout aussitôt sur la Creuse, et dont les arches rondes encadrent en groupes variés et comme disposés pour le plaisir des yeux, les moulins à eau, la verdure et les maisons de la ville échelonnées sur la pente lointaine. La route monte derrière un épais rideau de peupliers une côte pénible, qui mène au *Vivier*, en dominant sur l'autre rive une ligne

de maisons, semées sur la colline, que longe en bas la route de Limoges à Châteauroux. Après une rapide descente à travers les vignes, le chemin se bifurque à gauche sur *le Menoux* (1 kil.), à droite sur le moulin à foulon dit *Moulin Neuf* (5 kil. d'Argenton). Tout aussitôt, au coude, on aborde et l'on suit dès lors de tout près la Creuse, ombragée d'aunes et de peupliers baignant dans l'eau, tandis que le coteau commence à montrer, au lieu du calcaire et des terrains de sédiment, la roche primitive, que recouvrent encore d'épaisses rangées de vignes.

Chaque détour ouvre de nouvelles échappées verdoyantes. Sur la rive gauche, écume et bruit la chute d'eau du *moulin Chenet;* devant soi, tout au bord de la route, s'alignent les noyers et les cerisiers, et, sur la pente, entre les sarments des vignes, les pêchers, les pruniers, les pommiers entremêlés à profusion. En travers du chemin, s'étagent les bâtiments du *moulin Lasnier* (usine à blé). A quelques pas de là un pont franchit le ruisseau, qui du village de *Chavin* (611 hab.) descend par une gorge escarpée et tortueuse dans un lit semé de granit. On domine bientôt la riche et luxuriante vallée, et de nouveau se voient à l'horizon les toits rougeâtres d'Argenton. La pente, vers la Creuse, se précipite toute chargée de vignes, jusqu'au bord de l'eau qui se traîne resserrée dans une étroite gorge. Il faut quitter ici le chemin tracé pour pénétrer dans le ravin; des vaches paissent en liberté suspendues aux escarpements des rocs, et par les sentiers de chèvres circulent à cheval les servantes et la clientèle du *moulin Loup*, qu'on entend en bas clapoter. Le sentier supérieur traverse une ferme, d'où le granit, à peine bordé d'une rampe basse, surplombe droit et à pic les bâtiments du moulin. Une voie tracée en pleine pierre descend à la rive que suit une jolie *traîne* ombreuse jusqu'à deux autres moulins formant, avec le précédent, le groupe des moulins Loup. La rive gauche, plus aride et moins escarpée, forme une chaîne de mamelons arrondis tout couverts de bruyères, où bientôt s'entremêlent les chênes et les bas taillis.

A ce moment même la rive droite se hérisse de pans de rocs énormes, coupés à murs droits et nus, qui se prolongent jusque dans le lit de la Creuse, entrecoupé de masses granitiques,



Bords de la Creuse entre Le Pin et Gargilesse.

étroits îlots fleuris de touffes d'aunes. La muraille tout à coup se brise et s'entr'ouvre au débouché d'un petit vallon aux crêtes tailladées, le long duquel suinte en été un maigre ruisselet, qui charrie l'hiver un torrent de débris amoncelés. La rivière se rétrécit encore , envahie par une pointe de rocher déchiqueté dont la pente, chargée de verdure, s'éboule en ravine impraticable. Le col franchi, la Creuse aux mille courbes n'est plus qu'un semis de galets écumeux, de crêtes aiguisées à fleur d'eau ; et le rivage, autant qu'en découvre le flot, semble un champ de bataille de géants jonché de formidables ruines. La masse immense, comme brisée violemment en deux pans, se tord de droite et de gauche, — à gauche surtout, — entassée et suspendue au-dessus du courant, qui, aux eaux les plus basses, en ronge le pied.

Un nouveau coude de la Creuse découvre tout le panorama de la chaîne dans sa magnificence et sa variété. Tout d'un coup, la rive gauche, aux contours presque vulgaires, surgit à son tour, rivalisant de grandiose majesté. La rivière s'est creusé son lit dans le cœur même de la roche plutonnienne; et une immense découpure à bords lisses et luisants, soutenus par de gigantesques contre-forts, s'ouvre comme le mur éventré d'une cité cyclopéenne. C'est *Saint-Martin*, un des plus admirables spectacles qu'offre le chemin. Du petit sentier, qui court à mi-côte, la vue est saisissante et plonge, sans se lasser, dans tous les contours d'un vallon splendide. En bas, au-dessus d'une petite cascade, formée par l'arête de pierres que chaque hiver déplace, une roche plate s'avance au milieu des eaux, à la pointe extrême de la falaise qui termine et réunit les courbes de la vallée dépassée et les premiers contours d'un horizon renouvelé. L'air y embaume des senteurs pénétrantes du buis, de la menthe et de la bruyère rose.

On entre dans une brèche immense, où, comme secouée par l'ouragan, la roche s'est effondrée en ruisselant ; deçà, delà, sur les faîtes, des pics dominent déchiquetés au-dessus de l'avalanche. La rive entière n'est qu'un amoncellement de fantasques débris. Tout près, à l'endroit où les vallées convergent, un gai promontoire s'avance en pleine eau portant le *moulin de la Prune*. Des deux bords le roc a disparu et s'est recouvert de hauts



Gargilesse.

noyers, à l'ombre desquels se rassemblent les laveuses. La Creuse, large et plane, forme un beau lac au-dessus de l'écluse. Avant même le premier détour on voit sur la crête, à gauche, *le Pin* et son clocher noir dominant les cimes lointaines ; au bas un moulin, bordé de cascatelles ou *peyrades*, où s'approvisionnent à volonté les pêcheurs de goujons, et tout vis-à-vis, au faîte, sur l'autre rive, l'*église* grise de *Céaulmont*. Le chemin n'est qu'un bois de noyers longeant une eau murmurante. Près du moulin un sentier gravit la côte, bordée à peine d'une rampe de gazon. La première maison qui se présente est le presbytère du Pin ; derrière s'élève l'église, absolument nue et sans intérêt. Rien n'est à voir non plus dans le village, si l'on n'y va prendre à sa demeure Moreau, le vieux guide, dont Georges Sand a tracé le portrait « au naturel » et raconté la naïve histoire. Tout le pays le connaît comme il connaît tout le pays et le montre volontiers à tout venant pour quelque pourboire. La route de **Gargilesse** (1600 mèt.) passe devant l'église qu'elle laisse à gauche, et suit en surplombant la Creuse, dont le bord opposé se recouvre de vignes ou d'épais taillis. Le paysage tout nouveau s'étage en horizons multipliés que varie chaque caprice du chemin. Au second détour, que flanque une croix, l'église de Gargilesse surgit à mi-côte, au fond d'un vallon, dominant de sa masse la verdure et les bois, d'où s'échappe en bruissant un ruisselet encaissé au milieu des saules et des aunes. Au-dessous et à l'écart du bourg, on aperçoit le cimetière, et, tout à côté, au coin, les lambeaux déchirés d'une vieille tour ronde (12 kil. d'Argenton).

« Mon village[1], dit Georges Sand, est un nid bâti au fond d'un entonnoir de collines rocheuses où se sont glissées des zones de terre végétale. Au-dessus de ces collines s'étend un second amphithéâtre plus élevé. Ainsi de toutes parts le vent se brise au-dessus de la vallée, et de faibles souffles ne pénètrent au fond de la gorge que pour lui donner la fraîcheur nécessaire à la vie. Vingt sources, courant dans les plis du rocher ou surgissant dans les enclos herbus, entretiennent la beauté de la végétation environnante. — La population est de 6 à 700 âmes. Les maisons se

1. *Promenades autour d'un village.*

groupent autour de l'église, plantée sur le rocher central, et s'en vont en pente par des ruelles étroites jusque vers le lit d'un délicieux petit torrent, dont à peu de distance les eaux se perdent encore plus bas dans la Creuse.

« C'est un petit chef-d'œuvre que l'*église* romano-byzantine. La commission des monuments historiques l'a fait réparer avec soin. Elle est parfaitement homogène de style au dehors et charmante de proportions. A l'intérieur le plein cintre et l'ogive molle se marient agréablement. Les détails sont d'un grand goût et d'une riche simplicité. On descend par un bel escalier à une *crypte* qui prend vue sur le ravin et le torrent. Mais des curieuses fresques que j'ai vues autrefois dans cette crypte, il ne reste que des fragments épars, quelques personnages vêtus à la mode de Charles VII et de Louis XI, des scènes religieuses d'une laideur naïve et d'un sens énigmatique; ailleurs quelques anges aux longues ailes effilées, d'un dessin assez élégant et portant sur la poitrine des écussons effacés. Malgré la sécheresse de la roche, l'humidité dévore ces précieux vestiges. Quelque source voisine a trouvé assez récemment le moyen de suinter dans le mur, où j'ai encore vu, il y a trente ans, les restes d'une danse macabre extrêmement curieuse. Les personnages glauques semblaient se mouvoir dans la mousse verdâtre qui envahissait le mur. C'était d'un ton inouï en peinture et d'un effet saisissant.

« Le Christ assis, nimbé entièrement, qui surmonte le maître autel de la nef supérieure, est d'une époque plus primitive, contemporaine, je crois, de la construction de l'église. On jugerait d'une fresque exécutée d'hier par un de ces peintres gréco-byzantins qui, en l'an 1000, parcouraient nos campagnes et décoraient nos églises rustiques.

« Le tombeau de Guillaume de Naillac [1], seigneur du lieu au XIIIe siècle, représente un personnage couché, vêtu d'une longue robe, l'aumônière au flanc, la tête appuyée sur un coussin que soutiennent deux angelots. Sa colossale épée repose près de lui. A ses pieds est le léopard passant de son blason. Il y a trente ans, ce sévère personnage était encore en grande vénération, sous le nom

1. L'inscription dit : de Nolac.

grotesque et la renommée cynique d'un certain saint que l'on ne doit pas nommer[1] en bonne compagnie. Son nez et sa bouche sont entaillés de coupures qui l'ont un peu défiguré. L'usage était encore, il y a trente ans, de gratter ainsi au couteau certaines statues et même certaines pierres. La poudre qu'on en retirait était mêlée à un verre d'eau que s'administraient les femmes stériles.

« Cette précieuse église [2] était bâtie au centre de l'antique forteresse dont les tours et la muraille ruinée jalonnent l'ancien développement sur le roc escarpé. Le *château* moderne, bâti au siècle dernier, dans un style quasi-monastique, soutient le chevet de l'église. L'ancienne porte, flanquée de deux tours, espacée d'une ogive au-dessus de laquelle se dessinent les coulisses de la herse, sert encore d'entrée au manoir. Le pied des fortifications plonge à pic dans le torrent. Nul château n'a une situation plus étrangement mystérieuse et romantique. Un seul grand arbre ombrage la petite place du bourg, qui d'un côté domine le précipice et de l'autre se pare naturellement d'un énorme bloc isolé, d'une forme et d'une couleur excellentes.

1. Pourquoi? — Saint Greluchon.

2. Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques détails seulement à cette description de la grande artiste : des piliers carrés, portant sur leur face une colonne engagée, forment d'étroits bas côtés qui s'élargissent à partir du chœur en véritables nefs latérales terminées par des chapelles où l'on a recueilli des débris de statues. La première travée de droite et de gauche est occupée par un escalier qui descend à la crypte. La troisième, surexhaussée de trois marches, est voûtée en coupole avec *oculus* ornementé d'une rosace à huit lobes. Le sanctuaire est orné de cinq arcades romanes en berceau, dont deux fausses ; celle du milieu a conservé un vitrail ancien. La voûte est divisée en six panneaux peints : le Christ, au centre, bénissant, entre quatre anges adorateurs; au-dessous, la Vierge couronnée, et les instruments de la Passion; le tout d'un grand caractère et d'un aspect singulier, mais qui pourrait bien n'être pas aussi ancien qu'on le voudrait croire; au-dessus de la fenêtre centrale du sanctuaire, une *Annonciation* remarquable; à droite, une belle *Vierge* allaitant l'Enfant, malheureusement détériorée; à gauche, une *sainte Anne;* autel moderne, donné, en 1844, par le marquis de Gargilesse; étranges chapiteaux, surtout à la chapelle de droite, tout parés d'histoires ou d'ornements fantastiques, plantes et bêtes, rosaces et torsades. On y reconnaît la *Salutation de la Vierge*, la *Visitation par sainte Anne*, *Jésus dans la crèche*, une cavalcade, le combat d'un chevalier contre un griffon; et dans la crypte, parmi les peintures envahies par la moisissure, un moine tenant d'une main une hostie avec le monogramme du Christ, de l'autre, le vin du sacrifice dans une bouteille; des anges portent la colonne, la corde de la flagellation, la croix du supplice. — La tombe de G. de Nolac est à l'entrée de la nef à droite. C. P.

« Arbre, place, ravin, herse, église, château et roche, tout cela se tient et forme, au centre du bourg, un tableau charmant et singulier, qui ne ressemble qu'à lui-même [1]. »

Selon l'heure ou le but du voyage, qu'on y déjeûne ou qu'on y couche, Gargilesse est le rendez-vous obligé d'une halte qu'on ne regrettera pas. Le village compte jusqu'à trois aubergistes, entre lesquels la Chamblant, la fille du guide Moreau, renommée pour ses bons vins; mais la Chamblant, la première, si vous la rencontrez, comme il nous est arrivé, par les chemins, chargée de quelques bottes de sarments, jettera là son faix pour vous conduire non pas chez elle, la brave femme! — « Ici n'y a pas d'envie, dit-elle, » — mais chez Mme Malesset, l'hôtesse habituée « des bourgeois. » — « Je recommande à tous les artistes et voyageurs Mme Rosalie Malesset, comme la meilleure cuisinière et la plus honnête femme du monde, — sans préjudice des autres habitants de Gargilesse, dont tous auront à se louer. Quant au pays, que ceux qui ont des yeux pour voir, le voient! » — Qui dit cela? Georges Sand encore, dans une note autographe, à la première page d'un gentil album, que nous trouvons en furetant chez la ménagère, modeste et digne femme, qui ne songe même pas à s'en parer! Mais qu'on se prête à causer de « la bonne dame, » qui n'est pour tous ici qu'une amie d'enfance, de bienvenue joyeuse et bienfaisante, et de M. Maurice, son fils, et de leur cher Manceau, si regretté, l'hôtesse s'égaie à vous montrer vis-à-vis de sa fenêtre, au coin de la cour, la maisonnette achetée l'autre été par la châtelaine de Nohant, au centre de *son village* bien-aimé, et laisse venir, sans trop se défendre, les longs récits et l'effusion des doux souvenirs. — Et c'est une fête encore, entre ces quatre murs champêtres, quand tout ailleurs proclame le génie du grand écrivain, d'écouter une parole émue et reconnaissante qui rend témoignage à son grand cœur!

En suivant le ravin de Gargilesse, admirable d'ombre et de mystère, on passe devant le cimetière et les ruines de la tour. Le chemin, se bifurquant, remonte à gauche, par le plateau, au *Cerisier* et à *Cuzion*, tandis qu'en ligne droite il gagne la Creuse-

1. Georges Sand, *Promenades autour d'un village.*

Une planche jetée sur le ruisseau mène au vieux pont de bois, porté par une pile de pierre. En amont, trois énormes blocs, espacés au milieu de l'eau, semblent frayer un chemin naturel à un bon sauteur. Sur l'autré rive, à 2 kilomètres au sud-ouest de *Céaulmont*, dans une plaine monotone et à peine ondulée, se dressent les murs délabrés de la **Prune-au-Pot**, vieux manoir inoccupé, qui doit la moitié de son nom à la famille Pot de Rhodes, qui l'a possédé jusqu'en 1484 et qui l'apporta, par le mariage d'Anne Pot, à la famille de Montmorency. C'est une cour carrée, enclose d'une muraille, avec mâchicoulis, de 12 mètres de hauteur, portant aux angles de face une tour ronde de quatre étages et sur le pan de derrière une tour carrée dont les angles intérieurs sont arrondis. L'enceinte est percée d'une grande porte ogivale et d'une plus petite, carrée, toutes deux précédées de ponts-levis jetés sur un fossé large de 10 mètres. La plus grosse tour, à gauche, était le donjon dont l'étage inférieur recouvre une fontaine. On compte encore 105 marches (22 mèt.) du dernier caveau à la plate-forme.

Un peu au-dessus du pittoresque moulin de Gargilesse, la rivière se contourne en nombreux replis, et la vallée s'élargit à droite, tandis que la rive gauche reste abrupte et couverte de genêts, de bruyères et d'aunes pressés jusqu'au bord de l'eau. A un dernier détour, sur la rive droite, une masse énorme de roc se présente, amoncelée jusqu'à une étroite et superbe avenue d'aunes élancés, qui d'un côté baigne dans la rivière, de l'autre borde le coteau chargé de charmilles. A peine un sentier laisse d'abord un libre passage, qu'envahissent bientôt les épines et les ronces le long de la pente coupée de ruisselets bourbeux. La première éclaircie débouche au pied du roc du *Cerisier*, rendez-vous des lavandières. Trois escarpements sauvages se hérissent, taillés à pic, dont le dernier, *la Grand'Roche*, surplombe à pic la rivière par assises horizontales surempilées. Un écrasement de la base pénètre jusque dans l'eau et barre la route. Il faut gravir le roc où nul chemin n'est frayé, et l'autre face, qui se découvre, n'excite pas moins l'admiration. Bientôt un entassement plus étrange et plus imposant peut-être dans son apparence plus régulière se rencontre, caché malheureusement par de hauts arbres qui en voilent en partie l'effet. C'est à peu

près à ce point, sur le plateau, que s'étend un site ardu et sévère, espèce de Sahara, comme dit Georges Sand, d'une température particulièrement méridionale, dont la végétation, tout exceptionnelle, réserve à l'entomologiste, au minéralogiste, au naturaliste des rencontres imprévues et qui le reportent sous le climat de l'Algérie.

Vis-à-vis du *Cerisier*, la rive gauche s'avance en brusque promontoire à angle aigu, par une haute et droite découpure de



Châteaubrun.

roc, au pied duquel l'eau bruit sur un amoncellement de débris. La côte se prolonge ainsi en s'abaissant doucement jusqu'à un moulin, dont l'écluse coupe l'eau, mais qu'on n'entrevoit qu'à peine derrière un retrait de terrain. La rive droite, entièrement aplanie, n'est plus qu'une grève semée de broussailles, de chênes, de bruyères, et qui se transforme bientôt en champ de froment. Peu à peu les berges, en restant à demi planes, s'entourent à nouveau d'une ceinture de roches dentelées, dont le dernier

coude montre au faîte le clocher noir et pointu de *Cuzion*. A chaque pas, sur le chemin, des tronçons de colossales murailles dressent leur flanc délabré. Le dernier groupe, *les Chérons*, est superbe et s'écroule dans une ruine épouvantable, dont la vue pourtant embrasse d'un seul coup la masse énorme.

Au détour, on aperçoit à l'horizon la silhouette noire de **Châteaubrun**, sur la commune de Cuzion.

La traversée d'une longue prairie, couverte d'arbres et fréquemment ravinée, en laisse de loin à loisir contempler toutes les tours et le fouillis inextricable des cheminées et des pignons aigus. Au bas travaille un pittoresque moulin qu'il faut traverser. Un large chemin, praticable aux voitures jusqu'à mi-côte, contourne la butte à pic sans qu'on perde jamais de vue le château qui présente sur toute sa face la courtine, flanquée d'un reste de tour carrée ; d'étroits sentiers de chèvre rampent le long de la pente, au hasard du précipice.

Le château domine un cap isolé de roche amphibolique noire et schisteuse, dont les flancs ont fourni les matériaux de l'édifice. La façade se déploie sur un tertre gazonné et planté, mais bien assis sur le roc et tombant en ravine sur un ruisseau torrentueux. Une chaussée solide, remplaçant le pont-levis, mène à une double porte à baies ogivales d'inégale grandeur, que surmonte une croisée à meneaux, avec écusson encadré dans une accolade. Tout près, à l'angle, une grosse et basse tour (XIVe siècle), avec mâchicoulis et fenêtres à accolades, contient dans son vaste rez-de-chaussée carré la salle des gardes, qui s'ouvre sous le porche, tandis qu'à côté, dans la cour, un escalier à six tours de spirales conduisait à l'étage supérieur.

La cour, parallélogramme irrégulier, renferme un immense puits sans margelle et béant au milieu des herbes ; — à gauche de la porte gisent les restes de la boulangerie avec deux fours ; et, plus loin, la carcasse démantelée du massif *donjon* se dresse encore presque entière dans la hauteur de ses sept étages (28 mèt. 50 sur 11 mèt. 72 de diamètre), que surmontait autrefois un toit pyramidal. On y pénétrait par un pont-levis retombant sur un escalier en spirale, construit à 2 mètres de distance, dans la cour. Au fond d'un petit escalier s'y rencontre une salle octogonale,

voûtée d'arcs d'arête en plein cintre, avec vaste cheminée et fenêtre. Une étroite ouverture dans le pavé donnait accès, par une échelle, dans un sombre cachot long de 2 mètres sur 15 de largeur. Quoique les planchers supérieurs soient tombés depuis longtemps, on peut encore gravir jusqu'au faîte l'escalier qui s'enroule le long des murs délabrés (XIIIe siècle), et embrasser de là une vue splendide sur la Creuse.

Du même côté de la cour, à peu de distance du donjon, s'élevait la *chapelle* détruite complétement depuis 1835, et qui conservait encore en 1814 une partie de ses vitraux. Elle attenait au logis proprement dit du seigneur, habité jusqu'en 1804 par le propriétaire de Châteaubrun et formant un grand parallélogramme, que séparait en deux parties inégales un mur de refend, où s'appuyait une tourelle ronde en saillie sur la cour. Une magnifique porte, du style de la Renaissance, à doubles pilastres fleuronnés, avec pinacle et ogive tout flamboyants, et enguirlandés de feuillage sculpté dans la pierre blanche, ouvrait dans un escalier monumental qu'eût gravi sans peine un palefroi. Il ne reste de cette porte aucun débris et de l'escalier à peine la trace circulaire dans la muraille intérieure de la tour. A droite, au rez-de-chaussée, se trouvait la cuisine accostée d'une petite tourelle, à gauche, une vaste salle à manger, au-dessus de laquelle s'étendait la salle d'honneur. La cheminée, admirable de luxe et d'élégance, étale encore dans le vide ses touffes de fleurs ciselées et ses rinceaux de feuillage aux écussons fleurdelisés; mais le temps — et aussi les touristes — en détachent chaque année les dernières reliques, et il ne restera bientôt plus qu'à en signaler la ruine disparue.

Aux quatre angles, vers la hauteur du deuxième étage, de petites tourelles suspendues forment à l'extérieur une charmante symétrie au-dessus des fossés autrefois cultivés en parterre. L'angle occidental de la cour est couvert par une tour carrée dont un des côtés s'arrondit à demi sur la face extérieure. Dans l'aile du fond sont les servitudes et les écuries. A l'autre extrémité, une tour carrée (XVIe siècle), plus moderne et surajoutée après la construction de l'enceinte, contient, au-dessus d'un caveau sombre, une chambrette carrée, voûtée et revêtue d'un cré-

pis blanc lisse et soigné. Quatre embrasures évasées, aboutissant à des meurtrières rondes, ornées extérieurement d'élégantes moulures, abritent chacune trois niches à plein cintre avec siége. Enfin, sur le mur qui se rattache à la porte d'entrée et couvre la face nord, chevauche à demi une dernière tour carrée dont le flanc extérieur est complétement écroulé.

Malgré cette désolation complète, Châteaubrun ne présente



Église de Neuvy-Saint-Sépulcre.

pourtant pas à l'intérieur un aspect qui attriste. L'herbe y croît si verte, et les arbustes, qui pointent des murs, s'y entremêlent dans un imprévu si harmonieux aux élégances délabrées du logis seigneurial et aux blancheurs inaltérables des lambris, des chambranles, des pinacles enguirlandés, qu'on oublie la ruine au profit de l'art invaincu. C'est du dehors seulement qu'elle apparaît dans sa terrible réalité. A peine, d'ailleurs, le château a-t-il une histoire. On le dit fondé à une époque incertaine par un seigneur du nom d'Hugues le Brun, sans doute Hugues IX de Lusignan,

comte de la Marche de 1180 à 1208. La fille de Jean de Beaune, premier maître d'hôtel de Catherine de Médicis, l'apporta en dot, en 1577, à Anne de Montmorency, cousin du connétable. Un héritage le fit passer, en 1746, aux droits de Gabrielle de la Marche, femme de Pierre de Forges, dont une des petites-filles épousa



Intérieur de l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre.

Royer-Collard. Le philosophe, ne se trouvant pas assez riche pour suffire aux réparations, abandonna le château à son beau-frère, qui ne trouva rien de mieux que de le démolir (1817), pour aller résider à Cuzion. Les ruines, éprouvées encore par maintes autres vicissitudes récentes, ont été acquises, en 1857, par M. Dubreuil Dubost de Gargilesse.

Au lieu de suivre, en descendant pour gagner Éguzon (40 min.), les contours du large chemin que l'on a monté, on peut s'engager dans le sentier de chèvre qui débouche, en sortant par la droite, à l'angle du logis seigneurial, sous l'ombre même des cheminées immenses, dont l'excentrique silhouette se dessine en plein ciel. Ce sentier aboutit juste à la rencontre des chemins d'Éguzon et du moulin de Châteaubrun. Après la traversée d'un petit ravin, on franchit la Creuse sur le vieux pont de bois de *la Jarige*, que porte une seule pile de pierre. La route de voiture se présente alors à gauche, et, par une série de brusques zigzags, mène au faîte du plateau. Les piétons abrégent le trajet des deux tiers et sans risque aucun de s'égarer en gravissant droit devant eux la croupe qui longe la droite du ruisseau, sur les traces à peine frayées d'un ancien chemin. — Que l'on couche à Éguzon, ou que l'on reprenne le chemin de fer pour regagner son gîte à Argenton, on aura passé une journée dont le souvenir ne s'oubliera plus.

De Gargilesse on peut aller à (24 kil.) Neuvy-Saint-Sépulcre, en passant par (6 kil.) *Pommiers* (674 hab.), qui possède un château du XVe s., et par (16 kil.) *Cluis*, commune de 2048 hab. sur la rive g. de la Bouzanne. On y remarque les ruines du *château de Gaucourt* (mon. hist.).

EXCURSION A NEUVY-SAINT-SÉPULCRE.

24 kil. **Neuvy-Saint-Sépulcre**, ch.-l. de c. de 2175 hab., bâti, à 198 mèt. d'alt., sur les deux rives de la Bouzanne. Neuvy occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne *Noviodunum*, assiégée et prise par César. Ce qui est plus certain, c'est que l'église fut construite vers le milieu du XIe s. sur le plan de celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Nous en empruntons la description aux *Esquisses pittoresques de l'Indre*. « Elle est circulaire, comme le temple qui lui a servi de modèle, et se compose de deux coupoles superposées, offrant extérieurement l'aspect d'une tour massive que devait couronner un troisième dôme resté inachevé. Chacune de ces coupoles, ouverte à son milieu, s'appuie sur des colonnes derrière lesquelles règne une sorte de galerie ou bas côté. La quantité des colonnes varie aux deux étages. Celles du rez-de

chaussée, qui supportent tout l'édifice, sont au nombre de onze; elles répondent à autant de colonnes engagées dans le mur. Les colonnes de l'étage supérieur sont plus rapprochées; on en compte 14.... La nef, qui sert de chœur, est du style ogival.... Au centre de la partie circulaire de l'église, s'élevait autrefois un massif de maçonnerie démoli en 1806, et figurant la grotte où Joseph d'Arimathie déposa le corps du Sauveur.... L'église occupe le milieu du *château*. On donne ce nom à la réunion de maisons qui composaient autrefois le cloître de la collégiale et qui se développaient autour de l'église, dont elles ne sont séparées que par une rue étroite. Les maisons étaient elles-mêmes protégées par une enceinte fortifiée, que défendait un large fossé à présent converti en jardin. Tout ce quartier a conservé l'aspect austère du moyen âge. »

D'ARGENTON A LIMOGES.

La voie s'engage à partir d'Argenton dans une tranchée, puis franchit la Creuse sur un pont en pierre de 5 arches, dont 3 grandes et 2 petites, et s'élève au-dessus de la rivière, par des remblais et des tranchées, en se détournant un peu à droite pour gravir le flanc des collines qui dominent à l'O. tout l'horizon. A gauche, en bas, s'étend un gros bourg tout fumant, et, à mesure que le convoi s'avance, s'entrouvrent les profondeurs verdoyantes des vallées dont les coteaux s'alignent et viennent un à un aboutir à la Creuse. Le chemin court à travers les vignes, et, au sortir d'une tranchée très-longue, rase à droite le *castel de Villenne*, flanqué de deux minces tours à mâchicoulis, entre lesquelles s'est installée sous le mur même une maisonnette que surplombe une haute cheminée.

41e STATION. — CÉLON.

10 kil. d'Argenton. — 304 kil. de Paris. — 96 kil. de Limoges.

Célon, dont le village reste à droite de la voie, un peu avant les abords de la gare, est une petite commune (544 hab.) du canton d'Argenton et de l'arrondissement de Châteauroux. La

station est surtout à portée des nombreux fours à chaux qu'elle dessert au profit de la contrée avoisinante.

EXCURSION A SAINT-BENOIT-DU-SAULT.

Des voitures, partant d'Éguzon ou d'Argenton, desservent la route de Saint-Benoît-du-Sault, mais c'est à Célon qu'attend le courrier correspondant avec le train du matin. Le chemin, au sortir de Célon, longe pendant 3 kilomètres la rive gauche de la Sonne, jusqu'à la rencontre de la route d'Argenton, qui, descendant vers le sud, laisse à droite Chazelet et son château, franchit l'Abloux et, à travers les bois de Chinan, puis par des côtes rapides, arrive à Saint-Benoît-du-Sault.

Cette petite ville est bâtie au pied de montagnes schisteuses et granitiques, qui se relient au Puy-de-Dôme, au milieu de gorges ravinées et de sites accidentés. Des nombreux ruisseaux qui découpent le pays, un des plus forts, le Portefeuille, retenu par une chaussée au bas de l'église, y forme un petit lac, d'où il se précipite par des échelons ruisselants sur les rochers amoncelés.

Saint-Benoît, autrefois *Salis*, doit son nouveau nom à l'ancien prieuré bénédictin, dépendant de l'abbaye de Fleury, qui couvre la pointe avancée de l'escarpement. Ce prieuré comprend trois corps de logis, de dates différentes, avec un jardin, soutenu par des contre-forts, en forme de terrasse, du côté de l'eau. A quelques mètres de là et tout sur le bord du ruisseau, s'aperçoit le colombier. Ces bâtiments sont devenus de simples décharges depuis la construction, en 1730, d'un nouvel édifice (48 mètres de long sur 11 de large) qui en a relié la partie orientale à l'église. Au centre, la salle capitulaire communique avec la terrasse par un escalier circulaire de quatre marches. Un corridor voûté, circulant le long du bâtiment, donne accès dans toutes les pièces. Vers le milieu, du côté de la cour, une aile s'en détache, dite de *la Prévôté*, destinée autrefois à la recette et aux approvisionnements. Un escalier extérieur conduit à la grande salle de la Justice. La cour formait le cloître, qui ouvrait dans l'église par une porte aujourd'hui murée.

Il ne restait plus à la Révolution que trois religieux dans le

grand couvent, qui fut mis en vente et qui appartient depuis 1853 aux religieuses du Verbe-Incarné, tenant pensionnat de demoiselles.

L'*église* (45 mètres de longueur sur 22 mètres de largeur dans le sanctuaire, 19 mètres dans les bas côtés) a pour vocable saint Jean-Baptiste. La nef principale (27 mètres sur 8) est bordée de deux petites nefs latérales formées par une double rangée parallèle, mais sensiblement oblique, de six piliers, accolés chacun de deux



Saint-Benoît-du-Sault.

colonnes qui portent la retombée d'arcades en plein cintre surmontées d'une fenêtre ronde. A gauche, près du chœur, la chapelle de la Vierge, accrue d'un mètre aux dépens de la profondeur du mur, a été décorée, en 1836, par un Italien, Maurice Pizetta. Le chœur (12 mètres de long) est surexhaussé de trois marches et fermé vers la nef par une balustrade. L'abside, voûtée en quart de sphère, comprend la partie la plus ancienne de l'œuvre (5 mètres 50). Trois fenêtres en plein cintre (1 mètre 50 de hauteur sur 1 mètre) l'éclairent, décorées seulement au dedans de leur

vaste embrasure par deux colonnes à chapiteau roman feuillagé, portant une corniche avec moulures en damier, que cache en partie la maçonnerie. La muraille extérieure porte la date de 1484, qui n'est pas celle de la construction. Une boiserie avec stalles (XVIIIe siècle) montre encore, dans un fronton circulaire, l'écusson de France, qui se retrouve aussi derrière l'autel, et celui de la Prévôté (d'azur à trois clous d'argent en pal). — L'ancien plafond en planches a été remplacé, en 1836, par des voûtes en briques de champ d'un pouce d'épaisseur, que soutient entre chaque travée un arc doubleau. Une large tour carrée, de 7 mètres de côté, forme le clocher, soutenue à chaque angle antérieur par deux contre-forts et à l'angle gauche postérieur par un massif qui contient l'escalier. La porte ogivale s'ouvre dans une vaste embrasure bordée de trois petites colonnettes avec chapiteaux et tailloir chargés de trois archivoltes en retrait. De chaque côté, deux niches renfermaient autrefois des statues de saints brisées. Au-dessus de l'entrée, une haute et large fenêtre, coupée par deux meneaux, porte une rosace et s'encadre dans une ogive (XIIIe et XIVe siècles). Voûtes, arceaux, bois, colonnettes, accusent un style complétement différent de l'ornementation de l'abside et du reste de l'église.

Tout cet ensemble, église et couvents, était défendu du côté de la ville, à l'étranglement le plus étroit de la terrasse, par trois tours dont une, au centre, carrée, et séparé par une large coupure en plein granit (16 mètres) de la seconde enceinte dite *le Fort*. Celle-ci, en forme d'hexagone, couverte de murs hauts de 7 mètres sur 2 d'épaisseur, avec parapets en saillie, faisait face par un portail à double baie avec pont-levis, herse, mâchicoulis, triples meurtrières; vis-à-vis, à l'intérieur, le logis du gouverneur conserve encore des caves remarquables par les colonnes trapues qui supportent la voûte; dans l'angle, à gauche de la cour, était le four banal; dans l'angle de droite une tourelle ronde (XVe siècle). — Trois des côtés de l'hexagone du fort étaient enclavés par la ville entourée elle-même d'une muraille à peu près disparue, sauf deux tours. Un faubourg extérieur, dit de Saint-Michel, renfermait l'*hôpital* et sa chapelle, le cimetière des protestants, vis-à-vis du cimetière des catholiques, les casernes, le couvent des Au-

gustins, transformé depuis en *collége communal.* De la promenade, qui en longe les murs, ou des jardins, une vue charmante s'étend sur les coteaux voisins. A 500 mètres s'aperçoit le petit *castel de Montgarnaud*, au-dessus d'un ruisseau limpide qui, coupé par un banc de gneiss, forme, un peu plus haut, de jolies cascatelles. On ne manque pas de les visiter, pour jouir, chemin faisant, du pa-



Porte de la ville de Saint-Benoît-du-Sault.

norama de Saint-Benoît, qui se déroule dans un pittoresque étagement. Le plateau supérieur est d'un aspect sauvage et de renommée légendaire comme résidence des terribles *Martes*, les plus dangereuses des fées. On n'y rencontre plus aujourd'hui qu'un dolmen dit *de Montborneau*, et le moulin de la *Croix-des-*

Rendes, décrits, comme tous les monuments du pays, dans les curieuses *Études* du docteur E. de Beaufort, qu'il a fallu nous contenter de résumer.

Le chemin décrit une forte courbe vers le S. E., laisse à droite *Vigoux* (825 hab.), à gauche *Bazaiges* (554 hab.) et ses fabriques de porcelaine, puis gagne, par une succession de tranchées et une rampe de 6 millimètres, un plateau en partie couvert de bruyères. La vue, dès qu'elle est libre, n'aperçoit que des herbages coupés d'arbres ou de haies basses, des landes arides et un pays de plus en plus triste à mesure qu'on approche d'Éguzon.

42ᵉ STATION. — ÉGUZON.

11 kil. de Célon. — 315 kil. de Paris. — 85 kil. de Limoges.

HÔTELS : — de la *Boule d'Or;* — du *Chêne vert.*

Éguzon se trouve à 2 kil. 1/2 vers l'est de la station, au bord d'un plateau raviné par le ruisseau de *Clavière*. C'est un chef-lieu de canton (1594 hab.) de l'arrondissement de la Châtre (41 kil.), assis autrefois aux confins extrêmes de la Marche et du Berry. Entre la route d'Argenton et le chemin de la gare se voient encore quelques murs en ruine de l'ancien *château*, des tours couvertes de lierre, les traces du fossé et les entailles du pont-levis. L'*église*, autrefois placée à l'extrémité opposée du bourg, est ruinée. Celle qui doit la remplacer au centre même de l'agglomération est encore inachevée. En attendant la construction du clocher dont l'emplacement est seulement indiqué, la cloche pend et sonne dans la halle, qui avoisine l'église.

« Il est peu de gîtes aussi maussades en France qu'Éguzon; 80 à 100 maisons, d'apparence plus ou moins misérable (à l'exception de deux ou trois dont nous ne nommons point les opulents propriétaires, de peur d'attenter à leur modestie), composent les deux ou trois rues et ceignent la place de cette bourgade fameuse à 10 lieues à la ronde par l'esprit procédurier de sa population et les difficultés de ses abords. » Ainsi débute le *Péché de M. Antoine*, dont toutes les scènes s'encadrent au milieu de ces paysages moitié souriants, moitié terribles, où Georges Sand a passé une partie

de sa jeunesse, et qu'elle se plaît tant à décrire. L'ouverture du chemin de fer a modifié quelque peu la physionomie extérieure du bourg. L'hôtel, unique autrefois, a aujourd'hui des concurrents achalandés, et les cafés y manquent moins qu'à Gargilesse. C'est que, grâce à la facilité des voyages, Éguzon, comme Argenton, est devenu un centre naturel d'excursions et le séjour forcé des touristes qui, chaque année, parcourent cette région pittoresque, toute semée d'admirables ruines. En 30 min., on est à Châteaubrun, en 2 heures, par la lande et Cuzion, à Gargilesse (*V.* ci-dessus, p. 162). Il faut 1 heure 30 min. à peine pour gagner à pied Crozant, la plus imposante ruine du pays.

EXCURSION A CROZANT.

Les piétons prennent, comme les voitures, la route de Dun-le-Palleteau. Le plateau, légèrement ondulé, se couvre de touffes d'antiques châtaigniers, parsemés çà et là au milieu de landes longtemps arides, aujourd'hui cultivées en blé noir. On traverse le village de *Cherchay*, et, en descendant la pente du ruisseau de Clavière, on contourne à gauche une gentilhommière moderne environnée de chênes, de hêtres, de charmes et d'épaisses châtaigneraies qui dominent un étang étalé le long des replis du chemin. Le vallon traversé (3 kil.), la route remonte péniblement, en coupant la côte noirâtre, au-dessus des belles et vertes prairies, jusqu'au plateau âpre et sauvage. Au point culminant, sur la lande nue, se rencontre à droite un second étang (5 kil.), et l'on quitte tout près de là, à un ponceau, le département de l'Indre pour entrer dans la Creuse. On n'aperçoit de toutes parts que des bruyères, des genêts, quelques carrés de seigle, bientôt un beau bois de bouleaux, puis de nouveau la lande. Sur la gauche, à mesure que l'on avance, s'ouvre, par échappées et bientôt à vue libre, une large perspective sur la vallée de la Creuse, qui s'agrandit à mesure qu'on descend vers la Sédelle.

C'est à mi-côte, sur le revers du plateau, qu'il faut quitter la route de voitures qui va s'allonger en formant un angle immense pour franchir la Sédelle (8 kil.) au pont Charreau, vieille construction formée de 3 arches de pierre. Le piéton tourne à gauche, et, droit devant soi en pleine lande, suit un chemin qu'indiquent à

peine deux petits chênes rabougris et mieux encore les ornières des charrettes. On entrevoit dès l'entrée les premières maisons de *la Journalière*, qui tient aux maisons de *Vitrac*. A un petit carrefour, une butte ombragée d'un poirier porte une antique croix de pierre, dont le pied est brisé. Le sentier incline à droite, dès lors régulièrement frayé et bordé d'une haie d'épines ou de genêts, qui aboutit à une belle et courte allée de châtaigniers. Laissant à gauche le chemin de Vitrac, on continue de suivre à droite celui qui mène directement à Crozant en rasant *Changolin*. A la rencontre du sentier qui descend de ce village et sous les premières maisons, on aperçoit au loin devant soi l'église de **Crozant**, et à gauche, comme dans un trou, la cime d'une tour ronde. Bientôt, du faîte du plateau nu, on embrasse du regard tout ce qui reste du château, une crête allongée et aiguë sur laquelle s'alignent à distance dans un profil étrange des pans de murs déchiquetés.

A l'aborder ainsi, le premier aspect n'a rien de saisissant, précisément parce qu'on n'embrasse que la ruine, qui est presque complète, et non le site même qui est d'une désolation sauvage ; — mais, dès que la pente commence vers la Sédelle et que se mesure la profondeur immense, une impression nouvelle naît de la vue plus nette de la réalité. Il faut plonger dans le ravin rapide que contourne un sentier pierreux, au pied duquel une planche jetée sur le ruisseau mène à la butte où se dressent le village et l'église. En gravissant péniblement les premières pentes de ce coteau, on a sous les yeux l'ensemble du château, du pied jusqu'au faîte, dans la bizarrerie de ses lignes fantastiques, et tout le gouffre où se dresse d'un seul jet une croupe rocheuse formée d'assises de blocs dont les débris jonchent le courant resserré entre deux rives inabordables.

Le pic désert qui porte la ruine a la forme d'un triangle de 800 mètres de côté, tout hérissé de longues roches grises, et dont le sommet plonge au confluent de la Sédelle et de la Creuse, qui s'y rencontrent en bouillonnant autour d'énormes blocs de rochers, tandis que la base, large de 200 mètres, est séparée du mamelon voisin et du village par un vallon étroit et profond comme une tranchée. Un pont, dont on reconnaît encore les piles, donnait accès par là dans le repaire inaccessible. Les fondations de

la forteresse s'assoient sur le roc à plus de 60 mètres au-dessus des torrents. *Il est défendu d'entrer sans l'autorisation du fermier*, dit un écriteau, dont on ne s'inquiète guère. Le droit perçu est de 40 centimes, que d'ordinaire le fermier vient chercher.

Le pont-levis franchi, s'ouvre une cour oblongue de 64 mètres, formée du côté de la Creuse d'un mur droit et dont l'enceinte vers la Sédelle suit les contours du rocher, défendu par une petite tour ronde. Un mur transversal (1 mèt. 30 de largeur), relié aux deux angles par deux tours, l'une ronde, l'autre à demi carrée, forme une seconde cour, au milieu de laquelle s'ouvre un large puits de forme conique. Tout auprès, vers le milieu du mur d'enceinte qui surplombe la Creuse, une vaste tour carrée de 13 mètres de côté sur une hauteur actuelle de 13 mètres, autrefois avec un rez-de-chaussée surmonté de trois étages, garde encore sa porte d'entrée dans l'angle d'un éperon carré dont le faîte conserve un dernier mâchicoulis. C'est tout ce qui reste de la demeure seigneuriale. Une pente rapide aboutit à la troisième cour, beaucoup plus élevée que le reste, centre et partie principale du château. Sur un monticule, à droite, s'amoncellent les ruines du *donjon* circulaire, au-dessous duquel, vers la Sédelle, subsiste le massif contre-fort d'une tour carrée, reliée au donjon par un mur aujourd'hui écroulé. Un soupirail, creusé en s'évasant dans la pierre, donne accès à la chambre circulaire d'un cachot, voûté en coupole, avec un oculus au centre, par lequel on descendait les prisonniers. Au dedans, à droite, une ouverture semble indiquer l'existence d'un étage inférieur.

Une pente onduleuse, qui suit à pic le ravin de la Sédelle à l'intérieur du mur de l'enceinte détruite dont les fondations seules émergent sous l'herbe, conduit vers l'extrémité de la cour (140 mèt. sur 16) à une *tour* ronde dite *du Renard*. La porte en est à demi enfouie sous les décombres. Au rez-de-chaussée une chambre octogone, percée de deux étroites meurtrières, a conservé sa voûte d'arêtes reposant sur des consoles à têtes sculptées. Un escalier tournant, que l'on voit du dehors dans une déchirure du mur, mène à une chambre supérieure avec cheminée et voûte à six nervures indiquées seulement par les amorces des arêtes et leurs chapiteaux. Le second étage est rasé.

Entre cette tour et le donjon, le mur de la même enceinte vers la Creuse portait une tour ronde extérieurement, carrée du côté de la cour, qui reposait sur une *crypte* ou *chapelle* souterraine. La voûte s'en est effondrée et les épines et les fougères entremêlées aux débris en rendent l'entrée inabordable.

Du même côté, et en se rapprochant du donjon, le mur, se dirigeant droit à la Creuse, descendait à une petite tour ronde, dont le pied baigne dans l'eau. Dans le bloc debout bâille encore un arceau ogival de porte intérieure, d'où l'escalier taillé en plein roc plongeait jusqu'à la rivière. Une seconde enceinte, qui partait sans doute de cette petite tour en suivant les anfractuosités de la crête, couvrait cette partie du château jusqu'au-dessus du confluent, où elle aboutissait des deux côtés en angle aigu à une tour dite la *tour Colin*, ronde à l'extérieur (10 mèt. de diamètre), et offrant à l'intérieur la forme d'un carré irrégulièrement allongé, haute tout au plus de deux étages admirablement appareillés, avec deux profondes embrasures rondes sur chaque face, qu'éclairent à peine de hautes et étroites meurtrières.

De ce point extrême on embrasse sous ses pieds le confluent des deux ruisseaux, la flèche immense du coteau de la Sédelle torrentueuse s'enfonçant à pic dans la Creuse, qui par un brusque et violent repli s'enfuit derrière le roc gigantesque. Les profils des coteaux dénudés se confondent à cette hauteur dans un pêle-mêle étrange avec les lignes des ruines également abruptes et désolées. Parmi le thym et les fougères paissent seulement le long des pentes des bandes de bœufs et de brebis.

« On ne sait, dit Georges Sand, qui a été plus hardi et plus tragiquement inspiré en ce lieu, de la nature ou des hommes; et l'on ne saurait imaginer sur un pareil théâtre que des scènes de lutte implacables et d'éternelle désolation. Et cependant l'histoire d'une place si importante dans les guerres du moyen âge est à peu près ignorée. » Les rares renseignements fournis par les livres, même les plus modernes, sont inexacts et pour la plupart imaginaires. Au XI[e] siècle la seigneurie en appartenait à Gérald, seigneur aussi de la Souterraine, et elle demeura aux comtes de la Marche jusqu'à la réunion définitive de la province à la couronne, sous François I[er]. A partir de ce prince, le château fut une

propriété royale, où vint quelques heures séjourner Henri IV avec une brillante troupe de dames et de gentilshommes (1605), et que Louis XIII engagea, en 1639, avec faculté de rachat, à Gabriel Foucault, seigneur de Saint-Germain-Beaupré, pour le prix de dix-huit mille livres. Depuis longtemps ce n'était plus alors qu'un gîte inhabitable et abandonné.

Vis-à-vis de Crozant, sur l'autre bord de la Sédelle, se cache derrière le plateau le petit *château des Places*, en partie reconstruit au XVIIe siècle par un des derniers seigneurs de Crozant et de Saint-Germain. Une chapelle de Notre-Dame y attire encore chaque année de nombreux pèlerins.

L'*église* de Crozant n'offre de remarquable que le chœur, plus étroit que la nef et formé de deux arcs doubleaux à ogive, dont l'arc intérieur retombe sur une colonne à chapiteau de feuillages entrelacés. Le portail principal est percé d'une baie ogivale composée de trois voussures cannelées avec quatre feuilles et de deux tores nus que supportent des colonnettes à chapiteaux ornés de bourgeons. Au-dessus, sur toute la surface soutenue par deux contre-forts bas, court une corniche avec moulures, reposant sur des modillons à figures d'hommes ou d'animaux. Le pignon est éclairé par un oculus moderne. A gauche, près de la porte restent accostées debout une colonne et une colonnette à chapiteaux romans, qui ont dû faire partie, comme les deux piliers du chœur, d'un édifice antérieur. Devant le portail se dresse le socle d'une croix très-antique en granit dont un débris, tout près de là perdu dans un amas de pierre, représente à mi-corps le Christ grossièrement sculpté. Il vaudrait la peine d'être recueilli.

Il faut s'arrêter pour déjeuner chez Lépinat, *Au rendez-vous des touristes*. L'enseigne extérieure, au-dessus de la porte d'entrée, représente une vue de Crozant, peinte à la truelle par M. Charles Donzel, visiteur assidu des paysages du Limousin et de la Creuse, qui s'est plu à décorer dans la même auberge un des panneaux de sa chambre. Dans la salle du premier étage se remarquent aussi des dessins au fusin (1861) de Lansyer qui a obtenu une médaille au salon de 1865.

Si l'on ne tient pas à revenir à Éguzon, il est facile, sans allonger sa route, de gagner Saint-Sébastien (7 kil.). On franchit la

Sédelle, sur un pont de bois pittoresque, au moulin de *la Folie*, et l'on gravit, en suivant le ruisseau à mi-côte, un joli chemin accessible aux voitures, qui, passant à travers un bois de chênes, de charmes et de châtaigniers, aboutit en pleine lande. Le sentier, coupant la route de Dun, s'engage dans une allée ombreuse, jusqu'à un carrefour. En prenant à droite le chemin battu, qui monte des Places, on laisse bientôt, à sa droite encore, l'*Age-Quatremaux* et l'on n'a plus à se détourner pour arriver, en passant par *Marainan* (à g.) et *Vaussujean*, jusqu'à la station de Saint-Sébastien.

D'ÉGUZON A LIMOGES.

La voie au sortir d'Éguzon continue la traversée du grand plateau granitique central, qu'elle a abordé depuis Argenton et qu'elle doit suivre jusque par delà Thiviers.

Pour le voyageur qui a vu passer les riants coteaux du Parisis et les champs immenses de la Beauce, c'est un sol d'aspect tout nouveau que cette Marche et ce Limousin aux maigres cultures, aux luxuriants pâturages. Ici les vastes plaines sont rares ou inconnues; mais des vallées innombrables s'étendent de tous côtés, ombragées de leurs collines, arrosées de leurs ruisseaux, qui jaillissent sur le gravier ou la roche nue, à travers les aulnes et les peupliers. Aux deux bords des prés à la verdure noire et touffue, les pentes extrêmes se couvrent d'arbres puissants parmi lesquels dominent le chêne et le châtaignier, richesse du pays. Dans ces prairies toujours vertes, arrosées par la Vienne et la Gartempe et mille sources vives que l'on sait dans le pays diriger au travers des herbages, se sont formées deux races célèbres d'animaux limousins, le cheval, remarquable par sa légèreté et par sa vigueur, mais dont la race, tout d'un coup délaissée, a fini par disparaître; le bœuf, robuste, patient, musculeux, propre au harnais comme à la boucherie. Chaque année, les jeunes troupeaux s'en vont par bandes nombreuses peupler les étables de l'Angoumois, du Périgord et de la Saintonge, pour revenir d'ordinaire, au bout de cinq ou six ans,

recevoir la dernière façon sur le sol natal avant leur entrée dernière dans la capitale par les portes de Sceaux ou de Poissy.

Le chemin de fer rencontre et traverse la *forêt de Faisceau*, laisse à l'est *Chantôme* (310 hab), que cache une haute colline, et pénètre bientôt dans le département de la Creuse, en plongeant du haut des coteaux, à travers les châtaigneraies, sur la pittoresque vallée de l'Abloux, pour s'arrêter, au delà d'une tranchée, entre Vausujean et Saint-Sébastien.

43e STATION. — SAINT-SÉBASTIEN.

7 kil. d'Éguzon. — 322 kil. de Paris. — 78 kil. de Limoges.

Saint-Sébastien (1360 hab., canton de Dun (17 kil.), arrondissement de Guéret (45 kil.), se trouve à 1600 mètres de la station. Le pont qui coupe la voie, à gauche, au sortir de la gare, aboutit à un chemin neuf conduisant au village en droite ligne. L'église, construite sur les dessins de l'architecte Narjon, en 1862, possède de belles verrières de Thévenot, présents de fidèles de Limoges ou de la paroisse Saint-Eustache de Paris, dont le curé Simon était lié d'étroite amitié avec l'abbé Leclerc, curé de Saint-Sébastien. Elles représentent saint Eustache et saint André, saint Léonard et saint Martial, et, dans le transsept, saint Pierre et la Vierge. L'église est d'ailleurs presque nue, mais le peu d'ornements dont elle se pare y est disposé avec goût, — chose rare!

Sur la place, l'*hôtel des Arts* doit son nom aux goûts du fils de l'hôte, artiste sculpteur d'un certain mérite.

Un sentier qui passe devant l'église, se dirigeant vers le nord-ouest, franchit l'Abloux, incline à droite, et, s'enfonçant dans une gorge, conduit, à trois kilomètres du bourg, à l'extrême confin de la commune et du département de la Creuse, aux ruines de l'**abbaye d'Aubignac**. Dans un site désert et sauvage, sous les épines et les ronces, se cachait naguère une antique et double chapelle romane récemment rasée ; mais, à quelques pas, à l'ouest, une grosse masse surgit encore, sous le lierre, soutenue en partie de grossiers contre-forts; l'intérieur n'offre que des chambres délabrées, des planchers pourris. C'est l'*église abbatiale* du XIe siècle (28 mètres de longueur sur 8 mètres 40 centimètres de largeur) transformée en logements par les derniers moines et coupée par

eux en deux étages. Les piédestaux des pilastres sont dans la cave, les chapiteaux dans le grenier, où naissaient les voûtes. De gros piliers flanquent chaque angle de la façade, dont la porte à plein cintre allonge sa corniche circulaire jusqu'aux contre-forts. Dans un petit cabinet, le chambranle d'une cheminée porte des encadrements de fleurs; au milieu, deux cœurs enflammés avec l'inscription : *Hæc duo faciunt unum;* à droite un petit chien : *fidelitas;* à gauche, deux colombes se becquetant : *amicitia*. C'est la chambre d'un moine dont la mémoire n'est pas morte dans le pays.

A droite de la station, apparaît un étang qui se déverse dans l'Abloux; on franchit un ravin au delà duquel on s'élève par une série de tranchées le long du plateau, d'aspect triste et sauvage. Tout est noir et roux comme le sol que coupe la voie. A droite, un second étang donne naissance à l'Abloux; à gauche, apparaît le clocher à porche roman de *Bazelat*, village dont une partie des habitants émigrent chaque printemps à Paris, pour revenir l'hiver retrouver au pays les festins de fromage de chèvre et de lard fumé. Au delà, la vue s'étend, à gauche, sur des croupes de collines, jusqu'à la traversée de châtaigneraies, voisines de Forgevieille.

44e STATION. — FORGEVIEILLE.

7 kil. de Saint-Sébastien. — 329 kil. de Paris. — 71 kil. de Limoges.

Forgevieille, autrefois *Forges-les-Vieilles*, n'était qu'un village perdu de la Creuse (142 hab.), dépendant de la commune de Saint-Germain-Beaupré, canton de la Souterraine (11 kil.), arrondissement de Guéret (35 kil.); mais la station du chemin de fer lui a donné une importance qui ne fait que s'accroître. 10 000 voyageurs s'y embarquent chaque année, et, au départ des maçons, elle est envahie et devient insuffisante. *Dun-le-Palleteau* est la ville la plus rapprochée, qu'elle dessert et dont les intérêts sont les siens.

Saint-Germain-Beaupré, à deux kilomètres au sud-est de la gare, doit probablement son nom à de vastes prairies qui s'étendent à ses pieds, bordées à l'horizon par les maisons de Dun et la montagne de Chabannes. Le *château* seigneurial du bourg était autrefois la plus riche et la plus grandiose habitation

féodale de la Marche. Pendant près de neuf siècles, il appartint à la famille de Foucauld, toute-puissante dans le pays. Louis Foucauld de Saint-Germain, amiral et maréchal de France, y est né; Henri IV y séjourna en 1605, et durant huit jours y chassa avec Sully, Lanoue, Lesdiguières, Montmorency, et les grandes dames de sa cour, dans l'immense et magnifique forêt, qui, encore aujourd'hui, fait l'honneur du domaine. A la mort du roi Henri, le maréchal d'Aulmont obtint un ordre de la régente, et, sous prétexte d'intrigues protestantes, vint demander à mettre la main sur le château. Gabriel Foucauld était absent; sa femme refusa l'entrée. Le canon parla et en deux jours fit brèche. Il fallut se rendre, et le château, saccagé, fut démoli presque au ras de terre. Mais bientôt, d'Aulmont, convaincu de calomnie et de pratiques indignes, fut condamné à relever lès ruines à ses frais. Ce retour de fortune s'explique : Foucauld s'était converti au catholicisme.

Le 21 octobre 1652, Louise de Montpensier fut internée, par ordre du roi, à Saint-Germain-Beaupré et occupa les appartements qui forment l'angle de l'est. Elle y amusait ses loisirs, comme elle le raconte dans ses Mémoires, à apprivoiser les grosses carpes des fossés, qu'elle conviait chaque matin, sous ses fenêtres, au son de la cloche. Le 16 juin 1768, les héritiers d'Anne-Françoise Foucauld, veuve d'Alexandre de Grivel, marquis d'Auroy, vendirent la terre entière de Saint-Germain à leur parent, Nicolas Doublet de Persan, qui céda, en 1789, le château à Martin Ducouré de Lignac. Il resta dans cette famille jusqu'en 1840 et passa alors aux mains de M. de Villemotte, puis fut acquis par des marchands de biens, qui s'y acharnèrent pierre à pierre. Un nouveau maître, le comte Ernest d'Honorati s'y installa en 1854 et y demeura sept années. Après une nouvelle période de dévastation, ce qui restait de la grande ruine a été acheté par un riche entrepreneur, qui prend à cœur de la conserver.

Le château, il y a trente ans, restait encore presque intact. C'était un vaste pentagone, flanqué à chaque angle d'une tour haute de 45 mètres sur 8 mètres de diamètre. Quinze cents fleurs de lis en fer doré de un mètre de hauteur couronnaient, jusqu'en 1793, tout le bâtiment, qu'entouraient des fossés de 15 à 16 mètres

de profondeur et de largeur. Entre les murs et les fossés s'étendaient de riants parterres. On y pénétrait par trois ponts, dont un, au midi, à fleur d'eau, communiquait avec les caves, servant en partie d'écuries à 400 chevaux; l'autre, coupé d'un pont-levis, ouvrait sur le rez-de-chaussée; le troisième, au nord, menait du coteau directement au premier étage.

La cour intérieure, pavée en grandes dalles, contenait à chaque angle une tourelle, loge de l'escalier. Au fond se trouvaient les appartements d'honneur. Un des deux salons du premier étage avait été habité par Mlle de Montpensier. C'était la *chambre de Cléopâtre*, du nom d'une tapisserie qui reproduisait son histoire. Des boiseries d'un blanc mat, dorées sur toutes les moulures, ainsi que le plancher, formaient, avec la cheminée en marbre rouge qui s'élevait jusqu'aux solives, une décoration d'un luxe vraiment royal. Deux vastes fenêtres éclairaient la pièce et chaque panneau des embrasures représentait un des nombreux châteaux relevant de Saint-Germain, et, dans le bas, des sujets tirés des *Fables* de la Fontaine. Dans les autres chambres, avec les vieux meubles, se conservaient les portraits d'Henri IV et de Louis XIV, âgé de soixante ans, de Mmes de Montespan, de Maintenon, de Mailly, de la Tournelle, de Mlles de la Vallière et de Thianges, et des divers membres de la famille Foucauld. Une seconde enceinte de fossés ou d'étangs, dont un contenait une île, couvrait encore le château. Au devant de la porte d'entrée, une belle terrasse plantée d'arbres avec balustrade laissait voir au loin sur la vallée. — A quelques pas de là existe encore un massif de trois gigantesques marronniers, nés des premiers marrons semés en France, dont un mesure 4 mètres 30 centimètres de circonférence. — Au-dessous commençait le jardin, en tête duquel s'élève l'orangerie, encore intacte et récemment restaurée, célèbre autrefois par ses vieux arbres, que contenaient près de deux cents caisses, aujourd'hui décimés et réduits à 45 pieds malades et rabougris. Au devant, un potager entouré de murs couvre à lui seul 4 arpents.

Tout est détruit du château, sauf les écuries voûtées en pierre et un angle garni d'une tour, au-dessus des cachots. C'est la partie même habitée par Mlle de Montpensier. La tapisserie usée n'a été vendue qu'en 1860, à Paris, et sur les panneaux

peints se reconnaissent encore la fable de la *Cigogne et du Renard*, et au-dessus, une vue du château des Places. Vis-à-vis, s'ouvre le pont militaire avec une charmante balustrade à jour et sa guérite de pierre, au pied de laquelle gisait, le jour de notre visite, un fragment du buste du dernier Foucauld. Les tableaux sont restés aux mains de M. de Villemotte, actuellement résidant au château de Blossay, près de Vierzon, et qui fait bâtir, à Blois même, un magnifique château, que doivent décorer, du haut en bas, la galerie, les meubles et jusqu'aux boiseries de Saint-Germain. Le reste du mobilier a, on peut le dire, été mis au pillage à tout venant, ou, ce qui est pis peut-être, brisé sans but. On peut en voir quelques reliques chez l'abbé Rattier, curé de Saint-Germain, enfant du pays, qui s'est plu, depuis quarante ans, à en étudier et à en raconter l'histoire. Le parc seul, à vrai dire, a gagné à ces changements de maîtres. M. d'Honorati y a dépensé, en quelques années, plus de 85 000 francs en plantations. Les aspects et les points de vue varient au détour de chaque sentier sur une étendue de 15 hectares, qu'animent une rivière factice et de jolis pavillons richement meublés.

Sur la route, à gauche, à cinq minutes en deçà de l'entrée du bourg, que de ce point on a devant soi, une avenue de jeunes châtaigniers conduit à l'habitation moderne du propriétaire de cet admirable domaine.

L'*église* de Saint-Germain n'offre d'intéressant que la *chapelle* seigneuriale, à voûte flamboyante de fines arêtes d'ogive, et son clocher, reproduction réduite du couronnement d'une des anciennes tours du château.

A partir de Forgevieille, le parcours devient plus accidenté; on traverse, par une succession de tranchées, de nombreux renflements du sol. Toute la vue est à gauche; on domine des bois de châtaigniers qui cachent la vallée en laissant à découvert les coteaux lointains. Des ruisseaux ravinés se déversent dans la Sédelle, en entr'ouvrant au passage leurs vallées rapides. On dépasse, sans le voir, à 2 kilomètres, à l'E., l'important village de *Saint-Aignan-de-Versillat*. Au plus loin apparaît bientôt un clocher qu'on ne perd plus de vue, le clocher de la *Souterraine*, où l'on aborde, le long du bois de Bousseresse et sur le bord

d'un petit cours d'eau, qu'on a peine à reconnaître pour la Sédelle, le gouffre torrentueux de Crozant.

45e STATION. — LA SOUTERRAINE.

12 kil. de Forgevieille. — 341 kil. de Paris. — 59 kil. de Limoges.

La **Souterraine** (hôtels : *de France*, *des Voyageurs*, *de la Promenade*, *Lamethe*), ou, comme on dit dans le pays, la Soutraine, est le chef-lieu (3754 hab.) d'un canton de l'arrondissement de Guéret (Creuse), assis au milieu d'un bassin fertile qu'entourent des collines granitiques en partie boisées, d'une hauteur moyenne de 400 mètres au-dessus de la mer. L'ambition s'était éveillée naguère dans le petit bourg, qui rêvait déjà de devenir grande ville. Le chemin de fer de Paris à Limoges en avait fait une de ses stations importantes. L'ouverture du chemin de Guéret à Limoges a supprimé, dès l'automne de 1864, la meilleure part des arrivages et des départs de l'Indre et de la Creuse, et transporté, de plus, à la nouvelle gare de Saint-Sulpice, avec le dépôt du matériel et le personnel principal de la ligne, toute l'importance hiérarchique de la station, tombée au rang de la troisième classe. En même temps, une décision irrévocable portait le dernier coup aux espérances conçues en fixant entre Fromental et Bersac le point d'arrivée de la voie de Poitiers, que d'autres calculs et une légitime émulation semblaient avoir garanti à la Souterraine.

Plusieurs monuments remarquables méritent au moins la visite du voyageur. L'**église**, construite, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple, est un édifice de l'époque de transition, commencé au XIe siècle sur le plan d'une croix latine à base allongée, où se reconnaissent les diverses transformations subies par l'art pendant deux siècles. Le porche, à cintre polylobé, formé de six archivoltes en retraite, retombant chacune sur un petit socle carré, recouvre une porte ogivale encadrée entre deux colonnes à chapiteaux romans. Au dehors, de chaque côté, s'ouvre une niche allongée, dont celle de gauche contient, sur un chapiteau barbarement sculpté, une antique croix de pierre. Un filet à modillons grimaçants couronne l'œuvre et se continue sous une terrasse qui fait le tour des bas côtés en suivant la

saillie des contre-forts. Au-dessus se dresse un épais clocher carré, dont la base est couverte aux deux angles par un lanternon octogone, à toit conique en écaille, addition d'ailleurs d'une restauration récente. De ses trois étages séparés par des filets à modillons, le premier est percé de fausses baies d'ogives, le second, sur chaque face, de doubles fenêtres inégalement hautes et profondes, le troisième, couronné de fausses arcades, que surmonte un toit pointu et octogonal. La nef (40 mètres de longueur sur 7 de largeur), formée de cinq travées et de deux collatéraux très-étroits (1 mètre 42 de largeur) avec voûte d'arêtes en plein cintre, s'interrompt brusquement au transsept. La première travée, ogivale, et supportée par de lourds piliers écrasés où s'attachent des colonnes cylindriques hérissées de chapiteaux grotesques, est recouverte d'une coupole ronde percée au centre d'une lunette circulaire pour l'ascension des cloches; la seconde travée, quoique de même date (1070), est voûtée en berceau. Le reste de la nef est plus moderne d'un siècle (1195), comme en feraient foi les délicatesses d'une architecture en voie de se transformer pour passer du roman fleuri aux variétés infinies de l'ogive. Quatre faisceaux de piliers, qui entrecoupent les deux larges bras du transsept (10 mètres de largeur) y forment comme des bas côtés dans une nef. Au-dessus de la croisée repose une demi-coupole ovale trouée d'un oculus. L'inscription de la voûte : *J. Lavaud*, *anno* 1807, indique sans doute une restauration. L'abside se termine brusquement par un chevet carré percé d'une large fenêtre lancéolée que bordent des groupes gracieux de colonnettes engagées le long des murs, et dont les nervures rondes vont se réunir à la voûte ogivale, spécimen complet de l'art du XIII[e] siècle. Toutes les autres fenêtres de l'œuvre sont en plein cintre.

Au-dessous du chœur s'étend une vaste et célèbre **crypte**, qui, suivant l'opinion générale, a donné son nom à la ville. L'entrée s'ouvre dans une cour basse, près du dernier contre-fort du nord. Cette crypte renferme quatre chapelles avec autels, reliées entre elles par un large couloir, la dernière, consacrée autrefois, dit-on, à la sépulture des moines, — et deux caveaux, dont le premier contient un puits (75 centimètres de diamètre). Le second (1 mètre

93 cent. de long sur 3 mètres 87) renfermait, suivant la tradition, le tombeau de Gérald de Crozant, qui donna la ville à saint Martial de Limoges, et aussi, au moins deux pierres tumulaires chargées d'inscriptions romaines, aujourd'hui encastrées à l'envers dans des reconstructions. Une seule apparait encore, plus qu'à demi mutilée. Au XVIe siècle, les titres appellent ce caveau la chapelle de *las pieras escritas*. A côté de la dernière chapelle, un large escalier de vingt marches communique avec le transsept droit.

D'importantes et coûteuses restaurations ont, dans ces dernières années, modifié l'aspect extérieur de ce monument. Mais il reste, — et l'on s'y dispose, dit-on, — à dégager l'édifice des maisons qui l'obstruent du côté de la Grande-Rue.

Une *lanterne des morts*, qui existait, quoique dégradée, dans l'ancien cimetière, a été démolie et reconstruite, autant que possible, avec les mêmes matériaux numérotés dans le nouveau cimetière. Un monument du même genre existe encore, des plus complets et presque intact, à Versillac, à 5 kilomètres de la ville.

La Souterraine, donnée au XIe siècle par Gérauld de Crozant à saint Martial de Limoges, dut à ces moines opulents la puissance et la splendeur dont témoigne son église. Une fois pourtant, le monastère ayant établi une taille de dix deniers par habitant, une émeute s'en suivit, dans laquelle le prieur, Raymond de Vigeois, fut tué ; mais la ville excommuniée obtint en 1195 une transaction qui réduisit de moitié la taille. La Souterraine, place forte et solidement emmurée, fut prise en 1207 par le comte de la Marche et démantelée. Les Anglais s'y étaient installés comme dans une retraite sûre et au centre de la guerre ; mais le connétable Louis de Sancerre vint les y assiéger. A bout de forces et d'espoir, les Anglais demandèrent une journée, c'est-à-dire heure et rendez-vous pour une lutte égale en plein champ. Pourtant, suivant un meilleur conseil, ils s'accordèrent à sortir de la place en payant, pour leur libre passage avec armes et bagages, une rançon de quarante mille livres d'or (1381). — Dans un tronçon des remparts, encore surmontés de leurs mâchicoulis, s'ouvre une curieuse *porte de ville* qui a gardé sa herse et ses créneaux.



Église de la Souterraine.

A droite, en sortant de la ville, dans le faubourg qui mène au chemin de fer, se présente un édifice d'aspect sévère et dont les deux ailes saillantes affectent légèrement la forme d'un fer à cheval. C'est la *Maison mère des Sœurs du Sauveur et de la Sainte-Vierge*, fondée en 1826 par Mme du Bourg, nièce d'un évêque de Limoges. L'œuvre a pour but principal l'éducation de la jeunesse et comprend un tiers ordre pour les paroisses rurales. De nombreux essaims en sont sortis en peu de temps. Le diocèse de Limoges à lui seul en compte vingt-six maisons.

Aux environs, les **ruines romaines** abondent, poursuivies d'ailleurs, il faut le dire, par d'infatigables chercheurs, trop rares en d'autres provinces. A moins de 2 kilomètres de la ville, à gauche de l'angle de rencontre des routes de Dun et de Guéret, se dresse le *donjon* massif de *Bridier* solide encore, et debout au-dessus des ruines du manoir féodal qu'il devait défendre. C'était le siége d'une des sept vicomtés du Poitou. Après diverses vicissitudes, elle avait passé à Henri Pot, seigneur de Rhodes. M. Armand de Montagu l'a récemment vendu à une société d'archéologues, qui se proposait de le restaurer. Une cour en forme de pentagone irrégulier (30 mètres de largeur sur 35 mètres de longueur), dont la muraille, épaisse de 1 mètre, se triple d'épaisseur en se rapprochant de l'entrée, portait à chaque angle saillant une tour de 10 mètres de diamètre. A droite, en entrant, s'élève le *donjon*, tour énorme, ronde, au faîte d'un petit mamelon granitique, protégé du côté le moins élevé par un fossé. Le diamètre de la tour est de 22 mètres à sa base, formant un cône de 10 mètres de hauteur le long d'un glacis inférieur en pierre qui va s'élargissant jusqu'au sol. On y accédait par un pont-levis placé à une hauteur de plus de 3 mètres, qui retombait sur un escalier encore isolé aujourd'hui dans le milieu de la cour. Au fond d'un petit corridor s'ouvre une grande salle hexagone (9 mètres) avec deux profondes fenêtres à meneau transversal et vaste cheminée (2 mètres). Quarante-six marches d'un escalier en spirale conduisent à un premier étage, trente-trois à un deuxième, trente-trois encore à la plate-forme avec parapet hérissé de quatre grandes gargouilles. La prison se trouve à l'entrée à droite, à près de deux mètres au-dessous du sol.

A 500 mètres de là, dans l'angle des routes de Dun et de Guéret, sur un espace de plus d'un kilomètre carré, gisent, entre les racines des chênes et des châtaigniers et sous le sol sans cesse fouillé par la charrue, les débris immenses d'un *oppidum*, gaulois sans doute, qui devint plus tard une importante villa gallo-romaine, dont les ruines au moyen âge faisaient déjà l'admiration des moines archéologues. M. de Beaufort, dont les notes nous accompagnaient à Châteaubrun et à Crozant, M. l'abbé Rougerie, du Dorat, d'autres encore ont décrit ces ruines, dont M. Yves Fesneau, de la Souterraine, s'est fait l'explorateur infatigable et le cicerone obligeant; mais on ignore même comment cette ville a pu périr et à quelle date certaine des invasions wisigothiques ou franques assigner le grand désastre que racontent imparfaitement les débris enfouis sous la cendre et les pans de murs écroulés.

La route de Guéret, qui passe au pied du coteau sur lequel s'élevait la *ville de Breth* ou *la Brède*, a coupé une portion d'un bassin circulaire de 20 mètres de diamètre, pavé en dalles de granit. De l'autre côté de la route, à quelque distance, un petit chemin, bordé d'épaisses lignes de buis, circonscrit l'emplacement des ruines que traverse dans toute leur longueur un autre chemin. A droite, dans un pacage, sur le bord de la route de Dun, au delà du village, deux énormes *tumulus* presque contigus rappellent les temps purement gaulois. L'un, immense cône à sommet tronqué de 184 mètres de circonférence à la base et de 15 à 16 mètres de hauteur, est envahi par un taillis et entouré de deux levées à une distance de 10 mètres. L'autre, large de 54 mètres, porte à 18 mètres de hauteur une plate-forme plantée d'arbres. Une rampe, disposée ainsi en 1793 pour la célébration des fêtes de la Liberté, en facilite l'ascension. C'est à cette époque aussi que furent transformées en une sorte d'esplanade elliptique deux autres éminences de hauteur à peu près égale qui formaient groupe avec le plus voisin des deux tumulus actuellement conservés. Cette espèce de terrasse est aujourd'hui mise en labour et cultivée. Tout autour de ce groupe immense, entre lequel jaillit une fontaine très-abondante, circule un profond fossé, sans que rien indique la destination primitive de ces tombelles ou de ces mottes féodales, que la pioche des antiquaires aurait

dû peut-être explorer. Plus loin l'œil suit à travers des sentiers champêtres de véritables rues que trahissent de longues lignes de pierres roulantes, et le soc de la charrue heurte des murailles en petit appareil romain, dont une même a été reconnue sur une longueur de 30 mètres. Le sol est jonché de tuiles, de poteries noires ou vernies, élégantes ou grossières, de débris de marbre et de verre. Un nombre prodigieux de cippes funéraires y a été recueilli et débité par les tailleurs de pierre. On y a trouvé des moulins à bras dont l'un porte le chiffre d'une légion, un Hercule en granit, un Amour en bronze, un curieux éperon à pointe longue et conique, d'innombrables médailles gauloises et romaines, soit par trésors soit une à une dans les cultures, des mosaïques et des peintures à fresque aussi fraîches que le jour où la main de l'artiste les termina.

Au sortir de la Souterraine le chemin de fer décrit une courbe le long d'un beau taillis pour s'enfoncer dans une tranchée qui aboutit à un *tunnel* de près d'un kilomètre de longueur, creusé dans une roche très-dure de granit porphyroïde bleu, d'apparence vitreuse, où les travaux ont découvert un filon métallifère. Les pentes des collines n'offrent partout que des champs ou des bois, parsemés à peine de quelques maisons. Deux ruisseaux affluents de la Semme passent sous la voie ferrée qui sort de la Creuse pour entrer dans la Haute-Vienne, à peu de distance de Fromental, où conduit une tranchée.

46e STATION. — FROMENTAL.

9 kil. de la Souterraine. — 350 kil. de Paris. — 50 kil. de Limoges.

La station a été placée dans un site isolé, presque en plein désert. Le bourg de **Fromental** (1283 hab.), dépendant du canton de Bessines (7 kil.) et de l'arrondissement de Bellac (32 kil.), s'élève sur la droite, à 2 kilomètres à l'est, près de la Semme, affluent de la Gartempe. Un vieux *castel*, entouré de fossés et appartenant encore à la famille qui en porte le nom, est tout ce que Fromental peut offrir d'intéressant. Mais la station est une tête de ligne importante pour le service du courrier qui dessert la meilleure part de l'arrondissement par *Morterolles*, petit bourg abandonné aujourd'hui, autrefois passage fréquenté des

grandes lignes de diligences, des troupeaux de bœufs et d'un immense roulage, *Bessines*, *Châteauponsat* et *Rancon*, le long du plateau qui suit la rive droite de la Gartempe. Cette rivière, née au cœur du département de la Creuse, s'écoule à peu près en droite ligne de l'est à l'ouest jusqu'à la hauteur de Bellac, dans une déchirure profonde qu'elle s'est péniblement creusée et où se succèdent les paysages les plus abrupts et les plus sauvages, entremêlés de coteaux stériles et pierreux ou surmontés de champs fertiles. A l'époque où le pays de France s'arrêtait à quelques pas de Bourges et de Poitiers, la Gartempe en traçait la limite. Sur sa rive droite s'élevaient les villes murées ou les châteaux forts de Châteauponsat, de Magnac-Laval, du Dorat avec son admirable église crénelée, de la Perrière, de La Côte-au-Chapt; sur la gauche, Rancon, chef-lieu peut-être des *Andecamulenses*, dont une inscription unique y a conservé le nom, Bagnac, et au nord, à cheval sur le cours de l'eau, Montmorillon. Au N. O. de Bellac, au confluent du Vincou, la Gartempe changeant de direction, coule droit vers le nord, traverse le département de la Vienne et va se jeter dans la Creuse après un cours de 170 kilomètres.

On traverse, après Fromental, d'abord un bois, puis de maigres pacages ou de vastes landes parsemées de blocs de granit, hérissées de grandes bruyères et où chaque printemps se balancent sur leurs hautes tiges cylindriques les fleurs verdâtres des asphodèles. La vue, bornée à gauche, plonge à droite sur de beaux coteaux boisés, puis se renferme dans une série de courbes, de remblais et de tranchées. En face apparaît un instant le panorama des montagnes de Saint-Goussaud et du Puy-des-Échelles. Sur la droite se détache la voie de Poitiers par Montmorillon et le Dorat, qui doit, sur ce point, se raccorder, en 1867, avec la ligne de Limoges et l'emprunter jusqu'à Saint-Sulpice. Tout à coup on atteint le bord du plateau et l'on domine de 53 mètres la vallée de la Gartempe sur l'admirable **viaduc de Rocherolle**, formé de 8 grandes arches à double étage superposé sur une longueur de 187 mètres. C'est l'œuvre d'art la plus monumentale que présente la ligne de Paris à Agen, mais qui ne surpasse pas, quoi qu'en puisse penser et dire l'enthousiasme limousin, le fameux pont du Gard. Les travaux y présentaient des difficultés particulières.

L'entrepreneur, après force recherches, désespérant de rencontrer la pierre à sa portée, avait déjà résilié son contrat, quand on s'avisa de fouiller sur l'emplacement même, et l'on trouva au-dessous de la première couche de la roche un magnifique gisement dont les blocs dépassent souvent 3 et 4 mètres d'épaisseur. Du haut de la balustrade à jour et garnie de niches d'évitement, suspendues à l'extérieur en cul-de-lampe, on découvre la Gartempe et la vallée encaissée profondément dans des roches dont on suit la ligne à l'ouest jusqu'à l'extrême horizon vers Châteauponsat. En amont, près d'un pont de bois, s'entrevoient les ruines noires d'un vieux pont de pierre, les collines du confluent de l'Ardour et dans le lointain les montagnes d'Aubusson.

47e STATION. — BERSAC.

11 kil. de Fromental. — 361 kil. de Paris. — 39 kil. de Limoges.

Une belle futaie de châtaigniers, aux formes bizarres et gigantesques, fait face à la station de **Bersac** (1658 h.) qu'abritent les côtes boisées des *Échelles*, dont le point culminant est de 685 mètres au-dessus du niveau de la mer. — A 3 kil. vers le N. E., au sommet d'une colline, qui borde l'Ardour, s'élève l'ancien *château de Chambon;* à peu près à distance égale se trouve le village de Laurière, deux fois plus éloigné de la station qui portait son nom.

Que l'on traverse, sans s'arrêter, le groupe des maisons de Bersac. Voici la vraie montagne, le vrai granit et le vrai patois. C'est une route aux mille détours, aux capricieuses descentes, aux rudes montées, qui rase le flanc des côtes arides ou semées à peine de rares bouquets de verdure et de maigres pâturages; mais elle mène aux riches et célèbres **carrières de Chanteloube** (6 kil.). Là, sur une superficie de plusieurs kilomètres carrés, se rencontre, enchâssé dans le granit commun du pays, un gisement des plus curieux, abondant en espèces rares ou même inconnues et spéciales à cette formation. Ainsi, outre le grenat, le béryl-émeraude, la columbite, la bayérine, espèce très-rare, qu'on n'avait encore trouvée qu'en Amérique et en Bavière, un rapport lu au Congrès scientifique de Limoges en 1859 y signale la *triplite*, double phosphate de fer et de manganèse, la *triphyline*, triple

phosphate de fer, de manganèse et de lithine, et quantité d'autres espèces entièrement nouvelles et qu'aucun autre fonds n'a encore aujourd'hui fournies. Le granit de Chanteloube, dit granit à grandes parties, diffère même du granit commun par l'état d'agrégation particulier du quartz, du feldspath et du mica, qui, au lieu de former un mélange confus, s'y sont établis par masses distinctes, souvent sur une profondeur de 10 mètres cubes. On y exploite aussi des gisements de feldspath, non caolinisé et simplement désagrégé, pour la fabrication des boutons dits de porcelaine.

La voie de fer dépasse *Nouaille* (185 hab.), puis décrit une courbe vers le S. E. pour longer le pied des montagnes dont les pentes s'ombragent d'énormes châtaigniers. Plusieurs tranchées taillées en plein granit aboutissent au *tunnel de Combeau*, au sortir duquel on plonge d'en haut sur les combes sinueuses et les bois; puis le paysage reprend sa monotonie. Depuis le viaduc de Rocherolle on a gravi une rampe de plus de 50 mètres.

48e STATION. — SAINT-SULPICE-LAURIÈRE.

6 kil. de Bersac. — 367 kil. de Paris. — 33 kil. de Limoges.

La gare de **Saint-Sulpice-Laurière** (764 hab.) est destinée à devenir une des plus importantes de la ligne. C'est dès aujourd'hui la tête de ligne du chemin de fer de Guéret et de Montluçon, livré au public le 4 février 1865, et qui doit, en 1867, rejoindre celui de Poitiers et de la Rochelle au-dessus de Bersac.

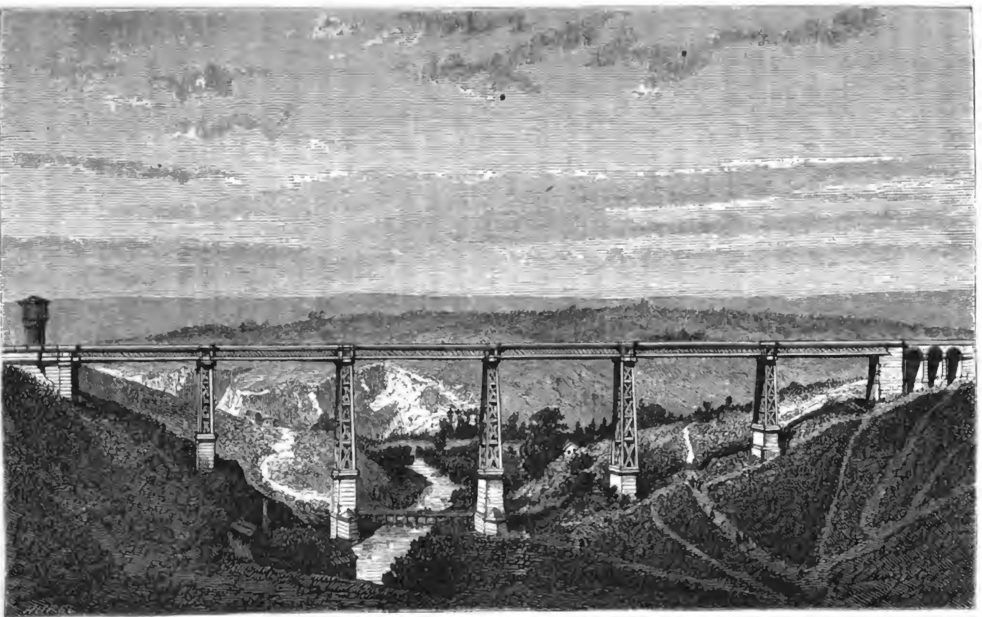
La gare de Saint-Sulpice est un édifice de vaste étendue, mais d'extérieur surtout simple et de bon goût, construit sur les plans de M. Rougemont, l'habile architecte de la Compagnie d'Orléans. Elle se trouve située auprès d'un affluent de l'Ardour, au fond d'un entonnoir de pittoresques montagnes, d'aspect sauvage et dévasté, qui forment un des versants du haut plateau de Saint-Léger, Sauvagnac, Grandmont, et dont les sommets oscillent entre 600 et 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. A sa place, il y a deux ans à peine, s'étendaient un bois de châtaigniers et un vaste marais inabordable. Le premier employé de la Compagnie qui s'y aventura en reconnaissance y faillit perdre son âne embourbé et les instruments qu'il portait. Aujourd'hui c'est le noyau chaque

jour grossissant d'une ville nouvelle, où les gîtes manquent encore même aux agents de fonction sédentaire, où demain afflueront toutes les ressources que savent créer l'industrie et le commerce pour le service de leurs intérêts communs. Déjà les bâtiments même de la Compagnie sont jugés insuffisants et ont dû être agrandis. Un dépôt de 16 machines y a été établi, qui peut être porté à 44. Il faut remarquer à droite en sortant de la gare le bassin d'alimentation des réservoirs dont la construction a rencontré des difficultés longtemps insurmontables. Il a été récemment empoissonné.

A 2 kilomètres et demi de là, la station supprimée de *Laurière* (1484 hab.), longtemps maintenue à la demande expresse du conseil général de la Haute-Vienne, desservait un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoges, situé à 7 kilomètres de la gare et à 4 kilomètres à peine de celle de Bersac. L'église possède un *reliquaire* ciselé, décoré de cristal de roche, provenant de Grandmont, et sur la place du village subsistent encore quelques débris d'un vieux *château* détruit par les Anglais au XIVe siècle, rebâti au XVIe siècle par un évêque du nom de Pompadour, et qui fut brûlé par les royaux à la suite d'un siége qu'y soutinrent les ligueurs en 1590. Tout autour du village, croissent de vastes bois de châtaigniers, à travers lesquels le chemin de fer de Montluçon a largement frayé sa voie, et au milieu, minés par les nombreuses sources qui s'infiltrent et glissent jusqu'à la Gartempe, ces surfaces de prés verdoyants, que les gens du pays appellent des *molains* et que connaissent d'instinct les troupeaux, champs de gazon dont le sol détrempé s'ébranle sous les pas, puis s'affaisse dans la bourbe, au grand danger des imprudents sans défiance.

On peut, de Saint-Sulpice-Laurière, aller visiter sur l'embranchement de Guéret (voir l'*Itinéraire général de la France*, *la Loire et le Centre*, par AD. JOANNE), le beau viaduc du Busseau-d'Ahun, que notre dessin nous dispense de décrire.

Au delà de Laurière-Saint-Sulpice on traverse dans un long tunnel le faîte (488 mèt.) de séparation des deux bassins de la Vienne et de la Gartempe, et l'on commence à descendre le long de nombreuses courbes, qui évitent ou contournent la base escar-



Pont du Busseau-d'Ahun.

pée des montagnes, jusqu'à une profonde tranchée qui amène à la Jonchère.

49e STATION. — LA JONCHÈRE.

7 kil. de Saint-Sulpice. — 374 kil. de Paris. — 26 kil. de Limoges.

La Jonchere (682 hab.), bâtie au pied d'une montagne boisée, sur un affluent du Taurion, dépend du canton de Laurière (11 kil.) et de l'arrondissement de Limoges (27 kil.). C'est le centre d'un commerce important de bois et de châtaignes, et tout récemment la découverte d'un gisement de terre à porcelaine y a attiré quelque industrie. A droite s'aperçoit le clocher de la petite *église*, ancienne comme le bourg, qui au moyen âge formait une agglomération assez considérable. Derrière, dans le jardin de la cure, sont recueillis divers débris d'*antiquités romaines* trouvés aux alentours, dans le pays. Sur la place, vis-à-vis de l'église, est le *collége*, pension ecclésiastique récemment convertie en couvent.

Il faut une heure de marche pour gagner le **Signal de Sauvagnac** (5 kil.), à travers la montagne. On prend à droite de l'église le chemin qui fait suite à l'avenue de la gare. Dès les premiers pas, on dépasse à gauche d'antiques et curieuses maisons à baies et voûtes gothiques, que le peuple appelle l'*hôtel de ville*. La destination réelle en est ignorée. La route monte en dominant tout le village, jusqu'à un carrefour, marqué d'une croix de bois. On continue droit devant soi par le chemin du milieu, à travers les genêts et les bruyères. L'ascension est rude mais rachète la peine qu'elle donne par une vue admirable sur le paysage, marqué d'un caractère grandiose et nouveau, des vallées de la Vienne et du Taurion, qui bordent au loin les collines échelonnées de Saint-Goussault, de Chatelet, de Bourganeuf, de Sauviat et des Églises. En face, à droite du sentier, la montagne abrupte et capricieuse du Puy-Bernard, dont on contourne la pente coupée de chênes et de châtaigniers, est cultivée jusqu'à mi-hauteur de superbes carrés de blé noir. L'horizon le plus près est envahi à gauche par le Puy-de-Trapon, boisé presque jusqu'au faîte, en même temps qu'une échappée s'ouvre à droite sur des vallées nouvelles entrecoupées de bois et de landes stériles. Le chemin traverse sur ce

point une exploitation de granit à gros grains décomposés, dont le feldspath est utilisé pour la fabrication de la porcelaine. On aperçoit d'en haut les belles dépendances et les allées de chênes du *château du Vigneau*, qui se cache dans la vallée, au-dessous du coteau. Bientôt le sentier plonge à gauche à travers une seconde carrière nommée *le Buisson*, en faisant face au bois du Couret (à dr.) et au Puy-de-Vieux (à g.), entre deux, au delà d'une gorge, au Gervassou, au pied duquel s'adossent les maisons d'Ambazac. A partir du Buisson, à peine s'alignent quelques rangées d'arbres, puis pendant 500 pas le sentier mal tracé à travers les pierres roulantes, en plein soleil, mais aussi en pleine vue, qui s'étend jusqu'aux cheminées des usines fumantes de Limoges. Un petit bois de houx, de bruyères, de ronces et de jeunes chênes couvre la crête du coteau, qu'on va redescendre jusqu'à Sauvagnac. De loin, dans un pli du terrain, on entrevoit le clocher, fondé, dit-on, au XII[e] siècle par un seigneur de Meignac en accomplissement d'un vœu formé pendant la croisade. Il faut, pour entrer dans le village, pénétrer dans les fermes, à travers les chiens aboyants. Le 8 septembre, tous ces sentiers déserts et abrupts sont peuplés d'une foule de femmes et de paroisses en pèlerinage. Les uns arrivent par le chemin de fer, le plus grand nombre processionnellement, bannière et curé en tête, et se pressent au sermon, qui de tradition se dit en patois. L'*église* est une petite basse nef dont la voûte en simple berceau, sans arcs doubleaux, est toute peinte de rinceaux de fleurs, de quatre et cinq feuilles, à demi effacés par l'humidité. Le chœur, plus moderne et de style gothique, s'éclaire de trois fenêtres, avec verrières représentant la Vierge entre saint Martial et saint Joseph. Le plan ancien de l'œuvre semble avoir figuré une croix à branches à peu près égales, dont les bras étaient formés par deux chapelles. Il en a été annexé à celle de gauche une troisième qui communique avec elle. Au-dessus de la porte latérale, l'accolade encadre un écusson effacé. Derrière l'abside attiennent à l'église de petits logis neufs, couverts de tuiles, qui se louent aux pèlerins comme gîte et cuisine, à défaut d'auberges. La restauration générale, commencée en 1852, a été terminée par l'inauguration d'un bel autel en pierre calcaire, consacré solennellement le 8 septembre 1864.

Sauvagnac, où est né le P. Césaire de Sainte-Anne, carme déchaussé, auteur de livres de piété mystique, dépend de la commune de Saint-Léger-la-Montagne (1143 hab.), que traverse un affluent de la Gartempe descendant vers Razès.

La voie de fer laisse à gauche un étang, traverse un affluent du Taurion, et, par une série de tranchées, pénètre au travers des collines granitiques qui la bordent de droite et de gauche, sans rien laisser apercevoir que des bruyères et des châtaigniers, et plus loin encore un étang, en arrivant à Ambazac.

50e STATION. — AMBAZAC.

8 kil. de la Jonchère. — 382 kil. de Paris. — 18 kil. de Limoges.

Le bourg d'**Ambazac** (2925 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoges, s'élève à 1200 mètres de la station sur un affluent du Taurion, le Coqui, au pied des grandes collines que longe la voie depuis la Jonchère. Au sortir de la gare on rencontre une jolie *chapelle* moderne (1852), construite en style du XIIe siècle ; tout à côté, à droite, une *école de jeunes filles*, dirigée par les religieuses du Sauveur; à g., un *hospice* de vieillards, encore inachevé. Cette triple fondation est due aux libéralités de Mme Pouquet, de Traforet, près Ambazac. A gauche, au delà d'un petit ruisseau, la *butte de Montély*, de forme originale, cache sous les arbres verts et les bouleaux les restes d'un ancien *camp romain*. Des fossés et le relèvement des terres indiquent les quatre côtés du plan, où, sur deux des faces, des dépressions marquent l'emplacement des portes. Un des angles encadre un monticule considérable qui n'a pas été fouillé et dont l'origine est inconnue.

L'*église* d'Ambazac n'a qu'une seule nef dont le style roman accuse le XIe siècle. Le chœur date de 1486. Sur le carré du transsept repose un clocher en bois légèrement incliné. Un bel autel en pierre blanche du pays a été consacré en août 1864. Devant la porte occidentale s'étale un grand bassin en granit, qu'on veut faire passer pour un ancien baptistère par immersion; mais le plus précieux trésor de cette église et qui exige une visite de tous les amis des arts, c'est la magnifique **châsse byzantine** où se conservent encore des reliques de saint Étienne de Muret. Le

saint personnage s'était retiré dans les bois qui couvraient au midi le territoire d'Ambazac, au village même du Grand-Muret. Quand il mourut, ses disciples, obligés d'émigrer, emportèrent ses restes à 5 kilomètres de là, sur les grands monts; mais ils conservèrent la terre de Muret, où ils purent bâtir une chapelle, dont les châtaigneraies voisines gardent encore autour du village des ruines assez importantes et de larges chapiteaux romans. Ambazac dut au privilége de ces souvenirs la fortune d'être particulièrement avantagée dans la répartition que l'évêque de Limoges fit à ses églises du trésor fameux de l'abbaye de Grandmont. La châsse, qui contient un ossement du saint, est de cuivre doré et émaillé et atteste par sa forme l'art du milieu du XIIe siècle. Elle n'offre pourtant, quoi qu'on en ait pu souvent dire, qu'une ressemblance imaginaire avec le plan de la primitive église de Grandmont. Un vaste soubassement triangulaire, décoré de pierreries, porte un étage en retrait, où éclate au regard une grande croix grecque d'émail rouge et bleu. Au-dessus d'une large frise de filigranes, une tôiture dorée, en gracieuses imbrications, est flanquée à droite et à gauche de deux tours percées de baies à plein cintre, groupées deux à deux et surmontées d'une troisième. Les pieds-droits, revêtus d'or, qui supportent les archivoltes, ont pour chapiteaux des pierreries. Deux médaillons circulaires, formés d'émaux violets et rouges, translucides, dessinent deux anges sur la toiture, dont l'extrémité supérieure est couronnée d'une crête de feuillage capricieusement entremêlé. Il est impossible, dit l'abbé Texier, qui a plus particulièrement étudié cette belle œuvre, de rendre « l'éclat de l'or, la transparence des pierreries, la richesse et l'originalité du dessin, le poli et le grain brillant de l'émail. Les bordures incrustées ont une variété et un éclat dont le ton franc, vif et fin ne craint pas de rivaux. Nulle châsse parmi les plus célèbres ne peut soutenir la comparaison sous ce rapport. »

La dalmatique du saint que possède la même église est un présent de l'impératrice Mathilde, femme d'Henri V. C'est une robe carrée (1 mèt. 30 de hauteur sur 1 mèt. 50 de largeur) à manches courtes, tissue de soie sur trame de fil, à fond violet couvert d'arabesques jaunes, où s'enlacent des cercles et l'aigle

impériale à deux têtes. Des galons blancs, étroits, à dessins variés, recouvrent les coutures. Il était de règle, dans l'abbaye de Grandmont, que tous les frères lais la revêtissent le jour de leur promotion au diaconat.

Qui a traversé le haut Limousin ou lu quelque livre marqué au cachet indigène, sans avoir entendu parler de l'illustre *Académie d'Ambazac?* Les lumières de la civilisation moderne ne lui ont rien enlevé de sa splendeur. Elle doit son origine, non pas au grand Richelieu, mais aux charbonniers des forêts d'alentour, dont les serviteurs aux longues oreilles transportaient à Limoges en files interminables les produits du pays par les sentiers d'autrefois. Le cortége fut élevé à la dignité d'académie avec recteur, bedeaux et porte-masses par une fantaisie des malicieux citadins.

Pour celui même qui n'y voudrait pas prendre ses grades, le pays mérite qu'on s'y arrête. Il est bien arrosé, couvert de prairies, de taillis, de bois et de véritables forêts. Dans les vallons, de nombreux étangs aux vigoureuses chaussées rappellent la forte main des moines de Grandmont dont les traces sont partout. Les deux *étangs de Jonas* comptaient parmi les plus remarquables. Le grand Jonas est malheureusement détruit depuis quelques années, malgré les soins du propriétaire, qui n'a pu suffire à réparer les brèches de la chaussée. Au-dessous du petit Jonas commence et s'étend, jusqu'à Ambazac même, le vaste *marais de Coqui*, tout couvert de vastes tapis mouvants de verdure et d'une fumée d'émanations malsaines. Les eaux qui s'en échappent font mouvoir à quelques pas une usine à pâte de porcelaine.

Les montagnes qui se dressent derrière Ambazac gardent le chemin du village où fut **Grandmont**. A gauche domine le haut sommet du *Gervassou*, chargé de bois et de nuages. A droite s'ouvrent des gorges profondes, où le chemin s'engage en laissant sur sa gauche la colline qui porte les débris du *château de Montcocu*, ancien fief, au XIII[e] siècle, de la maison de Razès, traverse le village des *Hureaux*, dont les carrières de feldspath rappellent celles de Chanteloube et ont fourni à la science un minéral nouveau, l'*hureaulithe*, longe les précipices des bords de la vallée qui porte ses eaux à Jonas, gravit un col rapide, et par *Saint-Sylvestre*, village insignifiant, atteint, après une heure

et demie de marche, celui qui conserve le grand nom de Grandmont. Sur ces hauts et nus plateaux de granit, au repli d'un vallon, dont plus tard ils emprisonnèrent les eaux dans une série d'étangs pour les peupler et les faire servir à la création de plantureuses prairies, les disciples de saint Étienne de Muret déposèrent les restes de leur maître vénéré et jetèrent les fondements de l'abbaye de Grandmont, orgueil et gloire de la patrie limousine. Elle ne fut complétement abandonnée qu'en 1772, et son trésor, réparti alors par l'évêque lui-même, suffit à enrichir les principales églises du diocèse. Celle de Saint-Sylvestre, paroisse du lieu, a hérité ainsi et conserve un curieux *reliquaire* du XIII[e] siècle en argent doré et le buste en argent du fondateur de l'abbaye. Les matériaux des bâtiments furent utilisés en 1821 dans la reconstruction de l'ancienne abbaye bénédictine de Limoges, convertie en prison centrale pour le logement de bénédictins et de *bons hommes* d'espèce nouvelle. Il ne reste aujourd'hui de Grandmont pierre sur pierre, qu'un portail délabré, quelques pans de murs sans caractère et les assises des fondements, où se reconnaît encore facilement le plan de l'antique édifice. Mais autour de ce village perdu, habité par des cloutiers, la vue s'étend à travers la plaine d'Ambazac, les landes, les bois, les cultures, les maisons couvertes de tuile ou de paille et les villas limousines jusque par delà Saint-Léonard et Limoges, ou de l'autre côté de Grandmont, dans les mille accidents de la montagne nue, âpre et sauvage, jusqu'aux abords de la Gartempe. C'est un des plus beaux sites du Limousin et qui réunit, outre l'orgueil des souvenirs, tous les traits caractéristiques des paysages du pays.

On dépasse, au sortir d'Ambazac, le petit hameau de *Muret*, où mourut saint Étienne, fondateur de Grandmont; puis, à travers une crête de granit, qu'entr'ouvrent de nombreuses tranchées, on atteint les deux petits *tunnels de Nouaillas*, percés dans un banc de diorite d'une dureté extrême. On ne retrouve plus à droite qu'un plateau semé de bosquets de chênes et de châtaigniers; à gauche des courbes verdoyantes descendent vers le Taurion et la Vienne, au confluent desquels a été bâtie la station de Saint-Priest-Taurion.

51e STATION. — SAINT-PRIEST-TAURION.

6 kil. d'Ambazac. — 388 kil. de Paris. — 12 kil. de Limoges.

La station, située au village des *Bardis*, ne comprend encore que des baraquements en planches, sans constructions. Tout auprès, entouré de bois, s'élève le magnifique et somptueux *château* moderne de *Bord*. Le village de **Saint-Priest** en est distant d'au moins 5 kilomètres. Il couvre une langue de terre qu s'avance à la rencontre du Taurion et de la Vienne. L'*église*, restaurée en 1490, possède une *belle croix* émaillée. Le pont qui l'avoisine a été élevé par les moines de Grandmont sur l'emplacement, dit-on, d'un ancien pont romain. Entre Saint-Priest et Chassagne se rencontre une *borne de justice* élevée au XVe siècle par les consuls de Limoges et longtemps signalée comme une pierre milliaire.

Tout près des Bardis, un beau *viaduc* de six arches, dont une a, sous clef, 34 mètres de hauteur, traverse un profond ravin et le ruisseau du *Palais*. Le bourg de ce nom se cache un peu plus bas, à gauche, au confluent même du ruisseau dans la Vienne. On y exploite un gisement assez important d'argile et de terre à porcelaine. C'est aussi l'emplacement probable du palais impérial de *Jovenciacus*, où Louis le Débonnaire tint une diète en 832. Il n'en existait plus trace déjà au XIIIe siècle. La voie romaine de Limoges à Argenton y passait et a, ou peu s'en faut, été empruntée par le chemin de fer. Au nord, sur une colline, le *château de Peuriol* domine la Vienne, et non loin de là se cache le village de *Panasol*, dont l'église possède encore, mais dans un état de délabrement complet, une série de *vitraux* exquis représentant, en huit tableaux, la vie de saint Jean-Baptiste.

Au delà du viaduc, une profonde tranchée pénètre dans un beau granit stratifié; puis apparaît par échappées la Vienne, dont la voie ferrée longe désormais la vallée profonde. De l'autre rive s'étagent de hautes collines aux longues pentes en partie boisées. Les cultures plus étendues, les fermes plus agglomérées, les lignes d'arbres fruitiers, les jardins, les maisons de plaisance, qui se pressent le long du chemin ou s'éparpillent sur les pentes, annoncent l'approche d'une grande ville. La voie, décrivant une

courbe vers le sud, s'engage dans une petite tranchée. Limoges la borde tout du long, à droite, sans qu'on puisse encore l'apercevoir.

52e STATION. — LIMOGES.

12 kil. de Saint-Priest. — 279 kil. d'Orléans. — 400 kil. de Paris.
99 kil. de Périgueux. — 251 kil. d'Agen.

Renseignements généraux. — Direction.

HÔTELS : — *de la Boule-d'Or;* — *Richelieu ;* — *de France* (voitures pour Pierrebuffière et Saint-Germain ; — *du Périgord* (omnibus pour Rochechouard) ; — *du Chariot-d'Or* (voitures pour Saint-Junien; omnibus pour Aixe, 4 départs); — *de l'Aigle d'Argent.*

BAINS : — Rue Neuve-Sainte-Valérie, pont Saint-Martial, pont Neuf.

RESTAURANT : — *de Paris*, rue du Canard, 2.

VOITURES pour : — *Eymoutiers* (départs à 5 h. du mat., à 9 h. du soir et à midi) ; — *Bellac* (5 h. du mat. ; 5 h. du soir); — *Poitiers* (5 h. du mat.); — *Saint-Junien* (4 h. 1/2 du mat., 5 h. du soir; 6 h. 45 du soir) ; *Angoulême* (6 h. 45 du soir) ; — *Rochechouart* (4 h. 1/2 du mat.) ; — *Confolens* (4 h. 1/2 du mat.).

VOITURES A VOLONTÉ. — *Lacour*, boulevard Montmailler, 1 ; — *Laroudie*, avenue de Juillet ; — *Darvier*, faub. Manigne, 5.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE. — Place Royale, 4.

POSTE AUX LETTRES. — Boulevard Montmailler, 8.

SUCCURSALE DE LA BANQUE. — Boulevard de la Pyramide.

IMPRIMEURS-LIBRAIRES. — *Ardant*, rue de la Terrasse et rue des Taules ; — *Barbou*, rue Puy-Vieille-Monnaie, 2 ; — *Chapoulaud*, rue Montant-Manigne ; — *Chatras*, rue Turgot ; — *Ducourtieux* (veuve), rue Monte-à-Regret, éditeur de l'excellent *Almanach Limousin*, dont les premières années forment déjà une précieuse collection.

LIBRAIRES. — *Marmignon*, place des Bancs ; — *Chaumont*, place Royale ; — *Mérimée*, rue de Paris, 5.

DIRECTION. — La gare de Limoges est construite sur un sol en contre-bas et marécageux, presque sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Paul, que traverse l'avenue même où débouche l'embarcadère. Le pavillon du milieu, bâti en pierre de Chabenet, est décoré de fines sculptures. Les quais d'embarquement sont recouverts par une toiture que supporte une charpente en partie de bois, en partie de fonte et de fer, remarquable par sa hardiesse et sa légèreté, en même temps que par l'art qui en a su dissimuler la force.

Au sortir de la gare, le voyageur voit à sa dr. le *Champ de Juillet*, à g. la maison de détention ; en face de soi, la *place Tourny*, d'où, laissant sur la g. la cité, la cathédrale, l'évêché, la Vienne, une large voie, dite

Boulevard de la Promenade, conduit directement, par les *places de la Boucherie* et *Manigne*, à la Mairie, située entre l'hôpital civil et les casernes. Un vaste boulevard descend de là au pont Neuf, entre les deux vieux ponts, ou remonte et circule autour de la ville en changeant plusieurs fois de nom, avant de se relier au Champ de Juillet. Dans l'espace que sa courbe embrasse, s'encadre l'ancienne ville, au cœur de laquelle on peut pénétrer, en inclinant légèrement à dr., au sortir de la place Tourny, — soit en suivant le *boulevard de la Pyramide*, qui passe le long de la *place Royale* et va aboutir par le *boulevard Montmailler* à la *place Dauphine*, centre des voitures et des hôtels; — soit, après avoir contourné l'église *Saint-Pierre*, en gagnant la *rue du Consulat* et la *rue Centrale*, d'où rayonnent les vieilles et sombres ruelles, chères au commerce et à l'industrie.

En dehors de ce groupe de voies étroites et sinueuses, s'étagent, au N., les *places d'Orsay, Daine, des Carmes*, le *champ de Foire*, et plus loin à l'O., au-dessus du Champ de Juillet, les fabriques et les usines, dans des quartiers renouvelés.

Histoire.

Limoges, quoique César ne nomme que son peuple, est une ville ancienne, métropole dès l'époque de la conquête romaine, de la confédération des *Lemovices*. Sa puissance au moins est attestée par le contingent qu'elle fournit à l'armée nationale qui allait secourir *Alesia*. Son chef *Sedulix*, qui périt dans le combat suprême, y avait amené dix mille soldats, contingent supérieur en nombre à celui des cités de Tours, de Poitiers, de Paris, égal au contingent des Bellovaques, les plus puissants des Celtes. César vainqueur laissa au fils de Sedulix, *Duratius*, affidé constant des Romains, le gouvernement de la cité et des pouvoirs semblables à ceux d'un proconsul. Limoges fut, au témoignage de Strabon, une des soixante villes qui élevèrent un autel à Auguste, sous les murs de Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône, et qui obtinrent de prendre le nom du prince (742 de la fondation de Rome). Elle s'appela à ce titre *Augustoritum* jusqu'au IVe siècle, époque où elle reprit le nom de son peuple, à l'exemple des autres cités. Les premiers empereurs l'avaient enrichie de priviléges et de fastueux édifices. Elle avait un sénat particulier, jouissait du droit de battre monnaie, et les travaux modernes retrouvent chaque jour les traces

de ses palais, de ses bains, de son théâtre et de ses temples. Deux légions y tenaient garnison sous Antonin qui fit terminer l'amphithéâtre commencé par Adrien. La position centrale de cette ville en avait d'ailleurs fait dès lors, par le commerce et l'industrie, un carrefour des routes les plus importantes de Bordeaux, de Bourges, de Poitiers, de Saintes, de Périgueux, de Clermont-Ferrand.

La décadence commença sous Domitien. A la suite d'une violente sédition, tous les priviléges des *Lemovices* furent abolis. La grande prédication de saint Martial et le succès de sa foi ardente n'étaient point faits pour recommander la ville aux faveurs officielles. Vinrent les Barbares, les Vandales d'abord, puis les Wisigoths, qui avec le pillage et les désastres de la guerre amenaient les misères de l'hérésie. Vainqueur de ces derniers, le roi Clovis s'arrêta quelques jours à Limoges (507), et la reine Clotilde accoucha à quatre lieues de là, à *Nobiliacum*, près de la forêt où priait pour sa délivrance le saint ermite Léonard.

C'est vers ces premières années du VIe siècle que fut enclose la cité, qui renfermait déjà l'abbaye de la Règle, l'évêché, la cathédrale, et plusieurs autres églises. Clovis, en partant, institua à Limoges des comtes particuliers, au nom de son fils Thierry à qui il venait de donner l'Aquitaine. Limoges, comprise dès lors dans le partage de l'héritage royal, dut à cet honneur d'être deux fois dans le cours du VIe siècle pillée et mise à sac. La paix n'amena que des exactions et par suite les révoltes où se signalèrent l'évêque Ferréol et le comte Dumnolet, mort en combattant contre les Francs. Après les invasions sarrasines, la guerre de l'indépendance, soutenue par Waifer contre le roi Pépin, livra de nouveau le pays pendant sept ans (760-767) à toutes les colères d'un ennemi vainqueur. En 832, Louis le Débonnaire assista en grande pompe à la consécration de la nouvelle église de Saint-Sauveur, qui prit alors le nom de Saint-Martial. Quatre ans plus tard, revêtu de la haire et suivi d'un cortége de trois cents nobles pénitents, il revenait au tombeau de l'apôtre le remercier de sa victoire sur ses enfants. Dans un dernier voyage en 838, il fit couronner son fils Charles roi d'Aquitaine, dans l'église Saint-Étienne, suivant un

cérémonial dont cette église seule avait le privilége et la tradition consacrée. Dans les années les plus tristes de l'histoire, le chef souverain de l'Aquitaine, avant d'exercer son pouvoir nouveau, ne manqua pas d'en venir recevoir les insignes dans cette métropole du Midi. Il ceignait son front d'un cercle d'or, revêtait la chlamyde, passait à son doigt l'anneau de sainte Valérie, chaussait les éperons d'or, et tenant d'une main l'épée, l'étendard de l'autre, jurait de maintenir les immunités de la ville.

Les invasions normandes anéantirent par deux fois Limoges d'où avaient fui les habitants emportant les saintes reliques. La tranquillité revenue, on se reprit à bâtir et à se fortifier, l'abbé de Saint-Martial d'un côté, l'évêque de l'autre, dans la cité ou dans le château. Deux villes se formaient ainsi, chacune enfermée dans son enceinte et dans l'orgueil exaspéré d'intérêts rivaux. Dès 988, le château fut ruiné par Guillaume duc d'Aquitaine. En 1103, la ville brûla et l'année suivante l'hostilité permanente entre la ville et la cité fit mieux que l'incendie pour la dévastation commune. Une partie de la cité fut détruite : Saint-Étienne, la Règle, Saint-Maurice, Saint-Dummolet, Saint-André.

Vers la fin du XIIe siècle, la domination anglaise, importée par le mariage d'Éléonore avec Henri Plantagenet, en mettant à la charge du pays les luttes et les discussions de famille, du père et du fils, des frères, des époux, devint une source de misères sans fin pour les citadins et les bourgeois, sans cesse armés en guerre.

Confisquée sur Jean sans Terre, Limoges redevint française sous Philippe Auguste, jusqu'à ce que Louis IX, signant une paix perpétuelle avec Henri III, la lui remit avec une partie de l'Aquitaine, à la seule charge de l'hommage (1259). Le traité de Brétigny (1360) fit même abandon de ce faible témoignage de souveraineté.

Dès les premiers jours de la guerre de Cent ans, des combats acharnés se livrèrent sous les murs de Limoges. A l'instigation de l'évêque Jean de Croson, la *cité* avait ouvert ses portes aux Français, tandis que la *ville* restait anglaise. Le prince Édouard de Galles jura de prendre une vengeance terrible des traîtres.

Malade, il se fit porter en litière pour assister au siége (1370). « Messire Jean de Villeneuve, messire Hugues de la Roche, et Roger de Beaufort, qui gardoient la cité et qui capitaines estoient reconfortoient grandement les gens, quand esbahis les véoint et disoient : « Seigneurs, ne vous effrayez de rien, nous sommes forts « et gens assez, pour nous tenir contre la puissance du prince. « Par assaut ne nous peut-il prendre ni grever, car nous sommes « bien pourvus d'artillerie. » Le prince de Galles mit les mineurs au pied des murailles. Au bout d'un mois, sur son signal, un grand pan de murs s'effondrait en comblant les fossés et livrant passage. « Et puis entrèrent pillards à pied, qui estoient tous appareillés de mal faire et de occire hommes et femmes et enfants; et ainsi leur estoit-il commandé. Là eut grand pitié; car hommes et femmes et enfants se jetoient à genoux devant le prince et crioient : « Mercy, gentil sire! » Mais il estoit si enflammé d'ardeur que point n'y entendoit. Ni nul ni nulle n'était ouie, mais tous mis à l'épée, quant que on trouvoit et encontroit ceux et celles qui point coupables n'en étoient. Ni je ne sais comme ils n'avoient pitié des pauvres gens, qui n'estoient mie taillés de faire nulle trahison. Il n'est si dur cœur, s'il fut adonc en la cité de Limoges et il lui souvint de Dieu, qui n'en plourast tendrement du grand meschef qui y estoit; car plus de trois mille personnes, hommes et femmes et enfants, y furent décollés cette journée. Dieu en ait les ames! car ils furent bien martyrs. » (FROISSARD).

Une petite troupe, Villeneuve, la Roche et Beaufort en tête, tint pied résolûment et allait être écrasée jusqu'au dernier homme, quand le prince Noir, touché de ce courage, admit les survivants à rançon. Mais la cité brûlée, pillée et démantelée n'avait plus même, dix ans plus tard, un hôtel convenable pour loger le nouvel évêque, successeur de Jean de Croson, qui dut s'estimer trop heureux d'avoir la vie sauve.

Le 24 avril 1372, Louis de Sancerre, maréchal de France, n'en recevait pas moins, à Limoges même, le serment solennel que les consuls, bourgeois et notables prêtaient en ses mains au roi de France.

Les premiers troubles de la réforme éclatèrent à Limoges dès

1560, par des scandales et des rixes pendant les processions. La ville fut bientôt entourée de prêches qui s'installèrent jusque dans l'église de Sainte-Valérie et à Saint-Gérald, dans le jardin de l'hospice. En 1564, Jeanne d'Albret, logée au château de Breuil (aujourd'hui la préfecture), fit enlever par ses Suisses la chaire de Saint-Martial, pour le service de ses ministres huguenots. Malheureusement ces temps de luttes et d'ardent prosélytisme furent ici, comme dans toute la France, le temps des pestes et des misères publiques. Les contagions de 1584 et de 1586 furent d'autant plus désastreuses que la terre était nue, les greniers vides et la famine partout comme la guerre.

La Ligue vint ajouter ses fureurs à tant de calamités. Dès le jour même des obsèques d'Henri III, l'évêque, avec trois ou quatre officiers et un échevin, prit parti contre le conseil de ville resté fidèle au roi. La fermeté d'un poste de garde tint en échec, dès le début, la sédition, qui, cernée dans la cité, dut capituler et livrer ses chefs les plus compromis (17 octobre 1589). Le duc d'Épernon, avec deux mille arquebusiers, vint enfin rétablir l'ordre dans la ville, épuisée par trente années de luttes intestines et de misère.

Le 14 octobre 1605, Henri IV fit son entrée à Limoges, où il demeura jusqu'au 28 du même mois. Les honneurs les plus touchants lui furent rendus, comme pour faire oublier les conspirations qu'à cette heure même il était obligé de châtier autour de lui.

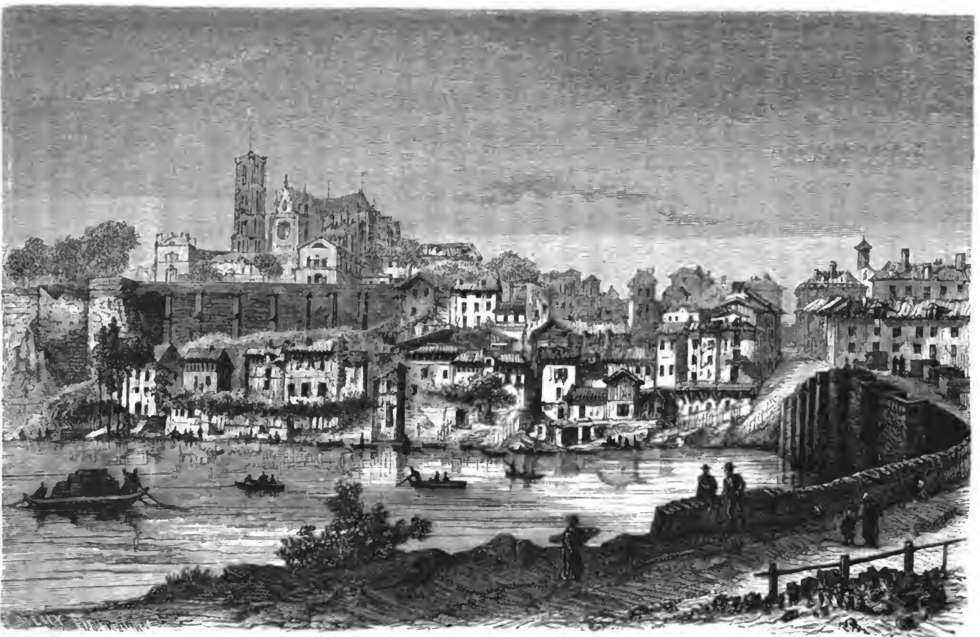
La Fronde excita à Limoges quelques émotions vives mais sans conséquence et qui furent oubliées dans les horreurs d'une peste terrible, qui, de 1630 à 1631, emporta plus de 20 000 personnes de la ville. Les rigueurs et les exactions de l'intendant Frémin s'ajoutèrent à ces calamités dont Limoges ne se relevait qu'avec peine après un instant de repos sous l'intendance d'Henri d'Aguesseau, père du chancelier, quand l'administration intelligente de Turgot, s'éclairant d'un esprit nouveau et supérieur aux errements antiques, vint ouvrir au pays des voies inconnues de prospérité. La création de routes macadamisées, les plus belles du royaume, de canaux, d'usines de tout genre, l'introduction de cultures fécondes, la suppression de la corvée, la répartition de

l'impôt sur des bases équitables et régulières donnaient l'exemple à la vieille France d'une œuvre pacifique de civilisation accomplie par les seules forces de la raison vigilante et de l'honnêteté. Sous ce régime libéral et envié de toutes les provinces, se multiplièrent les fabriques d'étoffes de soie, de flanelles, de coton, de laine, de toiles, de papiers, de faïence, les vitreries, les forges, et ces bonnes fortunes du hasard moins aveugle qu'on ne le dit et qui manquent rarement à l'effort des hommes courageux et de bonne volonté. C'est en 1765 que la femme d'un pharmacien de Saint-Yrieix, Darnay, fit la découverte, au domaine du Clos de Barre, tout près de la ville, d'un gisement d'argile précieuse dont il envoya des échantillons à des connaisseurs plus habiles. Le résultat des premières analyses de Villaris, de Bordeaux, ne tarda pas à être confirmé par les chimistes Marquer et Darcet. Immédiatement s'installèrent des fouilles et des exploitations, dont le développement longtemps pénible devait ramener la richesse dans toute la contrée et suppléer à ses industries perdues ou délaissées. La première plaque de porcelaine cuite à Limoges porte les armes de Turgot et la date de 1771; elle faisait partie de la collection de M. Maurice Ardant. Ces essais sortirent de l'établissement fondé à Limoges par les frères Grellet. Le roi se fit, en 1784, acquéreur de l'entreprise afin de la réunir à la manufacture de Sèvres, tout en gardant pour directeur l'un des deux frères, remplacé seulement en 1788 par Alluaud, ingénieur géographe du roi. Son fils aîné, François Alluaud, continua les opérations de son père, et la maison qui porte encore ce nom (Alluaud fils et Vandermarcq, faubourg des Casseaux, 17) n'a pas interrompu son travail un jour, pour ses 400 ouvriers, depuis 60 ans.

Aujourd'hui tous les plus chers intérêts de Limoges l'ont transformée en une ville d'industrie, riche surtout de cette porcelaine dont la fabrication date à peine d'un siècle. Le kaolin, pris aux environs de Saint-Yrieix et dont la qualité est si supérieure qu'il s'exporte même en Amérique, est réduit, dans les usines semées le long de la Vienne, en pâte liquide et homogène, puis desséché. On broie et liquéfie à part le caillou ou pegmatite, tiré en grande partie de Chanteloube, et qui doit fournir l'émail et la couverte de la porcelaine. Transportée sur des

tombereaux à Limoges et soumise à un battage qui en garantit l'homogénéité, la pâte est livrée aux mouleurs et aux tourneurs qui lui donnent une forme définitive. La simple immersion dans l'émail liquide recouvre à point le test de la porcelaine d'une couche brillante. C'est alors le tour de la mise au four pour la dessiccation; puis, les pièces enfermées dans des sortes de cônes cylindriques dits *gazettes* dont on remplit le fourneau jusqu'à la gueule, on assujettit le tout de toutes parts, on calfeutre les baies avec force argile et tampons, et le feu est mis au fourneau pour marcher sans interruption durant 34 heures. Les pièces cuites et refroidies sont extraites du four et triées. Il ne reste plus qu'à les parer dans des ateliers spéciaux, uniquement consacrés à la décoration et à la peinture. Près de 40 manufactures en plein service, 20 ateliers de peinture, 30 maisons de commission répandent sur tous les marchés les produits recherchés des artistes limousins. L'application de la houille à la cuisson des pâtes céramiques, introduite, après de nombreux essais sans résultat, par M. Vital-Roux, de Noirlac, a fait cesser toute crainte de chômage par suite de la disette du bois et réduit les frais de près d'un vingtième. Les étrangers sont admis presque partout sans difficulté à suivre une à une ces opérations si intéressantes et si variées d'une industrie qui utilise les plus précieux secrets de la science et des beaux-arts. — Parmi les principales manufactures de porcelaine, nous mentionnerons celles de MM. *Alluaud frères et Vandermarcq*, faubourg des Casseaux, 17; de M. *Ardant*, route de Paris; de M. *Pouyat*, place des Carmes, 2; de MM. *Jouhanneaud et Dubois*, rue du Petit-Tour; de MM. *Gibus et Redon*, avenue des Bénédictins, auprès de la gare; de MM. *Chabrol et Toustain*, route de Paris, 19; ainsi que les ateliers de décoration et de peinture (1000 ouvriers) de M. *Haviland*, avenue du Crucifix, 8.

Parmi les glorieux enfants qu'a vus naître Limoges, il faut signaler au moins : ces dynasties d'artistes émailleurs, de talent inégal et divers, les six *Limousins*, les deux *Pénicaud*, *Jean Court* dit *Vigier*, les trois *Raymond*, les six *Laudin*, les deux *Nouailhier*, maîtres d'un grand art dont les secrets et le goût sont à peu près perdus; — puis, Jean *Dorat* (1588), le Pindare du XVIe s., le



Limoges.

maître aimé de Ronsard e l'un des sept astres éteints de la Pléiade; — Nicolas de *la Reynie* (1625-1709) créateur de la police de Paris, président de la Chambre ardente chargée de poursuivre les nobles empoisonneuses; — *d'Aguesseau* (1668-1751), l'émule austère de l'Hôpital, qui transforma par des modèles, à 22 ans, l'éloquence judiciaire, et qui tint tête à Louis XIV en personne pour la défense et l'honneur du Parlement menacé par les Jésuites; — Étienne de *Silhouette* (1709-1767), ministre des finances improvisé aux acclamations de la cour et du peuple, hué le lendemain par la France entière, et dont la caricature a fourni une dénomination, consacrée par l'usage, à la langue même académique; — Joseph *Nadaud* (1775), curé de Teijac, le père de l'histoire limousine; — Jean *Foucauld* (1747-1818), prédicateur, puis président des *Amis de la Constitution*, orateur en vogue des clubs, payeur des armées, juge de paix, chef d'institution, au demeurant populaire par ses Fables et ses Chansons qui feront vivre son surnom de La Fontaine limousin; — le botaniste *Ventenat*, de l'Institut (1808); — *Vergniaud*, l'honneur de la Gironde; — le général de division *Dalesme* (1763-1832), gouverneur de l'île d'Elbe en 1815; — les maréchaux *Bugeaud*, de populaire mémoire, dont nous retrouverons la statue à Périgueux, et *Jourdan*, l'intrépide commandant des volontaires de 1793, dont le monument décore la place Tourny.

L'abbé *Texier* (1813-1859), qui s'était fait un nom dans la science archéologique et que les chagrins ont tué avant l'âge, était né à Limoges, comme y sont nés aussi MM. Élie *Berthet*, du *Siècle*, Jules *Noriac*, des *Nouvelles*, et Émile *Montégut*, de la *Revue des Deux-Mondes*.

Ponts. — Rues. — Voirie.

Limoges (51 053 hab.) forme une sorte d'amphithéâtre sur la pente de la rive dr. de la Vienne, qui s'y étale aux longs détours d'une vallée moins étendue que fraîche et riante. La rivière, qui traverse la ville du N. E. au S. E., a 78 mèt. de largeur au-dessous des terrasses à triple étage de l'évêché. Elle naît au plateau de Millevaches, dans la Corrèze, au milieu d'un groupe de rochers qu'animent les mille ruisselets de sa source et qui sem-

blent un troupeau pétrifié dont la légende raconte de point en point l'histoire. Ce n'est encore qu'un mince filet d'eau quand elle pénètre près de Nedde dans le départ. de la Haute-Vienne, à travers des montagnes que depuis des siècles elle creuse de son courant bruyant et impétueux. A peine sortie de la Haute-Vienne, où elle se joue en ondulations capricieuses, elle tourne brusquement au N. vers Chabanais, pour aller rejoindre la Loire près de Chinon. Son cours supérieur reçoit par tous ses affluents les bois de flottage qu'il emporte en bûches libres jusqu'à Limoges, où des *ramiers* disposés en travers de la rivière tamisent et retiennent le combustible flottant.

Tout un quartier de la ville, peuplé d'une population de mœurs distinctes et singulières, vit de cette récolte. C'est le **Naveix** ou port au bois, situé sous le pied du coteau, en amont du pont Saint-Étienne. Les *Naveteaux* forment une association de 70 à 80 manœuvres, propriétaires chacun de son bateau, se mariant entre eux et ne souffrant en leur droit de l'eau l'immixtion d'aucun intrus. D'après une coutume bizarre, une partie de leur salaire se prélève en nature par la retenue d'un certain nombre proportionnel de bûches. Leurs femmes sont d'ordinaire buandières. Mais ces usages ou ces abus ne sont déjà plus que des singularités vieillies, que vont anéantir ou modifier la création des quais, — où ont été employés les déblais du dernier incendie, — l'invasion du chemin de fer et le sentiment des mœurs nouvelles.

Dans la traversée de la ville, la Vienne passe sous trois ponts, dont deux remontent au XIIIe s. Le **pont Saint-Étienne** compte 8 arches ogivales que protégeait autrefois une tour de meunier, démolie seulement en 1819. La voie est bordée sur chaque pile de refuges, ogivaux en amont, carrés en aval de l'eau. Ce pont a été restauré en 1854. Une inscription, gravée sur la première pile du côté de la ville, rappelle des travaux antérieurs dus aux soins de M. de Fortia. La rue, qui s'ouvre tout en face, gravit la pente la plus rapide de Limoges et le coteau abrupt de l'antique cité. En amont, autour de deux barrages, s'agitent et circulent les *Naveteaux*, debout sur leurs longs bateaux aux rebords plats et carrés.

Le **pont Saint-Martial** appuie ses cinq arches gothiques (celle

du milieu est seule en plein cintre) sur des assises romaines de grand appareil, imparfaitement recouvertes par les piliers du moyen âge. Sur toute leur épaisseur, de larges éperons ogivaux les protégent, formant à leur partie supérieure des refuges ou des reposoirs pour les piétons. La rue même qui y aboutit est bâtie sur un alignement de substructions antiques. Une *croix* de pierre, au milieu du pont, indique l'emplacement d'une tour en bois détruite en 1214. De là, la vue plonge sur un fouillis de vieilles maisons en lattes, des usines, des bains, les deux rives de la rivière, des barrages et un lointain horizon de verdure. Si l'on passe sur l'autre rive, la route qui longe la rivière présente et varie sans cesse tout le panorama extérieur de Limoges.

Entre les deux ponts anciens, s'ouvre le **pont Neuf**, commencé en 1832, inauguré en 1838. Quelques mètres de plus en hauteur et en largeur en eussent fait un des plus beaux ponts de France, en attendant que des percées projetées laissent apprécier suffisamment la hardiesse de sa jetée de granit qui se dresse à 20 mèt. au-dessus de l'étiage de la Vienne, où il semble aujourd'hui s'enfoncer. Sa longueur totale est de 100 mèt. 50, divisée en 5 arches dont 3 ont 20 mèt. de largeur. Il s'appuie sur des culées de 5 mèt. Au bout sur la rive g., s'étagent les usines d'un quartier industriel, traversé par les routes de Toulouse et de Clermont, de jolies maisonnettes, des bois de chênes et de pins; sur la rive dr., tout du long, les jardins superposés de l'évêché, soutenus par une haute muraille, qui s'ouvre pour laisser passer les égouts de la ville jaillissant à pleins flots en cascade immonde.

Limoges est ainsi : partout les œuvres vives d'une activité jeune et féconde y ont peine à se dégager des pratiques routinières. Longtemps étouffée dans ses hautes murailles, flanquée de tours massives et divisée en deux villes distinctes, souvent ennemies, Limoges n'était percée que de rues tortueuses, étroites, encombrées à chaque pas de croix à large base, de fontaines ou d'églises. C'est l'administration intelligente de Turgot (1762) qui, la dégageant tout d'abord d'étreintes inutiles, lui permit de respirer à l'aise et de s'étendre en liberté. La **porte Tourny** (sur la place de ce nom), construite sur pilotis, en pierre calcaire (1743),

est le dernier vestige qui subsiste de la dernière enceinte. C'est une sorte d'arcade à plein cintre, surmontée d'un fronton dont les pieds-droits sont plaqués de piliers à ressauts de pierre. Dégagée aujourd'hui des constructions avoisinantes, cette porte paraît trop basse et comme écrasée dans le vide qui l'entoure. A Turgot est dû aussi le tracé de la *place Montmailler*, commencée en 1772, et qui, en 1781, prit, à l'occasion de la naissance du fils aîné de Louis XVI, le nom de **place Dauphine**. Elle s'est appelée successivement *des Sans-culottes* en 1793, de *la Liberté* en 1830, de *la Révolution* en 1848, pour reprendre en dernier lieu, peut-être définitivement, son premier nom. De forme circulaire, de construction symétrique, c'est le carrefour commun des routes de Paris, de Lyon, de Bordeaux, de Poitiers, des grandes rues de Paris et des Combes, et le centre des cafés, des hôtels, du commerce et de l'industrie. L'impulsion donnée par Turgot s'est continuée, mais lentement. Aujourd'hui encore l'escarpement des rues en partie impraticables aux voitures, quelques-unes même accessibles à grand'peine aux piétons, l'entassement des habitations, l'accroissement de la population qui a plus que doublé en 50 années, les misères inséparables des agglomérations industrielles, dont les habitudes s'imposent presque comme des intérêts à respecter, opposent à une rénovation trop rapide une résistance continue avec laquelle il faut tout au moins compter.

Depuis 1830 pourtant la transformation se poursuit avec persistance, autant que le permettent les brusques secousses de la politique et les rivalités des préjugés locaux. La création du Champ de Juillet, la construction du pont Neuf, l'ouverture du chemin de fer, la formation d'un quartier nouveau dans les dépendances de l'ancienne abbaye de Saint-Martin ou des Feuillants (1860), le prolongement de la rue Turgot, et surtout cet esprit nouveau qui souffle depuis l'Empire sur la direction des finances municipales ont déplacé ou divisé les résistances. L'intérieur de la ville a échappé jusqu'à présent à toutes les transformations. Il serait à désirer cependant qu'il dût ses embellissements à d'autres causes qu'à la faveur aveugle des sinistres et des incendies. Au milieu de ces maisons de bois, de ces échoppes, de ces caves sombres, le feu éclate quelque jour et fait place

nette aux projets de l'édilité. Du VIe au XVe s., on compte les désastres par vingtaine. Terrible entre tous, l'incendie du 6 septembre 1790, embrasa, vers le soir, la rue Manigne, le couvent des Ursulines, l'Oratoire, le jeu de Paume, la salle de spectacle et 199 maisons, qui fumaient encore à la fin du mois de novembre suivant. Le régiment de cavalerie Royal-Navarre, que ses forfanteries et l'esprit rétrograde de ses officiers avaient rendu impopulaire, se prodigua dans cette circonstance avec tant de dévouement, que la mairie décerna à tout soldat du régiment le titre de citoyen de Limoges. — Le 15 août 1864, pendant la fête du soir, une flammèche de chandelle mal éteinte mit le feu chez Cance, chapelier, rue des Arènes. A une heure du matin 80 maisons flambaient à la fois, de la rue Monte-à-Regret au boulevard Sainte-Catherine, de la place des Fossés à la rue du Petit-Paris. — « *Limoges brûle !* » A cet appel laconique du télégraphe, accoururent les pompiers de Périgueux, de Châteauroux, d'Argenton, de Saint-Marcel. A 10 heures du matin, on était maître du feu, mais 109 maisons étaient brûlées. Le soir, à 8 heures, un détachement d'artillerie arriva de Bourges. Il mit six jours à déblayer les ruines. Six semaines après le sinistre, le feu sourdissait de vingt endroits et les pompes y campaient encore le 2 septembre. Le périmètre de l'incendie embrasse environ 10 700 mèt. carrés. Il n'est resté dans cette enceinte que des lambeaux de murs et des décombres amoncelés. Les projets des agents voyers ont donc beau jeu à tracer librement les voies futures. Aujourd'hui, dans l'attente des décisions promises ou des travaux à exécuter, on croirait encore, en traversant ces espaces dévastés, parcourir quelque ruine dépaysée de Chalusset ou de Crozant.

La première émotion passée, on pourra au moins recueillir un bénéfice immédiat de ce désastre, s'il aide à éventrer et à percer à jour le hideux quartier de *la boucherie*, une des curiosités, une des hontes de la vieille Limoges. Dans un long et étroit défilé, qui recourbe en fer à cheval sa ligne de hautes maisons de bois noir et souillé, s'est internée et s'obstine à se grouper l'antique et toute-puissante corporation des bouchers, réorganisée comme au moyen âge. Des 80 étaux qu'elle compte, plus de

60 sont aux mains de quatre familles seulement, dont les membres se distinguent par des surnoms populaires. Sur les devantures béantes ou aux crocs ensanglantés qui bordent l'auvent, pend et saigne tout un charnier puant de viandes déchiquetées ou les répugnantes dépouilles, les *issues* des victimes abattues. Une population riche, opulente même, vit et se trouve à l'aise dans cette atmosphère empestée; et nulle part en ville on ne voit madones plus nombreuses ou plus fêtées orner le coin des logis ou les carrefours. Toute tentative pour assainir ce quartier a jusqu'ici échoué devant l'opiniâtreté d'une corporation égoïste et routinière.

Places. — Promenades. — Fontaines.

Outre la place *Dauphine* dont nous avons déjà parlé (p. 221), Limoges compte un certain nombre de places dont la plupart ne sont que des dégagements de forme irrégulière ou de simples carrefours. — La *place Boucherie*, ou plutôt *Bucherie*, doit son nom à la proximité du Naveix et à l'ancien marché au bois. — La place *Royale* s'est formée en grande partie par la démolition (1791-1809) de l'*abbaye Saint-Martial* et des trois églises célèbres qui en dépendaient : Saint-Martial, qui renfermait le tombeau en marbre blanc du saint patron; Saint-Pierre du Sépulcre, église basse, formant saillie à l'E. sur la place des Arbres; et l'église ou chapelle de Saint-Benoît, à g. de la précédente.

Derrière le tombeau de saint Martial, on montra, jusqu'à la Révolution, un grand *sarcophage* du granit le plus grossier (2 pieds de haut sur 4 de large et 8 de long), sans sculptures ni ornements, que le peuple appelait *Tève le duc* et admirait comme le tombeau du grand-duc Waifer, défenseur de l'Aquitaine contre l'invasion franque. Il sert aujourd'hui de bac à l'eau d'une pompe dans une cour du faubourg des Arènes, chez M. Robert des Carmes. Une singularité d'un autre genre signalait la façade de la porte méridionale de la basilique. On y voyait encastré un *bas-relief de pierre* grossièrement sculpté, représentant une lionne et trois petits lionceaux (1 mèt. de largeur sur 1 mèt. 33 c. de hauteur); au-dessus du groupe, le buste d'un homme nu, accoudé sur la lionne; au-dessous, trois vers latins, de façon

sans doute récente, interprétaient, à leur manière, mais sans vraisemblance aucune, cette image probablement antique, en la rattachant à l'histoire et au châtiment de Waifer. Le peuple appelait ce petit monument la *chiche*, en patois, *la chienne nourrice.* Il a disparu, ayant été envoyé à Paris, dit-on, par M. de Choiseul Gouffier. De toutes ces splendeurs abbatiales, autrefois l'orgueil de Limoges et du Limousin, il ne reste absolument que quelques parties des cryptes et des couloirs souterrains, et l'emplacement transformé, nivelé, enfin, après de nombreux essais, bordé récemment de trottoirs en asphalte et d'une balustrade en pierre blanche. La construction du théâtre (1838), le voisinage des cercles fréquentés et de nombreux établissements publics ont fait de la place Royale la promenade favorite des habitants de la ville. Malheureusement on y regrettera longtemps l'ombrage des allées d'arbres supprimés que ne remplaceront pas de sitôt les plantations tardives ou les semis de gazons.

La *place d'Orsay* occupe le point culminant de la ville. Tracée en 1713 par les soins de l'intendant Boucher d'Orsay, elle ne fut terminée qu'en 1718. Elle achevait de bouleverser l'emplacement des antiques arènes, bâties, dit-on, en 117, par Adrien, et qui ne furent définitivement comblées et nivelées qu'en 1801, lors du renouvellement des plantations. On y retrouva, à cette époque, une partie des loges triangulaires, ainsi qu'en 1830, quand les réparations de l'aqueduc d'Aigoulène entraînèrent la chute d'excavations voisines. Le pavage de la *place des Carmes* (1835-1836), qui la borde en contre-bas vers l'O., et la construction d'un escalier sur la place d'Orsay ont, à diverses reprises, remis à jour la base du mur extérieur d'enceinte des Arènes. Le mur même de soutènement de la place en laisse voir encore des fragments en petit appareil, qui furent recueillis et appliqués là lors de l'ouverture de la rue de l'Amphithéâtre. Ces divers travaux ont permis de constater que l'édifice entier, où pouvaient s'installer 25 000 spectateurs, présentait une ellipse de 260 mèt. et un pourtour extérieur de 398 mèt., dont les arcades reposaient sur 64 colonnes. Les premières ruines avaient servi, avec l'autorisation de Louis le Débonnaire, à la reconstruction de l'église abbatiale de Saint-Martial. Malgré des recherches spéciales, on n'a découvert

aucun conduit d'eau qui y aboutit. Lors du percement, en 1840, de la *rue de l'Amphithéâtre*, en dehors de la courbe des constructions antiques et dans un chantier voisin, au milieu de débris divers, notamment d'ossements d'animaux, on a rencontré une *tombe* ayant la forme d'un œuf colossal, posé sur un piédestal, avec une inscription qui l'a fait regarder comme celle d'un gladiateur nommé *Ixter*. Cette tombe est déposée au Musée départemental, ainsi qu'un vase de bronze plein de cendres, trouvé dans les substructions. La place d'Orsay, qui forme un angle en retour d'équerre et d'où l'on domine des deux côtés un horizon varié, a longtemps joui de toutes les faveurs de la mode, grâce à ses ormeaux ombreux et à sa vaste vue. Mais la construction du Palais de justice l'a détruite en partie en même temps que séparée de la ville et masquée; bon nombre d'arbres ont péri; d'autres lieux de rendez-vous se sont formés. Il était question, récemment, d'y établir un jardin anglais, quelque square parisien, c'est tout un, avec des fleurs, des arbustes et l'éclairage au gaz, qui lui a manqué trop longtemps pour sa réputation compromise. Tous ces projets ont dû se surbordonner aux plans de la nouvelle préfecture, qui en envahirait la meilleure partie.

La **place Daine**, construite sur un plan uniforme et régulier, doit son nom à l'intendant qui la fit commencer. Elle n'est séparée de la précédente que par le Palais de justice. Deux petits jardinets s'étalent à dr. et à g. de la place, en face des ruines accumulées par le dernier incendie, qui en a dévasté tous les abords.

La place Tourny, remaniée déjà trois ou quatre fois avant les travaux actuels, forme un parallélogramme parfait ou carré long à pans coupés, bordé de larges trottoirs, et promet de devenir un jour la plus belle place de Limoges. Depuis l'ouverture du chemin de fer, elle sert de débouché à la gare. Sur un des côtés s'élève l'*hôtel de la division militaire;* — au centre la *statue du maréchal Jourdan*, par Élias Robert, inaugurée le 30 septembre 1860. Le socle, en beau granit rose, porte sur deux de ses faces le nom des victoires qui ont illustré le héros limousin. La statue, haute de 3 mèt., le représente en costume de général de la Réubplique, prêt à tirer son épée du fourreau pour la défense de la patrie. La tête, belle et simple, offre un caractère d'énergie

et d'honnêteté, où rayonnent les convictions généreuses de la grande époque révolutionnaire.

C'est au **Champ de Juillet** qu'ont lieu les manœuvres militaires, les fêtes publiques, la foire célèbre de la Saint-Loup. La ville, qui avait acquis ce terrain inculte, le fit niveler et border d'ormeaux en 1830, et, aux deux extrémités, de tilleuls, que des terrassements nouveaux n'ont malheureusement qu'en partie épargnés. Une allée transversale de 14 mèt. s'ouvre à dr. et à g. du *cours Vergniaud*, reliant deux allées latérales de même largeur, qui aboutissent à une esplanade en demi-hexagone, ornée d'une élégante balustrade en pierre. Le milieu de cette esplanade est occupé par un jardin à la française, entouré d'une grille à hauteur d'appui. La vue embrasse de ce point une partie de la ville et la masse de la cathédrale, et domine tout le mouvement de la gare. Un escalier à double révolution et à quadruple palier, dont les rampes se succèdent en inflexions harmonieuses, descend dans le mur du fond et conduit, d'un côté, à l'embarcadère du chemin de fer, de l'autre, à la route d'Ambazac. A l'extrémité opposée, une large voie, dite *avenue de Juillet*, forme un débouché grandiose jusqu'à la rencontre du *boulevard Montmailler* et de la *place Dauphine*. Dans ces conditions et en attendant même que les ormeaux ou les tilleuls grandissent, le Champ de Juillet offre une promenade magnifique et digne de la ville nouvelle qui se construit aux alentours.

Le *Champ de foire* est, depuis 1831, établi le long de la place d'Orsay, dans l'ancien cimetière de la ville, où s'élevait autrefois la chapelle Saint-Antoine. Il vient d'être augmenté de terrains voisins, nivelé et raccordé avec la rue de la Mauvendière, qui a été transformée en une avenue de 16 mèt. Mais ses destinées risquent d'être encore profondément modifiées par les projets d'appropriation de la nouvelle Préfecture.

Des nombreuses fontaines qui encombraient autrefois, sans les purifier, les carrefours de Limoges, trois seulement ont trouvé grâce devant les sévérités trop justifiées de l'édilité. La *fontaine de la Boucherie* n'est qu'une pompe sale et boueuse; celle *des Barres* a remplacé, en 1615, un puits qu'entouraient des barres de fer, et où l'on atteignait l'eau autrefois avec un crochet long

de 4 mèt. C'est une simple pyramide portée par un cube de maçonnerie et surmontée d'une boule. La seule fontaine remarquable de Limoges est la **fontaine d'Aigoulène**, qu'une tradition prétendait construite au VIIIe s., par un Sarrasin nommé *Aigolan*, du produit de la vente d'un chariot d'or enrichi de pierreries. Les latinistes tirent plus simplement le nom d'Aigoulène de deux mots connus, *aqua lenis*, transformés par le patois : *aïgo leno.* Le bassin est creusé dans un monolithe de 12 mèt. de circonférence, qui remonte, paraît-il, au XIIIe s. Cette fontaine prend sa source à 3 kil. de là, au village de Corgnac et s'alimente par un aqueduc encaissé de 15 à 20 mèt. et large de 1 mèt. 17 c., sur 1 mèt. 66 c. d'élévation.

Avant 1789, des lions et des dauphins, entourant une statue de saint Martial de grandeur naturelle, lançaient l'eau qui s'échappait de la cuve par une douzaine de jets percés dans le massif. Aujourd'hui un appareil hydraulique, simulant une coupe renversée, a remplacé le groupe central et sert de socle à une informe statuette de saint Martial, qu'une main inconnue mutila en 1862. Cette profanation fut un scandale public que la confrérie des bouchers voulut réparer, en 1863, par une procession solennelle. Dans l'incendie de 1864, un boucher recueillit, dit-on, cette statuette et la préserva. Quelqu'un peut-être un jour s'avisera-t-il de la remplacer par un modèle de meilleur goût. Le conseil municipal a, depuis longtemps, mis à l'étude un projet d'ensemble pour l'aménagement des eaux.

Édifices religieux.

Avant 1790, Limoges possédait, outre la cathédrale, 13 églises paroissiales, 2 séminaires, 5 abbayes, dont 2 de femmes et 18 communautés qui couvraient des quartiers entiers d'une ville alors peuplée seulement de 24 000 habitants.

Saint-Étienne, aujourdhui *cathédrale* de Limoges, est, au rapport de M. l'abbé Arbellot, qui en a raconté l'histoire dans de consciencieux travaux, le sujet d'étude le plus intéressant qu'un archéologue puisse trouver, comme œuvre architecturale, dans toute la province du Limousin. C'est la seule église qui y soit construite dans le style ogival parisien. Elle est située à l'extré-

mité de la plate-forme qui domine le cours de la Vienne. Les fondations laissent voir encore des blocs et de nombreux débris de la basilique primitive qui, suivant la tradition, aurait été transformée par saint Martial lui-même en un temple chrétien. Une église romane, commencée au XIe s. (1012) par l'évêque Hilduin, la remplaça. Il s'y tint, dès 1029 et 1034, deux conciles provinciaux; mais elle ne fut consacrée que le 29 décembre 1095 par le pape Urbain II. Moins de dix années plus tard (1102), elle était détruite par un incendie, dans une de ces querelles si fréquentes entre les habitants de la cité et du château. La première pierre de la cathédrale actuelle fut posée le 1er juin 1273. Pour activer les travaux un moment ralentis, l'évêque Raynaud de la Porte accorda à l'œuvre la moitié des revenus des cures qui viendraient à vaquer pendant six ans et 40 jours d'indulgences aux fidèles qui visiteraient l'église et y feraient une aumône pour l'édifice (1316). Ces libéralités furent continuées par ses successeurs. Le chœur ne fut pourtant terminé qu'en 1327, la façade et la rose en style rayonnant du croisillon méridional, vers 1350, et plus tard encore les deux travées de la nef, dont le style ogival flamboyant accuse la fin du XVe s. La porte latérale du N. O., la voûte même du transsept portent les armoiries des deux Barton de Montbas, évêques de 1457 à 1510. La façade N. du transsept, ornementée sous l'épiscopat de Philippe de Montmorency et de Villiers de l'Isle-Adam, se distingue, entre toutes les grandes œuvres de l'architecture limousine, par un luxe et une profusion de détails d'une perfection infinie. Repris au XVIe s. (1527) par l'évêque Jean de Langeac, continués par son successeur Jean Dubellay, les travaux furent définitivement suspendus sous l'Italien César de Borgnonibus (1554). C'est seulement dans ces derniers temps (1847-1853) qu'une restauration complète de l'édifice, comprenant l'achèvement des parties d'œuvre abandonnées, a été entreprise avec suite et sans interruption par le gouvernement sous la direction de M. Chabrol. La restauration de la façade principale est terminée depuis 1851. Le couronnement, qui est moderne, fait honneur au goût et à l'habileté de l'architecte. Deux clochetons s'y relient entre eux par une galerie bordée d'une élégante balustrade que divise, par la moitié de sa largeur, le pro-

longement des rayons d'un arc gothique, au large fleuron épanoui.

Les *portes en bois* du portail Nord, où sont figurés le *martyre de saint Étienne et* celui *de sainte Valérie*, ont été remises en état par le sculpteur limousin Nalbert.

De la plate-forme qui recouvre les collatéraux du chœur et de la nef et les chapelles adjacentes, le visiteur embrasse un panorama complet de la ville et de la vallée. On y a trouvé les débris d'une inscription antique, et sur les dalles se voit, gravé au trait, le plan géométrique de l'église par l'architecte même de l'œuvre.

L'intérieur de Saint-Étienne frappe par l'élancement hardi des voûtes et des arcades et par un air peu commun d'élégance et de majesté. Il offre d'ailleurs à chaque pas comme un musée où rivalisent de délicatesse et de perfection l'art du moyen âge et l'art de la Renaissance. Près de la porte, un magnifique jubé étale les richesses de son ornementation exquise. Il s'élevait d'abord à l'entrée du chœur et fut malheureusement transporté à l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui par l'évêque d'Argentré (en 1780). La partie qui sert de tribune formant une saillie en encorbellement repose sur quatre colonnes semi-arabesques, à piédestaux séparés par des niches avec couronnements et culs-de-lampes, où se voyaient autrefois les statues des apôtres Pierre et Paul et des Pères de l'Église latine : saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise et saint Grégoire. Des médaillons enguirlandés contiennent les armes de l'évêque de Langeac. Au-dessous des niches, dans des panneaux, une suite de six beaux bas-reliefs représentent les *travaux d'Hercule*. On a peine à se rendre compte de la pensée qui a inspiré l'artiste. La date de 1533, inscrite sur la base d'un piédestal, donne un âge certain à ce travail de la Renaissance poétique et païenne. A la voûte, qui se présente comme en perspective, pendent, avec de gracieuses moulures, des culs-de-lampes creusés en niches qui encadrent les Vertus théologales et cardinales, dont les attributs mutilés laissent reconnaître seulement la *Charité*, la *Justice*, l'*Espérance*. Le couronnement est formé par une balustrade à jour tout ouvrée de dentelles aériennes. Il portait autrefois une ancienne statue du Christ, à la tunique constellée de pierreries, qui a été recueillie dans la

chapelle des fonts baptismaux. On a installé, en 1842, sur ce jubé un remarquable buffet d'orgue.

A dr. du chœur, près de la sacristie et sous un arceau du côté de l'épître, le *tombeau de Raynaud de la Porte*, évêque de Limoges, puis archevêque de Bourges en 1316, mort cardinal en 1325, montre la statue du prélat en habits pontificaux, les pieds appuyés sur un lion, les deux bras croisés. Quatre bas-reliefs mutilés représentent la *Lapidation de saint Étienne*, le *Christ juge*, le *Martyre de sainte Valérie* et le *Christ bénissant*. Les six figures du soubassement ne sont désignées par aucun attribut qui permette de les déterminer. De l'autre côté du chœur, à gauche, entre deux piliers, un second *tombeau* est celui de *Bernard Brun*, évêque de Noyon et d'Auxerre, mort en 1349. Le prélat, dont la tête est de marbre, repose, en habits pontificaux, sous une double arcade ogivale, autrefois ornée de peintures bleu, rouge et or, dont le soubassement est décoré de huit figurines encadrées d'ogives trilobées. A ses pieds est un lion; dans ses mains, la hampe de la crosse épiscopale. Au fond de la niche, qui contient le monument, quatre reliefs représentent : (en haut à g.) le *Couronnement de la Vierge* par le Christ; (à dr.), le *Christ juge* assis entre deux anges; devant lui, *la Vierge et saint Jean* à genoux; (en bas à dr.) le *Christ crucifié*, la Vierge et saint Jean au pied de la croix; (à g.) *Sainte Valérie* présentant sa tête à saint Martial. Ce dernier groupe a été reproduit dans le *Magasin pittoresque* (1842, page 388) et l'œuvre entière dans le bel ouvrage de M. Gailhabaud : *L'Architecture du* vᵉ *au* xviᵉ *siècle*.— Entre les deux tombeaux, et adossé à la clôture du chœur, figure le *mausolée de Jean de Langeac*, mort en 1541. Un petit cartouche du pilastre gauche porte la date de 1544. La statue en bronze de l'évêque qui s'y est vue jusqu'à la Révolution, a été utilisée militairement à cette époque. Huit bas-reliefs à l'entablement, six au soubassement, représentent les *Visions de l'Apocalypse* et sont devenus célèbres, grâce à l'enthousiasme un peu outré des archéologues. Le groupe des *Quatre cavaliers*, vanté entre tous et souvent reproduit, notamment dans *les Annales archéologiques* de M. Didron, laisse à désirer bien des intentions que lui prêtent les délicatesses

modernes des graveurs. C'est à vrai dire du moyen âge dégénéré, qui n'est pas encore de la Renaissance.

Dans une chapelle inachevée de la nef, une grande dalle de granit, porte, avec l'*épitaphe* du doyen Raynaud de Saint-Crépin, son *effigie* dessinée au trait, plus grande que nature et sans souci de la perspective (XIVe siècle). Une autre *pierre tombale* du même genre est celle de Rannulfe de Pompadour, dans une des chapelles du chevet. Derrière le chœur, vis-à-vis du tombeau de Raynaud de la Porte, dans le mur qui fait face à l'autel de l'ancienne chapelle de Saint-Thomas, est incrustée l'*épitaphe* du chanoine Pierre de Soubrebost. Au sommet de la pierre, trois petits reliefs représentent la *Lapidation de saint Étienne* et la *sainte Vierge* tenant l'Enfant Jésus qui bénit le défunt agenouillé. — Le mur de droite de la première chapelle du transsept de gauche contient de même l'épitaphe en vers latins d'un chanoine. Dans le même bras du transsept, la jolie *chapelle de l'Immaculée-Conception* présente une imitation de l'ornementation du moyen âge bien réussie et d'un effet charmant, trop charmant peut-être. L'artiste n'a du reste pas poussé l'imitation jusqu'à la modestie et son nom éclate en grosses lettres sous le nom de la Vierge : *A. Denuelle.* 1859.

A l'extérieur de l'édifice, sur les contre-forts septentrionaux de l'abside, des statues très-habilement agencées figurent le *Martyre de saint Étienne* (XIVe siècle), sujet si souvent représenté dans l'œuvre entière.

Le collatéral nord de la nef possède une *Assomption* d'E. Fisen (1721) ; le collatéral sud, un *Martyre de saint André*, provenant des Petits-Carmes ; sur le mur ouest du transsept, se voit le *Martyr de saint Étienne* par Cognet. Près de la sacristie, une *Mise au tombeau*, datée de 1629, héritage de l'ancienne église de Saint-Maurice, a remplacé une sculpture représentant la même scène (XVe s.), dont l'encadrement seul existe encore.

Il faut demander dans la sacristie même à voir des *cartons d'autel* avec tableaux sur émail, chefs-d'œuvre de Noël Laudin, où sont représentés le *Christ en croix*, le *Meurtre d'Abel*, le *Sacrifice d'Abraham*, les *Noces de Cana*, l'*Adoration des Mages*.

Les **vitraux**, œuvre du XIVe siècle, ont été réparés au XVIe siè-

cle sous l'épiscopat de Villiers de l'Ile-Adam, dont ils portent les armoiries. Parmi les plus curieux, l'abbé Texier, dont les travaux ont si fort honoré l'archéologie limousine, signale dans la première chapelle à gauche, en entrant par la porte du Nord, *Jésus-Christ bénissant*, entre les quatre symboles des Évangélistes (XIVe siècle); dans la chapelle de la Vierge, le même sujet au-dessus du *Christ juge;* à côté, *saint Étienne;* dans le chœur, autrefois éclairé par treize grandes verrières, dont trois ont été absolument détruites, *saint Martial*, *sainte Valérie*, une *Annonciation*, les *Prophètes;* dans la rose du transsept nord, le *Sauveur bénissant*, au centre d'une pléiade d'anges semée dans les cent cinquante lobes flamboyants; dans la deuxième chapelle du collatéral sud, *Jésus mourant* sur la croix, entre la Vierge et saint Jean. Un crédit spécial est affecté chaque année à la restauration successive de ces verrières, dont deux (dans la nef) ont été réparées en 1864 et deux autres en 1865. La *chapelle du Baptistère* a reçu tout récemment un beau vitrail, le *Baptême de Jésus* par M. Audinot; la *chapelle de Saint-Martial*, au milieu de l'abside, la verrière légendaire de l'apôtre d'après les cartons de M. *Steinheil* (1865), qui reste chargé en ce moment de la décoration de la *chapelle de Sainte-Valérie*. Les vides du transsept doivent de même se compléter par la série des saints du diocèse.

Une *crypte*, reste de l'église romane primitive, règne sous le chœur et conserve les plus anciennes *fresques* peut-être de France (XIe siècle). C'est, à la voûte, le Christ, en robe rouge et manteau bleu, environné des attributs des quatre Évangélistes, et bénissant un personnage qui lui baise les pieds; sur le plat du mur volètent des oiseaux au plumage étincelant. D'autres peintures murales plus récentes représentent, dans les deux chapelles absidales du nord, des scènes de la *Vie des Saints*, et, dans la chapelle des Trois-Rois, le roi *David* et les *grands prophètes* (XVIe siècle).

Le *clocher*, isolé de la cathédrale, présente un aspect sévère et grandiose. La base inférieure remonte au Xe siècle et forme un porche ou vestibule carré, dont chaque angle est rempli par une grosse colonne à chapiteaux presque nus, sauf un seul que décorent deux têtes en bas-relief, séparées par une palmette. Un

revêtement massif a dû, au xive siècle, étayer la partie supérieure qui menaçait ruine. Des sept étages qui composent la tour, trois sont du style roman, à fenêtres cintrées groupées par trois. Les quatre qui suivent, dans le style ogival primitif du xiiie siècle, passent de la forme carrée à la forme octogone par une transition insensible que ménagent heureusement des tourelles massives suspendues aux angles supérieurs. Foudroyé le 25 avril 1483, le clocher avait encore 80 mètres de hauteur, quand, le 30 juin 1571, un nouvel orage en abattit la flèche qui n'a pas été rétablie, laissant le populaire convaincu, comme il l'est encore, qu'on le tenterait en vain. Ce clocher, qui mesure actuellement 62 mètres de hauteur, a été revêtu récemment d'une couverture de zinc.

Saint-Pierre du Queiroy ou *du carrefour*, se montre à gauche, dès les premiers pas que l'on fait en ville en entrant par la porte Tourny. C'est la plus ancienne paroisse de la ville. Elle remplaça au xiie siècle une église élevée en 507 par saint Rorice et détruite par un incendie. L'ensemble de l'édifice est un assemblage de tous les styles et de toutes les dates. Trois rangs de colonnes lourdes et massives, chargées de chapiteaux écrasés (xiie siècle), divisent la nef en supportant les arcs d'une voûte à nervures prismatiques, refaite en 1517. Les deux chapelles de droite sont de 1588. Une colonne hardie, qui s'élève dans la chapelle des Agonisants, est de 1546. La façade en style ogival flamboyant porte la date de 1534, contemporaine des derniers travaux, tandis que le clocher, sorte de pyramide à base carrée, est du premier tiers du xiiie siècle, sauf la flèche et les clochetons foudroyés en 1269 et rétablis en 1302. Depuis, la flèche, qui menaçait ruine encore, a dû être diminuée de huit mètres que l'on s'occupe d'y rétablir.

Au fond du collatéral de droite, un vitrail de Pénicaud représente la *Mort de la Vierge* et son couronnement. Les personnages ont 2 mètres de dimension. C'est le principal mérite de cette imagerie coloriée.

Le *maître-autel* en marbre rouge provient des Carmélites et montre une copie d'après *Jouvenet* par *Maisonade*, peintre limousin du xviiie siècle : *Jésus-Christ donnant le pouvoir des*

clefs à saint Pierre. — A l'entrée principale de l'église, sous la tribune de l'*orgue*, une inscription rappelle la mémoire du curé Navières, fondateur du bureau de bienfaisance de Limoges.

Pendant la Révolution, Saint-Pierre servit de fabrique de salpêtre; réparée depuis, elle suffit à peine aux besoins du culte. Elle est en ce moment en pleine restauration. Le pignon qui termine la nef a été couronné par une belle statue du patron, et des verrières de M. Oudinot, placées dans le collatéral du sud, reprétent : dans la chapelle du Sacré-Cœur, *Jésus et la Samaritaine;* dans la chapelle de la Vierge, l'*Immaculée-Conception.* — C'est à Saint-Pierre qu'ont été baptisés le 28 novembre 1668, Henri-François d'Aguesseau, et le 15 octobre 1784, le maréchal Bugeaud.

Saint-Michel des Lions, convertie en 1793 en *Temple de la Raison*, doit son surnom à trois lions de pierre à peine dégrossie, qui en gardent la principale entrée et dont on attribue la façon à des artistes arabes. L'église occupe, comme les précédentes, l'emplacement d'une basilique et d'un temple antérieurs. L'édifice actuel date seulement du XIVe siècle. La première pierre en fut posée en 1364, mais quelques murs ont été conservés de la construction du XIIIe siècle. Le clocher est de 1383, comme en faisait foi une inscription disparue. Il repose sur une base quadrilatérale, qui porte trois étages et se dédouble en octogone de trois nouveaux étages, percés de toutes parts de fenêtres. Quatre clochetons mi-cylindriques, mi-octogones, se terminent par des lanternes surmontées de pyramides à huit pans. Le faîte du clocher a 55 mètres de hauteur (342 mètres au-dessus du niveau de la mer). Foudroyé en 1604 et pour la cinquième fois en 1810, restauré en 1824, il est surmonté depuis cette époque d'une énorme et ridicule boule, qui a longtemps fait l'admiration des Limousins, mais dont on allait s'occuper, à leur demande même, de débarrasser l'église, quand un contre-ordre a arrêté et remis indéfiniment les travaux.

L'intérieur de l'église (118 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur; 8 dans la grande nef) est partagé en trois nefs par une double rangée de cinq piliers, peints en jaune, qui se ramifient, au sommet d'un étroit chapiteau, pour former les écartements d'une voûte gothique en briques, d'un style plein de har-

diesse et de légèreté. Le portail du N. offre des ogives flamboyantes du xve s. Il est question d'ouvrir une entrée monumentale sur la rue des Fossés. De belles *sculptures* modernes de Nalbert décorent la *chapelle de la Vierge*. A l'extrémité E. du collatéral N., quelques restes de remarquables *vitraux* représentent, dans un quatrefeuilles, les quatre *Évangélistes;* au-dessous, *Saint Léonard et saint Michel;* au-dessus de l'autel de Saint-Martial, la *Vie de saint Jean-Baptiste* en quinze panneaux et comme pendant, à la droite du chœur, au-dessus de l'autel de Saint-Loup, la *Vie de la Vierge*, autrefois en vingt et un tableaux dont quinze seulement ont été conservés. Les verrières des chapelles du transsept sont modernes et signées de Thévenot, de Clermont (1850). La chapelle de droite possède de plus deux toiles, la *Salutation angélique* et *l'Assomption de la Vierge*, remarquables d'expression. Une autre chapelle, à droite de l'entrée, montre, avec une ridicule statue de saint Léonard, barbu et couronné d'une triple couronne de roses blanches, des *fresques* d'une touche facile et sans prétention, signées : *A. Regis.* 1859. D'autres, dans la chapelle latérale de g. près du chœur, signées *Langlois*, quoique modernes, sont déjà à demi ruinées et n'ont d'ailleurs de remarquable que leur naïveté.

Sainte-Marie, troisième paroisse de la ville, que l'on rencontre à droite, en descendant de la Mairie au pont Neuf, est l'ancienne *église des Jacobins* (62 mètres 30 centimètres de longueur sur 20 mètres 70 centimètres de largeur), placée d'abord après l'expulsion des religieux sous le vocable de *saint Thomas d'Aquin*, puis transformée en magasin à fourrages et en atelier de fonte et d'outils de monnayage. La première pierre en fut posée le 2 avril 1241; on y célébra la première messe en 1250. Le clocher, qui n'a jamais eu une grande élévation, est de construction récente. Cette église n'offre d'ailleurs d'intéressant qu'un beau tableau de *la Présentation*, — la Vierge surtout, vêtue de bleu, à genoux, les yeux baissés, les mains jointes, est d'une admirable expression de pureté, — et le *maître-autel*, provenant du séminaire des Ordinants, et que surmonte une assez belle toile, mais mal éclairée : le *Sacrifice d'Abraham.* On souffre d'autant plus de rencontrer, à côté de ces deux œuvres remarquables, une puérile *Scène du Purgatoire*, où des âmes nues d'hommes et de

femmes rôtissent dans des flammes rouges sang-de-bœuf, qui ne peuvent épouvanter que les gens de goût.

Les bâtiments du couvent servent à la *manutention militaire*, et dans une partie des jardins a été édifié le *manége couvert*. La *place des Jacobins*, qui borde l'église au nord, semble avoir été le centre d'un groupe de monuments antiques. Le nivellement du sol y a fait découvrir en 1843 un immense parquet enduit d'une éclatante et solide couleur rouge, — dont une partie est restée recouverte par le jardin des filles de Notre-Dame, — une série de petits appartements divisés par des couloirs, la base d'une tour, des marbres, des fragments d'amphores, des bustes de terre blanche, vernie et quantité de vases de terre rouge, décorés de figures de divinités et d'animaux, de fleurs et de feuillages.

Saint-Aurélien est le seul édifice religieux qu'ait épargné la Révolution, grâce à la dévotion particulière des bouchers. Elle formait une annexe de l'église paroissiale de *Saint-Cessateur* ou *Saint-Cessaire*, dont il ne subsiste plus qu'une antique crypte. Saint-Aurélien occupe le fond d'une petite place située vers le milieu de la rue Torte, aujourd'hui rue de la Boucherie. L'extérieur en est moderne. L'édifice, dans son ensemble, a été bâti en 1475. La flèche hardie qu'il portait a été remplacée au XVII[e] siècle par un lourd et vulgaire clocher. Devant la porte, à gauche, se remarque une belle *croix* du XV[e] siècle, haute de 5 mètres et taillée dans un seul bloc de granit. Elle a été apportée là des Grands-Carmes, lors de la dévastation de l'église, en 1795. La traverse et le sommet en sont ornementés de fleurons et de délicats feuillages, tandis que le long de la hampe s'échelonnent les images des douze apôtres sculptés deux à deux avec leurs attributs divers et peints de bleu et de rouge. Chaque groupe est couronné d'un dais gothique enluminé d'or. Toute la chapelle est elle-même resplendissante d'or et d'argent. Deux colonnes torses flanquent l'autel, qui garde à sa droite les bustes de saint Cessateur et de sainte Valérie. Près de l'entrée, à gauche, un très-ancien *baptistère* sert de tronc; au-dessus est affichée dans un cadre la liste (1811-1836) des chefs de la corporation des bouchers, dont la confrérie enrichit l'église.

Saint-Maurice, qui s'appuie sur les murs de la cité, à 80 pas

peine de la cathédrale, a pris sa part des dangers de cette belliqueuse situation. Incendiée en 1105, elle fut à peu près détruite en 1182. Son portail ogival avec chapiteaux à crochets date pourtant de la fin du XII[e] siècle. La fenêtre qui le surmonte est une restauration du XVI[e] siècle. Au commencement du XVIII[e] s., plusieurs *tombes romaines*, dont une transformée en croix orna quelque temps la porte du curé, furent trouvées dans le jardin du presbytère. L'église, vendue en 1791 et occupée par un atelier de charronnage, a été rachetée en 1836 et rendue au culte par les Carmélites.

En descendant de Saint-Étienne, à droite, à l'angle du boulevard de la Corderie, se trouve la chapelle *Notre-Dame de la Préservation*, petit édifice du style romano-gothique, édifié en 1862 aux frais de la ville pour le règlement de compte d'une indemnité due aux sœurs de la Providence. — A gauche s'élève la maison des *Missionnaires*, qui fait face au couvent des *Dames Clarisses;* tout près de là, dans la *rue des Alloix*, les restes de l'abbaye et de l'église de ce nom; et, près du pont Saint-Martial, au fond d'une place, l'église gothique de *Sainte-Félicité*, qui sert d'habitation à une tribu d'artisans.

Sur la nouvelle route d'Aixe, la *chapelle du Refuge* (10 mètres 25 de largeur sur 20 mètres de longueur), construite en 1862 par M. Fayette fils, offre une façade en beau granit de Faneix, avec un clocher de 8 mètres 80 de hauteur; à l'intérieur, des vitraux de *Thévenot* et un tableau de *la Charité* par Gardel, de Limoges.

Enfin la tradition du culte de *saint Martial*, particulièrement chère aux Limousins, a été récemment renouvelée par la consécration d'une jolie et coquette église, installée sur la route d'Angoulême (6 kil.) à la cime du coteau, au milieu de la verdure. Un portail à voussure et à colonnettes gothiques d'un bon style, surmonté d'un clocher haut de 15 mètres, donne entrée dans une seule nef (7 mètres sur 26) que bordent deux chapelles latérales. Commencée en 1853, l'église a été consacrée le 24 septembre 1858.

L'ancien *séminaire de la Mission* sert d'habitation aux *sœurs de Saint-Alexis*. L'*église*, enclavée dans les bâtiments de l'hospice, possède un *retable* remarquable du sculpteur *Bellet*, mort à Limoges en 1745, et trois curieux *reliquaires*, dont un, du XIII[e] siècle,

représente un ange dans un quatrefeuilles, tout couvert de cabochons à face opposée. Un autre, en émail, est surmonté de statuettes de la Vierge et de saint Jean ; le troisième est un calice à émaux, daté de 1565.

La *Visitation* est installée dans le très-ancien couvent des *Petits-Carmes*, où se tinrent pendant la Révolution les assemblées primaires. Ce couvent fut transformé sous l'Empire en pensionnat de demoiselles, destination qu'il a gardée.

Une même pensée a fait construire pour le même but le monastère des *filles de Notre-Dame*, rue des Quatre-Chemins, en face de l'hospice. Ce vaste et bel édifice a été inauguré le 14 octobre 1856, après deux années de travaux dirigés par M. Fayette.

L'**évêché**, commencé le 13 mars 1766 par l'évêque d'Argentré, sur les plans de l'architecte de Broussaud, ne fût terminé qu'en 1787. La démolition de l'ancien palais épiscopal fit découvrir plusieurs *tombeaux antiques* décorés de sculptures d'un beau travail, mais d'une obscénité si révoltante, dit-on, qu'elle en nécessita la destruction. Le corps principal, à deux étages, est accosté de deux ailes de même hauteur. Le style grandiose de l'architecture et la situation de l'édifice, au milieu de jardins et sur un étagement de terrasses superposées, d'où la vue plonge au-dessus du pont Neuf jusqu'aux confins de la vallée, en font un des palais épiscopaux les plus enviés de France.

Le **séminaire** se relie vers l'E. à l'évêché et échelonne, comme lui, ses terrasses verdoyantes le long du quai jusqu'aux abords du pont Saint-Étienne. Ses trois corps de logis couvrent l'emplacement de l'antique *abbaye de la Règle*, célèbre déjà au VIIIe siècle, s'il faut en croire, sans autre examen, ses chartes de donation. Vendue à un entrepreneur de vivres, puis transformée pendant quelques années en maison de détention, elle fut définitivement cédée à l'évêque pour l'installation du séminaire qui n'y a laissé subsister que les appartements de l'abbesse. L'église est détruite. Des sculptures du portail, dont les trois voussures concentriques offraient, dans un zodiaque en relief, les travaux des douze mois de l'année, une partie a été recueillie par un amateur, M. Berthet, dans sa maison située près du pont Saint-Étienne ; le reste est au musée archéologique de Limoges. L'ancien *cloître*, qui

sert aujourd'hui de mur extérieur, porte la date de 1609 et les armoiries de Jeanne de Verthamond.

A droite, en sortant du séminaire par la grande porte, se remarque une ancienne *colonne milliaire*, plantée dans le pavé. Tout près, en tournant derrière la chapelle du séminaire, vers le milieu de la *rue Domnolet*, un linteau de sculpture romane, au-dessus d'une porte d'écurie, indique l'entrée de l'ancienne église détruite, dont la rue porte le nom. Une prétendue épée du saint, arme qui date en réalité du XIVe siècle, se conserve à la cathédrale et figure encore dans les processions de la paroisse aux mains du marguillier d'honneur.

Édifices civils.

La **préfecture** est installée dans l'hôtel de l'Intendance, sur l'emplacement de l'ancien *palais* du Breuil, où logèrent de passage Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret (1556), Henri IV (1605) et Louis XIII (1632). Jeanne d'Albret à son retour, en 1564, y fit même tenir prêche devant elle dans la chaire de l'église Saint-Martial qu'elle y avait fait transporter. Le palais actuel, commencé par l'intendant Pajot de Marcheval, fut terminé par son successeur Turgot. En 1785, la partie où sont actuellement les bureaux fut reconstruite. Le corps de bâtiment qui ouvre sur le jardin a été rebâti en 1845. Il contient les salles de réception. Dans le jardin est déposé un sphinx romain en granit. L'insuffisance de l'édifice est depuis longtemps reconnue, sans que les constructions voisines, qui l'enserrent, en permettent l'agrandissement. Après de nombreuses enquêtes et des délibérations prolongées il a été décidé qu'il serait reconstruit et déplacé. Dans sa séance du 29 juillet 1864, le conseil municipal a cédé au département pour cette destination une partie de la place d'Orsay et voté 200 000 francs pour sa part dans les frais de la construction nouvelle. En même temps il acquérait du département l'hôtel actuel de la Préfecture et l'ancien Palais de justice pour isoler par leur démolition l'église Saint-Michel. Le conseil général, convoqué à son tour dans une session spéciale, le 9 janvier 1865, a ratifié ces engagements, approuvé les plans, déterminé les devis. Le nouvel édifice doit être bâti en granit et comprendre un prin-

cipal corps de bâtiment au centre avec pavillons aux extrémités. Une galerie à balustre de 9 mètres de saillie dominera tout l'étage inférieur. A droite se trouvera l'entrée principale; à gauche, les services publics, les archives, la télégraphie; sur l'autre face, de vastes jardins. La dépense approximative est évaluée à près d'un million. Les travaux ne sont pas commencés.

La **mairie**, autrefois logée au centre de la ville, dans la rue du Consulat, occupe depuis 1803 les bâtiments du *prieuré de Saint-Gérald*, dont l'église couvrait la partie S. de la place actuelle. C'est une simple maison, tout au plus une caserne, dont l'aspect extérieur n'est pas digne de Limoges. La reconstruction sur le même emplacement vient d'en être décidée. (21 décembre 1865.)

Un pavillon formant annexe y réunit actuellement les justices de paix.

Le **palais de justice**, sur la place Daisne, est une construction assez bizarre précédée d'un portique grec. La salle des Pas-Perdus, semblable à un atrium de villa romaine, s'allonge en parallélogramme régulier entouré de 18 colonnes, qui supportent d'élégants couloirs formant galeries. L'installation des divers services date du 2 novembre 1846. En 1864, le fronton a été décoré des attributs de la Justice par le sculpteur Ferras, de Limoges.

La **salle de spectacle** a été construite d'après les plans de M. Boulé, sur l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Martial, en 1838, et inaugurée en 1840. On eut le tort de vouloir utiliser les anciennes constructions dans l'édifice nouveau, qu'il fallut reprendre bientôt en sous-œuvre. L'annexe de droite contient les magnifiques salons de la *Société philharmonique*. On reprochait à la salle son emplacement, ses mauvaises dispositions, le manque de sonorité de la scène. Une restauration entreprise en 1863 a remédié à ces vices du plan primitif avec intelligence, mais incomplétement, comme le peut seulement une restauration.

La **succursale de la Banque de France** a établi ses bureaux sur le boulevard de la Pyramide, dans l'hôtel construit en 1788 par M. Naurissard, directeur de la Monnaie. Ses vastes jardins en faisaient un admirable séjour, et, malgré leur destruction presque complète, l'hôtel est resté encore la plus belle habitation de Limoges. La Banque l'a acquis en 1849. Deux pavillons symétriques,

reliés par une grille, s'élèvent à droite et à gauche du portail dont l'architecture, formée de deux couples de colonnes cannelées, surmontés d'une frise en forme de balustrade, a un caractère véritablement monumental. Une cour sépare cette entrée du corps principal de bâtiment dont les installations intérieures offrent seules quelque intérêt. — A quelques pas de là, dans la rue Ponthérisson, près de la place Royale, l'ancien *hôtel des Monnaies*, supprimé en 1837, a été attribué en partie au casernement des pompiers, en partie au service d'une école primaire. Le portail date de 1784. Il n'y reste d'ailleurs d'autres vestiges intéressants qu'une galerie de la seconde cour reposant sur quatre colonnes torses en granit.

Le **marché Dupuytren** remplace une ancienne poissonnerie établie sur la voûte même des étangs d'Aigoulène. C'est un rectangle allongé de 30 mètres 20 de longueur sur 14 mètres 60 de largeur. 64 colonnes creuses en fer coulé, dont 20 forment les divisions de la nef, supportent la charpente à lanterne, d'une très-grande légèreté. Cette construction, qui fait honneur à l'architecte Regnault, date de 1852.

L'**abattoir** a été construit par la ville en 1832, sur les ruines de l'ancien château de Beauséjour, dans un emplacement bien aéré et abondamment fourni d'eau, à droite de la nouvelle route d'Aixe. Les plans en sont dus à M. Fournier.

Établissements d'instruction publique. — Bibliothèque. Musée.

Les bâtiments de l'*École* secondaire *de médecine* s'élèvent à l'angle N. du jardin de l'ancienne Visitation, sur le bord de la route de Paris. Ils contiennent deux amphithéâtres, une salle de conférences, un musée spécial et un vaste jardin botanique.

Lycée. — Une délibération du Consulat donna naissance en 1525 au collége de la ville, dont les malheurs des temps retardèrent l'ouverture jusqu'en 1583. La direction contestée par le chapitre de la cathédrale en fut remise en 1598 aux Jésuites, dotés à cet effet de revenus considérables. La première pierre de la *chapelle* fut posée le 11 juillet 1607, mais l'édifice s'écroula et la construction, reprise à nouveau, ne fut achevée qu'en 1629, date que rap-

pelle une inscription placée sur la façade. Le collége comptait à cette époque plus d'un millier d'écoliers. L'aile qui borde la rue est de 1685. Le corps de bâtiment, qui s'aligne sur le front du boulevard du Collége et qu'encadrent deux pavillons en saillie, ne fut construit qu'en 1765, alors que, par suite de l'expulsion des Jésuites, l'établissement était passé aux mains de prêtres séculiers. C'est dans l'église que s'ouvrit, le 16 mars 1789, la séance solennelle des États de la province. Cette église servit depuis aux fêtes décadaires et longtemps encore aux récréations des lycéens, rentrés depuis 1805 en possession de l'ancien collége. Le tableau du maître-autel, l'*Assomption de la Vierge*, passe pour être une œuvre originale de Rubens, qui l'aurait peint à Limoges même où il accompagna, dit-on, Marie de Médicis. L'église a été restaurée en 1816, et l'édifice entier, accru de jardins ou de maisons et dégagé d'un entourage incommode, en 1864. Ce collége a compté parmi ses élèves Vergniaud, Bugeaud, MM. Fialin de Persigny, le docteur Cruveilher, les frères Talabot, Michel et Auguste Chevalier.

La **Bibliothèque** municipale, qui s'était tout d'abord organisée tant bien que mal dans les bâtiments du couvent de la Visitation, fut transférée en 1847 dans les appartements qu'elle occupe aujourd'hui et où siégeait l'année précédente la première chambre de la cour impériale. Formée de la réunion des livres des Jésuites et des deux séminaires, elle s'est à peu près doublée depuis 1797 et possède 27 000 vol., dont le catalogue a été rédigé et publié par son intelligent conservateur, M. Ruben. La collection des manuscrits renferme quelques ouvrages à miniatures, un précieux *Graduel* noté du XIIIe siècle, et surtout des chroniques locales et des compilations sur l'histoire de la province, résumé plus ou moins critique de documents originaux, supposés perdus, en attendant qu'on en retrouve une bonne partie peut-être enfouie dans quelques archives.

La Bibliothèque est ouverte tous les jours, fêtes et lundis exceptés, de 10 heures du matin à 4 heures du soir.

Le **Musée**, fondé et administré par la *Société archéologique et historique du Limousin*, a pris possession du rez-de-chaussée de l'ancien Palais de Justice, où le public a été admis pour la pre-

mière fois le 22 mai 1847. Il ne se ressent que trop encore de sa formation tardive et de son installation provisoire, que n'a pu compléter sa réorganisation toute récente (octobre 1865) et que trahit suffisamment l'absence d'un catalogue imprimé.

Le Musée est actuellement ouvert au public les dimanches et fêtes et tous les jours aux artistes et aux étrangers (s'adresser au concierge).

Une première salle, très-étroite, contient la collection céramique, qui devrait être la principale dans la patrie des émailleurs et des porcelainiers. En dehors pourtant de types choisis de la manufacture de Sèvres, donnés par le gouvernement, d'une série de poteries de Maroc et d'Algérie, rapportées par M. Géry, ancien préfet, et de quelques échantillons vulgaires de l'industrie locale, ce n'est qu'une maigre exposition industrielle d'objets *prêtés* par quelques fabricants, en attendant la formation des véritables collections des chefs-d'œuvre de l'art limousin, que l'étranger y vient chercher et qu'un généreux élan de légitime orgueil y doit réunir un jour. Une modeste vitrine contient sans peine toute l'émaillerie : un *Ecce homo*, un groupe d'*Adam et Ève*, des médaillons de *Jeanne d'Albret* et de *Catherine de Médicis;* une petite coupe hexagone, dont le fond montre *Suzanne au bain;* un *Saint Martial recevant une lettre de M. de Verthamond* en costume de jésuite (signé des initiales de Léonard Limousin); et tout à côté, une crosse et une croix de façon byzantine.

La salle qui fait suite, est un grand salon carré consacré à la peinture. Au centre figure la statue équestre en bronze de l'empereur. Sans parler des copies ni des œuvres officielles, nous mentionnerons les principales œuvres :

Ch. Basin. La jeune fille au lézard. 1845. — *Bouterweck.* Festin nuptial de Daphnis et de Chloé, 1852 (2 mèt. sur 2 mèt. 70). — *Ciceri.* Entrée d'une forêt. — *L. Cogniard.* Un pâturage (1857). — *Daubigny.* Vue des environs de Paris. 1853 (0 mèt. 22 sur 0 35). — *Debon.* Pierre l'ermite prêchant la croisade (donné par l'évêque comme trop *déshabillé* pour une église). — *Albert Durer.* Sainte Catherine et Saint Léonard, panneau signé A. D. 1509, et malheureusement retouché il y a vingt ans. — *Gardel.* Cincinnatus. 1844. — *D. Grenet.* Vue prise dans le parc de Versailles. 1848. — *Laudin*, émailleur de Limoges. La décapitation de Cyrus (carton de 31 cent. sur 38.). — *Léonard Limosin.* Portrait du

connétable de Montmorency (carton de 30 cent. sur 20). — *Lobrichon*. Petite fille en pénitence. 1865. — *Longchamp* (*Henriette de*). Fleurs. — *Mauzaisse*. Portrait en pied de Turgot, d'une touche énergique et fière, digne du modèle. — *Nattier*. Mme de Pompadour. 1751. (80 cent. sur 1 mèt. 65). Joli portrait d'une jolie femme. — *Nazon*. Paysage. 1864. — *Perdoux*, de Limoges. Portrait de Jourdan. — *Protais*. La dernière pensée. — *Rigaud*. Portraits de Racine et de Mme de Montespan. — *Routtier de Lille*. Sacrifice de Jephté. — *Teytaud*, de la Corrèze. L'Idylle. — *Le même*. La mort d'Adonis. — *Troyon*. Les vendanges de Sèvres (1 mèt. 40 sur 95 cent.), la perle de la collection, que l'on reconnaît à son vif éclat et à ses reflets de chaude lumière. — *Vélasquez*. La mort de Richard Cœur de lion devant Chalus. C'est la désignation vulgaire et accréditée par les livres les plus récemment publiés à Limoges même, d'une toile médiocre, représentant un guerrier blessé, où n'ont que faire les noms de Vélasquez et de Richard Cœur de lion. — *De Verz*. La vierge au lapin (sur cuivre; 47 cent. sur 62).

Parmi les tableaux sans nom ou sans attribution d'auteur, on remarque : — un vigoureux portrait de d'Aguesseau; — une belle tête espagnole ; — les Mages devant Hérode, dans la manière de Lebrun ; — le portrait de Gresset ; — les Quatre parties du jour et les Quatre éléments, peintures flamandes sur bois (26 cent. sur 34) ; — la Salutation angélique, sur cuivre ; — la Flagellation, peinture sur marbre, provenant du cabinet Ardant.

On a réservé pour la décoration de la salle des séances de la société archéologique, avec le médailler ancien, un tableau provenant de l'église Saint-Pierre du Queiroix et représentant l'*Incrédulité de saint Thomas*. Cette toile curieuse, mais de style roide et tout archaïque (1 mèt. 85 sur 1 mèt. 40) est signée : *Léonard Limosin*, *esmaileiur*, *peintre*, *valet de chambre du Roy*, 1551. — Les antiquités diverses, des haches gauloises, des fioles, des bracelets, des statuettes et un poignard romain mêlés à des chinoiseries, souvenir de l'expédition récente, à des moulages de sceaux et à un fragment du premier télégraphe sous-marin, la conchyliologie et l'ornithologie occupent les montres d'une quatrième salle où sur quelque perchoir s'exposent des spécimens rares ou excentriques de la faune ou de l'agriculture limousines. Le sublime du genre et dont il faut demander discrètement l'exhibition à l'oreille de la concierge, parfaitement préparée à cette exigence, rappelle avec avantage l'histoire du fameux produit de la carpe et du lapin, si agréablement connu dans les foires. « Avez-vous vu le petit cheval ? » c'est la question à laquelle s'expose tout voyageur revenant de Limoges. Mais on comprend mal que dans un musée administré par une société savante et dans une ville qui a l'honneur de posséder une école de médecine et des maîtres si honorés dans la science, il reste une armoire vide pour loger de pa-

reilles excentricités. Si, comme on le raconte volontiers à Limoges, le muséum de Paris a offert 25 000 fr. de cet avorton de la fameuse race limousine, équipé de la housse du 2e dragons, c'était une occasion incomparable d'enrichir autrement les collections et en même temps, — bonheur bien cher et trop rare, — de se gausser, comme il faut, des Parisiens.

Un petit réduit attenant à la première salle renferme, en attendant mieux, des débris recueillis au hasard des démolitions ou des fouilles : — une *statue* antique de Jupiter Olympien ou plutôt de Dioclétien, trouvée dans le camp de l'*Imperadou*, près de la Roche-l'Abeille; — des fragments de *mosaïque* trouvés à la Roche au Got et lors du percement du tunnel du chemin de fer; — d'autres débris provenant des jardins de Duratius, près du quartier de cavalerie et sur la place des Jacobins ; — le *siége* du proconsul à l'amphithéâtre de Limoges, supporté par deux griffons en granit rose ;— le *cippe d'Ixter* dont nous avons déjà parlé (*V.* ci-dessus, p. 225) ; — une *colonne milliaire* apportée de Thiers (Puy-de-Dôme) ; — un *sphinx* provenant du cimetière de Bessines ; — des *inscriptions ;* — des *épitaphes*, telle que celle de Pœtus Petinus, décurion de la cité des Aulerques Éburoviques, trouvée sous les fondations du clocher de Saint-Martial ; — le *tombeau de Sabineus*, parallélogramme en granit, avec base et corniche creusée en forme d'auge, ayant longtemps servi de bassin à la fontaine de saint Cessateur. — Curieux entre tous est le **cippe** que consacre l'inscription en l'honneur du grammairien *Blaisianus de Bourges*, représenté en bas-relief, barbu, à mi-corps, tenant d'une main un rouleau, de l'autre une boule. Par un singulier caprice, M. Juge de Saint-Martin, qui l'a cédé au musée, s'est plu à repiquer le granit pour remplacer le mot *grammatices* par celui d'*insitionis* et faire ainsi, pour le plus grand honneur des jardiniers, d'un maître de grammaire un professeur en l'art de greffer.

Parmi les œuvres du moyen âge, il faut signaler le groupe couché, célèbre autrefois à Limoges sous le nom du **Bon Mariage**. Il était encore conservé au XVIIIe s. sous un petit arceau, près de l'église des Feuillants, dans un local muré. C'est le tombeau de deux jeunes époux partis de Poitiers pour Saint-Jacques de Compostelle. La femme mourut en passant à Limoges et le mari, son vœu accompli, revint prendre place à côté de sa douce amie. Longtemps perdu ou laissé à l'abandon, ce petit monument a été reconnu par l'abbé Texier qui en a fait le sujet d'un de ses premiers et de ses meilleurs mémoires.

On peut citer encore divers objets au hasard, comme ils sont placés : — une belle *cheminée* du XIIIe s., provenant du Palais (Creuse); — la *croisée* d'une curieuse maison de Saint-Yrieix, abattue sans pitié et sans nécessité pour le passage de la route ; — la *tombe* de l'abbé Géraud ; — plusieurs *têtes* d'apôtres ou de prophètes, dégagées des fondations de la

maison Dutreix, rue Faubourg-Manigne (les prunelles y étaient incrustées en verre coloré). On présume que ces débris proviennent, ainsi que divers animaux de pierre, un banc, un cheval harnaché, un sanglier, une châsse, une tête de Christ, qui gisent à côté, du portail de l'abbaye de la Règle démoli en 1829; — des *chapiteaux* en granit et en calcaire, ruines de Saint-Martial; — une magnifique *console* en forme de crosse, trouvée dans la maçonnerie des terrasses de Saint-Étienne; — une *clef de voûte* de l'église de Saint-André ; — enfin, dans le vestibule, la *tombe de Roger*, chroniqueur et chantre de Saint-Martial († 1010), et, devant la porte même, un *lion* en granit, provenant de la même abbaye.

Dès maintenant, l'ensemble de ces collections du musée de Limoges présente une valeur réelle que le patriotisme local apprécie et tiendra à honneur de développer.

Outre la société archéologique qui s'est attribué le patronage des musées, il existe à Limoges plusieurs autres sociétés littéraires, dont la bonne volonté, là comme ailleurs, s'épuise dans l'indifférence, naturelle à la province. La *Société d'agriculture, sciences et arts* de la Haute-Vienne, fondée en 1759 par l'intendant Pajot de Marcheval, essaye dans son bulletin mensuel de vulgariser de son mieux les saines méthodes agricoles. Elle décerne tous les ans aux meilleures cultures et aux serviteurs ruraux des primes dont le chiffre s'élève en moyenne à 1000 francs. Elle a de plus créé en 1859 un concours départemental où se distribuent chaque année, au mois d'avril, des prix importants aux plus beaux taureaux du département. Enfin elle a pris sous son patronage exclusif et sa direction les écoles gratuites de géométrie et de mécanique appliquée, de dessin et de modelage pour les jeunes gens et les jeunes apprentis. C'est elle qui administre ces écoles, en nomme les professeurs et, au moyen des subventions que lui donne la ville, pourvoit à toutes les dépenses.

La *Société d'horticulture* s'est constituée indépendante en 1862.

La *Société des amis des arts* organise à ses frais tous les deux ans d'intéressantes expositions auxquelles sont conviés et prennent part les artistes de toute la France. Elle compte aujourd'hui 700 souscripteurs, et, à chacune de ses expositions, le produit des ventes a atteint environ 60 000 francs.

Une *Société littéraire, artistique et scientifique*, une *Société philharmonique* subventionnée par la mairie et dont les concerts sont

très-recherchés, trois *orphéons* dont un subventionné par la cathédrale, témoignent de l'esprit d'émulation et d'activité intelligente qui anime l'industrieuse cité. Il est même sérieusement question d'élever par souscription sous le titre d'*Académie de musique* une salle de *concerts populaires*, dont le succès est assuré, s'il en faut croire l'empressement de la foule aux *Conférences scientifiques et littéraires* inaugurées pendant l'hiver de 1865.

Établissements militaires, de répression ou de charité.

La **division militaire**, installée depuis 1852 dans une maison particulière sur le boulevard de la Pyramide, va pouvoir bientôt organiser ses nouveaux services dans un hôtel splendide, dont les fondations n'ont commencé à sortir de terre qu'en 1865 et qui couvre déjà de sa grosse œuvre à peine achevée presque tout un côté de la *place Tourny*. Le corps principal présente la forme d'un parallélogramme dont les façades sur la place et sur le jardin sont coupées par un avant-corps, couronné d'un fronton. Le long de tout l'édifice, construit en granit de Faneix, court une corniche à modillons avec attique à balustres. Les bureaux, à g., et les écuries, à dr., occupent les deux pavillons d'entrée, que relie une grille élégante en avant de la cour d'honneur. Les plans et devis, dus au commandant du génie Degors, évaluent la dépense, achat de terrain compris, à 500 000 fr.

A l'entrée de la route de Paris, au sommet de l'angle formé par la route de Poitiers, l'ancienne *Visitation* qu'avaient successivement occupée sans pouvoir y rester, la maison d'arrêt, une loge maçonnique, un café chantant, la Bibliothèque publique, le Tribunal civil, l'École normale, l'École de médecine, vient de recevoir une destination nouvelle et sans doute définitive. Sur ses cloîtres conservés, avec son dôme transformé en magasin et en dépôt, a été élevée en 1860 la *caserne d'infanterie*. Une grille monumentale (140 mèt. de longueur) précède la façade qui regarde le nord et que protégent deux pavillons saillants de trois étages dont un à mansardes.

Le **quartier de cavalerie** a été établi en 1819 dans le magnifique *séminaire des Ordinants* dont les bâtiments conservés for-

ment l'ancien quartier, tandis qu'un quartier neuf y attenant loge dans un même corps de bâtiment 950 hommes et 800 chevaux. C'est un des points de la ville qui ont le plus fourni à l'archéologie limousine. On croit y reconnaître généralement l'emplacement du *palais des proconsuls* romains. Les travaux y ont fait trouver entre autres trésors, deux statuettes (bronze) d'Apollon et de Minerve, une main de bronze colossale, et, aux alentours, dans l'îlot désigné de temps immémorial, dit-on, sous le nom de *jardins de Duratius*, les vestiges d'une immense construction couverte de débris antiques, des murailles circulaires en petit appareil cubique, une salle de bains lambrissée de marbre, et d'innombrables médailles. En face du quartier, un *manége couvert*, bâti en 1845 pour les exercices des cavaliers, est devenu le rendez-vous désigné des fêtes et des festivals. En 1848, il servit de local au club populaire. En 1863, il a abrité le concours des Orphéons et la lutte célèbre entre la *Sainte-Cécile* de Bordeaux et la *Société impériale* de Lille, lutte dans laquelle les Lillois furent vainqueurs. La salle a 60 mèt. de longueur sur 22 mèt. de largeur et 16 mèt. 70 de hauteur.

La caserne de *gendarmerie*, place des Carmes, a été reconstruite en 1848.

La *maison centrale*, dont le portail à grand cintre sert de perspective à la porte Tourny, est l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Augustin, fondée par saint Rorice, et qui, d'abord transformée en pensionnat, fut acquise en 1810 par l'État pour cette destination nouvelle. De nombreux travaux exécutés de 1811 à 1820 en ont profondément modifié l'aspect en même temps qu'ils ont supprimé l'église Saint-Christophe qui s'élevait entre la porte actuelle d'entrée et une maison comprise dans le mur d'enceinte. Les matériaux des constructions modernes ont été fournis par les murs détruits de l'antique abbaye de Grandmont.

La *prison cellulaire départementale*, rue de la Mauvendière, commencée en 1851 sur les plans de M. Boullée, n'a été terminée qu'en 1856 sous la direction de M. Fayette. Elle peut contenir 150 détenus, dont 96 en cellules. Le siége de l'administration est dans le bâtiment antérieur. Neuf préaux occupent les côtés des trois ailes.

L'hospice, fondé au XIIe s. par l'évêque Gérald Hector, prit le nom, qu'il conserve encore, d'**hôpital général** par la réunion en 1660 des quinze hôpitaux de Limoges. Le principal corps de logis date de la reconstruction de 1775. Sur le fronton, surmonté d'une croix de pierre, se lit l'inscription : *Christo et pauperibus*. Situé à l'extrémité S. de la ville, entre la place de la Mairie et la nouvelle route de Bordeaux, l'édifice, agrandi en 1838, a été complétement isolé en 1856, de nouveau restauré en 1861 et muni d'un avant-corps qui en indique la destination. Il loge en moyenne 700 individus. Nous avons parlé (p. 237) de l'église, confiée entièrement aux bons soins des sœurs de Saint-Alexis et qui mérite d'être visitée.

L'**asile des aliénés**, commun aux départements de la Haute-Vienne, de la Creuse et de l'Indre, entrepris en mars 1858, a été inauguré le 8 décembre 1864. Établi à 2 kil. de la ville, sur le plateau de Naugeat, il comprend 17 hectares avec une ferme complète pour le travail des aliénés. Les plans et devis des bâtiments sont dus à M. Fayette. Deux pavillons d'entrée et une grille en bordure sur la route s'étendent à 50 mèt. en avant d'une façade de 220 mèt. de longueur. Quatre grandes ailes, en forme de parallélogramme régulier, embrassent le bâtiment des services généraux placé au centre. D'une part se trouve l'administration ; de l'autre, la chapelle, édifice en style néo-grec, avec fronton dont la porte d'entrée soutient deux anges adorateurs aux deux côtés de la croix. Au fond de la nef, une peinture murale de M. Gardel représente *le Christ consolateur*. Les deux ailes opposées renferment les logements des malades. Tous ces services sont reliés entre eux par des constructions transversales et des galeries en fer couvertes en zinc. — L'ensemble des travaux a coûté 850 000 fr.

Tout près de là s'élève un *dépôt de mendicité*, qui peut contenir 300 réfugiés.

Sur la route de Paris, près de l'École de médecine, une des deux communautés des *Sœurs de charité*, logée dans une ancienne fabrique de porcelaine, possède une jolie *chapelle* (26 mèt. 77 sur 8 mèt. 60) inaugurée le 24 avril 1856. L'architecte, M. Regnault, qui a adopté le style du XIIe s., lui a donné le plan

d'une croix latine avec porche et abside circulaire. Des vitraux en grisaille de Thévenot et trois autels en granit sculptés en composent la principale décoration.

Maisons remarquables. — Inscriptions. — Madones.

On comptait encore à Limoges, il y a une quinzaine d'années, une soixantaine de maisons du XIIIe s., construites pour la plupart de 1200 à 1270, à la suite des incendies, qui renouvelèrent profondément la ville de 1167 à 1200. Cette raison même les avait fait établir en pierre jusqu'à ce que l'oubli du mal eût ramené la mode du bois. Ce sont des *ouvroirs*, percés au rez-de-chaussée d'une série d'arcades ogivales de 3 à 4 mèt. d'ouverture, retombant sur des piédroits d'une extrême délicatesse. Le côté g. de la *rue Poulaillère* était ainsi presque tout entier bordé de maisons gothiques, dont une conservait une clef de voûte en forme de nimbe crucifère, d'où sortait une main bénissant. Elles ne sont pas rares encore le long des vieilles rues mornes et désertes qui avoisinent la cathédrale, telles que la *rue des Petits-Carmes*, la *rue de la Haute-Cité*, la *rue de la Providence*. On en voit deux, dont une remarquablement belle, dans la rue de *la Courtine*. — Plus au cœur de la ville, la rue du *Temple* a conservé du haut en bas des manoirs antiques. En haut, à g., faisant angle de la *rue Ferrerie*, où il porte le n° 16, est l'ancien **hôtel des Templiers**. Les cloîtres, les salles, des galeries, de curieux escaliers, et surtout d'immenses souterrains à voûtes gothiques subsistent encore, utilisés par l'industrie. — A l'autre angle de la rue Ferrerie, dans la rue du Consulat, la *maison Beauvieux* montre les cinq grands arceaux ogivaux de son rez-de-chaussée, surmontés de deux étages de fenêtres à gracieux meneaux. — Sur la *place des Bancs*, la librairie Marmignon forme un avancement à double façade décorée d'arcades ogivales et d'élégantes moulures. Le premier étage repose sur des consoles ornées d'animaux qui jouent des instruments ou s'en vont en chasse. Sous le sol s'étendent de profondes caves semblables à des nefs d'église. — Au bas de la *rue des Combes*, un logis fort remarquable de la Renaissance est la *maison Nivet*, avec tourelle et couronnement de vases antiques.

Comme singularité, on peut citer, à l'angle de la *rue des Allois*, du côté de la cathédrale, un *cippe* en forme de pyramide, en partie enfoui dans le pavé et où se lisent quelques lettres d'une inscription :... IAESU ORIGANIONIS, dont on aurait dû attendre le dégagement avant d'en essayer l'interprétation. — De même, dans la petite *rue du Mûrier*, au-dessus d'une fenêtre d'un rez-de-chaussée est encastrée l'*épitaphe* d'un doyen de Saint-Martial (XIII[e] s.) autrefois placée dans le chapitre de l'église et utilisée là comme pierre de construction.

Des *inscriptions* d'un autre genre, trop rares encore dans la plupart des villes, qui négligent de s'honorer ainsi à peu de frais, rappellent la naissance à Limoges, *rue du Consulat*, du chancelier d'Aguesseau, — à l'angle de la même rue et de celle de la *Cruche-d'Or*, du maréchal Bugeaud; — rue *des Petits-Carmes*, du maréchal Jourdan, — sur les maisons mêmes qui les ont vus naître. La maison où est né et où a grandi Vergniaud, et qui forme l'angle des rues *du Clocher* et *Gaignole*, a été oubliée.

De nombreuses madones garnissent, sans les décorer, les maisons ou les carrefours. De ces statues banales aucune n'offre le moindre intérêt d'art ou même d'archéologie. Celles des *rues Vigne-dé-Fer* et *du Naveix* habitent encore des logettes du XIII[e] siècle. A l'angle de la *rue des Échelles*, Notre-Dame du Battoir est l'objet particulier de la dévotion des blanchisseuses. La patronne des bouchères trône au milieu de la boucherie et se fête sous le nom grotesque de *Notre-Dame des Petits-Ventres*. Quelques autres, — celle surtout des Ruchoux, — ont la réputation de marier les filles qui leur offrent des épingles.

Les ostensions.

L'esprit de ces pratiques routinières a maintenu un genre de solennité particulièrement chère aux populations limousines et dont le retour est attendu par elles avec une vive impatience. Si l'on veut voir Limoges en fête, ses rues envahies par la foule, ses maisons parées de leurs plus beaux atours et toutes les familles dans l'émotion des toilettes ou des gais repas, c'est un jour d'**ostension** qu'il y faut passer. On appelle ainsi la montre ou exposition des reliques de saint Martial, qui a lieu tous les sept

ans. La dernière date de 1863. On raconte que, au XIe siècle, 40 000 habitants avaient péri, emportés par le mal des Ardents, que rien ne pouvait conjurer, quand les peuples éperdus s'adressèrent à saint Martial dont ils exposèrent les reliques sur un mont voisin. Autour de ce trésor vénéré vinrent prendre place les reliques de saint Étienne d'Obasine, de saint Léobon, de saint Pardoul, de saint Israel, de saint Yrieix, de saint Junien, de saint Faucher d'Aureil, tous les trésors de cette *terre des saints*. Immédiatement, dit-on, la peste cessa, et une église fut élevée en l'honneur de saint Martial, à ce rendez-vous désormais consacré par le nom populaire de Montagne de la Joie, aujourd'hui encore Montjauvy (*mons gaudii* sinon plutôt *mons Iovis*) qui devint le centre d'un pèlerinage solennel. Ce n'est que plus tard qu'on songea à réglementer la piété locale, en assignant un terme régulier de sept années aux fêtes de la reconnaissance. Depuis le commencement du XVIe siècle, à travers tous les troubles publics, ces cérémonies ont à peine manqué deux fois. L'année venue, le jeudi de la mi-carême, les 72 membres de la *confrérie de saint Martial* revêtent leur costume traditionnel et présentent à la bénédiction solennelle leur étendard blanc avec croix rouge, qui va parcourir la ville au son du tambour. C'est le dimanche de la Quasimodo, que le chef de saint Martial est retiré de sa châsse et exposé en grande pompe. Les diverses compagnies bourgeoises sillonnent les rues de leur cortége plus ou moins singulier, qu'anime une certaine émulation de bruit et d'apparat. Les *Pénitents-Rouges* et les *Pénitents-Feuille-morte* étaient autrefois célèbres par leur lutte de magnificence et d'originalité. Toute la fête d'ailleurs, si fort que le peuple y tienne, a dû se modifier profondément et ne vit guère plus que de souvenir. Il y a quarante ans à peine c'était une véritable comédie en action que cette procession bizarre où se déroulaient, avec le défilé des personnages antiques dans le costume et la vérité traditionnels, toutes les scènes de la Passion. L'évêque supprima en 1827 ces *mystères* vieillis qui prêtaient à rire. Ce qui reste des cérémonies ne suffirait guère à remuer la foule, si ce n'était une occasion de fête chômée, qu'elle n'a garde de délaisser, mais qui a déjà bien vieilli.

L'exposition des reliques, autour desquelles se pressent les véritables fidèles, dure sept semaines; et la clôture officielle de ce jubilé septennal est un des priviléges de la confrérie dont font partie les bouchers. La même fête, à des dates différentes, se célèbre dans les diverses paroisses du diocèse, qui sont en possession de reliques. Mais les cérémonies y varient avec les traditions. On cite entre toutes l'*ostension* du Dorat pour le grand nombre des paroisses qui s'y rendent des alentours, maire et curé en tête, à la châsse de saint Israel et de saint Théobald conservée dans l'admirable église de cette petite ville.

EXCURSION A CHALUSSET ET A SOLIGNAC PAR LE VIGEN.

Une demi-journée en voiture de louage (5 fr.) suffit amplement à cette double excursion. On peut déjeuner au Vigen. L'hôtel est à droite, tout auprès du pont.

Le pont Neuf traversé, on laisse à gauche, au sortir de Limoges, la route de Saint-Léonard pour prendre celle de Toulouse, qui monte, en tournant, une côte, d'où l'on domine à gauche une jolie vallée. On longe le petit village de *Saint-Lazare*, et l'on commence à descendre presque au point où vient s'embrancher sur la gauche la route d'Eymoutiers. Sur une longueur de 2 kilomètres le chemin est bordé à gauche par le *champ de manœuvres*, Un peu plus loin, du même côté, s'aperçoit la maison dite *des Petits-Prêtres*, campagne et but ordinaire de promenade des séminaristes de Limoges. Au faîte d'un pic escarpé apparaît à droite le *château de Crochat*, récemment reconstruit par son nouveau propriétaire. On s'engage, au pied même de la rude côte, dans la route de Saint-Yrieix qui s'enroule péniblement jusqu'au plateau supérieur, en passant devant le *château de Gignac*, tout entouré d'arbres verts et de sapins, et le long d'une fabrique de planches qu'avoisine une charmante et gaie villa avec jardins, haies, bois et eaux vives. Deux hautes lignes de superbes chênes bordent le chemin. A la descente, une admirable vue se dévoile sur un nouvel horizon festonné d'une triple bordure de collines. On distingue à gauche et très-nettement, noires et debout au milieu de la verdure, les ruines de Chalusset, qui semblent à quelques pas quoique distantes encore de 5 kilomètres. Tout près à

gauche, sur le chemin, le *château de Bregeon*, appartenant à M. Maret, se dresse entre deux tourelles. En face, devant soi, comme dans un trou profond, où plonge la route, *le Vigen* (233 hab.), aligne ses maisons basses couronnées de toits rougeâtres (1 heure de voiture depuis Limoges).

On traverse le village. A quelques mètres de la rivière, le dernier sentier à gauche, dont le poteau indicateur des distances kilométriques signale l'entrée, conduit, par la rive droite de la Briance, au château de Chalusset. On peut le suivre en voiture jusqu'aux deux tiers du trajet. Mais on risque, arrivé là, de perdre quelquefois bien du temps à hêler le bac. Si pourtant les routes sont détrempées par la pluie, c'est le seul chemin où il soit prudent de s'engager. Mais, si le temps est sec et que l'on ait le pied sûr, il faut laisser l'équipage à l'auberge (au bout de la rue à droite et tout près du pont), traverser le pont suspendu qui remplace un ancien pont gothique dont on voit en aval une arche entière et deux piles, et, tout au sortir du palier, prendre immédiatement à gauche l'étroit sentier qui remonte la rive gauche de la Briance. Ce sentier grimpe sous la verdure, toujours en vue de la vallée, jusqu'à ce qu'il incline un peu à droite, passe devant deux petites sources encadrées de pierres et coupe une ferme. A peine ces bâtiments traversés, on voit devant soi les tours comme dans un fond. Au bas du champ, le passage est barré par un petit ruisseau, qu'il est facile de franchir d'une enjambée partout, et qu'à ce point même un amas de pierre réduit de moitié. Chalusset cesse d'être en vue tout le temps qu'il faut pour gravir la côte. Dès le sommet la ruine reparait brusquement tout entière sous les yeux, non plus enfouie, mais debout et comme dominant tous les faîtes voisins, du haut de son pic inabordable, que battent les eaux mugissantes de la Briance et de la Ligoure. — Tout près, à gauche, un pont de pierre livre passage à l'escalade.

On connaît d'une manière précise l'époque de la construction du **château de Chalusset.** Les chroniqueurs l'attribuent à l'évêque Eustorge, qui, aidé de deux chevaliers, Arnauld Bérauld et Bernard de Janillac, se serait préparé ce refuge contre le duc d'Aquitaine, vers l'année 1130. Son architecture, qui af-

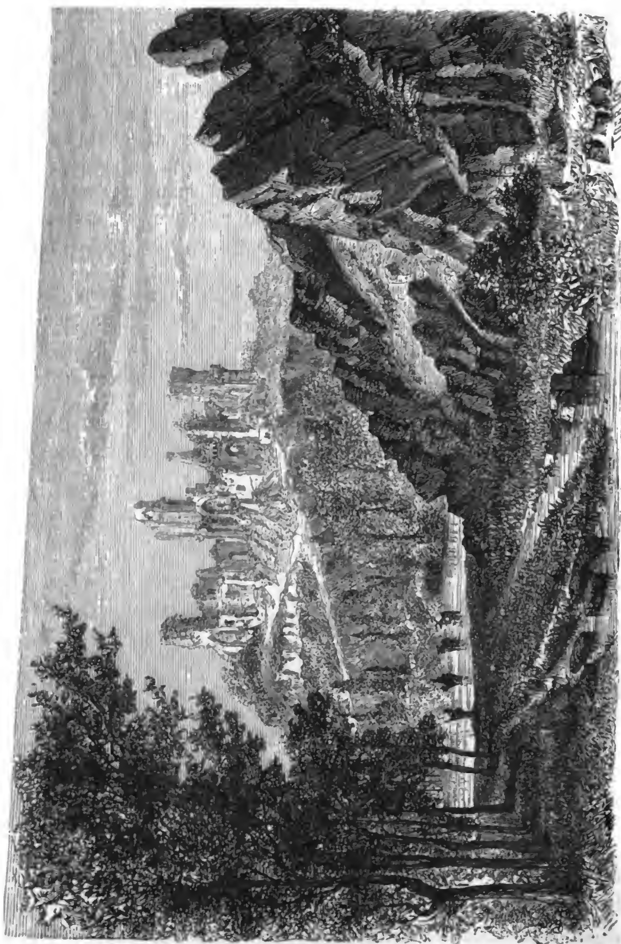
firme cette date, atteste aussi qu'il fut complétement remanié et agrandi dans la première moitié du siècle suivant. Il était passé, au XIIIe s., dans la main des vicomtes de Limoges, qui y avaient établi leur principale résidence. Un mariage l'apporta à la maison de Bretagne, et bientôt les Routiers, les Anglais, toutes les bandes guerroyantes y passent, s'y établissent, pillent le pays et laissent la place à d'autres brigands. Quelques restes de petites constructions aux abords de la porte principale indiquent l'emplacement de refuges qu'y avait établis une petite colonie de protestants, au XVIe s., sous la protection d'un Jacques de Meaumont, maître du gîte. En 1577, les bourgeois de Limoges, de Solignac, d'Eymoutiers, vinrent l'y assiéger et obtinrent raison en cinq jours. Pour prévenir de nouvelles misères, le consulat de Limoges fit poursuivre par des maçons la démolition du château, en 1593. Les paysans d'alentour l'ont continuée pendant des siècles au profit de leurs bâtisses. Tout récemment le département de la Haute-Vienne vient d'assurer la conservation de ce qui reste en se rendant acquéreur de la ruine.

Le château couvre encore, à vrai dire, toute la colline rocheuse, en forme de promontoire triangulaire, qu'entoure le confluent de la Briance et de la Ligoure. La fortification suit et utilise la configuration du sol dont le roc à nu soutient ou déborde les murailles.

Un pont en pierre, qu'on n'avait pas essayé de défendre, abordait au pied du coteau. A une certaine distance seulement de là, se rencontre une fortification carrée, couverte par un fossé, portant au centre un donjon parfaitement conservé, dit la *Tour à la Jeannette*, en souvenir, prétend la tradition, d'une bergère que des brigands y auraient enfermée. Sur chaque face est appliqué un contre-fort percé de meurtrières. Une seule porte cintrée, à la hauteur de 4 à 5 mèt. au-dessus du sol, donnait accès dans l'intérieur, dont les étages sont ruinés, ainsi que la voûte. Rien ne semble avoir relié cette tour au corps de la forteresse principale, qui surgit à une centaine de mètres, le long des pentes de plus en plus rapides du terrain.

Une première enceinte, de forme irrégulière, munie, au N. seulement, de trois tours, avait pour entrée, au S., un simple

portail ogival sans herse ni pont-levis. Ce portail donnait sur une terrasse ou barbacane en demi-lune, qui couvrait obliquement l'entrée principale de la seconde enceinte et, à proprement parler, du château. La façade de ce côté, construite en moellons de granit taillé, tandis que le reste de l'œuvre est en micaschiste du pays, est la partie la plus monumentale de la construction. Le mur droit s'élève flanqué aux deux angles d'une tour aujourd'hui détruite presque jusqu'aux fondations, et doublé en un point d'un contre-fort avec créneaux et mâchicoulis dans lequel s'ouvre une porte ogivale (2 mèt. 50 de largeur), que défendaient intérieurement une herse, des vantaux et un mâchicoulis pratiqué à travers la muraille dans la chambre même du gardien. La baie qui domine l'entrée est moderne et affaiblit la défense. De magnifiques touffes de lierre la parent aujourd'hui d'une décoration splendide. Ce passage débouchait dans une cour oblongue et étroite que bordaient de chaque côté une série de salles ogivales, complétement ruinée, autrefois sans aucune communication extérieure. Le logis de gauche se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage, comprenant chacun une seule pièce divisée en deux nefs de trois travées. On voit encore aux angles du rez-de-chaussée les culs-de-lampe et une colonne de granit appliquée contre le mur pour soutenir les voûtes. Deux chapiteaux figurent des bourgeons ou des fleurs de lis et des têtes grossières. La pièce s'éclaire sur la façade par deux baies étroites, vis-à-vis de la cheminée. Le premier étage, percé de trois côtés par de larges fenêtres ogivales ou rectangulaires à redans arrondis, communiquait avec la chambre de la herse. Trois autres corps de logis semblables s'alignaient jusqu'à l'extrémité de la cour où se dresse encore tout entier le donjon, construction romane, en forme de parallélogramme allongé, avec porte en plein cintre percée à une grande hauteur du sol. Ce donjon est muni, à l'opposé, sur sa face nord, d'une espèce d'éperon en bec saillant du côté de la courtine, et, sur les autres faces, de contre-forts plats. Il est divisé à l'intérieur en deux parties inégales, dont une contient l'escalier à double course, l'autre, les logements du châtelain et des soldats. A la droite du donjon, formant un angle avec sa face antérieure, se rattache la *chapelle* avec chevet affectant la forme ogivale et dont



Château de Chalusset.

les ruines se distinguent encore à des traces de peintures à fresque. La façade postérieure du château était munie, comme celle de la première enceinte, de trois tours, dont deux rondes servant d'escaliers, aux angles, et la troisième, carrée, au centre, reliées toutes trois entre elles par une étroite galerie voûtée, creusée dans l'épaisseur des murs des courtines et éclairée de meurtrières pour les archers.

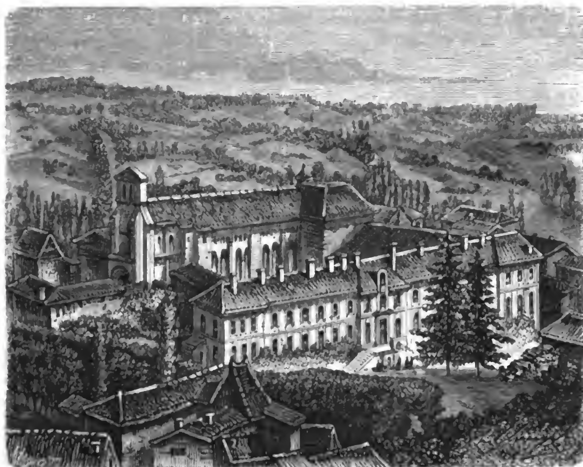
Là, comme partout, une tradition prétend qu'un souterrain traversait la rivière, mais on n'en a pu retrouver de traces, non plus que des puits ou des citernes qui ont dû pourtant y exister.

Si l'on veut aller visiter **Solignac** (10 kil.), il faut, vers le milieu du bourg du Vigen, se détourner à droite à la hauteur de l'*église*, qui mérite un coup d'œil au passage. Son curieux campanile, formé de deux rangs de doubles arceaux sans profondeur superposés, est porté par un porche roman à retrait. Le carré du transsept est voûté en coupole. Le chemin, dont elle borde un côté, conduit en quelques minutes et directement à Solignac, paroisse distincte quoique dépendante de la commune du Vigen.

C'était, dès les premiers siècles, une villa royale que Dagobert donna à saint Éloi. L'éminent artiste, en y installant une colonie de moines, sous la règle de saint Benoît et de saint Colomban, prit à cœur d'y réunir tous les plus habiles ouvriers dans les arts du dessin, architectes, sculpteurs, argentiers, orfévres, ciseleurs, émailleurs, peintres, et de là il envoyait aux autres provinces des chefs-d'œuvre et des maîtres. Le premier abbé fut saint Remacle, qui devint, en 650, évêque de Maestricht. « J'ai visité moi-même ce lieu, dit au VII[e] siècle saint Ouen, dans sa *Vie de saint Éloi*, et j'y ai vu une si exacte observance de la règle, que la vie de ces moines est presque unique en son genre, si on la compare à celle des autres monastères de la Gaule. Telle est la fertilité du sol, tels sont les agréments du site, que lorsqu'on y arrive et que l'on s'avance à travers les vergers chargés de fruits[1] et la verdure riante des jardins, la vue de ces merveilles arrache au voya-

1. Aujourd'hui Solignac est encore renommé dans un certain rayon pour la confection de ses petits pâtés de pruneaux.

geur étonné un cri d'admiration ! Ce sont comme des bois touffus, comme des cèdres plantés le long des eaux, comme un paradis situé au bord d'un fleuve. Le monastère est entouré d'une clôture circulaire, formée non par des murailles de pierres mais par un fossé garni d'une haie vive, qui a environ dix stades de circuit. Il est bordé d'un côté par une très-bonne rivière, que domine une montagne élevée, couverte de bois et surmontée d'un rocher très-escarpé. Des arbres fruitiers de diverses espèces occupent



Abbaye de Solignac.

toute l'enceinte du monastère, et un esprit tranquille y goûte autant de douceurs que s'il possédait une partie des charmes du paradis. » (Part. I, ch. XVI).

Dans ce monastère abandonné, Marie-Thérèse de Bouillon de la Tour d'Auvergne, ancienne prieure de l'ordre de Fontevrault, établit, en 1810, sous le nom de madame Sainton, un pensionnat qui subsista jusqu'en 1816, et qu'a remplacé depuis une fabrique de porcelaine. Il ne restait depuis longtemps d'ailleurs de l'édi-

fice primitif, que quelques briques éparses employées dans les constructions ou servant de claveaux. Les bâtiments actuels datent seulement du XVIIe siècle ou de la seconde reconstruction, qui eut lieu en partie au XVIIIe siècle, à la suite d'un incendie. Ils ont encore, à l'extérieur, un grand air et montrent, au dedans, de belles et vastes salles d'où le regard plonge dans la vallée.

L'église, fondée par saint Éloi, a péri de même. Celle qui l'a immédiatement remplacée, consacrée en 1143, incendiée en partie en 1178, restaurée et dédiée de nouveau en 1479, se maintient debout, malgré l'abandon et le délabrement complet qu'explique, sans les rendre moins regrettables, l'insuffisance du budget communal chargé de l'entretien d'un édifice dont la toiture seule offre plus de 3500 mètres carrés de développement. Les beaux travaux de M. de Verneilh sur l'architecture romano-byzantine ont depuis longtemps recommandé ce monument à l'étude des artistes et des archéologues.

On y pénètre par un porche roman voûté en arc de cercle, supportant un clocher, plus récent d'un demi-siècle, et dont il ne reste plus que deux étages. Il s'écroula de lui-même le 29 mars 1783, écrasant les greniers chargés de blé et les celliers des Bénédictins. 14 marches usées descendent dans la nef, que recouvrent trois coupoles d'ailleurs très-basses et cachées extérieurement par le toit. Une quatrième coupole forme la voûte du transsept nord (14 mèt. de longueur sur 10 mèt. 60 c. de largeur), surmonté de même autrefois d'un clocher énorme qu'il fallut, dès les premiers temps, démolir. Cette aile communiquait extérieurement à l'ouest avec les cloîtres par un vaste arceau couronné de fausses arcades, entre lesquelles ont été disposés divers débris, un Christ nimbé bénissant, et des statues de saints informes. L'aile du sud est voûtée en berceau.

Dans le pourtour de la nef (14 mèt. 65 de largeur) court un revêtement d'arcatures appliquées le long des murs et soutenues par des colonnes à pilastres carrés alternant avec des consoles peintes en rouge ainsi que les chapiteaux. Les deux travées de chaque côté de la nef, divisées par deux énormes piliers, comprennent chacune cinq colonnes, dont deux engagées dans les angles. D'étranges sculptures à têtes grimaçantes ou à sujets

déplaisants supportent la retombée des arcs sur les consoles. Les bas-reliefs incrustés dans le mur sont sans doute plus anciens que l'œuvre entière. Une vaste abside ronde à l'intérieur est à l'extérieur polygonale comme la principale chapelle du rond-point. Quatre autres chapelles semi-circulaires flanquent le transsept. Au-dessous règne une crypte. De curieuses *stalles* en chêne, dont les sculptures représentent des animaux grotesques, ornent le chœur. Elles ont été exécutées aux frais de l'abbé Martial Bony de Lavergne (1479), ainsi que les *vitraux* dont il ne reste plus que 10 panneaux représentant 14 personnages groupés deux à deux, et parmi lesquels on reconnaît saint Martial et, à ses fleurs de lis d'or, saint Louis. Dans le pavé de la nef est implanté un *bénitier* roman; et, plus loin, une *tombe* antique ciselée de zigzags sert de dalle. Une autre tombe, taillée en forme de toit imbriqué dans un bloc de serpentine du plus beau vert longtemps abandonné en dehors de l'église, gît aujourd'hui en débris dans un coin du porche. Des *reliquaires* nombreux, un buste en argent d'un travail ancien et une *châsse* émaillée, représentant la légende de sainte Catherine, complètent le trésor de Solignac, type magnifique et presque unique d'une des plus antiques formules de l'art limousin.





Ruines du château Barrière, à Périgueux. — D'après une photographie de M. J. Robuchon.

TROISIÈME SECTION.

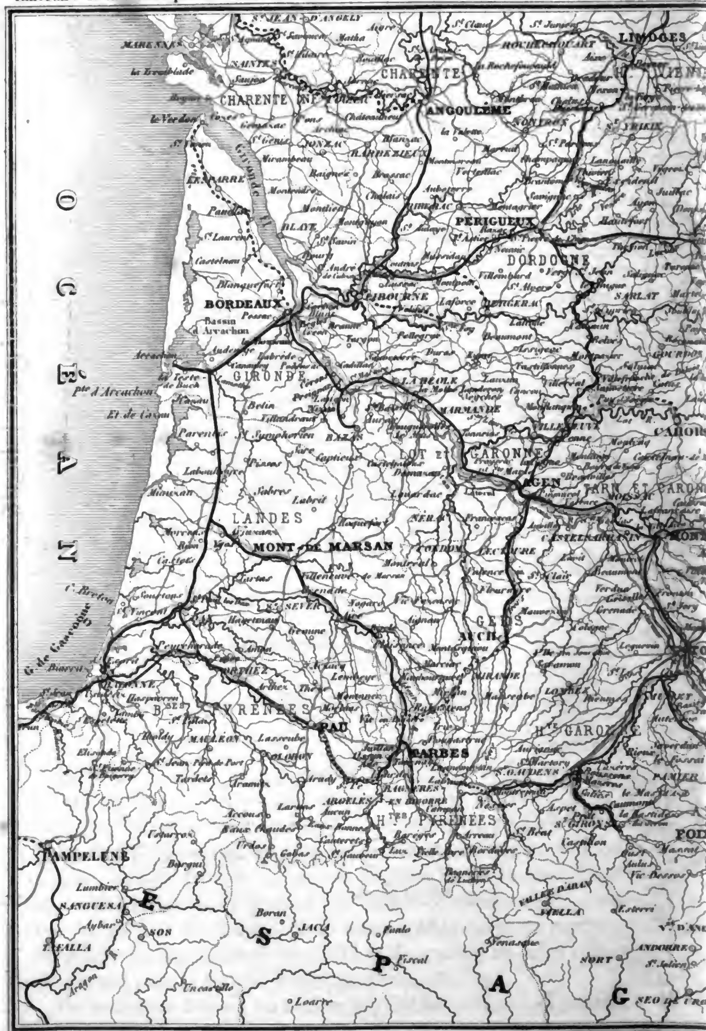
DE LIMOGES A PÉRIGUEUX.

La voie sort de Limoges par un tunnel qui coupe, avec une rampe rectiligne de 7 millimètres par mètre, le contre-fort granitique sur lequel la ville est assise. Ce tunnel part du centre de la halle d'embarquement de la gare, passe sous la place Tourny, les anciens étangs des Tanneries, les boulevards de la Promenade et de Saint-Gérald, la place de la Mairie, l'hospice civil, et débouche au delà du chemin de la Croix-Verte, après un parcours de 1022 mètres, cantonné de droite et de gauche de vingt niches de garage pour le service des employés de la voie.

On sort de ce tunnel, au milieu des fertiles jardins qui bordent

Itinéraire de la France par A. JOANNE.

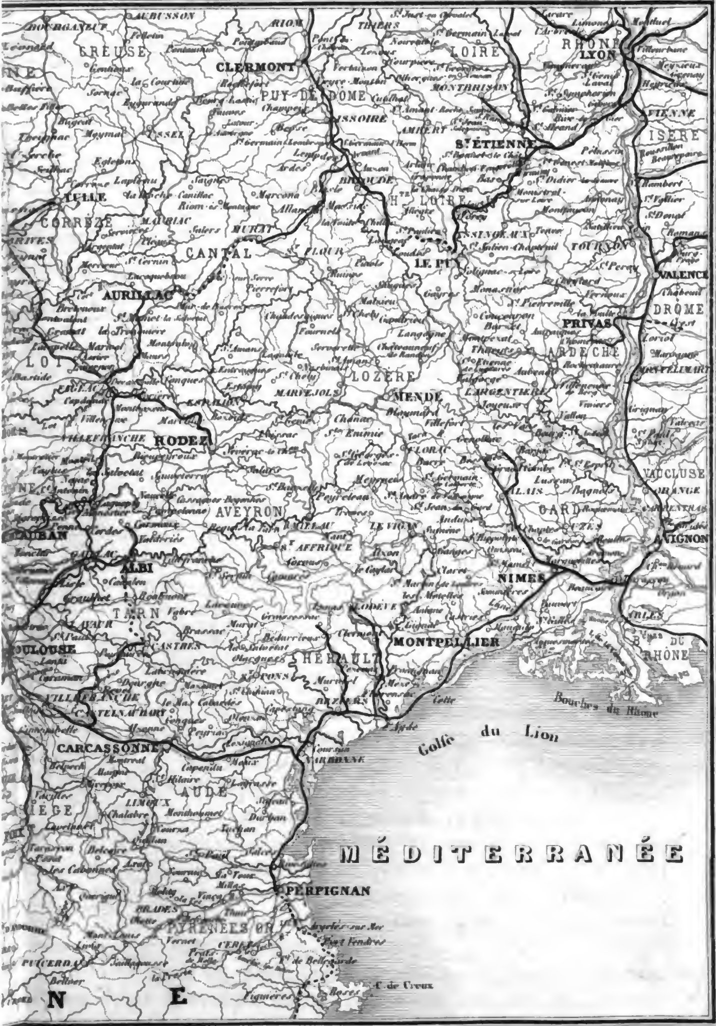
CHEMINS DE FER D'O



Dressé par A. H. Dufour, sous la Dir.on d'Ad. Joanne.

Kilom

ORLÉANS ET DU MIDI. L. HACHETTE et Cie _ Paris.



Gravé par Primaut-Rousset.

Kilomètres.

la nouvelle route d'Aixe. Presque vis-à-vis de l'abattoir, le chemin de fer croise la route impériale, qu'il longe jusqu'à l'imprimerie Ardant, adossée à une fabrique de cartons et à une filature, dont le pied baigne dans l'eau. A droite apparaît le coteau de Naugeat où fut défait et faillit périr Henri II d'Angleterre (1183) et que couvre aujourd'hui l'hospice des aliénés. A gauche court la Vienne aux rives toutes boisées et dont on va suivre à mi-côte la vallée. Les bâtiments, groupés aux extrémités des écluses, et qui d'en haut semblent petits et écrasés, sont de riches et puissantes usines à kaolin, où l'eau, ce moteur infatigable et à bon marché, fait tourner de grandes roues verticales qui mettent en mouvement tout autour d'elles une couronne de petites meules de quartz, noyées au milieu d'une cuvelette ronde, comme dans un bain de véritable lait de kaolin. Sur le rocher de granit tenace à grains fins, qui sous le pic et le marteau s'épuise peu à peu pour approvisionner Limoges d'excellents pavés de petit appareil dit d'échantillon, s'élevait autrefois le *château d'Isle*, résidence aimée des évêques de Limoges. En vue de la fabrique Martial Ardant, on traverse de nouveau la route d'Aixe sur un *viaduc*, formé d'une seule arche en plein cintre de 15 mètres de diamètre, dont les culées se perdent dans les massifs des remblais. Un *pont biais* de cinq arches de 14 mètres d'ouverture, couronné par une corniche de moellons piqués et taillés en forme de modillons, franchit la Vienne, qu'on longe un instant sur la rive gauche, semée de villas et d'usines. La rivière se montre ou se cache tour à tour derrière les éperons du plateau, coupés par la ligne de fer. Bientôt se présente l'ouvrage d'art le plus important qu'offre la ligne de Limoges à Périgueux. C'est un *viaduc*, élevé de 29 mètres, long de 160, aux angles en pierre calcaire, aux parois de briques rouges, dont les arches en plein cintre de 15 mètres d'ouverture, assises sur des piles à parements droits que portent des socles à becs, traversent la Briance presque à son confluent avec la Vienne.

La Briance est une rivière originale qui mérite de n'être pas confondue avec les cours d'eau vulgaires. Aussi bien elle arrose Solignac (*V.* page 258); elle étreint le roc de Chalusset (*V.* page 256) dans ses embrassements avec la Ligoure; elle

reçoit la Roselle; elle forme de trois côtés les fossés naturels de Pierre-Buffière, avec ses tributaires, la Breuille et le Blanzou; enfin, plus près de sa source, elle s'unit avec sa sœur, la petite Briance. Tous ces gros ruisseaux, au lit rocheux et tortueux, profondément encaissé, coupé d'écluses, tantôt bruyantes, tantôt silencieuses, sont de véritables torrents où descendent, en masses impétueuses, des flancs de vallées rapides, les eaux des neiges et des orages. Ces eaux tumultueuses traversent, entre Saint-Jean-Ligoure, Saint-Priest-Ligoure et Pierre-Buffière, un terrain jaunâtre tout désagrégé, et dont la composition particulière sert de type et porte le nom spécial de *Ligourite*. Souvent la Briance, changée ainsi en mortier liquide, débouche dans la Vienne tranquille et claire et lui dispute son lit. Alors on aperçoit, de la route, au-dessus de son confluent, comme deux rivières descendant côte à côte, l'une limpide et teintée en noir par son fond limoneux, l'autre d'un jaune d'ocre bien tranché, et toutes deux coulent ainsi quelque temps sans mêler leurs eaux.

La Briance franchie, la voie monte souvent à l'encontre de pentes rapides au fond de tranchées ou sur le faîte d'énormes remblais, suivant une ligne tortueuse, d'où l'on domine de maigres prairies, des champs pauvres, des villages et de petits bois. En approchant de Beynac, la vue s'étend à droite sur une chaîne onduleuse de collines lointaines.

53e STATION. — BEYNAC.

11 kil. de Limoges. — 411 kil. de Paris. — 88 kil. de Périgueux.

La petite station de **Beynac** est située presque dans un désert, sur la pente d'un étroit vallon perdu au fond d'une gorge, à gauche du village (465 hab.), qui se cache derrière l'horizon. La commune même ne faisait jadis qu'une paroisse avec celle de *Bosmie* (572 hab.) placée, comme elle, sur la rive gauche de la Briance et de la Vienne. Aucun service de voitures publique n'y a été établi, et, quoique destinée à desservir le chef-lieu de son canton, Aixe (5 kil.), la station de Beynac n'en reçoit guère que des marchandises. Le plus souvent les voyageurs gagnent Limoges ou en reviennent par la voie de terre que parcourent des services actifs et multipliés de voitures à bon marché.

Aixe (3119 hab.), qu'il faut pourtant visiter, est une gaie petite ville, bâtie au centre d'un canton que la fertilité de son sol, la variété de ses cultures et la beauté du paysage ont fait surnommer la *petite Suisse*, et où s'abritent une infinité de jolies habitations d'été de la bourgeoisie limousine. Une industrie locale est la fabrication des *ridortas*, sorte de pain dont font grand régal les paysans dans toutes les *fréries* ou foires d'alentour.

La ville, formée d'une longue rue, qui se contourne en deux branches autour de l'église, est située au confluent de la Vienne et de l'Aixette, qu'un double pont traverse pour relier les deux faubourgs de *Bourgneuf* et d'*Outre-Vienne*.

Au confluent même, sur la cime d'un roc escarpé, se dressaient les murailles d'un *château fort* avec donjon, détruit une première fois (1180) par Richard Cœur de Lion, qui fit crever les yeux à une partie de la garnison et noyer le reste, relevé en 1206 par Guy III, fils du vicomte de Limoges, repris par Jean sans Terre en 1214, en résumé, toujours en guerre contre sa puissante voisine, ou, qui pis est, contre les bourgeois inoffensifs de la petite ville qu'il aurait dû protéger. En 1271, la vicomtesse Marguerite, fille du duc de Bourgogne, y battait une monnaie qu'elle imposait, de par le roi de France, aux Limousins récalcitrants. En 1274, Aixe soutint un siége de neuf jours contre l'armée de Limoges conduite par le sénéchal d'Angleterre et le seigneur de Valence, assisté d'un ingénieur qui apportait avec lui des machines nouvelles destinées à lancer du soufre et des projectiles enflammés. Un exprès du roi de France arrêta la destruction, et un arrêt solennel reconnut le droit de juridiction, dénié par les habitants de Limoges à la vicomtesse, qui l'affirma triomphalement en arborant ses bannières sur les quatre principales portes de la ville.—Pendant les guerres du XVIe siècle, Coligny s'était emparé d'Aixe, d'où il fut vigoureusement expulsé par le duc d'Anjou qui le rejeta en désordre sur Saint-Junien (1569).

Aujourd'hui il reste à peine quelques pans de murs, la voûte d'une vaste citerne et un long souterrain, de cette forteresse péniblement démolie en 1809 pour en utiliser la pierre et que remplacent des jardins.

« L'église Sainte-Croix, dit l'abbé Rougerie, qui a étudié avec

un zèle pieux ce petit coin de terre, où il est né, est un édifice roman dont il est fait mention pour la première fois en 1410. Son plan est un carré, au-dessus duquel quatre piliers ronds et un peu lourds soutiennent une voûte ogivale renforcée de nervures. Au midi sont accolées trois chapelles latérales en style flamboyant du xve siècle. Les murs, d'une remarquable épaisseur, résistent sans contre-forts à la poussée des voûtes. Sous la toiture sont ouvertes de petites fenêtres carrées et des meurtrières. La porte principale est dominée par des mâchicoulis. Le clocher, quadrangulaire à la base, octogone à la partie supérieure, est percé de baies ogivales. » — Jusqu'à la Révolution, ce n'était qu'une annexe de la paroisse de Tarn, abbaye voisine, dont il ne reste plus aujourd'hui aucune trace.

Tout près de là, sous les bords de l'Aurance et dans un vallon délicieux, la *chapelle d'Arliquet*, édifiée au xvie siècle et dotée d'indulgences nombreuses par un bref du 6 novembre 1855, attire en pèlerinage les habitants du pays et des paroisses circonvoisines, que des véhicules de toutes sortes amènent en foule à diverses fêtes, surtout à la Nativité et le mercredi de Pâques.

Notons en passant que c'est au *Barry*, près du pont d'Aixe, qu'est né le poëte académicien Beaupoil de Saint-Aulaire, comme à Beynac même le célèbre général des Dominicains, Jean Du-Puy-de-Noix, qui joua un grand rôle au concile de Constance.

Une forte rampe monte de Beynac à Nexon sans offrir ni travail d'art ni point de vue remarquable; l'on ne voit que des bruyères et des genêts, des prairies divisées par des rangées d'arbres, des champs de seigle ou de blé noir, des troupeaux de brebis gardés par de petits enfants, à peine quelques habitations clair-semées. Au delà d'un village la vue plonge à droite sur une profonde et riche vallée bordée de hautes collines à demi boisées. — On s'arrête un peu en avant de Nexon, dont on aperçoit à gauche, à 200 mètres de la voie, le lourd château voisin de l'église.

54e STATION. — NEXON.

9 kil. de Beynac. — 420 kil. de Paris. — 79 kil. de Périgueux.

Nexon, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Yrieix (20 kil.) s'étale agréablement au bord d'un petit ruisseau.

Un *château* le domine, tout hérissé de tourelles et de mâchicoulis et entouré d'un vaste parc. C'est la demeure de M. de Nexon, dont les écuries sont célèbres sur les champs de courses.

L'*église*, en granit du pays, porte, sur la travée qui forme le chœur, un clocher octogone à plein cintre, percé au sommet de huit baies cintrées, œuvre ainsi que le transsept, l'abside et ses deux chapelles, de la seconde moitié du XIe siècle, tandis que les trois travées de la nef et les chapelles latérales datent seulement de 1445. Deux absidioles romanes flanquent l'abside. La porte de l'Ouest a conservé ses mâchicoulis; et, sur la porte du fond de la nef, comme à deux de ses clefs de voûte, se reconnaissent encore les écussons des d'Abzac et des Lastours. La cloche montre aussi lisible une de ces inscriptions fatidiques qui conjuraient les orages.

La sacristie possède un beau coffret émaillé et portant le *buste-reliquaire*, grandeur naturelle, de saint Ferréol, ancien évêque de Limoges, fait en 1346 par Aimeric Chrétien, orfévre de la ville, sur l'ordre de Juy de la Bruyère, chapelain de Nexon, ainsi que l'atteste une inscription latine sur le collet du buste en cuivre émaillé.

On montre aussi près de l'église un bloc de granit taillé en forme de carré long et percé au centre d'une grande ouverture circulaire. La tradition l'indique comme le *tombeau de Wolfgan de Bavière,* duc des Deux-Ponts, qui, conduisant en 1569 une armée allemande au secours des protestants de France, s'en vint mourir le 18 juin à Nexon.

EXCURSION A SAINT-YRIEIX.

23 kil. de Nexon. — Correspondance avec tous les trains de Paris (1 fr., 1 fr. 25 c. — 2 h. de route).

La route de Saint-Yrieix, qui traverse l'ancien archiprêtré de la Meize, laisse à droite *la Roche-l'Abeille* (11 kil.), petite ville au faîte d'une éminence isolée, où conduit un chemin surplombé d'énormes blocs de quartz caverneux, percé de trous tout tapissés de petits cristaux, véritable ruche d'abeilles. L'*église* paroissiale est curieuse. — C'est dans le vallon au pied de la montagne et sur le plateau qui y fait suite, que fut livrée, le 24 juin 1569, la

bataille où Henri IV, âgé de seize ans, fit ses premières armes. On y a exploité longtemps de belles carrières de serpentine. L'éruption de cette roche ignée, susceptible de prendre un aussi beau poli que le marbre, s'étend de là jusque dans la Corrèze en passant par Messeré. — Presque à l'entrée de Saint-Yrieix, se rencontrent les plus anciennes carrières de terre à porcelaine. C'est au domaine du Clos-de-Barre que le premier échantillon de kaolin fut découvert en 1765. L'exploitation depuis les premiers jours s'y continue à ciel ouvert sans l'aide d'aucune machine spéciale. Un sentier en zigzag se profile sur les flancs de l'excavation jusqu'à la partie inférieure, d'où des femmes remontent les mottes que la pioche de l'ouvrier a détachées des bancs. On se contente de décanter sur place par des lavages successifs les matières argileuses dont les mélanges raisonnés n'ont lieu que dans les fabriques.

La ville de **Saint-Yrieix** (*hôtel Belin*), chef-lieu d'un arrondissement de la Haute-Vienne (7613 hab.), date de la fondation d'un des plus anciens monastères de France que saint Yrieix (*Aredius*) érigea dans la seconde moitié du VIe siècle au milieu de la forêt alors déserte d'*Attanum*. Plus tard la communauté fut remplacée par un chapitre de chanoines séculiers, qui demeura jusqu'à la Révolution un des plus importants du diocèse de Limoges.

L'église collégiale, le *Moutier*, comme on l'appelle encore aujourd'hui, est un remarquable monument de l'époque de transition où le gothique et le roman s'allient pour créer une œuvre complète d'un seul jet. La nef, le chœur, jusqu'au pentagone du chevet, les transsepts ont été bâtis dans un espace de 27 mois, du 17 mai 1181 au 25 août 1183 et offrent précisément le mélange visible des deux styles et de leurs qualités les plus rares de solidité et de richesse, de délicatesse et de majesté. — L'église dans son ensemble affecte un plan assez bizarre. C'est une croix latine avec une nef sans bas côtés et trois chœurs parallèles, celui du centre terminé par un chevet pentagonal, ceux des côtés par des murs droits, et dont la réunion forme un massif de même largeur exactement que le transsept. — Sur la façade latérale du sud une porte ogivale à trois voussures s'ouvre au-dessous d'une rangée d'arcatures à plein cintre, dont la médiane est occupée

par un Christ dans une gloire d'un aspect tout à fait byzantin. Le clocher, placé un peu en dehors de l'axe de l'édifice, lui est évidemment antérieur, quoiqu'il présente aussi dans ses arcatures et ses baies ouvertes un mélange de roman et d'ogive. Il n'est surmonté que d'une flèche insignifiante en bois. — Toutes les ri-



Église de Saint-Yrieix.

chesses de l'architecture se sont du reste réservées pour l'ornementation de l'œuvre intérieure.

De la base du clocher au pentagone du chevet central (47 mètres; — l'église dans son plus grand axe mesure 65 mètres 40 de longueur, 31 mètres 30 dans le transsept), s'échelonnent quatre travées seulement, de dimensions inégales, mais se développant par une progression si bien ménagée, que la première vue a

peine à s'en rendre compte. Les deux travées de la nef (20 mètres de longueur sur 15 mètres 23 de largeur, 18 mètres 60 de hauteur) sont séparées par un arc doubleau que supporte une grosse colonne terminée par une tête grimaçante et s'arrêtant contre un pilastre bien au-dessus du sol, pour ne pas restreindre l'espace réservé à la foule. Le mur s'épaissit sous les fenêtres et, aboutissant au pavé par des arcatures évidées, dispense d'employer à l'extérieur ces lourds contre-forts qui déparent les premières constructions de l'art ogival. La saillie qui en résulte, agrandie encore par des modillons appliqués contre la paroi, sert de base à une galerie où de nombreux fidèles pouvaient trouver place aux jours des grandes solennités religieuses. La croisée du transsept (19 mètres 60 de hauteur sur 13 mètres 90 de largeur) porte sur quatre groupes, chacun de 12 demi-colonnes, dont les fûts, différents de diamètre, s'alignent en retraite contre les angles saillants des murs et soutiennent sur leurs chapiteaux les arcs doubleaux, les formerets et les arcs d'ogives des deux croisillons, du chœur, de la nef et du transsept même. — Le chœur, d'une seule travée, longue de 14 mètres 60 sur 16 mètres 32 de largeur et une hauteur de 21 mètres, est décoré, comme la nef, d'une galerie que supportent des arcatures, dont l'extrados est sur toute sa surface imagé d'entrelacs, de corolles de fleurs, de rinceaux et de feuillages les plus variés. C'est ici le siége de l'autel qu'on ne saurait trop honorer. Les chapiteaux qui dans la nef ne sont parés que de quelques feuilles d'eau enroulées s'épanouissent en corbeilles de palmettes et d'acanthe du meilleur goût et d'un style vraiment antique. Sur les modillons des galeries les figures grimaçantes des démons de la nef ont fait place à des têtes charmantes de jeunes hommes et de jeunes filles, et si quelque diable s'est aventuré dans le sanctuaire, sa gueule béante aux crocs de sanglier est bâillonnée vigoureusement par les mains d'un ange invisible. Une partie de ces sculptures est malheureusement masquée par de vieilles tapisseries d'Aubusson et de Felletin sans aucun mérite, que fera disparaître sans doute bientôt la restauration complète de l'église, dont le projet est en ce moment à l'étude.

Les chœurs latéraux sont complétement indépendants du chœur central avec lequel ils ne communiquent que par une petite porte

percée dans l'épaisseur des murs de refend. Le chœur du nord (hauteur, 8 mètres 78 ; longueur, 16 mètres 23 ; largeur, 6 mètres 84), attenant à la salle capitulaire et au cloître, servait comme de chapelle particulière aux chanoines, qui en avaient même commencé la construction avant l'entreprise de la réédification générale de l'église. Terminé en même temps que la masse de l'édifice, il s'harmonise parfaitement avec l'ensemble par son architecture et son ornementation. Le chœur du sud au contraire, aujourd'hui chapelle de la Vierge, n'a été pratiqué qu'après coup dans un massif primitivement plein, pour équilibrer l'énorme poussée d'une voûte de 240 mètres carrés. Les arêtes arrondies des voûtes, les colonnettes grêles, les sculptures mesquines de ses deux travées accusent une œuvre médiocre du xiv[e] siècle (hauteur, 5 mètres 45 ; longueur, 12 mètres 13 ; largeur, 5 mètres 65).

L'ange, qui surmonte le maître-hôtel, suspend en l'air une espèce de clooch, d'une étoffe brochée de soie et d'or, qui recouvre une colombe en métal doré, servant de ciboire avant que l'usage ne s'établît d'enfermer dans le tabernacle les espèces consacrées. Trois reliquaires en cuivre émaillé méritent aussi quelque attention. Deux, du xiii[e] siècle, sont seulement décorés de médaillons où des anges à mi-corps se détachent sur fond d'émail ; le troisième, plus riche et plus ancien d'un siècle, montre à côté des anges le Christ bénissant, entre les symboles des quatre évangélistes et les deux grands apôtres appuyant sur leurs épaules leurs attributs bien connus, les clefs et l'épée.

Au sortir de l'église, par la principale porte, celle du sud, on voit à sa gauche les restes d'une tour carrée du xii[e] siècle, où se découpe encore une petite fenêtre cintrée divisée en deux baies par un léger meneau. C'est avec un bout de rempart, situé près de la halle, tout ce qui reste des fortifications de l'ancienne ville que Duguesclin enleva aux soldats de Jeanne de Montfort en 1370, « combien que la place fust assez forte, » dit Froissard.

La rampe se continue par des courbes multipliées à travers une série de mamelons. Les tranchées se succèdent dans le roc.

Par intervalle, à droite, la vue plonge sur la vallée immense, le long d'une pente semée d'arbres épars, de diverses cultures, puis de bois, au travers desquels des échappées laissent suivre la ligne bleuâtre des coteaux lointains; tandis qu'à gauche la voie creuse son passage dans la pente escarpée, puis en plein roc dans des sillons profonds que séparent des remblais. On traverse le village de *Saint-Hilaire-Lastours* (919 hab.), dont on rase à gauche l'église au clocher roman carré, un autre village à droite et les ruines du château de Lastours, puis un second vallon d'apparence triste et nue. Le chemin court entre d'étroites prairies et des haies jusqu'à une dernière et plus profonde tranchée, qui aboutit à la station.

55e STATION. — LAFARGE.

8 kil. de Nexon. — 28 kil. de Limoges. — 71 kil. de Périgueux.

Lafarge, village ignoré et perdu de la petite commune de *Saint-Nicolas* (391 hab.), canton de Chalus, arrondissement de Saint-Yrieix (15 kil.), est destiné à prendre un développement considérable. En effet, c'est la station désignée à l'embranchement futur de la bifurcation, qui vient d'être décidée, par Saint-Yrieix sur Brives, et par suite le dépôt de machines et l'entrepôt d'un matériel proportionné aux besoins qu'il est appelé à desservir.

On appelle *Las Tours*, dans le pays, les nombreuses mottes ou *tumuli* qui se rencontrent à chaque pas, et d'autant plus nombreuses qu'on se rapproche plus de Chalus. Trois s'élèvent dans le village même, dont la plus forte, de forme légèrement ovale, porte l'église, édifice moderne et sans caractère; — deux autres, un peu plus loin, au faîte d'une montagne, au point appelé le *Petit-Arbre*, entre Lavau et Lastours.

Des sentiers mènent en une heure au *château de Lastours*, possédé longtemps par une famille, qui prétendait au titre de premier baron du Limousin. Ses armes figurent encore dans l'église de Nexon. Le château s'élève dans un vallon, et conserve presque intacts ses fossés remplis d'eau. La façade, tournée vers l'Ouest-Sud-Ouest, offre un mur plein, percé d'une porte rectangulaire à coins arrondis, que creuse la rainure de la herse, accostée à gauche d'une énorme demi-tour ronde, hexagonale à l'intérieur,

éventrée et à demi comblée, — à droite, d'une grosse tour entière avec ses créneaux et ses mâchicoulis, munie de curieuses cuisines rondes au rez-de-chaussée et percée d'une baie pour le trait de l'arquebuse. On n'arrivait que par une échelle au premier étage protégé par une voûte de pierre à huit pendentifs. Le donjon carré, construit en pierres de taille et de date antérieure au reste de l'édifice, appuie ses quatre faces éclairées de trois baies carrées superposées (9 mètres de large) sur deux lourds contreforts plats. Une cage ronde établie dans un angle contenait l'escalier. La Révolution seule a pu avoir raison de cette massive forteresse.

Sur le même chemin, à 2 kilomètres au nord, se rencontre le hameau des *Cars*, berceau de la puissante famille de ce nom, jadis entouré d'une sauvage et pittoresque forêt, dont les touffes dispersées couvrent les cimes voisines. Du *château*, placé comme le bourg au milieu d'une vaste prairie, subsiste à peine une énorme cheminée menaçant de sa ruine quelques murs épars et des lambeaux de tours bordées encore de fossés. Une jolie petite *église* romane s'y abrite sans s'inquiéter du voisinage.

Un autre chemin part au sud de Lafarge et descend sur *Ladignac* (2429 hab., 5 kil.), et le *Chalard* (250 hab.), emplacement, dit-on, d'anciennes fabriques d'ustensiles de cuivre. Entre ces deux points, de nombreuses excavations, bordées de monticules, seraient les mines mêmes abandonnées et les déblais provenant des forges. Les habitants d'aujourd'hui exploitent surtout les riches carrières de kaolin qui de là s'étendent dans tout le rayon de Saint-Yrieix jusqu'à Coussac-Bonneval. L'extraction a lieu à ciel ouvert par vastes excavations. Une couche d'argile souvent verdâtre recouvre la précieuse matière blanche, et le mélange raisonné des différentes espèces de terre est à lui seul un art dont les secrets donnent une valeur particulière aux produits. Une source meilleure encore peut-être de revenus, au moins pour les mains qui s'y emploient, est la façon et le trafic des châtaigneraies d'alentour, qui alimentent de nombreuses charbonnières et fournissent en abondance le feuillard et les cercles pour barriques, les échalas pour les vignes, qui s'exportent en masse à destination du Périgord et du Bordelais.

L'horizon se ferme à droite en même temps qu'il s'élargit et se mouvemente à gauche de collines légèrement accidentées qui s'éloignent en s'étageant et laissent entrevoir la montagne de Saint-Nicolas et de Courbefy. Plusieurs étangs se montrent à portée de la voie, qui continue à descendre à travers un pays pauvre et monotone.

56e STATION. — BUSSIÈRE-GALANT.

10 kil. de Lafarge. — 438 kil. de Paris. — 61 kil. de Périgueux.

Le village de **Bussière-Galant** (1751 hab.), canton de Chalus (7 kil.), arrondissement de Saint-Yrieix (21 kil.), s'élève à 2 kilomètres de la gare, sur une haute colline séparée par un vallon rapide, presque à la limite des départements de la Haute-Vienne et de la Dordogne. L'*église* est romane, mais elle a été restaurée en 1497. L'extérieur en est moderne, ainsi que les cloches. Deux chapelles forment les bras de la croix avec la nef dont les quatre travées, voûtées à arêtes, sans arcs doubleaux, retombent sur des colonnes hexagonales, sans chapiteaux, qu'elles pénètrent. Aux clefs de la voûte apparaissent les armes des Lastours.

A 4 kilomètres à gauche de la station, des bois cachent le pauvre village de *Courbefy*, dépendant de la commune de Ladignac et qui passe pour être l'ancienne station romaine de *Fines*, placée sur la carte de Peutinger entre Limoges et Périgueux. C'était, au moins au moyen âge, une baronnie relevant des domaines de la maison d'Albret et qui appartint en dernier lieu au seigneur de Ribeyreix. Au point culminant de la montagne (550 mètres au-dessus du niveau de la mer), deux fossés concentriques entourent un *agger* de façon sans doute antique, haut de 20 mètres et large à peine pour le passage de deux personnes de front. Dans le réduit intérieur (70 mètres de longueur sur 60 mètres de largeur), sur une motte factice, a été élevé le *château* du moyen âge dont les tours faisaient saillie sur le fossé. La ruine d'ailleurs en est complète. La tour octogonale du donjon, s'accrochant au roc sans soubassements, est tombée, poussant devant elle d'énormes monolithes, l'un comprenant la moitié de l'étage supérieur avec sa voûte, l'autre la moitié de l'étage inférieur, blocs informes roulés et accumulés dans leur masse impénétrable. Les murs en certains

endroits ont plus de 3 mètres d'épaisseur. La pierre brisée, le ciment tient et résiste. A 400 mètres des fossés s'élèvent au milieu des décombres et des substructions de l'*oppidum* antique, le village, espèce de désert, et l'*église*, sorte de grange insignifiante, l'un et l'autre détruits au XVIIe siècle par la mine et reconstruits à l'aventure. On prétend que le curé, ne pouvant compter ni les jours ni les heures, se tient au courant en tressant chaque jour un panier, et que, jadis tenté du diable, il lui arriva plus d'une fois de laisser passer le dimanche sans dire sa messe et sans y songer, n'ayant d'ailleurs pour convoquer les fidèles qu'une *bargue*, espèce d'instrument à broyer le chanvre. — Du haut de la montagne la vue plane de Grandmont aux coteaux du Cantal, du Bordelais et de la Saintonge.

EXCURSION A CHALUS.

De la station de Bussière-Galant, un courrier (75 centimes), conduit soir et matin les voyageurs à Chalus (6 kil.), qu'on aperçoit du faîte de tous les coteaux d'alentour. Le chemin offre une rampe continuellement sinueuse le long des rudes côtes, entre des bois et des prés arrosés par des réservoirs et des sources.

C'est devant **Chalus-Chabrol** (1987 hab.), fameux aujourd'hui surtout par ses foires de bestiaux, de porcs et de chevaux, sans égales à 50 lieues à la ronde, que tomba frappé à mort le terrible rival de Philippe-Auguste, Richard Cœur de Lion, alors en guerre contre deux de ses vassaux, Aymar, comte d'Angoulême, et Aymar, vicomte de Limoges, rebelles à leur suzerain par l'instigation du roi de France. La chronique, qui a l'imagination facile, raconte autrement les causes de la guerre : Un paysan avait trouvé un trésor. C'était « si comme l'on disoit, » un groupe de personnages en or pur, un empereur, sa femme, son fils, ses filles, tous assis à une table d'or. « Si estoient lettres escrites, qui donoient à entendre à ceus, qui les lisoient, que cil empereres avoit esté, et com grant temps estoit coruz, puisqu'il régna. » Sur le bruit de cette trouvaille merveilleuse, Richard, en sa qualité de suzerain, demanda sa part de cette collection inouïe, et sur le refus d'Aymar, seigneur de Chalus, quoique ce fût la semaine « panneuse » qui précède la Pâques, se transporta à grand fracas sous la tour avec

Mercadier, son chef de brabançons et de routiers. Il prenait ses mesures pour l'assaut et visitait la place, quand un carreau, bien dirigé, le vint frapper à l'œil, suivant les uns, en pleine poitrine ou au bras, suivant d'autres. Il survécut pourtant douze jours. Chalus avait été emporté au premier assaut et tous les assiégés pendus. Seul l'archer qui avait blessé le roi fut épargné. Un chroniqueur l'appelle Pierre Bayle, un autre Jean Sabras, ou Guy ou Bertrand de Gourdon. Ce dernier nom a prévalu dans la tradition, quoique elle soit pleinement convaincue d'erreur. Richard fit appeler le prisonnier et lui dit : « Que t'ai-je fait pour me tuer? — Tu as tué mon père et mes deux frères, et tu vas tout à l'heure me tuer. Venge-toi donc! je me suis vengé! » Richard le relâcha en lui donnant 100 sous de monnaie anglaise; mais à peine le roi mort, le chef des routiers, arrêtant l'archer, le fit écorcher vif et attacher tout pantelant à un gibet.

On montre encore dans un pré, au bord de la Tardoire, maigre ruisselet qui baigne le pied de ces collines charmantes, une grosse pierre, le rocher de *Maumont*, où s'était arrêté, dit-on, Richard, lorsqu'il fut frappé; mais le but est évidemment hors de portée. Sur la rive gauche, il n'existe plus qu'une tour ronde à deux étages, contenant une vieille cuisine et un corps de garde, et servant de prison (la ville la loue 200 francs). Sur la gauche y attient un pan de mur percé d'une jolie fenêtre à meneau tréflé, le tout délabré et à grand'peine soutenu par des contre-forts carrés. Par derrière s'adossent les maisons neuves de la ville échelonnant leurs toits de briques rouges, et à quelques pas, l'église neuve toute blanche et nue. Un sentier conduit, en traversant la Tardoire, à une rampe rapide tracée en tournoyant le long de la colline voisine. Au faite, une haute tour construite en blocage avec parement de pierres cimentées et rayonnées de briques, qu'éclairent des fenêtres rondes, que tapissent d'épaisses touffes de lierre, s'élève au milieu d'une enceinte dont il reste une chambre avec une porte ogivale et des pans de murs à demi détruits percés de baies romanes. A droite une ferme s'appuie sur une seconde tour plus basse et plus ruinée encore dans laquelle s'ouvrait une large porte à plein cintre aujourd'hui murée. Au loin à l'horizon se dresse l'église de *la Geyrat*, plus loin encore, aux limites ex-

trêmes de la vue et sur la plus haute côte, la tour moderne de *Gaboureau*.

En réalité, il semble que ces ruines de Chalus, sauf la chapelle peut-être, soient postérieures au XIIe siècle et n'aient pu être ni complices ni témoins de la vengeance qui frappa le Cœur de Lion. Mais l'imagination de la légende, étonnée sans doute par cette chute foudroyante, s'est plu encore à prêter à cette modeste bicoque, sous laquelle il était venu périr, des traditions de vieille race dignes de cet exploit fameux. On a voulu y reconnaître à son nom celui d'un proconsul Lucius Capreolus, dont le château entouré de tours et de remparts, aurait primitivement couvert la colline et protégé la naissance d'une bourgade à peu près ignorée jusqu'au XIIe siècle, sans que rien ait jamais prêté une apparence raisonnable à ces fantaisies.

Charlotte d'Albret, fille d'Alain d'Albret, comte de Périgord, en avait hérité la baronnie, quand elle l'apporta en dot à César Borgia, duc de Valentinois, dont la fille Louise épousa en secondes noces Philippe de Bourbon, tué à Saint-Quentin. La famille de Bourbon-Busset y posséda jusqu'à la Révolution, y possède encore ces ruines. Comme partout, au XVIe siècle; et durant les guerres, ces murailles plus ou moins démantelées servirent de repaire à des bandes qu'il fallut à plusieurs reprises expulser, et, comme à Chalusset, ce furent les habitants de Limoges, qui se délivrèrent de terreurs et de prises d'armes sans fin, en éventrant et en jetant bas ces nids de brigands en désarroi (1590-1594).

Gérard de Fraschet, dominicain, qui fonda les Jacobins de Limoges (1205-1271), Aimery, archidiacre de Tours, archevêque de Ravenne, évêque de Chartres, mort à Avignon en 1349, Élias d'Uisel, troubadour de la fin du XIIe siècle, étaient tous trois originaires de Chalus. Il vaut en outre la peine de remarquer que dans cette petite ville, aujourd'hui presque ignorée, il s'est trouvé, chose rare même dans des cités plus prétentieuses, des mémoires reconnaissantes pour honorer une de ses rues nouvelles du nom de l'archer Gourdon, à qui la tradition populaire prête la gloire de l'avoir si bien défendue.

A quelque distance, au-dessus du bourg, au milieu d'un site pittoresque, on trouve encore les restes du vieux *château de*

Montbrun, qui, par leur masse, leur solidité, leur caractère imposant, attestent l'existence déchue d'une forteresse, dont il n'est pas même resté un souvenir.

A partir de Bussière-Galant, la voie pénètre en plein granit, par de profondes tranchées, à travers une région montueuse. A plusieurs reprises, vers la gauche, s'ouvre un joli vallon encaissé entre de hautes collines. A gauche aussi et caché derrière un repli de terrain, on dépasse Courbefy (*V.* ci-dessus, p. 274), puis un étang verdoyant. C'est au bourg de *Firbeix,* en franchissant la Dronne, que l'on quitte la Haute-Vienne pour pénétrer dans le département de la Dordogne. — A 2 kilomètres de la Coquille, reparaissent les terrains schisteux.

57e STATION. — LA COQUILLE.

10 kil. de Bussière-Galant. — 48 kil. de Limoges.— 51 kil. de Périgueux.

La station de **la Coquille** (1142 hab.), canton de Jumilhac (12 kil.) arrondissement de Nontron (34 kil.) repose sur un vaste plateau à surface presque uniformément plane. Elle dessert un commerce actif de bois, planches et échalas du pays.

Jumilhac le Grand, sur la rive gauche de l'Ille (2948 hab.), est une ville ancienne, où les rois Mérovingiens avaient des monétaires. Perdu au milieu des bois, son *château* demeura aux mains des Anglais jusqu'au xve siècle. Il appartient aujourd'hui à la famille de Rochechouart; sa masse hérissée de pignons pointus s'élève derrière une enceinte, bordée aux angles de tourillons bas à mâchicoulis.

L'aspect du pays change. Longtemps on traverse un plateau nu, parsemé d'arbres, puis des taillis, des châtaigniers, des ajoncs, des bruyères, les vastes et tristes *landes de Coly*, et partout se remarque cet air sombre et désolé de certaines zones aimées du géologue, mais déplaisantes au voyageur. A 2 kilomètres de Thiviers le train s'enfonce en droite ligne dans un ban de schiste creusé en souterrain, sur une largeur de 8 mètres. La longueur totale du *tunnel* dit *des Douyeras* est de 328 mètres. Un aqueduc longitudinal en pierres sèches, établi sur l'axe de la voie, assure l'écou-

lement des eaux, en les amenant jusqu'à la gare voisine, où les machines les utilisent.

58e STATION. — THIVIERS.

14 kil. de la Coquille. — 462 kil. de Paris. — 37 kil. de Périgueux.
62 kil. de Limoges.

HÔTELS : — *Villotte; Lambert; Notre-Dame; de France.*

Thiviers (2709 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nontron (32 kil.), est la seule agglomération importante que rencontre le parcours de Limoges à Périgueux. Une remise de deux locomotives et de quatre wagons y est établie pour suffire à l'affluence des grands jours. C'est une jolie petite ville, gaie, active, aisée, remuante, campée au sommet d'une colline abrupte, que traverse dans toute sa longueur la route impériale, formant une rue bruyante, bordée sur la pente extérieure de riches et élégantes maisons bourgeoises, qui dominent une riante vallée. Les derniers hôtels au midi, presque en dehors de la ville, vers Périgueux, sont à gauche la *Gendarmerie*, installée dans un bâtiment moderne accosté d'une vieille tourelle ; à droite, l'*Hôtel-Dieu*, qui des deux côtés découvre un horizon infini de verdure.

Vers le milieu de la rue Neuve, à gauche, l'*église*, édifice du XIIIe siècle (1245), vient d'être rajeunie de fond en comble. Un massif clocher carré roman, nu jusqu'au faîte et qu'éclairent sur chaque face trois étroites fenêtres ogivales à léger meneau trilobé, forme un porche intérieur dans lequel est percé un portail bas et écrasé, à multiples voussures en retrait correspondant à une série de légères colonnettes. En dehors, sur le mur plat, à hauteur des chapiteaux, se continue un cordon de fausses baies d'ogive dont chaque arc se termine de chaque côté par une tête grimaçante. La nef est coupée en trois travées d'inégale grandeur par de larges piles plates dont les côtés, s'évasant à angles droits, supportent les retombées des arcs d'une voûte à cinq pans et le formeret latéral, tandis que la face antérieure reçoit l'arc de chaque travée.

Le transsept s'appuie sur de grosses colonnes engagées dans la face du pilier et couronnées de très-curieux chapiteaux historiés comme ceux de l'église de Gargilesse. On y reconnaît la

scène de la *Remise des clefs à Saint-Pierre*, un *Martyre*, et ces fantaisies bizarres du bestiaire qui hantaient l'imagination des artistes du moyen âge.

Le *presbytère* occupe derrière l'église, à gauche, un vieil édifice encore muni de mâchicoulis.— De l'autre côté, à droite, séparé seulement par un beau préau de jeunes arbres, se dresse le vieux *château* féodal, presque entièrement ruiné au XVIe s., mais depuis restauré. Il appartient à la famille de Vaucocourt. C'est une sorte de pentagone irrégulier dont la principale face du côté de la ville a été réédifiée à la moderne, flanquée à droite d'une tourelle ronde avec terrasse, mâchicoulis et toit pointu, à gauche d'une simple *gaite* carrée avec mâchicoulis, ainsi que les autres angles qui regardent la vallée, sauf l'angle N.E. que couvre une tourelle accostée d'un petit tourillon engagé et de doubles guérites de pierre.

Dans le premier chemin, à gauche, qui mène à l'abreuvoir public, une grande et haute *maison*, récemment acquise par le propriétaire du château, montre ses larges assises de pierres à peine équarries et de hautes baies, les unes gothiques, les autres romanes pour la plupart emmurées.

Devant l'église même, une rue neuve a éventré l'antique *château de Planeau*, dont les murs arrachés laissent pendre encore sur la voie les étais d'une élégante cheminée (XVIe s.), et de larges fenêtres qui n'éclairent plus que le vide.

Partout le long des rues latérales se rencontrent les vieux logis à tourelle, les ouvroirs à devanture gothique, les restes mal cachés de baies romanes sous le plâtre ou le moellon. La position même de Thiviers sur un des points culminants des Marches du Périgord en fit dès les temps antiques une place forte, exposée par suite à toutes les ruines. Elle fut prise d'assaut en 1211 par Gui V, comte de Limoges, et de nouveau, mais plus désastreusement encore, par les protestants en 1575, sous le commandement du vicomte de Turenne, qui la saccagea. L'industrie et le commerce aident autrement à la transformer. Elle doit au voisinage des excellents gîtes de manganèse de *Saint-Martin de Fressengeas* (1059 hab.) la réputation de ses fabriques de poteries et de faïence émaillée. Non moins recherchés

sont les truffes et les vins du pays, les fromages surtout de lait de chèvre et de brebis, dont elle fournit tous les alentours à 50 lieues à la ronde, pour une valeur annuelle de plus de 400 000 fr. Dix foires, sans compter les marchés de chaque semaine, y concentrent le commerce des bestiaux des hautes vallées. L'emplacement où elles se tiennent se reconnaît de la gare, à ses belles allées d'ormeaux; il est dominé et bordé vers l'orient par une jolie promenade, d'où la vue, qui s'étend jusqu'à Saint-Martin de Fressengeas, embrasse à droite le *château de Filolie*, à M. de Saint-Aulaire, plus loin, entre les arbres, celui de *Rozac* à M. Dupeyrac.

Sur cette terrasse riante se cache la *mairie*, pauvre masure délabrée, à laquelle se relient par derrière les bâtiments de l'ancien *Minage*, aujourd'hui transformés en *collége* communal.

On passe au-dessous du collége et le long du champ de foire, qu'on rase à gauche au sortir de Thiviers, pour pénétrer dans un *tunnel* de 390 mètres 50 de long, offrant une courbe de 800 mètres de rayon, sur 1 centimètre de pente, à travers des calcaires jurassiques et des gîtes de manganèse, au milieu desquels il débouche par de profondes tranchées. A gauche s'enfoncent les carrières et les fours à chaux des *Maignaux* où s'approvisionnent les propriétaires intelligents du pays pour fertiliser leurs maigres domaines; à gauche encore et plus loin, sur la commune de *Corgnac* (1342 hab.), et au-dessus même du bourg que borde la rivière d'Ille, se dressent les tours élancées du *château de Laxion*, érigé en marquisat sous Louis XV en faveur d'un Chapt de Rastignac, dont ont hérité les La Rochefoucauld-Liancourt. Il appartenait en dernier lieu à M. de Bellussières qui l'a vendu à M. Curial. La vue reste partout insignifiante et bornée, le long de la route impériale de Limoges, bordée d'en haut par le chevet de grosses fermes, couvertes en tuiles rougeâtres, mornes et closes et tournées vers l'autre versant. Mais, par un changement nouveau, la vigne et le maïs reparaissent, et le pays s'égaye au sortir de cette région monotone qui précède Thiviers. A 3 kilomètres à droite, en approchant de Négrondes, on dépasse le bourg de *Vaunac* (658 hab.), dont la fontaine est célèbre pour l'abondance intarissable de ses eaux.

59e STATION. — NÉGRONDES.

10 kil. de Thiviers. — 72 kil. de Limoges. — 27 kil. de Périgueux.

Négrondes (927 hab.) s'aperçoit à gauche de la voie, un peu en deçà de la station établie au devant du bourg. Tout près apparaît le lourd clocher carré, soutenu à chaque angle d'un haut contre-fort.

C'est aussi à une belle fontaine, que doit même son nom, dit-on, le village de Négrondes (onde noire), quoique aujourd'hui sa réputation tienne surtout aux vins estimés du pays. Entre tous on goûte particulièrement ceux des vignobles de *Sorges* (1830 hab.), que la station est appelée à desservir.

Une singularité d'un autre genre peut mériter à Sorges la visite des géologues. Tout auprès du bourg, une énorme brèche de calcaire, formant plateau et portant moulin, contient une masse de débris fossiles et comme empâtés pêle-mêle d'ossements de grands bœufs, de chevaux, d'hyènes, de loups, dont l'assemblage rappelle les dépôts des grottes d'Antibes et de Montpellier.

En avant du village, au Nord, un vieux *château* occupe l'emplacement d'un plus ancien encore, qui avait nom *La Jaubertie.*

La voie ferrée court entre les jeunes vignes et des carrés de maïs, des semis de bois, une sapinière. On laisse à gauche le village de *Pouyet* et une forte agglomération dont on n'aperçoit que les toits, plus loin un joli *château* moderne tout éclatant de briques rouges ; à droite, un gros et beau domaine entouré de bois et de peupliers, puis, tout près de la voie, les ruines du vieux castel de la *Roche-Morin*, conservant un pan de courtine entre deux tours rondes, presque détruites au ras de terre, dont une pourtant montre encore des restes de mâchicoulis. On s'est rapproché, sans la voir, de la Beauronne, que le chemin longe jusqu'au delà de Château-Lévêque.

60e STATION. — AGONAC.

11 kil. de Négrondes. — 83 kil. de Limoges. — 16 kil. de Périgueux.

On dépasse au moins de 200 mètres le village d'**Agonac** (1615 hab.) qui reste à droite de la voie, sur les bords de la Beauronne. C'est une localité dont l'existence est attestée dès l'épo-

que gallo-romaine. De son *château*, bâti vers la fin du xe siècle par l'évêque Frotaire de Gourdon pour faire face aux invasions normandes, et depuis rebâti à diverses époques, il n'est rien resté qu'une haute tour gothique à contre-forts massifs et une porte ornée de colonnes du xvie siècle. En 1524, le Présidial, chassé de Périgueux par la peste, y installa temporairement sa juridiction. Le site, frais et charmant, présente de jolis points de vue sur la vallée.

D'Agonac à Château-l'Évêque on cotoie la rive gauche de la Beauronne, d'assez près et sur un terrain uni et découvert, où ne se rencontrent ni travaux d'art ni terrassements considérables; partout des champs et des prés coupés d'arbres ou de petits bois et sur la droite le long de l'eau, des peupliers. Sur l'autre rive la côte se dresse blanche et crayeuse, chargée d'une maigre verdure et d'arbres étiolés. A gauche, au contraire, la végétation est d'une opulente monotonie. On traverse le bourg de *Preissac*, dont le haut clocher carré, percé de triples baies en berceau, reste à droite de la voie. Les cultures de gauche s'étagent sur le coteau rapide dont la ligne de fer coupe le pied et qui s'aplanit de nouveau en deçà de Château-l'Évêque.

61e STATION. — CHATEAU-L'ÉVÊQUE.

7 kil. d'Agonac. — 9 kil. de Périgueux. — 490 kil. de Paris.

Le nom seul de ce petit bourg (1553 hab.) indique en quelle affection le tenaient les évêques de Périgueux qui en avaient fait leur château de guerre et leur résidence d'été. Le 14 juillet 1575, l'évêque Pierre Fournier y fut étranglé dans un escalier par ses domestiques qui le couchèrent dans son lit et s'enfuirent en emportant ce qu'ils purent d'écus.

La vieille demeure, bâtie au milieu du xive siècle par Adhémar de Neuville et restaurée maintes fois depuis, se montre au passage dans sa masse noire et confuse de tours crénelées et de pavillons à toits pointus. Mais c'est de l'autre bord qu'il faut la voir, surplombant d'en haut une splendide prairie bordée d'admirables et profondes allées de peupliers gigantesques. Au-dessus de la verdure qui monte le long de la pente où sa crête est assise, se dresse le groupe des logis, défendus aux angles par des tours car-

rées à créneaux et à mâchicoulis, dont les toits de toute forme, en briques rouges, s'entremêlent à la cime inégale des arbres.

L'*église* qui en dépendait autrefois, comme l'attestent encore des restes d'enceinte, n'est qu'une espèce de grange, de bâtisse toute moderne, surmontée d'un clocher plus ancien mais aussi insignifiant. Vu du reste de ce côté, le château lui-même est sans caractère.

Sauf un ou deux logis de meilleure apparence, le bourg n'est qu'un assemblage de maisons basses, à un seul étage, neuves pour la plupart et recouvertes de tuiles.

EXCURSION A BRANTOME.

Deux voitures transportent les voyageurs à Brantôme, partant l'une et l'autre de Périgueux et passant à Château-Lévêque, le courrier d'Angoulême vers 11 heures, le matin, le courrier de Brantôme, le soir à 4 heures; l'une et l'autre repartent le lendemain matin de Brantôme à 7 et 10 heures.

On gravit la route de Périgueux à la Rochelle, bordée tout du long à gauche de châtaigniers ou de maigres acacias, au-dessus de prés verts et de champs de maïs que baigne un ruisseau dont la source anime un moulin. Dans le creux d'un vallon, un *château*, espèce de grande et belle ferme, s'abrite à un semis de pins qui couvre la pente. A droite, la côte est chargée de vignes ou de bois, mais le plus souvent aride et nue. Bientôt on entre dans un désert de craie, qu'égayent à peine quelques cultures. La vigne noire reparaît et s'aligne à perte de vue sur les deux bords. On est au faîte du coteau (230 mètres) qu'il faut redescendre en tournoyant à travers la lande. L'horizon s'ouvre à droite vers *Sencenac* (455 hab.), d'abord assez étendu, mais bientôt couvert par un semis de sapins. A gauche, dans un détour rapide, entre deux vallons, se distingue très-nettement au loin la tour octogonale, entière encore et comme neuve du *château de Bourdeille*. On rase le pied d'une crête sur laquelle s'étagent les rares maisons du village de *Puy-de-Fourches*, dont le presbytère se bâtit sur la pente même, faisant face à l'horizon, et sous l'église qu'on a peine à distinguer des autres fermes. Le chemin de Bourdeille vient s'embrancher à gauche à quelques pas au-dessus du *Bosc-de-*

Sarazignac qui borde la route, comme un peu plus bas le village de *Lasserre* (22 kil. de Périgueux). Après plusieurs détours le long de côtes arides, une rude montée entre des champs de maïs et une touffe de bois amène au dernier sommet d'où l'on aperçoit la Dronne à sa gauche, et devant soi, comme à ses pieds,



Château et rochers de Bourdeille. — D'après une photographie de M. J. Robuchon.

le groupe charmant de Brantôme dominé par son haut clocher (1 heure 1/2 de route — 15 kil. de Château-l'Évêque).

Brantôme (hôt. : *Villotte*, — *du Grand-Cerf*) est une gentille petite ville (2584 hab.), bâtie presque tout entière dans une île, entre deux bras de la Dronne, un peu au-dessus du confluent de la Cole, à l'abri de profondes collines de belles pierres blanches,

que recouvrent la vigne, les fruits et une luxuriante verdure. Elle était jadis ville forte, entourée de murs et de fossés avec *tours* rondes dont trois existent encore aux abords des ponts. Les fossés ont depuis longtemps été convertis en magnifiques boulevards, qui à demi épargnés par le temps coupent la ville de préaux ombreux, bordés d'eaux vives. La Dronne poissonneuse court et circule entre les arbres penchés sur ses deux rives, reliées par quatre *ponts*. Le premier, de 5 arches surbaissées, s'ouvre à l'entrée de la ville. Au-dessous un second, à plein cintre, autrefois défendu par des fortifications, aujourd'hui tout croulant, ruiné, couvert du haut en bas d'une magnifique couche de mousse et de lierre, attend, condamné, l'heure de la chute suprême. Tout près en amont un moulin à eau s'encadre dans les peupliers et dans la ruine. Un pont de trois arches, au centre, conduit de la ville à l'église. Un dernier enfin, près de l'hôpital, au bout du *Fossé* donne sortie dans la vallée. On appelle particulièrement *le Fossé*, un reste des anciens boulevards bordé d'une part d'admirables tilleuls, de l'autre d'ormeaux, dont les cimes réunies recouvrent sur la rive gauche une promenade.

L'orgueil et la vie même autrefois de Brantôme est son antique abbatiale fondée, suivant les uns, par Charlemagne en 769 ou en 796, ou encore, suivant d'autres, par Louis le Débonnaire. Le bâtiment de l'*abbaye* n'est qu'un banal édifice du XVIIIe siècle en forme de caserne, converti par moitié en pensionnat, le reste abandonné ou loué dans son délabrement aux ateliers d'un tonnelier. L'*église* en revanche est une merveille archéologique. Longtemps délaissée, sans voûte à tous les ravages du temps, elle a été réparée sous la direction de M. Abadie et convertie par suite en paroisse.

L'*ancienne église paroissiale*, aujourd'hui close et abandonnée, lui fait face à l'autre bout du pont de pierre. Son portail (XVe s.), garde encore au sommet du contre-fort de gauche, un rang de créneaux et de mâchicoulis, restes des fortifications qui défendaient l'édifice. A l'intérieur, l'autel orné de bas-reliefs en bois provient de l'abbaye voisine.

L'église abbatiale, où se célèbre aujourd'hui le culte, est une large et haute nef sans bas côtés, en forme de parallélogramme

parfait, divisée en trois travées dont une comprend le chœur. La voûte à 8 pans avec formerets plats repose sur des chapiteaux à crochets curieusement historiés que portent de hautes colonnes engagées dans les angles. Les premières travées de droite et de gauche sont éclairées d'une étroite fenêtre romane avec large



Abbaye de Brantôme.

voussure extérieure et tores en dents de scie, que soutient le chapiteau à feuillage d'une mince et légère colonnette. La seconde travée est emmurée. Trois longues fenêtres ogivales avec double rang de colonnes en retrait entrouvrent le mur du fond du chœur, surmontées d'une quatrième et haute baie en forme de croix latine mais de date postérieure. Extérieurement le chevet de l'é-

glise est carré et reproduit sur sa face plane, entre deux larges piliers plats, les dispositions des quatre fenêtres intérieures. Une série de modillons romans soutenait la plinthe de la corniche. Le mur de côté s'appuie du haut en bas sur deux énormes contre-forts plats. Sous le toit courent deux fausses arcades soutenues par trois hautes colonnes, dont deux descendent jusqu'à terre, la troisième, au centre, s'interrompant vers les deux tiers de la hauteur, entre deux larges fenêtres ogivales qui couronnent deux fausses baies à voussures ornementées, sur une console formée d'une tête d'homme à moustaches et barbe pendantes. Dans le pied du dernier pilier, à droite, un *cadre de pierre*, carré, contient un personnage, les bras et les jambes étendus comme sur une croix de saint André, et qui semble avoir été mutilé à dessein par une main plus pudique que celle du sculpteur.

La seule *chapelle* qu'offre l'intérieur de l'église s'ouvre à l'entrée à gauche, en demi-coupole dont l'arc doubleau forme berceau, bordé d'un tore en saillie de pointes de diamant, avec chapiteaux de feuillages entrelacés et de têtes grimaçantes. Le mur est orné de cinq fausses arcades, entre chacune desquelles se voient représentés *Isaïe le prophète*, *Joachim*, *sainte Anne* et *saint Jean*. Au centre, *la Vierge*, nimbée d'or, et l'Enfant Jésus sur ses bras. Dans la voûte, une *Adoration des bergers* sur fond d'or. La Vierge et saint Joseph adorent à genoux l'enfant emmaillotté, que des bœufs contemplent de leur crèche. A droite une mère envoie son fils présenter un nid, et des pasteurs accourent, dont un porte la musette; à gauche d'autres bergers se tiennent prosternés ou jouent des instruments et chantent. Deux anges planent au-dessus de la scène; et l'inscription en lettres d'or, qui la borde, traduit l'impression dont s'est inspiré l'artiste : *Pax hominibus bonæ voluntatis*. Cette page toute moderne, due au pinceau de M. Louis Lafon, est déjà plus qu'à demi effacée par l'humidité envahissante; mais le sentiment exquis, dont elle rayonne, semble plus pénétrant encore par cette apparence de vétusté qui laisse l'esprit et les yeux comme incertains entre l'idéal de deux arts et de deux âges. — Dans le mur extérieur, à gauche, on a incrusté un cadre de pierre (XIIIe s.) représentant le *Baptême du Christ* par saint Jean. Tout à côté, dans le mur faisant face au chœur, deux scènes

de la même époque représentent un martyr. — Au-dessous, un chapiteau antique à feuilles d'acanthe sert de bénitier.

Une riche porte, de six bas arceaux d'ogive en retrait avec élégantes moulures, donnait accès à un beau **cloître**, qui reliait l'abbaye à l'église. Il y a peu d'années il existait encore complet, avec un vieil ormeau au centre et ses quatre murs tout lambrissés de mousse et de lierre, admiration des artistes, modèle dit-on, pour Cicéri du fameux décor de *Robert le diable*. Les dernières restaurations de l'église l'ont saccagé, au grand regret des habitants qui n'en sont pas encore consolés. Sept travées seulement en subsistent formant le fond d'une cour qu'égaye un joli massif de fleurs. La voûte en est divisée en carrés d'ogives avec formerets dont les nervures, du côté du mur, se réunissent à mi-hauteur, sur un pilier commun, et vers la cour, descendent le long de piliers sans chapiteaux, que contrebutent des contreforts extérieurs. — Nulle part trace aucune de statues ou de moulures ; — mais à travers les fenêtres grillées, qui ouvrent sous l'allée même, la vue plonge dans des chapelles, aujourd'hui converties en caves et en cellier. La première à droite, et la plus curieuse, est soutenue au centre par une colonne d'où rayonnent les rameaux de la voûte (s'adresser au curé pour visiter).

Le **clocher** (50 mètres), qui de loin semble couvrir toute la ville, est bâti en dehors, derrière et sans communication avec l'église. sur le roc, creusé de vastes cavernes, que soutiennent des colonnes antiques de marbre. On n'y parvient que par les chapelles intérieures du cloître, dont le curé seul a la clef, ou le long de la côte à travers la *Garenne*, par une arche de pierre. La tour présente un carré à quatre étages de pierres de taille, superposés en retraite l'un sur l'autre, et recouverts d'une calotte octogonale pointue, comme une pyramide. Sous le faîte, de chaque côté, s'alignent quatre petites baies rondes. L'étage inférieur, avant que l'on ne se fut avisé de boucher cinq des arcades, formait une salle ouverte sur trois faces par six arcs épais et portant une curieuse voûte elliptique. Au-dessus, un escalier percé dans le gros mur du nord donnait accès à une seconde salle éclairée d'un même nombre d'arcades entrecoupées de colonnes mais non voûtée et portant seulement un plancher où posait le beffroi. Un

long pignon, formant l'angle aigu des deux bras d'un A, encadre extérieurement au deuxième étage une large baie romane, en envahissant de sa pointe l'étage supérieur. Cette bizarre ornementation attire l'œil et a frappé l'imagination du populaire. On raconte encore à Brantôme que Charlemagne est le fondateur du clocher. Dans un accès de dévotion, il avait juré de bâtir autant d'églises que l'alphabet compte de lettres. Il avait commencé par l'A et paraît s'y être tenu. « Tout y indique, dit M. Viollet-le-Duc, une origine latine, le système de construction, l'appareil, la forme des arcs. C'est un art complet développé au point de vue de la construction. Il y a même dans les proportions de cet édifice une certaine recherche qui appartient à des artistes consommés. La rudesse de la partie inférieure, qui rappelle les constructions romaines, s'allie par des transitions heureuses à la légèreté de l'ordonnance supérieure. »

Un peu au sud du clocher, et derrière les bâtiments mêmes de l'abbaye, de curieuses **grottes**, habitées, dit-on, par quelque anachorète ou par les premiers moines, offrent d'étranges sculptures dont l'origine reste inexpliquée. Sur le mur de caves immenses, anciennes carrières sans doute, converties aujourd'hui en cellier (s'adresser au tonnelier, locataire des caves et de l'abbaye — 50 centimes), apparaît une tête énorme de femme dont deux anges supportent les tresses pendantes. Au-dessus se dresse la Mort avec sa faux, éveillée comme en sursaut par deux anges qui lui sonnent de leur trompette aux oreilles. Au-dessus encore plane le Père Éternel. De chaque côté, sous chaque ange s'aligne, comme au sortir du tombeau, dans un tympan spécial, un rang de têtes différemment coiffées. — Aux deux bouts extrêmes et un peu en dehors de la scène, un ange consolateur soutient des moines agenouillés. — Dans une autre face du mur, plus loin à droite, le Christ meurt sur la croix. Trois femmes se tiennent au pied, dont une, plus petite de taille, étreint le bois sacré, les deux autres, à distance, debout. Aux confins du cadre, de chaque côté, deux femmes s'inclinent agenouillées, dont une sur un prie-Dieu. — Ce dernier groupe est plus moderne, mais ni l'un ni l'autre ne semble bien ancien ni de façon antérieure au XVe siècle. L'œuvre d'ailleurs en est brute et à peine dégrossie et le paraît peut-être

plus encore, mutilée qu'elle est par les prisonniers espagnols du premier Empire, logés longtemps dans ces antres sombres.

Toute la côte derrière et par de là l'église est ainsi fouillée souterrainement de profondes cavernes, que soutiennent de çà de là des constructions habitées et à demi entr'ouvertes. Les masures inachevées s'entremêlent aux débris de la roche suspendue sur le chemin, que rase la rivière. Le quai, le long de l'église, est bordé d'une élégante balustrade antique de pierre, qui sur l'autre rive ne s'y rencontre qu'interrompue et par intervalles. Dans le fouillis des vieilles rues de la vieille ville, les logis du XVI[e] siècle abondent et les travées plus anciennes coupées d'ogive ou d'arcs en



Brantôme : Vue de l'église abbatiale.

berceau. A la rencontre des deux chemins qui mènent à l'abreuvoir, un édifice, carré du côté de la rivière, avec toit en cône tronqué irrégulier, porte suspendue dans l'angle postérieur une grosse tourelle ronde, qui s'interrompt en cul-de-lampe et que couronne un faîte pointu. Sur la face voisine s'ouvre une très-belle croisée du XVI[e] siècle. Vers la ville, une tourelle, engagée à demi, laisse entrevoir une haute cheminée carrée dont l'orifice est couronné d'une petite colonnade. On appelle dans la ville cette maison *la Diarce*, sans qu'aucun souvenir populaire interprète son nom.

Des blocs de pierre alignés dans l'eau permettent de passer à

pied sec, en temps ordinaire, au bout du chemin. La rue où il aboutit ainsi présente tout à l'entrée à droite les ruines d'un antique édifice, dépendance sans doute de l'abbaye, dont une seule face existe, rasée à hauteur du premier étage, montrant quatre arceaux ogivaux et au-dessus d'étroites fenêtres avec trèfles ou accolades, le tout emmuré et converti en cuvier. — Un peu plus loin à gauche, se voit une autre *maison* bien conservée du XVI[e] siècle.

Au sortir de Château-Lévêque, on continue à suivre la Beauronne, sur la rive même, à gauche de la voie, le long de prés semés de touffes d'arbres et bordés de peupliers. On traverse une tranchée taillée dans le roc. Les collines, d'aspect crayeux et blanchâtre, qui bornent la vue à droite, sont formées de bancs d'excellent calcaire crétacé, dont l'exploitation promet à la station voisine un riche avenir. Une voie spéciale d'évitement facilite le chargement des produits. La Beauronne franchie près du village des *Grèzes*, on laisse à gauche une briqueterie de M. Mie pour s'engager dans le roc calcaire qui aboutit à un viaduc sur la route impériale de la Rochelle. A droite, au fond de la vallée, on aperçoit bientôt l'*aqueduc*, qui conduit à Périgueux les eaux de la source du *Toulon*, puis la source elle-même s'échappant avec bruit du pied d'un rocher calcaire. La voie coupe à quelques pas de là le chemin de l'Église-Charles, seul souvenir qui reste d'une église bâtie, dit une tradition sans fondement, par Charlemagne. — On s'arrête pour la vérification des billets, à l'entrée de Périgueux, le long et tout près des murs du cimetière, dont les beaux arbres et les hautes tombes bordent le chemin à gauche, tandis qu'à droite, sur l'autre rive de l'Ille, s'étend le nouveau champ de courses, inauguré en 1865. Les dépendances de la gare couvrent plus de 235000 mètres carrés. Une rotonde demi-circulaire contient à elle seule dix-sept machines; vingt-six autres sont abritées dans une remise rectangulaire. Les magasins de charbon peuvent être approvisionnés pour six mois. Des ateliers d'ajustage, de montage, de forge, de peinture, de sellerie, de tours, de scierie, occupent aujourd'hui

350 ouvriers, et s'accroîtront encore avec les besoins nouveaux imposés par l'ouverture de la ligne du Cantal. En ce moment Périgueux est déjà le centre de jonction des lignes de Limoges à Agen, de Coutras à Bordeaux, de Toulouse par Lexos et Capdenac et de tout le matériel de service et de consommation de ces différents réseaux.

62e STATION. — PÉRIGUEUX.

9 kil. de Château-Lévêque. — 99 kil. de Limoges. — 52 kil. d'Agen.
499 kil. de Paris.

Renseignements généraux.

HÔTELS : — *de France;* — *du Périgord;* — *des Messageries;* — *des Postes;* — *Saint-Pierre;* — *Védrenne et de l'Univers;* — *de Toulouse*, — *de Bordeaux.*

OMNIBUS du chemin de fer, 30 cent. par voyageur; 20 cent. par colis.

POSTE AUX CHEVAUX : rue Saint-Martin, près le boulevard. — Location de chevaux et voitures à volonté, calèches, chars-à-bancs, coupés, omnibus à 6, 8, 10 et 20 places. — 5 fr. pour toute course en ville, de moins d'une heure ; 2 fr. la seconde heure.

POSTE AUX LETTRES : — place Francheville.

TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE : — à la Préfecture.

IMPRIMEURS : — *Paul Dupont et Cie;* — *Boucharie;* — *Bounet;* — *Rastouil.*

LIBRAIRES : — *Bounet;* — *Paul Dupont;* — *Mlle Faure;* — *Lepeyrière aîné;* — *Mlle Tarrade.*

Situation. — Aspect général.

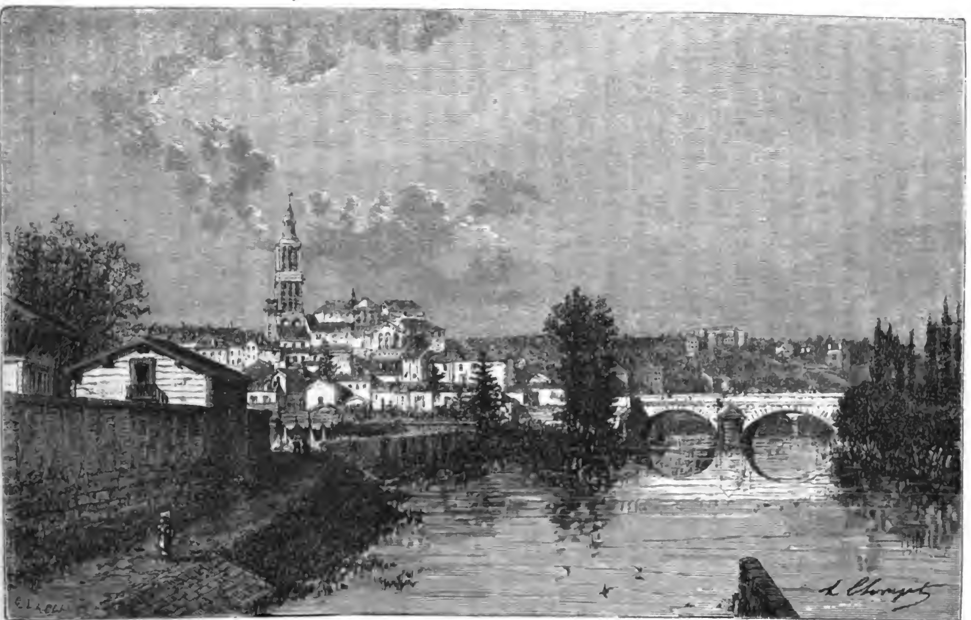
Périgueux, chef-lieu du département de la Dordogne, ville de 19140 habitants, s'étend de l'est à l'ouest sur la rive droite de l'Ille, au penchant d'un coteau dominé de toutes parts et d'où la vue l'embrasse. A la voir seulement d'en bas, de l'autre rive de l'Ille, bordée d'une chaîne de hautes cimes arrondies qui courent et s'abaissent en mamelons continus, semés de curieuses villas, la ville du moyen âge apparaît tout entière, les pieds dans l'eau et tout assombrie de rues tortueuses, étroites, fangeuses, au-dessus desquelles ressortent quelques hautes cheminées de fabriques et l'œuvre immense de saint Front; — plus haut la ville moderne, aux blanches maisons, aux toits espacés par de larges promenades et les cimes d'arbres entremêlées;

plus loin à gauche, la cité romaine, à l'écart comme un faubourg, aux maisonnettes neuves et basses, dont les murs reposent ou s'appuient sur d'incomparables ruines. Tout du long descend l'Ille, aux berges basses et plates, entre de magnifiques allées de peupliers et comme enclavée dans un vallon sans issue.

Ponts. — Places. — Promenades, statues et fontaines.

Trois ponts en pierre relient les deux rives. Le *pont Neuf*, à trois arches munies d'éperons, date d'un siècle (1756-1767). Le *pont Vieux* est de reconstruction récente (1860). On trouva pendant les travaux, dans une auge en pierre, sur des consoles en dehors du parement de l'ancien mur, un squelette d'homme adulte, sans tête. Une entaille de la pierre contenait à la place une petite fiole en verre, sans qu'aucun indice ait pu être recueilli sur l'origine de cette sépulture. Entre les deux ponts, un joli quai, dont les berges et les talus sont plantés d'arbres, est bordé, du côté des maisons, d'une grille en fonte, d'où l'on plonge dans les vieilles rues, de l'autre, d'une simple claie d'attente. A l'entrée, vers la descente de la ville, s'étend une ligne de remarquables logis, qu'ont malheureusement à demi enfouis les travaux d'assainissement des bas quartiers. Le premier, formant l'angle, est un *hôtel* du XVIe siècle. Dans son large toit en tuiles sont percées deux élégantes fenêtres à doubles meneaux surmontés de fleuronnements en partie brisés; au-dessous règne une terrasse toute bordée de mâchicoulis. Des fenêtres modernes forment deux étages dans la façade extérieure, mais la base s'en perd dans les constructions du quai. La maison voisine offre une double terrasse superposée, que portent des colonnes de pierre, ornementées de feuillage et couronnées d'un chapiteau. Les lucarnes même sont fouillées d'élégantes sculptures. A côté s'ouvre un grenier dont la fenêtre porte un écusson.

Un *canal*, creusé depuis peu, descend du pont Vieux au *port*, construit en 1837 pour faciliter la navigation de l'Ille (27470 mètres carrés). Au point même où il se termine, à l'autre extrémité de la ville, passe la route de Bordeaux sur le *pont de la Cité*, à trois arches de pierre, construit en 1832. On y parvient de la ville par une admirable avenue de peupliers de la Caro-



Périgueux. — D'après une photographie de M. J. Robuchon.

line formant une immense et haute voute bordée de longs préaux de verdure.

La rue Neuve, qui du pont Vieux remonte en ville, débouche sur la *place Francheville*, belle esplanade carrée, que borde une allée de jeunes arbres, où se réunissent à certaines heures les voitures et les brocanteurs; en face se sont bâtis de beaux et riches hôtels; à droite, à l'angle même de la montée s'élève la vieille *tour Mataguerre*, ainsi nommée en souvenir, croit-on, d'un lieutenant d'Auberoche, qui y fut longtemps enfermé. Reconstruite en 1477, elle faisait primitivement partie des fortifications du Puy Saint-Front, élevées sous Philippe Auguste et dont il ne se voit plus qu'une autre tour sur la rivière, dans le jardin de la maison Foucault.

Une simple ligne de maisons, formée de cafés, de riches magasins et d'hôtels élégants, entre autres l'*hôtel de France*, sépare la place Francheville de la **place du Triangle**, qui doit son nom à sa forme géométrique. C'est le centre de la vie remuante et des arrivages de voitures, autrefois aussi des promeneurs et de la mode élégante, qui l'ont peu à peu délaissée. Un rang de maigres arbustes suffit à peine à donner quelque ombre aux bancs de pierre. Au centre, sur un piédestal de granit, s'élève la *statue* en bronze *du maréchal Bugeaud*, enfant de Limoges, et par adoption du Périgord, qui s'est honoré de ce souvenir. Une des faces du socle porte les jeunes armes du duc d'Isly avec sa glorieuse devise : *Ense et aratro;* une autre, les états de service du vieux soldat, caporal à Austerlitz, mort en 1849 maréchal de France. La pose du maréchal est simple et familière, la figure d'expression grave et paternelle, et le caban arabe qui retombe des épaules, fournit assez heureusement au sculpteur les lignes onduleuses, propices à sa fantaisie. L'artiste est M. Dumont, de l'Institut.

La **place Michel-Montaigne**, qui fait suite presque immédiatement, est réservée aux ébattements des charlatans, des cirques et des saltimbanques. C'est un quadrilatère allongé, bordé d'une allée de tilleuls taillés et émondés au ras des branches, qui forme à chaque extrémité un promenoir transversal de six ou sept rangées de hauts arbres. A l'entrée se tient le *marché aux*

fleurs. La *statue* du philosophe par le sculpteur Lanno (1838) le représente rêvant, le carnet et le crayon en main. Sur une des faces est inscrite la gracieuse parole qui lui a sans doute valu cet honneur : *M'aimerois à l'adventure mieulx deuxiesme ou troisiesme à Périgueux que premier à Paris*.

Les **allées de Tourny** continuent et forment angle d'équerre avec le cours Montaigne. Une quadruple avenue de grands et vieux arbres orne une magnifique esplanade, dont l'extrémité, bordée d'un revêtement en pierre avec siéges adossés, domine le cours de l'Ille, les coteaux et les prairies clairsemées de toits rouges. L'hôtel neuf de la Préfecture la termine à gauche; à droite en contre-bas, descendent des bains; plus haut, sur la droite encore, une large avenue donne vue et chemin libres sur Saint-Front. A l'entrée du cours une *statue* en bronze *de Fénelon* (1840) par le sculpteur Lanno, tournée vers la ville, porte sur le piédestal ces mots en lettres d'or : *Il vaut mieux que le feu ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur*.... simples et admirables paroles que lui seul peut-être et Vauban pouvaient dire dans ce siècle d'opulente misère où le pauvre peuple n'était rien.

Une **fontaine** monumentale à triples vasques de bronze superposées décore, depuis le 15 août 1836, la *place de la Claûtre*, Elle s'alimente au Pouradier, sur la route de Paris, dans un bassin où un aqueduc conduit les eaux de la source du Toulon, qui s'épanche à flots du coteau calcaire, à trois kilomètres de la ville. — Quatre autres *fontaines* jaillissent aux angles d'un nouveau *marché* couvert, construit en 1832 sur l'emplacement de l'ancienne mairie.

Histoire.

Au sud et à peu de distance du Périgueux moderne, au faîte du coteau escarpé de *Cornebeuf*, s'élevait sur la rive gauche de l'Ille, *Vésone*, la capitale des Pétrocoriens. Rien absolument n'en subsiste plus; mais le sol y est partout pétri de débris d'armes et d'ustensiles de tout genre, haches de pierre, dards, traits, pierres de fronde, anneaux, vases en terre cuite, ornements de verre bleu, bracelets, colliers, ciseaux de bronze, seuls témoins

de cette métropole disparue. — Après le désastre d'Alésia, où 5000 Pétrocoriens avaient combattu, les Romains prirent possession du pays qu'ils sillonnèrent au plus vite de routes militaires, chemins de servitude et de civilisation. Peu à peu une nouvelle ville, pour se développer mieux à l'aise, s'installait sur la rive droite, au milieu de la plaine. C'est aujourd'hui l'emplacement de la *cité*, jonché encore des ruines d'édifices dont la splendeur avait effacé jusqu'au souvenir de la première Vésone. Elle se trouva bientôt en communication directe avec Limoges, Agen, Bordeaux, Saintes et la Bretagne. En même temps, un camp à demeure, garantie contre toute rébellion, s'établissait sur le plateau de la Boissière, où l'on peut encore en suivre les contours. Ce fut sans doute quand le pays fut rentré dans le calme et que Vésone jouit des bénéfices du décret de Caracalla, qui l'érigeait en cité romaine, que s'élevèrent les temples, les arènes, l'aqueduc construit aux frais d'un des duumvirs, ces monuments de toute sorte, dont les entablements, les corniches, les frises, les chapiteaux, les colonnes, les moulures intactes ou brisées se retrouvent à chaque pas perdus dans les constructions nouvelles ou dans le sol tourmenté.

Vers le v[e] ou le vi[e] siècle, le passage des barbares réduisit toute cette civilisation et cette opulence en solitude. Aucun document certain ne parle de cette histoire. C'est à peine si à travers les légendes confuses et naïvement populaires on entrevoit les premières prédications de saint Front et, au vi[e] siècle, l'érection, auprès de son tombeau, d'un oratoire par l'évêque Chronope, puis, vers la fin du x[e] siècle, d'une abbaye par l'évêque Frotaire de Gourdon, autour de laquelle, vinrent se grouper comme partout, les cabanes des colons qui allaient hériter des ruines de Vésone et de ses franchises municipales. Ce fut le *bourg du Puy Saint-Front*, rival et bientôt l'égal en importance de la *cité* plus antique, où siégeait l'évêque mais que dominait l'abbaye et qui devint plus tard une commune, privilége dont ne jouit jamais la cité. Le Périgord était alors, et depuis Charlemagne, gouverné par des comtes qui, établis fonctionnaires amovibles, n'avaient pas tardé à se rendre indépendants et héréditaires. C'est un de ces puissants seigneurs, Adalbert I[er], qui à la sommation de

Hugues Capet : « Qui t'a fait comte ? » avait répondu ces mots célèbres : « Qui t'a fait roi ? »

Détruit en 1120 par un incendie, le monastère fut aussitôt relevé de ses ruines, muni d'une solide enceinte, derrière laquelle venaient de jour en jour chercher asile les habitants d'en bas, au milieu des luttes violentes et souvent ensanglantées que provoquait cette émigration même. En 1269 seulement ville et cité s'unirent par un traité solennel. Un premier arrêt du Parlement (1290) fixa les droits respectifs du consulat et du chapitre de Saint-Front, tandis qu'un autre daté de 1309 mettait fin rudement aux empiétements de quelques familles bourgeoises qui prétendaient à se perpétuer dans leurs fonctions électives.

Pendant la guerre de Cent ans, Périgueux, ainsi uni et apaisé, repoussa seul, sans aide, et par trois fois, les Anglais qui ne parvinrent qu'en 1356 à s'établir dans la cité dont le traité de Brétigny leur consacra pour un temps la possession. A partir de Charles V, la ville entière fit retour et resta définitivement acquise au domaine royal. Le comté, confisqué en 1399 sur le comte ArchambauldV, vendu en 1437 à Jean de Bretagne, comte de Penthièvre et vicomte de Limoges, revint en dot à Antoine de Bourbon, et, par son fils Henri IV, à la couronne de France.

En 1575, les Calvinistes occupèrent Périgueux qu'ils gardèrent comme ville de sûreté, jusqu'en 1581, en vertu de l'Édit de 1576. La Fronde livra la ville à Condé ; mais le marquis de Chanlost, qui y gouvernait au nom du prince, eut l'art par ses procédés violents de soulever les habitants. Averti à temps, il se présenta, la veille même du jour où devait éclater l'explosion, au domicile de Joseph Bodin, signalé comme chef principal du complot ; et, trouvant porte close, il se disposait à tourner la maison par les jardins, quand le battant s'ouvrit de lui-même. Chanlost s'élance suivi de 30 hommes et tombe frappé à mort. Bodin sort alors avec ses amis et appelle la ville aux cris de : « Vive le roi ! le tyran est mort ! » En quelques instants tout est debout, et l'armée royale, qui accourt des environs pour prêter secours, est consignée aux portes et forcée d'attendre l'arrivée du nouveau gouverneur (16 septembre 1653).

C'est à peu près le dernier fait saillant de l'histoire de Péri-

gueux, où la Révolution même se passa sans grands mouvements, grâce à l'esprit de modération des représentants Romme et Lakanal. Quant aux illustrations locales, il est peu de grandes villes qui aient inscrit moins de noms au livre d'or de la France. Bien inspirée pourtant, Périgueux a su s'approprier par la reconnaissance les grandes gloires du Périgord, Montaigne, Fénelon, même le Limousin Bugeaud, dont les statues parent et honorent ses promenades. On regrette seulement de ne pas rencontrer quelque part un souvenir pieux du brave *Daumesnil*, enfant de Périgueux, celui-là, *la jambe de bois*, comme l'appelaient les Parisiens, qui lui tiennent compte encore de sa double défense de Vincennes contre les envahisseurs de 1814 et de 1815.

Antiquités. — Musées. — Maisons anciennes.

L'originalité propre de Périgueux, ce qui la distingue de cités plus importantes et peut-être aussi anciennes, c'est l'abondance et l'intérêt des antiquités qu'elle a conservées.

Si les indices de *l'oppidum Gaulois de Cornebeuf* qui fait face à la cité sont à peine reconnaissables sur le sol, on peut suivre à l'aise, le long du plateau de *la Boissière*, l'ancienne levée du **camp romain** (600 mèt. de longueur sur 300 de largeur), dont le relief varie de 5 à 6 mètres, sur 5 mètres environ d'épaisseur. Des débris d'urnes, des fragments d'armes, des amas de cendres abondent à l'intérieur.

Sur la rive droite de l'Ille, à l'endroit appelé *château de Godoffre*, les fouilles du canal de navigation ont fait reconnaître en 1858 des **Thermes** du Ier ou plutôt du IIe siècle qu'alimentait la fontaine de *Grandfont* (commune de Saint-Laurent sur Manoir) et dont l'aqueduc, en ciment, recouvert de larges dalles de pierre, longeant les revers des coteaux, à 7 kilomètres de Périgueux, passait au Petit-Change et traversait la rivière au moulin de *Cachepouil*. Une inscription, aujourd'hui conservée dans la grotte du château de *Barrière*, atteste que ces thermes, construits par Marcillius, avaient été restaurés par Marc Pompée, prêtre de l'autel d'Apollon Cobledulitavus. Ils présentaient 60 mètres de façade, avec trois égouts voûtés sur un sol pavé d'une mosaïque grossière.

Dans la ville même, de nombreuses *mosaïques* ont été rencontrées, dont une dans le jardin public, du côté du collége, auprès d'un puits, deux autres dans l'ancien cimetière, près de la caserne. Tout récemment, le long et sur la gauche de la voie, et à quelques pas au-dessous du pont qui conduit à la tour de Vésone (le chemin en a pris le nom de *rue Mosaïque*) quelques déblayements



Tour de Vésone, à Périgueux.

en ont fait découvrir une des plus remarquables, noire et blanche, entrecoupée de filets rouges et tout égayée de rinceaux de fleurs, de quatrefeuilles et d'oiseaux. Elle vient d'être enlevée du sol par fragments et emportée au musée où elle attend un emplacement digne d'elle.

On se rend à la **tour de Vésone** par la rue Saint-Pierre-ès-

Liens, qui prolonge le côté droit de la place Francheville. La ligne de fer, dès son arrivée à Périgueux, en rase presque le pied et la laisse à dr. en passant. C'est une construction ronde, haute de 27 mètres, sur 20 mètres 70 centimètres de diamètre, où aboutissaient autrefois toutes les grandes voies de la cité. Elle s'ouvre éventrée du haut en bas comme par deux coups de sabre, qui en auraient emporté presque une face entière.

Le petit appareil qui la compose est coupé presque à mi-hauteur de cordons de briques, qui se rapprochent de plus en plus avec les dernières assises. Un rang d'étroites et basses fenêtres se dessine extérieurement vers le milieu de l'œuvre par des courbes de briques posées de champ. Des plaques d'un marbre blanc et rouge, maintenues par un ciment très-dur et de grands crochets en fer, formaient autrefois un revêtement qui en devait complétement modifier l'aspect. On en a détaché les derniers spécimens pour le musée (nº 43-44). Le sol intérieur, que l'herbe recouvre aujourd'hui, était pavé en briques dont on a trouvé des parties bien conservées. On y a recueilli aussi d'anciens chapiteaux et diverses moulures curieuses. A 4 mètres du pourtour s'enroulait une colonnade que précédaient un porche et un escalier. On est à peu près d'accord pour reconnaître, dans cet antique édifice, le corps principal du temple de quelque déesse locale, — ou topique, comme disent les archéologues, — et dont les parties accessoires ont disparu.

Par derrière, à quelques cents pas, en plein champ, se promène une sentinelle, qui semble perdue. Elle veille sur les approches d'une petite tour basse, carrée, couverte en tuiles, qu'on remarque à peine. C'est la *poudrière*. Plus loin, à droite, se trouve la *caserne*.

En remontant dans la cité, sur une partie de l'ancien mur d'enceinte, on rencontre le **château** ruiné **de Barrière**, habitation principale des damoiseaux qui luttèrent au moyen âge contre le Puy Saint-Front, et dont un lui a laissé son nom. Ce château, dont la dénomination primitive s'est perdue dans la suite des siècles, remonte à une époque très-reculée. Sa base au moins, formée de pierres de grand appareil, surmontée de plusieurs cordons en briques, et ses deux tours de construction romaine, firent

évidemment partie de l'enceinte fortifiée et datent du IIIe siècle ou du commencement du IVe. La tour la plus élevée qui domine au sud toutes les ruines, ronde à l'extérieur et carrée à l'intérieur, est l'œuvre du Xe siècle. « Le corps du château, dit l'abbé Audierne, appartient au XIIe siècle; quelques fenêtres et les portes de l'intérieur sont du XVIe siècle; et l'habitation actuelle, consacrée anciennement à une chapelle et à un caveau sépulcral, est du XIe et du XIIe siècles. Des nombreuses ruines que possède Vésone, il n'en est pas de plus remarquables. » Dans un coin de la cour gisent cinq énormes colonnes cannelées. Dans un angle, une porte d'ogive fleuronnée que surmonte la trace d'un écusson, donne accès dans une tour carrée, dont les chambres sont habitables, et au bas de laquelle a été réuni, sous une grotte factice, une espèce de musée de fragments antiques. La verdure et le lierre s'encadrent partout aux rinceaux des fenêtres et aux vieux murs, dont les ouvertures extérieures laissent entrevoir et suivre l'ancienne enceinte à grands blocs à peine équarris. (S'adresser dans la première cour au jardinier qui a la clef des autres cours.)

Au sortir du château de Barrière, on a presque devant soi, à g., la *porte Normande*, simple arceau, à peine surmonté d'une assise, s'appuyant, des deux côtés, comme sur des piliers, aux débris d'un mur en grand appareil. Le premier portail, à droite, ouvre dans le jardin qui traverse les arènes. L'amphithéâtre, de forme ovale, reposait autrefois sur deux étages d'ordre corinthien. D'immenses pans de murs, sans parement, en blocage lié par un ciment de chaux, de sable, de gravier et de tuiles brisées, plusieurs cages d'escaliers, deux grands vomitoires, une vingtaine de voûtes à peine entamées, formant deux énormes groupes debout à chaque face opposée du cercle, s'étagent entre des jardins et des sentiers fleuris. Quelques habitations s'y adossent ou ont grimpé sur la crête dénudée des voûtes pittoresquement encastrées dans des blocs rompus mais inébranlés. L'édifice, qui pouvait contenir 40 000 spectateurs, dépassait en superficie l'amphithéâtre de Nîmes, offrant en diamètre 91 mètres de longueur, 267 pour le tour de l'arène, 400 pour l'extérieur.

On le fait remonter, au moins, au IIe siècle, mais il n'est guère que du IIIe. Les comtes y avaient installé leur château, au

XIIe siècle et l'habitèrent jusqu'à la fin du XIVe. Cédé, en 1644, par la ville à la *Visitation*, l'emplacement fut transformé en carrière, dont l'exploitation fournit aux religieuses les matériaux de leur église. Il a subi depuis maintes vicissitudes, qui n'ont pu encore aboutir à le garantir de la dernière ruine. Les propriétaires actuels en ont proposé, plusieurs fois à la ville, l'acquisition, qui, tout récemment, n'a eu contre elle, au conseil, qu'une seule voix de majorité, et ils font en ce moment même tracer tout autour de l'enceinte un large boulevard qui devra former une jolie promenade bordée d'élégantes maisons.

L'amphithéâtre occupait un des vides de l'**ancienne enceinte** du Ve siècle, qu'on retrouverait encore dans les constructions modernes, sous les restaurations et les replâtrages qui empêchent de la reconnaître facilement. Les deux tiers peut-être en existent ainsi, dont 8 tours demi-circulaires et ce qui reste de la *porte* dite *Normande* (*V.* ci-dessus p. 303). Les murs, d'une épaisseur de 3 à 4 mètres, sont pétris de fragments de sculptures, et une partie notamment du jardin des sœurs de Sainte-Marthe, près de l'église Saint-Étienne, repose sur des assises de pierre où apparaissent entremêlés des fûts de colonnes et des marbres de toute forme et de toute dimension, et, debout encore à demi, une *tour* de ville à soubassement de grand appareil. Au milieu de l'enceinte existait, prétend-on sans autre preuve, un *temple de Mars*. On a rencontré tout aux alentours des débris de colonnes, de chapiteaux, de cippes funéraires, d'autels votifs, qui sont allés peupler le musée départemental, un des plus riches, sous ce rapport, de la province.

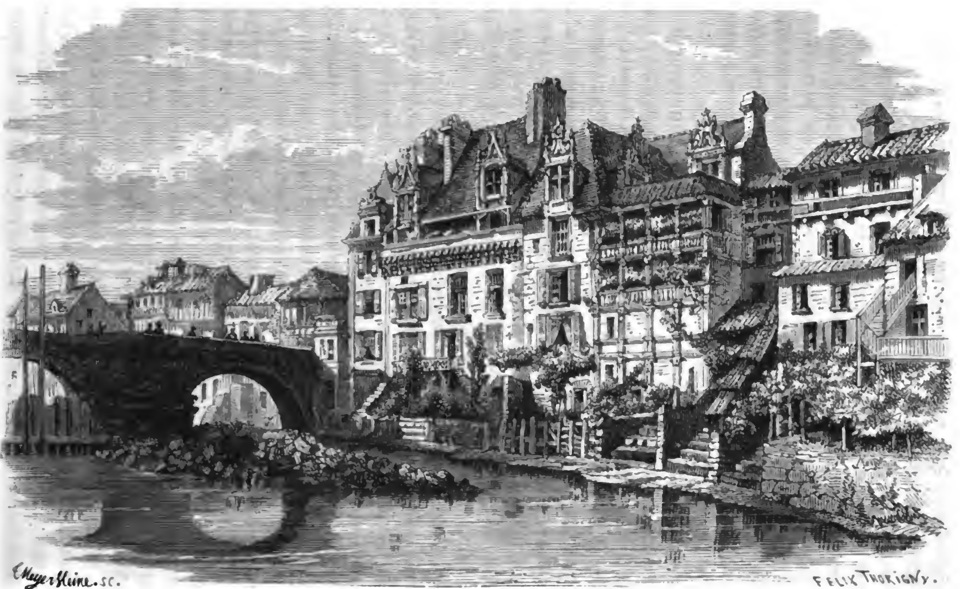
M. Wulgrin de Taillefer, dont les travaux ont, des premiers, mis en lumière l'histoire du Périgord, avait réuni au courant de ses études tout ce que procuraient à son infatigable persévérance des recherches intelligentes. Cette collection, léguée par lui à la ville, est devenue le premier noyau du **musée d'antiquités**, recueilli d'abord dans l'église abandonnée des Jésuites, puis sous le grand vomitoire de l'amphithéâtre, enfin à demeure définitive sans doute, quoique bien humide et de difficile accès, dans l'ancienne *chapelle des Pénitents blancs*, qui est elle-même une des belles œuvres de l'art du XVIe siècle. C'était la chapelle épisco-

pale de la cité, qu'il fallut démolir en 1817 en grande partie, à défaut d'autre moyen possible d'en expulser une confrérie de Pénitents blancs, qui refusait de déguerpir. Ce qui a pu en être sauvé doit sa conservation et sa restauration au zèle continu de l'abbé Audierne, dont les travaux sur les origines et les antiquités périgourdines sont encore, en attendant mieux, le principal guide des travailleurs. Il ne reste à peu près debout que le sanctuaire (XVI[e] siècle) et l'arcade qui le séparait de la nef, mais tous deux couverts de détails sculptés d'une grâce incomparable. Au centre de la voûte, cinq médaillons groupés en forme de croix grecque représentent *Dieu le Père* au milieu des quatre *Évangélistes*. L'inscription d'un des contre-forts atteste que la construction fut commencée le 13 avril 1521 par Gui de Châteauneuf. Outre la donation Taillefer, les libéralités de l'abbé Audierne, du minéralogiste Brard, de MM. Joannet, Morteyrol, du maréchal Bugeaud, du baron de Damas, ont constitué bientôt un fonds sérieux, qui s'enrichira chaque année des richesses livrées par le sol inépuisable. La salle est ouverte au public tous les jours, les dimanches exceptés, de 11 heures à 3 heures. Un précieux catalogue en a été publié (grand in-8°, 1862) par le docteur Galy, conservateur des collections. Sa valeur même l'a rendu rare et absolument introuvable à Périgueux. Il est à désirer qu'une édition nouvelle mette à la portée de tous un livre qui doit rendre populaire la science de l'auteur comme l'est déjà sa complaisance.

Six numéros comprennent la collection des *antiquités égyptiennes;* — 34, celle des objets *antéceltiques*, dont 12 en silex (n° 20) provenant de *Cornebeuf;* — 177, les monuments *romains*, cippes, autels, inscriptions, débris de toute sorte recueillis ici avec piété, parmi lesquels il faut citer l'*autel des Dieux* (n° 103) de forme cylindrique, où se voient debout Jupiter, Diane, Bacchus, Apollon, Vulcain, Hercule et Pomone ; — l'*autel de la Victoire* (n° 154) avec deux prisonniers barbares ; — un des trois *bas-reliefs* (n° 102) autrefois placés au-dessus de la porte des casernes et représentant Auguste, Antoine ou Lépide ; — les *autels de Vesunna* (n° 105), *d'Auguste* (n° 106), *de Jupiter* (n° 10), ce dernier découvert en 1843 sous le mur de ville avec sa dédicace

par les bouchers de Vésone ; — deux *têtes* coupées, trouvées dans la maçonnerie de l'ancien palais des évêques (111) ; — une *main* en marbre blanc (115), seul vestige d'une admirable *Vénus* découverte par les Visitandines dans les arènes et détruite par leur directeur ; — une *tête* de femme dite *de Junon* (nº 117) ; — les *statuettes* en bronze *de Mercure* (121), *de Minerve* (120), *de Bacchus à la grappe* (123), *d'Europe sur le taureau* (125) ; — une belle *urne* cinéraire en verre vert remplie d'ossements calcinés (132) et d'autres urnes nombreuses en terre noire ; — des *lampes sépulcrales* en argile rouge ; — des cruches, des gobelets, des flacons, des tasses, des fibules, bagues et anneaux en bronze ; — une soixantaine de *tessons* portant des noms de *potiers* (nº 192-236) ; et 63 **inscriptions** (nº 237-300). Le nº 237 est la seule pièce connue qui mentionne le nom antique du peuple de Périgueux : PETRVC.R. Le nº 240 atteste la construction par Lucius Marullius de l'aqueduc, réparé plus tard par Marc Pompée ainsi qu'en fait foi l'inscription conservée au château de Barrière et dont le musée n'a qu'un estampage. Le nº 244 est une dédicace à la divinité d'Auguste et au dieu Telonus, protecteur de la source du Toulon. Une *colonne milliaire* trouvée en 1754 au Toulon porte le nº 251. — 53 **pierres antiques** gravées proviennent d'un legs de M. de Taillefer.

Les **antiquités franques** se composent de couteaux en fer (nºs 354-356) et de boucles, d'un peigne en os avec étui et d'une coupe provenant d'un tombeau de Tocane Saint-Apre. — Parmi les 22 **inscriptions** du *moyen âge* ou *modernes*, dont plusieurs seulement en estampages, il faut remarquer le nº 368, de l'église de Saint-Front : c'est une épitaphe de G. Chatuel, maire de Périgueux en 1214 : DEUS : LI DO : PAUZA AM. — Une centaine d'articles, d'origine et d'intérêt divers, se groupent dans une série moins spéciale, où sont recueillies plusieurs œuvres d'art remarquables ; — nº 387, la *mort de la Vierge*, retable en pierre (XIIe siècle), autrefois dans la *confession* de Saint-Front ; — nº 389, le *Triomphe de l'Église* (XIIe siècle) ; — la *lutte du bien et du mal* ; — nº 392, la *Vierge*, en cuivre rouge, battu, ciselé et doré (XIIIe siècle), jadis objet d'un pèlerinage dans l'église Notre-Dame des Vertus, à 8 kilomètres de Périgueux ; — nº 396, *Saint-Martin* (XIIe siècle) ; — nº 398,



Ancien quai de Périgueux.

Sainte-Claire (xvᵉ siècle), de l'église de Cadouin; — nº 406, la *Luxure* (xɪɪɪᵉ siècle); — nᵒˢ 407-409, *cheminée en pierre* (xvɪᵉ siècle), provenant de l'hôtel de la famille de Saint-Aulaire, récemment détruit, vis-à-vis de Saint-Front, place du Greffe; — nº 410, autre *cheminée* avec bas-reliefs, représentant *Hercule étouffant Antée et tuant le lion de Némée*, provenant d'une maison de la rue Taillefer; — nº 427, un *coffret* en corne et en ivoire avec diverses allégories de l'*union des sciences et des arts;* — nº 428, un autre coffret en cuivre jaune avec dessin au repoussé d'une *chasse aux escargots*. L'artiste l'a signé de son nom : *Hénoc.*

Enfin une série d'armes (429-485), antiques ou modernes, heaumes, hauberts, cuirasses, gantelets, du moyen âge ou de la Renaissance, trophées de Sébastopol et d'Afrique. La première pièce (429), est une *couleuvrine en bronze* (3 mètres 3), retrouvée en 1830 dans l'ancienne mairie. Une inscription indique qu'elle fut fondue en 1588 par le vicomte d'Aubeterre et prise le 5 mai 1591 à Mussidan par H. de Monpezat, gouverneur du Périgord, qui en fit don à la ville. Les deux pièces qui en encadrent le pied (430) sont des boîtes servant aux réjouissances publiques.

Quelques *monnaies* et des empreintes de *sceaux*, des vitrines de *conchyliologie*, une armoire de *moulages* de débris antédiluviens, complètent l'ensemble de ces collections dont s'honorent à bon droit la ville de Périgueux et le département de la Dordogne.

Le **Musée de peinture et de sculpture**, ouvert les dimanches et les jeudis de midi à quatre heures, tous les jours pour les étrangers, y est attenant, séparé à peine par une sombre cour, où gît la *tombe* de Jacques Pérégrinus (xɪɪɪᵉ siècle), avec l'inscription gravée sur la pierre. — C'est une chambre carrée et nue que peuple mal une série de toiles médiocres et trop officielles, entremêlées de gravures banales ou de plâtres détestés des écoliers. Il faut distinguer pourtant, ne fut-ce que par reconnaissance, les portraits de Taillefer, du médecin Vidal, du député Saint-Aulaire, et par curiosité, celui de la Bécane (par *Bardon*), marchande de mouchoirs, de beauté fameuse autrefois en ville; une vue de Périgueux, par *Dauzats;* un *triptyque* du xɪvᵉ siècle; un dessin de *Léo Drouin;* surtout les cartons de la *chapelle Saint-François-Xavier* à Saint-Sulpice de Paris, par *Émile Lafon*, de Périgueux (1859).

C'est presque continuer sa visite aux divers musées que de se laisser aller le long des rues de la vieille ville, à la rencontre des pittoresques logis dont elle était autrefois remplie. Le dégagement de Saint-Front vers le nord, l'ouverture successive des voies réclamées par la civilisation nouvelle, en a jeté déjà et des plus vieux à bas, dont tous les débris au moins n'ont pas été perdus. D'anciennes tours du XIe siècle couvrent encore la *maison Duverd*, place de la Clautre et l'angle de la rue Taillefer. Une autre plus moderne, avec tourillon et mâchicoulis, flanque l'*imprimerie Boucharie* au coin de la rue Aubergerie. Les rues Limogeanne, de la Sagesse, du Plantier cachent, à côté de *maisons du* XIIIe *siècle*, des *hôtels de la Renaissance*, en partie transformés, mais où se rencontrent encore d'admirables détails d'un art étincelant d'originalité. L'angle des rues Saint-Louis et de l'Aiguillerie est occupé par la porte même du magasin d'un mouleur, au-dessus de laquelle on distinguait autrefois des armoiries, surmontées de l'inscription *Memento mori*, et sur le linteau : *Quisquis amat Deum;* à gauche de l'écu la date de la construction : 1518; le tout aujourd'hui à peu près perdu et effacé sous d'incessantes mutilations. Le mieux est d'ailleurs de se confier au hasard, sans guide, et, au sortir de la cité antique, dont les ruines romaines éclatent dans le soleil et la verdure, de s'enfoncer dans les rues tortueuses du Puy Saint-Front et de trouver pour quelques heures seulement, avec quelque joie, les us vieillis, les étroites fenêtres, les sombres ouvroirs, les logis encorbellés d'ogives ou de menaçants pignons, — jusqu'au pavage de ce bon vieux temps qui n'est plus ailleurs qu'un souvenir.

Édifices religieux.

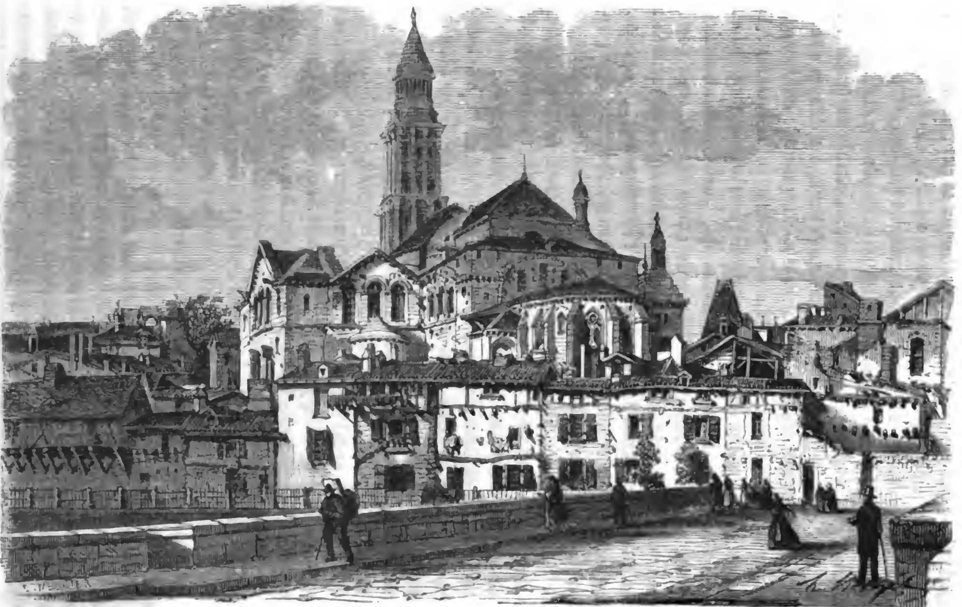
Saint-Front, érigée en cathédrale seulement depuis 1669, est l'ancienne église de l'abbaye, origine et centre du Périgueux moderne, comme Saint-Étienne, de la cité. De toutes parts et du plus loin on aperçoit sa masse immense surplombant sur la ville du moyen age et attirant le regard par les lignes bizarres de son clocher. L'édifice entier, œuvre unique et singulière, frappe par un air d'étrangeté, qu'explique un examen détaillé. C'est une réduction exacte et naïve de la fameuse église de Saint-Marc de Ve-

nise, et le plus complet exemple de l'architecture byzantine en France, dont l'étude approfondie remplit les chapitres les plus importants de l'ouvrage spécial de M. de Verneilh.

Un *porche* de 13 mètres de saillie et de 18 mètres de largeur, supporte, adossé à des constructions du VIe ou du VIIe siècle, restes d'une église latine antérieure, un *clocher* carré (66 mètres 60 de hauteur) à trois étages décroissant de la base au sommet et décorés, au premier, de pilastres, qui contournent une double salle ronde à arcades, voûtée intérieurement en coupole; au second, de colonnes engagées entre lesquelles s'ouvrent des fenêtres à plein cintre; au troisième, d'un cercle de colonnettes très-sévères, inégales de hauteur et de diamètre, et empruntées telles quelles à des monuments romains. Au-dessus repose un petit dôme conique. L'inexpérience du constructeur fut reconnue si vite, qu'il fallut au bout de quelques années étayer l'œuvre, boucher en partie les arcades et murer complétement les fenêtres carrées de la base. Du haut de cette tour du Xe siècle (980), on embrasse un panorama complet de la ville (s'adresser au sonneur).

Une *porte* gothique, à chapiteaux historiés, à double rang de pointes de diamants, séparés par un tore qui retombe sur l'imposte, ouvre dans un vestibule gracieux qui mène à l'intérieur du temple. L'effet tout d'abord est étrange plus encore qu'imposant, tant il diffère de l'impression produite d'ordinaire par la disposition des églises chrétiennes.

Le plan intérieur est la croix grecque dont chaque branche mesure 60 mètres de longueur. Les trois nefs sont recouvertes par cinq coupoles, ayant chacune 12 mètres de diamètre et sous clef 25 mètres 50 centimètres de hauteur à partir du sol. Trois coupoles recouvrent la nef principale. Les grands arcs de ces coupoles forment deux segments de cercle très-distincts, spécimen sans doute des plus vieilles ogives de France. Ils reposent sur vingt panaches et pendentifs que portent douze énormes piliers carrés (6 mèt. de largeur sur 13 mèt. 30 cent. de hauteur), ornés, aux deux tiers de leur hauteur, d'un simple cordon et traversés par des couloirs voûtés qui ressemblent à des nefs latérales, entourant la salle d'un entre-croisement des plus heureux. Une rangée d'arcades en fausse architecture contourne le chœur.



Abside de Saint-Front, à Périgueux. — D'après uue photographie de M. Baldus.

A l'orient des transsepts s'ouvraient deux absides secondaires. L'abside du transsept nord a fait place, au XVI[e] siècle, à la paroisse Sainte-Anne, aujourd'hui détruite et qui servit pendant la Révolution de salle décadaire. Il n'en reste plus que de belles colonnes, qui décoraient autrefois l'entrée. L'abside du transsept sud, terminée en cul de four, basse au dedans, au dehors d'une hauteur excessive, dépasse l'hémicycle et s'appuie sur deux rangs de pilastres qui servent à la fois d'ornement et de soutien. Il y a quelques années elle a été restaurée par l'architecte Catoire.

Les deux nefs latérales ont seules des portes monumentales ouvertes sur leurs flancs. La façade du nord, percée d'une porte refaite en 1581, date inscrite sur un des voussoirs, se couvrait d'un porche immense de 25 mètres qui l'enveloppait tout entière. Une longue chapelle et plusieurs maisons particulières s'en partageaient l'intérieur. Elle est aujourd'hui radicalement dégagée par deux larges rues, l'une latérale, l'autre transversale, qui forme avenue jusqu'à l'esplanade de Tourny. Toute cette façade du reste est rajeunie. L'entrée, au sud, était aussi précédée d'un porche, mais en bois, auquel menait un perron de trente marches. Quant à la porte elle-même, carrée et haute de plus de 4 mètres, elle détache encore de la muraille nue son tympan arrondi et quatre grosses consoles dont une porte un lion en bas-relief.

Tout autour et à l'extérieur de l'édifice règne un entablement continu, sur lequel s'appuient, appliqués aux voussoirs des grands arcs intérieurs, douze frontons, couronnement des douze pans de murs, percés de triples fenêtres à plein cintre, qui forment le développement extérieur de la croix grecque. Les huit extrémités de la croix sont masquées par des piliers que terminaient des pyramides encadrant les frontons et formant symétrie avec les coupoles.

C'est par l'extérieur que l'on pénètre dans des *cryptes* régnant entre les piliers de la coupole orientale et une partie du transsept, caveaux de sépulture, la plupart taillés simplement dans le roc, et à deux étages sous l'abside secondaire. On leur attribuait des propriétés extraordinaires pour la conservation des corps. Un de ceux de l'ouest, qui conserve des traces de peintures très-

anciennes, passe pour occuper l'emplacement même du tombeau de saint Front.

Cet admirable édifice, type primitif en France d'une architecture dont l'influence se reconnaît dans tout le Périgord et le Midi, est l'objet, sous la direction de M. Abadie, d'une restauration, ou pour mieux dire, d'une reconstruction à peu près complète. Les toits en ardoise sont un à un successivement remplacés par le dôme de coupoles dans l'ancien style et sur l'ancien plan. Celles du nord et du carré du transsept sont achevées. Celle du sud, reprise à deux fois, monte à hauteur du couronnement. Restent à réédifier la coupole de la nef et celle de l'abside. Les travaux terminés en auront fait un monument tout nouveau, non sans quelque reproche légitime peut-être des archéologues. Le transsept nord seul est livré au culte. Le chœur, au lieu d'occuper sa place sous la troisième coupole, est installé provisoirement dans une chapelle gothique bâtie en 1337 par le cardinal de Talleyrand et restaurée en 1583, comme en fait foi la date inscrite sur un des voussoirs. L'autel et les gradins en marbre blanc veiné de Carrare, proviennent de la chartreuse de Vauclaire. Dans l'ancien chœur, qui sert actuellement de chantier, se remarque un immense **retable** en chêne sculpté (9 mètres 40 centimètres de hauteur sur 11 mètres 10 centimètres de largeur), travail du jésuite Laville qui y occupa dix ans de sa vie. L'œuvre en son ensemble est mutilée; une partie a été portée à l'église Saint-Étienne, mais la scène principale, bien complète, représente une *Assomption*. L'artiste a eu, dit-on, l'intention de prêter à la Vierge la figure d'Anne d'Autriche. Au-dessus, le Père éternel plane entre deux anges. En bas, les douze apôtres, plus grands que nature, et dans des attitudes diverses et plus ou moins forcées, remplissent le cadre. La seule aile qui reste, bordée comme le groupe central, de deux colonnes torses, contient un ange qui, correspondant avec une Vierge placée dans l'autre aile, formait une *Annonciation*. D'innombrables détails de fleurs et d'animaux, oiseaux, singes, loups, écureuils courent entre les colonnes dont les panneaux offrent en bas-relief plusieurs scènes de la vie de la Vierge, entre autres sa naissance. Il s'en faut que toute cette ornementation à demi matérielle ou mystique soit suffisamment de bon goût ou

même d'une main toujours sûre. L'œuvre entière nettoyée et vernie doit être remontée sous la coupole sud et y servir d'autel, près du *tombeau* du dernier évêque Jean-Baptiste-Amédée-Georges Massonnais. On l'y voit couché en habits pontificaux sur un lit de parade. Quatre anges soutiennent les coins du linceul. C'est d'ailleurs, tout ce que présente Saint-Front d'étranger à son œuvre même, dont l'intérêt propre est dans l'originalité de sa conception et dans sa splendide nudité.

Saint-Étienne, l'église de la cité, est restée jusqu'en 1669 la cathédrale de Périgueux, et suivant même quelques auteurs n'aurait fait que s'approprier l'ancien temple de Mars dont l'existence d'ailleurs est loin d'être démontrée. Ravagée et en partie démolie en 1577 par les protestants, elle fut restaurée en 1620 sur l'ancien plan, qui forme un parallélogramme de 43 mètres de longueur sur 33 de largeur. Elle comprend deux parties, de façon et de style bien distincts. Celle de l'est remonte au moins au XI[e] siècle. Sa coupole, plus basse, plus étroite et encore moins ornée que celle de Saint-Front, est le seul reste du monument primitif, qui en comprenait deux autres précédées d'un clocher aujourd'hui démoli. Suivant un excellent juge, M. Vitet, ce serait une œuvre contemporaine, antérieure même peut-être à l'édifice de Saint-Front, et comme le premier et timide essai d'un style étranger, que l'église abbatiale aurait développé avec l'aide de plans et de dessins envoyés de Venise. L'autre partie de l'œuvre est du XVIII[e] siècle et n'a guère rien de remarquable. Elle est restée d'ailleurs inachevée.

On descend par sept marches dans une première salle à peu près carrée, que recouvre la coupole. Les pendentifs reposent sur d'énormes piliers, reliés longitudinalement par des arcs à plein cintre dont la profondeur contient à droite un *autel de la Vierge* en bois sculpté, auquel ont été ajoutés une statue et quelques ornements dorés. Tout à l'entrée, à droite, une belle porte à voussoirs romans, ornementés de feuillages et de rinceaux entre-croisés, s'encadre entre des colonnes modernes surmontées d'antiques et bizarres chapiteaux historiés. Les pilastres qui soutiennent en partie le couronnement triangulaire sont formés d'anciennes pierres tombales, dont une porte la croix inscrite dans un cercle ;

l'autre, une inscription : *Constantinus de Jarnac fecit hoc opus*,— et plus bas, au-dessous de la frise, « *Anno ab incarnatione Domini MCLX nono, secunda die maii obiit domnus Joannes, hujus ecclesie episcopus. Sedit autem in episcopatu novem annis, septem diebus minus. Qui presentes litteras legis*,..... » C'est le mausolée de l'évêque Jean d'Asside, mort en 1169. — A côté, dans l'intérieur du même mur, est celui de l'évêque Pierre Meinet, mort en 1182. Au-dessus de la porte, s'étale un mauvais tableau représentant un *Martyre*.

L'autel de gauche est un fragment détaché de la grande œuvre du jésuite Laville, qui remplit le chœur de Saint-Front. Le groupe principal, d'un goût plus que médiocre, représente une *Pietà*. — La chaire que recouvre l'arc central de l'église, ouvrage de la même main, est surmontée du pélican symbolique. — L'abside rectangulaire se couronne de fausses arcades romanes dont chaque courbe repose sur un chapiteau nu et dont l'entablement supérieur forme galerie. Dans la partie comprise par l'arc ogival entre les deux pendentifs, trois belles baies rondes, alternant avec les fausses baies inférieures, contiennent des verrières modernes, *sainte Anne*, *la Vierge*, *saint Joachim*. Les entre-colonnements des trois faces sont recouverts de fresques d'un effet sévère par M. Brucker, qui a décoré un certain nombre d'églises de la Dordogne et du Lot-et-Garonne : à droite, *saint Barthélemy*, *saint Jacques le Mineur*, *saint Thomas*, *saint Mathieu*, *saint André*, *saint Pierre ;* — à gauche, *saint Simon*, *saint Thadée*, *saint Jean*, *saint Jacques le Majeur*, *saint Philippe et saint Paul*. Au fond, une scène radieuse en trois parties : *Jésus consolateur des malades et des affligés*.

La rue de *Saint-Pierre-ès-Liens* ou comme on disait primitivement, *de Saint-Pierre l'aîné*, qui conduit de la place Francheville à la tour de Vésone, conserve le nom d'une petite *église*, demeure aujourd'hui d'un jardinier, à peine reconnaissable encore à une longue et étroite fenêtre ruinée que soutient une barre de fer. C'était une longue salle carrée sans voûte, comme les basiliques antiques (XIe siècle), et appareillée en petites pierres carrées, disposées par assises ou en arêtes de poisson, quelquefois entremêlées de poteries grossières. On y a trouvé au-

trefois le tombeau de saint Léonce, évêque de Périgueux mort au IVe siècle.

La première maison à droite, au point où se détourne le même chemin, un peu en avant et presque en face de Saint-Pierre-ès-Liens, est la *chapelle* primitivement de **Saint-Jean-Baptiste,** consacrée depuis le XIIIe siècle à *saint Cloud*, et servant de cave et de bûcher. C'est le même plan, sur des dimensions égales, mais l'œuvre, construite en pierres de taille, est en partie au moins plus récente de deux siècles. La ville vient de l'acquérir et l'a condamnée pour le percement d'une rue. L'emplacement de ces petits édicules voisins s'appelle populairement le *cimetière des Pendus.*

A l'extrémité du faubourg Saint-Georges, où débouche le pont Neuf, s'élève une jolie *église* moderne, en style du XIIIe siècle, avec nef unique, chœur et transsept contenant dans chaque bras un autel, le tout absolument nu. Un porche intérieur qui précède la nef forme la chapelle des fonts baptismaux. La clef centrale du chœur porte cette inscription : *Abadie*, *architecte.* 1856.

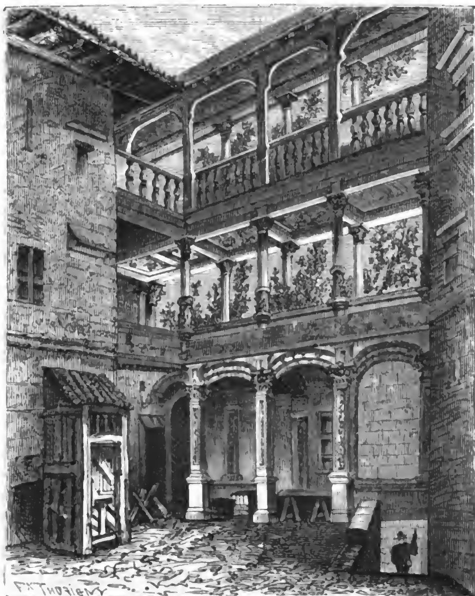
Le *monastère de Sainte-Ursule*, vis-à-vis de l'hospice, sur un terrain occupé successivement par un couvent de Jacobins, puis de Dominicains, dévasté au XVIe siècle par les protestants, vendu en 1792, racheté par les Ursulines en 1814, possède une *église* qui mérite d'être visitée. La porte, dit l'abbé Audierne, en est ancienne, et la voûte, faite en caissons de bois, couverte de portraits de saints et de saintes dessinés avec assez de goût par les religieux Dominicains.

C'est à peine s'il faut signaler l'*église* moderne du *Sacré-Cœur* (rue sainte Eulalie), dont le large portail, encadré de doubles colonnes, étale au centre de son fronton en anse de panier un double sacré-cœur sculpté, — et, rue du Plantier, sur la droite des allées de Tourny, la petite *chapelle de Notre-Dame de miséricorde*, simple nef ornementée à la moderne, c'est-à-dire, de fleurs artificielles et de papier peint.

L'*évêché* est installé dans l'ancien monastère du Puy Saint-Front, approprié à sa destination nouvelle en janvier 1669. Il conserve encore quelques-unes des anciennes façades et des fenêtres en forme de barbacanes. L'aile du sud est occupée depuis 1809 par la *bibliothèque communale* ouverte tous les jours, les

dimanches exceptés, de 11 heures à 2 heures. Les musées, comme nous l'avons dit, sont dans l'ancienne chapelle.

Le *séminaire diocésain* a été transféré sur la route d'Angoulême. Commencés en 1829, interrompus en 1830, repris en 1833, poussés avec vigueur sous la direction de l'architecte Catoire, les tra-



Ancienne maison, à Périgueux.

vaux ont été achevés en 1840. Une vaste cour d'honneur précède la façade principale dont une bibliothèque occupe le centre.

Édifices civils.

La *préfecture* occupa d'abord l'évêché, puis, dans la partie basse de la ville, à l'entrée du boulevard Saint-Hilaire, l'ancien collége des Jésuites, aujourd'hui affermé à un pensionnat de

demoiselles. L'édifice actuel, conçu dans le style de la Renaissance et du XVIIIe siècle et sur des proportions monumentales, par l'architecte Bouillon, s'élève à l'extrémité des allées de Tourny, plongeant d'en haut sur la promenade et sur la vallée par un double rang de fenêtres accostées de groupes de colonnes dont la frise supporte une balustrade à jour. Le fronton brisé porte, à la rupture de l'arc, l'aigle avec la couronne impériale, et sous l'œil-de-bœuf, les armes de la ville, à peu près de fantaisie. Les archives ainsi que les dépendances du télégraphe occupent un bâtiment isolé. Des appartements somptueux sont réservés pour le chef de l'État. Un jardin anglais, entouré d'une grille élégante, complète la décoration extérieure.

La *mairie* est installée au centre de la ville, dans l'hôtel de la famille Lagrange-Chancel, vendu par elle en 1831. Il est insuffisant de toute façon.

Le *palais de justice*, construit de 1829 à 1839 par M. Catoire, avec péristyle et fronton grec, comme partout,—le *théâtre*, inauguré en 1838, l'un et l'autre placés sur la ligne des promenades, ne méritent pas d'être autrement signalés.

La *caserne*, à l'extrémité de la cité, s'est emparée en 1801 de l'ancien séminaire diocésain, bâti en 1754 et dont il reste encore quelques débris de porte à l'extrémité de l'aile gauche. — Le *champ de Mars*, qui y attient, est un cimetière abandonné. — La *manutention*, qui fait face à la caserne, a pour base une partie de l'antique enceinte de Vésone, dont subsistent encore deux tours, et vaut la peine, à ce point de vue, d'une visite. — L'ancien couvent de Sainte-Claire, transformé d'abord en hôpital (1802), puis en caserne (1804), a été abandonné définitivement (1832-1836) aux services de l'*abattoir* alimenté d'eaux abondantes par la source du Toulon.

Commerce et industrie.

Périgueux, en somme, centre d'un des plus riches et des plus pittoresques départements de France, est une ville de luxe et de plaisir, aimée des archéologues et des artistes pour ses richesses antiques, renommée des gourmands pour ses gibiers exquis de chasse et de pêche, ses truffes surtout et ses bons vins, trésors de

bonne chère, qui ne répugnent d'ailleurs ni aux artistes ni aux archéologues. L'industrie y joint ses ressources fécondes et dans la ville même entretient une fonderie de fer et de cuivre, une fabrique de cadis, quelques teintureries, des filatures de laine, des tanneries et des distilleries dont les anisettes surtout sont en grande faveur. Aux alentours se groupent des établissements la plupart de fondation récente, une usine à fer et de pointes près le port de Périgueux, des fabriques d'étamines, et des forges, dont la plus importante, la forge d'Ans, sur le Blame, près Lauvezère, commune de Laboissière-d'Ans, à 16 kilomètres seulement de Périgueux, fermée, puis rouverte depuis peu, occupa longtemps deux hauts fourneaux, deux affineries, une machine à percer et à couper les canons et de vastes ateliers de moulerie.

EXCURSION AU TOULON ET A CHANCELADE.

Un immense faubourg s'est presque tout d'un coup formé le long de la route de la Rochelle, au nord-ouest de Périgueux, pour desservir les nouveaux besoins concentrés autour du personnel des ateliers et de l'exploitation. Des deux bords de la route s'élèvent à demi terminés les maisons blanches, les hôtels, les guinguettes et les dépendances sans fin de la gare. On laisse à droite le nouveau séminaire; et plus loin, une arche de quatre mètres, construite en 1788, tout près d'un ancien pont romain, qui n'a disparu complétement qu'en 1821, franchit le *ruisseau du Toulon* dont la source bout à quelques pas, mettant en mouvement dès sa naissance deux moulins, une fabrique de cadis et d'étamines, et une scierie mécanique. A sa sortie du roc calcaire, c'est un abîme, couvert de joncs, de mousse et de nénuphars, dont on n'a pu mesurer la profondeur. Le débit apparent de l'eau en cet endroit est de 1200 mètres cubes par 24 heures, mais, dans l'intérieur du gouffre s'ouvrent des fissures bien autrement importantes, puisque le débit journalier est évalué à 26 000 mètres cubes. A 300 mètres de là, c'est presque une rivière, qui va se perdre dans l'Ille. Deux inscriptions du musée de Périgueux attestent que la source fut utilisée par les Romains, qui en vénéraient les bienfaits. Le populaire, touché d'autres superstitions, en rapporta l'honneur légendaire à Charlemagne. L'ennemi

avait empoisonné l'Ille; l'armée franque, campée dans la plaine, allait périr de soif et de misère, quand le grand empereur, frappant le sol de la pointe de son épée, en fit ruisseler la source libératrice. — On continue de suivre de près à gauche le cours de la rivière. A droite on rencontre la *briqueterie* importante *de M. Auguste Mie*, à l'angle de laquelle on quitte la route de la Rochelle pour prendre à gauche celle de Ribérac, qui longe et contourne un coude de la rivière et ne tarde pas à franchir la Beauronne, un peu au-dessus de son confluent. Le pont passé, un chemin de grande communication remonte à droite et conduit directement jusqu'à (5 kil.) **Chancelade.**

Ce petit village, aujourd'hui oublié, sur le bord de la Beauronne, était le siége d'une riche abbaye fondée vers 1120 et dont l'église, toute mutilée, attire encore les visiteurs. Les Anglais s'y étaient installés au XIV[e] siècle et de là tenaient le pays jusqu'à Périgueux. Les protestants y passèrent à leur tour et mirent tout au pillage (1575). Une partie de l'œuvre actuelle date de la restauration opérée en 1623 par l'abbé de Solminiac. — La façade est des premiers temps de l'édifice. La porte, à triples voussures romanes entremêlées de tores en échiquier, se cache à demi derrière un revêtement moderne de plâtre et de bois, formant porche et comme un étage supérieur. Quatre fausses arcades romanes la couronnent encore, le cintre flanqué de chapiteaux mutilés et surmonté d'un fronton nu. Au coin du mur, trois belles colonnes antiques restent suspendues sans destination. Le clocher carré se décore sur chaque face au premier étage de triples fausses baies d'ogive, bordées d'un cordon de dents de scie. Le second étage est percé de trois baies étroites dont une, en forme de meurtrière, éclaire une chambre intérieure disposée comme une salle de gardes. Le faîte est démoli et recouvert de tuiles.

On descend par quatre marches dans une salle carrée, nue, coupée en hauteur par un plancher. Un second escalier de six marches conduit par une large baie en plein cintre dans l'église. La nef (40 mètres de longueur sur 30 mètres de largeur) se divise en quatre travées par des arcs d'ogive dont le faisceau s'interrompt à la hauteur de fenêtres coupées par des meneaux tréflés. Les clefs de la voûte portent, entre autres écussons, une fleur

de lis. — Quatre arcs ogivaux encadrent le carré du transsept que recouvre une coupole. Le chœur possède de jolies stalles du XVIIe siècle.

Sur la route même, un peu avant qu'elle atteigne le village, à l'entrée du cimetière qui n'en est séparé que par un étroit sentier, subsiste encore une antique *chapelle* contemporaine de l'église (XIIe siècle). Les quatre voussures à retrait de son porche roman s'appuient sur des groupes de colonnettes à chapiteaux formés d'un double dé. Au-dessus court une frise soutenue par sept modillons, dont le quatrième contient une fleur de lis. Le fronton, surmonté d'un pignon aigu, est percé d'une baie romane que couronne un tore en échiquier. Un chevet rond, éclairé de petites fenêtres encadrées de colonnes, termine l'édifice, qui sert aujourd'hui de grenier à foin.



QUATRIÈME SECTION.

DE PÉRIGUEUX A AGEN.

La voie de fer, rasant de près la cité et la ville sans y pénétrer, laisse à droite la cheminée du *gazomètre*, le champ de courses, l'emplacement désigné d'une future manufacture de tabacs, un peu plus loin, la tour de Vésone, que la vue embrasse tout entière; à gauche, le préau, dans lequel fut découverte récemment une mosaïque; — et, au-dessous du faubourg des *Barris*, elle traverse l'Ille, découvrant par deux fois entre deux tranchées une perspective complète et variée sur la colline où se dresse au-dessus des maisons échelonnées de Périgueux la grande masse de Saint-Front. On longe ensuite, à gauche, un cimetière, des fermes, une belle vallée fermée sur l'autre rive de l'Ille par de hauts coteaux, qui se chargent de vignes en se rapprochant de la voie. Tout près à droite, se montrent le village de *Boulazac* (694 hab.) avec son clocher aigu accosté de deux maigres clochetons, — plus loin, des côtes droites et boisées. Vis-à-vis d'un étroit vallon, bordé par un petit ruisseau, on entrevoit au milieu des peupliers les toits rouges du village que dessert la station voisine de Niversac.

63e STATION. — NIVERSAC.

11 kil. de Périgueux. — 510 kil. de Paris. — 141 kil. d'Agen.

La station de Niversac est un point isolé, et il y a quelques années à peu près sans nom, de la petite commune de *Saint-Laurent-sur-le-Manoir* (420 hab.). Le Manoir est un petit ruisseau qui naît au pied des coteaux de Thenon et va se jeter dans l'Ille au-dessus de Périgueux, mais non sans se perdre plusieurs fois pendant ce court trajet (30 kil.) dans les terres, sous lesquelles il forme des espèces de marécages d'où il ressort comme par de nouvelles sources.

Au sortir de Niversac se détache à gauche l'embranchement de la ligne de Brives, tandis que la voie d'Agen s'engage, entre deux coteaux resserrés, longeant à droite un petit bois, à gauche, une vieille ferme avec tourelles et le puissant contre-fort montagneux, qui sépare brusquement les routes de Lyon et de Cahors. C'est cette dernière, que l'on va suivre tout du long et de très-près à gauche en gravissant péniblement, au travers de rapides coteaux boisés, une rampe de 14 kilomètres ayant une inclinaison de 5 à 10 millimètres. On passe ainsi, sans le voir, à quelques kilomètres de *Marsaneix* (954 hab.) renommé dans le pays pour ses ânes, ses bois de chauffage, son charbon, ses poires et que signalent aux géologues des amoncellements inouïs de quartz et de silex. On entrevoit à gauche la vallée d'un petit ruisseau qui descend de *Saint-Geyrac* (708 hab.). Un palier de quelques mètres offre un point d'arrêt, après une montée des plus rudes, au village des Versannes.

64e STATION. — LES VERSANNES.

7 kil. de Niversac. — 18 kil. de Périgueux. — 134 kil. d'Agen.

Le bourg de *Ladouze* (970 hab.), centre de la commune, borde à 3 kilomètres de la station, au sud, les deux côtés de la route de Cahors. L'*église*, placée un peu en avant, à droite, est un édifice assez remarquable à voûtes ogivales du XVIe siècle, précédé d'un curieux portail dont les arcs en retrait enchevêtrent les uns aux autres leurs sommets aigus. Elle possède de plus, pour attirer une visite, des *fonts baptismaux* cylindriques, chargés de figures fantastiques, une *chaire* semi-octogonale en pierre, dont les panneaux, divisés par des pilastres, contiennent les médaillons des quatre Évangélistes avec une inscription qui assigne à tort la date de 1347 à la construction de l'église, et un intéressant *retable* d'autel. Il y a quelques années, on y voyait encore le *tombeau de Pierre d'Abzac*, archevêque de Narbonne, mort le 23 mai 1502, dont la statue en habits pontificaux figurait couchée sur le couvercle du cercueil, ce dernier et respectable monument a été détruit par le curé, qu'il gênait.— Il ne reste plus trace de l'ancien château, rasé par arrêt du Parlement, à la suite de la condamnation capitale portée contre le seigneur. L'abbé, récemment con-

sacré, des Trappistes, qui ont entrepris le desséchement des marais de la Dombe, en religion Marie-Augustin, s'appelait dans le monde le marquis d'Abzac de Ladouze.

La voie croise la route de Cahors, le ruisseau, le chemin de Saint-Geyrac, et se reprend à monter lentement, lourdement sur le flanc d'étroites côtes boisées ou pelées par bandes rougeâtres. Les cimes s'abaissent sans que l'horizon s'élargisse au delà de landes ou de maigres taillis. Un petit aqueduc-passerelle traverse le ruisseau de la Roussière tout aux abords de la station. La gare est la seule maison qui s'élève à perte de vue sur le plateau couvert d'arbres rabougris.

65° STATION. — LA GÉLIE.

7 kil. des Versannes. — 25 kil. de Périgueux. — 127 kil. d'Agen.

La Gélie est une habitation bourgeoise qui donne son nom à la station voisine, perdue au milieu des bois sur l'arête des deux versants et au faîte même de la rampe (205 mètres), qu'on a eu tant de peine à escalader. Le centre de la commune est à 1 kilomètre vers le sud, en bas du coteau, à *Saint-Félix-de-Reillac* (677 hab.). Un chemin sinueux qui rampe dans le coteau, conduit de là directement par la *Ferrarie* et *Saint-Cernin* à (6 kil.) *Rouffignac* (2640 hab.), dont l'église est un magnifique édifice de la Renaissance. C'est aussi sur l'extrême confin de la commune de Rouffignac que se trouve la fameuse grotte de Miremont ou de Granville, que nous conseillons d'aborder de la station des Eyzies par un chemin un peu plus long peut-être, mais plus facile et plus agréable (*V.* ci-après p. 331).

Dès au sortir de la station, établie à peine sur un étroit palier, la voie s'engage dans la descente avec une pente de 10 millimètres, à travers de nombreux ouvrages d'art. Un *tunnel*, long de 370 mètres et suivi d'une tranchée rocheuse, pénètre tout au départ sous l'ancienne route de Lyon à Bordeaux. 3 kilomètres plus loin on passe sur le **viaduc du Colombier** (6 arches de 12 mètres chacune d'ouverture). On n'aperçoit que des landes. Un instant sur la gauche, la vallée, que l'on domine et dont on suit la courbe à mi-hauteur, se hérisse d'éperons ardus, entre lesquels s'ouvrent de maigres sillons de verdure. Les tranchées

se succèdent sur le flanc de la pente jaune et chenue, à peine parsemée de loin en loin de petits groupes de maisons. A 1 kilomètre de la station on atteint le ruisseau de la Loulie, que l'on traverse, ainsi que le chemin de Bergerac à Terrasson, sur un *viaduc* de 11 arches (12 mètres d'ouverture).

66e STATION. — MIREMONT ET MAUZENS.

9 kil. de la Gélie. — 34 kil. de Périgueux. — 118 kil. d'Agen.

Miremont s'élève au-dessus d'un vallon étroit et profond, arrosé par le ruisseau de la Forge-Neuve, qui descend de Saint-Cernin et va se jeter dans la Vezère à Laugerie. Un chemin qui remonte le ruisseau conduit, par la rive gauche, du Bugue à Rouffignac. La pente abrupte, sur laquelle s'étage le village, est chargée des ruines du vieux *château* féodal abattu seulement en 1793. On l'entrevoit sur la droite en passant, ainsi que l'*église*. — **Mauzens**, agglomération principale du groupe, à 3 kilomètres vers l'ouest, forme avec Miremont une commune de 1074 habitants. — On peut, si l'on ne doit pas s'arrêter aux Eyzies, descendre à Miremont chez Fontalivan, pour l'excursion à la grotte de Granville (5 kil.). *V.* p. 331.

Au sortir d'une petite tranchée, et vis-à-vis du village de Savignac (405 hab.), assis à droite sur la pente du coteau, on traverse le beau *viaduc du Souffron* à 8 arches de 12 mètres d'ouverture, jeté au-dessus du ruisseau de Savignac et du chemin du Bugue. On les suit longtemps l'un et l'autre le long de l'étroite lisière de verdure, qui sépare les deux coteaux rapprochés. Une courte tranchée débouche sur un joli petit vallon que franchit un *viaduc* de 9 arches dit *de Lortal*. La vue, plus libre, plonge sur des étages de collines, qui entr'ouvrent au passage des paysages nouveaux, mais sans étendue. On traverse en pleine rue le village de *Manaurie* (418 hab.) dont les maisons touchent la voie; et, au point où finit la rampe, s'ouvre le petit *tunnel de Laugerie*, long à peine de 80 mètres, et qui aboutit à un pont biais de 6 arches de 13 mètres d'ouverture, jeté sur la Vezère, un peu au-dessus et presque vis-à-vis du village de *Tayac*, dont on rase l'église. La vallée se prolonge à gauche tout ombreuse et semée de riants villages, tandis qu'à droite d'immenses escar-

pements de rocs à pic encaissent la voie. Rien n'est étrange comme ce débouché sur la Vezère, qui de sa source d'ailleurs à son embouchure s'est frayé un parcours d'une beauté particulière et singulièrement pittoresque. Née au plateau de Millevaches, près d'une chapelle en ruine, au pied du signal de Meymac, le point le plus élevé de cette partie de la France, elle traverse l'étang des Oussines, longe les montagnes de Barsanges, passe près du Bugeat, forme, à 6 kilomètres au-dessous de Treignac, la magnifique cascade du *saut de la Virolle*, cachée au fond d'admirables gorges boisées, baigne Treignac, contourne Uzerche, passe à Vigeois, coule, en écumant sur des rochers de granit au fond de la gorge du Saillant, la plus pittoresque du Limousin, se double de la Corrèze, rencontre le pont viaduc de la ligne de Périgueux à Brives, et, au-dessous de Larche, entrant dans le département de la Dordogne, passe à Terrasson, à Condat, où elle reçoit le Cern et le Coly, à Montignac, à Thonac, à Sergeac, à Tayac, au village même des Eyzies, s'unit avec la Beune, contourne le Bugue, et, après avoir croisé par trois fois la ligne de Périgueux à Agen, va se jeter dans la Dordogne vis-à-vis du Limeuil (192 kil.), calme et verdoyante et d'un cours rapide et presque toujours égal, alimenté sans fin par les mille filets d'eau des montagnes et plus bas par de fortes sources, dont les plus belles sont la Couze et le Coly.

67e STATION. — LES EYZIES.

7 kil. de Miremont. — 41 kil. de Périgueux. — 111 kil. d'Agen.

VOITURES PUBLIQUES : 2 fois par jour, pour Sarlat. — HÔTEL *Laganne*.

La station des Eyzies, une des plus intéressantes du réseau, se trouve à peu près à mi-chemin (5 minutes), entre le village des Eyzies à droite et celui de *Tayac*, à gauche, centre de la commune (1429 hab.). L'*église*, qui n'est séparée de la voie que par un étroit chemin, présente en façade un mur droit et carré, bâti en appareil régulier, dans lequel s'enfonce, surexhaussé de sept marches, un porche formé de six voussures à retrait entremêlées de tores que portent de minces colonnettes, tandis que les courbes des autres arcs prolongent leurs claveaux jusqu'à terre. A peine quelques moulures, en partie brisées, décorent le rinceau exté-

rieur de la baie, et au-dessus de la porte même le dernier arc intérieur se recourbe en ondulations, dont le repli forme le cintre. Les deux premiers piliers qui sont en marbre, proviennent, comme deux au moins des chapiteaux, d'un édifice évidemment encore plus ancien. Nulle part d'autre ornement que trois lignes de pierres nues, et pour étais deux contre-forts; au dernier ordre, trois petites fenêtres rondes accouplées. Le chevet se termine même par un mur plat et nu, que soutiennent trois hauts piliers couronnés de fausses arcades et qui se prolonge au-dessus de l'œuvre par une seconde face nue et carrée, flanquée autrefois aux angles de fortifications et portant les restes d'un clocher carré, tout démantelé. La nef, vaste et obscure, est divisée en deux bas côtés par deux rangs de piliers hexagones, informes et nus et comme inachevés, ronds à la base et grossièrement évidés à la retombée des arcs dont l'ogive est à peine indiquée. Trois fenêtres rondes creusées dans le mur donnent un étroit passage au jour jusqu'au chœur, surexhaussé de cinq marches. Aucune trace n'apparaît de moulures quelconques dans cette curieuse et bizarre église (XIe-XIIe s.).

Le village des *Eyzies* se groupe à droite et à 1 kilomètre de la gare. Deux usines, une forge et une tréfilerie, dont l'activité a été momentanément sans doute suspendue par la brusque déclaration du traité de commerce, y occupait plus de 400 ouvriers, un haut fourneau et les diverses industries qui en pouvaient vivre. Une croupe énorme, toute festonnée de gerbes de roc épanouies, s'évase et se recourbe à demi dans des soubresauts excentriques au-dessus même des maisons. A l'angle extérieur de l'éperon et dans le cœur du massif qui surplombe, s'étagent les quatre murs d'une tour carrée, derniers débris d'un château détruit, et, aux alentours, dans les plus vieilles masures, quelques baies ogivales ou des croisées à meneaux rompus. Au-dessus et tout du long du village et vis-à-vis, sur l'autre bord de l'étroit vallon, formant un cirque gigantesque, se dressent d'un seul bloc les flancs dénudés d'une roche bleuâtre comme rongée par le double et triple reflux d'un flot irrésistible ou le sillon continu d'antiques cascades, dont la Vezère et la Beune, qui se réunissent en bas, rappellent le sourd bruissement. Presque vis-à-vis du confluent des deux

rivières, s'élève sur une riante terrasse l'hôtel Laganne, dont l'hôte, jeune homme instruit et intelligent, a pris une part active, sous la direction directe de MM. Christy et Lartet, aux découvertes qui ont signalé si particulièrement cette localité aux investigations persévérantes des archéologues et des anthropologistes.

Toute la falaise, qui enceint le village sur la rive droite de la Vezère et la rive gauche de la Beune, est creusée profondément de grottes antiques, dont une des plus remarquables, la *grotte de Font de gomme*, a plus de 300 mètres d'étendue. Mais c'est dans l'intérieur même de l'arc formé par les rivières et sur une saillie en plate-forme de la côte crayeuse dont la crête envoûtée semble prête à s'effondrer sur le village, que se cache la *caverne* où, pour la première fois, des traces étranges et la rencontre inattendue d'objets d'une provenance inconnue attirèrent l'attention et motivèrent des fouilles. On y parvient de l'hôtel même par un étroit escalier taillé dans le roc et un sentier de chèvre à peine bordé d'un garde-fou tremblant. La grotte s'ouvre à 35 mètres au-dessus du niveau du cours de la Beune, à quelques centaines de mètres de son confluent dans la Vezère et près des bâtiments de la forge aujourd'hui en chômage. Elle occupe une superficie de 12 mètres de profondeur sur 16 de largeur, dans le roc creusé en voûte à une hauteur actuellement de 6 mètres depuis le déblaiement du sol. C'est là qu'a logé et séjourné pendant des siècles peut-être une race d'hommes contemporains d'une nature si bien renouvelée, que l'âge même n'en peut être approximativement déterminé. Les traces de constructions qui apparaissent à l'extérieur sur le prolongement de la plate-forme sont d'une époque relativement récente, et semblent être d'anciennes écuries disposées pour 14 chevaux dont on croit reconnaître les crèches ou mangeoires; mais à gauche, et percé dans un pan de la falaise, une sorte d'anneau de pierre servait d'attache sans doute à quelque bac ou passerelle, pour la communication des premiers habitants avec les casernes des plates-formes voisines.

La découverte de silex taillés, signalée en 1862 à MM. Lartet et Christy, amena dans le pays ces deux savants, voués depuis plusieurs années à des études spéciales sur l'antiquité de la

race humaine. Des fouilles furent entreprises simultanément à la *Gorge d'enfer*, à *Laugerie haute*, à *Laugerie basse* et aux *Eyzies*. Le sol de la grotte offrit à lui seul, sur toute sa superficie, près d'un mètre en hauteur de concrétions ossifères, restes de festins antiques. C'était, comme dans un plancher continu, un amalgame compacte d'os fragmentés, de cendres, de débris de charbons, d'éclats et de lames en silex et en bois de renne travaillés. Sauf un coin de la grotte, laissé à dessein intact comme spécimen, toute cette couche solide, divisée par plaques et découpée avec soin, a été dépouillée et passée au crible. Parmi les innombrables objets ainsi recueillis à pleines mains, abondaient les silex taillés de toutes formes, en manière d'armes ou d'outils, des flèches aussi et des harpons en bois de renne, une espèce de sifflet, et, fait unique et plus surprenant, jusqu'à des images et des représentations d'animaux gravés sur des fragments d'une roche schistoïde assez dure, avec une pointe sans doute de silex ou de cristal de roche. Ce sont en tout cas bien assurément les premiers exemples connus de la gravure sur pierre, dont un dessin paraît figurer un élan. Parmi les ossements d'animaux, on a reconnu ceux du cheval, du bœuf, du bouquetin, du chamois, du cerf, du renne surtout, des débris d'oiseaux et de poissons, un fragment de défense d'éléphant, quelques vertèbres de lièvre ou d'écureuil, et par une rencontre exceptionnelle un métacarpien du petit doigt d'un jeune *felis* de très-grande taille (*felis spelæa?*). En même temps que ces recherches se poursuivaient sur place, des brèches du sol, portant témoignage de la sincérité du travail et de la libéralité intelligente des savants, étaient adressées en dons aux principaux musées de l'Europe et conservées dans ces collections ou en partie explorées. Le fragment reçu au *British-Muséum* contenait entre autres débris une aiguille en bois de renne, et celui de Vienne, une incisive humaine.

Le village de *Laugerie* se rencontre presque vis-à-vis Tayac, sur la rive droite de la Vezère, un peu au-dessous du viaduc. Sur un escarpement de 112 mètres, qui borde tout le contour de la rivière, presque au ras de l'eau, un gisement de débris organiques (de 1 à 2 mètres 30 d'épaisseur), remarqué et fouillé, livra des produits similaires à ceux provenant de l'intérieur des grottes,

sauf un plus grand nombre peut-être de têtes de lances en silex soigneusement taillé, d'autres inachevées, et semblant indiquer l'emplacement d'une fabrique. A 300 mètres en aval, et à 70 mètres du lit de la Vezère, un nouveau gisement dit de *Laugerie basse*, en partie encavé sous un profond rocher, a présenté une assise de débris de 3 mètres d'épaisseur, reproduisant les traces d'une faune analogue. La spécialité de cet atelier semble pourtant s'être appliquée au travail des bois de renne, qui abondent, sciés régulièrement quoique évidemment sans l'aide d'instruments métalliques ainsi que des *aiguilles* de toute longueur percées d'un chas, des *outils* ornés de reliefs sculptés et d'ornements d'une certaine élégance, des espèces d'*amulettes* ou des *bijoux* de toilette, et, singularité plus curieuse encore, des représentations d'animaux gravées au simple trait sur les empannures des bois de renne ou quelquefois relevées en relief ou en ronde bosse sur le merrain, avec une fermeté de main qui ne trahit aucune hésitation. La pièce capitale est une sorte d'*épée* dont la poignée est taillée et dégrossie en la forme d'un animal inconnu, les jambes de devant allongées, celles de derrière accroupies. Enfin, en mai 1864, cinq fragments se sont rencontrés d'une lame assez épaisse détachée d'une grosse défense d'éléphant, qui réunis, laissent facilement distinguer les contours gravés au trait d'une tête de mammouth. On en a conclu, peut-être avec quelque témérité, la coexistence de l'homme et des grands herbivores ou carnassiers aux premières phases de la période quaternaire. Mais tous ces faits suffisent au moins à démontrer amplement la résidence dans ces pays d'une race antéhistorique, contemporaine au moins du renne, et dont les mœurs rappellent celles des Esquimaux, n'étaient quelques instincts pratiques d'art et de luxe qui semblent en devoir laisser une idée supérieure.

Les résultats de ces fouilles, qui ont intéressé et ému tout le monde de la science, ont été résumés par MM. Lartet et Christy, — ce dernier mort déjà à la peine — dans un mémoire de la *Revue archéologique* (avril 1864) qu'accompagnent de curieuses planches. Un magnifique ouvrage en voie de publication va populariser ce travail. Le dépôt des collections, chaque jour augmentées de découvertes nouvelles, reste aux Eyzies mêmes, confié à

la garde intelligente de M. Laganne, heureux d'y admettre les savants que chaque année lui amène en pèlerinage.

EXCURSION A LA GROTTE DE GRANVILLE.

Un autre intérêt, d'autres études sollicitent une visite à la célèbre grotte de Miremont, une des plus belles de France, plus connue dans le pays sous le nom de *crau* ou *trou de Granville*. Quoiqu'elle soit située sur la commune de Rouffignac, c'est aux Eyzies, croyons-nous, qu'il est le plus sûr et le plus facile, pour le départ et pour le retour, d'organiser une excursion, qui demande au moins, de quelque point que l'on parte, une demi-journée. Il faut s'approvisionner de provisions pour le déjeuner, de *bougies et d'allumettes*, pour la visite de la grotte; — on n'en trouverait pas en route; les bougies appartiennent de droit au guide, outre son salaire, — de *sabots ou de souliers ferrés*, chaussure indispensable pour tout le parcours intérieur. Les dames doivent à l'avance faire le sacrifice de toute toilette embarrassante ou courant risque de se gâter.

On traverse le bourg de Tayac, pour gagner à travers champs le bac de Laugerie. Sur l'autre bord, à la descente même, on passe le long de l'emplacement des fouilles où fut rencontrée une défense brisée d'éléphant sous une roche immense, dont l'affaissement très-sensible fit suspendre les travaux. On contourne la pointe du cap coupée par la voie ferrée et le tunnel, jusqu'au village de *Manaurie* (417 hab.), dont l'*église*, fratchement restaurée, forme une petite croix avec nef, abside et double chapelle, sans ornement ni tableau qui mérite un instant d'arrêt. Au sortir du village, on commence à gravir, par un bon chemin carrossable, la côte rapide, dont la pente et le sommet se couvrent de bois, que l'on traverse. Il faut près d'une heure pour arriver à *Fleurac* dont le château, à gauche, conserve une façade en partie du XVIe siècle. L'*église*, sur la droite, est un modeste édifice, avec porte en berceau à voussures nues en retrait, simple nef et double chapelle à baie ogivale, le tout surmonté d'une tour basse, carrée, encore gardée aux angles par quelques mâchicoulis. Un vallon, vis-à-vis, descend à pente rapide jusqu'à un petit ruisseau, et, sur l'autre penchant, aux deux tiers de la

hauteur, au milieu de touffes de bois, s'ouvre la **grotte de Granville**, à peine séparée par quelques mètres de la commune de Fleurac. C'est extérieurement un simple trou, perdu sous l'herbe envahissante ou la terre apportée par le remous des eaux d'orages. Au-dessus même de la grotte, sur le plateau, demeure le guide, à qui il ne faut pas manquer de s'adresser avant de pénétrer dans le dédale inextricable. Depuis 110 ans la même famille en tient la ferme et conserve seule la tradition que le père transmettra à son jeune fils, compagnon de toutes ses excursions. En 1865, un habitant de Fleurac, qui passe pour connaître à fond la grotte, se fit fort d'y mener une joyeuse bande qui se confiait à lui. Vers le soir seulement la femme du guide, inquiète de son enfant qui avait suivi les imprudents envoya chercher le père qui descendit à la découverte. Il trouva dans quelque salle lointaine toute la troupe égarée, à bout de force et de courage et déjà à demi morte de frayeur et de froid.

Après une espèce de vestibule, que la tradition prétend avoir été fortifié par les Anglais et où quelques fouilles sans suite ont fait découvrir des ossements d'animaux inconnus, il faut se baisser au plus bas, pour pénétrer tout courbé sous l'anfractuosité du roc qui surplombe; en même temps les pieds s'embourbent dans la glaise, et la marche, très-pénible, deviendrait difficile si de distance en distance ne se rencontraient au-dessus de la tête des sortes de coupoles évasées dans la roche, qui permettent de se redresser et de reprendre haleine. Au bout de quelques minutes seulement, la route s'ouvre haute et dégagée sous des voûtes immenses, constellées de merveilles. Il ne s'agit que de se garder des faux pas sur les éboulements de crêtes luisantes et pêle-mêle accumulés, qui forment le sol. Dans la première chambre de droite un stalagmite conique haut de 1 mètre 50 et qui se surexhausse lentement des suintements de la voûte, porte le nom de *cas de la Vieille*; — plus loin est la *chambre des Gâteaux*, longue de 10 mètres, haute de 3, ornée dans tout son contour et au plafond surtout d'un entrelacement de rameaux de silex, dont la symétrie et la couleur jaune-doré représentent diverses façons de pâtisserie. Une salle plus petite, la *grotte Brillante*, tout étincelante de spath trièdre transparent, que mutile à plaisir le

marteau des visiteurs, conduit en passant par le *Parapluie*, voûte éployée en branches resplendissantes, et par *Saint-Front*, haute et profonde coupole qui rappelle la cathédrale de Périgueux, à la *chambre des Coquillages*, roc bas et ruisselant qui laisse se détacher, au choix de la main, un semis d'huîtres et de coquillages fossiles incrustés dans sa glaise. Une galerie, large parfois de 6 mètres et dont la voûte présente des effets admirables d'architecture naturelle, mène, en passant devant la *table* et la *tombe de Gargantua*, à la *halle de la Labenche*, constellée de stalactites semblables à des choux-fleurs de diamant. Une pente rapide, traversant une salle d'entrée étroite, aboutit au *Forail* ou *place du Marché*, d'où l'on sort, sur un sol humide et argileux, dans la *Grande-Branche*, toute bordée d'une série nouvelle de salles étincelantes et qui à elle seule contient autant de merveilles que le reste de la grotte. Des marches d'une descente pénible donnent passage entre d'étroits rochers jusqu'à une espèce d'entonnoir dans la glaise, d'une dizaine de mètres de profondeur, qui semble le lit desséché d'un rapide ruisseau dont on suit le rebord. Le voyage devient de plus en plus difficile et n'est plus sans quelque danger, et il est prudent de remonter avant même d'arriver à l'éboulement droit et inabordable qui défie toute escalade.

Le plan de ce dédale, creusé évidemment par un effroyable tourbillon des eaux diluviennes, levé en 1765 pour la première fois, et une seconde fois depuis, ne prit pas moins de sept longs jours de travail. La Grande-Branche mesure 1067 mètres et la totalité de ses ramifications offre un développement de 4229 mètres. Une visite complète demande au moins 8 heures de marche intérieure; peu de visiteurs y demeurent plus de 4 heures, et 2 heures suffisent à contenter les simples curieux, que fatiguent bien vite le froid, l'humidité pénétrante et le parcours sans cesse glissant et presque vertigineux. Aux beaux jours pourtant c'est un rendez-vous de fête, où débarquent à pleines carrioles, de cinq ou six lieues à la ronde, de joyeuses sociétés, hommes, femmes, enfants; les femmes surtout infatigables à tout voir.

A 200 mètres de la gare des Eyzies, la voie ferrée traverse de nouveau la Vezère sur un *pont biais* de six arches, chacune de 13 mètres d'ouverture, en formant un arc de cercle de 500 mètres de rayon. L'appareil du viaduc est établi suivant un système particulier, remarquable surtout par sa simplicité, sur les plans de M. Duval, ingénieur des ponts et chaussées. Chaque voûte est composée de six arcs indépendants en pierre, réunis par de la maçonnerie de briques. A ce point même, à gauche, s'étagent les maisons du village, le château ruiné et l'énorme crête de pierre tout entailladée. Un cercle de roches enserre le passage comme d'une étreinte sans issue au milieu de masses aux flancs nus et rongés par saccades et surplombant comme des vagues amoncelées. La rivière tourne et se fraye sa voie que suit le chemin de fer, côtoyant la rive et des bois, à droite, le village *de la Borie*, plus loin celui du *Peuch;* à gauche, un ruban de prés verts ou blanchâtres; entre deux, la Vezère, dont la vallée s'aplanit un instant vis-à-vis des *Plagnes* et de la commune de *Saint-Cirq* (289 hab.), que bordent de jolis castels. Tout près du village de *la Vergnole*, un haut et vieux château apparaît sur la gauche; plus loin, au pied de coteaux rapides, flanqué de deux tours à mâchicoulis, encadré entre deux hautes cimes rondes et comme au centre d'un triple vallon, le magnifique château de *Campagne*, nouvellement restauré avec un goût exquis, et tout auprès, une basse et sombre église. On entrevoit à gauche un pont de trois arches, jeté un peu au-dessous du village de *Campagne* (733 hab.) sur la Vezère, qui s'épanche à demi cachée sous les aunes et les peupliers, entre d'admirables champs et des pentes de coteaux pittoresquement découpés.

68e STATION. — LE BUGUE.

7 kil. des Eyzies. — 48 kil. de Périgueux. — 104 kil. d'Agen.

HÔTELS : *de France*, dont l'omnibus dessert les trains (50 centimes par voyageur);— *du Commerce; — Prallon.* — Voitures pour Bergerac, deux départs par jour.

La gare est distante d'environ 1800 mètres de la ville, placée sur le bord de la Vezère, à la rencontre des routes de Cahors à Périgueux et de Bergerac à Sarlat, qui la traversent

et se réunissent devant son église. Ces facilités de communication ont fait du **Bugue** (3008 hab.) l'entrepôt des vins, des denrées du pays et le centre d'exportation des hauts fourneaux répandus sur tous les ruisseaux d'alentour; on y trouve aussi des fabriques de chapeaux, dont deux très-importantes, une minoterie, une scierie mécanique, des tanneries, des pressoirs à huile. Des découvertes assez fréquentes de débris antiques rappellent que cette importance n'est pas seulement récente. C'était au IXe siècle un chef-lieu de centaine et d'archiprêtré. En 964 une dame Alau ou Adélaïde y fonda une abbaye de Bénédictines. En 1563, les religieuses embrassèrent en masse la Réforme et se rendirent publiquement au prêche. La communauté était à peine réorganisée quand, en 1577, le seigneur de Fleurac, Jacques de Latour, l'expulsa violemment de l'abbaye, qu'il mit au pillage. L'*hôtel de France* occupe aujourd'hui l'emplacement de l'église du couvent qui embrassait dans ses dépendances tout le quartier voisin et dont une façade s'allonge encore tout au-dessus de la rivière. Des fenêtres on découvre une vue délicieuse sur la vallée, coupée d'îles et de verdure, jusqu'aux collines de Cadouin (20 kil.).

Le bourg, autrefois fortifié, forme entre deux hauts coteaux une longue et principale rue, dont la droite s'appuie et s'échelonne sur la pente. La gauche, au ras de la rivière, entremêle ses maisons neuves aux prés et aux jardins. Quelques ruelles inégales, sombres et en apparence désertes, se détachent de la grande route et grimpent la côte, bordées de vieilles masures et de logis du XVIe siècle, entremêlés aux étaux des bouchers, dont les charniers sanglants s'avancent jusque sur la voie. Plus haut sur la cime s'étagent, maîtres de l'horizon, quelques hôtels élégants, parmi lesquels celui de M. Léon Dessalles, l'historien accrédité du Périgord, tout entouré d'un champ de roses.

L'*église*, à la rencontre des deux routes et sur le bord de la rivière, n'offre pour façade qu'un haut mur nu surmonté d'un campanile vulgaire. L'intérieur présente un aspect étrange, comme une œuvre inachevée ou grossièrement refaite et en hâte. La nef se divise en trois travées inégales avec autels, cintrées par compartiments à huit pans d'ogive en saillie. Le chœur, tapissé de

vieilles toiles sans valeur, a pris la place du transsept dans une reconstruction plus récente que le reste de l'église. Il est supporté vers la nef par deux énormes piliers carrés dans lesquels meurent sans chapiteaux les arcs des voûtes, tandis qu'aux autres angles et vers les nefs latérales, s'accolent et pénètrent des piliers supportant la voûte en berceau du carré. Le toit plat et refait cache sans doute une coupole. Les baies sont modernes et sans caractère ; l'humidité ronge et verdit les murs.

Derrière l'église, la *halle* forme un parallélogramme régulier avec péristyle, coupé en trois travées transversales par des lignes de colonnes. Le premier étage est occupé par la *mairie.* A l'autre bout de la ville et de la grande rue, un beau *champ de foire* carré, avec une jeune allée d'arbres en contre-bas, descend le penchant de la côte jusqu'à la rivière.

Les truffes des environs du Bugue passent pour les plus délicates du Périgord, et de fait se vendent 1 et 2 francs par kilogr. de plus que les autres sur les marchés.

On aperçoit de la gare, à g., au fond de la vallée, le *pont* de quatre arches jeté sur la Vezère, que l'on va tout d'abord franchir. — A droite s'alignent les blanches maisons du Bugue, sur la pente du versant que l'on abandonne, pour pénétrer dans un coude de la rivière, dont on rase à droite le bord. A g. et tout près sur la commune de *Saint-Chamassy* (970 hab.) se montre le vieux castel de *Perdigat* entre deux croupes de roc que la voie traverse ; puis la vallée s'abaissant laisse voir au sommet d'un coteau à pic, qui forme un promontoire au confluent même de la Dordogne et de la Vezère, le gros village de *Limeuil* (856 hab.), centre stratégique dès les temps les plus anciens et défendu au moyen âge par des remparts et un château fort dont les tours d'angle avaient près de trois mètres d'épaisseur. Ce château appartenait en 1650 à la maison de Turenne quand la princesse de Condé, fuyant la cour, s'y arrêta avec le duc d'Enghien, son jeune enfant. Les maisons, les fermes, les villages se pressent disséminés sur les deux rives de la Dordogne, dont on suit maintenant le cours, en contournant une croupe escarpée. Au dernier détour à gauche, on entrevoit le château de *Falgueyrac* et sur une petite crête, une modeste maisonnette,

qu'une petite croix sur le toit signale comme une dépendance d'un prieuré du voisinage. Tout aussitôt la voie s'engage sur le magnifique *pont-viaduc de Vic* (9 arches de 20 mètres chacune). A un kilomètre de là, au bout de la prairie, on a devant soi le Buisson, où il faut descendre pour aller visiter les cloîtres de Cadouin.

69e STATION. — LE BUISSON.

9 kil. du Bugue. — 57 kil. de Périgueux. — 95 kil. d'Agen.

Le village du **Buisson** n'est qu'un écart, mais qui chaque jour s'agrandit au détriment de l'agglomération de *Cabans* (1304 hab.), centre officiel et délaissé de la commune. Tout près de la gare, l'ancien *château de la Tour*, appartenant jadis à la famille de Laurière, se cache derrière une touffe de vieux et beaux arbres. Cabans, vis-à-vis, tout au bord de l'eau, à un kilomètre à peine de la station, s'y rattache par un chemin frayé à travers champs, en vue de *Bigarroque*, ancien domaine des archevêques de Bordeaux, qui étale de l'autre bord ses maisonnettes et ses vergers, autour de ses vieilles ruines gothiques. Entre deux, la Dordogne et sept îlots verdoyants. C'est à Cabans qu'est l'*église*, simple nef basse soutenue par trois arceaux d'ogive, et percée dans l'avant-chœur de deux chapelles latérales en forme de transsept avec oculus éclairé par un vitrail moderne. La chapelle de droite rappelle sur une plaque de marbre noir l'enfeu des familles de Cléban de Bosquet, de Solminhiac, de Touchebeuf-Beaumont, de Laurière. A quelques pas plus loin, à gauche de la route, s'élève le *château* moderne *de Bellerive*, et plus loin encore, sur les cimes de la rive droite, se trouvent le village de *Lanseplène* et le *château de Cazenac*, caché par une splendide avenue. Au premier détour du coteau on découvre une vue saisissante sur une admirable vallée d'une fécondité inépuisable et rendant double moisson, soit trente sacs, comme on compte dans le pays, à l'hectare. En 1863, la commune de Cabans a obtenu l'autorisation d'y organiser la culture du tabac, qui s'y récolte de qualité supérieure.

EXCURSION A CADOUIN ET A MOLIÈRES.

La voiture de Sarlat s'arrête au Buisson à l'arrivée du train du matin et y prend les voyageurs pour Cadouin. Il est plus com-

mode encore de louer dans le village une voiture particulière pour Cadouin (7 kil., 3 francs) ou Cadouin et Molières (12 kil., 5 francs, aller et retour et la journée, avec un conducteur). Une demi-journée peut suffire si l'on ne dîne pas à Cadouin.

La route départementale nº 16 conduit à Cadouin le long du coteau qu'elle gravit et contourne, le plus souvent à travers des châtaigneraies, puis les premiers taillis de la *forêt de la Bessède*, d'où elle descend en tournoyant dans le triste vallon qu'arrose le ruisseau du Belingou. Là se cache le village de **Cadouin** (637 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bergerac (36 kil.). Cette localité, complétement ignorée jusqu'au XIIe siècle, dut une célébrité véritable et une réelle opulence durant tout le moyen âge à l'abbaye fondée en 1115 par Gérauld de Sales, qui y recueillit le *saint Suaire*, rapporté en Périgord par un pieux pèlerin de Palestine. Cette relique — malheureusement trop multipliée, — valut au trésor qui le premier en put faire étalage, la visite des plus hauts personnages de la chrétienté et, par suite, de nombreuses munificences. Robert d'Arbrissel et saint Bernard s'arrêtèrent à Cadouin pour y prêcher. Plus tard, Louis XI, Anne de Bretagne y vinrent apporter leurs offrandes. Les libéralités des souverains de France et d'Aquitaine enrichirent en peu de temps cette petite ville, exempte même pendant de longues années de tout impôt. C'est dans ces jours de zèle et de splendeur que s'élevèrent l'église consacrée en 1154 et les cloîtres (XIIIe-XVIe siècle) encore aujourd'hui debout dans leur beauté mutilée par trop d'outrages, mais que l'admiration populaire signale d'elle-même à tout venant comme une des merveilles du Périgord.

Le portail de l'**église** présente une large façade soutenue de quatre contre-forts romans, formés de deux bandes de pierre superposées mais d'inégale largeur. La porte, très-basse et dont la clef est décorée d'un monogramme du XVe siècle, est une baie à plein cintre de trois voussures, sans tore, reposant sur les tablettes nues de colonnettes courtes et trapues. Une large fenêtre la surmonte, cintrée avec un cordon extérieur imitant des imbrications; la corniche s'en continue jusqu'aux contreforts, en forme de zigzags ou d'ondulations. Entre chaque contre-fort une autre baie romane de même forme mais moins large,

avec ornementation de pointes diamantées, surmontait une double arcature plus basse que la porte centrale, dont la partie droite a été obstruée par l'accolement postérieur du monastère de l'église. L'imposte d'une des fenêtres de droite est une tombe d'abbé ou de prieur qu'on reconnaît à la crosse. Au-dessus de ce premier arbre, une gracieuse corniche en damier porte une ligne de neuf arcatures égales, les deux seulement de chaque extrémité plus basses et plus étroites, celle du centre, dans l'alignement de la porte, percée d'un oculus à pointes de diamants. La ligne faîtière qui les couronne, se termine à pans coupés, ornée seulement d'une corniche d'étoiles de mer et de fers intercalés.

La nef, longue de 30 mètres 37 centimètres, large de 10 mètres 25 centimètres, est bordée de deux bas côtés d'une largeur extraordinaire pour l'époque de la construction (4 mètres 60 centimètres). La voûte principale, en berceau légèrement ogival, se double de quatre arceaux de même forme, retombant sur le chapiteau nu de grosses colonnes engagées dans des piliers, tandis que la voûte même porte sur une corniche saillante en dents de scie ou en damier qui règne de chaque côté des murs. Un des caractères distinctifs aussi de la construction est le mode d'appareillement des claveaux, décorés d'une légère saillie formant une sorte d'arcature cintrée. Le pilier séparatif des deuxième et troisième travées de la nef à droite porte gravé l'écusson d'un abbé, palé de quatre pièces, avec la crosse et la mitre; le pilier correspondant à gauche, un écusson à trois bandes, crossé et mitré de même; dans la croisée, à côté, un autre écusson effacé; au-dessus, à gauche, une croix de consécration. Les chapiteaux absolument nus s'ornementent à partir de la dernière travée, en se rapprochant du chœur, à droite, d'une marguerite et de rinceaux à palmettes épanouies, à gauche, d'une croix, de pommes de pin et de feuilles d'eau.

Le transsept est surmonté d'une coupole en calotte sphérique très-peu profonde, dont quatre pendentifs portent sur des arcs légèrement ogivaux, celui vers la nef s'abaissant sous une maçonnerie verticale, que perce un large oculus. La décoration des chapiteaux n'est que de feuilles d'eau s'enroulant en volutes sous une tablette damassée. Des absidioles de forme sphérique s'a-

rondissant dans l'angle des croisillons, éclairés chacun d'une baie cintrée. Les deux arcs doubleaux, qui séparent le chœur (9 mètres 50 de long) du transsept et de l'abside, portent des enroulements peints de feuillage bleu, blanc et jaune, d'un dessin très-remarquable. Les arcatures et les chapiteaux des quatre baies cintrées qui rayonnent dans l'abside circulaire, parent avec intention le sanctuaire de tous les caprices de la fantaisie ornementale, où s'épanouissent rinceaux, bourgeons, diamants, grecques, échiquiers, palmettes, imbrications, volutes de feuilles d'eau, bordures de roses, os de mort en sautoir, puis des grotesques, un phallus, une tête grimaçante entre deux jambes. Au-dessus, dans la voûte, sur un fond bleu semé de fleurs de lis d'or, de magnifiques fresques du xve siècle encore bien conservées représentent la *Résurrection*. Le Christ, nimbé d'or, vêtu d'un manteau rouge bordé d'or, et tenant en main la croix, sort du tombeau. Sur les parois du sépulcre, peint en gris, retombe le divin suaire. Au chevet, un soldat armé d'une hache, s'abat terrassé sur le dos; — son compagnon, en toge rouge, brandit une sorte de couperet ou de yatagan emmanché. A l'autre bout, deux autres gardes, dont un étendu, l'autre immobile et comme frappé de stupeur; dans le fond Jérusalem avec ses tours, comme pouvait la rêver un peintre périgourdin du xve siècle.

Les fameux cloîtres de Cadouin forment un parallélogramme régulier dont le côté septentrional s'appuie au mur droit de l'église. Les deux galeries nord et sud, divisées en 8 travées, ont 21 mètres 10 de longueur; les deux autres, est et ouest, 7 travées seulement, y compris les deux qui chevauchent sur les galeries perpendiculaires, 25 mètres 80 centimètres, sur une largeur partout égale de 3 mètres 14 centimètres. Chaque travée est éclairée par une large baie, donnant sur la cour intérieure, et découpée en trois par deux colonnettes chargées de compartiments d'ogive flamboyante aux dessins variés. La voûte présente une marelle complète, où des arêtes prismatiques remplacent les arcs doubleaux, et dont les cinq points d'intersection se prolongeaient en clefs de voûte pendantes, le plus grand nombre malheureusement brisées. Nous allons essayer moins de décrire ou d'interpréter les mille variétés de cette belle œuvre que de fournir au

souvenir ou à l'étude, au retour d'une visite longue ou rapide, des renseignements et des notes que le voyageur ne trouverait pas ailleurs.

Galerie de l'est. — On pénètre par la galerie de l'est. Dans la *première travée,* commune avec la galerie du sud, s'ouvrent deux portes ; celle du mur est, qui sert d'entrée, se dessine en ogive surbaissée dont le cordon se termine par un crochet à feuille de chou accosté de deux anges agenouillés, qui tiennent une



Cloître de Cadouin.

banderole. Sur la ligne extérieure s'étalent quatre feuilles de chou sculptées du plus beau travail ; sur le mur, en relief, des coquilles de pèlerin. Les pieds-droits s'encadrent de pinacles, dont les statues détruites étaient couronnées de dais d'architecture. La porte pratiquée dans le mur sud forme une anse de panier entourée d'une riche guirlande, tressée de branches de chêne et de corps nus d'anges ou d'enfants. Elle se transforme, en se prolongeant le long des pieds-droits, en une demi-colonne

engagée dont la base s'épanouit en gracieux clochetons. Au sommet de l'un, regarde accroupi un moine, de l'autre, un ours dévore une branche. Au centre du tympan de la porte éclate l'écu de France, soutenu de deux anges à genoux, et entouré du collier de l'ordre de saint Michel. Des deux côtés, aux angles, deux mains de justice en sautoir. Sous l'écusson viennent s'enlacer en deux tiges les rameaux de la guirlande, pour s'épanouir en un arbre de vie au sommet duquel plane le Christ sur une croix chargée de feuilles et de fleurs. Les colonnes des pieds-droits sont de même surmontées d'écussons effacés, dont l'un, à gauche, entouré du collier de l'ordre, porte le pélican, l'autre le phénix au milieu des flammes. Toute la partie plate du mur est semée de fleurs de lis et d'hermines, armes de Louis XII et d'Anne de Bretagne. — A l'angle des murs est et sud, une colonne recevant la retombée des voûtes supporte un dais et un socle formé d'un moine grimaçant, un doigt dans la bouche, l'autre dans l'oreille. La seule clef conservée représente un ange déroulant un phylactère. — *Deuxième travée*. Une niche, à droite, évidée dans le mur plat, a recueilli différents débris modernes de statues. La colonne séparative de la troisième travée, à gauche, semble porter une *Piéta*. La tête du Christ est brisée. La scène se passe sous un ciel de lit. Le costume des saintes femmes est singulier et à la dernière mode du XVI[e] siècle. — Au-dessus un damné, dévoré par deux diables, au milieu des flammes, d'où s'élèvent deux âmes bienheureuses unies dans un baiser de paix. La colonne de droite montre Lazare étendu mort sur l'herbe ; au-dessous de lui, gisent sa besace et son barillet de mendiant ; à sa ceinture pend sa cliquette, le tout entouré de détails charmants ; charmantes surtout sont les têtes d'anges souriants qui viennent enlever au ciel le pauvre abandonné. Le père Abraham reçoit dans sa toge l'âme nue. Sur la tête d'Abraham, deux anges jouent de la harpe et de la viole. — *Troisième travée*. Les cinq clefs de voûte y pendent en place et représentent des anges en costume de diacres soufflant dans différents instruments à vent. Au centre le Christ nimbé bénissant, au milieu d'anges dont un lui présente une âme. A la colonne de droite, d'une tour de ville crénelée se précipite une femme, sainte Barbe sans doute. La foudre éclate et tombe sur l'autel des faux dieux. Il ne reste de

la colonne de gauche que le pied où se voit encore une marque d'appareilleur. —*Quatrième travée*. Aux deux clefs de voûte, le sacrifice d'Abraham, et la nef sainte portant la sainte Vierge. A gauche Job couché sur son fumier, où grouillent les vers, où se vautrent les pourceaux. Satan, en forme de bête velue, semble étendu sur Job. Une inscription dit : *Sathan Job non pertulit. Job.* A droite, à la fenêtre d'une tour, deux gardes veillent, un autre dort. A l'étage supérieur percé d'une meurtrière, un ours s'étale dans une posture obscène, deux renards croquent un oiseau. Au-dessus, éclate une scène splendide dont une banderole, écrite en gothique carrée, indique le sujet très-facilement reconnaissable : *le mavaiz riche*. — Devant une table chargée d'un pain, d'un plat succulent, d'une coupe immense, se carre le mauvais riche dans toute sa gloire, portant, au cou, le collier de l'ordre, en tête le chapeau orné de diamants, collet de fourrure, ceinturon de chevalier; à sa gauche, triomphe une jeune femme d'air vif et déluré mais hardi et colère; à un guichet, le maître d'hôtel; sur la droite, d'un air piteux, tendant sa cliquette, Lazare, à la face repoussante, les lèvres enflées de ladrerie, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux oreilles. Ce magnifique relief est l'œuvre capitale du cloître et d'une vérité, d'une animation admirables. — *Cinquième travée*. A la colonne de droite, un moine grimaçant; — à gauche, deux moines à demi brisés; trois supports en encorbellement représentent *Samson déchirant le lion*, *Samson tondu par Dalila; Samson chevauché par Dalila*. — *Sixième travée*. A quatre nouveaux culs-de-lampe figurent trois têtes de vieillards, et un écusson, bandé de 6 pièces, avec la crosse et la mitre. Dans le mur à droite, un monstre à tête humaine se tord et étreint sa queue. Au pilier d'angle sur la galerie du nord, *le Christ endormi* dans la barque, pendant la tempête.

Galerie du nord. — *Première travée*, commune à la galerie de l'est. Deux portes y débouchent comme dans l'angle correspondant de l'est et du sud. Celle du mur de l'est, plus ancienne que le reste du cloître, rappelle par son ornementation le style roman de l'église. Celle du mur du nord s'ouvre en anse de panier avec un tympan triangulaire, décoré d'un cordon de feuillage dont le sommet s'allonge en enroulement de fleurs et de bour-

geons, formant cimier à l'écu de France, soutenu par deux anges à genoux et entouré de l'ordre de Saint-Michel; de chaque côté sont inscrits des écussons dont un semble parti de Bretagne et de France. Aux trois clefs de voûte conservées, pendent le lion de saint Marc, l'aigle de saint Jean, l'ange de saint Matthieu. — *Deuxième travée.* Aux colonnes de droite et de gauche, des moines en prière; à une clef de voûte, une âme enlevée par trois anges. — *Troisième et quatrième travées.* Des groupes de scènes variées mais incertaines entourent le siége curial, espèce de fauteuil à rebord appuyé au mur de droite, avec sellette demi-circulaire en avancement. Sur le dossier, l'écusson du prieur, portant la crosse, sans la mitre, laisse distinguer le chêne des du Roure (?). Une accolade ornementée de feuilles de chou réunit les deux montants du siége. A sa gauche, un ange, en costume de prêtre, expulse Adam et Ève du Paradis. Tout à côté est-ce la Tentation? Ève, ceinte de grappes de raisin, coquette avec un jeune homme de costume élégant et de mise gracieuse. Ce serait un bien joli diable. Au-dessus, une autre scène de données inconnues, une sainte veuve, les mains jointes, — la tête est d'une expression remarquable, — est injuriée et chassée de sa maison. A côté parade un garçon en habit de fou. Plus près du siége, une femme agenouillée, les cheveux épars; un écusson, crossé, bandé, de pièces; 5 moines à genoux, dont deux sortent du pilier; au-dessus, dans le pilier même, un moine tire par le cou le diable enchaîné; au-dessous, un autre moine enfourne le pain. A la droite du siége, un portement de croix. Un groupe de soldats joue aux dés la tunique du supplicié. Sur les colonnes de droite et de gauche, deux paysans cornent de la musette; des lapins et des chiens savants dansent, un jeune homme et un vieillard se disputent un oiseau. — *Cinquième travée.* A gauche un moine prie à genoux, un autre apporte une colombe; à droite deux moinillons ouvrent un livre. — La *sixième travée* est insignifiante. — Les *septième et huitième travées* postérieurement refaites, n'offrent dans la septième qu'un écusson à la voûte, crossé, mitré, chargé de deux pals, dans la huitième, une porte en style de la Renaissance avec attique, pilastre et fronton.

La Galerie de l'ouest a été tout récemment démolie complé-

tement à l'intérieur et se soutient par des murs de refend et des poutres enchevêtrées. La première travée pourtant garde encore un pilier avec un moine envoyant un baiser, la deuxième une piscine, et la sixième, à sa voûte intacte, des écussons soutenus par deux chimères.

Galerie du sud. — La première travée, en retournant à gauche vers l'est, contient une porte rectangulaire du xvi[e] siècle, avec pilastres. Au centre de la voûte, une clef plate remplie par un soleil. Toutes les colonnes le long du mur plein, sauf la dernière, sont détruites. A la seconde travée s'arrêtent les constructions de la seconde époque et recommencent celles de la première, comme l'indique tout aussitôt l'écusson bandé, de six pièces, soutenu par le lion et le griffon, que nous avons déjà rencontré dans la galerie du nord ; un autre encore, chargé de deux pals, crossé et mitré. Aux colonnes de gauche, entre les fenêtres, trois têtes, celle du milieu empruntant un œil à chacune de ses deux voisines ; — plus loin, deux autres têtes dont une de femme aux cheveux nattés ; entre deux, une élégante main, sortant d'une manche de moine ; — plus loin encore, deux têtes grimaçantes avec un reste d'inscription. En signalant encore aux clefs de voûte, un prêtre en prière, l'agneau pascal, un homme avec un philactère, nous aurons épuisé, croyons-nous, le relevé de cette imagerie aux intentions malicieuses, quelquefois singulières, qui s'en va chaque jour s'appauvrissant par quelque ruine.

On risque de s'oublier là, si l'on n'a commencé la journée par une promenade jusqu'à (5 kil.) *Molières* (887 hab.). Du haut de la côte que gravit le chemin, on aperçoit très-bien, sur la g., la silhouette noire du château de Biron (25 kil.) et vis-à-vis de soi, par les temps clairs, le clocher de Ribérac (31 kil.). Le village de Molières formait autrefois une petite ville avec château et murailles fortes, qui tinrent tête aux guerres anglaises et que jeta bas Monluc. Ce qui reste du *château*, construit à pic, sur un mamelon de la vallée, n'offre plus qu'une porte gothique entre deux piliers, reliés de droite et de gauche à des pans de murs couverts de lierre. On y reconnaît les rainures de la herse. L'ensemble présente un plan carré couvert à chaque angle par une tour, avec un épais donjon carré au milieu, plus qu'à demi

écroulé. L'angle de gauche donnait abri aux bâtiments d'habitation; il en subsiste seulement une porte du xvᵉ siècle. — A côté et en dehors de la ville, s'élevait l'*église*, vaste nef sans transsept, dont la moitié seule, presque régulièrement carrée, sert au culte; l'autre partie, complétement ruinée, et qui est en reconstruction, se rattachait par la gauche à un clocher carré, de deux étages à double fenêtre ronde, qui à sa base porte encore deux formerets de la travée détruite. Un arc d'ogive de deux mètres donne accès dans la première salle, à voûte très-élevée, de ce clocher. — La rue voisine est couverte par une belle *porte* de ville, à triple face ogivale, reste d'une antique enceinte. Devant l'église, une *maison* conserve encore un groupe de petites fenêtres romanes, et à l'église même attiennent de beaux arceaux d'ogive aujourd'hui bouchés, autrefois sans doute en forme de cloître.

La voie ferrée, au sortir du Buisson, croise la route départementale de Marmande à Sarlat, puis l'avenue du *château de Latour*, passe dans une tranchée au-dessous du *château de la Bourgonnie*, sur la commune de *Paleyrat* (537 hab.), dont on laisse à gauche l'église, et coupe de nouveau par deux fois la route de Sarlat entre la traversée de deux ruisseaux sans nom. Tout du long la vue plonge sur l'admirable vallée de la Dordogne que l'on suit sans s'en écarter à une grande distance. Une rampe de 1800 mètres sur 8 millimètres de pente amène à Siorac.

70ᵉ STATION. — SIORAC.

7 kil. du Buisson. — 64 kil. de Périgueux. — 88 kil. d'Agen.

Le bourg de **Siorac** (1275 hab.) se trouve à gauche, sur le bord de la voie d'où l'on distingue très-bien l'*église* parée de son clocher neuf, et, à côté, le cimetière. Au-dessous des toits, bas et sombres, se dresse une énorme bâtisse en manière de grosse caserne ou de couvent qui n'est rien moins que l'ancien *château*. La façade s'ouvre vers la Dordogne à trois rangs de fenêtres, encadrée de droite et de gauche par deux corps de bâtiments parallèles formant un avancement symétrique; le tout est recouvert de toitures gigantesques et porté par une haute terrasse d'où la

vue plonge sur la vallée. Ce château a appartenu longtemps à la famille de Vivant, qui possédait dans ses archives au château de Boissat, un riche recueil de lettres originales d'Henri IV. En ce moment il est divisé en trois locations. Il avait été un moment question de le céder aux Jésuites pour l'établissement d'un collége, dont le projet semble abandonné. Les maisons de Siorac s'entassent le long de la Dordogne, au confluent d'un assez fort ruisseau, la Noze, réunion d'une infinité de petits cours d'eau. Un beau *pont*, au milieu duquel a été érigée une banale *statue de la Vierge*, y livre passage à la route de Sarlat et relie à Siorac le village du *Coux* (1749 hab.) dont l'*église*, détruite, dit-on, par les Normands, a été reconstruite au XIIe siècle. Des débris romains, la découverte d'une mosaïque attestent sur ce point l'existence tout au moins d'une ancienne villa disparue. A l'est du Coux (4 kil.) *Berbiguières* (478 hab.) garde les ruines de son ancien *château* et d'un monastère détruit au XVIe siècle. Près de la Dordogne, sur la côte qui fait face à la route et que l'on a devant soi en venant du Buisson, on voit aussi les restes d'une bastille anglaise nommée *Castelréal*, auprès de laquelle ont été trouvés un vase de terre plein de médailles, et, dans un puits, des débris d'armures.

Tout près de Siorac (4 kil.), à droite de la voie, dans une jolie vallée, *Urval* (461 hab.) possède une *église* du XIe siècle, à chapiteaux historiés, avec abside décorée à l'extérieur de figures fantastiques et une porte ornée de deux colonnes de marbre noir. A côté gisent les ruines d'un couvent.

On longe, en quittant Siorac, le pied d'un coteau que la voie ferrée entame, tout au ras de la route départementale de Belvès, qui court à gauche à travers les prés et les champs, entre le chemin de fer et le ruisseau de la Noze, que l'on remonte jusqu'à Belvès. Les peupliers en dessinent tout du long la courbe sinueuse. A 1500 mètres de la station, la voie commence sa seconde escalade qui ne se termine qu'au Got (15 kil.) sur une pente presque continue de 10 millimètres, à travers une série de courtes tranchées d'où la vue plonge par échappées sur le vallon. On aperçoit à gauche le village de *Fontgauffier*, célèbre autrefois par son abbaye bénédictine qui datait du XIe siècle (1095) ; tout à côté sa

belle usine comprenant une fabrique d'huile de noix, une minoterie, un moulin à papier et le village de *Sagelat* (572 hab.) Une longue et profonde tranchée, taillée dans le roc, débouche sur le *viaduc* dit *de Fontgauffier* (9 arches de 10 mètres d'ouverture) au-dessus d'une grosse ferme et en vue d'un horizon tout renouvelé. A 500 mètres, au faîte d'une crête, d'où s'éboule une sorte de sentier raviné, à peine abordable, s'étagent noires et entassées les maisons de Belvès, au-dessous desquelles on passe avant de s'arrêter.

71e STATION — BELVÈS.

6 kil. de Siorac. — 70 kil de Périgueux. — 82 kil. d'Agen.

Belvès (*hôtel de France*) est une véritable petite ville (2504 hab.), chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Sarlat, dont dépendent quinze communes. Elle couvre, un peu à droite de la voie, un plateau escarpé, que contourne en longs détours un large chemin, et dont divers sentiers, à peine frayables aux piétons, escaladent les pentes. Elle était autrefois entourée de fortes murailles qu'elle se chargea d'entretenir en obtenant un consulat électif d'Artus de Montauban (1470). La découverte aux environs de nombreuses monnaies gauloises laisse même supposer une origine des plus antiques. En 1307, cette ville avait été acquise par Arnaud de Chanteloup, neveu de Clément V, et resta depuis dans le domaine des archevêques de Bordeaux. Les Anglais s'en emparèrent dans le XIVe siècle et n'en furent chassés que vers 1440. — La rue principale, où convergent de droite et de gauche nombre de ruelles, aboutit, ainsi que huit autres rues secondaires, à une place carrée, dite *place d'Armes*, que fermaient des portes gothiques dont trois existent encore. Les *cornières* ou galeries ogivales, qui en bordaient les côtés, sont détruites. Quelques vieilles maisons y subsistent encore avec des écussons effacés. Au milieu, on a récemment installé la *halle*. — A côté, la tour du *beffroi*, ancienne maison de la commune, est encore habitée par le guetteur ou garde de ville. Un ormeau magnifique, arbre de liberté, rappelle les grandes fêtes de 1830. — Un beau *mai*, planté dans la rue la plus étroite et la plus fréquentée, indique la maison du maire.

— La *mairie*, l'*école*, la *gendarmerie*, occupent, tout au faîte de la côte et d'une esplanade ouverte sur la vallée, les bâtiments de l'ancien *couvent des Dominicains* en partie seulement conservés, comme l'atteste la trace des arceaux d'ogive brisés le long des murs replâtrés. Un clocher carré y attient, seul reste de l'église dominicaine, détruite comme celle des Pénitents Blancs. — L'*église paroissiale* se dresse à l'extrémité occidentale et tout en dehors de la ville vers Saint-Pardoux. Elle forme une seule nef de quatre travées (XVIe siècle) éclairées par de longues et étroites fenêtres à meneaux tréflés, avec arcs doubleaux retombant sur des colonnes engagées dans des piliers. La dernière travée sert de chœur. L'abside à cinq pans, soutenue d'énormes contre-forts, est voûtée en arcs d'ogives dont les dernières arêtes s'interrompent à la hauteur de la fenêtre (XIVe siècle). La principale porte (XVIe siècle), formée de voussures en saillies dont une torsade à arêtes vives, sans supports de colonnettes ni chapiteaux, s'ouvre dans la base d'un clocher carré, à trois étages, reposant sur quatre hardis arceaux d'une ogive très-large et très-nette et contrebutté en avant par deux massifs de contre-forts formés de trois pièces appliquées sur les angles jusqu'à la hauteur du second étage. Vers le midi étaient pratiquées deux autres portes dont une plus petite couronnée au sommet d'un entre-croisement d'ogives, l'autre, grande et monumentale, à voûte profonde surmontée d'une large rose. Ces deux baies sont bouchées et invisibles à l'intérieur.

Derrière l'église et y attenant à peu près, a été bâti récemment un *couvent* dit *de la Miséricorde*, destiné à tenir pensionnat de demoiselles.

A l'extrémité de la rue principale, vers l'église, l'ancien *château* seigneurial (XVe siècle) forme angle, transformé en simple logis moderne, dont la face seulement vers la vallée conserve une tourelle à toit pointu, et, du côté de la rue, de belles fenêtres carrées à trèfles. — Au-dessous dans la partie basse de la ville, un bâtiment qu'une tradition, difficile à justifier, appelle *la commanderie du Temple*, loge les cent vingt élèves d'un *collége* ecclésiastique, dont les terrasses reposent sur les murs de la ville, ou plutôt de l'ancien château, assis un peu en avant de l'enceinte.

Des baies étroites, percées dans le coteau, éclairent trois étages de caves creusées en plein roc. Dans un coin et un peu au-dessus des jardins, un petit bâtiment à contrevents verts domine deux côtés de la vallée : c'est l'*hospice*. — La rue, qui fait face à la porte du collége, la rue Rubiganne, est encore bordée de *maisons* du XIII[e] siècle dont une s'appelle populairement l'*archevêché*. Le collége même s'adosse à une ruelle où se dresse une vieille et haute *tour* carrée, soutenue sur la face sud de trois contre-forts et jadis reliée sans doute au principal château. C'est le monument le plus ancien de la ville sans contredit; il date au moins du XII[e] siècle. — Il ne faut pas oublier de signaler dans la rue voisine des Pénitentes une jolie *maison de la Renaissance* dont les portes étaient décorées de bustes et de sculptures malheureusement brisées.

Le long des *boulevards* plantés de tilleuls et d'ormeaux et de la rampe qui descend vers la gare, on découvre une vue admirable et variée sur une vallée luxuriante, que traverse entre des peupliers le petit cours d'eau de la Noze, et qu'égaye, outre un long viaduc, comme une guirlande sans fin de petits mamelons et de coteaux onduleux, semés sur leurs pentes de pigeonniers blancs. Au bas de la côte une jolie *fontaine* à faces carrées; dans les rues, les femmes, assises au seuil des maisons, causent en groupe en cassant des noix, pour les fabriques d'alentour, ou dépouillent les volailles dont la plume fait l'objet d'un trafic assez important. Plusieurs tanneries ruinées depuis 7 ou 8 ans, existaient naguère à Belvès, qui tire ses meilleurs profits de la vente et de l'entrepôt des denrées et des vins du Périgord et du Quercy.

On peut prendre à Belvès la voiture qui conduit à Montpazier (16 kil.) et à Biron, mais, si l'on part du Got où correspond le courrier (*V.* ci-dessous, p. 351), le trajet est moins long.

On sort de Belvès en pleine vue de la vallée, dont les croupes verdoyantes s'arrondissent le long du chemin. Les ouvrages d'art se multiplient comme les difficultés du terrain qu'il faut surmonter. A 500 mètres de la gare, la voie, après avoir gravi une pente rapide, traverse sur quinze arches de 10 mètres d'ouverture, bordées d'une belle rampe de fonte, le ruisseau de la Grange et plus loin, sur sept arches de 10 mètres, le ruisseau de Patouly,

pour aboutir, presque immédiatement au *viaduc du Puech Gaudon* (sept arches de 10 mètres d'ouverture). Une tranchée profonde, qui fait suite à ce viaduc, débouche sur le quatrième et magnifique *viaduc de Larzac* (21 arches de 12 mètres), qui, décrivant une longue courbe, aborde dans le village même (326 hab.), tout bâti d'une pierre rougeâtre, comme le sol creusé par la voie. On rase à gauche l'antique *église*, dont la façade contre-buttée de deux contre-forts est percée d'un vieux portail gothique restauré et d'une petite rose, et, à un kilomètre de là, on franchit sur un cinquième et dernier *viaduc* dit de *las Tuques*, presque aussi long, le ruisseau de Linzin qui arrose une riche vallée. La rampe à ce point atteint sa plus forte pente. On continue à la gravir péniblement à travers la commune de *Salles de Belvès* (326 hab.), où naquit Pierre Thomas, martyrisé en 1366 à Famagouste et sanctifié par décret de 1618.

Le val plus étroit rapproche ses bords plus rapides et ne semble qu'une plate-bande où courent en se gênant la route de Cahors et le ruisseau de la Noze et qui se rétrécit encore pour former une gorge encaissée mais toute verdoyante. Le coteau, éventré par la voie, se hérisse rouge comme de l'ocre. La route et le ruisseau franchis, la voie tourne en se rapprochant de la pente de gauche, et, sur la commune de Mazeyrolles à 200 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, s'enfonce entre deux tranchées dans le *tunnel de la Trape*, long de 2000 mèt. pour atteindre la station du Got, abritée dans un éger enfoncement, derrière un semis de pins.

72e STATION. — LE GOT.

11 kil. de Belvès. — 81 kil. de Périgueux. — 71 kil. d'Agen.
580 kil. de Paris.

Le **Got** n'est qu'un point perdu de la commune de *Mazeyrolles* (591 hab.), arrondissement de Sarlat (48 kil.). La voie s'y est frayé un étroit palier d'une centaine de mètres, au faîte culminant du tracé, pour reprendre tout au sortir de l'autre bord une pente rapide qui descend jusqu'à Cuzorn pendant 23 kilomètres.

On peut prendre au Got le courrier qui conduit à Montpazier et à Biron, et qui correspond avec le chemin de fer. C'est une

des plus belles excursions qu'offrent les départements du midi aux touristes en quête de belles œuvres et de grands souvenirs.

EXCURSION A MONTPAZIER ET A BIRON.

Départ du Got à 9 heures 30 minutes par correspondance avec le train du matin. — Durée du trajet : 1 heure 30 jusqu'à Montpazier (12 kil., 1 fr. 25). — Retour de Montpazier le lendemain à 6 heures du matin. — On trouve à Montpazier des guides et des voitures pour Biron (7 kil.).

Le courrier descend vers le sud la route de Cahors qui suit la voie ferrée jusqu'au-dessous de Mazeyrolles, au point où s'embranche la route départementale de Villefranche, qui remonte vers Montpazier en s'enroulant à travers les côtes et les bois. 3 kilomètres avant l'arrivée, on franchit le Drot, au sud et vis-à-vis de *Capdrot* (1177 hab.), dont le nom indique la proximité de sa source.

Montpazier (hôtel *de France*), chef-lieu de canton (1025 hab.) de l'arrondissement de Bergerac (44 kil.), est un curieux type et des mieux conservés de ces *bastides* dessinées d'un seul jet sur ces plans uniformément symétriques, dont une fantaisie de la mode archéologique a prétendu faire un modèle, trop malheureusement reproduit d'instinct par les bâtisseurs d'aujourd'hui. Un décret d'Édouard Ier d'Angleterre (7 janvier 1284) en provoqua la fondation, et les travaux furent dirigés par Jean de Grailly, captal de Buch. C'est un vaste parallélogramme régulier, presque un carré parfait, légèrement allongé pourtant dans la direction du nord au sud, que coupent à l'intérieur trois rangs de rues tirées au cordeau, dont un s'interrompt au centre pour former une vaste place. Tout autour circule une ligne de *cornières*, larges galeries divisées en compartiments carrés par des arceaux ogivaux de large envergure mais un peu bas, retombant la plupart jusqu'à terre comme en forme de piliers, chaque maison distincte d'ailleurs de sa voisine et séparée par un étroit couloir. Au milieu de la place, la *halle* et un patoil de vieux ormeaux. Tout autour de la ville, sur chaque face, s'alignait une enceinte bordée de tours que les guerres de religion ont ruinée. Aux deux extrémités des deux plus longues rues subsistent encore les portes gothiques, munies autrefois de herses mais sans

apparence de mâchicoulis. Quelques restes de murs apparaissent au sud, quelques restes de fossés au levant; près de la gendarmerie, un curieux portail. Vis-à-vis de l'hôtel de France même, la *maison* dite *du chapitre* présente une intéressante façade percée de larges arceaux d'ogives et de fenêtres accolées avec trèfles et croisillons.

L'**église**, ancienne collégiale, s'élève, à gauche, près d'un ancien cimetière. C'est une œuvre remarquable de la dernière période de l'art gothique (XV[e]-XVI[e] siècle). Le portail, plus récent, rappelle le style de Bachelier, de Toulouse. La porte, divisée en deux baies par un large meneau, est surmontée d'un tympan, dans lequel se lit encore en grandes lettres mal effacées : *La République Française reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme.* Une voussure cintrée l'enveloppe, ornée, en guise de tore, d'une moulure saillante décorée de strigiles, dont les courbes aboutissent à deux pilastres latéraux, surmontés de génies ailés et parés de la décoration familière à l'art de la Renaissance. Un cordon extérieur entoure de délicates sculptures des rinceaux enroulés et un écusson. Au-dessus, mais non dans l'alignement, s'ouvre une rose.

La nef, coupée en quatre travées, se termine par un chevet heptagonal, dont les trois pans du centre sont éclairés de baies tréflées à simple ou double meneau en style du XIV[e] siècle. Dans le chœur, des stalles du XV[e] siècle rappellent le chapitre disparu. Sa maison seule existe encore. La dernière travée à voûte surexhaussée retombant sur quatre grosses demi-colonnes, avec chapiteaux historiés, à g., d'anges, à dr., d'un ours et d'un griffon, sert de transsept. Deux chapelles de la même époque que le reste de l'œuvre figurent les croisillons. Un arc doubleau, large et plat, sépare cette travée du reste de la nef, dont les trois autres portent une voûte à quatre pendentifs aigus, séparés par des arêtes à base épaisse et à tranche mince. A chaque travée correspondent deux chapelles de style différent comme la date de leur construction (XV[e]-XVI[e] siècle) et communiquant avec la nef par des arceaux inégaux de hauteur et d'envergure. Une triple baie gothique ouvre jour de chaque côté sur les deux premières travées de la nef, et d'un seul côté seulement, à dr., sur

la troisième. Deux colonnes avaient leurs chapiteaux ornementés d'écussons détruits.

Montpazier n'a pas perdu tout souvenir de son importance aujourd'hui déchue. Sa modeste mairie arbore encore en gros caractères le titre d'*hôtel de ville;* et ses foires de chevaux comptent parmi les plus célèbres du midi. Un usage moins connu témoigne de sa fidélité aux traditions et l'on y regrettera longtemps encore la *fête des cornards.* Le mercredi des cendres, chaque marié de l'année était tenu et forcé par ses confrères, plus anciens au service, de porter à son plus proche voisin, recrue, comme lui, de fraîche date, un superbe bois de cerf, conservé comme un trésor dans les archives municipales. Au refus du mari de s'y prêter de bonne grâce, la femme devait baiser dévotement ce fatidique symbole. Voici quinze ans tout au plus qu'un maire pudibond a vendu le bois de cerf deux francs, au profit de la caisse communale.

Le chemin de Biron, le plus direct pour les piétons, franchit le Drot en barque au *Moulin Brûlé*, tout au-dessous de Montpazier. Le sentier, tout tracé à travers les bois, ne se détourne plus à partir de *Tandou.* Mais les voitures, à défaut de pont plus voisin, doivent descendre la route de Villeneuve à Sarlat, longeant le cours du Drot et les peupliers de la rive. Au-dessus de la route, à dr., on dépasse successivement la tour octogone du château de *Peschalvès*, *Tendou*, plus loin *Gaugeac* et son campanile à trois baies et le *château de Saint-Germain*, flanquant de deux tours rondes à demi découronnées une façade en partie neuve, en partie couverte de lierre. Ce château appartient à M. Lombarès. Tout près de là, un peu au-dessous de l'usine de *La Rouquette*, un pont de pierre traverse le Drot. Le chemin, se détournant bientôt à gauche, devient un sentier qui traverse le village du *Cambout.* Une montée d'un kilomètre aboutit à Biron. A droite, l'église; à gauche, les vastes écuries en pierre de taille et le parc entouré de murs. Sept riches métairies dépendent de la terre; mais précisément la métairie, qui borde à dr. la route, jusque sous les fenêtres seigneuriales, en est indépendante et n'appartient pas au maître du château.

Biron présente dans son ensemble un des manoirs les mieux

conservés de la Guyenne. Placé sur les confins extrêmes du Périgord et de l'Agenais, du haut de son faîte isolé il domine un horizon sans fin que l'imagination étend jusqu'aux Pyrénées. Fondé au XIe siècle, pris, repris, détruit par les Anglais, toujours rebâti, il réunit des constructions de toute date et couvre de ses courtines chargées de tourelles, avec cours, fossés, escarpe et contrescarpe, un rayon immense; mais l'aspect extérieur a perdu beaucoup des rudesses de la forteresse antique; on dirait plutôt une vaste gentilhommière du XVIIe siècle.

Un large escalier en zigzags, attaqué de droite et de gauche, au débouché supérieur, par des fortifications, mène à la première cour, où se trouvent, à dr. la *chapelle*, merveille du XVIe siècle, à g. le *château*. Entre deux, un charmant *pavillon* carré à créneaux, avec croisée et mansarde ornementées par l'art le plus gracieux, se montre accosté d'une tourelle ronde, servant de cage d'escalier à double fenêtre d'une admirable élégance, avec porte rectangulaire doublement accoladée de fleurons entre-croisés. Deux *promenoirs*, dont un récemment reconstruit en forme de galerie crénelée, relient à ce bâtiment l'église et le château. A gauche s'ouvre une *citerne* récemment comblée — pour protéger les bâtiments voisins de l'humidité envahissante. On y descend encore par un long et profond escalier.

Un second escalier, à quatre retours droits, conduit sur une *esplanade*, disposée seulement au XVIe ou XVIIe siècle, d'où un escalier ogival débouche dans la cour intérieure. Sur la droite les portes ogivales — dont une avec accolade à pinacle orné de feuillage et cantonnée de deux clochetons gothiques, avec baies à nervures, divisées en compartiments multiples — indiquent la partie ancienne (XIVe siècle) des bâtiments, occupés par les cuisines ou par les appartements du régisseur. A gauche est l'habitation moderne, des maîtres avec laquelle communique une chapelle moderne mais nue et abandonnée. Au fond, recouvrant une élégante galerie, ouverte en plein ciel, une arcade surbaissée dessine sa courbe gracieuse et forme comme une *veranda* au-dessus de terrasses et de jardins d'où la vue plonge à l'aise sur la garenne et sur le libre horizon. A l'angle de gauche sur la terrasse, une large *tour* carrée se relie au corps du logis par une petite

tourelle engagée qui contient l'escalier. Les mâchicoulis qui le couronnent ont été surchargés postérieurement d'un rang de créneaux, sur lesquels reposent les toits. C'est la partie la plus ancienne sans doute du château. A l'angle opposé de la terrasse l'édifice est tout entier moderne. La partie sud, occupée par un potager, est bordée d'un corps de logis percé de quatre fenêtres surmontées d'un cordon de mâchicoulis et d'un double rang de greniers ou de mansardes. Dans un coin d'angle, une *tour* à pans coupés, dans l'autre une *tour* ronde s'élèvent engagées dans une courtine plus ancienne ou plutôt moins profondément restaurée, portant au-dessus de mâchicoulis mutilés un groupe de lucarnes à triples feuilles de chou épanouies et de longues figures accroupies aux angles, en forme de gargouilles. Au rez-de-chaussée, près de la tour carrée et au-dessus d'une cuisine, se trouve *la salle des gardes*, dont les murs ont 1 mètre 42 d'épaisseur entre les fenêtres. Cette salle, qui a conservé son plafond en magnifiques solives, mesure 13 mètres 50 de large sur 21 mètres 30 de long. Jasmin, le poëte agenais, y a donné une de ses poétiques séances les plus applaudies. Plusieurs autres salles montrent encore de belles cheminées de style Renaissance, à fleurons la plupart brisés. A côté d'une seconde et très-ancienne cuisine voûtée en ogive, un escalier à vis mène à la *salle* dite *de la Justice*. Les solives du plafond, la cheminée, le mur de gauche portent des traces de peintures et les restes d'une inscription où l'on croit lire : *Requiescat in eternum*. Sur la cheminée même, on entrevoit très-bien la Vierge, et près d'elle, une vache, un mulet, indices suffisants de la scène représentant la *Naissance du Christ*. — Au-dessus les armes de Biron. Un arceau hardi, jeté sur la cour, rattachait la salle de la Justice à la *prison*.

Mais la merveille et l'honneur du château seigneurial, groupe trop confus de manoirs dépareillés, c'est son admirable chapelle formant un double édifice de deux églises complètes, de destination distincte, superposées dans l'étagement naturel de la colline.

La *chapelle basse*, qui a son entrée hors de l'enceinte, sert de paroisse au village (26 mèt. 60 de longueur sur 6 mèt. 60 de largeur). C'est comme une crypte sans communication avec l'édifice

supérieur dont elle utilise seulement le soubassement. Quatre travées — dont une à chevet triangulaire replâtré forme l'abside — voûtées en berceau sans corniche, divisent la nef doublée d'arcs pleins en ogive surbaissée, que pénètrent par leurs attaches les colonnes latérales dénuées de chapiteaux (xvi[e] siècle). Au-dessus de la porte ogivale est percée une double baie cintrée avec accolade que surmonte la façade de la chapelle supérieure, décorée d'une belle rose à dessins ogivaux. Tout le côté droit, qui n'attient pas au château, porte au flanc quatre contre-forts épais, hauts, larges, énormes, divisés par de simples moulures en quatre étages. Le dernier, vers le sud, forme comme une vraie tour carrée, dont la base évidée sert de sacristie. D'autres piliers semblables soutiennent le chevet à la jonction de chacun des trois pans. En haut, des gargouilles s'allongent en forme de chiens, de goules, de moines, et, par-dessus le tout, donnant à l'œuvre extérieure son véritable cachet d'art et d'élégance, une claire-voie ogivale, restaurée il y a quelque vingt ans, court le long de la toiture, circulant tout autour du faîte des contre-forts qu'elle couronne d'enroulements harmonieux.

La *chapelle supérieure*, réservée à la famille seigneuriale, s'ouvre de plain-pied dans la première cour intérieure du château. Deux pinacles décorés de feuillages encadrent une riche porte d'entrée, à demi cintrée en anse de panier, dont une guirlande de feuilles de chêne orne le dessus du linteau. Dans le tympan, autour des volutes ogivales d'une gracieuse claire-voie, s'enlace une vigne, ceps, feuilles, grappes pendantes avec d'élégantes moulures et les traces d'un écusson effacé, sommé autrefois d'une crosse. L'intérieur de la chapelle présente, outre l'abside, une nef de trois travées, voûtées chacune à quatre pendentifs, dont les arêtes prismatiques à tranche fine s'engagent sans chapiteaux dans un pilier entaillé comme un groupe de trois colonnettes. Le temple d'ailleurs est vide et nu. Au milieu seulement, un *tombeau* de pierre porte, couché sur le couvercle, un chevalier, vêtu du surcot et de la cotte de mailles. La tête et les pieds ont été brisés; le buste seul est complet (2 mèt. 22 de long sur 1 mèt. 15 de haut). Deux bas-reliefs à peu près intacts représentent à droite la *Résurrection de Lazare*, à gauche le *Christ au jardin des Oliviers* (?). Un

chapitre de chanoines, institué pour desservir l'église, veillait nuit et jour en prières devant cette tombe où gisait le fondateur du chapitre et de la chapelle, comme l'indique l'inscription de la face tournée vers l'autel : « *Ci gist messire Pons de Gontault, chevalier, baron de Biron, édificateur de la présent chapelle et fondateur du collieige d'icelle, qui trespassa le premier jour de octobre* M.V.XXIIII. (1524), *Prions Dieu pour son âme.* » Il n'est pourtant pas un livre ni un habitant du pays qui ne l'indique au visiteur comme le tombeau du maréchal décapité.

Vis-à-vis, à droite, dans l'épaisseur du dernier contre-fort, s'ouvre une chapelle décorée d'un chef-d'œuvre, qui à lui seul, pour tout ami des belles choses, justifierait ce pèlerinage. C'est une *Pietà* dont le style et l'exécution dénotent la pensée et la main d'un maître consommé. La Vierge (à mi-corps, 85 cent.), le front couvert d'un voile, est assise entre Marthe et Marie. Son visage et toute son attitude témoignent de l'anéantissement d'une douleur inexpiable. On sent combien elle a souffert et pleuré pendant les heures de la divine agonie. Les deux mains croisées retombent comme dans la stupeur d'une âme et d'un corps brisés! La sainte femme de droite resplendit de même d'une beauté d'art accomplie. Sa charmante main droite soutient la Vierge. La tête est d'une désolation inexprimable! Les yeux se plissent et s'ouvrent à peine, tant il en a coulé de larmes! Mais, dans ces déchirements sublimes, aucune difformité n'altère la transparence d'une âme pure sur ce visage transfiguré. Le personnage de gauche paraît commun et mesquin auprès de ce groupe incomparable. Le goût d'afféterie de la Renaissance se reconnaît dans la pose de la Madeleine, qui se tient à l'écart, apportant la myrrhe. C'est de l'affliction encore, mais surtout de la coquetterie que laissent comprendre ces beaux grands yeux ouverts et cette chevelure blonde qui retombe sans désordre sur des épaules charmantes. Le corps de Jésus (1 mèt. 65 de long) repose étendu et déjà roidi sur les genoux de sa mère, dans un linceul que tiennent aux deux bouts Nicodème et Joseph d'Arimathie (1 mèt. 35 de hauteur). Derrière Nicodème se reconnaît saint Jean, beau et robuste jeune homme, mais d'élégance assez vulgaire. Dans le fond supérieur, cinq anges qui planent, le collet blasonné de

l'écu des Birons, dépareraient l'œuvre, si l'on songeait à les regarder dans l'admiration de la scène entière. Suivant la pratique des artistes religieux, ordinaire encore au XVIIe siècle, la *Pietà* était peinte, mais les traces de la peinture sont trop effacées pour qu'il soit facile d'apprécier ce qu'y pouvait perdre ou gagner l'effet de la conception première. La niche où s'abritent ces sculptures était fermée par une porte en bois dont l'encadrement seul existe, orné de remarquables moulures.

Dans la même chapelle à droite s'élève le *tombeau* d'un archevêque, avec la mitre et le pallium, et la statue couchée, presque intacte, sauf la tête plus qu'à demi brisée. Trois bas-reliefs représentent la *Foi* entre l'*Espérance* et la *Charité*.

Au chevet de la nef, sur l'autel, éclairé par des vitraux modernes (1848) de Nozan, de Toulouse, se trouve une seconde *Pietà*, en pierre calcaire, qui souffre surtout de la comparaison avec l'œuvre plus accomplie de la chapelle voisine. La tête de la Vierge offre le même type, le même caractère et comme le cachet commun du même maître; mais c'est la douleur vive et cuisante qu'elle exprime et non plus l'affaissement d'un cœur navré. Les bras sont croisés sur la poitrine dans la désespérance suprême. Le visage du Christ mort est calme et sans convulsion. A gauche, un abbé à genoux soutient la tête du crucifié. A droite prie un chevalier à genoux.

Tout à côté, dans un angle du mur, une niche carrée porte gravés dans la pierre ces mots : *Ecce lignum crucis*, rappelant les reliques disparues de la vraie croix qu'elle renfermait.

Un escalier de quarante-trois marches conduit au faîte de l'édifice couronné d'une balustrade de pierre blanche, qui permet d'en faire le tour et d'explorer à l'aise la plaine nue jusqu'au plus extrême horizon, où apparaissent clochers et villages, la Sauvetat de Blanquefort à gauche, au plus loin la Roque-Timbaut, Montflanquin sur un pic escarpé, Pauliac, Castillonnet, la butte et les moulins de Montbahus (Lot-et-Garonne).

Tout au bas du village et un peu au dehors de l'ancienne enceinte, dont il reste vers l'est quelques pans de murs et une porte ogivale, se cache l'*église*, autrefois paroissiale et où la messe ne se célèbre guère plus qu'une fois l'an, le 15 août. Ce

n'est d'ailleurs qu'une simple nef d'une seule travée, avec une abside ronde et un portail plaqué du XVIe siècle, que surcharge un campanile évidé de trois baies.

Les fêtes sont passées pour Biron; mais, si le temps n'est plus de ces magnificences qui remplissaient d'éclat et de foule la demeure princière, la mémoire vit encore populaire dans tout le Périgord, le Querci, le Limousin, l'Auvergne, de cette antique et glorieuse famille des Gontaut, dont le nom, depuis trois siècles, est associé aux diverses fortunes de la France. Armand de Gontaut, baron, puis duc de Biron (1524-1592), figurait aux journées de Dreux, de Saint-Denis, de Moncontour, et, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, commandait l'arsenal, d'où il repoussait les assassins. Maréchal de France depuis 1577, il décida peut-être des destinées incertaines d'Henri IV en retenant dès les premiers jours les régiments suisses à son service. Après Arques et Ivry, un coup de canon lui emporta la tête au siége d'Épernay. Deux maréchaux de France, un lieutenant général, sans compter le brave duc de Lauzun-Biron, mort sur l'échafaud révolutionnaire au sortir de ses victoires républicaines, continuent et répandent l'illustration de sa race, popularisée surtout par le courage, les prodigalités et la fin tragique de Charles de Gontaut, maréchal de Biron. Ami intime et chéri du roi Henri, comblé par lui d'honneurs et de bienfaits, prodigue magnifique, d'une activité infatigable, mais d'un esprit sans cesse inquiet, désordonné, en quête d'argent et d'intrigues, par deux fois il s'engage, à bout d'ambition, dans de folles menées contre la France, que le roi découvre et pardonne, mais qu'une troisième fois il punit en donnant l'ordre d'arrêter le traître. Biron, saisi au milieu de la nuit, est enfermé à la Bastille, jugé, condamné et décapité sans rémission. Cette mort terrible et inouïe avant les sanglantes exécutions de Richelieu répandit dans toute la France une émotion indicible, qu'attestent encore aujourd'hui les chants répétés à la veillée de chaumière en chaumière. Il est temps au moins de les recueillir, si l'on ne veut les laisser se perdre lentement dans l'éclat des traditions de la France nouvelle. Voici une de ces chansons, inconnue des savants, que nous avions déjà entendu chanter dans les montagnes de la Corrèze, et qui nous a été redite, à notre

grande joie, dans une chambre de l'*hôtel des Visiteurs*, à Biron même. Nous traduisons le patois.

Qui veut ouïr une chanson, — Chansonnette jolie, — Du duc de Biron, — Qui veut tuer le roi, la reine, — Le prince et le Dauphin.

Le roi fut averti, — Par un de ses gendarmes : — « Sire, prenez donc garde, — De vos gens de la cour, — Qui ont fait l'entreprise, — De vous mettre à la mort.

Dites-moi donc l'enfant — Qui a fait l'entreprise? — C'est un prince d'Auvergne, — Le duc de Bouillon, — Qui a fait l'entreprise — De vous mettre à la mort!

Tout disant ces propos, — Voilà Biron qui entre; — Son chapeau à la main, — Faisant grand révérence, — Et disant : bonjour sire! — Bonjour vous soit donné! — Cinq cents doubles d'Espagne, — Voulez-vous me jouer.

Biron, si tu les as, — Va-t'en trouver la reine! — Va-t'en trouver la reine, — Et tu les lui joueras; — Mais la vie de ce monde, — Ne te durera pas....

N'a pas joué trois coups, — Biron se trouble en carte. — La reine lui demande. — Dis-moi, Biron, qu'as-tu? — Me semble que tu trembles, — Avant d'avoir perdu.

N'a pas joué trois coups, — Quand le grand Prévôt entre, — En disant bonjour, prince, — Ne soyez point surpris! — Mais dedans la Bastille, — Vous faut aller dormir.

Biron a répondu, — D'une voix effrayante : — Dans la Bastille — Pour moi n'y a pas de lit. — Pour coucher sur la paille, — Le roi ne l'a pas dit!

Si j'avais mon poignard, — Et mon épée dorée, — Mon épée dorée — Et mon cheval grison, — Tous les prévost de France — Ne prendraient pas Biron!

— Adieu donc, mon cheval! — Tu vas à l'aventure, — A quelque lourd meunier — Pour servir de monture! — Et adieu mon épée, — Qui étais la plus brave — De tout le ras pays.

La reine a répondu : — Si Biron ne meurt pas, — Je ne reste plus en France; — Je retourne en Provence, — Dans mon joli pays!

T'en souviens pas, ô Roi, — De ces escarmouchades, — Lors qu'étant en Piémont, — Te servais de parade — De ces escarmouchades, — Qu'ai reçues sur mon corps, — Ores pour récompense, — Faut-il souffrir la mort!

Le Roi : Pardonne-moi, Biron! — Car moi je te pardonne. — *Biron :* Où n'y a pas d'offense, — N'y a pas de pardon!...

Dans ce même hôtel des Visiteurs, où cette cantilène nous était

récitée par une brave femme, la seule du village qui, nous assure-t-on, s'en souvienne encore, l'hôtesse montre sur une muraille de singuliers croquis qu'on ne viendrait pas chercher à Biron — trois têtes grotesques : un *paysan* muni d'un nez en forme de trompe, une *vieille femme*, un *vautour* décoré de la croix de la Légion d'honneur et d'un énorme faux col. La tradition de la maison qui s'en pare depuis une quinzaine d'années les attribue, sans vergogne, à Cham, le caricaturiste populaire et qui est presque du pays.

Au delà de Got, la voie ferrée descend avec une pente presque continue de 10 millimètres par mètre. Elle court le long de la route de Cahors à droite et de coteaux chargés de cultures ou de bois, rase le village de *Lafage*, traverse le ravin de la fontaine du But, puis le chemin du *château de Sineuil*. A droite *Mazeyrolles* (591 hab.) montre son église à campanile pointu. On ne voit que de vastes fermes isolées et d'étroits vallons arrosés de maigres rigoles. Entre le pied de la côte et la voie, s'engage la route de Bergerac à Villefranche par Montpazier. On franchit quatre fois le fort et sinueux ruisseau de Ménaurie, la dernière fois près de *Saint-Cernin-en-l'Herm*, gros village noir et boueux, de 717 habitants, dont on aperçoit sur la dr. l'église insignifiante ; à g., vis-à-vis, la vieille ferme des Mathieux. A ce point, les côtes s'élargissent et s'exhaussent. Le sillon de la voie s'enfonce dans des terres chargées de fer et rouges comme de l'ocre. A l'approche de la station, l'escarpement de gauche s'arrête brusquement et se détourne vers l'est, laissant passage à la route départementale de Brives à Agen, qui, croisant la voie, remonte la vallée creusée par la Lemance. Cette jolie et pittoresque rivière, née à 10 kilomètres à peine de là, au village de Lagaillou, dans les hauts plateaux, passe un peu au-dessous de Villefranche et pénètre dans le Lot-et-Garonne, près de Lavaur. Elle arrose le long d'une vallée charmante Sauveterre, Saint-Front, Cuzorn, Monsempron et tombe dans le Lot, au-dessous de Fumel, tout auprès du village de Libos. On la traverse un peu au-dessus du confluent du ruisseau de Ménaurie, sur une arche de 5 mètres, en abordant à la

station de Villefranche, dont on n'est plus séparé que par le bief du moulin de Pontel.

73e STATION. — VILLEFRANCHE DE BELVÈS.

7 kil. du Got. — 88 kil. de Périgueux. — 68 kil. d'Agen.

HÔTELS : *du Cordon-Bleu, de France, du Périgord.*

Villefranche (1869 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sarlat (46 kil.), occupe le sommet d'un coteau que traverse la route départementale de Bergerac. Au bas, coule le ruisseau du Gril-Gauterie, affluent de la Lemance, qui n'est distant de la ville que de 2 kilomètres. Le bourg, lui-même, est à 3 kilomètres au moins de la station, avec laquelle correspond pour les principaux trains un service de voiture. Une belle route y conduit, tournant à gauche le long de la voie ferrée, puis à droite, au pied du coteau, jusqu'à ce qu'elle s'incline de nouveau à droite sous une belle allée de peupliers qui franchit le ruisseau et mène par une longue et pénible montée jusqu'à la ville. Rien n'y peut attirer d'ailleurs, qu'à certains jours de l'année, ses foires très-nombreuses et vivantes d'une animation inusitée. Une église informe et délabrée, quoique presque entièrement moderne, quelques vieilles masures, et, vers le nord, au-dessus du ruisseau, en dehors du boulevard extérieur, un pan de mur couvert de lierre, sont tout ce qui reste de l'ancienne bastide éprouvée par les temps de guerre. La place même des cornières est détruite, sauf cinq arceaux ogivaux plus d'une fois restaurés.

Derrière la station de Villefranche, la côte a été rasée et découpée de haut en bas. Le chemin de fer s'est ouvert de nombreuses tranchées dans le roc rougeâtre, entre des pentes boisées qui, de temps en temps, s'abaissent pour laisser voir de jeunes bois et de riches prairies. A 500 mètres de Villefranche, il traverse le ruisseau de Gril-Gauterie, puis la Lemance, sur un ponceau-passerelle de 3 mètres d'ouverture, en suit un instant la rive droite, croise le bief du moulin de *Combettes*, franchit une seconde fois la Lemance sur un pont de 7 mètres, sur la commune de *Loubejac* (960 hab.), presque vis-à-vis du *château de Sermet*, ancien domaine des Templiers dont le corps de logis,

refait en 1616, conserve une tour plus vieille que lui. Au delà d'un troisième pont de 3 mètres, on passe sur un quatrième pont, d'une seule arche de 5 mètres, un peu au-dessus de *Lavaur* (395 hab.), dont on ne peut apercevoir à droite le vieux *château* gothique ruiné; — et, presque au sortir de ce pont, à moitié route des deux gares, on quitte le département de la Dordogne pour pénétrer, en même temps que la Lemance, dans celui du Lot-et-Garonne, au lieu dit la *fontaine des Trois-Évêques*, dans un admirable vallon entouré de montagnes à pic et d'un couronnement de vieilles futaies. Une table de pierre réunissait, à certains jours, près de cette fontaine, sur l'extrême limite des trois diocèses d'Agen, de Cahors et de Sarlat, les trois évêques, qui pouvaient y dîner ensemble sans sortir de leur juridiction. Trois nouveaux ponts encore, chacun de deux travées de 3 mètres, se succèdent dans un intervalle de 1500 mètres sur les replis multipliés de la Lemance, que l'on ne cesse de suivre de près ainsi que le chemin de Montaigu à Villefranche. On aperçoit bientôt, sur la gauche, les grosses forges et le château démantelé de Sauveterre.

74e STATION. — SAUVETERRE DE FUMEL.

6 kil. de Villefranche. — 94 kil. de Périgueux. — 58 kil. d'Agen.
593 kil. de Paris.

Sauveterre (1354 hab.) dépend du canton de Fumel (14 kil.), de l'arrondissement de Villeneuve (40 kil.) et du département de Lot-et-Garonne. Le village, avec son *église* ogivale, est assis, au bas de la côte, un peu en avant de la station, sur la rive gauche de la Lemance. A pic, sur le faîte d'un sommet boisé, s'élève le vieux *château*, dont la courtine délabrée s'allonge entre trois tours rondes à demi écroulées. Le pays vivait surtout du travail des nombreuses forges et usines jadis installées sur les ruisseaux, mais depuis plusieurs années en détresse.

La vue s'étend un instant à gauche, bientôt resserrée entre une suite de tranchées. La route, qui suit la voie depuis Villefranche, longe la rivière et de plus près encore le pied de la côte, se rapprochant avec elle, à mesure que le vallon va se rétrécissant des deux bords. A 1 kil. de Sauveterre, un ponceau de 3 mètres croise le ravin des *Fillols*. Vis-à-vis, sur la rive gauche, s'entrevoient

les *forges de Grèze*, où s'accumulent, au moindre arrêt des machines, les eaux de la Lemance, et tout près, sur une côte, le vieux *castel de Bagel* avec deux tourelles habitées. Le vallon s'ouvre à gauche tout coupé de monticules, tandis qu'à droite la voie court le long d'une pente douce et de la route départementale, jusqu'au village de *Saint-Front*, qu'elle traverse en vue de sa vieille *église*, semblable à un château fort. Un peu au-dessus du village, un pont de deux travées de 4 mètres a franchi la Lemance, qui s'accroît à partir de Saint-Front, par la rencontre de nombreux ruisseaux et de sources vives. A l'entrée même de la commune de Cuzorn, on aperçoit à droite la *papeterie de Ratier* au bord du *ravin de Bourdiel*, sur lequel passe un ponceau de 3 mètres, — un autre sur le ruisseau de la Capoulette. Trois ponts, dont deux de 14 mètres d'ouverture, séparés par le petit *tunnel de las Tuquettes* (65 mètres), franchissent les divers replis de la Lemance.

75e STATION. — CUZORN.

9 kil. de Sauveterre. — 49 kil. d'Agen. — 103 kil. de Périgueux.

Cuzorn (1435 hab.) s'aligne sur la rive gauche de la Lemance dont les eaux rapides et bruyantes alimentent de nombreuses usines et une verroterie. Le roc, où s'adossent les maisons, porte quelques débris d'un vieux château, sans histoire, détruit pendant les guerres de religion. Plus bas, à 1500 mètres du village, sur la route qui longe la rive droite de la Lemance, un chemin, s'embranchant sous la *butte de Pombié*, remonte vers le nord-ouest et conduit à *Gavaudun* (6 kil.), pauvre hameau du canton de Montflanquin, sur la rive gauche de la Lède. Du haut de la croupe d'un roc énorme, taillé de toutes parts à pic, sur une base d'une trentaine de mètres en hauteur, double du côté de la rivière, surplombent deux énormes *tours*, dont une surtout, quoique à demi démolie, se présente encore formidable. Les murs du château suivaient tous les contours du rocher. Au milieu s'abritaient un beau jardin et un puits. Un escalier entaillé descendait du faîte, s'interrompant avant d'atteindre le sol inférieur avec lequel il ne communiquait que par une échelle mobile. Ruiné une première fois par l'évêque de Périgueux. Jean d'Assida, qui en expulsa, à

la tête d'une véritable croisade, un parti d'hérétiques (XIIᵉ siècle), le château fut reconstruit sur ce site nouveau, réputé inexpugnable et où il se maintint debout jusqu'à la Révolution. Au pied, à quelques pas de la masse à demi ruinée, une dépendance de la forteresse contient la mairie; une autre, l'école. Tout le long du village et pendant quelque temps encore, la Lède s'écoule entre une étroite bordure d'entassements de rocs gigantesques. En suivant ces pittoresques rives, on arriverait en quelques heures à Biron, dont le groupe puissant attire de loin les yeux à l'horizon.

La rampe aux approches de Cuzorn s'est déjà fort adoucie et va s'affaiblissant jusqu'aux abords du Lot. A 1 kil. de la station, la voie contourne le *pic de Pombié*, qui se dresse à gauche, et franchit presque immédiatement le ruisseau de la fontaine de la Barthe. La vue, dégagée, plane à l'aise sur une admirable plaine, derrière laquelle s'étage, comme un second horizon de côtes escarpées, le redan supérieur de la vallée encore inabordée du Lot. On suit de tout près le cours étroit et tranquille de la Lemance, en croisant au passage deux petits affluents, entre autres, le ruisseau de Lastancon sur un pont de 6 mètres, et deux petits hameaux. A gauche se montre le gros village de Libos, quand déjà on a devant soi, sur la hauteur, les maisons échelonnées de Monsempron dont on traverse les jardins.

76ᵉ STATION. — MONSEMPRON-LIBOS.

6 kil. de Cuzorn. — 109 kil. de Périgueux. — 43 kil. d'Agen.

Monsempron offre extérieurement l'aspect d'un gros bourg (918 hab.). La ligne des maisons basses et grises s'allonge sur le faîte du coteau, d'où descendent des écarts nombreux éparpillés sur les deux pentes. Du milieu du groupe s'élance une maigre tourelle accostée d'un tourillon, et à la pointe extrême de l'alignement, la masse nue de l'*église* surmontée d'un lourd clocher. De la hauteur ou seulement de la gare, une admirable perspective s'ouvre à découvert sur la vallée incomparable du Lot, chargée de luxuriantes cultures, blé et maïs, vignes et fruits; le blé, la vigne et toute la plaine entremêlés de ces *pruniers d'ente*, richesse et renom de l'Agenais. Au fond, des pentes

douces, hérissées de çà de là de pics à formes étranges : le *Pé de l'Estelle,* au centre, semblable au piédestal ébauché d'une statue gigantesque, le castel de *Péricard*, *Monredon*, le *Pé de Calvary*, portant au faîte, entre des bois, un vieux manoir ; plus loin Penne, et, tout à l'horizon extrême, élancée comme une aiguille, Notre-Dame de Peyragude, rendez-vous en mai d'un célèbre pèlerinage. Au printemps, quand la verdure est jeune et touffue, où vers l'automne quand la feuille empourprée de la vigne rougit toutes les cimes, c'est un spectacle d'une singulière magnificence et tel que n'en a pas offert encore le voyage depuis Paris.

Le nom de Monsempron, suivant les antiquaires, rappellerait le nom et le séjour d'un Sempronius (*Mons Sempronii*). De rares vestiges, quelques médailles aident à justifier l'existence de la bourgade aux temps gallo-romains. Elle était ville forte, garnie d'enceinte et de fossés, au moyen âge, et défendue par un château dont la petite *tour* isolée, s'élevant au-dessus des toits, signale seule l'emplacement. On rappelle aussi qu'aux premiers jours de la Réforme, un frère de Mélanchthon vint prêcher à Monsempron, qui conserva un temple jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes. Ce temple est aujourd'hui transféré à Libos.

L'*église* paroissiale est un bel et vaste édifice en style roman du XII[e] siècle. Le portail occidental, refait en 1654 ainsi que le sanctuaire, est tout en débris. C'est une porte à double arceau, accosté de deux pilastres bas avec larges chapiteaux de style antique. A gauche point l'encorbellement en saillie d'une petite tourelle plus qu'à demi ruinée. Deux rangs de gros piliers cylindriques qui s'enfoncent de plus de 30 centimètres en terre forment dans la nef (25 mètres de longueur sur 12 de large) deux collatéraux romans de voûte plus basse, arrondie en berceaux brisés par quatre nervures diagonales. La voûte principale à plein cintre se partage en quatre travées par des arcs doubleaux qui s'amortissent en pointe, à hauteur de la retombée des voûtes latérales et des arcs doubleaux intérieurs, sur un étroit cordon ou tailloir, historié d'animaux, de têtes de bêtes et de moines, entremêlées d'oiseaux fantastiques. Le carré du transept est surexhaussé de deux marches. Quatre énormes piliers, cantonnés de pilastres et de colonnes à chapiteaux ornementés,

portent une coupole de contours assez irréguliers, qu'éclaire au sommet un oculus circulaire. Par-dessus s'élève un clocher en forme de tour carrée, percé sur chaque face de deux longues fenêtres en plein cintre. Le bras droit du transsept n'est indiqué que par un simple évasement du mur ouvert dans un arceau ogival. Une petite colonnette, dans un des angles, porte pour chapiteau la sirène symbolique. Deux *oculus*, dont un bouché, l'autre paré d'un vitrail moderne, percent le mur. Au bas se montre appendu un joli *Saint Jean à l'agneau*. Le bras gauche s'allonge en prolongement de la nef, décoré seulement de deux fausses arcades retombant au milieu du mur sur deux colonnes à chapiteaux accouplés. L'abside, plus moderne que la nef, rappelle la dernière période de l'art ogival par sa voûte à triples compartiments d'arcs en tiers point, reliés par une clef centrale entre quatre clefs médianes. Trois hautes et étroites fenêtres, occupant tout le fond de l'unique chapelle, sont remplies par une *verrière* neuve représentant les quatre Évangélistes. De droite et de gauche, ouvrant dans chaque bras du transsept, deux absidioles romanes, régulièrement orientées comme l'abside principale, font face aux nefs latérales. A droite, c'est un étroit hémicycle irrégulier couronné d'une coupole sombre. Le mur du fond monte creusé, jusqu'à demi-hauteur, d'un second réduit où se cache l'autel, sous une voûte à six pans triangulaires soutenus par des colonnettes à chapiteaux historiés. Deux étroites et minces fenêtres évasées y donnent jour, couronnées de fleurons et d'une guirlande de pommes de pin. L'arc en berceau, qui forme la baie principale, se pare intérieurement d'une double bande de pointes de diamants, à l'extérieur de tores enroulés de torsades et de dents de scie. — Les dispositions primitives sans doute identiques de la chapelle de gauche ont été modifiées profondément par des restaurations modernes. Sous le chœur et sous le transsept, une *crypte*, consacrée autrefois à des sépultures, conserve à l'une de ses voûtes peintes à fresque un *Christ* nimbé. L'entrée se trouve sur la gauche de l'église, dans le jardin actuel de la cure.

Derrière le jardin même, en tournant l'église, par la droite, le long de l'ancien cimetière, on rencontre la seule des trois

portes encore subsistantes de la ville fortifiée, large et bel arceau ogival flanqué autrefois à droite par une tour, à gauche par le rocher nu. Tout près et y attenant ainsi qu'à l'église, existait un riche *prieuré* dépendant *de Saint-Géraud* d'Aurillac, dont partie des cloîtres et le réfectoire capitulaire, avec une belle porte en pierre du XVIe siècle, s'y voyaient encore il y a cinquante ans. C'est aujourd'hui ce que les habitants appellent le *château du prieur*, facile à reconnaître à ses baies carrées chargées de délicates moulures en partie brisées. Il est occupé actuellement par les *Sœurs de la Croix*. A côté se trouve le *collége*, pension ecclésiastique autrefois réputée et florissante, en ce moment encore habitée par une quarantaine de pensionnaires. — A l'autre extrémité, vers l'ouest, et au sortir de la Grande-Rue, fermée il y a quelques années à peine par une porte de ville, les restes de l'ancien mur couronné de créneaux ont une épaisseur de plus de deux mètres dans laquelle circule un couloir; à droite s'ouvre une antique baie à doubles meneaux ogivaux tréflés, dont la colonnette centrale est brisée. La *mairie*, bâtiment informe, s'élève vis-à-vis, sur le champ de foire planté de vieux ormeaux. De grandes foires se tiennent à Monsempron, les 14 et le 28 octobre, rendez-vous d'affaires de tout le pays qui règlent et datent les principales transactions.

Outre les nombreuses usines répandues le long des cours d'eau affluents de la Lemance ou du Lot, minoteries, filatures, forges, teintureries, Monsempron possède une carrière à ciel ouvert, remarquable par son calcaire marin, grossier, coquilleux, roussâtre, dont les bancs supérieurs ont jusqu'à 2 et 3 mètres d'épaisseur. On en fait des rouleaux de toute dimension. Vers le sud, sur le flanc d'un plateau incliné, au lieu appelé *las Pélénos*, un ancien puisard naturel, de 4 à 5 mètres d'élévation, a présenté des dépôts stalagmitites, qui, attaqués à la pioche par M. Combes, pharmacien à Fumel, dont les recherches et les collections sont également dignes d'intérêt, lui ont fourni dans un dépôt agglutiné une masse d'ossements et de silex taillés, semblables à ceux des grottes de la Madeleine et des Eyzies (1863-1864).

C'est à Monsempron, un peu au-dessus de Libos, que vient

s'embrancher le chemin de Cahors, qui s'y relie en suivant, sans dévier, les rives du Lot.

EXCURSION A LIBOS, A FUMEL ET A BONAGUIL.

La route de Monsempron à Cahors par Fumel (3 kil.) traverse à 500 mètres de la station le village de *Libos* (230 hab.), autrefois Darribos. Tout à l'entrée de ce village, à gauche, une étroite et blanche maison, dont une simple rosace signale la façade, est le *temple protestant*. Libos s'étage en croix le long des routes et le long du Lot aux eaux jaunes, que retient le barrage de Saint-Vit, célèbre pour la pêche des lamproies. La route d'Agen y franchit la rivière sur un pont suspendu, tandis que celle de Cahors traverse sur un pont de pierre la Lemance, qui vient se jeter dans le Lot par des espèces de cascades échelonnées sur la croupe arrondie du rocher. La principale rue de Libos s'allonge bordée de maisons en bois dont les toits encorbellés surplombent le chemin. L'*église* n'est qu'une espèce de grange, à toit plat, à façade basse et nue, accostée d'un orme antique.— A peine sorti du petit bourg, on laisse sur la droite de la route le *château de Cézerac*, dont on entrevoit la tourelle ronde à travers les arbres d'un beau parc, et, à 300 mètres plus loin, une forge importante, dont les travaux un moment suspendus se sont ranimés. Un relai de bœufs de renfort (75 centimes par tête) est établi au bas de la rude pente qui monte à Fumel.

Fumel est une ville ancienne (3000 hab.), chef-lieu du canton dont dépend Monsempron, et qui a joué un certain rôle, à l'époque des guerres de religion, âpres et farouches dans cette partie de l'Agenais. Dès 1264, elle obtenait de son seigneur une charte qui lui accordait dix consuls élus et un bailli à la nomination des consuls, avec de très-remarquables clauses protectrices de la liberté civile. En 1439, un coup de main livra la ville à un partisan espagnol. En 1561, une bande d'habitants, exaspérés par la nouvelle du massacre des protestants de Cahors, peut-être aussi par des insultes directes, rencontre le seigneur et l'égorge ; « et encore à demi mort, ils le mirent contre un carreau sur le lict et tiroient à la butte contre son cœur, pillant et saccageant tout ; et après, — dit Monluc, — ces bonnes gens crioient : Vive l'Évangile ! »

Monluc, chargé de tirer réparation du crime, après force pendaisons, fit démanteler la ville, abattre le clocher, décapiter toutes les maisons, raser de fond en comble toutes celles à portée d'arquebuse du château. Un mausolée fut érigé dans l'église et on y célébrait annuellement, le 24 novembre, un service, où devait assister, torche en main, tout habitant âgé d'au moins quatorze ans. Fumel ne s'en est pas relevé ; mais le développement de l'agriculture et du commerce, que doit favoriser encore la voie ferrée en construction de Libos à Cahors, ont maintenu l'importance de ses marchés, renommés surtout pour la vente des chataignes, des truffes et du gibier. Toutes les collines voisines abondent en minerai de fer, qu'exploitent de nombreuses forges ; mais le bois manque et la houille est trop loin.

La principale rue, qui gravit la côte et coupe en deux la petite ville, est toute moderne ainsi que les rues latérales qui s'y relient sur la gauche. Celles de droite, au contraire, descendant jusqu'au Lot, étroites et sombres, s'alignent péniblement entre d'antiques logis où il n'est porte ou fenêtre qui ne garde quelque trace du temps passé. Dans une de ces ruelles, à droite, vers l'entrée de la ville, et au-dessus de quelques restes des anciens remparts, se cache l'*église*, pauvre et basse nef, voûtée en berceau replâtré, sans trace aucune d'ornementation. Le mur s'ouvre au transsept, de chaque côté, par un arc surbaissé qui donne accès à deux chapelles; celle de droite seule a un autel, que surmonte un tableau provenant de l'église voisine de Montbault. C'est une toile remarquable, représentant la *Vierge donnant le scapulaire à Simon Stock*, tandis que l'enfant Jésus tend un chapelet à un autre moine agenouillé. La Vierge a une expression mignarde, et l'enfant Jésus plus encore; mais la délicatesse de la touche et le charme du coloris attestent un talent supérieur. Le maître-autel, qui provient aussi de Montbault, porte un *Christ en croix*, daté de 1818, entre deux belles toiles ovales qui passent pour les portraits d'*Ève* et d'*Adam*, au dire du sacristain. L'un est Dieu le père, l'autre un buste de femme du XVIIe siècle, une sainte peut-être, plus probablement quelque portrait de grande dame, égaré là et utilisé en toute conscience. Au mur de gauche, est appendue une *tête de Vierge* en extase, d'une expression peu commune.

Aucun de ces tableaux ne risque de déparer la nouvelle église, que construit, à quelques pas de l'ancienne, M. Verdier, architecte d'Agen. Au faîte de la côte, et au point où la route s'abaisse sur l'autre pente, une esplanade à droite, bordée de bornes à facettes, conduit au *château* qui couvre tout le flanc opposé. C'est un immense édifice semblable à un couvent ou à une caserne, n'offrant d'ailleurs de remarquable que sa situation et d'anciens souterrains dépendant du château détruit. Il appartient aujourd'hui à M. de Langsdorff. Une vaste terrasse, plantée d'arbres et couronnée d'une balustrade en pierre, découvre un horizon étendu. En contre-bas, une sorte de *boulevard* public plonge à pic sur le Lot qui rase le pied de la colline et sur la vallée encadrée au nord et à l'orient, entre des montagnes. Tout près, sur la route de Cahors, à gauche, se dessine la ligne des petites maisons rouges de *Condat*, qui s'enfonce et se perd dans un pli des deux collines. C'est comme le faubourg de Fumel, assis à l'embouchure de la Thèse, qui, issue à 3000 mètres de là des montagnes de Bonaguil, court en alimentant des papeteries, parallèlement à la Lemance, dans une étroite vallée, bordée de tertres escarpés, sur un lit de terre rouge et grise mélangée de minerai de fer. Au flanc d'un petit vallon voisin, se dressent les curieuses ruines du *château de Bonaguil*, antique demeure des seigneurs du pays, forte encore de son donjon carré assis entre deux tours rondes, et que vient d'acquérir le département de Lot-et-Garonne pour en assurer la conservation. M. Viollet-le-Duc signale ce monument comme un des plus anciens et des plus remarquables pour l'étude des modifications imposées aux constructions militaires par l'emploi nouveau de l'artillerie.

La voie ferrée suit, reprend, quitte les bords du Lot, comme précédemment ceux de la Lemance, entre d'innombrables villages, en vue d'une admirable vallée. La rivière coule à gauche, le long de rives basses, inégalement bordées de peupliers, dont les lignes coupent et varient la perspective mouvante. A 1 kilomètre de la station, un pont de 9 mètres traverse le ruisseau du Rech; à 2 kilomètres, un second viaduc de

4 arches franchit le ruisseau de Los Cabalès, qui, passant sous la route impériale de Milhau, va se jeter tout à côté dans le Lot, vis-à-vis d'une île, un peu au-dessus du *château de Lapojado*, situé de l'autre bord, sur la rive gauche. La rivière, la route, la voie de fer marchent pendant 2 kilomètres parallèlement, et de si près, qu'elles paraissent se confondre. Le chemin que l'on croise à droite mène directement à (3 kil.) *Monségur* (460 hab.), dont le *château*, encore muni d'une haute tour carrée, couvrait toute une haute colline. Un escalier creusé dans l'épaisseur d'un mur menait à une salle secrète, où se rassemblaient, dit-on, les Albigeois. Boudon de Saint-Amans raconte, pour avoir assisté à ces scènes curieuses, que le dernier seigneur du pays se faisait un devoir, chaque dimanche, assisté d'un greffier, de réunir ses paysans au sortir de la messe et d'arranger leurs querelles, comme un sévère et paternel juge de paix. A 4 kilomètres de Monsempron, un viaduc de 5 arches, chacune de 10 mètres, franchit le ruisseau de Fontgondal, à quelques mètres de son confluent dans le Lot, au-dessous du *château des Ondes*. Un barrage écumeux anime plusieurs usines au point même où une petite tranchée intercepte la vue de la rivière. Puis la voie traverse le petit ruisseau du Touron, et presque en même temps la route impériale, qu'elle longeait depuis 4 kil. et qui la séparait seulement du Lot, passe devant *Ladignac* (137 hab.) et sa petite église, et à quelques mètres de là, atteint la station. On n'a pas perdu de vue depuis Monsempron, au faîte de la vallée, le haut *château de Péricard*, ni le *Pé de Lestelle*, dont les sommets s'infléchissent à chaque détour du chemin.

77e STATION. — TRENTELS-LADIGNAC.

6 kil. de Monsempron. — 115 kil. de Périgueux. — 37 kil. d'Agen.

C'est au-dessous de **Ladignac** (137 hab.) que la station a été établie, dans l'angle formé par l'écartement du Lot et de la route impériale. **Trentels**, qui donne son nom à la commune (1234 hab.), est situé à 2 kil. plus loin à droite, sur les deux bords de la route qui se rapproche du Lot. L'*église* de Trentels, modeste chapelle du XIIIe siècle, s'élève à l'écart sur un petit chemin.

Au départ de Ladignac, la voie traverse le ruisseau de la

Tourte sur un pont de 8 mètres, un peu au-dessus du *château de Guillem*. On rencontre de nouveau la route impériale; puis une forte rampe, longue d'un kil., aboutit au Lot, que l'on franchit vis-à-vis de Trentels, sur un pont de 4 arches. On va suivre le Lot pendant 7 kil., mais cette fois sur la rive gauche. A quelques mètres après le passage, sur une éminence, apparaît l'église de *Mondoulens*, ham. de 22 hab., à fronton aigu briqueté de lignes rouges. La voie franchit successivement le ruisseau de Mondoulens, celui du Roc-de-Vigué (pont de 10 mètres), enfin, celui de Caillau qui sépare les communes de Penne et de Trémons. La vue, souvent interrompue, embrasse à droite, sur l'autre bord du Lot, la plaine étroite et le coteau parsemé de maisons blanches et de petits villages; à g., domine à quelque distance un haut plateau à demi boisé, droit et conique comme un tumulus taillé de main d'homme. Si haut et si près de la voie, qu'on ne l'entrevoit qu'un instant, se dresse le château de Penne, juste au point où l'on s'engage dans un petit *souterrain* (40 mètres), suivi d'un *tunnel* de 255 mètres. On en sort presque au ras des maisons de Port-de-Penne, sur un pont de 8 mètres qui traverse la route départementale de Tournon à Villeneuve et précède de quelques mètres un second pont d'égale dimension sur le Boudouissou. Ce dernier cours d'eau est une petite rivière qui prend sa source à Sept-Fons dans le Tarn-et-Garonne, arrose *Tournon* (4569 hab.), et, grossie de nombreuses sources recueillies le long des coteaux d'Hautefage, de Monbalen et de Laroque, réunit sa belle et riche vallée à la vallée du Lot, au pied de la montagne qui porte Penne.

78e STATION. — PORT-DE-PENNE.

10 kil. de Trentels. — 27 kil. d'Agen. — 125 kil. de Périgueux.

Port-de-Penne (525 hab.), que le chemin de fer longe et dépasse d'au moins 1500 mètres, n'est, comme l'indique son nom, que le port de la commune de Penne, qui couvre à mi-hauteur le flanc de la côte voisine. C'est un excellent port de commerce, autrefois entouré de fortifications, ainsi que la petite ville dont il forme le faubourg.

L'*église* conserve les restes d'une petite chapelle romane, une

abside circulaire voûtée en cul de four et une porte cintrée à double voussure, contre laquelle a été appliquée une odieuse cage carrée en manière de clocher. La voûte de la nef, divisée en cinq petites travées, est moderne et insignifiante. Bâtie dans une situation charmante, elle domine le Lot presque aussi large sur ce point que la Garonne, et qui s'y précipite en tourbillons d'écume, le long d'une chaussée bordée d'importantes minoteries. Çà et là, des rochers d'un seul bloc émergent au-dessus de l'eau bouillonnante, à peine égayés par quelque maigre arbuste. Une vieille *maison* en briques, peut-être du XIVe siècle, termine le village du côté du pont suspendu qui s'élance d'un seul jet jusqu'à l'autre rive.

Tout vis-à-vis, l'*église* de **Saint-Silvestre**, construite en ces dernières années par M. Vigier, architecte de Villeneuve, élève son élégant clocher à trois étages, percés de baies cintrées. La base forme le porche de l'église, dont le plan affecte le dessin d'une croix latine à croisillons peu saillants. La nef est divisée en cinq travées, et voûtée en berceau de briques, l'abside en cul de four. L'œuvre entière est un joli pastiche roman conçu dans les règles de l'archéologie la plus scrupuleuse. Des fresques sans personnages et d'une ornementation très-simple, comme il convient à une église de village, décorent les chapelles des croisillons. Le chapiteaux sont ornés de sculptures dont l'importance s'accroît, comme le veut le style roman, aux approches du sanctuaire. Aux supports de l'arc doubleau, qui précède l'abside, l'artiste a représenté le massacre des Innocents et la fuite en Égypte, mais un parti pris d'imitation l'a trop fait tomber dans le grotesque, qui n'est pas la naïveté du moyen âge. L'œuvre entière, de loin, a un air trop apparent de coquetterie, qu'exagère encore la blancheur éclatante des pierres de Condat près de Fumel, dont est paré son revêtement.

Penne, ou **Penne d'Agenais** (*Penna castrum*) (3008 hab.), hôtel *Rondalou*), est un bourg célèbre au moyen âge par son château fort dit le *château du Roi*, boulevard de tout le pays qn'il couvrait du haut de sa triple enceinte. Un large fossé, formant brèche dans toute l'épaisseur de la montagne, défendait l'accès des cours dont l'entrée débouchait sur le plateau. Du côté de la

ville, on n'y pénétrait que par un escalier de pierre, coupé de murailles, de portes, de herses, et flanqué de trois fortes tours inabordables. On en attribue les premiers ouvrages à Richard Cœur de Lion. En 1212, à l'approche de Simon de Montfort, le gouverneur mit le feu au bourg du Port-de-Penne et se retira avec 400 routiers dans la forteresse réputée à l'abri de tout danger. La ville basse occupée ainsi sans difficulté, le 3 juin, Montfort somma la garnison du château de se rendre et donna l'assaut qui fut rudement repoussé. Au bout de cinq mois seulement, la brèche étant frayée et accessible, les assiégés acceptèrent une capitulation qui leur accordait libre sortie avec armes et bagages; mais le vainqueur trouva moyen de mettre la main sur 74 sectaires albigeois qui furent livrés au feu et à la bénédiction du vice-légat du pape. Montfort s'installa à Penne et en fit sa résidence. Le traité conclu entre Louis IX et le comte de Toulouse remit le château aux mains du roi pendant dix ans, comme place de sûreté (1228). Pendant les guerres du XIVe siècle, cette forteresse fut à trois ou quatre reprises occupée et perdue par les Anglais. Les protestants s'en emparèrent en 1561. Mais l'année suivante, Monluc reprit la ville, puis s'attaqua au château, refuge ordinaire des habitants. « Nous assiégeâmes, dit Monluc, le château par la tête, car par autre lieu, nous ne le pouvions battre; car c'est une place forte et d'assiette et de structure, et y tirâmes plus de 300 coups de canon. Il y avait un grand terre plain par derrière; ils avoient fait une tranchée dans le terre plain où leurs soldats se tenoyent pour deffendre la bresche qui estoit difficile, car il falloit monter par des eschelles sur le terre plain. » En perçant les murs des maisons, Monluc s'approcha de la brèche et parvint à installer un canon dans un relai de pierre, d'où en quatre coups il perça le second mur et ouvrit la tranchée, qui fut franchie d'assaut. La garnison se retira dans une troisième enceinte, et s'y défendit « plus de trois grosses heures », se réfugiant enfin dans la grande tour et au dernier quartier, qu'en séparait une basse-cour, remplie de femmes, de filles et d'enfants, qu'on se prit à fusiller. Le quartier de gauche fut emporté d'assaut et tous ses défenseurs passés au fil de l'épée. Ceux de la grande tour, surpris sans vivres, se rendirent à la nuit contre vie sauve; mais leur garde

les livra aux Espagnols auxiliaires qui les massacrèrent, sauf deux serviteurs de la maréchale de Saint-André, et « un qui descendt par la muraille avec une corde par le chasteau et alla passer la rivière à la nage; son heure n'était pas venue, car il luy fut tiré un monde d'arquebusades, sans qu'aucune portast. » Tout le reste, plus de 300 hommes et 40 femmes furent mis à mort, malgré Monluc, s'il faut l'en croire.

Le puits « bien profond » qu'on montre encore fut comblé de cadavres qui, quelques mois après, mirent la peste dans la ville. C'est de là que datent les ruines et du château et du pays. — L'évêque d'Agen, Guillaume III, était né à Penne et se plaisait à y séjourner. Sa tombe (1267) s'y voyait dans l'église des Cordeliers que pillèrent les protestants.

Une route de voiture conduit de la station (2 kil.) au village, en tournant la butte que gravit à pic une ravine à peine accessible au piéton le plus déterminé. Vers l'orient, subsistent une partie des *murailles* et la *porte* de ville, qui mène à l'*église* nue intérieurement et dévastée, sauf un portail du xve siècle. Les rues étroites, enchevêtrées en zigzags et qui se défendent par leur pente même, rappellent dans leur disposition l'aspect encore menaçant d'une place de guerre. Au faîte extrême, dans une dernière enceinte ruinée, s'élève, aperçue de tout l'horizon, une *chapelle* insignifiante de Notre-Dame.

Penne est resté longtemps l'entrepôt général des grains des hautes plaines de Massoulès, de Saint-Bauzeil, de Montaigut, de Saint-Amant, que l'ouverture de la route de Cahors a détournés plus volontiers vers Villeneuve et Tonneins; mais le chemin de fer assure une activité nouvelle aux minoteries, aux forges, aux tanneries, établies sur les divers cours d'eau qui arrosent cette vaste commune.

Du bas de la côte, qui porte Penne, et sur la voie, au passage, on aperçoit vers le sud, à la cime d'un pic aigu qui hérisse la vallée voisine du Boudouissou, les ruines du *château fort de la Cuve*, nommé plus tard *Castel-Gaillard*, dont la dame, accusée de sortilége par-devant Montfort, en 1212, fut sur son ordre précipitée vivante dans le puits du fort de Penne.

EXCURSION A VILLENEUVE-SUR-LOT, EYSSES ET PUJOLS.

Un service de voitures, correspondant à tous les trains, en attendant l'embranchement d'un chemin de fer actuellement à l'étude, mène en 50 minutes (80 centimes; gratis pour les voyageurs de ou pour Agen) à Villeneuve-sur-Lot (11 kil.), chef-lieu de cet important canton. La route, suivant la rive gauche du Lot, traverse, entre des peupliers, sur un pont de pierre, le Baudouissou au confluent même du fort ruisseau de Lartige. A droite, à mesure qu'on gravit la côte, apparaissent Penne, Castelgaillard, Port-de-Penne et Saint-Silvestre, le pont suspendu, les deux églises, le gros moulin-minoterie de *la Meyrade*, et, sur un coteau lointain, la *tour* blanche *de Poulain*, ainsi populairement nommée en souvenir de son premier propriétaire, qui ne la vit pas achever. Un second pont d'une arche traverse un second ruisseau. La route court, longue et droite, à perte de vue. A quelque distance le paysage varie ; on découvre à gauche un mamelon élevé, autrefois chargé d'un château fort, à droite l'église de *la Grâce*, avec abside circulaire et petit campanile, plus loin le *château de Roger*, en briques rouges, sur le bord même du Lot, plus loin encore, au milieu de la verdure, *le château* tout neuf *d'Arroumas*, aux toits d'ardoise, l'église de *Saint-Sulpice de Rivelot* et, presque en face, sur la gauche, le château de *Blagnac* ou de *Montplaisir*, entouré de magnifiques dépendances. On aperçoit déjà depuis quelque temps Villeneuve, et, à g., sur un faîte escarpé *Pujols* et ses remparts ruinés. Le pittoresque et profond *ravin de la Roque* franchi à quelques pas du Lot, la route, par un brusque détour, pénètre dans le faubourg, en passant à dr. devant le *pavillon* et les jardins *de Sion*, et, tout à l'entrée de la ville, devant le couvent neuf et l'*église* en style gothique de *l'Annonciade* ou *des Sœurs de Cocard*, ainsi nommées du vieux logis seigneurial, à g. sur la route de Pujols, qu'elles occupaient encore en 1863.

Villeneuve-sur-Lot (hôtel *de France*), qu'il faut se garder d'appeler Villeneuve-d'Agen, tant est vive l'animosité entre les deux villes, est relativement aux villes du haut Agenais de fondation moderne, comme l'indique son nom. C'était jadis le village de

Gayac, qui fut détruit dans les premières guerres du règne de saint Louis. L'emplacement même de la ville actuelle, couvert en partie par une forêt, appartenait alors, la rive droite du Lot, à l'abbaye voisine d'Eysses, la rive gauche au baron de Pujols, qui le cédèrent au frère du roi Alphonse de Toulouse, en s'y réservant certains droits et des priviléges déterminés. Le baron de Pujols stipula notamment pour lui-même dans le traité le titre de premier bourgeois de la ville neuve et l'honneur, quand elle serait close, d'y être reçu à chaque visite la porte ouverte à deux battants. Villeneuve ainsi fondée (1264), dans la forme des bastides, fut immédiatement enmurée de briques sur 2 mètres d'épaisseur et 10 mètres de hauteur avec quatre fortes tours munies de herses, ponts-levis et de tout l'attirail de guerre. Six ans après, elle recevait une charte municipale, qui garantissait à ses habitants des immunités particulières et vraiment remarquables dans leurs rapports civils et judiciaires avec le comte; mais, dès 1279, elle avait passé sous la domination anglaise. Elle fut réoccupée en 1337 par le connétable de Brienne. On cite ce trait des guerres civiles du XVIe siècle. Assiégée par Marguerite de Valois, la ville avait pour commandant le jeune Ciotat, dont le père était aux mains de l'ennemi. Le prisonnier fut conduit aux pieds des remparts pour exhorter la ville à se rendre. En cas de refus, l'escorte avait ordre de le poignarder. Le jeune homme, feignant d'écouter aux pourparlers, prend avec lui quatre hommes déterminés, descend des murailles, disperse l'escorte et ramène son père. La ville ne fut pas rendue et tint jusqu'au bout tête aux assiégeants.

Le Lot coupe Villeneuve (13 830 hab.) en deux parties inégales. La ville proprement dite, au nord, est percée de rues droites et larges, tirées au cordeau, dont huit aboutissent à une place bordée, comme dans toutes les bastides, de *cornières*, arcades régulières, datant, ainsi qu'à Montpazier, de la fondation de la ville, centre du commerce élégant et des riches magasins. La principale rue, formée encore de maisons de bois à toits en auvents, se termine au nord par la *porte de Paris*, haute tour carrée en briques, surmontée de mâchicoulis et de créneaux, sous laquelle s'ouvre une porte ogivale. Au dehors, de larges et beaux *boule-*

vards, plantés d'arbres, font le tour de l'enceinte, en partie encore conservée. A droite, en sortant, s'élèvent un vaste et bel *hospice;* à gauche, une trop belle et trop vaste *prison*. Les deux quartiers sont reliés par un *pont* de pierre de trois arches, rebâti plusieurs fois, sauf une arche immense, qui date du règne de Louis XIII et qui remplaça deux arches emportées par les eaux au commencement du XVIIe siècle. La voute, consolidée sous le pavé par des lignes transversales en arceaux de briques, a 36 mètres d'ouverture, 18 mètres de hauteur et s'élève de 2 mètres 50 au-dessus du niveau du reste du pont. On l'a citée longtemps comme l'arche la plus hardie de France. Des retraits rectangulaires ouvrent sur les piles des refuges aux passants. L'entrée sur la rive droite était protégée par une citadelle qui a été détruite et par une *chapelle de NotreDame*, à toit conique, qui existe encore, parementée de laides peintures. En amont du pont et du Lot s'étagent un pittoresque barrage, le toit de l'église des *Pénitents-Blancs* et de riants coteaux, en aval, à dr., des tanneries adossées à l'*hôtel de ville*, à g. de vieilles maisons de bois sur une base de roc, les arbres de la *place Napoléon* et le campanile de Saint-Étienne qui donne son nom au faubourg. La longue rue qui fait suite au pont, sur la rive gauche, est fermée à son extrémité par une seconde *porte de ville*, mieux conservée encore que la porte de Paris, et, comme elle, en forme de tour carrée en briques, à trois étages percés de doubles fenêtres et surmontée de rinceaux et de mâchicoulis. L'arc ogival est intérieurement bordé par les rainures de la herse et les murs latéraux percés des trous où s'agençaient les poutres de soutien.

Dans la ville, l'*église* de la principale paroisse *Sainte-Catherine* est un édifice de la dernière époque ogivale. La nef, divisée en quatre travées gothiques, correspondant de chaque côté à quatre chapelles parallèles, se termine sans transsept par un chevet à trois pans, éclairés de belles verrières dont une représente *le Martyre de la sainte Patronne*. Les chapiteaux des colonnes sans saillie sont décorés de guirlandes de feuillage. La voûte, enchevêtrée, par un tour de force sans raison, d'un nombre exagéré d'arêtes, montre une belle clef où plane le Père Éternel. L'autel du chœur, à la romaine, est entouré d'un hémi-

cycle de colonnes, supportant un petit dôme doré. De bonnes copies de tableaux de grands maîtres décorent les chapelles, notamment dans la dernière de gauche, une *Vierge* et une *Flagellation*, du XVIe siècle, qui rappellent le ton et la façon des émailleurs. L'église Sainte-Catherine doit être prochainement démolie et reportée avec une orientation nouvelle sur l'emplacement d'un ancien cimetière, que la piété locale tient à conserver et qui est actuellement occupé par la halle. — L'*église Saint Étienne*, dans la première rue du faubourg, à dr. au sortir du pont, de la même époque que Sainte-Catherine, quoique bâtie sur des fondations plus antiques, le même plan, la même disposition des chapelles, une abside à cinq pans, une complication plus singulière peut-être encore des voûtes d'arêtes avec des clefs dorées et ornées d'écussons, de monogrammes modernes et des quatre symboles des Évangélistes. Point de chapiteaux aux colonnes ni rien d'autrement remarquable que quelques vieux tableaux. La première chapelle de droite a été couverte et en partie bouchée pour soutenir le buffet d'orgue. Dans la seconde, une mauvaise toile où figure *la Remise du rosaire à saint Dominique par la Vierge;* dans la première chapelle de gauche, *la Vision de saint François d'Assises*, d'un caractère archaïque à tons plats et dans le style de l'école espagnole. Un des coins porte l'écusson sans doute du donateur : d'argent à la bande d'azur accompagné de deux étoiles en chef et de trois croisettes d'azur; — dans la dernière chapelle de gauche, *une Vierge et l'enfant Jésus tenant le cordon de saint François;* au bas, deux écussons de confréries; sur l'autel de l'abside, un ridicule *Martyre de saint Étienne*, signé : *J. Fournier pinxit* 1580, date fausse d'une œuvre évidemment moderne ; dans les entre-colonnements de la nef : *Jésus au temple*, copie d'après Coypel ; une *Mise au tombeau*, remarquablement belle. La tête de la Vierge, blonde, échevelée, exprime un admirable sentiment d'espoir plutôt que de douleur consolée. Elle regarde le ciel, les mains jointes, pendant que d'autres femmes soutiennent la tête livide de son fils. Vis-à-vis, une jolie toile moderne de L. Canon : *Saint Vincent de Paul recueillant des enfants*, réunit un ensemble de groupes et de physionomies d'une naïveté charmante.

Il faut à peine mentionner, parmi les autres édifices de Villeneuve, d'ailleurs tous modernes, l'*hôtel de la sous-préfecture*, le *palais de justice*, le *théâtre*, reconnaissables tout au plus à l'enseigne et au drapeau, et la *halle*, qu'on va démolir pour la reporter près du Lot. La petite ville doit son importance à ses marchés célèbres pour la vente des bestiaux, des chevaux, des vins, des denrées du pays, surtout à son immense commerce de prunes d'ente dont l'arrondissement seul de Villeneuve exporte chaque année pour plus de 3 millions.

Au sortir de la ville par la porte de Paris, le faubourg qui se prolonge sur la route de Villeréal au nord se rattache par une belle avenue d'ormeaux et de peupliers bordée des deux côtés de jolies maisons, de jardins, d'hôtels, au (1 kil. environ) petit village d'*Eysses*. C'est l'ancienne station romaine d'*Excisum*, remplacée au VIe siècle par une célèbre abbaye bénédictine, qui fut dotée plus tard par Charlemagne, détruite par les Wisigoths, par les Normands, et qui subsista jusqu'à la Révolution, mais peu à peu ruinée dans son influence et dans sa fortune par le voisinage de la ville nouvelle, puis agrandie et complétement restaurée au commencement de ce siècle et convertie en *prison centrale* pour onze départements. L'édifice est un rectangle à grandes courtines plates et nues, dans lesquelles sont engagées des tours carrées, flanquant les murs de ronde. Une grille vulgaire forme, vers le sud, la porte principale, devant laquelle débouche une haute et large avenue d'ormeaux, où s'exerce la garnison. Il faut une autorisation spéciale du préfet pour visiter l'intérieur de la prison, où d'ailleurs il ne reste rien d'ancien; les trouvailles les plus récentes ont été adressées à la Préfecture. Vis-à-vis et à quelques mètres de la face nord, s'élèvent seulement les restes demi-circulaires d'une tour ronde dite *la Tour-Sarrasine*, qui donne abri à une petite maisonnette. L'appareil de cette tour est en petites pierres cubiques régulières, soutenu à la hauteur de quatre mètres d'un cordon de moellons taillés. Des substructions antiques et une pièce en électrum ont été découvertes aussi dans le cimetière. On voyait autrefois devant l'abbaye, au rapport des Bénédictins, un vaste tombeau de marbre blanc que quatorze bœufs n'avaient pu déplacer, quoique

deux attelages y eussent dû raisonnablement suffire. Cette tombe miraculeuse a été depuis enlevée ou brisée.

L'*église Saint-Saturnin* ou *Saint-Sernin*, rebâtie de nos jours sans prétention archéologique, ne contient rien de remarquable qu'un *Spasimo de la Vierge*, malheureusement tout en lambeaux, et une mauvaise copie du *Christ en croix* de Prud'hon.

A quelques pas du village, le *champ du Maure* conserve un *tumulus* planté de grands arbres ; un peu plus loin, le *Mont Fabés*, un *camp romain*.

Du côté opposé de Villeneuve, la belle route d'ormeaux, qui fait suite à la porte d'Agen, conduit directement aux ruines du *château de Pujols* (1500 mètres), siége autrefois d'une baronnie importante. Au pied de la côte, la route se bifurque ; l'un des bras, à gauche, forme un sentier direct et pénible même pour les piétons, l'autre enlace doucement la côte ; ils aboutissent tous deux presque au même point sous la grande porte et à l'église. Rebâti vers 1160, après diverses ruines, sur un plan carré et régulier, Pujols couvrait l'arête nord-est de la montagne. Une grosse tour ronde flanquait chaque angle de son enceinte, formée de murs de pierre de taille de douze pieds d'épaisseur, assis sur le roc et entourés de profonds fossés. Un pont-levis, une herse, des mâchicoulis couvraient les deux portes du nord et du sud, celle du sud vers la campagne défendue encore par une redoute triangulaire et une citadelle entourée d'une enceinte spéciale. A l'intérieur, la cour du château, sur trois côtés, était décorée de galeries de pierre en arcades ogivales. Une partie des matériaux, provenant des ruines, a été vendue et utilisée pour la reconstruction de la maison centrale. L'enceinte, pourtant presque entière, et trois des tours existent encore, envahies par le lierre. Une haute tour ogivale carrée sert de porte de ville, à laquelle s'adosse la chapelle du château, aujourd'hui transformée en *église paroissiale*. Au haut de la nef, près du chœur, au-dessus d'une petite chapelle, est la tribune des seigneurs où l'on parvenait par un pont-levis. Au devant de l'église s'ouvre une place carrée, avec la *halle* couverte. Deux rues parallèles, la principale munie vers le milieu d'un immense *puits*, traversent toute la ville, ralliant des deux côtés de nom-

breuses ruelles transversales. Dans la rue, vers le sud, se cache l'ancienne église paroissiale, aujourd'hui abandonnée, formée d'une nef avec bas côtés à fenêtres ogivales, abside à triples pans coupés, campanile à quatre baies rondes sur un seul rang, au-dessus d'une porte à tympan accoladé. Vers l'extrémité opposée à la chapelle seigneuriale, le dernier arceau d'ogive d'une seconde porte de ville tombe tout démantelé; tout près, à droite, une belle *maison* en pierre avec croisées carrées du XVIe siècle; au sortir, à gauche, un large pan de mur de moyen appareil et une avenue dallée conduisant en tournant aux ouvrages avancés dont la porte extérieure subsiste encore en partie effondrée. De droite et de gauche, surtout en regard de Villeneuve, se dresse sur le roc la face des anciens *remparts*. De ce côté se déroule, des montagnes du Querci jusqu'à Aiguillon, un véritable panorama de la vallée du Lot, dont on suit le cours à travers la verdure : devant soi, droite et blanche, la route, semée de maisonnettes; au bout, la longue ligne des maisons de Villeneuve qu'on pourrait compter une à une; Saint-Étienne, à gauche; les Dames de la Croix, au centre; à droite, l'hôpital avec sa haute coupole et sa colonnade blanche; derrière au plus loin, les côtes et les mamelons échelonnés.

Le chemin de fer abandonne complétement le Lot, qu'il laisse descendre à droite, vers l'ouest. Tout au sortir de Penne, un pont de 7 mètres traverse le ruisseau de Lartige, dont on va suivre la vallée, entre une double bande de coteaux tourmentés et à demi chargés de bois en pleine exploitation. On commence, dès le départ, à gravir une rampe de 5 millimètres, qui, à 5 kilomètres de là, prend 10 mill. de pente en traversant les communes de *Hautefage* (*V.* ci-après, p. 385), de *Monbalen* (568 hab.) et de *Cassignas*. Tout près de la voie, à droite, le *château de Tachy;* puis sous la voie, les ruisseaux des Agrassous, de Labou, des Granges, vis-à-vis du village d'*Oradou*, et, sous un viaduc de cinq arches de 10 mètres chacune, le ruisseau de Saint-Antoine, chargé de nombreux moulins. On est à ce point presque au-dessous de la haute tour d'Hautefage. Sur une haute crête, à gauche, s'entrevoit un vieux

château fort en partie couvert de lierre. Presque aussitôt, et tout au sommet extrême de la montée (145 mètres), on s'engage, à 2 kilomètres de Laroque, dans un *tunnel* de 1263 mètres, d'où l'on sort, en arrivant, dans une profonde tranchée creusée en plein roc.

79e STATION. — LA ROQUE-TIMBAUT.

12 kil. de Penne. — 15 kil. d'Agen. — 137 kil. de Périgueux.

Le village de **La Roque-Timbaut** (*Roca-Theobaldi*), peuplé de 1370 habitants et chef-lieu d'un canton de l'arrondissement d'Agen, est bâti sur une colline à 2 kilomètres à gauche de la station, et n'offre de curieux que quelques débris de son ancien *château*. Une des portes intérieures, surmontée d'une *tour* dite de l'*Horloge*, ferme, vers le sud, la place de la *Halle*, d'où descend un petit sentier par des marches taillées dans le roc pour contourner extérieurement le pied des remparts encore presque entièrement debout au-dessus d'un frais et pittoresque vallon, au fond duquel s'abritent la *chapelle* et le *pèlerinage* fréquenté de *Saint-Germain*. Au-dessus du chemin la *Mairie* fait face à l'ancienne *chapelle seigneuriale* (XVe siècle). L'*église* actuelle, construite récemment sous la direction de M. Bourrière, est à l'entrée du village. L'ancienne église en dehors, à l'écart, sert aujourd'hui de chapelle de cimetière.

EXCURSION A HAUTEFAGE.

La commune de Hautefage, sur laquelle la voie de fer vient de passer, est plus intéressante à visiter. Une route départementale y conduit directement de Laroque (5 kil.), par le faîte du coteau d'où l'on domine les deux vallées. A mi-chemin, à gauche, se rencontre *Bourdiels* avec sa petite église du XVe siècle, centre d'une paroisse dépendant de la commune de *Cassignas* (305 hab.). Sur l'autre bord et comme au-dessus du village, quatre pans de murs noircis, qu'on aperçoit de la route, sont les derniers restes d'une ancienne *commanderie*. On découvre bientôt *Hautefage* (1028 hab.), que la route n'aborde, sans pourtant le perdre de vue, que par un long détour. Au-dessus du petit bourg, se dresse au loin une haute **tour** commencée par

l'évêque Léonard, achevée par l'évêque Antoine de la Rovère. C'est le monument civil le plus remarquable peut-être de l'Agenais, destiné suivant toute apparence à remplacer le château épiscopal existant autrefois tout près de là, à Saint-Just, et dès lors ruiné. Une petite chapelle s'y voit encore avec un ermitage, à mi-côte d'une pente boisée où l'évêque-cardinal de la Rovère s'était fait construire en 1488 un petit logis. — La tour est hexagonale, d'un appareil extrêmement soigné. De loin l'aspect de l'édifice n'a rien de saisissant; les détails charmants se perdent sur des faces nues et en apparence rectangulaires. Mais plus on s'en rapproche, plus le charme gagne.

L'édifice, presque attenant à l'église, lui sert actuellement de clocher. Il est construit en contre-terrain, de plain-pied vers la grande route, mais du côté opposé sur des fondations très-élevées et fortifiées par d'énormes et hauts éperons à double toit. La différence de niveau varie de 8 à 10 mètres, juste la hauteur extrême de l'église. La tour a trois étages au-dessus du rez-de-chaussée. L'escalier en vis, haut de 122 marches à la hauteur du troisième étage où sont pendues les cloches, occupe, à gauche de la porte d'entrée, une tourelle semi-circulaire, terminée en cul-de-lampe et qui fait aussi office de contre-fort. Les contreforts des autres angles, carrés dans la partie inférieure, s'arrêtent, à la hauteur de la voûte du rez-de-chaussée, sur des consoles que relie de chaque côté une saillie en pierre. Massifs au premier étage, ils se divisent au second en deux fûts carrés, décorés de petits dais fleuronnés, et redeviennent massifs au troisième, mais moins larges et présentant la ligne d'angle en biais. La porte d'entrée est en plein cintre surmontée d'un fronton dans le goût de la Renaissance. Une tablette ornementée sert de base à trois fuseaux de feuillage, qui remplacent les pinacles des portes ogivales. A hauteur du premier étage s'alignent les quatre baies d'un moucharabi formant intérieurement un petit réduit. Aucune autre ouverture n'est percée dans ce pan, sauf au dernier étage ouvert sur toutes ses faces d'une large baie ogivale, qui semble à-demi détruite et qui peut-être n'a jamais été fermée. Dans le massif qui contre-bute la tourelle de l'escalier, une petite terrasse, pratiquée au-dessus de la rampe extérieure, communique avec

l'église. Le pan voisin de gauche, percé au rez-de-chaussée de deux fentes étroites et longues, porte au premier étage une double fenêtre, chef-d'œuvre de l'ouvrier. Un meneau à moulures saillantes sépare deux baies rectangulaires aux angles arrondis. Un second meneau transversal, d'attaches arrondies, comme le couronnement supérieur, forme en hauteur comme deux fenêtres superposées d'un effet original. Au-dessus un fronton triangulaire, accosté de trois hampes ou fuseaux, porte dans son intérieur les armes parlantes de la Rovère (deux branches de chêne, *robur*, entrelacées). Au-dessus encore, au second étage, s'ouvre une fenêtre ogivale avec trèfle. On retrouve l'écusson, surmonté du chapeau de cardinal, au centre d'un encadrement, sur l'éperon qui sépare l'autre face. A l'opposé, vers la rue du village, la face correspondante à la grande double fenêtre affecte une ornementation symétrique, mais d'un travail inférieur et moins soigné. L'intérieur de la tour, du haut en bas, est vide, sans planchers ni toits. Il est même douteux que la couverture supérieure ait jamais été achevée, quoique la cheminée du premier étage semble conserver les traces d'une habitation de quelque durée.

L'ancienne église a été détruite par les protestants. L'*église* actuelle, tout en contre-bas de la tour, est l'ancienne chapelle seigneuriale (26 mètres 50 de longueur sur 8 mètres 75 de largeur). La porte extérieure, malheureusement mutilée, s'ouvre sur la gauche en deux baies rectangulaires arrondies aux angles du sommet, au-dessous d'un tympan paré des armoiries des la Rovère. Une triple voussure ogivale enceint le toit de ses arêtes en saillie, autrefois enguirlandées de pampres et de raisins avec une accolade de feuilles de choux entre deux pinacles fleuris. L'église comprend trois travées, — celle du chevet a trois pans, — éclairées autrefois par de longues et larges baies à meneau, aujourd'hui plus qu'à demi bouchées. Des arcs doubleaux à arêtes prismatiques retombent sur de grosses colonnes ornées d'un simple bourrelet pour chapiteau. Les colonnettes seulement du chevet portent en couronnement les symboles des quatre Évangélistes. La chapelle de droite possède une *Vierge noire*, — habillée à la dernière mode des *poupées ;* — et, sous la première marche du chœur, une plaque de fer mobile recouvre une source

miraculeuse, où, à certaines fêtes, toutes les paroisses d'alentour venaient puiser de l'eau en procession. Oradou et Frespech restent seuls aujourd'hui fidèles à la tradition.

Le coteau qui porte La Roque-Timbaut se termine brusquement à gauche, et, dans le vallon, au fond, laisse entrevoir la petite *chapelle de Saint-Germain*. La voie ferrée descend le long d'un ruisseau, passe près de l'église de *Saint-Pierre d'Orival* et s'engage à 2 kilomètres dans le *tunnel de Laillé* (100 mètres). A gauche se montre le village de *Sauvagnas* (652 hab.), dont le château, démoli il y a une soixantaine d'années, avait été construit en 1275 pour un grand prieur de l'ordre du Temple. A 4 kilomètres de La Roque, un *viaduc* dit *de Saint-Arnaud*, de 12 arches de 10 mètres chacune, franchit deux ruisseaux pour se rapprocher de plus près de la route de Cahors. A droite, la vue reste bornée par la côte ou par des talus. A gauche, sur une butte escarpée, se dressent encore les murs d'enceinte du *château fort de Bajamont* (*Bajuli mons*), menace autrefois constante pour la ville d'Agen, qui, à plusieurs fois, en entreprit le siége. L'attaque de 1347 en fut particulièrement désastreuse et les consuls y laissèrent, outre les morts, leurs fanons et l'étendard de la ville.

80e STATION. — PONT-DU-CASSE.

9 kil. de La Roque. — 6 kil. d'Agen. — 146 kil. de Périgueux.

La station de **Pont-du-Casse** (*Casse* en patois du pays signifie *Chêne*), petit village (925 hab.) du canton et de l'arrondissement d'Agen, sur le ruisseau de Saint-Arnaud, n'a rien qui la signale. Au delà, la voie longe à gauche le ruisseau de la Masse, qu'elle traverse à 500 mètres plus loin sur un pont de 6 mètres, puis elle franchit le ruisseau de Tetcherg, vis-à-vis le moulin de *Cambillou*, et la route de Cahors à mi-chemin (3 kil.). Les maisons clair-semées se rapprochent comme au voisinage d'un grand centre de population. Un *pont biais* de 28 mètres d'ouverture franchit le canal latéral de la Garonne, semblable ici à un grand fleuve, pour rattacher la ligne d'Orléans à celle du Midi. La

vérification des billets a lieu presque vis-à-vis la gare des marchandises, incendiée en 1864, et reconstruite depuis.

81e STATION. — AGEN.

9 kil. de Pont-du-Casse. — 152 kil. de Périgueux. — 651 kil. de Paris. — 136 kil. de Bordeaux. — 70 kil. d'Auch. — 121 kil. de Toulouse. — 341 kil. de Cette.

Renseignements généraux.

Buffet à la gare.

Omnibus : pour tous les trains, 25 centimes par personne, 25 centimes par colis, de la gare au bureau central, place de la Halle; 30 centimes par personne et par colis, de la gare à domicile.

Service de diligences pour *Nérac*, *Cahors*, *Mont-de-Marsan*, *Casteljaloux*, *Praissas*, *Sainte-Livrade*.

Bateaux a vapeur pour Bordeaux (4 fr. 50 et 3 fr.).

Hôtels : — *du Petit-Saint-Jean*; — *de France*, sur le Gravier.

Libraires : — *Chairou*, *Bertrand*, *Allègre*, *Michel*.

Situation. — Aspect général.

Agen, chef-lieu du département de Lot-et-Garonne, est une ville de 17 263 habitants, agréablement située, sur la rive droite de la Garonne, dans une vaste plaine que borde au nord une colline couverte de vignes, d'arbres fruitiers et de villas, l'ancien Mont de Pompéjac, aujourd'hui le coteau de l'Ermitage. A gauche, en entrant dans la ville, *la Masse* forme une double cascade sous les *Moulins de Saint-Caprais*, un peu en amont d'un vieux pont à double arche gothique.

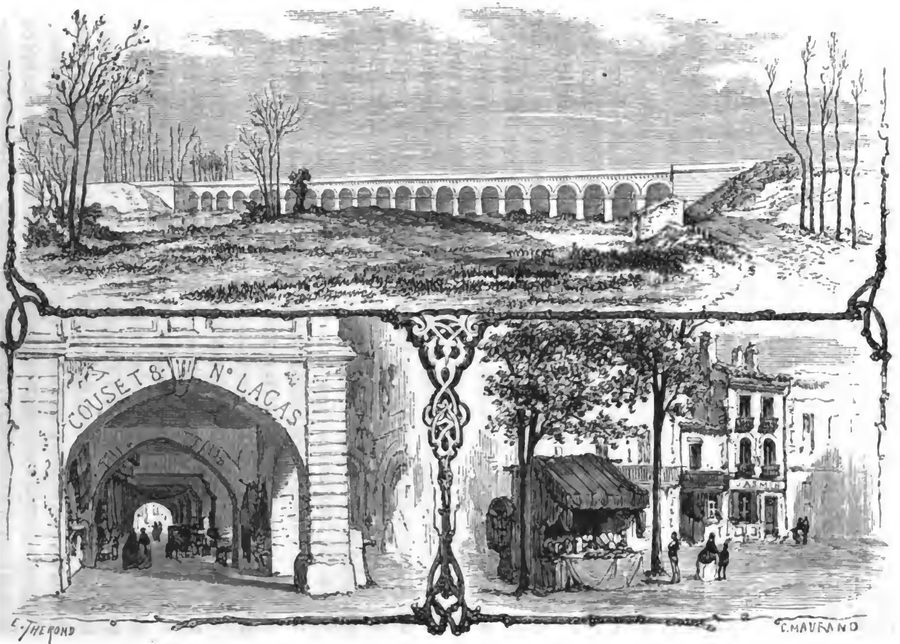
Bien qu'elle ait perdu à la Révolution le titre de capitale de l'Agenais, Agen a conservé son évêché, fondé vers le milieu du IVe siècle, et elle est devenue le siége d'une cour d'appel, à laquelle ressortissent les départements du Lot-et-Garonne, du Lot et du Gers, de tribunaux de commerce et de première instance, d'une chambre consultative des arts et manufactures, le point d'intersection des lignes d'Orléans et du Midi.

Agen, cette ville fameuse,
De tant de belles le séjour,

n'offre d'ailleurs par elle-même rien de remarquable. Les rues étroites, tortueuses, bordées de maisons mesquines, gardent à

peine quelques anciens hôtels du XVIIIe siècle, que ne recommandent ni leur architecture ni leur antiquité. La place centrale a conservé ses quatre côtés de *cornières*, larges galeries de pierre, voûtées autrefois en arcs d'ogive, la plupart refaites en plein cintre, sous lesquelles étalent les détaillants en demi-gros, dont la clientèle rayonne à 8 ou 10 lieues à la ronde. Le pavé de la ville est hérissé partout d'un cailloutis inégal et pénible à la marche, auquel s'habitue mal le pied de l'étranger, moins sans doute encore celui des gentilles Agenaises, chantées depuis si longtemps par Chapelle et Bachaumont, ces deux gourmets de bonne chère et d'amour. « Il est impossible de les voir et de conserver sa liberté, et c'est la destinée de tous ceux qui passent en ce lieu là, s'ils ont la permission d'en sortir, d'y laisser au moins leur cœur pour otage d'un prompt retour. » Qui en veut admirer l'assemblée complète et charmante, grisettes, ouvrières et bourgeoises, dans leurs atours de coquetterie, doit s'arrêter à Agen le dimanche et passer une heure sur le *Gravier*, au printemps surtout, par une après-dînée rayonnante.

La *promenade du Gravier* a été conquise sur la Garonne, qui de temps à autre y reprend ses droits. On peut voir sur les maisons riveraines les limites atteintes par l'inondation du 4 juin 1855. C'est une longue et large avenue coupée en deux parties inégales par la route de Tarbes et plantée d'ormes fort âgés, qu'on laisse malheureusement dépérir et qu'il faut successivement arracher au grand détriment de traditions séculaires. De ses allées, qui contournent la ville au sud et à l'ouest et où se tiennent les grandes foires, on aperçoit la Garonne et ses trois ponts : le *pont de la route de terre* (11 arches de 23 mètres chacune d'ouverture) — une élégante et gracieuse *passerelle* suspendue de 170 mètres de portée — et le pont-aqueduc du Canal Latéral, le plus grand et le plus parfait ouvrage de ce genre qui existe en Europe. Il comprend, en effet, sur un développement total de 579 mètres 50 et une largeur de 13 mètres 88, mesurée entre la saillie des corniches, 23 arches à anse de panier (20 mètres d'ouverture), décorées de claveaux dont l'ensemble forme archivolte. Le plafond est à 13 mètres 25 au-dessus de l'étiage ; sept seulement des piles (3 mètres 60 d'épaisseur) plongent dans le fleuve ;



Agen.

les autres sont fondées sur la prairie, ouverte aux inondations. Le prix de revient de l'œuvre entière, poursuivie sous la direction de M. Job, ingénieur en chef, a atteint 5 millions. Le duc d'Orléans en avait posé la première pierre, le 25 août 1839.

Histoire.

Agen (*Agedinum*, *Agennum*, *Aginnum*), lors de la première apparition des Romains dans la Gaule, se trouvait le centre et la principale ville des *Nitiobriges*, membre de la confédération puissante commandée par les Arvernes et qui soutint une lutte meurtrière contre les consuls Fabrius et Domitius (120 ans avant J. C.). A l'époque où César obtint le proconsulat des deux provinces gauloises, les Nitiobriges étaient entrés déjà dans l'alliance de Rome, et leur chef *Ollovicon* avait reçu du Sénat le titre d'*Ami*. Son fils, *Teutomarus*, n'en prit pas moins les armes pour la défense de la patrie commune et amena au secours d'*Alesia* son contingent de 5000 hommes. Il n'est plus question de ce peuple ni de la ville, qui seule avait conservé son nom, jusqu'aux prédications chrétiennes. De vieux pans de murailles, des médailles, des tronçons de colonnes, des fragments d'autels, des inscriptions en attestent seuls la réelle importance. C'est saint Martial, dit-on, qui apporta à Agen, comme à Limoges, les premières lueurs de la foi longtemps bien incertaines et confondues jusqu'au VIe siècle, malgré les prédications de saint Firmin et l'héroïsme de nombreux martyrs, aux derniers rayonnements du culte des idoles.

En 417, les Wisigoths s'emparèrent d'Agen, d'où Clovis les vint chasser après la bataille de Voulon (507). Le midi, un instant indépendant, retombe sous la rude tutelle des rois franks, et à Agen même le premier roi carolingien, Pépin, reçoit la soumission des grands de l'Aquitaine et de la Gascogne. En 848, les Normands détruisent de fond en comble la ville, qui reste près d'un siècle dans sa ruine. Vers cette époque, peu connue, l'Agenais paraît avoir appartenu aux comtes de Périgord. Après le mariage d'Éléonore avec le fils de Louis le Gros, Agen se trouva placée un moment sous l'autorité du roi de France. Le second mariage d'Éléonore l'apporta à Henri II, roi d'Angleterre,

dont la petite-fille, Jeanne, en épousant Raymond VI de Toulouse, reçut pour dot l'Agenais (1096). Raymond, comme don de bienvenue, confirma et étendit les priviléges de la commune d'Agen, que l'on voit dès lors constituée sous l'administration de deux consuls électifs et d'un conseil de prud'hommes. Dès le XIIIe siècle, elle devient un véritable pouvoir, qui adhère aux traités passés par le comte et tient tête à l'évêque, au pape, saisissant au besoin les revenus du clergé et poussant l'audace jusqu'à faire brûler d'autorité en 1454 deux clercs dans leurs habits ecclésiastiques.

La croisade albigeoise valut deux fois à Agen la visite de l'odieux Simon de Montfort, qu'y fêtait l'évêque Arnaud de Rovignan. En 1249, une sentence de l'Inquisition y fit brûler quatre-vingts Albigeois.

Philippe le Hardi hérita l'Agenais du comte Alphonse de Poitiers, gendre de Raymond VII; mais les lois féodales ou les vicissitudes des guerres en laissèrent longtemps la possession incertaine contre les prétentions de l'Angleterre. Les traités de Londres et de Brétigny (1360) firent abandon des droits de la France; mais dans une reprise de guerre, en 1370, du Guesclin s'empara d'Agen et y mit garnison française. La victoire seule de Castillon en 1453 en devait assurer la possession définitive à la couronne.

A l'heure des guerres religieuses du XVIe siècle, qui allaient une seconde fois saccager le Midi, Agen devint comme un des premiers foyers de la libre pensée. A ses portes la cour de Nérac, où régnaient Marguerite d'Angoulême et Jeanne d'Albret, ouvrait ses franchises éclatantes à Calvin, à Roussel, à Mélanchthon, à Théodore de Bèze. Avant même les prédications ardentes et publiques, Agen avait des maîtres de la nouvelle science, qui en devaient témoigner jusqu'au martyre, Charles Sarrasin, Belleforest, le dominicain Vindocin et Jules Scaliger, lui-même, l'ami, le commensal de l'évêque de la Rovère. Une sentence de l'Officialité condamna au feu Jérôme Vindocin, qui fut brûlé vif sur le *Gravier* (1539). Un pauvre serrurier et bientôt trois cents Agenais, au rapport de Joseph Scaliger, témoin oculaire, inaugurèrent par leur supplice l'ère des persécutions catholiques. Mais

ces atrocités n'arrêtèrent pas la propagande, bien qu'à Agen même les protestants dussent toujours demeurer en minorité. Le 13 avril 1562, un capitaine huguenot nommé Truelle s'empara pourtant de la ville à la faveur de la nuit. Le féroce Monluc, un des enfants du pays, essaya en vain d'y rentrer. Il y revint en force un peu plus tard, pendant et massacrant tout sur son passage. La garnison huguenote renonça à défendre la ville, et le terrible chef catholique, entrant sans résistance, n'y trouva aucun ennemi à égorger. Il s'y établit dès lors (1569) comme à demeure, et sa présence au moins préserva la ville du fléau des massacres civils. En 1572, l'Agenais avec le Quercy fut donné en apanage par Charles IX à sa sœur Marguerite de Valois, qui épousait Henri de Navarre. Mais celui-ci, retenu prisonnier à la suite de la Saint-Barthélemy, n'en put prendre possession que quatre ans plus tard et par la force. C'est à cette époque qu'on place son aventure scandaleuse avec Mlle de Cambefort. Rebuté dans sa passion, au milieu d'un bal à l'évêché, où il fêtait les dames, il fait éteindre, dit-on, toutes les lumières, et la jeune fille ne lui échappe qu'en sautant par la fenêtre. Elle tombe sur le pavé et se casse la jambe. La fille d'un médecin, Fleurette, moins heureuse, se laisse mourir de faim du désespoir d'avoir été trompée. Toutes ces traditions, plus amusantes que véridiques, indiquent au moins avec quel maître les Agenais durent compter, et ils en étaient assez las dès 1578 pour ouvrir à la première occasion leurs portes au maréchal de Biron, et prendre parti bientôt hautement pour la Ligue. En 1591, les royalistes (Henri de Navarre était devenu Henri IV), qui s'étaient introduits dans la ville par surprise, en furent expulsés après un combat furieux livré dans les rues. Agen ne se soumit à la couronne qu'en 1594, après l'entrée d'Henri IV à Paris. En 1635, une terrible émeute populaire éclata à l'occasion de la nouvelle gabelle. Le 17 juin, la ville entière se souleva aux cris de : *Vive le Roi sans gabelous*. Pendant deux jours, les barricades furent maîtresses du pavé, dix maisons en feu, une vingtaine d'Agenais assassinés par la populace. La fureur des révoltés ne céda qu'aux supplications de l'ermite de Saint-Vincent et des Pères capucins, vénérés en ville depuis leur dévouement aux pauvres dans la

dernière peste publique. Les gibets des gens du roi eurent ensuite beau jeu.

Enfin le prince de Condé, maître de Bordeaux, voulut conquérir Agen à la Fronde et y pénétra à cheval, en armes, avec 600 gentilshommes. Il n'en fut pas moins expulsé de vive force par les bourgeois et dut abandonner toute tentative nouvelle à l'approche du duc d'Harcourt.

Aucun fait important, pendant le dernier siècle de la monarchie, n'appelle sur Agen l'attention de l'histoire.

Parmi les hommes célèbres qu'a vus naître Agen, il faut citer les deux naturalistes Lacépède (1756-1626) et Bory de Saint-Vincent (1780-1846), et *Jasmin* surtout, le barbier-poëte, dont *les Papillotes* sont aussi populaires dans tout le Midi que dans le monde entier les chansons de Béranger. Ses autres poëmes, qui savent chanter toujours quelque histoire émue ou quelque douce amourette, respirent le même charme de délicatesse exquise et de véritable originalité. La gloire lui était peu à peu venue, même d'outre-Loire, où l'on apprécie sa gaieté simple et native et la verve abondante de son gracieux talent, en regrettant que tant de dons heureux se soient perdus à parler patois. Jasmin est mort le 5 octobre 1864. Quoique une modeste aisance eût fêté sa gentille muse, il n'avait pas délaissé sa petite maison du cours Saint-Antoine, et son nom sur l'enseigne y appelle encore la visite des étrangers qu'il avait tant de plaisir à y recevoir. La ville a été autorisée à élever sur la place voisine une statue au poëte populaire, qui n'exploita jamais la faveur publique que pour des œuvres de bienfaisance.

Monuments. — Curiosités.

La **cathédrale d'Agen**, consacrée à saint Caprais, fut fondée au XIe siècle sur les ruines d'un ancien monument qu'avait fondé, dit-on, saint Dulcide et dont l'existence est suffisamment attestée par la découverte, autour de l'abside, de tombeaux de marbre remontant aux premiers temps du christianisme. Continuée à diverses reprises pendant quatre siècles, elle fut consacrée pour la dernière fois en 1624 par Jean Daffis, évêque de Lombès. Les restaurations qu'elle a subies en ces dernières années n'ont pas

satisfait les archéologues, et M. de Caumont, bon juge, reproche à l'architecte « d'avoir voulu mettre en harmonie avec la nef la partie la plus moderne et la moins intéressante de l'église, la façade du transsept sud, refaite en entier, et une tour carrée ajoutée du même côté. » L'abside est, avec un côté du transsept, la partie ancienne de l'œuvre (XIe siècle). Elle forme, avec ses deux absidioles, un groupe de trois chapelles ornementées à la romane, dont la principale surtout, à l'extrémité du chevet, est décorée avec un soin particulier. Des escaliers cintrés circulent extérieurement tout autour, au-dessous d'une corniche dont les modillons figurent des têtes bizarres d'hommes ou d'animaux. Les colonnettes, qui surmontent les chapiteaux plats appliqués contre les murs, s'épanouissent en palmettes d'un style très-ancien. L'intérieur offre des chapiteaux très-variés et du travail le plus délicat. « Quatre d'entre eux, dit M. l'abbé Barrère, semblent détachés d'un monument de Corinthe. Ce sont probablement quelques débris échappés au marteau destructeur et qui décoraient autrefois la première basilique. « Le transsept, dans sa partie inférieure, aussi bien que les deux chapelles qui s'ouvrent dans les croisillons parallèlement au chœur, appartient au XIIe siècle. Quatre piliers d'une grandeur colossale, mais décorés avec magnificence, forment le centre de la croix, » couronnés d'admirables chapiteaux où se retrouve le martyre de saint Caprais et la légende de Tobie. Sur deux des faces du croisillon, règne un élégant *triforium* à larges arceaux d'ogives, reposant sur des faisceaux de colonnettes à chapiteaux sculptés et surmonté d'un triplet symbolique ; au-dessous, dans l'angle, sur une élégante console, se voit une statue de *Joseph*, longtemps affublée du nom de Charlemagne ; le tout formant, au jugement de M. Viollet-le-Duc, une des plus splendides décorations qui se puissent imaginer. Ce travail est du XIIIe siècle, ainsi que la voûte même du transsept. Le XIVe commença la nef, qui est restée comme tronquée avec ses deux uniques travées, achevées seulement au XVIe siècle. Une des clefs de voûte représente *sainte Foy* et les instruments de son martyre ; l'autre, *saint Caprais*, et porte la date certaine de l'œuvre : 1508.

En ce moment même M. L.-B. Bézard, un de nos peintres les

plus distingués, achève la décoration générale de l'église, qu'il a entreprise depuis bientôt dix ans. On peut admirer dès maintenant les belles peintures murales du chœur où l'artiste a représenté (1861) le *Martyre* et l'*Apothéose des saints de l'Agenais*, et, dans la chapelle à droite du transsept, la *Vie de sainte Anne*. Dans la nef, une toile moderne, le *Martyre de saint Étienne*, porte la signature de Claudius Lavergne.

La **chapelle** du cloître de l'ancien chapitre, dite **des Innocents**, et aujourd'hui annexée aux bâtiments de l'école ecclésiastique de Saint-Caprais, offre une charmante petite façade romane ornée de sculptures polychromes. Elle contient surtout de curieux chapiteaux, dont l'un représente un groupe de guerriers, lance en main, poussant devant eux des femmes; un autre, à gauche, une Gauloise enchaînée par des soldats sans armes; à côté d'elle, une autre femme; de l'autre côté du portail, des soldats dans l'attitude de la tristesse; tout autour, des cordons d'olives, de fleurons et de gracieux enroulements de feuillages. La critique si artistique et la science si sûre de M. Adolphe Magen, qui a étudié particulièrement cette œuvre remarquable, s'est pourtant trompée cette fois, croyons-nous, à y vouloir reconnaître, d'après le récit de Grégoire de Tours, l'histoire d'un duc Regnauvald, et non quelque scène des légendes, source ordinaire d'inspiration. Le quatrième chapiteau figure *la Salutation angélique*. Les pieds-droits forment une image du temple de Jérusalem ou plutôt de la Jérusalem céleste. Les chapiteaux des deux fenêtres représentent la *Naissance du Christ*, l'*Adoration des Mages*, la *Présentation au temple*, la *Fuite en Égypte*, le tout revêtu autrefois de peintures où dominent encore le pourpre et l'azur (XIIe-XIIIe siècles). Deux sarcophages antiques et remontant aux premiers âges du christianisme portent, l'un, le monogramme sacré dans un cep de vigne; l'autre, qui provient de Saint-Caprais, deux épisodes symboliques de l'histoire de Jonas.

Saint-Caprais n'a été érigé en cathédrale qu'au commencement de ce siècle. Le titre appartenait auparavant à l'*église Saint-Étienne*, commencée au XIVe siècle, continuée au XVIe (1530-1550), et qui, avant même d'être terminée, a été plus qu'à demi détruite en 1797. La façade, restée imposante, et les derniers pi-

liers de la nef et du chœur ont été jetés bas en 1835 pour faire place à la *halle au blé*. Les matériaux servirent à la construction du *théâtre*, édifice insignifiant, voisin de la mairie. Dans une banquette, au côté droit du chœur, on trouva, en démolissant la maçonnerie, le tombeau d'un enfant crossé et mitré et habillé en évêque. Au-dessus de la grande place se voit encore un fragment du *clocher*, tour carrée, dont la flèche en charpente avait autrefois dix-huit toises de hauteur.

L'*église des Jacobins*, consacrée à Notre-Dame d'Agen, fut construite au XIIIe siècle par l'architecte Arnaud Bélenger. Comme toutes les églises de l'ordre, elle est divisée en deux nefs qu'indique un rang de colonnes médianes; des murs plats forment le chevet ainsi que la partie correspondant à la façade jadis close. Vers la fin du XVIIIe siècle, deux larges et brutales percées ont été pratiquées dans l'abside qui est devenue la façade principale. Vers la même époque, le portail de chaque côté a été remplacé par une chapelle vulgaire. Celle de gauche contient, derrière l'autel, un *Portement de croix*, du XVIIe siècle, signé : J. Moran. Chacune des nefs intérieures est partagée en quatre travées, que supportent quatre énormes colonnes à peine ornées d'un simple annelet. Des vitraux modernes décorent les fenêtres de la façade et du chevet; et, le long des courbes des pendentifs, apparaissent quelques restes de peintures anciennes en forme de grecques ou de rosaces, qu'ont respectées les restaurations intelligentes poursuivies en ces dernières années sous la direction de MM. Just Lisch, de Paris, et Ad. Verdier, d'Agen.

La *chapelle Notre-Dame du Bourg*, plus connue sous le nom de la *petite chapelle* ou chapelle intérieure du *Petit-Séminaire*, bien qu'elle soit complétement séparée de cet établissement, est aussi du XIIIe siècle. Jadis située à l'extrémité de la ville, elle se trouve actuellement au centre d'un quartier populeux. Sa voûte élégante repose sur des nervures délicates qui s'appuient elles-mêmes sur des chapiteaux feuillagés et retombent ensuite le long des murailles en faisceaux de colonnettes. — L'*église Saint-Hilaire*, ancienne église *Saint-Georges*, a été reconstruite vers le XVe siècle, par les Cordeliers, qui l'occupaient depuis quelques années. C'est une seule nef terminée par une abside pentagonale et ogivale,

partagée en trois travées, dans chacune desquelles s'ouvre de chaque côté, par un arc ogival très-aigu à triples voussures et arêtes vives, une chapelle, éclairée d'étroites fenêtres à compartiments d'ogive flamboyante. Les arêtes prismatiques à nervures aiguës, qui tiennent lieu d'arcs doubleaux, retombent, ainsi que celles de la voûte, sur de simples culs-de-lampe sans ornement. L'élégance et la légèreté de la charpente sont justement renommées. Une restauration très-intelligente de l'édifice, comprenant la reconstruction du portail et du clocher, s'achève sous la direction de M. Verdier.

L'ancienne paroisse Saint-Hilaire était primitivement desservie dans la chapelle voisine dite aujourd'hui des *Pénitents-Blancs*, et qui n'est plus en ce moment qu'une salle nue et carrée qu'on est en train de transformer en habitation particulière. L'abside principale seule et l'absidiole ont pour base des assises de pierres taillées avec contre-forts plats et minces que relie une série d'arceaux cintrés, portant une maçonnerie en petit appareil, dont la régularité rappelle le travail de l'appareil romain. Au-dessus s'élève une disgracieuse tour octogonale en briques. Le reste de l'œuvre est défiguré. Les tuiles du toit forment une sorte de mosaïque qui figure une croix.

Tout à côté, l'*église Sainte-Foy*, qui fait presque face au débarcadère, n'offre d'intéressant qu'un curieux tableau du XVIIIe siècle : le Christ est sur la croix, la Vierge au pied, à droite; à gauche, saint Caprais, décoré de la mitre et de la crosse, présente sainte Foy, apportant la palme triomphale et dans sa robe relevée une touffe de roses. Elle s'appuie sur le tréteau de fer, instrument de son supplice. Une maison de la rue de Garonne passe dans la tradition pour avoir occupé l'emplacement de celle de la sainte, si bien qu'au XVIe siècle encore les condamnés conduits au gibet, s'ils en pouvaient toucher le seuil, obtenaient leur grâce entière.

Entre cette église et Saint-Caprais s'ouvre une étroite crypte dite *le Martrou* ou caveau des Martyrs, qu'on fait remonter au IVe ou Ve siècle. L'entrée n'en est publique que le vendredi saint de chaque année. L'intérieur est malheureusement gâté par des peintures modernes. — L'*évêché* n'est qu'un hôtel moderne insignifiant. Le *temple protestant*, qui l'avoisinait, a été converti en

maison d'habitation; un nouveau temple a été construit sur l'avenue de la *Plate-forme*.

L'*hospice Saint-Jacques*, desservi par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, renferme le *tombeau de Mascaron*, évêque d'Agen, inhumé, en 1703, dans le chœur de Saint-Étienne. Quand on démolit l'ancienne cathédrale, on transféra ce tombeau dans l'hôpital Saint-Jacques, dont le prélat avait posé la première pierre, en 1686. Deux ans auparavant, le 5 juin 1684, Mascaron avait consacré la fondation du *Grand-Séminaire*. Le bâtiment principal pourtant date seul de cette époque. Les deux ailes sont de construction moderne. Des peintures, remarquables par l'exquise pureté du dessin et la sobriété harmonieuse des couleurs, couvrent, du parquet à la voûte, le chœur tout entier de la *chapelle de l'hospice Saint-Jacques*. Elles sont dues, comme celles de Saint-Caprais, au talent distingué de *M. Bézard*. Le vide intérieur des cinq arcades ogivales renferme des épisodes de l'histoire de la Vierge : la *Présentation au temple*, l'*Annonciation*, l'*Immaculée Conception*, l'*Adoration des Mages*, la *Vierge présentant l'enfant Jésus*. Dans l'espace compris entre la ligne extérieure des clochetons et la guirlande de chêne, qui court sous l'acrotère, figurent, en médaillons byzantins, les huit portraits des *Pères de l'Église*, et ceux de *saint Jacques le Majeur* et de *saint Vincent de Paul*, patrons de la chapelle; enfin, dans les voussures de la voûte, coupée en cinq compartiments par des nervures saillantes, *saint Pierre*, entouré des attributs symboliques des quatre Évangélistes. Du même peintre sont le tableau placé à l'entrée de la nef, le *Christ consolateur*, toile malheureusement inférieure d'exécution aux belles œuvres qu'elle avoisine, et les cartons des vitraux qui décorent les deux chapelles du Bon-Pasteur (*sainte Cécile*, *saint Louis*, le *Bon Pasteur*) et de la Vierge (*saint François de Sales*, *sainte Jeanne*, la *Vierge*) et la fenêtre au-dessous de la tribune (*Moïse et Aaron*). L'*autel*, en marbre blanc, a été reconstruit avec les débris épars de l'ancien autel des Bénédictins d'Eysse, près de Villeneuve-sur-Lot. Enfin de riches vases d'autel, une splendide *chaire* en marbre blanc, un *bénitier*, une *cuve baptismale*, surchargée de sculptures complètent une œuvre de magnificence, sinon de goût. M. Magen, qui décrit, avec une admi-

ration raisonnée, cette merveille de l'art agenais, fait remarquer, par exemple, la malencontreuse idée de l'artiste qui sculpte en relief, sur le bord de la cuve, des dauphins nageant hors de l'eau. Un pareil luxe est déplacé dans l'asile des pauvres, car il fait un boudoir mondain du sanctuaire de la charité. Tout y reluit, du sol au faîte, et c'est à la lettre, qu'il faut en entrant ôter sa chaussure ou accepter de petits tapis mobiles pour s'en aller glissant sur la glace du parquet immaculé!

Les édifices civils d'Agen offrent peu d'intérêt. La *préfecture*, dont M. Paillard, un des derniers préfets du Lot-et-Garonne, a publié une monographie, est l'ancien palais épiscopal, construit en 1775, sur les plans de Leroy, un des meilleurs élèves de Soufflot, transformé depuis en école centrale, puis en palais de la XIe cohorte de la Légion d'honneur, enfin en préfecture par un décret du 30 juillet 1808, signé, dans le palais même, par Napoléon, qui s'arrêta ce jour-là à Agen avec Joséphine. L'hôtel, situé presque en dehors de la ville, est entouré d'un parc, où ont été découverts de nombreux débris romains, et précédé d'une vaste cour, où donne entrée une porte en arc de triomphe. C'est du côté du jardin surtout que le palais se révèle, dans sa régularité harmonieuse, comme une des œuvres achevées de l'architecture noble et facile du règne de Louis XVI. Au centre, une demi-rotonde à pans coupés se détache vigoureusement sur la large terrasse à laquelle se relient un vaste perron, à droite et à gauche, un double corps décoré comme la principale façade du nord, enfin les deux ailes. On admire surtout à l'intérieur la *salle des Aigles*, ancienne salle à manger de la demeure épiscopale, consacrée aux séances du Conseil général et aux grandes fêtes (19 mèt. de longueur sur 10 mèt. de largeur). La glace sans tain qui décore la cheminée se dévoile sur le jeu d'un simple ressort et ouvre une large échappée sur la vallée à perte de vue. On y conserve les portraits des enfants du duc d'Aiguillon, par Nattier, d'Hortense de Mancini, de la marquise de Nesle, et de plusieurs grandes *dames* du XVIIIe siècle; deux natures mortes d'Oudry et quelques charmants pastels de Voltaire, le tout provenant du château d'Aiguillon. — Sur la *plate-forme* voisine, belle allée bordée de constructions nouvelles et devenue le rendez-vous des élégances agenaises,

s'élève le *palais de justice*, construit sous la direction de M. Lisch, et derrière, à gauche, y attenant, une immense *prison départementale*, sur les plans de M. Bourrière; palais, prison et préfecture disposés malheureusement sur des alignements confus et sans symétrie. — Le *beffroi* et la *maison de Monluc* avaient été classés parmi les monuments historiques. Mais le beffroi, qui dépendait de l'ancien hôtel de ville, a été démoli il y a une vingtaine d'années. De la *maison de Monluc*, occupée en partie par la mairie actuelle, en partie par la prison provisoire, c'est à peine s'il reste un pignon voisin de la porte principale, un angle de la façade intérieure de la prison et l'escalier. Dans la cour, au-dessus de la fontaine, figure une *nymphe*, entourée d'inscriptions grecques et d'hiéroglyphes, dont l'histoire est singulière et se rattache à celle de Nérac. En 1832, des fouilles poursuivies dans le parc de la Garenne, sous la direction d'un peintre décorateur nommé Chrétin, y donnèrent lieu à des découvertes inouïes, acceptées, sans conteste, par des savants jusque-là autorisés, mais contre lesquelles l'Académie des inscriptions protesta. Des ventes multipliées d'objets antiques, entre autres d'un médaillon en marbre blanc, portant les têtes couronnées des deux Tétricus, d'un autre représentant l'entrée triomphale de l'Empereur à Bordeaux, objets uniques et d'un intérêt étrange, firent soupçonner des détournements frauduleux, dont le sieur Chrétin, mandataire de la ville de Nérac, fut mis en demeure de se défendre. Poursuivi devant le tribunal correctionnel de Nérac comme voleur, il se proclama faussaire et auteur des œuvres vendues par lui et, en présence de ses juges, ébaucha en quelques heures, sur le marbre, une tête antique, d'une beauté remarquable. Acquitté et traduit à Agen devant la Cour d'appel, il accepta la même épreuve et, au grand étonnement de la Cour et du public, modela, avec accompagnement d'hiéroglyphes déplacés, la nymphe qui protége aujourd'hui la fontaine municipale.

La *bibliothèque*, dont l'entrée est dans la cour, à gauche, comprend une salle longitudinale, divisée en deux travées par un double pilier, et se compose d'environ 18 000 volumes, provenant en partie du château d'Aiguillon et parmi lesquels on compte un

grand nombre d'ouvrages historiques (tous les jours, de midi à quatre heures, dimanches et fêtes exceptés). — Dans la salle d'honneur de la mairie s'organise depuis quelques années un essai de *musée*, qui comprend à peine encore quelques tableaux modernes, dont un de Rudder (1859), un portrait de *la Faugère*, professeur d'escrime, donné par lui-même; un autre de *Jasmin*, par Filliol; à gauche, en entrant, une jolie *Vue d'Agen*, par M. Lapoque, artiste agenais d'un talent original; sur deux socles, près de la cheminée, le buste de *Lacépède*, par David (d'Angers), et celui de l'historien local *Boudon de Saint-Amans*. Le fils de ce dernier avait créé à Bordeaux une manufacture de porcelaines anglaises, dont les spécimens remplissent en partie l'armoire voisine. Au-dessus on admire un *plat* de Palissy, une de ses plus belles œuvres connues, donnée par M. Bessières, directeur en retraite des contributions directes. Les autres objets ont été offerts à la ville par la *Société d'agriculture, sciences et arts* d'Agen, qui a réuni, en les classant, dans le local de ses séances (rue Saint-Antoine, 5), les débris des monuments locaux, mosaïques, chapiteaux, tombeaux de marbre et de pierre, comme aussi des échantillons des terrains et des fossiles du Lot-et-Garonne. — Le *lycée*, construit il y a quelques années, par M. Verdier, attend encore des fonds suffisants pour en achever la partie décorative. — Le *dépôt de remonte* est établi dans une ancienne manufacture de toiles à voiles.

En traversant, à l'extrémité nord du Gravier, le ponceau jeté sur le pont-canal, un chemin qui tourne immédiatement à droite gravit, par des replis multipliés, la côte abrupte, bordée de jardins, de castels modernes et de buvettes. A mesure que l'on s'élève, la vue s'élargit embrassant la ville et la vallée. Un peu avant d'arriver au faîte (15 min.), on trouve l'*Ermitage*, qui a donné son nom au coteau. Il était occupé vers le milieu du XVIIe siècle par le P. Eymeric. Anne d'Autriche vint l'y visiter et lui accorda, sur sa demande, la rente viagère d'un sou de pain par jour. Tout auprès s'est établi un monastère de *Carmes déchaussés*. Il y a deux chapelles creusées dans le roc, l'une intérieure et réservée, l'autre extérieure et ouverte aux fidèles, ainsi que l'*église* ogivale, œuvre de MM. Bourrière et Payen, qui do-

mine tout l'horizon. C'est une haute nef avec deux bas côtés, divisée en trois travées par de gros piliers ronds. Une quatrième travée forme le transsept, dont chaque bras porte une chapelle latérale au chœur. Au fond, derrière l'autel, trône l'orgue, surmonté d'une horloge. Des vitraux modernes, et plus que médiocres, éclairent, d'une lumière amortie encore par des rideaux rouges, une série de confessionnaux coquets. L'église entière est parquetée, cirée et soigneusement enfumée d'encens. — Dans le vallon voisin de *Vérones*, on montre aux étrangers la *vigne* de Jasmin, qui l'a chantée, la *maison* et la *fontaine* de Scaliger, malheureusement défigurée par des restaurations de mauvais goût. Jules-César Scaliger, né en Italie, avait suivi à Agen, comme médecin, l'évêque Antoine de la Rovère, et y fut retenu par les charmes d'une toute jeune fille, Henriette de Lobejac, qu'il épousa et qui lui donna quinze enfants. Le dixième de ses enfants, Joseph-Juste Scaliger, né à Agen en 1540, mort à Leyde en 1609, est devenu à jamais, par sa science immense et son noble caractère, l'honneur de l'érudition française. Un fauteuil taillé dans un bloc de pierre, et qui se voit encore dans la garenne de Vérones, passe pour avoir servi de siége favori à l'illustre philologue, pendant ses promenades à travers les bois.

Commerce. — Industrie.

Outre un commerce considérable d'oies grasses, de porcs, de vins, d'huile et des produits variés de l'agriculture agenaise, il faut citer, parmi les principaux revenus de l'industrie locale, les *pruneaux* auxquels la ville d'Agen a donné son nom. On les récolte surtout dans l'arrondissement de Marmande et de Villeneuve, et particulièrement dans les communes de Clairac, de Temple, de Castelmoron, de Monclar et de Sainte-Livrade, sur le prunier dit *prunier d'ente* ou de *Robe-de-Sergent*. On aperçoit sur les coteaux et en plaine, et tout le long de la vallée, surtout au milieu des vignes, les arbres plantés en lignes régulièrement espacées de 12 à 15 mètres et s'ouvrant à l'air et au soleil en forme de gobelet évasé. Entre la Garonne et le Lot, vers Colayrac et Saint-Hilaire, une culture spéciale de la vigne, mariée dans les champs de blé, de chanvre, de tabac, à l'ormeau à petites feuilles,

obtient un raisin noir, à grains serrés, facile à mûrir, qui fournit un vin abondant mais médiocre.

EXCURSION A ESTILLAC ET A MOIRAX.

Quatre heures de voiture suffisent aisément à ces deux excursions. — On sort d'Agen par le Gravier, en franchissant le pont de pierre, au-dessus de l'hospice. Le premier chemin qui tourne à gauche aboutit à la route impériale d'Agen à Tarbes, que l'on suit jusqu'à destination. Aux abords d'Estillac, la route, de montée rude et pénible, contourne la côte qui porte à son sommet le **château**, œuvre du XVI[e] siècle, domaine et résidence ordinaire de Blaise de Monluc, qui en a profondément modifié les constructions primitives.

La face sud-ouest, par laquelle on aborde aujourd'hui le château, entre des sentiers de verdure, présente une tour, couvrant les deux courtines et l'entrée. La base de cette tour est évasée à partir du premier étage qu'indique un cordon circulaire, et l'angle arrondi comme le front d'un cavalier. Les dernières assises, formant un léger avancement, se dessinent tout du long par un second ruban enroulé. La face nord portait trois tours, dont une, correspondant à la précédente, est détruite; une seconde, carrée, mais de date postérieure, où se trouve la chambre de Monluc; entre deux, la chapelle aujourd'hui convertie en grenier à fourrage; une troisième, ronde allongée en forme de nef ou d'abside, reliée vers l'occident à une tour identique par une autre tour carrée intermédiaire, et comme sur le plan d'une croix latine. Les bâtiments de la cour intérieure, autrefois bordés d'arcades et de préaux voûtés, sont refaits et tous, ou peu s'en faut, modernes. A droite s'ouvre un puits profond, que le grand massacreur rêva maintes fois de combler de cadavres. La salle des gardes, au fond, à gauche, est convertie en un vaste chaix. A côté, la cuisine a conservé sa destination primitive. C'est une large cave voûtée de briques, à trois travées ogivales en arête plate, dont les nervures, à droite, retombent au centre sur un énorme et bas pilier rond. Les deux plus grandes salles du premier étage, conservées intactes, forment d'immenses appartements habités par le propriétaire actuel, M. Larroche, un hôte jeune, avenant, qui aime

et qui comprend les livres et les vieux souvenirs. Dans un cabinet voisin est recueillie une belle collection des oiseaux du pays. Près du mur nord, sur le gazon du jardin, repose la *tombe de Monluc*, autrefois élevée dans la chapelle. Sur le sarcophage en marbre blanc, le vieux maréchal est couché la tête nue, — son casque à côté du chevet, — vêtu en habit de guerre, avec une fraise autour du cou. Ses bras, qui joignaient les mains, sont brisés à hauteur du poignet. L'œuvre, sans socle, est noircie et mutilée et commande mal le respect. C'est le dernier souci dont se préoccupa jamais pour sa mémoire ce héros des guerres civiles, sans autre foi que la discipline aveugle et son épée, ennemi brutal de toute âme généreuse, et qui enregistre sans ostentation, mais seulement pour l'exemple des *capitaines*, au premier rang de ses hauts faits, la pendaison des beaux parleurs, — on eût dit depuis, des idéologues.

On retrouve, au sortir d'Estillac, la grande route de Tarbes, que l'on quitte au-dessus et en vue même d'*Aubiac* (558 hab.), dont l'*église* antique mériterait peut-être une visite. Un sentier, qui s'incline à gauche, tortueux et souvent raviné, amène par une longue courbe à Moirax, en traversant, un peu au-dessus du village, le ruisseau de Brimont.

Moirax, ville de 767 habitants, était autrefois une ville close, dont l'enceinte subsiste encore en partie ainsi que les restes d'une tour en appareil régulier. Une porte fortifiée défendait à chaque extrémité la principale rue. L'ancien prieuré de Bénédictins, fondé en 1049, par Guillaume Arnaud de Moirax, a conservé son **église**, consacrée en 1063. C'est plus remarquable édifice religieux, sans contredit, du département du Lot-et-Garonne. La nef, haute et très-large (8 mètres 72), accostée de deux basses et très-étroites nefs à voûtes d'arêtes (4 mètres 35), avec croisillons au transsept, se partage en sept courtes travées (28 mètres de long), terminées par une abside (6 mètres de long), ronde intérieurement, dont la voûte en cul-de-four s'abaisse au-dessous de celles de la nef et même des bas côtés. Chaque travée est indiquée par un arc doubleau en plein cintre à peine brisé, que porte une colonne à demi engagée dans un massif de forme cylindrique et dont le chapiteau monte à la hauteur d'un cordon en saillie, formant im-

poste, au-dessus des trois autres demi-colonnes, fondues, comme elles, en partie dans le massif pour recevoir les arcades des bas côtés. Cette disposition des lignes sveltes et des masses puissantes produit une symétrie des plus heureuses. La voûte du transsept (7 mètres 85 de largeur sur 24 mètres 85 de longueur), ainsi que celle des croisillons, a été refaite au XVI[e] siècle et présente une complication à douze compartiments d'arêtes, dont le faisceau s'interrompt presque aussitôt sans suivre la face des murs. Vers



Église de Moirax.

la même époque ont été remaniées les deux petites chapelles en forme d'absidioles, qui, bordant de droite et de gauche l'abside, font face aux nefs des bas côtés. Une fantaisie bizarre du maître d'œuvre a mis sur la travée qui sert de chœur (8 mètres 55 de long) avant l'abside, et non sur le transsept, une lanterne, ronde au sommet, octogonale à la base, reposant aux angles sur quatre pendentifs. Au-dessus de cette coupole, chaque pan s'éclaire de trois baies cintrées de grandeur égale, alignées en ligne droite,

celle du centre surmontée d'un *oculus*, et toutes trois couronnées d'un tore retombant sur des colonnes trapues à lourds chapiteaux romans. Un simple cordon nu, dans l'abside, porte cinq baies en plein cintre, parées de verrières modernes, dont les doubles arcades reposent sur des groupes de piliers à chapiteaux historiés de feuilles d'eau et d'une végétation variée. L'ornementation générale est d'ailleurs tout entière du style roman le mieux caractérisé et sans mélange de gothique ; dans la travée du chœur, des feuilles d'eau, des nénufars, des animaux fantastiques, qui se dévorent eux-mêmes ; à l'arc du transsept, des groupes de lions et de taureaux, et Adam et Ève dans le paradis, cachant leur nudité ; dans la nef, des faisceaux ou des enroulements de feuillage, deux âmes entre deux lions ; sur les bas côtés,— à droite, des lions adossés ou dévorant un mouton, un roi sur son trône entre deux guerriers, que l'ombre permet à peine d'entrevoir ; les autres chapiteaux sont nus et comme inachevés ; — à gauche, un couple, à une seule tête, de lions adossés, et deux groupes de trois renards et d'oiseaux becquetant la palme mystique. — A une hauteur de 3 mètres, une boiserie fait le tour du chœur, formant neuf panneaux correspondant à autant de stalles, chacun séparé par une guirlande de feuilles ou de fleurs, et portant au centre une figure de saint et d'apôtre, *saint Jacques*, *saint Jude*, *saint Thomas*, *saint Paul*, *saint Jean*. Parmi les *miséricordes* formées de têtes d'anges ou de figures, particulièrement remarquables par un caractère artistique d'indépendante fantaisie, il faut signaler la 3e à droite : une face souriante de *buveur*, coiffé d'un chapeau de feutre ; devant lui, un verre en forme de calice ; la 4e, une *tête joufflue*, soufflant dans un cornet à bouquin ; un *porc* rongeant un os (6e) ; à gauche, une belle *tête casquée* (9e) ; un gracieux *enfant* couronné de pampre et de raisin (8e) ; un *compagnon chaperonné* (7e) ; une *face* brutale, couronnée de lauriers et tirant la langue (6e). Un style tout à fait mondain et presque galant signale les quatre panneaux de bois sculptés en ronde bosse qui décorent le tour de l'abside, et où sont représentées des scènes de l'Ancien Testament : la *Demande en mariage de Rébecca par Éliézer ;* le *Renvoi de Sarah par Abraham*, œuvre remarquable entre toutes par l'expression d'humilité soumise ou

d'impérieuse résignation qui caractérise les deux personnages; *Judith portant la tête d'Holopherne;* l'*élection d'Esther par Assuérus*. Ces sculptures sur bois sont d'une énergie singulière et d'un relief sûr et hardi, qui dessine les figures avec une fermeté où s'accuse la main d'un maître du XVII[e] siècle. Un peu d'afféterie et de mignardise ne déplaisaient pas au goût du temps, non plus que l'incohérence volontaire des costumes historiques.

La façade extérieure de l'église est défigurée, et le tympan de la porte mutilé ainsi que le porche qui le précédait. La porte seule, restée intacte, s'ouvre en plein cintre, couronnée de deux voussures, dont les parties planes sont décorées de rinceaux entrelacés et dont les vides sont remplis tour à tour par un tore nu et par un tore billeté; aux quatre chapiteaux à demi brisés, on reconnaît encore deux serpents enroulés autour d'un arbre et dévorant un pigeon; à côté, un groupe de monstres fantastiques. A dr. et à g. de la voûte et du massif en saillie courent deux fausses arcatures basses, reposant sur les chapiteaux grossiers (monstres ou harpies) de colonnes, dont la dernière, de chaque côté, s'appuie sur un haut contre-fort. Cette ornementation se continuait tout autour de l'église, très-reconnaissable et bien conservée encore le long de la paroi de dr. L'extra-dos des baies du chœur est garni d'imbrications, au-dessus desquelles, près de l'oculus, règne un appareil très-régulier de moellons de grande dimension. L'étage se termine par une série de cartouches taillées en creux dans la dernière assise. Les six colonnes, qui séparent en manière de contre-forts les baies de l'abside, reposent sur une banquette en saillie. Leurs chapiteaux, ornés de feuilles et de fruits, portent une corniche, parée de billettes sur sa tranche extérieure. Au-dessus s'intercalent des médaillons, chargés, les uns de crochets, les autres de têtes de lions et accostés d'entrelacs sculptés dans la pierre même du revêtement. Un cordon billeté suit le contour des baies, s'enroule autour des colonnes et, sans s'interrompre, enlace la courbe des murs. La toiture est plate et sans déformation qui trahisse l'élancement de la coupole du chœur intérieur.

De la plate-forme, derrière l'abside, dépendance du jardin de la cure, une admirable vue embrasse un horizon circulaire im-

mense sur la vallée verdoyante de la Garonne, Agen, le clocher étincelant de Bonencontre, le double sillon du canal et de la voie ferrée, qui se poursuivent vers Toulouse, et le magnifique viaduc de Saint-Pey-de-Gaubert, dont les dix-sept arches donnent passage sur l'immense fleuve à l'embranchement qui dessert Layrac, Astaffort, Lectoure et la vallée du Gers jusqu'à Auch.



Auch.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris





